

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

0

**SECONDE SÉRIE**

DE LA

**BIBLIOTHÈQUE**

**LATINE-FRANÇAISE**

DEPUIS ADRIEN JUSQU'A GRÉGOIRE DE TOURS

*Charles Louis Henry* <sup>publié</sup>  
**PAR C. L. F. PANCKOUCKE**  
OFFICIER DE LA LÉGI<sup>ON</sup> D'HONNEUR

---

IMPRIMERIE PANCKOUCKE,  
rue des Poitevins, 14.

**OEUVRES**  
**DE**  
**MACROBE**

TRADUCTION NOUVELLE

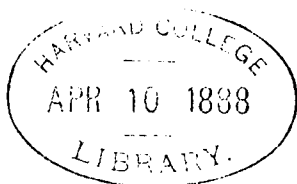
**PAR MM. HENRI DESCAMPS**  
**N. A. DUBOIS, LAASS D'AGUEN**  
**A. UBICINI MARTELLI**

**TOME TROISIÈME**

**PARIS**  
**C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,**  
**OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGIION D'HONNEUR**  
**RUE DES POITEVINS, 14**  
**1847**



Lm 3.27



Constantino fund.

38-107  
30

**DES DIFFÉRENCES ET DES RAPPORTS**  
**DU VERBE GREC**  
**ET DU VERBE LATIN**

**TRADUCTION NOUVELLE**

**PAR M. LAASS D'AGUEN**

**Membre de la Société Asiatique de Paris.**

---

## AVERTISSEMENT.

---

Le traité de Macrobe *des Différences et des Rapports du verbe grec et du verbe latin* est sans doute à jamais perdu. Les éditeurs de Macrobe n'en ont donné jusqu'ici qu'un abrégé publié pour la première fois à Paris en 1583, et dont l'auteur se nommait Jean. Suivant Pithou, Usserius, Du Cange et Vossius<sup>1</sup>, ce Jean n'est autre que Jean Scot ou Érigène, écrivain célèbre du ix<sup>e</sup> siècle, contemporain et courtisan de Charles le Chauve. En 1799, Michel Denis, dans son Catalogue de la bibliothèque impériale de Vienne<sup>2</sup>, signala quelques pages extraites du traité de Macrobe, retrouvées par lui dans un manuscrit de la fin du vii<sup>e</sup> siècle ou du commencement du viii<sup>e</sup>, qui, du couvent de Bobbio, était passé dans la bibliothèque de Vienne. Si l'on admet que Jean Scot est réellement l'auteur du premier abrégé, et si l'âge donné au manuscrit de Bobbio est exact, ces pages seraient de près de deux cents ans plus anciennes que le premier abrégé. Elles ont été publiées pour la première fois à Vienne, en 1836, par MM. Joseph d'Eichenfeld et Étienne Endlicher (p. 187 et suiv. de leur recueil intitulé *Analecta grammatica*). Outre la dédicace à Symmaque, leur auteur semble avoir conservé fidèlement, pour la préface et le premier chapitre, le texte même de Macrobe : c'est du moins l'opinion de MM. d'Eichenfeld et Endlicher. Quoi qu'il en soit, après l'abrégé de Jean Scot, nous avons cru devoir réimprimer ici cet extrait nouvellement découvert, avec toutes les variantes qu'il renferme. Il paraît, du reste, que plusieurs autres abrégiateurs s'étaient exercés sur le petit ouvrage de Macrobe; car MM. d'Eichenfeld et Endlicher en citent, d'après Janelli (*Catalog. Biblioth. Bor-*

<sup>1</sup> Voir J. A. FABRICIUS, *Biblioth. Latina*, éd. d'Ernesti, t. III, p. 184 et 185; et *Biblioth. Lat. med. et inf. ætatis*, éd. de Mansi, t. IV, p. 139.

<sup>2</sup> *Codices mss. theologici Bibliothecæ Palatinæ Vindobonensis Latini*, vol. II, pars I, col. 646.

*bonicæ*, p. 13 et suiv. Neapoli, 1827, in-4°), un troisième abrégé conservé dans un manuscrit de la Bibliothèque de Naples, et ils ont publié eux-mêmes (*Analecta grammatica*, p. 145 et suiv.), d'après un manuscrit du VIII<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle, un traité intitulé *Fragmentum grammaticum de Verbo ad Severum*, dont l'auteur anonyme semble avoir beaucoup emprunté au traité *des Différences et des Rapports du verbe grec et du verbe latin*.

Je dois aux conseils de M. Corpet, l'un des traducteurs de la *Bibliothèque Latine-Française*, d'avoir ajouté à cette édition de l'opuscule extrait de Macrobe, les fragments nouvellement découverts. Je le prie de recevoir ici le témoignage public de ma reconnaissance. Un ami non moins cher, dont le nom figure avec distinction parmi les collaborateurs des deux séries de la Collection Panckoucke, M. J. Chenu, a aussi plus d'un droit à ma gratitude, pour les modifications judicieuses dont je lui suis redevable dans cette traduction et dans celle de Lampride.

LAASS D'AGUEN.

---

# MACROBII

## DE DIFFERENTIIS ET SOCIETATIBUS GRÆCI LATINIQUE VERBI EPITOME.

---

GRÆCÆ Latinæque linguæ conjunctissimam cognationem natura dedit : nam et iisdem orationis partibus absque articulo , quem Græcia sola sortita est , iisdem pæne observationibus , figuris , constructionibusque uterque sermo distinguitur ; ut propemodum , qui utramvis artem didicerit , ambas noverit : in multis tamen differunt , et quasdam proprietates habent , quæ Græce idiomata vocantur <sup>1</sup>.

De verborum utriusque differentiis vel societatibus.

Accidunt verbis utriusque linguæ persona , numeri , figura , conjugatio , tempus , modus , quem Græci enclisin vocant. Latini cum formis qualitatem posuerunt ; genus , quod apud Græcos diathesis nuncupatur. Eamdem pæne cum casibus constructionem servant , ut *miseror illius , parco illi , veneror illum* : *Φροντίζω τοῦδε*,

---

# MACROBE.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ

DES DIFFÉRENCES ET DES RAPPORTS  
DU VERBE GREC ET DU VERBE LATIN.

---

IL existe naturellement une très-étroite affinité entre les langues grecque et latine : car, à l'exception de l'article, que la première a seule en partage, on trouve dans l'une et dans l'autre, ou à peu de chose près, les mêmes règles, les mêmes figures, les mêmes constructions, tellement qu'il serait presque vrai de dire qu'il suffirait d'avoir appris l'une ou l'autre pour les savoir toutes les deux. Pourtant elles diffèrent en bien des points, et ont chacune leurs particularités : c'est ce que les Grecs appellent *idiotismes*.

Différences et rapports des verbes dans les deux langues.

Les verbes, dans l'une et l'autre langue, admettent la personne, le nombre, la forme, la conjugaison, le mode enfin, que les Grecs appellent *englisis*. C'est par la forme que les Latins ont déterminé la personne, le genre est ce que les Grecs nomment *diathesis*. Dans la construction, les cas régis par les verbes sont presque toujours les mêmes de part et d'autre : ainsi *misereor*<sup>(1)</sup>

(1) J'ai pitié.

πειθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Ablativum Græcia non recipit. Eadem illis personarum similitudo : prima *voco*, secunda *vocas*, tertia *vocat* : καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. In numeris una dissensio est, quod δυϊκόν, id est dualem, nulla Latinitas admisit, Græci vero in verbis nominibusque δυϊκὰ videntur habere<sup>2</sup>.

De figuris.

Figuræ ambobus non sine discretionem pares. Nos dicimus *curro*, *percurro* : illi τρέχω, διατρέχω. Quatuor quoque modis et hæc, et illa componuntur : ex duobus integris, *produco* ; ex integro et corrupto, *perficio* ; ex corrupto et integro, *accedo* ; ex duobus corruptis, *occipio*. Similiter ἐκ δύο τελείων, συντρέχω· ἐκ τελείου καὶ ἀπολείποντος, προσκυνῶ· ἐξ ἀπολείποντος καὶ τελείου, συμβάλλω· ἐκ δύο ἀπολείπόντων, καμψδῶ. Sunt quædam composita, quæ non possunt resolvi, ut *suspicio*, *complector* : ita apud illos τὸ μὲν συντρέχω. Sunt apud Græcos admissa post compositionem, quum essent simplicia non recepta : νομῶ nihil significat, tamen οἰκονομῶ dicitur ; similiter δομῶ<sup>3</sup> et δομεύω, οἰκοδομῶ et βυρσοδομεύω componuntur. Ita *facior* et *grego* non dicunt ; *conficior* vero, et *afficior*, et *congrego*, probe dicunt. Utrique verbo binæ præpositiones junguntur. Homerus προπροκυλινδόμενος. Virgilius pede prosu bigit terram. Latinitas compositi verbi sæpe primam syllabam mutat, *teneo*, *continco* ; sæpe non mutat, *lego*, *neglego*. In Græco

et *φροντιζω*<sup>(1)</sup> veulent également le génitif; *pareo*<sup>(2)</sup> et *πειθομαι*<sup>(3)</sup>, le datif; *veneror*<sup>(4)</sup> et *φιλω*<sup>(5)</sup>, l'accusatif. Les Grecs n'ont point d'ablatif. Quant aux personnes, même rapport : première personne, *voco-καλω*<sup>(6)</sup>; seconde, *vocuis-καλεις*<sup>(7)</sup>; troisième, *vocat-καλει*<sup>(8)</sup>. Dans les nombres il y a une différence, c'est le duel, *duicon*, qu'aucun auteur latin n'a admis, tandis que les Grecs paraissent l'avoir et dans les verbes et dans les noms.

## Des formes.

Les formes sont les mêmes dans les deux langues, mais non sans quelque distinction. Nous autres Latins nous disons *curro*, *percurro*<sup>(9)</sup>; les Grecs disent *τρέχω*, *διατρέχω*<sup>(9)</sup>. Il y a quatre manières de composer les verbes dans l'une et l'autre langue. Ils se forment ou de deux mots entiers, *produco*<sup>(10)</sup>, ou d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio*<sup>(11)</sup>; ou d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo*<sup>(12)</sup>; ou de deux mots altérés, *occipio*<sup>(13)</sup>. Les Grecs ont pareillement *συντρέχω*<sup>(14)</sup>, formé de deux mots entiers; *προσκυνω*<sup>(15)</sup>, d'un entier et d'un altéré; *συμβάλλω*<sup>(16)</sup>, d'un altéré et d'un entier; *κωμωδω*<sup>(17)</sup>, de deux altérés. Il y a quelques composés dont les deux éléments ne sauraient se séparer, comme *suspicio*<sup>(18)</sup>, *complector*<sup>(19)</sup>; et chez les Grecs, ce même *συντρέχω*<sup>(20)</sup> cité tout à l'heure. Il existe aussi chez les Grecs des verbes composés qui n'existent pas à l'état simple : ainsi *νομω* ne signifie rien ; et cependant l'on dit *οικονομω*<sup>(21)</sup>. Il en est de même de *δομω* et *δομεύω*, d'où les composés *οικοδομω*<sup>(22)</sup> et *βυσσοδομεύω*<sup>(23)</sup>. Ainsi l'on ne dit pas *favior*, ni *grego*; et l'on dit très-bien

(1) Je m'occupe de. — (2) J'obéis. — (3) Je me laisse persuader. — (4) Je vénère. — (5) J'aime. — (6) J'appelle. — (7) Tu appelles. — (8) Il appelle. — (9) Je cours, je parcours. — (10) Je produis. — (11) J'achève. — (12) J'avance. — (13) J'entreprends. — (14) Je concours. — (15) J'adore. — (16) Je confonds. — (17) Je tourne en ridicule. — (18) J'admire. — (19) J'embrasse. — (20) Je concours. — (21) Je mets en ordre. — (22) Je bâtis une maison. — (23) Je bâtis profondément.



verbo nunquam prima syllaba adjecta præpositione violatur, βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω· ἄγω, συνάγω, πρᾶγω, διάγω· Φέρω, προφέρω, διαφέρω, ἀναφέρω· δέρω, ἐκδέρω· φιλῶ, καταφιλῶ. Ultro equidem intemerato verbo præpositio sæpe corrumpitur : λέγω, συλλέγω· βάλλω, συμβάλλω· τρέχω, ἐκτρέχω. Hoc idem in Latinis : *fero*, *cefero*; *aufugio* et *aufero* a præpositione *ab* componuntur, et in his solis *ab* movetur in *au* auctore Cicerone<sup>1</sup>, sensumque habent retrorsum trahendi. Nigidius<sup>5</sup> tamen putat, verbum *autumo* eadem præpositione componi, quasi *ab* et *æstimo*, sicut *abnumero* idem est et *numero*; *autumo* vero, et *dico*, et *censeo* significat. Græca verba, quando componuntur cum propositione, eundem accentum sine dubio servant, καταγράφω, περιφέρω, αναγλύφω, ὑπομένω, διαπρέχω, καταλαλῶ, προορῶ. Quum vero eis alia pars orationis adjungitur, modo mutant priorem, modo tuentur accentum. Servant in his, τίω, ἀτίω· ὄσσω, κακόςσω, unde κακοσσόμενος· νίπτω, χερνιπτω, unde est χερνίψαντο δ' ἔπειτα· κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. In aliis mutant, γλύφω, καλαμογλυφῶ· γράφω, χειρογραφεῶ· σθένω, εὐσθενῶ· σέβω, εὐσεβῶ. Latini similiter servant, *præpono*, *præcurro*, mutant, *colligo*, *affero*. Apud Latinos nulla præpositio adjuncta mutat conjugationem, *clamo* *clamas*, *declamo*

(1) Je suis accablé. — (2) Je suis affecté. — (3) Je réunis. — (4) Pour προκυλινδόμενος, prosterné la face contre terre. (Hom., Il., X, 221.) — (5) Il frappe du pied la terre. (Georg., III, 256.) — (6) Je tiens. — (7) Je contiens. — (8) Je choisis. — (9) Je néglige. — (10) Je jette. — (11) Je revêts. — (12) Je traverse. — (13) Je jette de haut en bas. — (14) Je conduis. — (15) Je rassemble. — (16) Je pousse en avant. — (17) Je fais passer au travers. — (18) Je porte. — (19) Je présente. — (20) Je transporte. — (21) Je supporte. — (22) J'é-

*conficior*<sup>(1)</sup>, et *afficior*<sup>(2)</sup>, et *congrego*<sup>(3)</sup>. Dans les deux langues, le verbe admet volontiers deux prépositions. Homère a dit *προπροκυλινδόμενος*<sup>(4)</sup>; Virgile, *pede prosubigit terram*<sup>(5)</sup>. En latin, la première syllabe du verbe composé se trouve quelquefois changée : *teneo*<sup>(6)</sup>, *contineo*<sup>(7)</sup>; d'autres fois elle ne l'est pas : *lego*<sup>(8)</sup>, *neglego*<sup>(9)</sup>. Cette espèce d'altération de la première syllabe n'a jamais lieu dans les verbes grecs par l'adjonction de la préposition : *βάλλω*<sup>(10)</sup>, *ἀμφιβάλλω*<sup>(11)</sup>, *διαβάλλω*<sup>(12)</sup>, *καταβάλλω*<sup>(13)</sup>; *ἄγω*<sup>(14)</sup>, *συνάγω*<sup>(15)</sup>, *προάγω*<sup>(16)</sup>, *διάγω*<sup>(17)</sup>; *φέρω*<sup>(18)</sup>, *προφέρω*<sup>(19)</sup>, *διαφέρω*<sup>(20)</sup>, *ἀναφέρω*<sup>(21)</sup>; *δέρω*<sup>(22)</sup>, *ἐκδέρω*<sup>(22)</sup>, *φιλῶ*<sup>(23)</sup>, *καταφιλῶ*<sup>(24)</sup>. Souvent, le verbe restant intact, c'est la préposition qui s'altère : *λέγω*<sup>(25)</sup>, *συλλέγω*<sup>(26)</sup>; *βάλλω*<sup>(27)</sup>, *συμβάλλω*<sup>(28)</sup>; *τρέχω*<sup>(29)</sup>, *ἐκτρέχω*<sup>(30)</sup>. De même en latin : *fero*<sup>(31)</sup>, *ecfero*<sup>(32)</sup>; *aufugio*<sup>(33)</sup> et *aufero*<sup>(34)</sup> sont composés de la préposition *ab*<sup>(35)</sup>, et ce sont les seuls où cette préposition se change en *au*, d'après Cicéron, avec le sens de traction en arrière. Cependant Nigidius regarde le verbe *autumo*<sup>(36)</sup> comme formé de la même préposition, par exemple *ab*<sup>(35)</sup> et *æstimo*<sup>(37)</sup>. Ainsi *abnumero*<sup>(38)</sup> est la même chose que *numero*<sup>(39)</sup>. Mais *autumo*<sup>(36)</sup> a les deux sens de *dico*<sup>(40)</sup> et de *censeo*<sup>(41)</sup>. Les verbes grecs composés d'une préposition gardent toujours le même accent : *καταγράφω*<sup>(42)</sup>, *περιφέρω*<sup>(43)</sup>, *ἀναγλύφω*<sup>(44)</sup>, *ὑπομένω*<sup>(45)</sup>, *διατρέχω*<sup>(46)</sup>, *καταλαλῶ*<sup>(47)</sup>, *προορῶ*<sup>(48)</sup>. Mais quand c'est une autre partie du discours qui leur est adjointe, alors tantôt ils changent l'ancien accent, tantôt ils le maintiennent. Ils le conservent dans ceux-ci : *τίω*<sup>(49)</sup>, *ἀτίω*<sup>(50)</sup>; *ὄσσω*<sup>(51)</sup>, *κακόςσω*<sup>(52)</sup>, d'où

cerebe. — (23) J'aime. — (24) Je couvre de baisers. — (25) Je choisis. — (26) Je recueille. — (27) Je jette. — (28) Je confonds. — (29) Je cours. — (30) Je m'élance en courant. — (31) Je porte. — (32) J'emporte. — (33) Je m'échappe. — (34) J'arrache. — (35) De. — (36) Je crois. — (37) Je pense. — (38) Je suppute. — (39) Je compte. — (40) Je dis. — (41) Je pense. — (42) J'enregistre. — (43) Je fais circuler. — (44) J'orne de reliefs. — (45) Je reste en place. — (46) Je parcoure. — (47) J'étourdis par mon bavardage. — (48) Je prévois. — (49) J'honore. — (50) Je déshonore. — (51) Je regarde. — (52) Je menace du regard.

*declamas* : Græci nonnunquam in compositione mutant conjugationem, συλῶ συλᾶς, ἱεροσυλῶ ἱεροσυλεῖς· τιμῶ τιμᾶς, ἀτιμῶ ἀτιμοῖς· πειρῶ πειρᾶς, ἐμπειρῶ ἐμπειρεῖς· licet sint qui dicant hæc non σύνθετα, sed παρασύνθετα, id est non ipsa composita, sed ex compositis facta nominibus; ut ἱεροσυλᾶ non sit ἀπὸ τοῦ συλᾶ, sed ἀπὸ τοῦ ἱερόσυλος· et ἀτιμῶ, non ἀπὸ τοῦ τιμῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἄτιμος· et ἐμπειρῶ, non ἀπὸ τοῦ πειρῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἔμπειρος· et hæc vocant παρασύνθετα, quæ ex συνθέτοις, id est ex compositis, veniunt. Nam ἀελεπτῶ non ἀπὸ τοῦ βλέπω derivatum est (ceterum τ non haberet), sed ἀπὸ τοῦ ἄελεπτος. Contra χειροκοπῶ non ἀπὸ τοῦ κόπτω (ceterum τ haberet), sed ἀπὸ τοῦ χειροκόπος. Unde hæc nomina σύνθετα vocant, et verba ex ipsis facta παρασύνθετα. Sunt alia composita, quæ foris declinantur; καθαρθῶ ἐκθαρῶδουν, δημηγορῶ ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ ἐπαιδαγώγουν, δυσφορῶ ἐδυσφόρουν. Intus vero declinantur, καταγράφω κατέγραφον, περιτρέχω περιέτρεχον, διαβάλλω διέβαλλον· quæ imperativo faciunt κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. Accentus autem de verbo non tolleretur, nisi ei præcedentem partem orationis compositio agglutinasset : quod evenit

(1) Qui a le regard menaçant. — (2) Je lave. — (3) Je me lave les mains. — (4) Ensuite ils se lavèrent les mains. (Hom., *Il.*, A, 427.) — (5) Je jone de la cithare. — (6) Je fais danser au son de la cithare. — (7) Je taille. — (8) Je taille un roseau pour écrire. — (9) J'écris. — (10) Je signe une obligation. — (11) Je suis fort. — (12) Je suis plein de vigueur. — (13) Je respecte. — (14) Je suis plein de vénération pour. — (15) Je préfère. — (16) Je cours devant. — (17) Je recueille. — (18) J'apporte. — (19) Je crie, tu cries. — (20) Je déclame, tu déclames. — (21) Je dépouille, tu dépouilles. — (22) Je commets, tu commets un vol sacrilège. — (23) J'honore, tu honores. — (24) J'outrage, tu outrages. — (25) J'essaye, tu essayes. — (26) J'ai, tu as l'expérience. — (27) Composés. — (28) Dérivés de composés. — (29) Je commets un vol sacrilège. — (30) Je dépouille. — (31) Sa-

κακοσομένος<sup>(1)</sup>; νίπτω<sup>(2)</sup>; χερνίπτω<sup>(3)</sup>, d'où χερνίφαντο δ' ἐπειτα<sup>(4)</sup>; κιθαρίζω<sup>(5)</sup>, χοροκιθαρίζω<sup>(6)</sup>. Ils le changent dans γλύφω<sup>(7)</sup>, καλαμογλυφῶ<sup>(8)</sup>; γράφω<sup>(9)</sup>, χειρογραφῶ<sup>(10)</sup>; σθένω<sup>(11)</sup>, εὐσθενῶ<sup>(12)</sup>; σέβω<sup>(13)</sup>, εὐσεβῶ<sup>(14)</sup>. Les Latins le conservent de même dans *præpono*<sup>(15)</sup>, *præcurro*<sup>(16)</sup>, et le changent dans *colligo*<sup>(17)</sup>, *affero*<sup>(18)</sup>. Il n'arrive jamais chez les Latins que l'adjonction d'une préposition change la conjugaison d'un verbe : *clamo*, *clamas*<sup>(19)</sup>; *declamo*, *declamas*<sup>(20)</sup>. Ce changement a lieu quelquefois chez les Grecs : συλῶ συλῶς<sup>(21)</sup>, ιεροσυλῶ ιεροσυλεῖς<sup>(22)</sup>; τιμῶ τιμῶς<sup>(23)</sup>, ἀτιμῶ ἀτιμοῖς<sup>(24)</sup>; πειρῶ πειρῶς<sup>(25)</sup>, ἐμπειρῶ ἐμπειρεῖς<sup>(26)</sup>. Ces verbes que je viens de citer sont regardés par certains auteurs, non comme σύνθετα<sup>(27)</sup>, mais comme παρασύνθετα<sup>(28)</sup>, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas composés eux-mêmes, mais formés de mots composés; ainsi ιεροσυλῶ<sup>(29)</sup> ne viendrait pas de συλῶ<sup>(30)</sup>, mais de ιεροσύλος<sup>(31)</sup>; ἀτιμῶ<sup>(32)</sup> ne viendrait pas de τιμῶ<sup>(33)</sup>, mais de ἀτιμος<sup>(34)</sup>; et ἐμπειρῶ<sup>(35)</sup> serait formé de ἔμπειρος<sup>(36)</sup>, et non pas de πειρῶ<sup>(37)</sup>. Ils appellent donc ces mots παρασύνθετα<sup>(28)</sup>, comme venant de ceux qu'on appelle σύνθετα<sup>(27)</sup>, c'est-à-dire composés. En effet, ἀβλέπτω<sup>(38)</sup> ne vient pas directement de βλέπω<sup>(39)</sup> (d'où lui viendrait ce τ?); il vient de ἄβλεπτος<sup>(40)</sup>: au contraire, χειροκέπῶ<sup>(41)</sup> ne vient pas de κόπτω<sup>(42)</sup> (il y aurait un τ); il vient de χειροκόπος<sup>(43)</sup>. Ces noms sont donc appelés σύνθετα<sup>(44)</sup>, et les verbes qui en sont dérivés, παρασύνθετα<sup>(28)</sup>. Il y a d'autres verbes composés qui se conjuguent en dehors de la préposition : κιθαρωδῶ ἐκιθαρῶδουν<sup>(45)</sup>, δημηγορῶ ἐδημηγόρουν<sup>(46)</sup>, παιδαγωγῶ ἐπαιδαγώγουν<sup>(47)</sup>, δυσφορῶ ἐδυσφόρουν<sup>(48)</sup>. D'autres se conjuguent en de-

crilège. — (32) J'outrage. — (33) J'honore. — (34) Déshonoré. — (35) J'ai l'expérience. — (36) Expérimenté. — (37) J'essaye. — (38) J'agis aveuglément. — (39) Voir. — (40) Inconsidéré. — (41) Je coupe les mains. — (42) Je coupe. — (43) Coupeur de mains. — (44) Composés. — (45) Je chante, je chantais en m'accompagnant de la cithare. — (46) Je parle, je parlais devant le peuple. — (47) J'instruis, j'instruisais les enfants. — (48) Je supporte, je supportais avec peine.

et in aliis verbis, in quibus modo longi temporis pondus priorem retinet accentum, modo correpti levitas sursum repellit : ἐνῆσαν, ἔνεταν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες οἵστοι· ἀνῆσαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δ' ἦριν ἀνῆσαν· κατεῖχε, κάτεχε, νύξ δ' ἐμὰλα ἀνωφερῇ κάτεχ' οὐρανόν : item συνήψας σύναψον, συνήξας σύναξον, συνείλον σύνειλε, συνῆλθον σύνελθε· οὕτως καὶ προεῖπον, πρόειπε. Memineris nullam fere inveniri apud Latinos præpositionem quæ nihil addat sensui, sicut apud Græcos sæpe præpositio nullam sensus facit permutationem : hoc est enim εὐδω quod καθεύδω, hoc ἔζομαι quod καθέζομαι, hoc μύω, quod καμμύω· sicut *surgo et consurgo*.

De conjugationibus <sup>6</sup>.

Apud Græcos eorum verborum in quorum prima positione circumflexus accētus ultimam syllabam tenet, tres sunt conjugationes, quibus discretionem facit secunda persona, quia <sup>7</sup> prima conjugatio habet in εῖς diphthongum desinentem, ut λαλεῖς <sup>8</sup>. secunda in αῖς <sup>9</sup>, cui adscribitur quidem ι, sed nihil sono confert, ut τιμαῖς <sup>10</sup>. tertia οῖς in diphthongum, ut στεφανοῖς. Eorum

(1) J'enregistre, j'enregistrais. — (2) Je parcours, je parcourais. — (3) Je traverse, je traversais. — (4) Enregistre. — (5) Parcoure. — (6) Traverse. — (7) Ils étaient. — (8) Ils envoyaient. — (9) Il y avait aussi beaucoup de ces flèches qui fendent l'air en frémissant. (Hom., Od., Φ, 12 et 60.) — (10) D'ἄνιμι ou d'ἀνίημι. — (11) De l'autre côté ils reprirent le combat. — (12) Imparf. de κατέκω, s'emparer du pouvoir. — (13) Et la nuit

dans , c'est-à-dire après la préposition : καταγράφω κατέγραφον <sup>(1)</sup>, περιτρέχω περιέτρεχον <sup>(2)</sup>, διαβάλλω διέβαλλον <sup>(3)</sup>, qui font à l'impératif κατάγραφε <sup>(4)</sup>, περίτρεχε <sup>(5)</sup>, διάβαλλε <sup>(6)</sup>. Or l'accent ne quitterait pas le verbe si la composition ne liait pas ce verbe étroitement avec la partie du discours qui la précède : ce qui a lieu pour d'autres verbes dans lesquels tantôt le poids d'une syllabe longue retient l'accent à sa place primitive , tantôt la légèreté d'une brève le fait monter plus haut : ἐνῆσαν <sup>(7)</sup> ἔνεσαν <sup>(8)</sup>. πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες ὅιστοί <sup>(9)</sup>. ἀνῆσαν ἄνεσαν <sup>(10)</sup>. ἄλλοτε δῆριν ἀνῆσαν <sup>(11)</sup>. κατεῖχε κάτεχε <sup>(12)</sup>. νύξ δὲ μάλα ἀνωφερῇ κάτεχ' οὐρανόν <sup>(13)</sup> : de même συνήψας σύναψον <sup>(14)</sup>, συνήξας σύναξον <sup>(15)</sup>, συνεῖλον σύνειλε <sup>(16)</sup>, συνῆλθον σύνελθε <sup>(17)</sup>. On peut ajouter προῖπον πρόειπε <sup>(18)</sup>. Observons que chez les Latins il n'arrive jamais que la préposition adjointe ne change pas le sens, ce qui arrive assez souvent chez les Grecs : car καθεύδω n'a pas d'autre sens que le simple εὐδω ; ἔζομαι et καθέζομαι <sup>(20)</sup>, μύω et καμμύω <sup>(21)</sup> n'ont dans la signification aucune nuance. En latin on a *surgō* et *consurgō* <sup>(22)</sup>.

Des conjugaisons.

Chez les Grecs, il y a trois conjugaisons de verbes qui ont le circonflexe sur la dernière syllabe du présent : c'est par la seconde personne qu'on les distingue dans la première conjugaison ; elle se termine par la diphthongue εις , comme λαλεῖς <sup>(23)</sup> ; dans la seconde par αῖς , où l'iota ajouté ne se fait pas sentir, comme τιμᾶις <sup>(24)</sup> ; dans la troisième par la diphthongue οῖς , comme στεφανοῖς <sup>(25)</sup>. Il y a ensuite six conjugaisons de verbes où la pénultième du présent est marquée d'un accent grave ; mais

s'étendant nous dérobuait les cieux. (Hom., Od., N., 269 ; à ἀνωφερῇ substituer δνοφερῇ *anapeste*). — (14) Tu as attaché, attache. — (15) Tu as choisi, choisis. — (16) J'enlevai, enlève. — (17) Je concourais, concours. — (18) Je pronostiquai, pronostique. — (19) Je dors. — (20) Je m'assois. — (21) Je cligne les yeux. — (22) Je me lève. — (23) Tu parles. — (24) Tu honores. — (25) Tu couronnes.

vero verborum, in quorum prima positione gravis accentus penultimam syllabam signat, sex sunt conjugationes, sed in his non secunda persona discretionem facit; quippe quum in omnibus secunda persona in εἷς diphthongum finiatur: sed harum conjugationum in prima persona differentiae deprehenduntur <sup>11</sup>. Quæritur enim in prima positione verbi cuiusque, quæ litteræ præcedant ω finalem litteram verbi, et si inveneris <sup>12</sup> ante ω, β, φ, π, πτ, λείβω, γράφω, τέρπω, κόπτω, primæ conjugationis pronuntiabis. Si autem reperi-eris γ, κ, χ, λέγω, πλέκω, τρέχω, secundam vocabis. Quod si δ, θ, τ, ᾤδω, πλῆθω, ἀνύτω, tertiam dices. Quarta erit, si habuerit ζ, aut duo σσ <sup>13</sup>, φράζω, ὀρύσσω. Si vero fuerint liquidæ λ, μ, ν, ρ, ψάλλω <sup>14</sup>, νέμω, κρίνω, σπείρω, quintam notabunt. Sexta profertur δια καθαροῦ τοῦω <sup>15</sup>, ῥέω, Σεραπεύω. Nonnulli et septimam esse voluerunt præcedentibus ξ, ψ, ἀλέξω, ἑψω. Apud Latinos, quorum nullum verbum in finalem syllabam admittit accentum, cessant differentiae, quas apud Græcos circumflexus gravisve fecerunt, quorum alterum in verbis ultimæ, alterum penultimæ Græciam diximus deputasse. Restat igitur in his Latinitati <sup>16</sup> unus accentus, gravem dico, qui solus Romana verba sortitus est; sed hoc proprium in verbis Latinis habet, quod non semper, ut apud Græcos, ubi fuerit, in penultimam syllabam cadit, sed sæpe et a fine <sup>17</sup> tertiam tenet, ut *aggero*, *refero*. Quod apud Græcos non potest evenire; apud quos in communi lingua fieri non potest, ut, quum finalis syllaba

ceux-ci, ce n'est pas par la seconde personne qu'on les reconnaît, car elle est toujours terminée par la diphthongue εις; mais on trouve des distinctions dans la première personne même. On observe à la première personne du présent de l'indicatif de chaque verbe quelles sont les lettres qui précèdent l'oméga final. Si vous y trouvez l'une des lettres β, φ, π, πτ, comme dans λειβω<sup>(1)</sup>, γράφω<sup>(2)</sup>, τέρω<sup>(3)</sup>, κόπτω<sup>(4)</sup>, vous direz que c'est la première conjugaison; si vous trouvez γ, ou κ, ou χ, comme λέγω<sup>(5)</sup>, πλέκω<sup>(6)</sup>, τρέχω<sup>(7)</sup>, vous direz la seconde; si c'est δ, θ, τ, comme ᾄδω<sup>(8)</sup>, πλῆθω<sup>(9)</sup>, ἀνύω<sup>(10)</sup>, vous direz la troisième; ce sera la quatrième s'il y a un ζ ou deux σσ, comme φράζω<sup>(11)</sup>, ὀρύσσω<sup>(12)</sup>. Si vous rencontrez les liquides λ, μ, ν, ρ, comme dans ᾤλλω<sup>(13)</sup>, νέμω<sup>(14)</sup>, κρίνω<sup>(15)</sup>, σπείρω<sup>(16)</sup>, ce sera la cinquième. La sixième sera en ω pur, comme βέω<sup>(17)</sup>, θεραπεύω<sup>(18)</sup>. Quelques-uns font une septième conjugaison de ceux où l'ω est précédé de ζ ou de ψ, comme ἀλέζω<sup>(19)</sup>, ἔψω<sup>(20)</sup>. En latin, aucun verbe n'admet d'accent sur la syllabe finale; aussi il n'y a plus lieu à faire ces distinctions établies en grec au moyen du circonflexe et du grave, dont l'un affecte la dernière syllabe et l'autre l'avant-dernière. Les Latins ne connaissent qu'un seul accent, le grave: l'on ne rencontre que lui dans la langue romaine; et cet accent a cela de particulier dans les verbes latins, qu'il ne tombe pas toujours, comme en grec, sur la pénultième, mais qu'il affecte souvent la troisième syllabe à partir de la fin du mot, comme *aggero*<sup>(21)</sup>, *refero*<sup>(22)</sup>, chose qui ne peut arriver chez les Grecs, puisque, par une règle générale de la langue, quand la dernière syllabe est longue, l'accent ne peut

(1) Je répands. — (2) J'écris. — (3) Je rassaisie. — (4) Je coupe. — (5) Je dis. — (6) J'entrelace. — (7) Je cours. — (8) Je chante. — (9) Je suis rempli. — (10) J'avance. — (11) J'exprime ma pensée. — (12) Je fouille. — (13) Je fais vibrer. — (14) Je distribue. — (15) Je jogue. — (16) Je sème. — (17) Je coule. — (18) Je guéris. — (19) Je préserve. — (20) Je fais cuire. — (21) J'entasse. — (22) Je reporte.



longa est, tertius a fine habeatur accentus. Ω autem naturaliter longa est <sup>18</sup>: ergo nunquam accentus in hujusmodi verbis apud illos in tertium gradum syllabarum recedit <sup>19</sup>. Singula tempora Græcorum verborum non simpliciter, sicut Latinitas compendio utitur, proferuntur <sup>20</sup>; et ut exempli causa unius verbi declinatio notetur, τύπτω perfectum facit τέτυφα, et sequitur altera ejusdem temporis declinatio, quod medium perfectum vocant, τέτυπα: item plusquam perfectum ἐτετύφειν, medium plusquam perfectum ἐτετύπειν· ἀορίστου ἔτυφα, μέσου ἀορίστου ἔτυπον: futurum primum facit τύψω <sup>21</sup>: futurum secundum τυπῶ. Similiter in passivo <sup>22</sup> variantur tempora.

De tempore præsenti <sup>23</sup>.

Græcorum verba omnia, quæ in ω exeunt, seu perispomena, seu barytona sint, in quacumque conjugatione eundem, tam in prima, quam in secunda persona, servant numerum syllabarum: omnia vero in μαι terminata, varia syllabarum vicissitudine pensantur. Porro præsens omne tempus, quod in μαι terminatur, omnimodo in secunda persona unam syllabam minuit, φιλοῦμαι φιλῶ, τιμοῦμαι τιμῶ, στεφανοῦμαι στεφανοῖ, λέγομαι λέγω, γράφομαι γράφω, quum in activo pares syllabas utraque persona servaverit. Item præsens tempus apud Græcos primæ positionis, quod in ω exit, alios modos de se generat. Nam tertia persona ejus, adhibito sibi ν, facit ex se infinitum modum, ποιεῖ ποιεῖν, τιμῶ τιμῶν, χρυσοῦ χρυσοῦν. Tertia enim conjugatio περισπωμένων ει

pas être sur la troisième en remontant : or  $\omega$  est long de sa nature ; l'accent ne peut donc jamais remonter jusqu'au troisième ordre des syllabes. Il n'en est pas de la formation des temps des verbes grecs comme de celle des verbes latins, qu'on peut réduire aux règles les plus simples. La conjugaison d'un seul verbe va nous servir d'exemple :  $\tauύπτω$  <sup>(1)</sup> fait au parfait  $τέτυφα$  <sup>(2)</sup>, d'où une autre forme du même temps, qu'on appelle parfait moyen,  $τέτυπα$  <sup>(2)</sup>, ainsi que le plus-que-parfait  $ἔτετύφειν$  <sup>(3)</sup>, le plus-que-parfait moyen  $ἔτετύπειν$  <sup>(3)</sup>; l'aoriste  $ἔτυψα$  <sup>(4)</sup>, l'aoriste moyen  $ἔτυπον$  <sup>(4)</sup>; le futur premier fait  $τύψω$  <sup>(5)</sup>, le futur second,  $τυπῶ$  <sup>(5)</sup>. Les temps varient de même au passif.

#### Du présent.

Tous les verbes grecs terminés en  $\omega$ , soit périspomènes, soit barytons, conservent, tant à la première qu'à la seconde personne, le même nombre de syllabes ; mais ceux terminés en  $\muαι$  éprouvent des variations dans le nombre des syllabes. Or, tout temps présent terminé en  $\muαι$  perd toujours une syllabe à la seconde personne :  $φιλοῦμαι$   $φιλῶ$  <sup>(6)</sup>,  $τιμοῦμαι$   $τιμῶ$  <sup>(7)</sup>,  $στεφανοῦμαι$   $στεφανῶ$  <sup>(8)</sup>,  $λέγομαι$   $λέγῃ$  <sup>(9)</sup>,  $γράφομαι$   $γράφῃ$  <sup>(10)</sup>, tandis qu'à l'actif les deux personnes ont égal nombre de syllabes. De même, le présent de la première conjugaison en  $\omega$ , chez les Grecs, donne naissance à d'autres modes. La troisième personne, en ajoutant  $\nu$ , produit l'infinitif :  $ποιεῖ$   $ποιεῖν$  <sup>(11)</sup>,  $τιμῶ$   $τιμῶν$  <sup>(12)</sup>,  $χρυσοῦ$   $χρυσοῦν$  <sup>(13)</sup>. La première conjugaison des périspomènes con-

(1) Je frappe. — (2) J'ai frappé. — (3) J'avais frappé. — (4) Je frappai. — (5) Je frapperai. — (6) Je suis, tu es aimé. — (7) Comme s'il venait de  $τιμῶω$  ou  $τιμῶω$ , je suis, tu es honoré. — (8) Je suis, tu es couronné. — (9) Je suis, tu es nommé. — (10) Je suis, tu es écrit. — (11) Il fait, faire. — (12) Il honore, honorer. — (13) Il dore, dorer.

diphthongum in prima positione tantum tenet, in reliquis autem verbi declinationibus mutat eam in ου. Sed et in barytonis eadem infiniti modi creandi observatio reperitur : *τύπτει τύπτειν*, *λέγει λέγειν*, etc. Nec non et imperativum modum eadem tertia persona de se creat : in perispomenis quidem, accentu ad superiorem syllabam translato, *ποιεῖ ποίει*, *τιμᾷ τίμα*, *χρυσοῖ χρύσοι* in barytonis autem, subtracto ι, *λέγει λέγε*, *γράφει γράφε*, *ἄρχει ἄρχε*. In conjunctivo modo nihil omnino mutatur; sed prima persona præsentis temporis modo indicativi, eadem in conjunctivo modo prima persona præsentis, *ποιῶ, ἐὰν ποιῶ· βοῶ, ἐὰν βοῶ· θέλω, ἐὰν θέλω· γράφω, ἐὰν γράφω*. Verum differentiam facit secunda persona, *ποιῶ, πειεῖς, ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς*. Item apud Græcos prima persona præsentis, adjecto sibi ν, facit participium, *λαλῶ λαλῶν, γράφω γράφων*. Præsens tempus Græcorum verborum, quod in *μαι* syllabam terminatur, in *περισπωμένοις* quidem, si abjiciat *μαι* syllabam, facit imperativum, *φιλοῦμαι φιλοῦ, τιμῶμαι τιμῶ, χρυσοῦμαι χρυσοῦ*. In barytonis vero, si, abjecta *μαι* syllaba, accipiat υ litteram, *λέγομαι λέγου, γράφομαι γράφου*.

De præterito imperfecto <sup>24</sup>.

Græca verba omnia, seu barytona, sive perispomena, in tempore imperfecto eandem habent primam personam numeri singularis, quæ tertia pluralis, *ἐποίουν ἐγὼ, ἐποίουν ἐκεῖνοι*. Item in Græcis verbis omnibus, quorum positio prima in ω desinit, imperfectum tempus ultimam

serve la diphthongue *ει* à la troisième personne du présent de l'indicatif seulement ; aux autres, ils la changent en *ου*. Mais on retrouve dans les barytons la même manière de former l'infinitif : *τύπτει τύπτειν*<sup>(1)</sup>, *λέγει λέγειν*<sup>(2)</sup>, etc. L'impératif aussi se tire de cette même troisième personne, avec cette modification toutefois, que, dans les périposomènes, l'accent avance d'une syllabe : *ποιεῖ ποιεῖ*<sup>(3)</sup>, *τιμᾷ τιμα*<sup>(4)</sup>, *χρυσοῖ χρύσοι*<sup>(5)</sup> ; et que, dans les barytons, on retranche l'iota : *λέγει λέγε*<sup>(6)</sup>, *γράφει γράφε*<sup>(7)</sup>, *ἄρχει ἄρχε*<sup>(8)</sup>. Au subjonctif on ne change rien du tout ; la première personne du singulier du présent de l'indicatif devient sans aucun changement la première personne du singulier du présent du subjonctif : *ποιῶ*<sup>(9)</sup>, subjonctif *ποιῶ*<sup>(10)</sup> ; *βοῶ*<sup>(11)</sup>, subjonctif *βοῶ*<sup>(12)</sup> ; *ἔλω*<sup>(13)</sup>, *γράφω γράφω*<sup>(14)</sup>. Mais il y a une différence à la seconde personne : l'indicatif fait *ποιῶ*, *ποιεῖς*<sup>(15)</sup> ; le subjonctif, *ποιῶ*, *ποιῇς*<sup>(16)</sup>. Chez les Grecs, la première personne du présent de l'indicatif forme encore, en ajoutant *ν*, le participe présent : *λαλῶ λαλῶν*<sup>(17)</sup>, *γράφω γράφων*<sup>(18)</sup>. Le présent en *μαι* des verbes grecs, du moins dans les périposomènes, en retranchant la syllabe *μαι*, produit l'impératif : *φιλοῦμαι φιλοῦ*<sup>(19)</sup>, *τιμῶμαι τιμῶ*<sup>(20)</sup>, *χρυσοῦμαι χρυσοῦ*<sup>(21)</sup>. Quant aux barytons, il faut, pour obtenir le même mode, après avoir retranché la syllabe *μαι*, ajouter la lettre *υ* : *λέγομαι λέγου*<sup>(22)</sup>, *γράφομαι γράφου*<sup>(23)</sup>.

#### De l'imparfait.

Dans tous les verbes grecs, soit barytons, soit périposomènes, la troisième personne plurielle de l'imparfait

(1) Il frappe, frapper. — (2) Il dit, dire. — (3) Il fait, fais. — (4) Il honore, honore. — (5) Il dore, dore. — (6) Il dit, dis. — (7) Il écrit, écris. — (8) Il commande, commande. — (9) Je fais. — (10) Que je fasse. — (11) Je crie. — (12) Que je crie. — (13) Je veux, que je veuille. — (14) J'écris, que j'écrive. — (15) Je fais, tu fais. — (16) Que je fasse, que tu fasses. — (17) Je parle, parlant. — (18) J'écris, écrivant. — (19) Je suis aimé, sois aimé. — (20) Je suis honoré, sois honoré. — (21) Je suis doré, sois doré. — (22) Je suis appelé, sois appelé. — (23) Je suis écrit, sois écrit.

syllabam suam ab his incipere litteris facit, a quibus ultima syllaba præsens cœpit, *τιμῶ ἐτίμων, γράφω ἔγραφον, τρέχω ἔτρεχον*, aut si vocalis sola illic fuit, et hic in capite ultimæ syllabæ vocalis erit, *ποιῶ ἐποίουν, Ἑραπεύω ἐθεράπευσον*. Omne Græcorum imperfectum activum, vel activo simile, in *ν* litteram desinit: sed barytona in brevem syllabam finiuntur, id est in *ον* semper, *ἔτρεχον, ἔγραφον* perispomena vero vel a verbis in *μι* exeuntibus, longa terminantur, *ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην*. Denique *ρίπτω*, quia modo acuto, modo circumflexo accentu pronuntiatur, et *ῥίπτων* et *ῥίπτουν* facit. *Κίω* propter eandem causam et *ἔκιον* et *ἐκίουν*. Et hoc etiam observandum, ut aut imperfectum retineat numerum syllabarum quem præsens habet, aut crescat una. Manet æqualitas in illis quorum præsens a vocali cœpit: incrementum patiuntur, quorum præsens a consonante inchoat: *ἄγω ἤγον, λέγω ἔλεγον*. Nec sine ratione: nam quæ syllabæ non crescunt, adjectione temporis crescunt, dum incipientem vocalem de brevi longam faciunt, ut *ἄγω*, *α* brevis mutata est in *η* longum, *ἤγον*. Sæpe tamen licentia poetica incremento carent. Nonnunquam prima ipsa vocalis, si brevis est, immobilis manet, sed vocalem alteram recipit, ut junctæ longam faciant syllabam: *ἔχω εἶχον, ἔλκω εἶλκον, ἔρπω εἶρπον*. Aliquoties nec mutata, nec altera recepta, quæ fuit ipsa producit, *ιδρύω ἰδρυον, ὑδρεύω ὕδρευον*.

est semblable à la première du singulier : *ἐποίουν ἐγὼ*<sup>(1)</sup>, *ἐποίουν ἐκεῖνοι*<sup>(2)</sup>. Également dans tous ceux terminés en *ω* à la première personne du présent de l'indicatif, la dernière syllabe de l'imparfait commence par les mêmes lettres par lesquelles commençait la dernière syllabe du présent : *τιμῶ ἐτίμων*<sup>(3)</sup>, *γράφω ἔγραφον*<sup>(4)</sup>, *τρέχω ἔτρεχον*<sup>(5)</sup> ; ou si dans le premier temps il n'y avait qu'une voyelle seule, cette voyelle se retrouve au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait : *ποιῶ ἐποίουν*<sup>(6)</sup>, *θεραπεύω ἐθεράπευον*<sup>(7)</sup>. Chez les Grecs, tout imparfait, au moins de forme active, se termine en *ν* ; les barytons prennent toujours une syllabe brève, qui est *ον*, *ἐτρεχον*<sup>(8)</sup>, *ἔγραφον*<sup>(9)</sup>. Quant aux péripos-mènes, et à ceux provenant des verbes en *μι*, ils ont une longue : *ἐκάλουν*<sup>(10)</sup>, *ἐτίμων*<sup>(11)</sup>, *ἐδίδουν*<sup>(12)</sup>, *ἐτίθην*<sup>(13)</sup>. Enfin *ρίπτω*<sup>(14)</sup>, ayant tantôt l'aigu, tantôt le circonflexe, fait *ῥίπτον*<sup>(15)</sup> et *ἐρίπτουν*<sup>(15)</sup>. *Κίω*<sup>(16)</sup>, pour la même raison, fait *ῥκιον* et *ἐκίουν*<sup>(17)</sup>. Il faut observer aussi que l'imparfait ou retient le même nombre de syllabes que le présent, ou s'accroît d'une de plus : l'égalité reste dans ceux dont le présent commence par une voyelle ; mais ceux qui au présent commencent par une consonne, prennent un accroissement. Ainsi, *ἄγω ἤγον*<sup>(18)</sup>, *λέγω ἔλεγον*<sup>(19)</sup> ; et ce n'est pas sans raison : car, quoique ne croissant pas d'une syllabe, les premiers ne sont pas privés de tout accroissement : la voyelle, de brève qu'elle était, devient longue ; ainsi *ἄγω*<sup>(20)</sup> change *α*, qui est bref, en *η*, qui est long, *ἤγον*<sup>(21)</sup> : quelquefois, cependant, par licence poétique, ils n'éprouvent pas ce changement. D'autres fois cette voyelle brève reste ; mais l'addition d'une seconde voyelle en fait une syllabe

(1) Je faisais. — (2) Ils faisaient. — (3) J'honore, j'honorais. — (4) J'écris, j'écrivais. — (5) Je cours, je courais. — (6) Je fais, je faisais. — (7) Je guéris, je guérissais. — (8) Je courais. — (9) J'écrivais. — (10) J'appelais. — (11) J'honorais. — (12) Je donnais. — (13) Je plaçais. — (14) Je lance. — (15) Pour ῥίπτον, je lançais. — (16) Je vais. — (17) J'allais. — (18) Je conduis, je conduisais. — (19) Je dis, je disais. — (20) Je conduis. — (21) Je conduisais.

Hic enim *i* et *u* in præsentī correpta, in imperfecto vero longa pronuntiantur; *υιοθετῶ* autem manet ut fuit, *υιοθετοῦν*, quia non potuit habere quo cresceret: in præsentī enim longa fuit diphthongi privilegio; licet in diphthongis maxime communibus permutatio sit recepta in diphthongos longiores: ut *αι* et *οι*, quia communes sunt, et nonnunquam pro brevibus habeantur, in *η* aut in *ω* mutantur, *αἰνῶ ἥνουν*, *οἰκῶ ᾤκουν*. Nec me præterit, etiam *αὐ* diphthongum, quæ nunquam pro communi habita est, solere mutari, *αὐδῶ ἠύδουν*, *αὐχῶ ἠύχουν*; licet *ου* et *ει* immutabiles maneant, *οὐρῶ κύρουν*, *οὐτάζω οὐτάζον*, *εἰκονίζω εἰκόνιζον*, *εἰκάζω εἰκαζον*· τὸ γὰρ ἥκαζον ἀττικὸν ἐστὶ. Multo constantius manent, quod incrementum perfectio tanta non recipit, *ᾠνοῦμαι ᾠνούμην*, *ἡχῶ ἡχουν*; excipiuntur *ἐορτάζω* et *ὀφείω*. Quum enim apud Græcos omnia imperfecta nunquam medias, sed tantum ultimam vel primam moveant, illorum alterum solam mediam movit, *ἐώρταζον*, quum *ἡόρταζον* facere debuisset; alterum et primam et mediam, *ὀφείω ὀφειον*· ὁρῶ enim et ἐώρων non sunt contra regulam, quia ὁρῶ quum ὥρον facere debuit, ex abundanti principio *ε* addita est, et fecit pro ὥρων ἐώρων; ut *οἶνοχόω ὠνοχόουν*, et tamen dicitur *ἐφωνοχόουν* et pro *ἦν ἔην* di-

(1) J'ai, j'avais. — (2) Je traine, je trainais. — (3) Je rampe, je rampais. — (4) Je fais, je faisais asseoir. — (5) J'arrose, j'arrosais. — (6) J'adopte pour fils. — (7) J'adoptais. — (8) J'approuve, j'approuvais. — (9) J'habite, j'habitais. — (10) Je prononce, je prononçais. — (11) Je me glorifie, je me glorifiais. — (12) J'urine, j'urinai. — (13) Je blesse, je

longue : ἔχω εἶχον<sup>(1)</sup>, ἔλχω ἐλκον<sup>(2)</sup>, ἔρπω ἐρπον<sup>(3)</sup>. D'autres fois enfin cette voyelle ne change pas, on ne lui en adjoint pas d'autre ; mais elle-même devient longue : ἰδρύω ἰδρουν<sup>(4)</sup>, ὑδρεύω ὑδρευον<sup>(5)</sup>. Dans ces deux exemples l'i et l'u, de brefs qu'ils étaient au présent, se trouvent longs dans la prononciation à l'imparfait ; mais υιοθετῶ<sup>(6)</sup> reste comme il était, υιοθετοῦν<sup>(7)</sup>, parce qu'il n'y avait aucun moyen d'accroissement. La syllabe était longue par l'effet de la diphthongue ; quoiqu'il soit d'usage, surtout dans les diphthongues communes, de les changer en leurs longues ; comme αἰ et οἰ, qui, étant communes, et, pour cette raison, étant prises quelquefois pour brèves, se changent en η et ω : αἰνῶ ἡγουν<sup>(8)</sup>, οἰκῶ ὡκουν<sup>(9)</sup>. Je ne dois pas oublier de dire aussi que la diphthongue αυ, qui n'est jamais considérée comme diphthongue commune, se change ordinairement : αυδῶ ηῦδουν<sup>(10)</sup>, αυχῶ ηῡχουν<sup>(11)</sup> ; ου et ει ne changent jamais : οὐρῶ οὔρουν<sup>(12)</sup>, οὐτάζω οὔταζον<sup>(13)</sup>, εἰκονίζω εἰκόνιζον<sup>(14)</sup>, εἰκάζω εἰκαζον<sup>(15)</sup> ; car ἡκαζον<sup>(16)</sup> est de forme attique. Ceux où la quantité est telle qu'elle ne peut pas devenir plus longue qu'elle n'est, restent invariablement immuables : ὠνοῦμαι ὠνούμεην<sup>(17)</sup>, ἡχῶ ἡχουν<sup>(18)</sup>. On n'excepte que ἐορτάζω<sup>(19)</sup> et ὀψείω<sup>(20)</sup>. Car, tandis que chez les Grecs les imparfaits ne changent jamais leurs syllabes médianes, mais seulement la dernière ou la première ; des deux verbes que nous venons de citer, l'un ne change que celle du milieu : ἐώρταζον<sup>(21)</sup>, au lieu de ἡόρταζον, qu'il devait faire ; l'autre change la première et la médiane : ὀψέον<sup>(22)</sup>. En effet, ἐώρων, de ὥρῶ, n'est pas contre la règle ; car si, d'après la règle, ὀρῶ<sup>(23)</sup> semblait devoir faire ὠρων<sup>(24)</sup>, il ne fait qu'abonder dans le principe commun ; au lieu de faire simplement ὥρων, il ajoute s

blesais. — (14) Je peins, je peignais. — (15) Je figure, je figurais. — (16) Je figurais. — (17) J'achète, j'achetais. — (18) Je retentis, je retentissais. — (19) Je solennise. — (20) J'ai envie de voir. — (21) Je solennisais. — (22) J'étais curieux de voir. — (23) Je vois. — (24) Je voyais.



cunt. Non solum in verbis hæc supervacua adjectio, sed etiam in nominibus usurpata est, ἔδνα ἑδνα, et similia. Ἀναβαίνω et ἐπέχω non primam, sed secundam syllabam mutaverunt, quia prima non verbi, sed præpositionis est. Verba enim sunt βαίνω, ἔχω, et faciunt ἔβαινον, εἶχον· inde ἀνέβαινον, ἐπεῖχον. Ἀναισχυντῶ mutat primam, ἡναισχύντουν, quia ex nomine compositum est, id est ῥῆμα ὀνομαστικόν· ἀναισχυντος, ἀναισχυντῶ. Verba autem ex compositis nominibus parasyntheta vocantur, et a prima syllaba declinantur, ut Φίλιππος φιλιππιζῶ ἐφιλιππιζον. Licet non ignorem quod σύμμαχος et συνήγορος composita sint nomina, et ex se faciant verba parasyntheta, συμμαχῶ, συνηγορῶ· quæ tamen non foris, sed intus declinantur, συμμαχῶ συνεμάχουν, συνηγορῶ συνηγόρουν. Sed hoc ideo, quia præpositio hic habet significationem suam. Ceterum ubi nullus ex præpositione sensus accedit, foris declinatur imperfectum, id est adjicitur illi vocalis, tanquam præsens tempus incipiat a consonanti, καθίζω ἐκάθιζον, καθεύδω ἐκάθευδον· hoc est ἰζω quod καθίζω, hoc εὐδω quod καθεύδω, quia præpositio nihil significat. Ubi vero additur ex præpositione sensus, tunc in declinatione imperfecti quærimus unde incipiat verbum ipsum sine

(1) Je verse du vin. — (2) Je versais du vin. — (3) J'étais. — (4) Présents de noccs. — (5) Je monte. — (6) Je tiens. — (7) Je marche. — (8) J'ai. — (9) Je marchais. — (10) J'avais. — (11) Je montais. — (12) Je tenais. — (13) Je suis impudent. — (14) J'étais impudent. — (15) Verbe dérivé d'un nom. — (16) Impudent. — (17) Je suis impudent. —

et fait ἑώρων, comme de οἰνοχόω<sup>(1)</sup> se fait ἐωνοχόουν, pour ὀνοχόουν<sup>(2)</sup>, comme on voit ἔην pour ἦν<sup>(3)</sup>. Ce n'est pas seulement dans les verbes que l'usage a introduit cette surabondance d'augment : on la trouve aussi dans les noms : ainsi l'on voit ἔεδνα pour ἔδνα<sup>(4)</sup>, et autres semblables. Ἀναβαίνω<sup>(5)</sup> et ἐπέχω<sup>(6)</sup> ne changent pas leur première syllabe, mais la seconde, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais vient d'une préposition : car les verbes sont βαίνω<sup>(7)</sup>, ἔχω<sup>(8)</sup>, qui font ἔβαινον<sup>(9)</sup>, εἶχον<sup>(10)</sup> ; d'où ἀνέβαινον<sup>(11)</sup>, ἐπεῖχον<sup>(12)</sup>. Ἀναίσχυντῶ<sup>(13)</sup> change la première, ἡναισχύντουν<sup>(14)</sup>, parce qu'il est composé d'un nom, ῥῆμα ὀνομαστικόν<sup>(15)</sup> : ἀναισχύντος<sup>(16)</sup> a produit ἡναισχύντῶ<sup>(17)</sup>. Ces verbes formés de noms composés s'appellent parasynthètes, et se modifient à la première syllabe, comme Φίλιππος φιλιππίζω ἐφιλιππίζον<sup>(18)</sup>. Je sais pourtant que les substantifs σύμμαχος<sup>(19)</sup> et συνήγορος<sup>(20)</sup> sont composés, et que les verbes parasynthètes συμμαχῶ<sup>(21)</sup>, συνηγορᾷ<sup>(22)</sup>, auxquels ils donnent naissance, prennent leur augment non en dehors, mais après la préposition : συμμαχῶ συνεμάχουν<sup>(23)</sup>, συνηγορᾷ συνηγόρουν<sup>(24)</sup>. Mais s'il en est ainsi, c'est qu'ici la préposition conserve sa signification propre. Partout ailleurs, quand la préposition n'ajoute rien au sens du verbe, l'imparfait prend son augment en dehors, c'est-à-dire qu'à la première syllabe du verbe on ajoute la voyelle, comme si le présent commençait par une consonne : ainsi, καθίζω ἐκάθιζον<sup>(25)</sup>, καθεύδω ἐκάθευδον<sup>(26)</sup> ; car καθίζω est la même chose que ἵζω<sup>(27)</sup>, καθεύδω que εὐδω<sup>(28)</sup> ; la préposition ne modifie en rien leur signification. Mais quand cette préposition ajoute à la valeur du verbe, alors, pour former l'imparfait, il faut d'abord rechercher où commence le verbe simple dégagé de la

(18) Philippe, je philippise, je philippisais. — (19) Allié. — (20) Défenseur. — (21) Je fournis des secours. — (22) Je défends. — (23) Je porte, je portais secours. — (24) Je défends, je défendais. — (25) Je fais, je faisais asseoir. — (26) Je dors, je dormais. — (27) Je fais asseoir. — (28) Je dors.

præpositione : et si verbum a vocali incipit, quamvis præpositio habeat consonantem verbi, tamen vocalem ex brevi mutamus in longam : ut συνάγω συνῆγον, quia aliud est ἄγω, aliud συνάγω. Item, si præpositio quæ sensum confert, incipiat a vocali, incipiente verbo a consonante, imperfectum, manente eadem, nec mutata, præpositionis vocali, aliam addit consonanti verbi vocalem, ut est ἐνιχαίρω ἐνέχαιρον, quia aliud est ἐνιχαίρω, aliud χαίρω. Sane hoc observatur, ut vocalis quæ additur consonanti brevis sit, quia non potest ultra unum tempus excrescere : λέγω ἔλεγον, λέγομαι ἐλεγόμην. Unde βούλομαι et δύναμαι secundum communem regulam ex se faciunt ἐβουλόμην, ἐδυνάμην· sed quod sæpe legimus ἡβουλόμην, ἡδυνάμην, Attica licentia est. Ultima quoque syllaba imperfecti nonnihil diversitatis habet, ut in perispomenis prima et tertia in ουν mittunt, ἐποίουν, ἐχρύσουν· secunda in ων, ἐβόων· quæ fiunt in passivo, vel passivis similibus, ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. Apud Græcos solus diffinitivus modus præsens ab imperfecto disjungit, ceteri omnes modo jungunt, ut φιλῶ ἐφίλου· at in imperativo φίλει, præsens et imperfectum confunditur : similiter in conjunctivo ἐὰν φιλῶ, et in optativo εἰ φιλοῖμι, et in infinitivo φιλεῖν, utrumque simul tempus appellant.

préposition ; et si ce verbe commence par une voyelle , malgré la consonne fournie à la première syllabe du verbe par la préposition , cette voyelle se change de brève en longue ; ainsi *συνάγω*<sup>(1)</sup> fait *συνῆγον*<sup>(2)</sup>, parce que autre est la signification de *ἄγω*<sup>(3)</sup>, autre celle de *συνάγω*<sup>(4)</sup>. De même , si une préposition modifiant le sens du verbe commence par une voyelle , le verbe simple ayant pour première lettre une consonne , l'imparfait , sans perdre ni changer la voyelle de la préposition , en ajoute une seconde , par exemple , *ἐνιχαίρω* *ἐνέχαιρον*<sup>(4)</sup>, parce que *ἐνιχαίρω* a un tout autre sens que *χαίρω*<sup>(5)</sup>. Une chose à observer , c'est que la voyelle qu'on ajoute à la consonne soit brève , car elle ne peut s'accroître que d'un temps : *λέγω* *ἔλεγον*<sup>(6)</sup>, *λέγομαι* *ἐλεγόμην*<sup>(7)</sup> ; *βούλομαι*<sup>(8)</sup> et *δύναμαι*<sup>(9)</sup> suivent la règle générale et font *ἔβουλόμην*<sup>(10)</sup>, *ἔδυνάμην*<sup>(11)</sup> ; car si nous rencontrons souvent *ἡβουλόμην*, *ἡδυνάμην*, c'est une licence qui tient au dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait offre aussi quelque diversité : ainsi la première et la troisième conjugaison des périspomènes l'ont en *ουν* : *ἐποίουν*<sup>(12)</sup>, *ἐχρύσσουν*<sup>(13)</sup> ; la seconde en *ων* : *ἔβρων*<sup>(14)</sup>, ce qui a lieu également au passif ou à cette voix qui ressemble au passif : *ἐποιούμην*<sup>(15)</sup>, *ἐχρυσούμην*<sup>(16)</sup>, *ἔβρώμην*<sup>(17)</sup>. Chez les Grecs , le mode indicatif est le seul qui distingue le présent de l'imparfait ; tous les autres les réunissent , comme *φίλω* *ἐφίλουν*<sup>(18)</sup>. L'imperatif *φίλει*<sup>(19)</sup> confond le présent et l'imparfait ; il en est de même pour le subjonctif *ἐὰν φιλῶ*<sup>(20)</sup>, pour l'optatif *εἰ φιλοῖμι*<sup>(21)</sup>, pour l'infinitif *φιλεῖν*<sup>(22)</sup>, qui énoncent les deux temps conjointement.

(1) Je rassemble. — (2) Je rassemblais. — (3) Je conduis. — (4) Je prends, je prenais plaisir à. — (5) Je me réjouis. — (6) Je dis, je disais. — (7) On m'appelle, on m'appelait. — (8) Je veux. — (9) Je puis. — (10) Je voulais. — (11) Je pouvais. — (12) Je faisais. — (13) Je dorais. — (14) Je criais. — (15) Je devenais. — (16) On me dorait. — (17) On m'appelait à grands cris. — (18) J'aime, j'aimais. — (19) Aime. — (20) Que j'aime. — (21) Si je viens à aimer. — (22) Aimer.

De tempore perfecto <sup>25</sup>.

Perfectum tempus apud Græcos non a præsentī, sed a futuro figuratur, nec sine ratione : omne enim quod factum est, prius faciendum fuit. In Græcis omne perfectum aut syllaba aut uno tempore majus prima positione sui profertur, ut λέλυκx, ὤπτηκα. Nec moveat, quod πεποίηκα, vel πεφίληκα, et similia, non una, sed duabus syllabis primam verbī vincunt positionem. Diximus enim primam perfecti positionem non esse præsens, sed futurum, quod una, non duabus syllabis, superant : ut ποιήσω πεποίηκα, φιλήσω πεφίληκα. Hoc etiam argumento probatur : nam quum nunquam perfectum tempus a prima positione sui et syllaba crescat et tempore, sed tantum altero : restat ut ὤπτηκα, ἡγάπηκα, si a præsentibus facta sunt ὀπτῶ, ἀγαπῶ, et syllaba majora inveniantur et tempore : quod fieri per regulam non potest ; a futuro igitur veniunt, ἐπτήσω ὤπτηκα, et ἀγαπήσω ἡγάπηκα, primæ vocalis correptæ productione facta. Item quum nunquam perfectum a consonanti incipiens par origini suæ sit numero syllabarum, adversabitur regulæ omne perfectum τῶν εἰς μι, quia parem præsentis syllabarum numerum tenet, δίδωμι δέδωκα, τίθημι τέθεικα. Sed non ita est : δώσω enim δέδωκα fecit, et θήσω τέθεικα, et crevit syllaba. Nunquam apud Græcos perfectum minus præsentī vel futuro invenitur. Item quum præsens a vocali incipit,

## Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, ne se forme pas du présent, mais du futur, et ce n'est pas sans raison : car toute chose faite a été d'abord à faire. Tout parfait grec est plus long d'une syllabe ou d'un temps que le présent de l'indicatif, comme λέλυκα<sup>(1)</sup>, ὤπτηκα<sup>(2)</sup>. Que πεποίηκα<sup>(3)</sup>, περιίληκα<sup>(4)</sup> et autres semblables, excèdent, non d'une seule, mais de deux syllabes, cela ne doit pas surprendre. Nous avons dit, en effet, que le temps formateur du parfait n'est pas le présent, mais le futur : or le parfait de ces verbes n'excède pas le futur de deux syllabes, il ne l'excède que d'une : ποιήσω πεποίηκα<sup>(5)</sup>, φιλήσω περιίληκα<sup>(6)</sup> ; ce qu'on peut prouver aussi par cette autre règle : jamais le parfait n'admet simultanément l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre. Si donc ὤπτηκα<sup>(2)</sup> et ἡγάπηκα<sup>(7)</sup> sont formés des présents ὀπτῶ<sup>(8)</sup> et ἀγαπῶ<sup>(9)</sup>, ils se trouvent avoir tout à la fois augment syllabique et augment temporel, ce qui ne peut se faire suivant la règle : ils viennent donc du futur, en allongeant la voyelle brève du commencement : ὀπτήσω ὤπτηκα<sup>(10)</sup>, ἀγαπήσω ἡγάπηκα<sup>(11)</sup>. De même, comme jamais un parfait commençant par une voyelle n'est égal par le nombre des syllabes au temps d'où il est formé, à cette règle semblent faire exception les parfaits des verbes en μι, qui ont même nombre qu'au présent : δίδωμι δέδωκα<sup>(12)</sup>, τίθημι τέθεικα<sup>(13)</sup> ; et pourtant il n'en est rien. C'est δῶσω<sup>(14)</sup> qui a produit δέδωκα<sup>(15)</sup>, et θήσω<sup>(16)</sup>, τέθεικα<sup>(17)</sup> : ces parfaits ont donc une syllabe de plus. Jamais, chez les Grecs, le parfait ne se trouve plus court que le pré-

(1) J'ai délié. — (2) J'ai fait rôtir. — (3) J'ai fait. — (4) J'ai aimé. — (5) Je ferai, j'ai fait. — (6) J'aimerai, j'ai aimé. — (7) J'ai chéri. — (8) Je fais rôtir. — (9) Je chéris. — (10) Je ferai, j'ai fait rôtir. — (11) Je chérirai, j'ai chéri. — (12) Je donne, j'ai donné. — (13) Je place, j'ai placé. — (14) Je donnerai. — (15) J'ai donné. — (16) Je placerai. — (17) J'ai placé.

omnimodo in præterito movetur in longam. Nunquam apud Græcos præteritum perfectum in duabus syllabis invenitur, sed est interdum sex syllabarum, ut *πεπολε-  
μάρχηκα*, est quinque *πεπολέμηκα*, est quatuor *πεποίηκα*,  
est trium *λέλυκα*. Nec unquam inveniēstri syllaba minus :  
necesse est enim ut prima syllaba declinationis sit,  
ut *λε*; secunda originis, ut *λυ*; tertia finalis, ut *κα*.  
Quidquid igitur plus fuerit, ad mediam syllabam, quæ  
quidem originis est, refertur; declinatio vero et finis  
singulas possident, ut est *πεφίληκα*, *πε* declinationis,  
*φιλη* originis, *κα* finis. Ergo *παρακείμενος*, id est per-  
fectum, minus trisyllabo non invenitur, excepto *οἶδα*,  
quod bisyllabum est et *παρακείμενος*. Nec mirum, quum  
hoc verbum in multis regulæ resistat. Nullum namque  
perfectum, hoc excepto, ab *οι* diphthongo inchoare re-  
peries. Item quum prima verbi positio *ει* diphthongo  
inchoat, in nullo tempore mutatur. Hujus verbi origo,  
id est *εἶδω*, mutavit *ει* in *οι*. Quoties perfectum a longa  
oritur, necesse est plusquam perfectum ab eadem sem-  
per incipere. Quod hoc verbum negligit: nam plusquam  
perfectum *εἶδεν* est, quum perfectum *οἶδα* sit. Deinde  
omne participium in *ως* desinens, solam ultimam syl-  
labam in *α* mutando idem tempus efficit, *γεγραφήκως*  
*γεγράφηκα*, *λελυκώς* *λέλυκα*. *εἰδώς* autem non facit *εἶδα*,  
sed *οἶδα*. Solus igitur iste *παρακείμενος*, vitiis obsessus  
non nocebit. Omne verbum Græcum, si in præsentī a  
simplici (excepto *γ*<sup>26</sup>) incipit consonante, primam in

sent ou le futur ; et quand le présent commence par une voyelle , toujours , au prétérit , cette voyelle se change en sa longue. Jamais chez les Grecs on ne rencontre un prétérit qui n'ait que deux syllabes ; mais il y en a de six , comme *πεπολεμάρχηκα*<sup>(1)</sup> ; de cinq , comme *πεπολέμηκα*<sup>(2)</sup> ; de quatre , comme *πεποίηκα*<sup>(3)</sup> ; de trois , comme *λέλυκα*<sup>(4)</sup> ; jamais moins : car il faut une première syllabe pour la formation du temps , *λε* ; une deuxième syllabe , radicale , *λυ* ; une troisième , de terminaison , *κα*. Tout ce qu'on peut trouver en plus se rapporte aux lettres du milieu , qui constituent le radical ; mais la modification et la finale en prennent chacune une : ainsi dans *πεφίληκα*<sup>(5)</sup> , *πε* sert à modifier , *φιλη* est radical , *κα* est la terminaison. On ne trouve donc aucun parfait qui ait moins de trois syllabes , excepté *οἶδα*<sup>(6)</sup> , qui est dissyllabe , et que les Grecs reconnaissent pour *παρακείμενος* , c'est-à-dire prétérit. Mais il n'y a pas lieu à s'étonner de cela , car en plus d'un point ce verbe s'écarte de la règle. Or , vous ne trouverez aucun autre parfait qui commence par la diphthongue *οι*. Lorsqu'un verbe commence par la diphthongue *ει* au présent de l'indicatif , il ne change pas cette diphthongue dans tout le cours de la conjugaison. Le thème de ce verbe est *εἶδω*<sup>(7)</sup> ; il change *ει* en *οι*. Toutes les fois qu'un parfait commence par une longue , cette même longue doit se retrouver au plus-que-parfait. C'est ce que néglige ce verbe ; car le plus-que-parfait est *εἶδειν*<sup>(8)</sup> , tandis que le parfait est *οἶδα*<sup>(6)</sup>. Ensuite tout participe terminé en *ως* , par le simple changement de sa dernière syllabe en *α* , produit le temps correspondant : *γεγραφήκως γεγράφηκα*<sup>(9)</sup> , *λελυκώς λέλυκα*<sup>(10)</sup> ; eh bien , *εἰδώς*<sup>(11)</sup> ne fait pas *εἶδα* , il fait *οἶδα*<sup>(6)</sup>. Ce prétérit seul , avec ses déféctuosités nom-

(1) J'ai été polémarque. — (2) J'ai fait la guerre. — (3) J'ai fait. — (4) J'ai délié. — (5) J'ai aimé. — (6) J'ai appris , je sais. — (7) Je vois. — (8) J'avais appris , je savais. — (9) Ayant écrit , j'ai écrit. — (10) Ayant délié , j'ai délié. — (11) Ayant appris , sachant.



tempore perfecto syllabam geminat, γράφω γέγραφα, λέγω λέλεχα. Nec talis geminatio præpositionis adjectu impeditur, προκομίζω προκεκόμικα, συνγράφω συνγέγραφα. Omne perfectum tempus in perispomenis, vel solum primum in barytonis, desinit aut in κα, aut in φα, aut in χα, τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα, adeo ut omne pæne verbum similium declinationem sequatur: τηρῶ τηρεῖς, χωρῶ χωρεῖς, τετήρηκα, κεχώρηκα· γράφω γράφεις, τρέφω τρέφεις, γέγραφα, τέτραφα· πλήττω πλήττεεις, τάττω τάττεις, πέπληχα, τέταχα. Nec te moveat, quod si Græcum verbum incipiat ab una de his litteris, quas δασεᾶ σύμφωνα vocant, quum ad geminationem venit, non δασὺ iteratur, sed ἀντιστοιχον ejus, θάρρῶ τεθάρρηνκα, φονεύω πεφόνευκα, χρίω κέχρικα. In Latinis vero eadem littera geminatur, fallo *feselli*: *f* enim apud Latinos δασὺ non est, quia nec habent consonantes δασείας, et *f* digammon est Αἰολέων: quod illi solent magis contra vim aspirationis adhibere, tantum abest, ut pro φ habendum sit. Ipsum autem φ Latinitas non recipit, ut pro ea etiam in Græcis nominibus *p* et *h* utatur, ut *Philippus*, *Phædon*. *Frigeo*, *frigui* facit a secunda conjugatione: *frigo* vero, *frixi*, a tertia: unde *frixum*, *frixorium*, id est calefactorium. Similiter *aceo*, *aces*, *acui*, unde inchoativum *acesso*; et *acuio*, *acuis*, *acuit*;

(1) J'écris, j'ai écrit. — (2) Je dis, j'ai dit. — (3) J'exhibe, j'ai exhibé. — (4) Pour συγγράφω, je stipule. — (5) J'ai stipulé. — (6) J'ai observé. — (7) J'ai écrit. — (8) J'ai frappé. — (9) J'observe, tu observes. — (10) Je circule, tu circules. — (11) J'ai observé. — (12) J'ai circulé. — (13) J'écris, tu écris. — (14) Je nourris, tu nourris. — (15) J'ai

breuses, ne changera donc rien à la règle. Tout verbe grec, si au présent il commence par une consonne simple (on en excepte  $\gamma$ ), redouble la première syllabe au parfait :  $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\omega$   $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ <sup>(1)</sup>,  $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$   $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\chi\alpha$ <sup>(2)</sup>. Ce redoublement n'est pas empêché par l'adjonction d'une préposition :  $\pi\rho\omicron\kappa\omicron\mu\iota\zeta\omega$   $\pi\rho\omicron\kappa\epsilon\kappa\omicron\mu\iota\kappa\alpha$ <sup>(3)</sup>,  $\sigma\upsilon\upsilon\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\omega$ <sup>(4)</sup>  $\sigma\upsilon\upsilon\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ <sup>(5)</sup>. Tout parfait dans les verbes périspomènes, ou seulement le parfait premier dans les barytons, se termine ou en  $\kappa\alpha$ , ou en  $\phi\alpha$ , ou en  $\chi\alpha$  :  $\tau\epsilon\tau\acute{\eta}\rho\eta\kappa\alpha$ <sup>(6)</sup>,  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ <sup>(7)</sup>,  $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\chi\alpha$ <sup>(8)</sup>, tellement que presque tous les verbes suivent leurs semblables dans leurs modifications :  $\tau\eta\rho\tilde{\omega}$   $\tau\eta\rho\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$ <sup>(9)</sup>,  $\chi\omega\rho\tilde{\omega}$   $\chi\omega\rho\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$ <sup>(10)</sup>,  $\tau\epsilon\tau\acute{\eta}\rho\eta\kappa\alpha$ <sup>(11)</sup>,  $\kappa\epsilon\chi\acute{\omega}\rho\eta\kappa\alpha$ <sup>(12)</sup>.  $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\omega$   $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\varsigma$ <sup>(13)</sup>,  $\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\omega$   $\tau\rho\acute{\epsilon}\phi\epsilon\iota\varsigma$ <sup>(14)</sup>,  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ <sup>(7)</sup>,  $\tau\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha\phi\alpha$ <sup>(15)</sup>.  $\pi\lambda\acute{\eta}\tau\tau\omega$   $\pi\lambda\acute{\eta}\tau\tau\epsilon\iota\varsigma$ <sup>(16)</sup>,  $\tau\acute{\alpha}\tau\tau\omega$   $\tau\acute{\alpha}\tau\tau\epsilon\iota\varsigma$ <sup>(17)</sup>,  $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\chi\alpha$ <sup>(8)</sup>,  $\tau\acute{\epsilon}\tau\alpha\chi\alpha$ <sup>(18)</sup>. Et ne vous inquiétez pas si un verbe qui commence par une de ces lettres que les Grecs appellent *consonnes aspirées*, quand on en vient au redoublement, ne double pas l'aspirée, mais prend sa correspondante :  $\vartheta\alpha\rho\tilde{\rho}\tilde{\omega}$   $\tau\epsilon\theta\acute{\alpha}\rho\tilde{\rho}\eta\kappa\alpha$ <sup>(9)</sup>,  $\phi\omicron\nu\epsilon\acute{\upsilon}\omega$   $\pi\epsilon\phi\acute{\omicron}\nu\epsilon\upsilon\kappa\alpha$ <sup>(20)</sup>,  $\chi\rho\acute{\iota}\omega$   $\kappa\acute{\epsilon}\chi\rho\iota\kappa\alpha$ <sup>(21)</sup>. En latin, cette même lettre se redouble, *fallo fefelli*<sup>(22)</sup> : car chez les Latins *f* n'est pas aspiré ; ils n'ont pas même d'aspirées, et *f* est le digamma des Éoliens, qu'ils emploient ordinairement pour éviter la rudesse de l'aspiration, loin qu'on doive le regarder comme l'équivalent de  $\phi$ . On peut même ajouter que les Latins ne connaissent pas cette lettre, et que dans les noms grecs qu'ils représentent, ils se servent d'un *p* et d'un *h* : *Philippus*<sup>(23)</sup>, *Phædon*<sup>(24)</sup>. *Frigeo*<sup>(25)</sup>, de la seconde conjugaison, fait *frigui*<sup>(26)</sup> ; *frigo*<sup>(27)</sup>, de la troisième, fait *frixī*<sup>(28)</sup>, d'où *frixum*, *frixorium*, espèce de poêle à frire. De même *aceo*, *aces*, *acui*<sup>(29)</sup>, d'où l'inchoatif *acesco*<sup>(30)</sup> ;

nourri. — (16) Je frappe, tu frappes. — (17) Je dispose, tu disposes. — (18) J'ai disposé. — (19) J'ose, j'ai osé. — (20) Je tue, j'ai tué. — (21) Je parfume, j'ai parfumé. — (22) Je trompe, j'ai trompé. — (23) Philippe. — (24) Phédon. — (25) J'ai froid. — (26) J'ai eu froid. — (27) Je fais rôtir. — (28) J'ai fait rôtir. — (29) J'aigris, tu aigris, j'ai aigri. — (30) Je commence à aigrier.

*fero, tuli, et tollo, tuli; sustulo, sustuli; attulo, attuli.* Accius vero in *Andromeda* etiam ex eo, quod est *tulo*, quasi a *themate, tuli* declinat: *Nisi quod tua facultas nobis tulat operam. Vertor et verrior, versus sum. Patior et pandor, passus sum, non pansus. Virgilius, passis crinibus. Explico, explicui, quia plico, plicui: sed Cicero pro Tullio explicavit ait.*

De plusquam perfecto.

In Græcis verbis quæ in  $\omega$  exeunt, omne perfectum tempus mutat in fine  $\alpha$  in  $\epsilon\iota\nu$ , et facit plusquam perfectum, quod illi  $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\sigma\upsilon\nu\tau\epsilon\lambda\iota\kappa\acute{\omicron}\nu$  vocant. In capite vero si perfectum a vocali incipit, ab eadem vocali et plusquam perfectum incipiat necesse est;  $\epsilon'\phi\theta\alpha\rho\kappa\alpha$   $\epsilon'\phi\theta\acute{\alpha}\rho\kappa\epsilon\iota\nu$ ,  $\epsilon\iota\rho\eta\kappa\alpha$   $\epsilon\iota\rho\acute{\eta}\kappa\epsilon\iota\nu$ : si vero initium perfecti consonans fuerit, tunc  $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\sigma\upsilon\nu\tau\epsilon\lambda\iota\kappa\acute{\omicron}\varsigma$  ab adjecta sibi vocali incipit,  $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\eta\kappa\alpha$   $\epsilon'\pi\epsilon\pi\omicron\iota\acute{\eta}\kappa\epsilon\iota\nu$ ,  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$   $\epsilon'\gamma\epsilon\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu$ , nec immerito. Bina enim tempora, ut et supra diximus, naturalis quædam cognatio copulavit: cum præsentī imperfectum, cum perfecto plusquam perfectum, cum aoristo Græcorum futurum. Ideo apud illos sicut, incipiente præsentē a vocali, imperfectum similiter a vocali incipit, si vero præsens a consonante cœpit, additur imperfecto vocalis,  $\phi\theta\epsilon\iota\rho\omega$ ,  $\epsilon'\phi\theta\alpha\rho\kappa\alpha$ : ita et plusquam perfectum simili observatione de initio perfecti cognati sibi leges assumit, excepto eo, quod brevem, quam in principio perfecti reperit, non mutat in longam, sicut mutat

et *acuo*, *acuis*, *acuit*<sup>(1)</sup>; *fero*, *tuli*<sup>(2)</sup>; *tollo*, *tuli*<sup>(3)</sup>; *sustulo*, *sustuli*<sup>(4)</sup>; *adtulo*, *adtuli*<sup>(5)</sup>. Accius, dans son *Andromède*, conjugue même *tuli*<sup>(6)</sup> comme venant du thème *tulo*<sup>(7)</sup>: *Nisi quod tua facultas nobis tulat operam*<sup>(8)</sup>. *Vertor*<sup>(9)</sup> et *verror*<sup>(10)</sup> font l'un et l'autre *versus sum*<sup>(11)</sup>; *patior*<sup>(12)</sup> et *pandor*<sup>(13)</sup>, *passus sum*<sup>(14)</sup>, et non *pansus*. Virgile a dit *pavis crinibus*<sup>(15)</sup>. *Explico*<sup>(16)</sup> fait *explicui*<sup>(17)</sup>, parce que *plico*<sup>(18)</sup> fait *plicui*<sup>(19)</sup>. Cependant Cicéron, dans son discours pour *Tulius*, a dit *explicavit*<sup>(20)</sup>.

#### Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs terminés en  $\omega$ , tous les parfaits changent  $\alpha$  final en  $\epsilon\iota\nu$ , et font ainsi le plus-que-parfait, qu'ils nomment  $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\sigma\upsilon\nu\pi\epsilon\lambda\iota\kappa\acute{\omicron}\nu$ <sup>(21)</sup>. Quant à la lettre initiale, si le parfait commence par une voyelle, il faut que le plus-que-parfait commence par cette même voyelle :  $\acute{\epsilon}\phi\theta\alpha\rho\kappa\alpha$   $\acute{\epsilon}\phi\theta\acute{\alpha}\rho\kappa\epsilon\iota\nu$ <sup>(22)</sup>,  $\epsilon\acute{\iota}\rho\eta\kappa\alpha$   $\epsilon\acute{\iota}\rho\acute{\eta}\kappa\epsilon\iota\nu$ <sup>(23)</sup>; si c'est une consonne, alors le plus-que-parfait commence par une voyelle qu'il s'adjoint :  $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\eta\kappa\alpha$   $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\pi\omicron\iota\acute{\eta}\kappa\epsilon\iota\nu$ <sup>(24)</sup>,  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\phi\alpha$   $\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu$ <sup>(25)</sup>, et c'est avec raison. Car les temps, comme nous l'avons dit plus haut, sont liés entre eux deux à deux, chez les Grecs, par une certaine parenté : l'imparfait avec le présent, le plus-que-parfait avec le parfait, le futur avec l'aoriste. Aussi, de même que l'imparfait commence par une voyelle quand le présent commence par une voyelle, et que l'imparfait prend une voyelle quand le présent commence par une consonne,  $\phi\theta\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$   $\acute{\epsilon}\phi\theta\alpha\rho\kappa\alpha$ <sup>(26)</sup>; par la même raison le plus-que-parfait suit, par rapport à l'initiale, les mêmes règles

(1) J'aiguise, tu aiguises, il aiguisse. — (2) Je porte, j'ai porté. — (3) J'enlève, j'ai enlevé. — (4) Je soulève, j'ai soulevé. — (5) J'apporte, j'ai apporté. — (6) J'ai porté. — (7) Je porte. — (8) A moins que votre puissance ne nous vienne en aide. — (9) Je suis tourné. — (10) Je suis balayé. — (11) Je suis tourné ou balayé. — (12) Je souffre. — (13) Je suis ouvert. — (14) J'ai souffert ou j'ai été ouvert. — (15) Les cheveux épars. — (16) Je déploie. — (17) J'ai déployé. — (18) Je ploie. — (19) J'ai ployé. — (20) Il a déployé. — (21) Plus-que-parfait. — (22) J'ai corrompu, j'avais corrompu. — (23) J'ai dit, j'avais dit. — (24) J'ai fait, j'avais fait. — (25) J'ai écrit, j'avais écrit. — (26) Je corromps, j'ai corrompu.

imperfectum de capite præsentis acceptam, ἄγω ἥγον. Post plusquam perfectum, consequens erat ut de infinito tempore, id est περι ἄοριστου, tractaremus, sed ideo prætermittimus, quia eo Latinitas caret.

De futuro.

Tres sunt omnino syllabæ quæ in Græcis verbis futuro tempore terminum faciunt. Aut enim in σω exit, aut in ξω, aut in ψω, λαλήσω, πράξω, γράψω<sup>27</sup>, nisi quod quinta barytonων ante ω liquidam suam retinet. Item Græca verba, si perispomena sint, cujuscumque conjugationis, ultra numerum syllabarum præsentis augent una syllaba futurum : ποιῶ ποιήσω, τιμῶ τιμήσω, δηλῶ δηλώσω. Barytona in quacumque conjugatione eundem numerum servant : λέγω λέξω, ἄγω ἄξω, ἐγείρω ἔγερῶ, ἡνιοχεύω ἡνιοχεύσω. In Græcis Latinisque verbis penultima præsentis manet in futuro : ἀγαπῶ ἀγαπήσω, γα mansit ; θεραπεύω θεραπεύσω, πειυ mansit ; cogito, cogitabo, gi mansit. Si verbum barytonon sit, habens in præsentī μετάβολον ante ω, id est liquidam cousonantem, tunc penultima, quæ in præsentī longa fuit, fit brevis in futuro : πλύνω πλυνῶ, χραίνω χρανῶ, ἐγείρω ἐγερῶ. Diximus perispomena augere una syllaba futurum, quia crescit ultima : φιλῶ φιλήσω, νικῶ νικήσω, στεφανῶ στεφανώσω. Sed non semper sub eadem præcedentis litteræ observatione succedit adjectio. Nam in

que son affixe le parfait, excepté qu'il ne change pas en longue la brève qu'il a trouvée en tête du parfait, comme l'a fait l'imparfait de celle qu'il a trouvée au présent, ἄγω ἤγον<sup>(1)</sup>. Après le plus-que-parfait, il eût été conséquent de traiter du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passerons sous silence, parce qu'il n'a pas son équivalent en latin.

## Du futur.

Il y a en tout trois syllabes qui servent de terminaison au futur des verbes grecs; car il se termine en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω<sup>(2)</sup>, πράξω<sup>(3)</sup>, γράψω<sup>(4)</sup>; si ce n'est que la cinquième conjugaison des barytons conserve sa liquide avant l'ω. Les verbes grecs, de quelque conjugaison qu'ils soient, s'ils sont périspomènes, acquièrent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ ποιήσω<sup>(5)</sup>, τιμῶ τιμήσω<sup>(6)</sup>, δηλῶ δηλώσω<sup>(7)</sup>. Les barytons de toute conjugaison conservent le même nombre : λέγω λέξω<sup>(8)</sup>, ἄγω ἄξω<sup>(9)</sup>, ἐγείρω ἐγερῶ<sup>(10)</sup>, ἡνιχεύω ἡνιχεύσω<sup>(11)</sup>. Dans les verbes grecs et dans les verbes latins, la pénultième du présent se maintient au futur : ἀγαπῶ ἀγαπήσω<sup>(12)</sup>, γα est conservé; θεραπεύω θεραπεύσω<sup>(13)</sup>, πευ est resté; *cogito cogitabo*<sup>(14)</sup>, *gi* est resté. Si c'est un verbe baryton qui ait au présent avant l'ω une consonne μεταβόλον, c'est-à-dire liquide, alors la pénultième, qui était longue au présent, devient brève au futur : πλύνω πλυνῶ<sup>(15)</sup>, χραίνω χρανῶ<sup>(16)</sup>, ἐγείρω ἐγερῶ<sup>(17)</sup>. Nous avons dit que les verbes périspomènes augmentent leur futur d'une syllabe, parce que la dernière est en plus : φιλῶ φιλήσω<sup>(18)</sup>, νικῶ νικήσω<sup>(19)</sup>, στεφανῶ στεφα-

(1) Je conduis, je conduisais. — (2) Je parlerai. — (3) Je ferai. — (4) J'écrirai. — (5) Je fais, je ferai. — (6) J'estime, j'estimerai. — (7) Je manifeste, je manifesterai. — (8) Je dis, je dirai. — (9) Je conduis, je conduirai. — (10) J'éveille, j'éveillerai. — (11) Je tiens, je tiendrai les rênes. — (12) Je chéris, je chérirai. — (13) Je guéris, je guérirai. — (14) Je pense, je penserai. — (15) Je lave, je laverai. — (16) J'effleure, j'effleurerai. — (17) J'éveille, j'éveillerai. — (18) J'aime, j'aimerai. — (19) Je vaincs, je vaincrai.

prima conjugatione aut η, aut ε, ante ω reperitur : *πωλῶ πωλήσω, φορῶ φορέσω*. Et apud illos quoties in futuro ε ante ω ponitur, brevem esse præsentis penultimam observatum est. Nec tamen reciproca est necessitas ut, quoties brevis est penultima præsentis, ε ante ω sit in futuro : ecce enim *νοῶ νοήσω, φιλῶ φιλήσω*. Secunda conjugatio aut η ante ω in futuro habet, ut *ὀπτῶ ὀπτήσω* : aut α productum, ut *περάσω* : aut α correptum, ut *γελάσω*. Deprehensumque est eorum futurorum α in penultima produci, quorum præsens aut nullam consonantem ante ω, aut ρ habet, *ἔω ἐάτω, περῶ περάσω*, contrarium non redeunte necessitate : siquidem *χρῶ χρήσω* facit ; *ἐγγυῶ ἐγγυήσω* ; illic vero corripitur, ubi in præsentī ante ω, λ invenitur, *γελῶ γελάσω* : sed nec in hoc hæc in se necessitas redit, *κολλῶ κολλήσω*. Πινάσω autem et διψάσω Dorica sunt per solam litteram, non etiam per accentum : illi enim, in omni futuro in ω desinente, ultimam circumflectunt. Tertia aut ω in penultima futuri habet, aut ο : sed hic certa distinctio est : nam verba quæ derivativa sunt, ω habent ; quæ vero principalia, nec ex alio tracta, ο : *τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω* *στεφανῶ, στεφανώσω* ὁμῶ autem ὁμοίς, quia non derivatum est, *ἰμέσω* facit, et *ἄρῶ ἀροῖς, ἀρόσω*. Apud

(1) Je couronne, je couronnerai. — (2) Je fais tourner, je ferai tourner. — (3) Je porte, je porterai. — (4) Je comprends, je comprendrai. — (5) J'aime, j'aimerai. — (6) Je fais rôti, je ferai rôti. — (7) Je percerai. — (8) Je rirai. — (9) Je permets, je permettrai. — (10) Je perce, je percerai. — (11) Je prescris. — (12) Je prescrirai. — (13) Je donne caution. — (14) Je donnerai caution. — (15) Je ris, je rirai. — (16) Je fixerai. — (17) Je fixe.

νώσω<sup>(1)</sup> ; mais ce n'est pas toujours en conservant la lettre qui la précède que cette addition a lieu , car dans la première conjugaison , avant l'ω , on trouve η ou ε : πῶλῶ πολήσω<sup>(2)</sup> , φορῶ φορέσω<sup>(3)</sup> ; et dans cette même conjugaison on observe que toutes les fois qu'au futur il y a ε avant ω , la pénultième du présent est brève. Il ne s'ensuit cependant pas nécessairement que , réciproquement , l'ω du futur soit précédé de ε toutes les fois que la pénultième du présent sera brève : car on a νοῶ νύήσω<sup>(4)</sup> , φιλῶ φιλήσω<sup>(5)</sup> . La seconde conjugaison a à son futur avant l'ω , ou un η , comme ὀπτω ὀπτήσω<sup>(6)</sup> , ou un α long , comme περάσω<sup>(7)</sup> , ou un α bref , comme γελάσω<sup>(8)</sup> . Et l'on a fait la remarque que l'α s'allonge dans les futurs dont le présent ou n'a pas de consonne avant l'ω , ou a la lettre ρ : ἐῶ ἐάσω<sup>(9)</sup> , περῶ περάσω<sup>(10)</sup> , le contraire n'ayant pas lieu nécessairement , car χρῶ<sup>(11)</sup> fait χρήσω<sup>(12)</sup> , et ἐγγύω<sup>(13)</sup> fait ἐγγυήσω<sup>(14)</sup> ; mais qu'il devient bref quand l'ω du présent est précédé d'un λ : γελῶ γελάσω<sup>(15)</sup> . Ici encore la règle n'est pas rigoureuse pour le contraire : car κολλήσω<sup>(16)</sup> vient de κολλῶ<sup>(17)</sup> . Πινάσω<sup>(18)</sup> et διψάσω<sup>(19)</sup> sont ioniens , mais seulement par la lettre propre à ce dialecte , et non par l'accent : car dans tous les futurs doriens l'ω final porte toujours le circonflexe. Dans tous les verbes de la troisième conjugaison , la pénultième du futur est ω ou ο ; mais ici le moyen de distinction est infaillible : ce sera ω , si le verbe est dérivé de quelque autre mot ; si , au contraire , il est primitif , s'il n'est tiré d'aucun autre mot , ce sera ο . Ainsi τεκνῶ<sup>(20)</sup> , dérivé de τέκνον<sup>(21)</sup> , fait τεκνώσω<sup>(22)</sup> ; στεφανῶ<sup>(23)</sup> fait στεφανώσω<sup>(24)</sup> ; mais ὁμῶ ὁμοῖς<sup>(25)</sup> , n'étant pas dérivé , fait ὁμόσω<sup>(26)</sup> ; et ἄρω ἀροῖς<sup>(27)</sup> fait ἀρόσω<sup>(28)</sup> . Chez les Grecs , la première syllabe du

— (15) Je serai sale. — (19) J'aurai soif. — (20) Je procréerai. — (21) Enfant. — (22) Je procréerai. — (23) Je couronne. — (24) Je couronnerai. — (25) J'accouple, tu accouples. — (26) J'accouplerai. — (27) Je cultive, tu cultives. — (28) Je cultiverai.



Græcos non facile prima syllaba præsentis mutatur in futuro, quod præmissis patebit regulis. Futurum apud illos altero e duobus locis movetur, aut ultimo, aut penultimo. Ultimus duobus modis movetur, aut litteris, aut accentu: litteris, ut γράφω γράψω, νύσσω νύξω: accentu, ut νέμω νεμῶ, δέρω δερῶ. Et quum movetur ultimus, non omnimodo movet penultimum: motus autem penultimæ omnimodo ultimam movet: ἀγείρω ἀγερῶ, μαιίνω μαιανῶ. Hic enim et de penultima subtracta est littera, et in ultimam cecidit accentus. Nec non et πνίγω πνίξω, ἐρύκω ἐρύξω, mutata est et finalis in littera, et quæ antecedit in tempore; siquidem ι et υ verborum supra dictorum in præsentī quidem producuntur, corripiuntur autem in futuro. Si ergo necesse est ut, in barytonis verbis quæ habent in præsentī ante ω liquidam consonantem, in futuro penultima ex longa brevis fiat, ut ἀγείρω ἀγερῶ, μαιίνω μαιανῶ: sequitur ut, quum huiusmodi verba bisyllaba reperiuntur, in quibus syllaba quæ incipit, ipsa est utique in penultima, tunc mutetur non quasi prima, sed quasi penultima, κείρω κερῶ, σπείρω σπερῶ. Ita fit, ut apud Græcos mutari nonnunquam futuri syllaba prima dicatur. Item τρέφω primam litteram permutantes θρέψω faciunt, et ἔχω ψιλόν, ἔξω δασύ pronuntiant; sed θρέψω quidem ut diceretur, Iones obtinuerunt, quidem libido est aspirationem modo addere, modo demere: addere, ut

présent ne change pas volontiers en passant au futur. Posons quelques règles qui rendront la chose évidente. Il ne s'opère chez eux de modifications pour le futur que sur deux syllabes, la dernière ou l'avant-dernière : la modification dans la dernière syllabe a lieu par les lettres ou par l'accent : par les lettres, comme γράφω γράψω<sup>(1)</sup>, νύσσω νύξω<sup>(2)</sup> ; par l'accent, comme νέμω νεμῶ<sup>(3)</sup>, δέρω δερῶ<sup>(4)</sup> : et quand la dernière syllabe subit un changement, l'avant-dernière n'en éprouve aucun. Quand la modification tombe sur l'avant-dernière syllabe, la dernière aussi est toujours modifiée, ainsi : ἀγείρω ἀγερῶ<sup>(5)</sup>, μισαίνω μισανῶ<sup>(6)</sup> ; car ici, en même temps qu'une lettre a été enlevée de la pénultième, l'accent est venu se poser sur la dernière. De même dans πνίγω πνίξω<sup>(7)</sup>, ἐρύκω ἐρύξω<sup>(8)</sup> ; la finale a été modifiée quant à la lettre, et la pénultième par la quantité, puisque l'ι et l'υ, qui étaient longs au présent, sont devenus brefs au futur. Si donc dans les barytons où l'ω du présent est précédé d'une consonne liquide, il faut qu'au futur la pénultième se change de longue en brève, comme ἀγείρω ἀγερῶ<sup>(5)</sup>, μισαίνω μισανῶ<sup>(6)</sup>, il s'ensuit que toutes les fois qu'on rencontre de tels verbes qui n'ont que deux syllabes dont, par conséquent, la première sera en même temps pénultième, cette syllabe sera modifiée non parce qu'elle sera la première, mais en sa qualité de pénultième : κείρω κερῶ<sup>(9)</sup>, σπείρω σπερῶ<sup>(10)</sup>. Aussi dit-on que les Grecs changent souvent la première syllabe de leur futur. De même, changeant la première lettre de τρέφω<sup>(11)</sup>, ils font τρέψω<sup>(12)</sup>, et de ἔχω<sup>(13)</sup> qui est doux, ils font ἔξω<sup>(14)</sup>, qu'ils prononcent rude. Mais quant à τρέψω<sup>(12)</sup>, ce sont les Ioniens qui ont introduit

(1) J'écris, j'écrirai. — (2) Je pique, je piquerai. — (3) Je distribue, je distribuerai. — (4) J'écorche, j'écorcherai. — (5) J'assemble, j'assemblerai. — (6) Je souille, je souillerai. — (7) J'étrangle, j'étranglerai. — (8) Je repousse, je repousserai. — (9) Je tonds, je tondrai. — (10) Je sème, je sèmerai. — (11) Je nourris. — (12) Je nourrirai. — (13) J'ai. — (14) J'aurai.

τρέφω, θρέψω, et τρέχω, θρέξω; demere, quum θρίζτριχός faciunt. Ἐχω autem et ἔξω circa aspirationem certa ratione dissentiunt, quia quum fas esset utrique aspirationem dari, ut ἔλκω ἔλξω, hanc τῷ ἔχω assignari necessitas illa non passa est, quia fieri non potest ut ulla vocalis, præposita χ litteræ, aspirationem habeat. Denique υ, quia nunquam sine aspiratione incipit, nunquam χ litteræ præponitur, ne alterius natura violetur, aut τοῦ υ, si incipiat sine aspiratione, aut τοῦ χ, si qua vocalem cum aspiratione sustineat. Futurum ergo ἔξω, subducta aspiratione necessitate χ litteræ, spiritum vehementiorem aut recipit, aut tenuit<sup>28</sup>. In nonnullis vero verbis in μι exeuntibus fit primæ syllabæ non permutatio, sed amissio, ut τίθημι θήσω, δίδωμι δώσω, κίχρημι χρήσω.

De præsentis tempore passivo<sup>29</sup>.

Omne præsens tempus apud Græcos in ω desinens, modi indicativi, generis activi, verbi perispomeni, si secundæ conjugationis sit, adhibet fini suo μαι syllabam, et facit de se passivum; βοῶ βοῶμαι, τιμῶ τιμῶμαι. Si vero sit primæ vel tertię, ω in ου mutato, et accepta similiter μαι, passivum creat: φιλῶ φιλοῦμαι, χρυσῶ χρυσοῦμαι. Permutationem autem ω in ου de circumflexo accentu nasci, indicium est futurum linguæ Doricæ, quod hanc permutationem, quum in alterum genus transit, sibi vindicat; ποιήσω ποιησοῦμαι, λέξω

cet usage, eux qui se plaisent tantôt à ajouter, tantôt à retrancher l'aspiration : à l'ajouter, comme dans  $\text{ῥρέψω}$ <sup>(1)</sup> de  $\text{τρέφω}$ <sup>(2)</sup>, et  $\text{ῥρέξω}$ <sup>(3)</sup> de  $\text{τρέχω}$ <sup>(4)</sup> : à la retrancher, comme dans  $\text{τριχῶς}$ <sup>(5)</sup> de  $\text{τριξ}$ <sup>(6)</sup>. Mais la différence qui existe, relativement à l'aspiration, entre  $\text{ῥχω}$ <sup>(7)</sup> et  $\text{ῥξω}$ <sup>(8)</sup>, est basée sur une règle certaine : car on eût bien pu avoir l'un et l'autre aspirés, comme  $\text{ἔλκω}$   $\text{ἔλξω}$ <sup>(9)</sup> ; mais  $\text{ῥχω}$ <sup>(7)</sup> subit l'influence d'une nécessité particulière qui interdit l'aspiration sur aucune voyelle suivie de la lettre  $\chi$ . Enfin, jamais on ne voit la lettre  $\chi$  précédée d' $\upsilon$ , voyelle qui, au commencement d'un mot n'est jamais sans esprit rude, et cela pour ne pas violer d'un côté la règle qui ne veut pas de voyelle aspirée devant le  $\chi$ , et, d'un autre côté, pour ne pas avoir un  $\upsilon$  sans aspiration. Ainsi le futur  $\text{ῥξω}$ <sup>(8)</sup>, renonçant à l'aspiration forcée du  $\chi$ , reprend ou même a conservé la rudesse de l'accentuation. Dans quelques verbes en  $\mu\iota$ , ce n'est pas un simple changement que subit la première syllabe, c'est une disparition totale :  $\text{τιθημι}$   $\text{θήσω}$ <sup>(10)</sup>,  $\text{δίδωμι}$   $\text{δώσω}$ <sup>(11)</sup>,  $\text{κίχρημι}$   $\text{κρήσω}$ <sup>(12)</sup>.

#### Du présent passif.

En grec, tout verbe périspomène dont le présent est en  $\omega$  à l'indicatif actif, forme son passif en ajoutant la syllabe  $\mu\alpha\iota$ , s'il est de la deuxième conjugaison :  $\text{βοῶ}$   $\text{βοῶμαι}$ <sup>(13)</sup>,  $\text{τιμῶ}$   $\text{τιμῶμαι}$ <sup>(14)</sup>. S'il est de la première ou de la troisième, il change d'abord  $\omega$  en  $\upsilon$ , puis ajoute pareillement la syllabe  $\mu\alpha\iota$  :  $\text{φιλῶ}$   $\text{φιλοῦμαι}$ <sup>(15)</sup>,  $\text{χρυσῶ}$   $\text{χρυσοῦμαι}$ <sup>(16)</sup>. Ce changement de  $\omega$  en  $\upsilon$  est causé par le circonflexe, ainsi que le démontre le futur du dialecte dorien, qui adopte cette modification en pas-

(1) Je nourrirai. — (2) Je nourris. — (3) Je courrai. — (4) Je cours. — (5) Gén. de  $\text{τριξ}$ . — (6) Cheveu. — (7) J'ai. — (8) J'aurai. — (9) Je sillonne, je sillonnerai. — (10) Je pose, je poserai. — (11) Je donne, je donnerai. — (12) Je prête, je prêterai. — (13) J'appelle, on m'appelle. — (14) J'estime, je suis estimé. — (15) J'aime, je suis aimé. — (16) Je dore, on me revêt d'or.

λεξοῦμαι. At in barytonis omnibus, ω in ο mutato, et adjecta μαι, passivum figuratur, λέγω λέγομαι, τύπτω τύπτομαι, ἡνιοχέω ἡνιοχεύομαι. Ita ergo breviter diffinitaque dicendum est : Omne præsens passivum habet in penultima aut ω, aut ου, aut ο : τιμᾶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Quæ aliter habuerint, ex illis verbis sunt quorum prima positio in μι exit, quæ semper passivi penultimam brevem faciunt, ut τίθεμαι, ἴσταμαι, δίδομαι. Item<sup>30</sup> ex secunda vel tertia conjugatione eadem est secunda persona passivi, quæ activi tertia : νικᾷ ἐκεῖνος, νικᾷ σύ· στεφανοῖ ἐκεῖνος, στεφανοῖ σύ. Item præsens, quod in μαι desinit, seu perispomenon, seu barytonon, et cujuscumque conjugationis sit, præter illa quorum prima positio in μι exit, secundam personam una syllaba minorem profert : λαλοῦμαι λαλῇ, τιμῶμαι τιμᾷ, στεφανοῦμαι στεφανοῖ, λέγομαι λέγῃ, Θεραπεύομαι Θεραπεύῃ.

De tempore minus quam perfecto passivo.

Minus quam perfectum passivum apud Græcos duobus nascitur modis. Aut enim omne præsens tempus passivum, mutata in fine αι diphthongo in ην, cum adjectione temporis crescentis in capite, facit ex se minus quam perfectum : ἄγωμαι ἡγέμην, τρέφομαι ἐτρεφόμην : aut minus quam perfectum activum ante ultimam litteram suam inserit μη, et facit ex se passivum : ἐποιοῦν ἐποιοῦμην, ἔγραφον ἐγραφόμην. Apud Græcos minus perfecto passivum minorem syllabam in verbis omnibus profert secundam personam, præter illa quæ in μι exeunt :

sant d'une voix à l'autre : ποιήσω ποιησοῦμαι<sup>(1)</sup>, λέξω λέξοῦμαι<sup>(2)</sup>. Mais dans tous les barytons le passif se forme en changeant ω en ο et ajoutant μαι : λέγω λέγομαι<sup>(3)</sup>, τύπτω τύπτομαι<sup>(4)</sup>, ἡνιοχεύω ἡνιοχεύομαι<sup>(5)</sup>. Ainsi donc on peut dire en définitive, et pour abrégé : tout présent passif a pour pénultième ou ω, ou ου, ou ο : τιμῶμαι<sup>(6)</sup>, φιλοῦμαι<sup>(7)</sup>, γράφομαι<sup>(8)</sup>. Ceux qui l'ont autrement sont de ces verbes dont la première personne de l'indicatif est terminée en μι, et qui ont toujours brève la pénultième du passif, comme τιθεμαι<sup>(9)</sup>, ἵσταμαι<sup>(10)</sup>, δίδομαι<sup>(11)</sup>. Ajoutons que, à la deuxième et à la troisième conjugaison, la deuxième personne du présent de l'indicatif passif est pareille à la troisième de l'actif : νικᾷ<sup>(12)</sup>, νικᾷ<sup>(13)</sup>; στεφανοῖ<sup>(14)</sup>, στεφανοῖ<sup>(15)</sup>. Ajoutons encore que le présent en μαι, soit des prérispomènes, soit des barytons, de quelque conjugaison qu'ils soient, excepté des verbes en μι, perd une syllabe à sa seconde personne : λαλοῦμαι λαλῇ<sup>(16)</sup>, τιμῶμαι τιμῇ<sup>(17)</sup>, στεφανοῦμαι στεφανοῖ<sup>(18)</sup>, λέγομαι λέγῃ<sup>(19)</sup>, θεραπεύομαι θεραπεύῃ<sup>(20)</sup>.

#### De l'imparfait passif.

L'imparfait passif, en grec, se forme de deux manières : ou en changeant αι du présent en ην, et ajoutant l'augment : ἄγομαι ἡγόμην<sup>(21)</sup>, τρέφομαι ἔτρεφόμην<sup>(22)</sup>; ou par l'insertion de μη avant la dernière lettre de l'imparfait actif : ἐποιοῦν ἐποιοούμην<sup>(23)</sup>, ἔγραφον ἔγραφόμην<sup>(24)</sup>. Chez les Grecs, l'imparfait passif a, dans tous les verbes, une syllabe de moins à la deuxième per-

(1) Je ferai, je deviendrai. — (2) Je dirai, on dira de moi. — (3) Je dis, on dit de moi. — (4) Je frappe, on me frappe. — (5) Je tiens les rênes, on me guide. — (6) Je suis estimé. — (7) Je suis aimé. — (8) On m'inscrit. — (9) Je suis posé. — (10) Je suis établi. — (11) Je suis donné. — (12) Il triomphe. — (13) Tu es vaincu. — (14) Il couronne. — (15) Tu es couronné. — (16) Je suis, tu es sujet de conversation. — (17) Je suis, tu es estimé. — (18) Je suis, tu es couronné. — (19) Je suis, tu es nommé. — (20) Je suis, tu es soigné. — (21) Je suis, j'étais conduit. — (22) Je suis, j'étais nourri. — (23) Je faisais, j'étais mis en œuvre. — (24) J'écrivais, j'étais inscrit.

ἐποιοῦμένην ἐποιῶ, ἐτιμῶμένην ἐτιμῶ, ἐδηλοῦμένην ἐδηλοῦ, ἐλεγόμένην ἐλέγου.

De perfecto et plusquam perfecto passivis.

Perfectum activum, quod in κα desinit, si habuerit penultimam natura longam, transfert finalem syllabam in μαι, et facit de se passivum : νενόηκα νενόημαι, τετίμηκα τετίμημαι, κεchrύσωκα κεchrύσωμαι. Si vero penultima brevis sit, σῖγμα superaddit ultimæ (oportet enim penultimam in hoc tempore, aut natura aut positione, longam fieri), τετέλεκα τετέλεσμαι, γεγέλακα γεγέλασμαι, ἤροκα ἤροσμαι. Denique et in sexta verbi barytoni, quia interdum in illa παρακείμενος habet penultimam longam, interdum brevem : ubi longa est, tantum mutat κα in μαι : ubi vero brevis est, addit et σῖγμα. Θεραπεύω τεθεράπευκα τεθεράπευμαι, σθεννύω ἔσβεκα ἔσβεσμαι, ζύω ἔζυκα ἔζυσμαι. λέλυκα autem λέλυμαι, et τέθυκα τέθυμαι, non carent vitio ; quia, quum brevis υ, σ non recipit. Sane in barytonis tertia conjugatio et quum penultimam longam habeat, tamen adhibet σῖγμα. πέπεικα πέπεισμαι. Quæ in φα desinunt, vel quæ ante α habent γ, κ, hæc διὰ δύο μῦ in passivo pronuntiantur : τέτυφα τέτυμμαι. Quæ vero in χα, transeunt in γμαι. νένυχα νένυγμαι, πέπληχα πέπληγμαι. Quum ante ultimam syllabam aut ρ, aut λ reperitur, κα transit μαι. ἔφαλκα, ἔφαλμαι, κέκαρκα κέκαρμαι. Idem servant et verba, quæ in prima positione ν ha-

sonne, excepté dans ceux qui se terminent en  $\mu\iota$  :  $\epsilon\pi\omicron\iota\upsilon\mu\eta\nu\ \epsilon\pi\omicron\iota\upsilon\tilde{\omega}$  <sup>(1)</sup>,  $\epsilon\tau\iota\mu\acute{\omega}\mu\eta\nu\ \epsilon\tau\iota\mu\tilde{\omega}$  <sup>(2)</sup>,  $\epsilon\delta\eta\lambda\acute{o}\upsilon\mu\eta\nu\ \epsilon\delta\eta\lambda\acute{o}\upsilon$  <sup>(3)</sup>,  $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\acute{o}\mu\eta\nu\ \epsilon\lambda\epsilon\gamma\acute{o}\upsilon$  <sup>(4)</sup>.

Du parfait et du plus-que-parfait passif.

Le parfait actif terminé en  $\kappa\alpha$ , s'il a sa pénultième longue par sa nature, change sa finale en  $\mu\alpha\iota$ , et devient passif :  $\nu\epsilon\nu\acute{o}\eta\kappa\alpha\ \nu\epsilon\nu\acute{o}\eta\mu\alpha\iota$  <sup>(5)</sup>,  $\tau\epsilon\tau\acute{\iota}\mu\eta\kappa\alpha\ \tau\epsilon\tau\acute{\iota}\mu\eta\mu\alpha\iota$  <sup>(6)</sup>,  $\kappa\epsilon\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\omega\kappa\alpha\ \kappa\epsilon\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\omega\mu\alpha\iota$  <sup>(7)</sup>. Si la pénultième est brève, il intercale  $\sigma$  avant la syllabe  $\mu\alpha\iota$  : car il faut que, naturellement ou par position, la pénultième soit longue à ce temps : ainsi,  $\tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\kappa\alpha\ \tau\epsilon\tau\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(8)</sup>,  $\gamma\epsilon\gamma\acute{\epsilon}\lambda\alpha\kappa\alpha\ \gamma\epsilon\gamma\acute{\epsilon}\lambda\alpha\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(9)</sup>,  $\eta\ \rho\omicron\kappa\alpha\ \eta\ \rho\omicron\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(10)</sup>. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes barytons, comme le parfait actif y a sa pénultième tantôt longue, tantôt brève ; quand elle est longue, il change  $\kappa\alpha$  en  $\mu\alpha\iota$  ; quand elle est brève, il ajoute le  $\sigma$  :  $\theta\epsilon\rho\alpha\pi\epsilon\upsilon\acute{\omega}\ \tau\epsilon\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\epsilon\upsilon\kappa\alpha\ \tau\epsilon\theta\epsilon\rho\acute{\alpha}\pi\epsilon\upsilon\mu\alpha\iota$  <sup>(11)</sup>,  $\sigma\theta\epsilon\nu\acute{\nu}\acute{\omega}\ \epsilon\sigma\theta\epsilon\kappa\alpha\ \epsilon\sigma\theta\epsilon\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(12)</sup>,  $\xi\acute{\upsilon}\omega\ \xi\acute{\epsilon}\zeta\upsilon\kappa\alpha\ \xi\acute{\epsilon}\zeta\upsilon\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(13)</sup> ; mais  $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\kappa\alpha$  <sup>(14)</sup> fait  $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\mu\alpha\iota$  <sup>(15)</sup>, et  $\tau\acute{\epsilon}\theta\upsilon\kappa\alpha$  <sup>(16)</sup>,  $\tau\acute{\epsilon}\theta\upsilon\mu\alpha\iota$  <sup>(17)</sup>, et c'est à tort : car,  $\upsilon$  étant bref, ils devraient prendre le  $\sigma$ . Les barytons de la troisième conjugaison, quoique leur pénultième soit longue, n'admettent pas moins le  $\sigma$  :  $\pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\kappa\alpha\ \pi\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\sigma\mu\alpha\iota$  <sup>(18)</sup>. Ceux dont la désinence est  $\phi\alpha$ , ou qui avant  $\alpha$  ont les lettres  $\gamma\kappa$ , admettent deux  $\mu$  au passif :  $\tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\phi\alpha\ \tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\mu\mu\alpha\iota$  <sup>(19)</sup>. La désinence  $\chi\alpha$  se change en  $\gamma\mu\alpha\iota$  :  $\nu\acute{\epsilon}\nu\upsilon\chi\alpha\ \nu\acute{\epsilon}\nu\upsilon\gamma\mu\alpha\iota$  <sup>(20)</sup>,  $\pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\chi\alpha\ \pi\acute{\epsilon}\pi\lambda\eta\gamma\mu\alpha\iota$  <sup>(21)</sup>. Mais quand la dernière syllabe est précédée de  $\rho$  ou de  $\lambda$ ,  $\kappa\alpha$  se change en  $\mu\alpha\iota$  :  $\epsilon\ \phi\alpha\lambda\kappa\alpha\ \epsilon\ \phi\alpha\lambda\mu\alpha\iota$  <sup>(22)</sup>,  $\kappa\acute{\epsilon}\kappa\alpha\rho\kappa\alpha\ \kappa\acute{\epsilon}\kappa\alpha\rho\mu\alpha\iota$  <sup>(23)</sup>. La même règle s'ob-

(1) J'étais, tu étais mis en œuvre. — (2) J'étais, tu étais estimé. — (3) J'étais, tu étais manifesté. — (4) J'étais, tu étais nommé. — (5) J'ai compris, j'ai été compris. — (6) J'ai estimé, j'ai été estimé. — (7) J'ai doré, j'ai été doré. — (8) J'ai achevé, j'ai été achevé. — (9) J'ai ri, j'ai été objet de risée. — (10) J'ai convoité, j'ai été convoité. — (11) Je soigne, j'ai soigné, j'ai été soigné. — (12) J'éteins, j'ai éteint, je me suis éteint. — (13) Je gratte, j'ai gratté, j'ai été gratté. — (14) J'ai délié. — (15) J'ai été délié. — (16) J'ai immolé. — (17) J'ai été immolé. — (18) J'ai persuadé, je me suis laissé persuader. — (19) J'ai frappé, j'ai été frappé. — (20) J'ai aiguillonné, j'ai été aiguillonné. — (21) J'ai battu, j'ai été battu. — (22) J'ai joué, j'ai entendu jouer de la lyre. — (23) J'ai tondue, j'ai été tondue.



bent in ultima syllaba : κρινω κέκρικα κέκριμαι , πλύνω πέπλυκα πέπλυμαι. Ὑπερσυντελικὸς passivi generis de παρακειμένῳ suo nascitur. Ille enim , incipiens a vocali , in ην terminum mutat , et hunc efficit : ἐφθάρμαι ἰφθάρμην , ἤττημαι ἡττήμην : aut si ille cœpit a consonanti , hic præter finis mutationem , quam diximus , etiam vocalem principio suo adhibet , πεποίημαι ἐπεποίημην , λέλεγμαι ἐλελέγμην.

De futuro passivo.

Penultima syllaba apud Græcos futuri activi , quarta fit a fine passivi : νοήσω νοηθήσομαι , θεραπεύσω θεραπευθήσομαι , ἐλάσω ἐλασθήσομαι. Secunda persona minor syllaba fit , quam prima : λαληθήσομαι λαληθήσῃ , τιμηθήσομαι τιμηθήσῃ. Illa vero species propria Græcorum est , quod habet in genere passivo futurum , quod rem significat non multo post , sed mox futuram , ut πεποιήσομαι , γεγράψομαι. Hoc autem tempus ex perfecto ejusdem generis nascitur. Insertis enim secundæ personæ perfecti duabus litteris ο καὶ μ , futurum paulo post , quod Atticum vocatur , efficitur : πεποίησαι πεποιήσομαι , γέγραψαι γεγράψομαι. Nec ab re erat , paulo post futurum ex paulo ante transacto tempore procreari. Inveniuntur hujusmodi tempora figurata et ex verbis in ω exeuntibus , ut est δεδοικήσω , quod proprium Syracusanorum est , et δεδώσω , ut apud Draconem , ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν , quasi *paulo post dabimus*.

(1) Je juge , j'ai jugé , j'ai été jugé. — (2) Je lave , j'ai lavé , j'ai été lavé. — (3) J'ai corrompu , j'ai été corrompu. — (4) J'ai vaincu , j'ai eu le dessous. — (5) J'ai été , j'avais été

serve dans les verbes qui ont *ν* à la dernière syllabe du présent de l'indicatif : κρίνω κέκρινα κέκριμαι<sup>(1)</sup>, πλύνω πέπλυκα πέπλυμαι<sup>(2)</sup>. Le plus-que-parfait passif se forme du parfait de la même voix ; car lorsque celui-ci commence par une voyelle , on obtient celui-là en changeant en *ην* la terminaison : ἔφθαρμαι ἐφθάρμην<sup>(3)</sup>, ἤττημαι ἤττημην<sup>(4)</sup> ; et quand le parfait commence par une consonne , en outre du changement dont nous venons de parler, on ajoute une voyelle au commencement : πεποιημαι ἐπεποιήμην<sup>(5)</sup>, λέλεγμαι ἐλελέγμην<sup>(6)</sup>.

Du futur passif.

L'avant-dernière syllabe du futur actif, en grec , devient au même temps du passif, la quatrième en remontant : νοήσω νοηθήσομαι<sup>(7)</sup>, θεραπεύω θεραπευθήσομαι<sup>(8)</sup>, ἐλάσω ἐλασθήσομαι<sup>(9)</sup>. La seconde personne a une syllabe de moins que la première : λαληθήσομαι λαληθήσῃ<sup>(10)</sup>, τιμηθήσομαι τιμηθήσῃ<sup>(11)</sup>. Mais ce qui est tout particulier aux Grecs, c'est une forme de futur passif annonçant une chose qui doit se faire non beaucoup plus tard , mais à l'instant même : πεποιήσομαι<sup>(12)</sup>, γεγράφομαι<sup>(13)</sup>. Ce futur naît du parfait de la même voix. En effet, intercalez à la seconde personne de ce parfait les lettres *ο* et *μ* , vous aurez le paulo-post-futur, qu'on appelle attique : πεποιήσῃ πεποιήσομαι<sup>(14)</sup>, γέγραφαί γεγράφομαι<sup>(15)</sup> ; et c'est fort conséquent d'avoir formé le paulo-post-futur du temps qui indique un événement passé récemment<sup>(16)</sup>. On trouve ces sortes de futurs formés des verbes en *ω*, comme δεδουκῆσω<sup>(17)</sup>, chez les Syracusains, et δεδώσω<sup>(18)</sup> dans Dracon, ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν<sup>(19)</sup>.

mis en œuvre. — (6) J'ai été, j'avais été nommé. — (7) Je comprendrai, je serai compris. — (8) Je soignerai, je serai soigné. — (9) Je pousserai, je serai mis en mouvement. — (10) Je serai, tu seras le sujet des conversations. — (11) Je serai, tu seras estimé. — (12) Je serai mis en œuvre. — (13) Je serai inscrit. — (14) Tu as été, je vais être mis en œuvre. — (15) Tu as été, je vais être inscrit. — (16) *Paulo ante*. — (17) Je vais avoir peur. — (18) Je vais donner. — (19) Nous allons bientôt faire nos présents.

De indicativo, qui et diffinitivus.

Indicativus habet solutam<sup>31</sup> de re quæ agitur pronuntiationem : nam qui dicit ποιῶ , ostendit fieri ; qui autem dicit ποιεῖ , ut fiat imperat ; qui dicit εἰ ποιοῖμι , optat ut fiat ; qui dicit ἐὰν ποιῶ , necdum fieri demonstrat ; quum dicit ποιεῖν , nulla diffinitio est. Solus igitur diffinitus perfecta rei diffinitione continetur : unde Græci ὀριστικὴν ἔγκλισιν , Latini modum diffinitivum vocitaverunt. Denique omnia tempora in hoc solo modo disjuncta et libera proferuntur : dicunt enim ἐνεστῶτος ποιῶ , παρατατικοῦ ἐποίου. At in imperativo junguntur hæc tempora ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ , ποιεῖ ; item in conjunctivo ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ , ἐὰν ποιῶ ; et in optativo ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ , εἰ ποιοῖμι ; in infinito ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ , ποιεῖν. Similiter indicativus παρακειμένου facit πεποίηκα , et ὑπερσυντελικοῦ ἐπεποίηκεν. Imperativus vero παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ facit πεποίηκε , πεποιήκτω. Et conjunctivus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ , ἐὰν πεποιήκω. Optativus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ , εἰ πεποιήκοιμι. Infinitus πεποιηκέναι. Rursus indicativus utitur temporibus separatis, quum dicit ἀορίστου ἐποίησα , μέλλοντος ποιήσω : sed imperativus facit ἀορίστου καὶ μέλλοντος , ποιήσον. Conjunctivus ἀορίστου καὶ μέλλοντος , ἐὰν ποιήσω. Optativus vero et infinitus hæc sola tempora proferunt separata , ποιήσαιμι καὶ ποιήσοιμι ; et ille ποιῆσαι καὶ ποιήσειν. Optativus

## De l'indicatif ou mode définitif.

L'indicatif donne l'énoncé d'un fait dégagé de toute condition : car quand je dis ποιῶ<sup>(1)</sup>, j'annonce que la chose se fait ; si je dis ποίει<sup>(2)</sup>, je commande qu'elle se fasse ; si je dis εἰ ποιοῖμι<sup>(3)</sup>, je désire qu'elle ait lieu ; si je dis ἐὰν ποιῶ<sup>(4)</sup>, je démontre qu'elle n'est pas encore faite ; si je dis ποιεῖν<sup>(5)</sup>, je ne définis rien du tout. L'indicatif seul donne donc une définition parfaite de l'événement : aussi les Grecs l'ont-ils appelé ὀριστικὴ ἐγκλισις<sup>(6)</sup>, et les Latins *modus diffinitivus*<sup>(7)</sup>. Enfin à ce seul mode tous les temps sont distincts et indépendants les uns des autres : ainsi, présent, ποιῶ<sup>(1)</sup> ; imparfait, ποιοῖον<sup>(8)</sup> ; tandis qu'à l'impératif ces deux temps, présent et imparfait, se trouvent réunis : ποίει<sup>(2)</sup> ; sont réunis de même, au subjonctif, le présent et l'imparfait, ἐὰν ποιῶ<sup>(9)</sup> ; à l'optatif, le présent et l'imparfait, εἰ ποιοῖμι<sup>(10)</sup> ; à l'infinitif, le présent et l'imparfait, ποιεῖν<sup>(5)</sup>. Au prétérit, l'indicatif fait πεποίηκα<sup>(11)</sup> ; au plus-que-parfait, il fait ἐπεποιήκειν<sup>(12)</sup>. Mais l'impératif réunit le parfait et le plus-que-parfait : πεποίηκε<sup>(13)</sup>, πεποίηκέτω<sup>(14)</sup>, ainsi que le subjonctif : ἐὰν πεποιήκω<sup>(15)</sup> ; l'optatif : εἰ πεποιήκοιμι<sup>(16)</sup> ; l'infinitif : πεποιήκειναι<sup>(17)</sup>. Encore une fois, l'indicatif distingue ses temps quand il dit : aoriste, ἐποίησα<sup>(18)</sup> ; futur, ποιήσω<sup>(19)</sup>, mais l'impératif dit : aoriste et futur, ποιήσον<sup>(20)</sup> ; le subjonctif, aoriste et futur, ἐὰν ποιήσω<sup>(21)</sup>. Quant à l'optatif et à l'infinitif, ils n'énoncent séparément que ces seuls temps : l'un, ποιήσαιμι<sup>(22)</sup> et ποιήσοιμι<sup>(23)</sup>, l'autre ποιήσαι<sup>(24)</sup> et ποιήσειν<sup>(25)</sup>. L'optatif des Grecs n'admet pas

(1) Je fais. — (2) Fais. — (3) Si j'ai le bonheur de faire. — (4) S'il arrive que je fasse. — (5) Faire. — (6) Mode indicatif. — (7) Mode définitif. — (8) Je faisais. — (9) Si je fais. — (10) Si je puis faire. — (11) J'ai fait. — (12) J'avais fait. — (13) Aie fait. — (14) Qu'il ait fait. — (15) Si j'ai fait. — (16) S'il se pouvait que je me trouve avoir fait. — (17) Avoir fait. — (18) Je fis. — (19) Je ferai. — (20) Fais. — (21) Si je fais jamais. — (22) Que j'aie fait. — (23) Que je fasse jamais. — (24) Avoir fait. — (25) Devoir faire.

Græcorum nec minus quam perfectum, nec perfectum tempus admisit. Utrique ergo modum integritate temporum liberum contractis et coarctatis jure præponunt. Derivativa verba, id est quæ ex verbis aliis derivantur, non nisi ex diffinitivo originem sortiuntur, ut est *ἔρῳ* principale, et ex eo derivativum *ἐραύω*. Sic apud Latinos meditativa, et inchoativa, et frequentativa verba sunt ex diffinitivo modo verborum principalium derivata. Speciatim vero verba apud Græcos, quæ in *μι* exeunt, ex diffinitivo tracta sunt verbi in *ω* exeuntis, ut *τιθῶ* *τιθημι*, *διδῶ* *δίδωμι*, *ιστῶ* *ίστημι*. Item nomina ex verbis nascentia, quæ illi *ὀνόματα ῥηματικά* vocant, de hoc solo modo sub varia vel personarum vel temporum declinatione procedunt. Nam nomen *γράμμα* ex prima persona, id est *γέγραμμαι*, natum, et nomen *ψάλλτης* ex tertia persona, quæ est *ἔψαλται*, profectum, litterarum, quæ in utroque sunt, similitudo docet. Item *τύμμα*, *ἀπὸ παρακειμένου τοῦ τέτυμμαι*; *ποίησις* autem, *ἀπὸ μέλλοντος τοῦ ποιήσω*, composita sint. Omnia tamen hæc nomina ab indicativo veniunt. Denique stoici hunc solum modum rectum veluti nominativum, et reliquos obliquos sicut casus nominum vocaverunt. Rationabiliter autem declinatio ab activo inchoat, quod actus passionem præcedit. Bene etiam a prima, non alia persona; quod prima de tertia ad secundam loquitur. Aptè quoque a singulari numero: *εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατὰγεται*; et si omnis

plus d'imparfait que de parfait. C'est donc à bon droit qu'ils préfèrent à l'un et à l'autre un mode où les temps sont distincts et entiers, et non comme contractés et liés ensemble. Les verbes dérivatifs, c'est-à-dire ceux qui sont formés d'autres verbes, ne prennent origine que de l'indicatif : ainsi, du verbe principal  $\Theta\rho\tilde{\omega}$ <sup>(1)</sup> vient le dérivatif  $\Theta\rho\acute{\alpha}\nu\omega$ <sup>(2)</sup>. En latin également, les verbes méditatifs, inchoatifs et fréquentatifs dérivent de l'indicatif des verbes principaux. Les verbes grecs en  $\mu\iota$ , par une spécialité qui leur est propre, viennent tous de l'indicatif d'un verbe en  $\omega$  : ainsi,  $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$ <sup>(3)</sup> vient de  $\tau\iota\theta\tilde{\omega}$ <sup>(1)</sup> ;  $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$ <sup>(4)</sup>, de  $\delta\acute{\iota}\delta\tilde{\omega}$ <sup>(1)</sup> ;  $\acute{\iota}\sigma\tau\eta\mu\iota$ <sup>(5)</sup>, de  $\acute{\iota}\sigma\tau\tilde{\omega}$ <sup>(1)</sup>. De même les noms provenant de verbes, et que les Grecs appellent  $\acute{\omicron}\acute{\nu}\omicron\mu\alpha\tau\alpha\ \acute{\rho}\eta\mu\alpha\tau\iota\kappa\acute{\alpha}$ <sup>(6)</sup>, ne dérivent que de ce mode, pris à différents temps ou à différentes personnes. Ainsi le nom  $\gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha$ <sup>(7)</sup> vient de la première personne  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\mu\mu\alpha\iota$ <sup>(8)</sup> ; le nom  $\Psi\acute{\alpha}\lambda\tau\eta\varsigma$ <sup>(9)</sup> vient de la troisième  $\acute{\epsilon}\Psi\alpha\lambda\tau\alpha\iota$ <sup>(10)</sup>, comme l'indique la similitude des lettres. Ainsi encore  $\tau\acute{\upsilon}\mu\mu\alpha$ <sup>(11)</sup> vient du parfait  $\tau\acute{\epsilon}\tau\upsilon\mu\mu\alpha\iota$ <sup>(12)</sup> ;  $\pi\omicron\acute{\iota}\eta\sigma\iota\varsigma$ <sup>(13)</sup>, du futur  $\pi\omicron\iota\acute{\eta}\sigma\omega$ <sup>(14)</sup> ; mais tous, de l'indicatif. Enfin les stoïciens, regardant ce mode comme le seul direct, l'ont appelé nominatif, et les autres obliques, par analogie des cas dans les noms. Or il est rationnel de commencer la conjugaison des verbes par l'actif, car l'action précède la passivité ; il est bien juste, en outre, de commencer par la première personne, et non par une autre, car la première parle de la troisième à la seconde ; et l'on a encore raison de commencer par le singulier, car si tout nombre quelconque se compose d'unités, il commence par une unité ; et si toute multitude se compose d'individus, il est juste que l'unité marche la première, et la foule à sa suite. On fait bien aussi de commencer par le pré-

(1) *Thème inusité.* — (2) *Je brise.* — (3) *Je pose.* — (4) *Je donne.* — (5) *Je place.* — (6) *Noms verbaux.* — (7) *Caractère de l'alphabet.* — (8) *J'ai été tracé.* — (9) *Musicien.* — (10) *Il a entendu toucher de la lyre.* — (11) *Coup.* — (12) *J'ai été frappé.* — (13) *Action.* — (14) *Je ferai.*

multitudo constat ex singulis, recte est præmissa unitas et sequuta populositas. Juste etiam a præsentis; ex instanti enim tempore possunt reliqua cognosci: non instans apparebit ex reliquis. Siquidem ἀπὸ τοῦ λείβω, λείβεις, ποιεῖ ἄοριστον ἔλειψα, μέλλοντα λείψω. Item ἀπὸ τοῦ λείπω fit ἄοριστος ἔλειψα, καὶ μέλλων λείψω. Quum ergo dico vel ἔλειψα, vel λείψω, quod esse velim hujus præsens verbi tempus, incertum est: quum autem dico λείπω, aut λείβω, de reliquis ejus temporibus nemo dubitat. Ἡρχόμεν imperfectum tempus est a præsentis ἔρχομαι, similiter a præsentis ἄρχομαι. Quum ergo dico ἡρχόμεν, incertum relinquo, utrum *veniebam* an *incipiebam* intelligi velim, et ideo ἐνεστῶς ejus in dubio est, ἔρχομαι sit, an ἄρχομαι. Quum vero dico ἄρχομαι aut ἔρχομαι, nihil de imperfecto dubitabitur. Conjugationem quoque diversitates in Græco Latinoque verbo præsens facit: ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς, non nisi instantis secunda persona discernit. Ceterum in πεποιήκα et τετίμηκα, in ποιήσω et τιμήσω, item in ἐποιοῦν et ἐχρύσουν, nulla discretio. Sed et in barytonis τύπτω primæ esse conjugationis faciunt π καὶ τ, quæ in præsentis primæ persona ω litteram antecedunt: quæ signa desunt et in τέτυφα, et in ἔτυψα, et in τύψω. Λέγω propter γ secundæ est; quod signum habere desinit in λέλεχα, ἔλεξα, λέξω: sic in reliquis conjugationibus.

(1) Je verse, tu verses. — (2) Je versai. — (3) Je verserai. — (4) J'abandonne. — (5) J'abandonnai. — (6) J'abandonnerai. — (7) *Ant.* 1<sup>re</sup> de λείβω ou de λείπω. — (8) *Futur*

sent, car c'est par le moment actuel qu'on peut connaître les autres, et non par les autres le moment actuel. Ainsi de λείβω, λείβεις<sup>(1)</sup>, se font l'aoriste ἔλειψα<sup>(2)</sup> et le futur λείψω<sup>(3)</sup>; et de λείπω<sup>(4)</sup> se font l'aoriste ἔλειπα<sup>(5)</sup> et le futur λείψω<sup>(6)</sup>. Lors donc que je dis ἔλειπα<sup>(7)</sup> ou λείψω<sup>(8)</sup>, on ne sait pas au présent de quel verbe je rattache ces temps; mais si je dis λείπω<sup>(4)</sup> ou λείβω<sup>(9)</sup>, plus aucun doute sur les autres temps. Ἡρχόμην<sup>(10)</sup> est l'imparfait du présent ἔρχομαι<sup>(11)</sup>, et peut l'être pareillement du présent ἄρχομαι<sup>(12)</sup>. Lors donc que je dis ἡρχόμην<sup>(13)</sup>, je laisse dans le doute si je veux que l'on comprenne *je venais*, ou bien *je commandais*; on ne sait donc pas si le présent doit être ἔρχομαι<sup>(11)</sup> ou ἄρχομαι<sup>(12)</sup>: mais si je dis ἄρχομαι<sup>(12)</sup> ou ἔρχομαι<sup>(11)</sup>, aucun doute ne subsistera plus. C'est le présent, dans les verbes grecs et les verbes latins, qui fait la distinction des conjugaisons: ποιεῖς<sup>(14)</sup>, τιμαῖς<sup>(15)</sup>, στεφανοῖς<sup>(16)</sup> ne se distinguent qu'à la deuxième personne du présent; tandis qu'entre πεποιήκα<sup>(17)</sup> et τετίμηκα<sup>(18)</sup>, entre ποιήσω<sup>(19)</sup> et τιμήσω<sup>(20)</sup>, entre ἐποίουν<sup>(21)</sup> et ἐχρύσουν<sup>(22)</sup>, il n'y a aucun moyen de distinction. Dans les barytons, ce qui fait reconnaître τύπτω<sup>(23)</sup> pour être de la première conjugaison, ce sont les lettres π et τ, qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω; mais c'est un signe qui manque dans τέτυφα<sup>(24)</sup>, dans ἔτυψα<sup>(25)</sup> et dans τύψω<sup>(26)</sup>. Λέγω<sup>(27)</sup> est de la seconde à cause de son γ; mais il perd ce signe dans λέλεχα<sup>(28)</sup>, ἔλεξα<sup>(29)</sup>, λέξω<sup>(30)</sup>: et de même pour les autres conjugaisons. C'est aussi le présent qui indique la voix dans les verbes. En effet, à entendre seulement le présent d'un verbe, un Grec

de λείβω ou de λείπω. — (9) Je verse. — (10) Je venais ou je commandais. — (11) Je viens. — (12) Je commande. — (13) Imparfait de ἄρχομαι ou de ἔρχομαι. — (14) Tu fais. — (15) Tu estimes. — (16) Tu couronnes. — (17) J'ai fait. — (18) J'ai estimé. — (19) Je ferai. — (20) J'estimerai. — (21) Je finissais. — (22) Je dorais. — (23) Je frappe. — (24) J'ai frappé. — (25) Je frappai. — (26) Je frapperai. — (27) Je dis. — (28) J'ai dit. — (29) Je dis. — (30) dirai.



Præsens tempus ostendit et genera verborum. Nam activum aut neutrum Græcus intelligit, si in præsens desinat: passivum vel commune, et his similia, si in  $\mu\alpha\iota$ . Declinandi autem verbi series non, nisi quum de modis tractatur, apparet: hinc modus apud Græcos ἐγκλισις nuncupatur, id est ἐν ᾧ ἡ κλισις.

De declinatione indicativi.

Omne apud Græcos verbum indicativum in  $\omega$  desinens, seu barytonum seu perispomenum sit, seu præsens, seu futuri, omnimodo id secundæ personæ fine diphthongum habeat necesse est, id est  $\iota\omega\tau\alpha$ , vel cum  $\epsilon$ , ut  $\text{ποιεῖς}$ , vel cum  $\alpha$ , ut  $\text{τιμαῖς}$ , vel cum  $\omicron$ , ut  $\text{δηλοῖς}$ . In omni autem futuro cum  $\epsilon$ , ut  $\text{νοήσεις}$ ,  $\text{βοήσεις}$ ,  $\text{χρυσώσεις}$ ,  $\text{λέξεις}$ ,  $\text{τύψεις}$ . Item in omni Græco verbo, cujus prima positio in  $\omega$  desinit, secunda persona amisso σῆμα tertiam facit. Omne verbum in  $\omega$  desinens, cujuscumque conjugationis et temporis,  $\text{ισοσυλλαβεῖ}$  in prima, secunda, et tertia persona,  $\text{ποιῶ ποιεῖς ποιεῖ, ἐρῶ ἐράς ἐρά, ἀργυρῶ ἀργυροῖς ἀργυροῖ, λέγω λέγεις λέγει, λέξω λέξεις λέξει, νοήσω νοήσεις νοήσει}$ . In verbis in  $\omega$  desinentibus prima pluralis a prima singulari fit, operose tamen ac varie. In præsenti enim tempore  $\mu\epsilon\nu$  syllaba semper adjicitur; sed modo nihil additur vel permutatur, ut in se-

(1) *Enclisis*, mode. — (2) *En* [*hó hē*] *clisis*, ce sur quoi porte la conjugaison. — (3) Tu fais. — (4) Tu estimes. — (5) Tu manifestes. — (6) Tu comprendras. — (7) Tu crieras. — (8) Tu couvriras d'or. — (9) Tu diras. — (10) Tu frapperas. — (11) Je fais, tu fais, il fait. — (12)  $\text{ἐράς, pour ἐράς (ἐράς), ἐρά, pour ἐράς (ἐράς)}$ , je convoite, tu con-

distinguera si c'est un verbe actif ou neutre, et la terminaison en *μαι* lui indiquera que c'est un passif ou un moyen. Le développement de la conjugaison des verbes ne devient clair que lorsqu'on traite des différents modes : aussi le mode, chez les Grecs, porte-t-il le nom d'*ἐγκλισις*<sup>(1)</sup>, comme s'ils disaient *ἐν ᾧ ἡ κλισις*<sup>(2)</sup>.

#### De la formation de l'indicatif.

Tout indicatif chez les Grecs, soit dans les verbes barytons, soit dans les périspomènes, terminé en *ω* au présent ou au futur, doit nécessairement avoir toujours une diphthongue à la fin de la seconde personne ; ce sera *ι* avec *ε* comme dans *ποιεῖς*<sup>(3)</sup>, ou avec *α* comme dans *τιμωῖς*<sup>(4)</sup>, ou avec *ο* comme dans *δηλοῖς*<sup>(5)</sup>. Au futur, cet *ι* sera toujours avec *ε* : *νοήσεις*<sup>(6)</sup>, *βοήσεις*<sup>(7)</sup>, *χρυσώσεις*<sup>(8)</sup>, *λέξεις*<sup>(9)</sup>, *τυψείς*<sup>(10)</sup>. Autre règle : dans tout verbe grec où la première personne du présent de l'indicatif est terminée en *ω*, la troisième personne se forme par le retranchement du *ς* de la seconde. Tout verbe en *ω*, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, est parissyllabique aux trois personnes : *ποιᾶ ποιεῖς ποιεῖ*<sup>(11)</sup>, *ἐρῶ ἐράς ἐρά*<sup>(12)</sup>, *ἀργυρῶ ἀργυροῖς ἀργυροῖ*<sup>(13)</sup>, *λέγω λέγεις λέγει*<sup>(14)</sup>, *λέξω λέξεις λέξει*<sup>(15)</sup>, *νοήσω νοήσεις νοήσει*<sup>(16)</sup>. Dans les verbes en *ω*, la première personne plurielle se forme de la première du singulier ; mais le travail est difficile et sujet à varier : car au présent on ajoute toujours la syllabe *μεν*, tantôt sans aucun changement ni autre addition, comme dans la seconde des périspomènes : *βοῶ βοῶμεν*<sup>(17)</sup>, *τιμῶ τιμῶμεν*<sup>(18)</sup> ; tantôt en changeant *ω* en la diphthongue *ου*,

voites, il convoite — (13) J'argente, tu argentes, il argente. — (14) Je dis, tu dis, il dit.  
— (15) Je dirai, tu diras, il dira. — (16) Je comprendrai, tu comprendras, il comprendra.  
— (17) Je crie, nous crions. — (18) J'estime, nous estimons.

cunda περισπωμένων, βοῶ βοῶμεν, τιμῶ τιμῶμεν· modo ω in ου diphthongum mutantes, ut in prima et tertia περισπωμένων, νοῶ νοοῦμεν, φανερῶ φανεροῦμεν; in reliquis autem, id est barytonis omnibus, vel etiam perispomenon futuris, ω in ο transferentes, λέγω λέγομεν, τρέχω τρέχομεν, θεραπεύω θεραπεύομεν, λαλήσω λαλήσομεν, ἐάσω ἐάσομεν, ἀργυρώσω ἀργυρώσομεν. Secunda pluralis a tertia singulari nascitur; primæ quidem et secundæ syzygiæ perispomenon instanti τε addentes, ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾷ βοᾶτε: in tertio vero ultimum ῶτα in υ mutantes, et idem τε addentes, χρυσοῖ χρυσοῦτε: at in omnibus barytonis et in περισπωμένων futuris ipsum ῶτα ultimum detrahentes, et eandem addentes syllabam τε, πέμπει πέμπετε, τρέχει τρέχετε, ἀθλεύει ἀθλεύετε, ποιήσει ποιήσετε, ἀροτριάσει ἀροτριάσετε, ἰδρώσει ἰδρώσετε. Tertiam quoque personam pluralem eorundem verborum de prima ejusdem numeri faciunt, μεν mutantes in σι, et quia pluralis tertia semper exigit penultimam longam, ideo in præsentibus perispomenis, in quibus hoc evenit, solam facit mutationem syllabæ, ut diximus, μεν in σι, φιλοῦμεν φιλοῦσι, τιμῶμεν τιμῶσι, στεφανοῦμεν στεφανοῦσι. At in barytonis et in περισπομένων futuris addit penultimæ υ, ut longam ex brevi faciat, ἔχομεν ἔχουσι, πέμπομεν πέμπουσι, ἀλλήσομεν ἀλλήσουσι· ο enim littera,

(1) Je comprends, nous comprenons. — (2) Je révèle, nous révélons. — (3) Je dis, nous disons. — (4) Je cours, nous courons. — (5) Je soigne, nous soignons. — (6) Je parlerai, nous parlerons. — (7) Je permettrai, nous permettrons. — (8) J'argenterai, nous argenterons. — (9) Il fait, vous faites. — (10) Il crie, vous criez. — (11) Il dore, vous dorez. — (12) Il envoie, vous envoyez. — (13) Il court, vous courez. — (14) Il lutte, vous luttez. — (15) Il fera, vous ferez. — (16) Il labourera, vous labourerez. — (17) Il suera,

comme à la première et à la troisième des périspomènes : *νοῶ νοοῦμεν*<sup>(1)</sup>, *φανερῶ φανεροῦμεν*<sup>(2)</sup> ; dans les autres, c'est-à-dire dans les barytons, et même dans les futurs des périspomènes, en commuant ω en ο : *λέγω λέγομεν*<sup>(3)</sup>, *τρέχω τρέχομεν*<sup>(4)</sup>, *θεραπεύω θεραπεύομεν*<sup>(5)</sup>, *λάλῃσω λαλήσομεν*<sup>(6)</sup>, *ἐάσω ἐάσομεν*<sup>(7)</sup>, *ἀργυρώσω ἀργυρώσομεν*<sup>(8)</sup>. La seconde personne du pluriel se forme de la troisième du singulier ; savoir : dans les première et seconde conjugaisons des périspomènes, en ajoutant τε au présent : *ποιεῖ ποιεῖτε*<sup>(9)</sup>, *βοᾷ βοᾷτε*<sup>(10)</sup> ; mais dans la troisième, en changeant ι final en υ, et ajoutant toujours τε : *χρυσοῖ χρυσοῦτε*<sup>(11)</sup> ; dans tous les barytons et aux futurs de périspomènes, en retranchant ce même ι, et ajoutant toujours la même syllabe τε : *πέμπει πέμπετε*<sup>(12)</sup>, *τρέχει τρέχετε*<sup>(13)</sup>, *ἀθλεύει ἀθλεύετε*<sup>(14)</sup>, *ποιήσει ποιήσετε*<sup>(15)</sup>, *ἄροτριάσει ἄροτριάσετε*<sup>(16)</sup>, *ιδρώσει ιδρώσετε*<sup>(17)</sup>. La troisième personne plurielle de ces mêmes verbes se forme de la première du même nombre, en changeant *μεν* en *σι* ; et comme cette troisième personne plurielle veut toujours avoir sa pénultième longue, au présent des périspomènes où cela arrive, on fait seulement, comme nous avons dit, le changement de la syllabe *μεν* en *σι* : *φιλοῦμεν φιλοῦσι*<sup>(18)</sup>, *τιμῶμεν τιμῶσι*<sup>(19)</sup>, *στεφανοῦμεν στεφανοῦσι*<sup>(20)</sup>. Mais dans les barytons et aux futurs de périspomènes, on ajoute υ à la pénultième, pour de brève la faire longue : *ἔχομεν ἔχουσι*<sup>(21)</sup>, *πέμπομεν πέμπουσι*<sup>(22)</sup>, *ἀλλήσομεν ἀλλήσουσι*<sup>(23)</sup> ; car la lettre ο, naturellement brève chez les Grecs, devient longue par l'adjonction de l'υ, comme dans les noms *κόρη κόρος*, *κούρη κοῦρος*<sup>(24)</sup> ; *Ὀλυμπος Οὔλυμπος*<sup>(25)</sup> ; supprimez l'υ, ο redevient bref : *βούλεται βόλεται*<sup>(26)</sup>, *τετράπους τέτραπος*<sup>(27)</sup>. Ainsi, toutes les

vous suerez. — (18) Nous aimons, ils aiment. — (19) Nous estimons, ils estiment. — (20) Nous couronnons, ils couronnent. — (21) Nous avons, ils ont. — (22) Nous envoyons, ils envoient. — (23) Sans doute pour *ἀλληλίσσομεν ἀλληλίσσουσι*, nous réciproquerons, ils réciproqueront. — (24) Jeune fille, jeune garçon. — (25) Le mont Olympe. — (26) Il veut. — (27) Quadrupède.

quum apud illos naturaliter corripitur, adjecta υ, produ-  
citur, ut in nominibus κόρη, κόρος, κούρη, κοῦρος· ὄλυμ-  
πος, οὐλύμτος; eademque retracta corripitur, βούλεται,  
βόλεται, τετράπους, τέτραπος. Omne ergo verbum Græ-  
cum, quod in σι repereris terminari, tertiæ personæ  
pluralis esse pronuntia, excepto ἔσσι, quod solum quum  
sic desinit, secundæ est, cujus prima ἔσμι, et pluralis  
prima ἔσμέν. Omnia autem verba in μι mutant μι in  
σῖγμα, et faciunt secundam personam, Φημι φῆς, τί-  
θημι τίθης· sic debuerat ἔσμι ἔσς; sed, quia nulla syllaba  
in geminum σῖγμα desinit, additum est ἰῶτα, ἔσσι, et  
propter differentiam a secunda singulari, tertia pluralis,  
quæ similiter ἔσσι debuerat fieri, assumpsit τ, ἔσσιτ.  
Verba enim in μι terminata, tertiam pluralis in σι  
mittunt: δίδωσι, ἴσθησι. Omne παρατατικὸν naturaliter in  
ον terminatur, et secundam personam, ν in σῖγμα mu-  
tando, et ο in ε transferendo, figurat: ἔλεγον ἔλεγες,  
ἔφερον ἔφερες. Tertia de secunda ultimæ litteræ de-  
tractione procedit. Sed quod perispomena in ουν vel in ων  
desinunt, ἐκάλουν, ἐχρύσουν, ἐτίμων, duarum syllaba-  
rum in unam contractio fecit. Nam integrum erat ἐκάλεον,  
ἐχρύσειον, ἐτίμαον: ex quo, quum breves duæ contrahun-  
tur, in unam longam coalescunt. Ideo ε et ο in ου fa-  
miliarem sibi diphthongum convenerunt: ἐκάλεον ἐκάλουν,  
ἐχρύσειον ἐχρύσουν; α vero et ο in ω: ἐτίμαον ἐτίμων.  
Ideo et secunda persona ω in α, unde fuerat natum,  
reducit: ἐτίμων ἐτίμας; ου autem diphthongum illic

fois que vous rencontrerez un verbe grec terminé en *σι*, vous pourrez être sûr que c'est une troisième personne plurielle; exceptez pourtant *ἔσσι*, qui, seul de cette désinence, est à la seconde, et dont la première est *ἔσμι* pour le singulier, *ἔσμεν* pour le pluriel. Or, tous les verbes en *μι* changent *μι* en *σ* pour former la seconde personne : *φημι φής* <sup>(1)</sup>, *τίθημι τίθης* <sup>(2)</sup>. *Ἔσμι* devait donc faire *ἔσς*; mais comme aucune syllabe n'admet cette désinence par deux sigmas, on a ajouté *ι*. *ἔσσι*; puis, pour distinguer cette deuxième personne, la troisième, qui eût également dû être *ἔσσι*, a pris un *τ*, *ἔσσιτ* : car les verbes en *μι* font leur troisième personne du pluriel en *σι*, *δίδωσι* <sup>(3)</sup>, *ἴσθησι* <sup>(4)</sup>. Tout imparfait naturellement se termine en *ον*, et change, pour la seconde personne, le *ν* en *σ*, et *ο* en *ε*, *ἔλεγον ἔλεγες* <sup>(5)</sup>, *ἔφερον ἔφερες* <sup>(6)</sup>. La troisième personne se forme de la seconde en retranchant la dernière syllabe. Mais comme les périspomènes finissent en *ουν* ou en *ων*, *ἐκάλουν* <sup>(7)</sup>, *ἐχρύνουν* <sup>(8)</sup>, *ἐτίμων* <sup>(9)</sup>, il se fait une contraction de deux syllabes en une : car ces mots entiers seraient *ἐκάλεον* <sup>(7)</sup>, *ἐχρύνεον* <sup>(8)</sup>, *ἐτίμαεν* <sup>(9)</sup>, dont les deux brèves, se contractant, se fondent en une longue. Ainsi *ε* et *ο* se sont réunis en la diphthongue qui leur est propre, *ου*, *ἐκάλεον ἐκάλουν* <sup>(7)</sup>, *ἐχρύνεον ἐχρύνουν* <sup>(8)</sup>; et les voyelles *α* et *ο* en *ω*, *ἐτίμαον ἐτίμων* <sup>(9)</sup>; aussi la seconde personne rétablit-elle l'*α* primitif à la place de l'*ω*, *ἐτίμων ἐτίμας* <sup>(10)</sup>; mais elle conserve la diphthongue *ου* dans le cas où elle rencontre la première des deux voyelles de cette diphthongue propre au présent : *χρυσοῖς* <sup>(11)</sup>, *ἐχρύνουν* <sup>(8)</sup>, *ἐχρύνουσ* <sup>(12)</sup>. Elle la change en *ει* quand la pareille personne du présent de l'indicatif a été en *εις*, *καλεῖς* <sup>(13)</sup>, *ἐκάλουν* <sup>(7)</sup>, *ἐκάλεις* <sup>(14)</sup>. Au milieu de toutes ces différences,

(1) Je dis, tu dis. — (2) Je pose, tu poses. — (3) Ils donnent. — (4) Ils placent. — (5) Je disais, tu disais. — (6) Je portais, tu portais. — (7) J'appelais. — (8) Je dorais. — (9) J'estimais. — (10) J'honorais, tu honorais. — (11) Tu doras. — (12) Tu dorais. — (13) Tu appelles. — (14) Tu appelais.

servat, ubi reperit primam ejus litteram familiarem primæ positioni fuisse, χρυσοῖς, ἐχρύσουν, ἐχρύσους : ibi transit in ει, ubi εις primæ positioni meminit contigisse, καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. In omnibus vero his diversitatibus detractio finalis litteræ personam, ut diximus, tertiam facit, ἐποίεις ἐποίει, ἐβόας ἐβόα, ἐκεραύνους ἐκεραύνου, ἔλεγες ἔλεγε, ἔφερες ἔφερε. Ex hoc apparet, quod in ἔλεγεν et ἔφερεν ν supervacuum est, et integrum est ἔλεγε, ἔφερε, quod asserit et apostrophus, quæ facit ἔλεγ' ἔφερ' ; quando enim hæc usurparetur, si ν naturaliter adhæreret, quum duas litteras nunquam apostropho liceat excludi ? Indicio est imperativus, cujus secunda persona præsentis semper de tertia imperfecti indicativi nascitur, amissa in capite vel syllaba, vel tempore : ἐκάλει κάλει, ἐτίμα τιμα, ἐδήλου δήλου, ἦγου ἄγου. Ergo si imperativus λέγε, ibi sine dubio ἔλεγε, non ἔλεγεν. Sed ε littera sæpe sibi τὸ ν familiariter adhibet : testes hujus rei Αἰολεῖς, apud quos λεγόμεθα, φερόμεθα, et similia, finale ἄλφα in ε mutatur, et mox ε advocat sibi τὸ ν, et fit prima persona λεγόμεθεν, φερόμεθεν. Contra si quando ε in ἄλφα mutatur, ν inde discedit, sicut Δωριεῖς τὸ πρόσθεν, πρόσθα dicunt, καὶ τὸ ἔνθεν, ἔνθα. Sed et Ἰωνες quum ἤδειν ἤδεα faciunt, et ἐστήκειν ἐστήκεα, ν repudiant, ne cum ἄλφα jungatur. Ex his omnibus facile colligitur. sufficere tertiæ personæ de secunda faciendæ, si σῖγμα retrahatur ; quod in capite Græci pronominis sæpe contingit, σέθεν ἔθεν, σοὶ

le retranchement de la lettre finale produit, comme nous l'avons dit, la troisième personne : ἐποίεις ἐποίει<sup>(1)</sup>, ἐβόας ἐβόα<sup>(2)</sup>, ἐκεραύνους ἐκεραύνου<sup>(3)</sup>, ἔλεγες ἔλεγε<sup>(4)</sup>, ἔφερες ἔφερε<sup>(5)</sup>. D'après cela, il est évident que dans ἔλεγεν<sup>(6)</sup> et ἔφερεν<sup>(7)</sup>, le ν est étranger au mot, qui, dans son entier, est ἔλεγε, ἔφερε<sup>(8)</sup>, ce que prouve encore l'apostrophe, qui fait ἔλεγ' ἔφερ'<sup>(8)</sup>; car si le ν était naturellement essentiel, comment pourrait-on employer l'apostrophe, puisque jamais elle ne sert à remplacer deux lettres? ce qui le démontre, c'est l'impératif, dont la deuxième personne du présent singulier se forme toujours de la troisième du singulier de l'imparfait de l'indicatif, en retranchant l'augment syllabique ou temporel : ἐκάλει κάλει<sup>(9)</sup>, ἐτίμα τίμα<sup>(10)</sup>, ἐδήλου δήλου<sup>(11)</sup>, ἤγου ἄγου<sup>(12)</sup>. Donc, si l'impératif est λέγε<sup>(13)</sup>, l'imparfait, sans aucun doute, est ἔλεγε<sup>(6)</sup>, et non pas ἔλεγεν. Mais souvent il arrive à la lettre ε de s'adjoindre un ν : témoins les Éoliens, chez qui l'α final de λεγόμεθα<sup>(14)</sup>, φερόμεθα<sup>(15)</sup>, et autres semblables, se change en ε; cet ε aussitôt prend avec lui un ν, et l'on a les premières personnes plurielles λεγόμεθεν<sup>(14)</sup>, φερόμεθεν<sup>(15)</sup>. Au contraire, si parfois ε se change en α, le ν se retire, comme en dorien πρόσθα pour πρόσθεν<sup>(16)</sup>, et ἔνθα pour ἔνθεν<sup>(17)</sup>. Mais quand les Ioniens, faisant de ἥδειν ἥδεα<sup>(18)</sup>, et de ἐστήκειν ἐστήκεα<sup>(19)</sup>, retranchent le ν, c'est pour éviter sa rencontre avec l'α. De tout ceci on peut conclure facilement que pour de la deuxième personne former la troisième, il suffit d'ôter le σ : et c'est ce qui arrive souvent en tête du pronom grec : σέθεν ἔθεν<sup>(20)</sup>, σοί οἱ<sup>(21)</sup>. Les Grecs forment la première personne plurielle de

(1) Tu faisais, il faisait. — (2) Tu criais, il criait. — (3) Tu foudroyais, il foudroyait. — (4) Tu disais, il disait. — (5) Tu portais, il portait. — (6) Il disait. — (7) Il portait. — (8) Il disait, il portait. — (9) Il appelait, appelle. — (10) Il estimait, estime. — (11) Il manifestait, manifeste. — (12) Il conduisait, conduis. — (13) Dis. — (14) Nous sommes nommés. — (15) Nous sommes portés. — (16) En avant. — (17) De là. — (18) J'avais appris (Je savais). — (19) Je m'étais posté (j'étais debout). — (20) De toi, de lui. — (21) A toi, à lui.



οἱ. Græci primam pluralem παρχατικου faciunt interponentes με ante ν finalem primæ singularis, ἐνόουν ἐνοῦμεν, ἐώρων ἐωρᾶμεν, ἐφάνερον ἐφανεροῦμεν, ἔλεγον ἐλέγομεν. Et secunda illis pluralis efficitur, addita τε tertiæ singulari, ἐποiei ἐποιεῖτε, ἐτίμα ἐτιμᾶτε, ἴδρου ἰδροῦτε, ἔλεγε ἐλέγετε. Ex quo iterum ν littera supervacua probatur. Tertia vero pluralis in hoc tempore semper eadem est primæ singulari, ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγαμουν ἐκεῖνοι; sic ἐτίμων, sic ἐστεφάνουν, sic ἔτρεχεν. Unde Δωριεῖς, in illis verbis quæ in ον mittunt parataticon, et propter βραχυκαταληξίαν tertiam a fine patiuntur accentum, tertiam numeri pluralis discretionis gratia βαρυτονοῦσιν ἔτρεχον ἐγὼ, προπαροξυτόνως, ἐτρέχον ἐκεῖνοι, βαρυτόνως. Prima persona paraceimei semper in α terminatur, et de hac ceteræ sine operosa circuitione nascuntur. Accepto enim σῖγμα, facit secundam; et hoc rursus abjecto, atque ἄλφα in ε mutato, tertiam creat, πεποιήκα, πεποιήκας, πεποιήκε. Primam quoque pluralem addita sibi μεν syllaba, πεποιήκα, πεποιήκαμεν. Si pro μεν, τε acceperit, secunda pluralis est, πεποιήκατε; si σι, tertia πεποιήκασι. Ὑπερσυντελικὸς de prima persona facit tres singulares, tres vero plurales de tertia singulari, ἐπεποιήκειν, ν in σῖγμα mutato fit ἐπεποιήκεις, ν abjecto fit ἐπεποιήκει; ipsum vero ἐπεποιήκει assumpta μεν facit ἐπεποιήκειμεν, assumpta τε ἐπεποιήκειτε; si σαν acceperit,

(1) Je comprenais, nous comprenions. — (2) Je voyais, nous voyions. — (3) Je révélais, nous révélions. — (4) Je disais, nous disions. — (5) Il faisait, vous faisiez. — (6) Il estimait, vous estimiez. — (7) Il suait, vous suiez. — (8) Il disait, vous disiez. — (9) Je me

l'imparfait en intercalant *με* avant le *ν* final de la première du singulier : ἐνόουν ἐνοοῦμεν<sup>(1)</sup>, ἐώρων ἐωρᾶμεν<sup>(2)</sup>, ἐφάνερον ἐφανερῶμεν<sup>(3)</sup>, ἐλεγον ἐλέγομεν<sup>(4)</sup>; et la seconde personne du pluriel se forme chez eux en ajoutant *τε* à la troisième du singulier : ἐποίει ἐποιεῖτε<sup>(5)</sup>, ἐτίμα ἐτιμάτε<sup>(6)</sup>, ἴδρου ἰδρούτε<sup>(7)</sup>, ἐλεγε ἐλέγετε<sup>(8)</sup>. La lettre *ν* est donc définitivement superflue. A ce même temps la troisième personne du pluriel est toujours identique à la première du singulier : ἐγάμουν<sup>(9)</sup>, ἐγάμουν<sup>(10)</sup>; de même ἐτίμων<sup>(11)</sup>, ἐστεφάνουν<sup>(12)</sup>, ἐτρεχον<sup>(13)</sup>; aussi, dans les verbes où l'imparfait est en *ον*, et qui, à cause de la dernière syllabe brève, remontent l'accent sur la troisième, les Doriens, pour distinguer la troisième personne plurielle de la première du singulier, font la dernière syllabe longue : ἐτρεχον<sup>(14)</sup>, proparoxyton; ἐτρέχον<sup>(15)</sup>, baryton. La première personne du singulier du parfait est toujours en *α*, et de celle-là se forment les autres sans beaucoup de travail : car, en ajoutant *ς*, on a la seconde personne; en le retirant, et changeant *α* en *ε*, on a la troisième : πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε<sup>(16)</sup>. La première personne du pluriel se forme en y ajoutant la syllabe *μεν* : πεποίηκα πεποίηκαμεν<sup>(17)</sup>. Si au lieu de *μεν* on met *τε*, on a la seconde, πεποιήκατε<sup>(18)</sup>; si on y met *σι*, on a la troisième, πεποιήκασι<sup>(19)</sup>. Au plus-que-parfait la première personne du singulier produit les deux autres; mais les trois du pluriel se forment de la troisième du singulier : ainsi de ἐπεποιήκειν<sup>(20)</sup> changez *ν* en *σ*, vous avez la seconde personne, ἐπεποιήκεις<sup>(21)</sup>; retranchez simplement le *ν*, vous avez la troisième, ἐπεποιήκει<sup>(22)</sup>. Ce même ἐπεποιήκει, s'il prend *μεν*, fait la première personne du pluriel, ἐπεποιήκαμεν<sup>(23)</sup>;

mariais. — (10) Ils se mariaient. — (11) J'estimais, ils estimaient. — (12) Je couronnais, ils couronnaient. — (13) Je courais, ils couraient. — (14) Je courais. — (15) Ils couraient. — (16) J'ai fait, tu as fait, il a fait. — (17) J'ai fait, nous avons fait. — (18) Vous avez fait. — (19) Ils ont fait. — (20) J'avais fait. — (21) Tu avais fait. — (22) Il avait fait. — (23) Nous avions fait.

pluralem tertiam ἐπεποιήκεισαν : nam ἐπεποιήκεσαν correpta penultima Ἴωνες protulerunt. Ideo autem prætermisimus disputare de duali numero, et de tempore aoristo, et de multiplici ratione temporum, quia his omnibus carent Latini, id est περὶ δευτέρων καὶ μέσων, ἢ παρακειμένων, ἢ ὑπερσυντελικῶν, ἢ μελλόντων. Quibus latius gratia sola diffunditur. De passiva igitur declinatione dicamus.

De passiva declinatione.

Græci activo instanti verborum in ω exeuntium addunt syllabam μαι, et fit passivum : quæ syllaba omni verbo sola sociatur, ita ut ω, prius ultimum, nunc penultimum, aut maneat, ut in secunda perispomenων ἀποτριῶμαι, aut in ου diphthongum transeat, ut in prima et tertia ποιοῦμαι, στεφανοῦμαι; aut in ο corripiatur, ut in omnibus barytonis, πλέκομαι, ἄγομαι. Ergo nunquam passivum Græcum invenitur non suo activo majus. Verbum Græcum in μαι desinens si in secunda persona μ in σῖγμα demutet, hoc aut est præsens τῶν εἰς μι, ut τιθημι τίθεμαι τίθεσαι, δίδωμι δίδωμαι δίδοσαι, ἴστημι ἵσταμαι ἵστασαι; aut est τῶν εἰς ω temporis præteriti perfecti, πεφίλημαι πεφίλησαι, τετίμημαι τετίμησαι<sup>32</sup>. Et in his semper

(1) Vous aviez fait. — (2) Ils avaient fait. — (3) Peut-être pour ἀποτριῶμαι, je suis labouré. Cependant, comme on trouve ἀροτριάξω et ἀροτριάω avec même signification, on aurait pu avoir également ἀποτριάξω et ἀποτριάω, puisque ἀποτριάξω existe. Ἀποτριῶμαι signifierait alors je suis blessé trois fois; mais ce n'est qu'une conjecture, à laquelle

s'il prend *τε*, la seconde, *ἐπεποιήκειτε*<sup>(1)</sup>; s'il prend *σαν*, la troisième, *ἐπεποιήκεισαν*<sup>(2)</sup>: car *ἐπεποιήκεσαν*, pénultième brève, vient des Ioniens. Nous avons omis toute réflexion sur le duel, sur l'aoriste, sur la forme variée de certains temps, sur ceux, par exemple, appelés *seconds* et *moyens*, soit pour les parfaits, soit pour les plus-que-parfaits, soit pour les futurs, parce que tout cela manque chez les Latins, et n'a, d'ailleurs, pour but que de donner plus de grâce au discours. Nous passons donc à la formation des temps du passif.

#### Formation des temps du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe *μαι* à la première personne du présent de l'indicatif actif des verbes en *ω*, et elle devient passive; c'est la seule syllabe qui s'ajoute à toute espèce de verbe: en sorte que l'*ω* qui auparavant était la dernière lettre, et qui devient pénultième, ou reste, comme à la seconde des verbes circonflexes, *ἀποτριῶμαι*<sup>(3)</sup>; ou se change en la diphthongue *ου*, comme à la première et à la troisième de ces mêmes circonflexes: *ποιοῦμαι*<sup>(4)</sup>, *στεφανοῦμαι*<sup>(5)</sup>; ou se change en sa brève *ο*, comme dans tous les barytons: *πλέκομαι*<sup>(6)</sup>, *ἄγομαι*<sup>(7)</sup>. Il n'est donc pas de passif grec qui ne soit plus long que son actif. Tout verbe terminé en *μαι* qui, à sa seconde personne, change *μ* en *σ*, est ou le passif présent d'un verbe en *μι*, comme *τίθημι* *τίθεμαι* *τίθεσαι*<sup>(8)</sup>, *δίδωμι* *δίδωμαι* *δίδου*<sup>(9)</sup>, *ἵστημι* *ἵσταμαι* *ἵστασαι*<sup>(10)</sup>; ou le parfait indicatif passif d'un verbe en *ω*, *πεφίλημαι* *πεφίλησαι*<sup>(11)</sup>, *τετίμημαι* *τετίμησαι*<sup>(12)</sup>: la seconde personne est toujours alors égale en syllabes à la première. Du

aucun lexique ne se prête. C'est *Opisopous* qui propose *ἀροτριῶμαι*. — (1) Je suis mis en œuvre. — (2) Je suis couronné. — (3) Je suis tressé. — (4) Je suis conduit. — (5) Je pose, je suis posé, tu es posé. — (6) Je donne, je suis donné (*δίδου*), tu es donné. — (7) Je place, je suis placé, tu es placé. — (8) J'ai été aimé, tu as été aimé. — (9) J'ai été estimé, tu as été estimé.

ἰσοσυλλαβεῖ primæ secunda persona. Alioquin reliqua omnia, quæ in *μαι* desinunt, sive præsentis, seu futuri sint, tam passivi generis, quam communis, unam secundæ personæ syllabam detrahunt : καλοῦμαι καλῇ, ὀρῶμαι ὀρᾶ, δηλοῦμαι δηλοῦ, βλέπομαι βλέπῃ, τιμηθήσομαι τιμηθήσῃ, λεχθήσομαι λεχθήσῃ, τιμήσομαι τιμήσῃ, λέξομαι λέξῃ. Et ut advertas faciliori compendio, quæ Græca verba passiva secundam personam minorem syllaba proferunt, accipe generalis regulæ repertam necessitatem : omnis apud illos prima persona passiva, quæ activo suo syllaba major est, hæc syllabam detrahit de secunda ; quæ æqualis activo est, parem et in secunda tenet : φιλῶ φιλοῦμαι, quia passivum majus activo est, φιλῇ facit : ἔλκω ἔλκομαι ἔλκῃ, ἔλεγον ἐλεγόμην ἐλέγου, ἐβόων ἐβοώμην ἐβοῶ, λαλήσω λαληθήσομαι λαληθήσῃ. Contra εἶρηκα, εἶρημαι, quia par activo suo est, facit secundam ἰσοσύλλαδον primæ, εἶρησαι· εἰρήκειν εἰρήμην εἶρησο, λελάληκα λελάλημαι λελάλησαι, ἐλεαλήκειν ἐλεαλήμεν ἐλεαλήσο. In omni verbo cujuscumque temporis prima persona in *μαι* terminata, translato *μ* in *τ* litteram, migrat in tertiam, servato numero syllabarum. Sed penultimam retinet in παρακειμένῳ quidem omne verbum, πεφίλημαι πεφίληται ; in præsentī vero sola tertia συζυγία περισπωμένων, χρυσοῦ-

(1) Je suis appelé, tu es appelé. — (2) Je suis vu, tu es vu. — (3) Pour δῆλός, je suis manifesté, tu es manifesté. La faute n'est pas de Macrobe, comme on le voit par ce qu'il dit, page 75, sur χρυσοῦται. — (4) Je vois clair, tu vois clair. — (5) Je serai honoré, tu seras honoré. — (6) Je serai nommé, tu seras nommé. — (7) Je m'honorerai, tu t'honoreras. — (8) Je me nommerai, tu te nommeras. — (9) J'aime. — (10) Je suis aimé. —

reste, tous les autres temps qui ont *μαι* pour désinence, tant au présent qu'au futur, tant au passif qu'au moyen, perdent une syllabe à la seconde personne : *καλοῦμαι* *καλῶ*<sup>(1)</sup>, *ὀρῶμαι* *ὀρᾶ*<sup>(2)</sup>, *δηλοῦμαι* *δηλοῦ*<sup>(3)</sup>, *βλέπομαι* *βλέπη*<sup>(4)</sup>, *τιμηθήσομαι* *τιμηθήσῃ*<sup>(5)</sup>, *λεχθήσομαι* *λεχθήσῃ*<sup>(6)</sup>, *τιμήσομαι* *τιμήσῃ*<sup>(7)</sup>, *λέξομαι* *λέξῃ*<sup>(8)</sup>. Or, pour abréger et pour vous rendre plus faciles les moyens de reconnaître quels sont les verbes grecs dont la seconde personne perd une syllabe, voici une règle générale dont l'infailibilité a été reconnue : toutes les fois qu'une première personne du passif a plus de syllabes que son actif, la seconde personne perd une syllabe ; et quand cette première personne du passif est égale en syllabes à son actif, la seconde personne est égale à la première. Ainsi, *φιλοῦμαι*<sup>(9)</sup> faisant au passif *φιλοῦμαι*<sup>(10)</sup>, comme il y a accroissement de syllabes en passant de l'actif au passif, la seconde personne de ce passif est *φιλῶ*<sup>(11)</sup> ; de même, *ἔλκω* *ἔλκομαι* *ἔλκη*<sup>(12)</sup>, *ἔλεγον* *ἐλεγόμην* *ἐλέγου*<sup>(13)</sup>, *ἔβω* *ἐβοώμην* *ἐβοῶ*<sup>(14)</sup>, *λαλήσω* *λαληθήσομαι* *λαληθήσῃ*<sup>(15)</sup>. Au contraire, le passif *εἶρημαι*<sup>(16)</sup> étant égal à son actif *εἶρηκα*<sup>(17)</sup>, la seconde personne sera égale à la première, *εἶρηται*<sup>(18)</sup> ; de même *εἰρήκειν* *εἰρήμην* *εἰρησο*<sup>(19)</sup>, *λελάληκα* *λελάλημαι* *λελάλησα*<sup>(20)</sup>, *ἐλεαλήκειν* *ἐλεαλήμην* *ἐλεάλησο*<sup>(21)</sup>. Dans tous les verbes, tout temps quelconque dont la première personne est terminée en *μαι* forme sa troisième personne en changeant la lettre *μ* en *τ*, et conservant même nombre de syllabes. Quant à la pénultième, tout verbe la conserve au parfait : *πεφίλημαι* *πεφίληται*<sup>(22)</sup> ; au présent, elle ne subsiste que dans la troisième conjugaison des périépomènes : *χρυσοῦμαι*

(11) Tu es aimé. — (12) Je traîne, je suis entraîné, tu es entraîné. — (13) Je nommais, j'étais nommé, tu étais nommé. — (14) J'appelais à haute voix, on m'appelait, on t'appelait à haute voix. — (15) Je parlerai, je serai, tu seras objet de conversation. — (16) Je suis nommé. — (17) J'ai dit. — (18) Tu seras nommé. — (19) J'avais dit, j'avais été nommé, tu avais été nommé. — (20) J'ai parlé, j'ai été, tu as été objet de conversation. — (21) J'avais parlé, j'avais été, tu avais été objet de conversation. — (22) J'ai été aimé, il a été aimé.

μαι, χρυσοῦται. Ceterum prima transfert in ει diphthongum, quæ in prima verbi positione fuerat ejus indicium, καλοῦμαι, καλεῖται, ὅτι καλῶ, καλεῖς; secunda in α propter eandem causam, τιμῶμαι, τιμᾶται, ὅτι τιμᾷς: nam et χρυσοῦται ideo retinuit ου, quia propinqua priori est. Utraque enim diphthongus οι et ου per ο litteram componuntur. Futurum autem perispomenων, et in barytonis tam præsens, quam futurum, ο litteram, quæ fuit penultima primæ, per tertiam in ε transfert, ut naturalis brevis in natura brevem, φιληθήσομαι φιληθήσεται, λέγομαι λέγεται, λεχθήσομαι λεχθήσεται. Cujuscumque verbi passivi, vel passivo similis, prima persona pluralis in quocumque tempore in θα syllabam desinit, νοούμεθα ἐνοούμεθα νενοήμεθα ἐνενόημεθα νοηθησόμεθα· ἀόριστον enim, qui solus in μεν exit, ἐνοήθημεν, transeo, quia Latini ignorant. Per omnia tempora primam personam pluralem majorem præferunt singulari: ποιῶ ποιοῦμεν, ἐποιοῦν ἐποιοῦμεν, πεποιήκα πεποιήκαμεν, ἐπεποιήκειν ἐπεποιήκειμεν, ποιήσῳ ποιήσωμεν; sic et ποιοῦμαι ποιούμεθα, ἐποιοῦμην ἐποιούμεθα, πεποιήμαι πεποιήμεθα, ἐπεποιήμεν ἐπεποιήμεθα, ποιηθήσομαι ποιηθησόμεθα. Sic et apud Latinos, amo amamus, amabam amabamus, amavi amavimus, amaveram amaveramus, amabo amabimus; sic et amor amamur, amabar amabamur, amabor amabimur. In Græcis verbis secunda persona

(1) Je suis doré, il est doré. — (2) Je suis appelé. — (3) Il est appelé. — (4) J'appelle. — (5) Tu appelles. — (6) Il est estimé. — (7) Je suis honoré. — (8) Tu honores. — (9) On le dore. — (10) Je serai aimé, il sera aimé. — (11) Je suis nommé, il est nommé. — (12) Je

χρυσοῦται<sup>(1)</sup>. Au reste, la première conjugaison lui substitue la diphthongue ει, qui figurait au présent de l'indicatif : ainsi καλοῦμαι<sup>(2)</sup> donne καλεῖται<sup>(3)</sup>, parce que καλῶ<sup>(4)</sup> avait donné καλεῖς<sup>(5)</sup>. La même raison fait reparaitre un α à la seconde conjugaison τιμᾶται<sup>(6)</sup>, de τιμῶμαι<sup>(7)</sup>, parce que l'indicatif actif avait τιμᾷς<sup>(8)</sup>. Si χρυσοῦται<sup>(9)</sup> conserve ου de la première personne, c'est par une espèce de parenté de cette diphthongue avec la diphthongue οι de l'indicatif. L'une et l'autre, en effet, ont pour base la voyelle ο. Au futur des circonflexes, et au présent ainsi qu'au futur des barytons, la lettre ο, qui a été la pénultième de la première personne, se change en ε à la troisième, de sorte qu'une voyelle naturellement brève en remplace une autre également brève de sa nature : φιληθήσομαι φιληθήσεται<sup>(10)</sup>, λέγομαι λέγεται<sup>(11)</sup>, λεχθήσομαι λεχθήσεται<sup>(12)</sup>. La première personne plurielle d'un temps quelconque de toute espèce de verbe, au passif ou au moyen, a pour finale la syllabe θα νοοῦμεθα ἐνοοῦμεθα νενοῦμεθα, ἐενοῦμεθα νοηθήσμεθα<sup>(13)</sup> : car je passe sous silence, comme étant inconnu des Latins, l'aoriste, qui seul se termine en μεν. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue d'une syllabe que celle du singulier : ποιῶ ποιῶμεν<sup>(14)</sup>, ἐποίουν ἐποιῶμεν<sup>(15)</sup>, πεποιήκα πεποιήκαμεν<sup>(16)</sup>, ἐπεποιήκειν ἐπεποιήκειμεν<sup>(17)</sup>, ποιήσω ποιήσωμεν<sup>(18)</sup> ; de même au passif, ποιῶμαι ποιούμεθα<sup>(19)</sup>, ἐποιούμην ἐποιούμεθα<sup>(20)</sup>, πεποιήμαι πεποιήμεθα<sup>(21)</sup>, ἐπεποιήμην ἐπεποιήμεθα<sup>(22)</sup>, ποιηθήσομαι ποιηθήσόμεθα<sup>(23)</sup>. De même chez les Latins : amo amamus<sup>(24)</sup>, amabam amabamus<sup>(25)</sup>, amavi amavimus<sup>(26)</sup>, amaveram amaveru-

serai nommé, il sera nommé. — (13) Nous sommes compris, nous étions, nous avons été, nous avions été, nous serons compris. — (14) Je fais, nous faisons. — (15) Je faisais, nous faisions. — (16) J'ai fait, nous avons fait. — (17) J'avais fait, nous avions fait. — (18) Je ferai, nous ferons. — (19) Je suis fait, nous sommes faits. — (20) J'étais fait, nous étions faits. — (21) J'ai été fait, nous avons été faits. — (22) J'avais été fait, nous avions été faits. — (23) Je serai fait, nous serons faits. — (24) J'aime, nous aimons. — (25) J'aimais, nous aimions. — (26) J'ai aimé, nous avons aimé.



pluralis activa unam ultimæ syllabæ suæ litteram τ mutat in σ και ϑ, et fit passiva, ποιείτε ποιειῖσθε, γράφετε γράφεσθε; quod non mireris in præteritis perfectis non evenire, quum πεποιήκατε πεποιήκασθε non faciat, sed πεποιήσθε; nec λελύκατε λελύκασθε, sed λέλυσθε; nec πεφράκατε πεφράκασθε, sed πέφρασθε, et similia: alia enim regula his temporibus obviavit, cujus imperium est, ut omnia verba quorum prima persona in ϑα exit, secundam minorem syllaba proferant. Si ergo fecisset πεποιήκασθε, par foret numerus syllabarum quum prima πεποιήμεθα, si λελύκασθε, quum λελύμεθα, si πεφράκασθε, quum πεφράμεθα. Ideo necessaria syllaba media subtracta resedit, πεποιήσθε, λέλυσθε, πέφρασθε. Ceterum ποιείτε ποιειῖσθε, λέγετε λέγεσθε, priori regulæ obsequitur, quia non repugnat sequenti: ποιούμεθα enim ποιειῖσθε, λεγόμεθα λέγεσθε. In verbis passivis, vel passivo similibus, persona secunda pluralis <sup>33</sup> addito ν ante τ quum primæ personæ penultima tertiam pluralem facit, λέγεται λέγονται, ποιείται ποιοῦνται, πεποιήται πεποιήνται, εἴρητο εἴρηντο, ἐλέγετο ἐλέγοντο· ἐὰν λέγηται, ἐὰν λέγωνται, εἰ λέγοιτο, εἰ λέγοντο. Unde illa præterita perfecta quæ his litteris in medio contexta sunt, ut in tertia persona plurali ν non possit adjungi, advocant sibi participia; τέτιλται, quia inter λ et τ, ν esse non potuit, quum

(1) J'avais aimé, nous avions aimé. — (2) J'aimerai, nous aimerons. — (3) Je suis aimé, nous sommes aimés. — (4) J'étais aimé, nous étions aimés. — (5) Je serai aimé, nous serons aimés. — (6) Vous faites, vous êtes faits. — (7) Vous écrivez, vous êtes inscrits. — (8) Vous avez fait. — (9) Vous avez été faits. — (10) Vous avez delié. — (11) Vous avez été déliés. — (12) De Φραζα, vous avez mentionné. — (13) Vous avez été mentionnés. —

*mus*<sup>(1)</sup>, *amabo amabimus*<sup>(2)</sup>; et au passif, *amor amamur*<sup>(3)</sup>, *amabar amabamur*<sup>(4)</sup>, *amabor amabimur*<sup>(5)</sup>. Dans les verbes grecs, en changeant en σθ la lettre τ de la dernière syllabe de la deuxième personne plurielle de l'actif, on a la même personne du pluriel du passif : ποιεῖτε ποιεῖσθε<sup>(6)</sup>, γράφετε γράφεσθε<sup>(7)</sup>; et qu'on ne soit pas étonné de ne pas voir arriver la même chose à celle du parfait : πεποιήκατε<sup>(8)</sup> ne fait pas πεποιήκασθε, mais πεποίησθε<sup>(9)</sup>, et λελύκατε<sup>(10)</sup> fait λέλυσθε<sup>(11)</sup>, et non λελύκασθε. πεφράκατε<sup>(12)</sup>, πέφρασθε<sup>(13)</sup>, et non πεφράκασθε, et autres semblables; ces temps sont régis par une autre règle, qui veut que tous ceux qui ont Θα pour finale à la première personne, perdent une syllabe à la seconde. Si donc on disait πεποιήκασθε, λελύκασθε et πεφράκασθε<sup>(14)</sup>, le nombre des syllabes serait égal de part et d'autre, puisqu'on a πεποιήμεθα, λελύμεθα, πεφράμεθα<sup>(15)</sup>. Il a donc fallu que la syllabe médiane disparût, et l'on a eu πεποίησθε<sup>(9)</sup>, λέλυσθε<sup>(11)</sup>, πέφρασθε<sup>(13)</sup>. Au reste, ποιεῖτε<sup>(16)</sup> en faisant ποιεῖσθε<sup>(17)</sup>, et λέγετε<sup>(18)</sup> en faisant λέγεσθε<sup>(19)</sup>, ont dû suivre la première règle, parce qu'elle ne contredit pas la suivante : car ποιούμεθα<sup>(20)</sup> fait ποιεῖσθε<sup>(17)</sup>, λεγόμεθα<sup>(21)</sup> fait λέγεσθε<sup>(19)</sup>. Dans les verbes passifs ou moyens, la troisième personne plurielle se forme de la seconde personne du même nombre, en intercalant ν avant le τ et prenant la pénultième de la première personne : λέγεται λέγονται<sup>(22)</sup>, ποιεῖται ποιοῦνται<sup>(23)</sup>, πεποιήται πεποιήνται<sup>(24)</sup>, εἶρητο εἶρηντο<sup>(25)</sup>, ἐλέγετο ἐλέγοντο<sup>(26)</sup>, λέγεται λέγωνται<sup>(27)</sup> au subjonctif, λέγοιτο λέγοιντο<sup>(28)</sup> à l'optatif : d'où il arrive que les prétérits où la rencontre des lettres est telle qu'ils ne puissent admettre l'intercalation du τ à

(14) Parf. pass., 2<sup>e</sup> p. pl. — (15) Parf. pass., 1<sup>re</sup> p. pl. — (16) Vous faites — (17) Vous êtes faits. — (18) Vous dites. — (19) Vous êtes nommés. — (20) Nous sommes faits. — (21) Nous sommes nommés. — (22) Il est nommé, ils sont nommés. — (23) Il est fait, ils sont faits. — (24) Il a été fait, ils ont été faits. — (25) Il a été nommé, ils ont été nommés. — (26) Il était nommé, ils étaient nommés. — (27) Qu'il soit nommé, qu'ils soient nommés. — (28) Qu'il fût nommé, qu'ils fussent nommés.

nec finali esse post *λάμβδα*, nec incipere ante *ταῦ* fas erat, factum est *τετιλμένοι εἰσι· γέγραπται* similiter, quia inter *π* καὶ *τ* non admittebat *ν*, *γεγραμμένοι εἰσι*; sic *τέτυπται*, *τετυμμένοι εἰσίν· ἐσφράγισται*, *ἐσφραγισμένοι εἰσιν*, et similia. Omne Græcum verbum indicativum cujuscumque generis in prima sui positione aut in *ω* exit, ut *λαλῶ*, *πλουτῶ*; aut in *μαι*, ut *λαλοῦμαι*, *βοῦλομαι*; aut in *μι*, ut *φημι*, *τίθημι*; licet et in *α* esse credatur, quia *ἐγρήγορα* nonnulli ausi sunt primum thema verbi pronuntiare. Apud Græcos *ω* non solum in verbis, sed in omni parte orationis littera est naturaliter longa. Latinorum verborum finale *o* sunt qui longum existiment, sunt qui breve diffiniant. Nam *scribo ne*, *cædo ne*, *o* non minus consensu omnium productum habet, quam *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Ego tamen, de re quæ auctores magni nominis dubitare fecit, certam quidem non ausim ferre sententiam : asseveraverim tamen Virgilium, cujus auctoritati omnis retro ætas, et quæ sequuta est vel sequetur, libens cesserit, *o* finale in uno omnino verbo, adverbio, nomine, uno pronomine corripuisse : *scio*, *modo*, *duo*, *ego* :

..... *Scio* me Danais e classibus unum.

..... *Modo* Jupiter adsit. ....

Si *duo* præterea. ....

Non *ego* cum Danais. ....

(1) Il a été effeuillé. — (2) (Ils sont ayant été) ils ont été effeuillés. — (3) Il a été inscrit. — (4) Ils ont été inscrits. — (5) Il a été frappé. — (6) Ils ont été frappés. — (7) Il a été scellé. — (8) Ils ont été scellés. — (9) Je parle. — (10) Je m'enrichis. — (11) On parle de moi. — (12) Je veux. — (13) Je dis. — (14) Je pose. — (15) Je suis éveillé, je me suis tenu jusqu'ici éveillé, je veille : *parf. 2<sup>e</sup> de ἡγείρω*, j'éveille. — (16) J'écris. — (17) Je coupe. — (18) J'aime. — (19) J'enseigne. — (20) Je nourris. — (21) Je sais que de la flotte

la troisième personne plurielle, appellent à leur aide les participes : ainsi *τέτιλται*<sup>(1)</sup> fera à la troisième personne du pluriel *τετιλμένοι εισί*<sup>(2)</sup> : car entre le λ et le τ, on ne pouvait mettre un ν, qui n'eût pu commencer la dernière syllabe, pris avec le τ, ni finir la syllabe précédente avec le λ. Même impossibilité entre le π et le τ de *γέγραπται*<sup>(3)</sup>, qui fait *γεγραμμένοι εισί*<sup>(4)</sup>, de *τέτυπται*<sup>(5)</sup>, qui fait *τετυμμένοι εισί*<sup>(6)</sup> : ainsi encore *ἐσφραγισται*<sup>(7)</sup> fait *ἐσφραγισμένοι εισί*<sup>(8)</sup>, et ainsi des autres semblables. Tout verbe grec quelconque a sa première personne du singulier du présent de l'indicatif, ou en ω, comme *λαλῶ*<sup>(9)</sup>, *πλουτῶ*<sup>(10)</sup> ; ou en μαι, comme *λαλοῦμαι*<sup>(11)</sup>, *βούλομαι*<sup>(12)</sup> ; ou en μι, comme *φημι*<sup>(13)</sup>, *τίθημι*<sup>(14)</sup> ; α passe aussi comme une des désinences de l'indicatif, parce que certains grammairiens ont osé énoncer que *ἐγρήγορα*<sup>(15)</sup> était une première personne du présent. Chez les Grecs l'ω est une lettre naturellement longue, non-seulement dans les verbes, mais dans toute espèce de mots. Quant à l'o final des verbes latins, les uns le croient long, d'autres le regardent comme bref : car tout le mode s'accorde à considérer l'o de *scribo*<sup>(16)</sup>, de *cædo*<sup>(17)</sup>, comme non moins long que celui de *amo*<sup>(18)</sup>, *doceo*<sup>(19)</sup>, *nutrio*<sup>(20)</sup>. Pour moi, sur une chose qui a divisé les auteurs les plus célèbres, je me garderai bien de donner mon avis. Seulement, je dirai que Virgile, à l'autorité duquel tous les âges qui l'ont suivi se sont volontiers rendus, et se rendront les âges à venir, n'a fait o final bref, dans toutes ses œuvres, que dans un seul verbe, un seul adverbe, un seul nom, un seul pronom :

..... *Scio me Danais e classibus unum.* ....<sup>(21)</sup>

..... *Modo Jupiter adsit.* ....<sup>(22)</sup>

Si *duo* præterea. ....<sup>(23)</sup>

Non *ego* cum Danais. ....<sup>(24)</sup>

des Grecs, moi seul... (Én., III, 603.) — (22) Pourvu que Jupiter me soit en aide... (Én., III, 116.) — (23) Si deux hommes de plus.... (Én., XI, 285.) — (24) Je n'ai pas, avec les Grecs.... (Én., IV, 425.)

De imperativo modo.

Semper apud Græcos modi indicativi temporis præsentis secunda persona pluralis eadem est quæ et imperativi; ποιεῖτε et in indicativo secunda est, et in imperativo : τιμᾶτε, χρυσοῦτε, γράφετε, ποιεῖσθε, τιμᾶσθε, χρυσοῦσθε, λέγεσθε, γράφεσθε, et similia. Hac regula memoriæ mandata, alteram subjicimus, ut una ex utraque observandæ rationis necessitas colligatur. Omne verbum, quod in *μεν* desinit, qualem penultimam habuerit in prima persona, talem transmittit secundæ, id est tempus retinet vel productæ, vel brevis syllabæ : λαλοῦμεν λαλεῖτε, quia in prima *ου* erat, et in secunda *ει* diphthongus æque longa successit : τιμῶμεν τιμᾶτε, *μα* longa syllaba locum, quem in *μω* habuerat, occupavit ; στεφανοῦμεν στεφανοῦτε, eadem diphthongus perseveravit ; λέγομεν quia *ο* littera brevis est, λέγετε, *ε* æque natura brevem recipit. At in conjunctivo, quia producit penultimam, εἰὼν λέγωμεν, ideo et in secunda persona, εἰὼν λέγητε produxit, *ε* in *η* mutando. Si igitur φεύγωμεν primam personam imperativi esse dicemus, sequitur ut, quia in *μεν* exit *ω* præcedente, etiam secundæ personæ penultimam ex necessitate producat ; quod si est, φεύγητε faciet, quemadmodum εἰὼν λέγωμεν, εἰὼν λέγητε ; sed constitit eandem semper esse secundam personam imperativi, quæ et indicativi fuit : φεύγετε autem in in-

(1) Vous faites, faites. — (2) Vous estimez, estimez. — (3) Vous dorez, dorez. — (4) Vous écrivez, écrivez. — (5) Vous devenez, devenez. — (6) Vous êtes honorés, soyez honorés. —

## De l'impératif.

Chez les Grecs, la seconde personne plurielle du présent de l'indicatif reparaît toujours identique à la seconde personne plurielle de l'impératif : ainsi ποιεῖτε<sup>(1)</sup> est tout à la fois seconde personne de l'indicatif et de l'impératif. Il en est de même pour τιμᾶτε<sup>(2)</sup>, χρυσοῦτε<sup>(3)</sup>, γράφετε<sup>(4)</sup>, ποιεῖσθε<sup>(5)</sup>, τιμᾶσθε<sup>(6)</sup>, χρυσοῦσθε<sup>(7)</sup>, λέγεσθε<sup>(8)</sup>, γράφεσθε<sup>(9)</sup>, et autres semblables. Cette règle une fois fixée dans la mémoire, en voici une autre, afin que de la réunion des deux ressorte plus évidente l'importance de l'observation. Tout verbe terminé en *μεν* transmet à sa seconde personne sa pénultième telle qu'il l'a eue à la première, c'est-à-dire qu'il conserve à cette syllabe la même quantité, longue ou brève. Ainsi, λαλοῦμεν<sup>(10)</sup> fait λαλεῖτε<sup>(11)</sup>, et la diphthongue *ου* de la première personne, qui était longue, se change, à la seconde, en la diphthongue *ει*, longue aussi. Dans τιμᾶτε<sup>(12)</sup>, seconde personne de τιμᾶμεν<sup>(13)</sup>, la syllabe longue *μα* est substituée à l'autre syllabe longue *μω*. Dans στεφανοῦμεν στεφανοῦτε<sup>(14)</sup>, la même diphthongue est restée; *ο*, étant bref dans λέγομεν<sup>(15)</sup>, s'est trouvé, dans λέγετε<sup>(16)</sup>, changé en *ε* également bref de sa nature. Au subjonctif, la pénultième étant longue à la première personne, λέγωμεν<sup>(17)</sup>, la seconde personne, changeant *ω* en *η*, aura aussi sa pénultième longue. Si donc nous disons que φεύγωμεν<sup>(18)</sup> est la première personne de l'impératif, *μεν* final étant précédé de *ω*, il s'ensuit qu'à la deuxième personne il faudra que la pénultième soit longue aussi : cela étant, on aura φεύγητε<sup>(19)</sup>, comme on a au subjonctif λέγωμεν λέγητε<sup>(20)</sup>; mais il est de-

(7) Vous êtes dorés, soyez dorés. — (8) Vous êtes nommés, soyez nommés. — (9) Vous êtes inscrits, soyez inscrits. — (10) Nous parlons. — (11) Vous parlez. — (12) Vous estimez. — (13) Nous estimons. — (14) Nous couronnons, vous couronnez. — (15) Nous disons. — (16) Vous dites. — (17) Que nous disions. — (18) Que nous fuyions. — (19) Que vous fuyiez. — (20) Que nous disions, que vous disiez.

dicativo fuit, non φεύγητε. Ex his colligitur, neque aliam imperativi secundam personam esse nisi φεύγετε, nec in declinatione φεύγετε secundam esse posse post φεύγωμεν, et ideo φεύγωμεν non potest imperativi prima esse persona. Manifestum est ergo imperativum nec singularem nec pluralem habere primam personam. Quum autem dicimus, *fugiamus, discamus, nutriamus, aremus, doceamus*, et similia, ad exhortativum sensum, non ad imperativum modum pertinere dicenda sunt. Apud Græcos imperativus singularis activus temporis præsentis et præteriti imperfecti, in secunda scilicet persona, aut in ει, aut in α, aut in ου, aut in ε, aut in θι terminatur; prima tria ad perispomena pertinent, νόει, τιμα, δήλου· quartum ad barytona, λέγε, γράφε· quintum ad verba τὰ εἰς μι, ut ἴσταθι, ὀμνυθι, φάθι. Sed et illa similem habent terminum, quorum infinitivus in ναι exit, etsi non sint τῶν εἰς μι, βῆναι βῆθι, πυγῆναι νύγηθι, δαμῆναι δάμηθι· excepta sunt εἶναι, δοῦναι, θῆναι. Ceterum νενοηκέναι, vel huic similia, ut magis νενόηκε νενοηκέτω, quam νενόηθι faciat, multiplex ratio cogit : de qua unum pro exemplo argumentum ponere non pigebit. Quæ in θι exeunt ab infinitis in ναι desinentibus, necesse est ut sint infinitis suis ἰσοσύλλαβα· νύγηθι νυγῆναι, δάμηθι δαμῆναι, βῆθι βῆναι· πεποιθι autem πεποιηκέναι æqualitate jam caruit :

(1) Par ε. — (2) Par η. — (3) Fuyez — (4) Par α. — (5) Par ο. — (6) Fuyons. — (7) Apprenons. — (8) Nourrissons. — (9) Labourons. — (10) Enseignons. — (11) Réfléchis — (12) Estime. — (13) Manifeste. — (14) Dis — (15) Ecris. — (16) Place. — (17) Jure — (18) Avoir

meuré constant que la deuxième personne plurielle de l'impératif est toujours semblable à celle de l'indicatif : or à l'indicatif on a *φεύγετε*<sup>(1)</sup>, non *φεύγητε*<sup>(2)</sup>. Concluons de là que la deuxième personne plurielle de l'impératif ne peut être autre que *φεύγετε*<sup>(3)</sup>; que *φεύγετε*<sup>(1)</sup>, en formation régulière, ne peut être seconde personne de *φεύγωμεν*<sup>(4)</sup>; qu'ainsi *φεύγομεν*<sup>(5)</sup> ne peut être première personne plurielle de l'impératif. Il est donc manifeste que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel. Quand nous disons en latin *fugiamus*<sup>(6)</sup>, *discamus*<sup>(7)</sup>, *nutriamus*<sup>(8)</sup>, *aremus*<sup>(9)</sup>, *doceamus*<sup>(10)</sup>, et autres semblables, ces mots doivent être considérés comme ayant un sens exhortatif, et non comme appartenant au mode impératif. Chez les Grecs l'impératif singulier présent et imparfait, j'entends la deuxième personne, se termine ou en *ει*, ou en *α*, ou en *ου*, ou en *ε*, ou en *θι*. Les trois premières de ces désinences appartiennent aux verbes circonflexes, *νόει*<sup>(11)</sup>, *τίμι*<sup>(12)</sup>, *δήλου*<sup>(13)</sup>; la quatrième aux barytons, *λέγε*<sup>(14)</sup>, *γράφει*<sup>(15)</sup>; la cinquième aux verbes en *μι*, *ἵσταθι*<sup>(16)</sup>, *ὀμνυθι*<sup>(17)</sup>, *φάθι*<sup>(14)</sup>; mais cette dernière désinence appartient également aux verbes qui ont l'infinitif en *ναι*, quoiqu'ils ne fassent point partie des verbes en *μι*, comme *βῆναι* *βῆθι*<sup>(18)</sup>, *νυγῆναι* *νύγηθι*<sup>(19)</sup>, *δαμῆναι* *δάμηθι*<sup>(20)</sup>, à l'exception de *εἶναι*<sup>(21)</sup>, *δοῦναι*<sup>(22)</sup> et *θῆναι*<sup>(23)</sup>. Si, au reste, *νενοηκέναι*<sup>(24)</sup> fait plutôt *νενόηκε* *νενοηκέτω*<sup>(25)</sup> que *νενόηθι*, plusieurs causes motivent cette exception; nous allons, pour exemple de l'une de ces causes, poser un argument : les impératifs en *θι* venant d'infinitifs en *ναι*, doivent avoir égal nombre de syllabes que leurs infinitifs : *νύγηθι* *νυγῆναι*<sup>(26)</sup>, *δάμηθι* *δαμῆναι*<sup>(27)</sup>, *βῆθι* *βῆναι*<sup>(28)</sup>; mais *πεποιήθι* n'eût pas été d'égale longueur avec *πεποιή-*

marché, aie marché. — (19) Avoir piqué, aie piqué. — (20) Avoir dompté, aie dompté. — (21) Avoir envoyé. — (22) Avoir donné. — (23) Sans doute pour *θῆναι* (car *θῆναι* n'existe pas), avoir posé. — (24) Avoir réfléchi. — (25) Aie, qu'il ait réfléchi. — (26) Aie piqué, avoir piqué. — (27) Aie dompté, avoir dompté. — (28) Aie marché, avoir marché.



inde non receptum est *πεποιηθι*, sed *πεποιηκε*. Similiter apud Latinos imperativus nascitur ab infinito, abjecta ultima : *cantare canta, monere mone, legere lege, ambire ambi, ferre fer, esse es, et ades, et prodes*. Lucilius, *Prodes amicis*. Virgilius, *Huc ades, o Lencæ*. Terentius, *Bono animo es. Facere face, dicere dice*, et per syncopam *fac, dic*. Græci, secundæ personæ addita τω syllaba, tertiam ejusdem præsentis efficiunt : *ποιεῖ ποιεῖτω, τιμᾷ τιμᾷτω, χρυσοῦ χρυσούτω, λέγε λέγετω*. Quod si secunda in θι desiit, ipsam mutat in τω, βῆθι βήτω· τε vero syllabam adjicientes præsentī singulari, imperativo pluralem faciunt : *ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾷ βοᾷτε, δηλοῦ δηλοῦτε, τύπτε τύπτετε*. Tertiam pluralem faciunt addendo σαν tertiæ singulari : *ποιήτω ποιήτωσαν*. Hanc declinationem, quæ decursa est, Græci duobus simul temporibus assignant, instanti et præterito imperfecto. Et re vera, si pressius quæras, magis de imperfecto quam de instanti tantum apud illos imperativum videbis. Tertia enim imperfecti indicativi persona, capite deminuta, vel in syllaba, vel in syllabæ tempore, facit imperativi secundam : *ἐλάλει λάλει, ἐβόα βόα, ἐστεφάνου στεφάνου, ἔλεγε λέγε, ἦγε ἄγε, εἶλεκε ἔλκε* ita et in passivis : *ἐνοοῦ νοοῦ, ἐτιμῶ τιμῶ, ἐχρυσοῦ χρυσοῦ, ἐτύπτου τύπτου, ἦγου ἄγου, εἴλκου ἔλκου*.

(1) Avoir fait. — (2) Aie fait. — (3) Chanter, chante. — (4) Avertir, avertis. — (5) Lire, lis. — (6) Rechercher, recherche. — (7) Porter, porte. — (8) Être, sois. — (9) Sois présent. — (10) Sois utile. — (11) Sers tes amis. (Lucil., *Fragm. inc.* cxxvi.) — (12) Plus d'un vers, dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, commencent par ces mots, *huc ades*; mais la citation telle qu'elle est ici ne se trouve nulle part. On lit, par exemple, *Géorg.*, 11, v. 7 : *Huc, pater o Lencæ, veni*, « Viens ici, ô divin Bacchus; » mais au vers 39 du même livre, on lit : *Tuque ades*, « Et toi, sois présent. » *Bucol.* 11, v. 45 : *Huc ades, o formose puer*,

κέναι<sup>(1)</sup> : on n'a donc pas adopté *πεποιήθι*, mais *πεποιήκε*<sup>(2)</sup>. De même, chez les Latins, l'impératif se forme en retranchant la dernière syllabe : *cantare cantā*<sup>(3)</sup>, *monere mone*<sup>(4)</sup>, *legere lege*<sup>(5)</sup>, *ambire ambi*<sup>(6)</sup>, *ferre fer*<sup>(7)</sup>, *esse es*<sup>(8)</sup>, et *ades*<sup>(9)</sup>, et *prodes*<sup>(10)</sup>. Lucilius a dit : *Prodes amicis*<sup>(11)</sup> ; Virgile, *Huc ades, o Lenæe*<sup>(12)</sup> ; Térence, *Bono animo es*<sup>(13)</sup>. *Facere*<sup>(14)</sup> a fait *face*<sup>(15)</sup>, *dicere dice*<sup>(16)</sup>, et par syncope *fac*, *dic*<sup>(17)</sup>. Les Grecs forment la troisième personne du singulier du présent de l'impératif en ajoutant la syllabe *τω* à la seconde personne : *ποιεῖ ποιεῖτω*<sup>(18)</sup>, *τιμᾷ τιμᾷτω*<sup>(19)</sup>, *χρυσῷ χρυσῷτω*<sup>(20)</sup>, *λέγε λεγέτω*<sup>(21)</sup>. Si cette seconde personne est terminée en *θι*, elle change cette syllabe même en *τω* : *βῆθι βήτω*<sup>(22)</sup>. A cette même seconde personne du singulier ils ajoutent *τε* pour faire la deuxième personne du pluriel : *ποιεῖ ποιεῖτε*<sup>(23)</sup>, *βοᾷ βοᾷτε*<sup>(24)</sup>, *δηλοῦ δηλοῦτε*<sup>(25)</sup>, *τύπτε τύπτετε*<sup>(26)</sup>. Ils font la troisième personne du pluriel en ajoutant *σαν* à la troisième du singulier : *ποιήτω ποιήτωσαν*<sup>(27)</sup>. Toute cette formation que nous venons de passer en revue, les Grecs l'ont assignée à deux temps à la fois, le présent et l'imparfait. En effet, avec un peu d'attention, on verrait que l'impératif, chez eux, tient beaucoup plus de l'imparfait que du présent seul : car retranchez en tête de la troisième personne de l'imparfait de l'indicatif, l'augment, soit syllabique, soit temporel, et vous aurez la deuxième personne de l'impératif : *ἐλάλει λάλει*<sup>(28)</sup>, *ἐβόα βόα*<sup>(29)</sup>, *ἐστεφάνου στεφάνου*<sup>(30)</sup>, *ἔλεγε λέγε*<sup>(31)</sup>, *ἤγε ἄγε*<sup>(32)</sup>, *εἶλκε ἔλκε*<sup>(33)</sup>. De même au passif : *ἐνοοῦ νοοῦ*<sup>(34)</sup>, *ἐτιμῶ τιμῶ*<sup>(35)</sup>, *ἐχρυσῷ χρυσῷ*<sup>(36)</sup>, *ἐτύπτου τύπτου*<sup>(37)</sup>,

« Viens ici, bel enfant. » *Bucol.* VII, v. 9 : *Huc ades, o Melibæe*, « Viens ici, Mèlibée ; » et *passim*. — (13) *Heautont.*, act. III, sc. 6, v. 18 : Patience, ayez courage. — (14) Faire. — (15) Fais. — (16) Dire, dis. — (17) *Sans e final.* — (18) Fais, qu'il fasse. — (19) Estime, qu'il estime. — (20) Dore, qu'il dore. — (21) Dis, qu'il dise. — (22) Viens, qu'il vienne. — (23) Fais, faites. — (24) Crie, criez. — (25) Manifeste, manifestez. — (26) Frappe, frappez. — (27) Qu'il fasse, qu'ils fassent. — (28) Il parlait, parle. — (29) Il criait, crie. — (30) Il couronnait, couronne. — (31) Il disait, dis. — (32) Il conduisait, conduis. — (33) Il trainait, traîne. — (34) Il était aperçu, sois aperçu. — (35) Il était estimé, sois estimé. — (36) Il était couvert d'or, sois couvert d'or. — (37) Il était frappé, sois frappé.

Latini non existimaverunt ullum præteritum imperativo dandum, quia imperatur quid, ut aut nunc, aut in posterum fiat. Ideo præsentī et futuro in modi hujus declinatione contenti sunt. Sed Græci, introspecta solertius jubendi natura, animadverterunt posse comprehendī præcepto tempus elapsū, ut est ἡ θύρα κεκλείσθω, quod aliud est quam ἡ θύρα κλείσθω. Nam κλείσθω quum dico, ostendo hactenus patuisse; quum vero dico κεκλείσθω, hoc impero, ut claudendi officium jam peractum sit: quod et Latinitas jubendum novit, quum περιφραστικῶς dicit, *ostium clausum sit*. Hinc jam per omnia præteriti tempora declinatio vagatur, sed utroque perfecto simul juncto. Dicunt enim παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, νενίκηκε νενικηκέτω, et νενίκησο νενικήσθω. Quod quam necessarium sit, hinc sumpto argumento requiratur. Præponamus, senatum pugnāturo consuli vel militibus imperare conficiendi belli celeritatem, πρὸ ὥρας ἑκτῆς ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Futurum quoque suum Græci cum aoristo jungunt, quia iisdem signis indicativo utrumque dinoscitur. Nam si aoristus desinat in σα, futurum in σω terminatur, ἐλάλησα, λαλήσω· si hoc in ξα, illud in ξω, ἔπραξα, πράξω· si in φα, in φω, ἔπεμψα, πέμψω. Ergo λάλησον, πράξον, πέμψον, assignatur simul utrique tempori, quod utriusque signa demonstrant. Tertia vero persona magis aoristum respicit quam

(1) Il était conduit, sois conduit — (2) Il était trainé, sois trainé. — (3) Que la porte ait été fermée, ou qu'on ait fermé la porte. — (4) Que la porte soit fermée, ou qu'on ferme la porte. — (5) Au présent. — (6) Au parfait. — (7) Aie, qu'il ait vaincu. — (8) Aies etc.

ἡγου ἄγου<sup>(1)</sup>, εἴλκου ἔλκου<sup>(2)</sup>. Les Latins n'ont pas jugé à propos de donner un prétérit à l'impératif, parce que lorsque l'on commande une chose, c'est pour qu'elle se fasse ou sur l'heure, ou à une époque à venir. Ils ne reconnaissent donc à l'impératif que le présent et le futur. Mais les Grecs, considérant plus profondément la nature du commandement, ont remarqué qu'il pouvait comprendre une certaine portion de temps déjà passée; comme quand on dit ἡ Θύρα κεκλείσθω<sup>(3)</sup>, ce qui est bien différent de ἡ Θύρα κλείσθω<sup>(4)</sup>. Quand je dis κλείσθω<sup>(5)</sup>, je montre que la porte est restée ouverte jusqu'à présent; mais quand je dis κεκλείσθω<sup>(6)</sup>, ce commandement de ma part montre que je désirerais que la clôture de la porte eût déjà eu lieu. C'est une nuance de commandement à laquelle le latin n'est pas étranger, quand il dit par périphrase : *ostium clausum sit*<sup>(4)</sup>. Cette formation s'étend de là sur tous les temps passés, mais en confondant les deux parfaits. Ainsi ils disent, au parfait et au plus-que-parfait, νενίκηκε νενικηκέτω<sup>(7)</sup>, et νενίκησο νενικησθω<sup>(8)</sup>. La nécessité de cette réunion va se prouver par un argument. Supposons que le sénat donne au consul qui va combattre, ou même aux soldats, l'ordre de terminer la guerre promptement; il dira : πρὸ ὥρας ἑκτῆς ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ou ἡ μάχη πεπλήσθω, ou ὁ πόλεμος νενικησθω<sup>(9)</sup>. Les Grecs réunissent aussi leur futur avec l'aoriste, parce qu'à l'indicatif l'un et l'autre ont la même figurative. Si, en effet, l'aoriste est en σα, le futur est en σω : ἐλάλησα λαλήσω<sup>(10)</sup>; si l'aoriste est en ξα, le futur est en ξω : ἔπραξα πράξω<sup>(11)</sup>; si l'aoriste est en φα, le futur est en φω : ἔπεμψα πέμψω<sup>(12)</sup>; donc λάλησον, πράξον, πέμψον<sup>(13)</sup> appartiennent également à chacun des deux temps, comme ayant la même figu-

qu'il ait été vaincu. — (9) Avant la sixième heure, que l'affaire ait été finie, ou que la bataille ait été donnée, ou que la guerre ait été terminée par la victoire. — (10) Je parlai, je parlerai. — (11) Je fis, je ferai. — (12) J'envoyai, j'enverrai. — (13) *Impér. aor. 2<sup>e</sup> de λάλειν, πράσσειν, πέμπειν.*

futurum : facit enim λαλῆσάτω , πραξάτω , πεμφάτω , quum σκ , ξα , φα , χαρακτηῖρες sint ἀορίστου. Idem sonat et plurale ποιήσατε· cujus tertia persona rursus cum additamento tertiæ singularis efficitur ποιησάτωσαν. Et ut hoc idem tempus, id est futurum imperativi, passivum fiat, sumitur aoristus infiniti, et, nulla omnino littera mutata, tantumque accentu sursum ad præcedentem syllabam tracto, futurum imperativum passivum fit, ποιῆσαι ποίησαι , λαλῆσαι λάλησαι. Cujus tertia persona fit de tertia activi, mutato τ in σθ, ποιήσατω ποιησάσθω· sicut et ποιεῖτε ποιείσθε, et ποιήσατε ποιήσασθε.

De conjunctivo modo.

Conjunctiva Latinorum, quæ ὑποτακτικὰ Græcorum, causam vocabuli ex una eademque origine sortiuntur. Nam ex sola conjunctione, quæ ei accidit, conjunctivus modus appellatus est; unde et Græci ὑποτακτικὸν, διὰ τοῦ ὑποτετάχθαι, vocitaverunt. Apud quos hoc habet præcipuum hic modus, quod omne tempus ejus activum primam personam singularem in ω mittit : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν πεποιήκω, ἐὰν ποιήσω, adeo ut et illa verba quæ in μι exeunt, quum ad hunc modum venerint, redeant ad illa in ω desinentia, de quibus derivata sunt : τιθῶ τιθημι, et in conjunctivo ἐὰν τιθῶ, item διδῶ δίδωμι, ἐὰν διδῶ. Ὑποτακτικὰ Græcorum syllabas quæ in aliis modis breves fuerunt, in sua declinatione producant :

(1) Qu'il parle. — (2) Qu'il fasse. — (3) Qu'il envoie. — (4) Faites. — (5) Qu'ils fassent. — (6) Faire, fais. — (7) Parler, parle. — (8) Qu'il fasse, qu'il devienne. — (9) 2<sup>e</sup> p. pl. du prés. act., et 2<sup>e</sup> p. pl. du prés. pass. : Faites, devenez. — (10) 2<sup>e</sup> p. pl. du

rative. Mais la troisième personne a plus de rapports avec l'aoriste qu'avec le futur ; car elle fait *λαλῆσάτω*<sup>(1)</sup>, *πραξάτω*<sup>(2)</sup>, *πεμφάτω*<sup>(3)</sup> ; or, *σα*, *ξα*, *φα* sont caractéristiques de l'aoriste. Le pluriel *ποιήσατε*<sup>(4)</sup> est dans le même cas ; sa troisième personne se forme par l'addition d'une syllabe à la troisième du singulier : *ποιήσάτωσαν*<sup>(5)</sup> ; et pour mettre ce même temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, au passif, on prend l'aoriste de l'infinitif, et, sans changer aucune lettre, sans faire autre chose que remonter l'accent d'une syllabe, on a le futur de l'impératif passif : *ποιῆσαι ποίησαι*<sup>(6)</sup>, *λαλῆσαι λάλησαι*<sup>(7)</sup>. La troisième personne se forme de la troisième de l'aoriste 1<sup>er</sup> actif, en changeant *τ* en *σθ* : *ποιήσάτω ποιησάσθω*<sup>(8)</sup>, comme *ποιεῖτε ποιεῖσθε*<sup>(9)</sup>, *ποιήσατε ποιήσασθε*<sup>(10)</sup>.

#### Du subjonctif.

Le subjonctif, que les Latins appellent *mode conjonctif*, et les Grecs *mode subordonné*, tire dans les deux langues son nom de la même origine : car c'est à cause de la conjonction dont il dépend toujours, que les Latins l'ont appelé conjonctif, et les Grecs l'appellent *ὑποτακτικόν*<sup>(11)</sup>, à cause de cette même dépendance. Chez ces derniers, ce mode a cela de particulier, que tous ses temps à l'actif ont leur première personne en *ω*, *ποιῶ*, *πεπείηκω*<sup>(12)</sup>, tellement que les verbes en *μι* eux-mêmes, quand ils en viennent à ce mode, rentrent dans la loi commune aux verbes en *ω*, dont ils dérivent : *τιθῶ* *τιθημι*<sup>(13)</sup>, subjonctif *τιθῶ*<sup>(14)</sup> ; *διδῶ* *διδωμι*<sup>(15)</sup>, subjonctif *διδῶ*<sup>(16)</sup>. Les subjonctifs grecs font longues dans leur formation les syllabes qui étaient brèves aux autres modes. Ainsi, indicatif *λέγομεν*<sup>(17)</sup>, subjonctif *λέγωμεν*<sup>(18)</sup> ; mais *ει* diphthongue se change en *η* : indicatif *λέγω*

*fut. act., et 2<sup>e</sup> p. pl. du fut. pass. Même signification.* — (11) *De ὑποτάσσειν*, soumettre, subordonner. — (12) *Que je fasse, que j'aie fait.* — (13) *Je pose.* — (14) *Que je pose.* — (15) *Je donne.* — (16) *Que je donne.* — (17) *Nous disons.* — (18) *Que nous disions.*

λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν· sed et ει diphthongum in ἤτα mutant : λέγω, λέγεις, ἐὰν λέγω, ἐὰν λέγῃς. Et quia natura verborum omnium apud Græcos hæc est, ut ex prima persona in ω exeuntium, secunda in duas vocales desinat ; ideo ἐὰν λέγῃς, cum ι adscripto post η profertur, ut duarum vocalium salva sit ratio. Tertia vero persona de secunda fit, retracta ultima littera : ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ. Et quia, ut diximus, amore productionis, ο pluralis indicativi in ω mutant, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν, in secunda quoque persona ε in η transferunt : λέγετε, ἐὰν λέγητε. Tertia, ἐὰν λέγωσιν, quia omne verbum apud Græcos, quod exit in μεν, mutat μεν in σιν, et personam tertiam facit. Horum passiva de activis ita formantur, ut primæ personæ activæ si addas μαι syllabam, passivum ejusdem temporis facias : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῶμαι, ἐὰν πεποιήκω, ἐὰν πεποιήκωμαι, ἐὰν ποιήσω, ἐὰν ποιήσωμαι. Item activi tertia, secunda passivi est : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῶμαι, ἐὰν ποιῇ; hæc eadem activi tertia, addita sibi ται syllaba, passivam tertiam facit : ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῇται. Græci in conjunctivo modo tempora bina conjungunt. Proprium Latinorum est, ut modo indicativa pro conjunctivis, modo conjunctiva pro indicativis ponant. Cicero, *de Legibus* tertio : *Qui poterit socios tueri*. Idem Cicero, in primo *de Republica* : — *Libenter tibi, Læli, uti cum desideras, equidem concessero*<sup>34</sup>.

λέγεις<sup>(1)</sup>, subjonctif λέγω λέγης<sup>(2)</sup>; et comme la nature de tous les verbes est telle chez les Grecs, que de la première personne terminée en ω se forme une seconde terminée par deux voyelles, on écrit au subjonctif λέγῃς<sup>(3)</sup> avec un ι après le η, pour être fidèle à la règle des deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième en retranchant la dernière lettre, ς, ποιῇς ποιῇ<sup>(4)</sup>; et parce que, comme nous l'avons dit, par une certaine prédilection pour les longues, ils changent en ω l'ο de l'indicatif pluriel, λέγομεν λέγωμεν<sup>(5)</sup>; à la seconde personne ils changent aussi l'ε en η : λέγετε λέγητε<sup>(6)</sup>. La troisième est λέγωσιν<sup>(7)</sup>, parce que tout verbe grec terminé en μεν change μν en σιν pour sa troisième personne. Les passifs de ces temps se forment de leurs correspondants actifs. Ainsi ajoutez μαι à la première personne de l'actif, vous aurez le passif du même temps : ποιῶ ποιῶμαι<sup>(8)</sup>, πεποιήκω πεποιήκωμαι<sup>(9)</sup>, ποιήσω ποιήσωμαι<sup>(10)</sup>. La troisième personne de l'actif est la seconde du passif : ποιῶ ποιῇς ποιῇ<sup>(11)</sup>, ποιῶμαι ποιῇ<sup>(12)</sup>. Cette même troisième personne de l'actif devient la troisième du passif, si l'on y ajoute la syllabe ται : ποιῇ ποιῇται<sup>(13)</sup>. Les Grecs réunissent deux temps au subjonctif. Le propre des Latins est d'employer tantôt l'indicatif pour le subjonctif, tantôt le subjonctif pour l'indicatif. Cicéron, au livre III des *Lois*, a dit : *Qui poterit socios tueri*<sup>(14)</sup>. Et le même, au livre I<sup>er</sup> du traité de la République : — *Libenter tibi, Laeli, uti eum desideras, equidem concessero*<sup>(15)</sup>.

(1) Je dis, tu dis. — (2) Que je dise, que tu dises. — (3) 2<sup>e</sup> p. sing. C'est ce même ι que depuis l'on a souscrit : λέγῃς. — (4) Que tu fasses, qu'il fasse. — (5) Nous disons, que nous disions. — (6) Vous dites, que vous disiez. — (7) Qu'ils disent. — (8) Que je fasse, que je devienne. — (9) Que j'aie fait, que je sois devenu. On se sert préférablement du part. πεποιημένος, fait, avec le subj. prés. du verbe εἶμι, être, comme en latin factus sum, amatus sum, au lieu de fecerit, amaverit. — (10) Que j'aie fait, que je sois devenu. — (11) Que je fasse, que tu fasses, qu'il fasse. — (12) Que je devienne, que tu deviennes. — (13) Qu'il fasse, qu'il devienne. — (14) Celui qui peut protéger ses alliés. — (15) Quant à moi, je vous accorde volontiers, Lélius, qu'il soit comme vous le désirez.



## De optativo modo.

De hoc modo quæstio Græca præcessit, si præteritum tempus possit admittere, quum vota pro rebus aut præsentibus aut futuris soleant accitari, nec in specie possint transacta revocari; pronuntiatumque est, præteritum quoque tempus optanti necessarium, quia sæpe in longinquis quid evenerit nescientes, optemus evenisse quod nobis commodet. Qui enim Olympiæ palmarum desiderium habuit, domi residens ipse, certatum equos suos cum aurigante filio misit, transacto jam die, qui certamini status est, exitum adhuc nesciens, et desiderium vocis adjuvans, quid aliud dicere existimandus est, quam εἴθε ὁ υἱός μου νενικήκοι! Hæc et quæstio et absolutio cum Latinitate communis est, quia in causa pari hæc vox esse deberet optantis, *utinam filius meus vicerit!* Sed rari Latinarum artium auctores admiserunt in optativo declinationem perfecti, *utinam vicerim!* In hoc enim modo Latini tempora Græcorum more conjungunt, imperfectum cum præsentem, plusquam perfectum cum perfecto: et hoc assignant duobus antecedentibus, quod in conjunctivo præteriti imperfecti fuit, *utinam legerem!* hoc duobus sequentibus, quod in conjunctivo plusquam perfecti fuit, *utinam legissem!* et hoc dant futuro, quod habuit conjunctivus præsens, *utinam legam!* Sunt tamen qui et præterito perfecto acquiescant, *utinam legerim!* quorum sententiæ Græca ratio, quam supra diximus, opitulatur. In Græco opta-

## De l'optatif.

Sur ce mode une question a été agitée avant nous chez les Grecs, savoir s'il pouvait admettre un prétérit, puisque d'ordinaire les vœux que l'on forme ont pour objet des choses ou présentes ou à venir, et qu'on ne peut revenir sur les faits accomplis ; et l'on a décidé que le prétérit est un temps nécessaire à celui qui formule un désir, parce que, ne sachant pas ce qui se sera passé à des distances éloignées, nous désirons que la chose ait eu lieu à notre avantage. Un homme veut gagner le prix aux jeux Olympiques ; mais il reste chez lui, et envoie ses chevaux sous la conduite de son fils pour disputer la palme. Déjà le jour fixé pour les combats est passé : il n'en connaît pas l'issue ; et, donnant par la voix l'essor à son désir, quelle autre chose pense-t-on qu'il puisse dire, si ce n'est εἴθε ὁ υἱός μου νενικήκοι <sup>(1)</sup> ? Cette question et la solution sont les mêmes en latin : car en pareil cas cet homme se fût écrié : *Utinam filius meus vicerit* <sup>(1)</sup> ! Mais il est rare que les auteurs latins aient employé le parfait pour l'optatif : *utinam vicerim* <sup>(2)</sup> ! car, comme les Grecs, les Latins ont réuni à ce mode plusieurs temps, l'imparfait avec le présent, le plus-que-parfait avec le parfait. Pour les deux premiers, ils se servent de l'imparfait du subjonctif : *utinam legerem* <sup>(3)</sup> ! pour les deux autres, ils prennent le plus-que-parfait du subjonctif : *utinam legissem* <sup>(4)</sup> ! et pour le futur, ils emploient le présent du subjonctif : *utinam legam* <sup>(5)</sup> ! Cependant il y en a qui se décident à employer le prétérit : *utinam legerim* <sup>(6)</sup> ! et leur avis se fonde sur l'idée grecque que nous avons émise plus haut. A l'optatif grec, μι est la finale de l'actif seul ; μην, celle du passif et du moyen : λέγοιμι λεγοίμην <sup>(7)</sup> ;

(1) Plaise au ciel que mon fils ait vaincu ! — (2) Plaise au ciel que j'aie vaincu ! — (3) Plût au ciel que je lusse ! — (4) Plût au ciel que j'eusse lu ! — (5) Plaise au ciel que je lise ! — (6) Plaise au ciel que j'aie lu ! — (7) Que je disse, que je fusse nommé ou que je me nommasse.

tivo quæ in *μι* exeunt, activa tantum sunt; quæ in *μην*, passiva tantum, vel passivis similia: λέγοιμι λεγοίμην. Sed quæ in *ην* exeunt præcedente vocali, modo activa, modo passiva sunt, et non nisi ex illis verbis veniunt, quæ in *μι* exeunt: φαίην, δοίην. Passiva autem et de iisdem verbis fiunt, ut δοθείην, τιθείην et de exeuntibus in *ω*, ut νυγείην, δαρείην. Activa ergo, quæ in *μι* exeunt, mutant *μι* in *μην*, et passiva faciunt: λέγοιμι λεγοίμην quæ vero in *ην* exeunt, *μ*. interserunt, et in passivum transeunt: τιθείην τιθειμην, δίδοιην δίδοιμην. Græci omne tempus optativi modi majus syllaba proferunt quam fuit in indicativo: ποιῶ ποιοῖμι, πεποιήκα πεποιήκοιμι, ποιήσω ποιήσοιμι. Aoriston enim prætereo, quem Latinitas nescit. Ideo ἤβῳιμι et ἤβῶοιμι apud Græcos legimus, quia propter necessarium augmentum syllabæ ἀπὸ τοῦ ἤβῳ fit ἤβῳιμι, καὶ ἀπὸ τοῦ ἤβῶω fit ἤβῶοιμι. Omne apud Græcos optativum singulare habet sine dubio in penultima diphthongum, quæ per *ι* componitur: λέγοιμι, γράφοιμι, σταίην, δοίην unde et ἤβῳιμι post *ω* adscribitur *ι*, ne sine hac vocali optativi penultima proferatur. Græca quæ in *μι* exeunt, *ι* ultimum in *εν* mutant, et fiunt pluralia: ποιοῖμι ποιοῖμεν, γράφοιμι γράφοιμεν. Semper apud Græcos pluralis prima persona aut unam vocalem habet in penultima præcedentem, ut σταίημεν, νυγείημεν aut duas, ut λέγοιμεν, γράφοιμεν sed priora, sine mutato in *σαν*, tertiam personam de se efficiunt; sequentia vero, *μ* subtracto,

ην, précédé d'une voyelle, appartient tantôt à l'actif, tantôt au passif, non-seulement pour les verbes terminés en μι : φαίην<sup>(1)</sup>, δοίην<sup>(2)</sup>, car les passifs de ces sortes de verbes, au même temps, ont la même désinence : δοθείην<sup>(3)</sup>, τιθείην<sup>(4)</sup>; mais encore pour ceux en ω : νυγείην<sup>(5)</sup>, δαρείην<sup>(6)</sup>. Les optatifs qui ont μι à l'actif forment leur passif en changeant μι en μην : λέγοιμι λεγόμεην<sup>(7)</sup>. Ceux qui ont l'actif en ην intercalent μ pour le passif : τιθείην, τιθειμένην<sup>(8)</sup>, διδοίην, διδοίμεην<sup>(9)</sup>. Chez les Grecs, tous les temps de l'optatif sont plus longs d'une syllabe que ceux de l'indicatif : ποιῶ ποιοῖμι<sup>(10)</sup>, πεποιήκα πεποιήκοιμι<sup>(11)</sup>, ποιήσω ποιήσοιμι<sup>(12)</sup>. Je ne parle pas de l'aoriste, il est inconnu en latin. Ainsi nous lisons en grec ἤβῳιμι<sup>(13)</sup> et ἤβῶοιμι<sup>(13)</sup>, parce que, à cause de l'addition nécessaire d'une syllabe, de ἤβῳ<sup>(14)</sup> est venu ἤβῳιμι<sup>(15)</sup>, et de ἤβῳω<sup>(14)</sup>, ἤβῶοιμι<sup>(15)</sup>. Tout optatif singulier, chez les Grecs, a invariablement à sa pénultième une diphthongue composée de ι : λέγοιμι<sup>(16)</sup>, γράφοιμι<sup>(17)</sup>, σταίην<sup>(18)</sup>, δοίην<sup>(19)</sup>; de là vient qu'on a aussi ἤβῳιμι<sup>(20)</sup>, où, après l'ω, on écrit un ι, afin que la pénultième de l'optatif ne paraisse point sans cette voyelle. Les temps grecs qui ont μι au singulier changent cet ι final en εν pour le pluriel : ποιοῖμι ποιοῖμεν<sup>(21)</sup>, γράφοιμι γράφοιμεν<sup>(22)</sup>. Chez les Grecs toute première personne du pluriel a à sa pénultième, ou une seule voyelle, comme σταίημεν<sup>(23)</sup>, νυγείημεν<sup>(24)</sup>; ou deux voyelles, comme λέγοιμεν<sup>(25)</sup>, γράφοιμεν<sup>(26)</sup>. Les premiers forment leur troisième personne en changeant leur dernière syllabe en

(1) Que je me fusse exprimé. — (2) Que j'eusse donné. — (3) Que je fusse donné. — (4) Que je fusse posé. — (5) Que j'eusse aiguillonné. — (6) Que j'eusse écorché. — (7) Que je disse, que je fusse nommé. — (8) Que je posasse, que je me posasse ou que je fusse posé. — (9) Que je donnasse, que je me donnasse ou que je fusse donné. — (10) Je fais, que je devinsse. — (11) J'ai fait, que j'aie fait. — (12) Je ferai, que je fasse un jour. — (13) Que je fusse en âge de puberté. — (14) Prés. de l'indicatif. — (15) Prés. de l'optatif. — (16) Que je disse. — (17) Que j'écrivisse. — (18) Que j'eusse été debout. — (19) Que j'eusse donné. — (20) Prés. opt. de ἤβῳ. — (21) Que je fisse, que nous fissions. — (22) Que j'écrivisse, que nous écrivissions. — (23) Que nous eussions été debout. — (24) Que j'eusse aiguillonne. — (25) Que nous dissions. — (26) Que nous écrivissions.

idem faciunt : *σταιήμεν σταιησαν*, *λέγοιμεν λέγοιεν*. Passiva Græcorum quæ in *μην* exeunt, hanc ipsam syllabam in *ο* mutant, et secundam personam faciunt : *ποιοιμην ποιοῖτο*, *γράφοιμην γράφοιτο* : quæ vero exeunt in *ην*, *ν* in *σ* mutant, et faciunt secundam : *σταιην σταιης*, *δοιην δοιης*. Ipsa vero secunda persona, si in *ο* exit, addit *τ*, et facit tertiam : *ποιοῖτο ποιοῖτο*, *γράφοιτο γράφοιτο* ; quæ in *σ* desinit, hoc amittit, et facit tertiam, *σταιης σταιη*, *δοιης δοιη*.

De infinito modo.

Infinitum modum, quem *ἀπαρέμφατον* dicunt, quidam Græcorum inter verba numerare noluerunt, quia nullius *ἐγκλίσεως* verbum, verbo alterius junctum, efficit sensum. Quis enim dicat : *βουλοίμην λέγω*, *λέγοιμι βούλομαι*, *γράφοιμι τρέχω*? Paremphatum vero, cum quolibet modo junctum, facit sensum : *Θέλω γράφειν*, *Θέλε γράφειν*, *ἐὰν Θέλω γράφειν*, *εἰ Θέλοιμι γράφειν*. Similiter et apud Latinos dici non potest *velim scribo*, *debeam curre*, et similia. Dicuntque adverbium esse magis, quia infinitum, sicut adverbium, præponitur et postponitur verbo, ut *γράφω καλῶς*, *καλῶς γράφω*, *scribo bene*, *bene scribo* : *ἐλληνιστὶ διαλέγομαι*, *διαλέγομαι ἐλληνιστί*. Latine *loquor*, *loquor Latine*; ita et hoc, *Θέλω γράφειν*, *γράφειν Θέλω*; *volo scribere*, *scribere*.

(1) Que nous eussions été, qu'ils eussent été debout. — (2) Que nous dissions, qu'ils dissent. — (3) Que je devinsse, que tu devinsses. — (4) Que je fusse, que tu fusses inscrit. — (5) Que j'eusse été, que tu eusses été debout. — (6) Que j'eusse, que tu eusses donné. — (7) Que tu devinsses, qu'il devint. — (8) Que tu fusses, qu'il fût inscrit. — (9) Que tu eusses, qu'il eût été debout. — (10) Que tu eusses, qu'il eût donné. — (11) Mode non défini.

σαν : *σταιήμεν σταιήσαν*<sup>(1)</sup>; les autres en retranchant le *μ* : *λέγοιμεν λέγοιεν*<sup>(2)</sup>. Tous les passifs grecs terminés en *μην* à la première personne forment leur seconde en changeant cette même syllabe en *ο* : *ποιοίμην ποιοῖτο*<sup>(3)</sup>, *γράφοιμην γράφοιο*<sup>(4)</sup>; ceux en *ην* la forment en changeant *ν* en *ς* : *σταιήν σταιής*<sup>(5)</sup>, *δοίην δοίης*<sup>(6)</sup>. Quand cette seconde personne est en *ο*, on intercale *τ*, et l'on a la troisième : *ποιοῖο ποιοῖτο*<sup>(7)</sup>, *γράφοιο γράφοιτο*<sup>(8)</sup>. Quand elle se termine par *ς*, ce *ς* se perd à la troisième : *σταιής σταιή*<sup>(9)</sup>, *δοίης δοίη*<sup>(10)</sup>.

## De l'infinitif.

L'infinitif, que les Grecs appellent *ἀπαρέμφατον*<sup>(11)</sup>, n'a pas été compté parmi les verbes par plusieurs de leurs grammairiens, parce qu'un verbe joint à un verbe d'un autre mode ne produit le sens d'aucun mode. On ne saurait dire : *βουλοίμην λέγω*<sup>(12)</sup>, *λέγοιμι βούλομαι*<sup>(13)</sup>, *γράφοιμι τρέχω*<sup>(14)</sup>; tandis que l'infinitif, joint à quelque mode que ce soit, produit un sens : *Θέλω γράφειν*<sup>(15)</sup>, *Θέλε γράφειν*<sup>(16)</sup>, *ἐὰν Θέλω γράφειν*<sup>(17)</sup>, *εἰ Θέλοιμι γράφειν*<sup>(18)</sup>. De même, chez les Latins, on ne peut pas dire : *velim scribo*<sup>(19)</sup>, *debeam curre*<sup>(20)</sup>, etc. Et ils disent que c'est plutôt un adverbe, parce que, comme l'adverbe, l'infinitif peut se placer, soit avant, soit après le verbe; ainsi, *γράφω καλῶς*, *καλῶς γράφω*<sup>(21)</sup>; *scribo bene*, *bene scribo*<sup>(22)</sup>; *ἐλληνιστὶ διαλέγομαι*, *διαλέγομαι ἐλληνιστὶ*<sup>(23)</sup>; *Latine loquor*, *loquor Latine*<sup>(24)</sup>. On dit de même *Θέλω γράφειν*, *γράφειν Θέλω*<sup>(25)</sup>; *volo scribere*, *scribere volo*<sup>(26)</sup>; *ἐπίσταμαι τρέχειν*, *τρέχειν ἐπίσταμαι*<sup>(27)</sup>; *scio loqui*, *loqui scio*<sup>(28)</sup>. Et il n'est pas étonnant, disent-ils,

— (12) Je voudrais je dis. — (13) Je dirais je veux. — (14) J'écrirais je cours. — (15) Je veux écrire. — (16) Veuillez écrire. — (17) Que je veuille écrire. — (18) Si je voulais écrire. — (19) Je voudrais j'écris. — (20) Que je doive cours. — (21) J'écris bien. — (22) Je parle grec. — (23) Je parle latin. — (24) Je veux écrire. — (25) Je sais courir. — (26) Je sais parler.

*volo* : ἐπισταμαι τρέχειν, τρέχειν ἐπισταμαι, *scio loqui*, *loqui scio*. Nec mirum aiunt, quum multa adverbia nascentur a verbis, hoc quoque ex verbo esse profectum. Si enim ἑλληνίζω, ἑλληνιστί facit, et κάμνω, ἀκμητί, cur non et ἀπὸ τοῦ γράφω nascatur adverbium γράφειν? Hoc etiam addunt : si ab eo, quod est γράφω, quum fit γράφων, jam verbum non dicitur, sed participium, quia ultimam mutat, et personam amittit; cur non et γράφειν in alterum nomen migret ex verbo, quum non solum finem moveat, sed etiam significationem personæ numerique perdat : maxime quum, sicut participium in distinctionem personarum additamento pronominis mutatur, ἐμὲ φιλοῶν, σὲ φιλοῶν, ἐκεῖνον φιλοῶν, ita et ἀπαρέμφατῳ contingit, ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν, ἐκεῖνον φιλεῖν? Sed illi qui talia de infinito putant, hac maxime ratione vincuntur, quod in adverbio temporum significationes non de ejusdem soni inflexione nascentur, sed ut tempora, mutantur et voces, νῦν, πάλαι, ὕστερον, *nunc*, *antea*, *postea* : in infinito autem vox eadem paululum flexa tempus immutat, γράφειν, γεγραφέναι, γράψαι, *scribere*, *scripsisse*, *scriptum ire*. Nec omne ἀπαρέμφατον cuicumque verbo junctum sensum exprimit, sed illis tantum quæ nullam rem per se dicta significant, quæ ab illis προαιρετικὰ, ab his *arbitraria* non absurde vocari possunt; quia per ipsa significatur

(1) J'imite les Grecs. — (2) En grec. — (3) Je me fatigue. — (4) Sans fatigue. — (5) J'écris. — (6) Infinitif de γράφω. — (7) Part. prés. actif. — (8) Indic. prés. act. 1<sup>re</sup> p. sing. —

puisqu'un grand nombre d'adverbes sont formés de verbes, que l'infinitif aussi ait pris naissance dans les verbes. En effet, si ἐλληνίζω<sup>(1)</sup> a produit l'adverbe ἐλληνιστί<sup>(2)</sup>, κάμνω<sup>(3)</sup>, ἀκμητι<sup>(4)</sup>, pourquoi de γράφω<sup>(5)</sup> ne naîtrait pas l'adverbe γράφειν<sup>(6)</sup>? Et ils ajoutent : si γράφων<sup>(7)</sup> cesse d'être appelé verbe, comme γράφω<sup>(8)</sup> d'où il vient, mais prend le nom de participe, parce qu'il change sa finale et perd la distinction de personnes, pourquoi γράφειν<sup>(9)</sup>, qui non-seulement change sa finale, mais perd encore toute signification de personne ou de nombre, ne cesserait-il pas d'être verbe pour devenir une autre espèce de mot? surtout si l'on considère que, comme le participe se plie à la distinction des personnes moyennant l'adjonction d'un pronom, ἐμὲ φιλῶν<sup>(10)</sup>, σὲ φιλῶν<sup>(11)</sup>, ἐκεῖνον φιλῶν<sup>(12)</sup>, de même l'infinitif : ἐμὲ φιλεῖν<sup>(13)</sup>, σὲ φιλεῖν<sup>(14)</sup>, ἐκεῖνον φιλεῖν<sup>(15)</sup>. Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont leur erreur fondée sur ce que, dans l'adverbe, les significations de temps ne sont pas indiquées par les différentes inflexions d'un même mot; mais qu'il y a autant de mots que de temps : νῦν<sup>(16)</sup>, πάλαι<sup>(17)</sup>, ὕστερον<sup>(18)</sup>, nunc<sup>(19)</sup>, antea<sup>(17)</sup>, postea<sup>(18)</sup>; tandis que dans l'infinitif le même mot, avec quelques modifications légères, change de temps : γράφειν<sup>(19)</sup>, γεγραφέναι<sup>(20)</sup>, γράψαι<sup>(21)</sup>, scribere<sup>(19)</sup>, scripsisse<sup>(20)</sup>, scriptum ire<sup>(21)</sup>. Et ce n'est pas en joignant l'infinitif à un verbe quelconque qu'on obtient un sens, mais en le joignant à ceux-là seulement qui ne signifient rien par eux-mêmes, que les Grecs appellent προαιρετικά<sup>(22)</sup>, et que les Latins pourraient bien justement appeler *arbitraria*<sup>(22)</sup>, parce que par eux nous témoignons d'une disposition, d'un amour ou d'une volonté dont l'objet est encore incertain, mais qui se détermine par l'adjonction

(9) *Inf. prés. actif.* — (10) M'aimant. — (11) T'aimant. — (12) L'aimant. — (13) M'aimer. — (14) T'aimer. — (15) L'aimer. — (16) Maintenant. — (17) Autrefois. — (18) A l'avenir. — (19) Écrire. — (20) Avoir écrit. — (21) Devoir écrire. — (22) Dépendants de la volonté.



dispositionem, seu amorem, vel arbitrium subesse nobis rei adhuc incertæ, sed per adjunctionem verbi alterius exprimendæ. Non ἐσθίω μετὰ τοῦ τύπτειν, aut περιπατῶ μετὰ τοῦ πλουτεῖν, jungi non possunt. Item *lego* cum *sedere* junctum, aut *scribo* cum *cædere*, nullam efficit sensus perfectionem; quia et *lego* rem significat et *sedere*, et *scribo* similiter et *cædere*. Si vero dixero *volo*, aut *opto*, aut *soleo*, aut *incipio*, et similia, nullam rem ex hujusmodi verbi pronuntiatione significo. Et hæc sunt, vel talia, quæ bene a paremphasis implicantur, ut ex uno arbitrium, ex altero res notetur: *volo currere*, *opto invenire*, *dispono proficisci*, *soleo scribere*. Ex hoc intelligitur, maximam vim verbi in infinito esse modo: siquidem verba rerum nomina sunt. Et videmus, ab aparemphasis rei significationem alteris quoque verbis non habentibus accommodari. Adeo autem hic modus absolutum nomen rerum est, ut in significationibus rerum, quas Aristoteles numero decem κατηγορίας vocat, quatuor per ἀπαρέμφατον proferantur, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν. Græco vocabulo propterea dicitur ἀπαρέμφατον, quod nullum mentis indicat affectum. Nam γράφω, τύπτω, τιμῶ, et rem, et ipsum animi habitum expressit agentis: γράφειν vero, vel τύπτειν, vel τιμᾶν, nullam continet affectus significationem; quia incertum est, quid sequatur, θέλω,

(1) Je mange. — (2) Frapper. — (3) Je me promène. — (4) Être riche. — (5) Je lis. — (6) S'asseoir. — (7) J'écris. — (8) Couper. — (9) Je veux. — (10) Je désire. — (11) J'ai coutume. — (12) Je commence. — (13) Je veux courir. — (14) Je désire de trouver. —

d'un autre verbe. On ne saurait joindre ensemble ἐσθίω<sup>(1)</sup> avec τύπτειν<sup>(2)</sup>, ou περιπατῶ<sup>(3)</sup> avec πλουτεῖν<sup>(4)</sup>. En latin *lego*<sup>(5)</sup> joint à *sedere*<sup>(6)</sup>, ou *scribo*<sup>(7)</sup> à *cædere*<sup>(8)</sup>, ne produiraient aucun sens déterminé, parce que *lego* signifie une chose et *sedere* une autre, *scribo* une chose et *cædere* une autre. Mais que j'énonce l'un des verbes *volo*<sup>(9)</sup>, *opto*<sup>(10)</sup>, *soleo*<sup>(11)</sup>, *incipio*<sup>(12)</sup>, ou autres semblables, par le seul énoncé de ces verbes je n'exprime absolument aucune idée; et tels sont, ou leurs semblables, les verbes qui peuvent être restreints dans leur signification au moyen des infinitifs, afin que par l'un on connaisse le genre d'affection, et par l'autre l'objet de l'affection : *volo currere*<sup>(13)</sup>, *opto invenire*<sup>(14)</sup>, *dispono proficisci*<sup>(15)</sup>, *soleo scribere*<sup>(16)</sup>. D'après ceci, on comprendra que toute la force du verbe est dans l'infinitif; car les verbes sont les noms des faits; et nous voyons que les infinitifs procurent une signification d'action à d'autres verbes qui n'en ont pas par eux-mêmes. Ce mode est donc, à vrai dire, le nom d'action absolument, et indépendamment de tout autre, tellement que, dans l'énumération que fait Aristote des significations d'action, qu'il appelle catégories, au nombre de dix, quatre sont représentées par des infinitifs : κεῖσθαι<sup>(17)</sup>, ἔχειν<sup>(18)</sup>, ποιεῖν<sup>(19)</sup>, πάσχειν<sup>(20)</sup> : c'est de là que lui vient en grec le nom de ἀπαρέμφατον<sup>(21)</sup>, parce qu'il ne désigne aucune affection de l'âme. En effet, quand je dis γράφω<sup>(17)</sup>, τύπτω<sup>(22)</sup>, τιμῶ<sup>(23)</sup>, j'exprime et l'action et la disposition d'esprit de l'agent; mais que je dise γράφειν<sup>(24)</sup>, ou τύπτειν<sup>(2)</sup>, ou τιμᾶν<sup>(25)</sup>, je ne donne plus l'idée d'aucune affection, parce qu'on ne sait pas ce qui va suivre, si c'est θέλω<sup>(9)</sup>, μέλλω<sup>(26)</sup>, διατυπᾶν<sup>(27)</sup>, ou l'expression des sentiments contraires, οὐ θέλω<sup>(28)</sup>, οὐ

(15) Je me dispose à partir. — (16) J'ai coutume d'écrire. — (17) Être couché. — (18) Avoir. — (19) Faire. — (20) Souffrir. — (21) Indéfini. — (22) Je frappe. — (23) J'estime. — (24) Écrire. — (25) Estimer. — (26) Je dois. — (27) Je projette. — (28) Je ne veux pas.

μέλλω, διατυπῶ, an contra οὐ θέλω, οὐ μέλλω, οὐ διατυπῶ.

Hinc de ipsius declinatione tractemus.

Græci infiniti unum tempus duo tempora complectitur indicativi modi : ποιῶ, ἐποιοῦν in indicativo; in infinitivo autem ita pronuntiatur, ἐνεστῶτος καὶ παρατακικοῦ, ποιεῖν, item πεποίηκα, ἐπεποιήκειν, et in infinitivo παρρηκειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, πεποιηκέναι. Apud Græcos omne ἀπαρέμφατον aut in ν desinit, aut in αι diphthongum : sed et quum in ν desinit, diphthongus præcedat necesse est, ut ποιεῖν, χρυσοῦν; ideo τῷ βοᾷν, ἰῶτα adscribitur, ne sit ἀπαρέμφατον sine diphthongo. Unde, quæ in ην desinunt, ut ζῆν, πεινῆν, διψῆν, non sunt communia, sed Dorica, ut ὀρῆν. Ejusdem sunt dialecti et quæ in εν exeunt, ut ἀπὸ τοῦ νοεῖν νόεν, et ἀπὸ τοῦ δασμφορεῖν δασμφορέν. Licet sint et communia in εν, sed integritatis extremitate præcisa, ut est ἀπὸ τοῦ ἔμεναι. ἔμεν, ἀπὸ τοῦ δόμεναι δόμεν. Perfecti temporis indicativi Græcorum tertia persona, fini suo adjecta ναι syllaba, transit in ἀπαρέμφατον· πεποίηκε πεποιηκέναι, λέλεχε λελεχέναι. Latini primæ personæ perfecti addunt geminatum s, et e : dixi, dixisse. Græci ἀπαρέμφατα sua activa in αι desinentia per omnes semivocales litteras proferunt, excepto ζ, στείλαι, νείμαι, χρεῖναι, σπεῖραι<sup>35</sup>, νοήσαι, λέξαι, γράψαι. Excepta sunt εἶπαι καὶ ἐνέγκαι, quæ sola non semivocales sortita, sed mutas. Passiva vero per unam tantum litteram θ

(1) Je ne dois pas. — (2) Je n'ai pas intention. — (3) Je fais. — (4) Je faisais. — (5) Faire. — (6) J'ai fait. — (7) J'avais fait. — (8) Avoir fait. — (9) Dovere. — (10) *Infinit. præsent. act. de βοάω*. — (11) Crier. — (12) Vivre. — (13) Avoir faim. — (14) Avoir soif. — (15) Voir.

μέλλω<sup>(1)</sup>, οὐ διατυπῶ<sup>(2)</sup>. Parlons maintenant de la formation de l'infinitif.

Le grec, dans le seul temps de l'infinitif, comprend deux temps de l'indicatif. Dans ce dernier mode, ποιῶ<sup>(3)</sup> est pour le présent, ἐποιοῦν<sup>(4)</sup> pour l'imparfait; ποιεῖν<sup>(5)</sup> représente à lui seul le présent et l'imparfait : de même le parfait est πεποίηκα<sup>(6)</sup>, le plus-que-parfait ἐπεποίηκεν<sup>(7)</sup>; l'infinitif réunit ces deux temps dans πεποιηκέναι<sup>(8)</sup>. Chez les Grecs, tout infinitif se termine en ν ou en αι diphthongue. Quand il se termine en ν, ce ν doit être précédé d'une diphthongue, comme ποιεῖν<sup>(5)</sup>, χρυσοῦν<sup>(9)</sup>; c'est pour cela qu'on joint un ι à βοᾶν<sup>(10)</sup>, qu'on écrit βοᾶιν<sup>(11)</sup>, pour qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue : car ceux qui finissent en ην, comme ζῆν<sup>(12)</sup>, πεινῆν<sup>(13)</sup>, διψῆν<sup>(14)</sup>, ne sont pas de la langue commune, mais du dialecte dorien, comme encore ὀρῆν<sup>(15)</sup>. Le même dialecte revendique ceux en εν, comme νόεν<sup>(16)</sup> pour νοεῖν<sup>(16)</sup>, δασμηφόρεν<sup>(17)</sup> pour δασμηφορεῖν<sup>(17)</sup>, quoique dans la langue commune on en trouve aussi en εν; mais ils sont ainsi par le retranchement de toute la finale : ainsi l'on voit ἔμεν<sup>(18)</sup> venant de ἔμεναι, et δόμεν<sup>(19)</sup> de δόμεναι. A la troisième personne du singulier du parfait de l'indicatif, ajoutez la syllabe ναι, vous aurez l'infinitif du même temps : πεποίηκε πεποιηκέναι<sup>(20)</sup>, λέλεχε λελεχέναι<sup>(21)</sup>. Les Latins ajoutent sse à la première personne du singulier du parfait : dixi dixisse<sup>(22)</sup>. En grec, les infinitifs actifs terminés en αι prennent pour figuratives toutes les semi-voyelles, à l'exception du ζ : στεῖλαι<sup>(23)</sup>, νεῖμαι<sup>(24)</sup>, χρεῖναι<sup>(25)</sup>, σπεῖραι<sup>(26)</sup>, νοῆσαι<sup>(27)</sup>, λέξαι<sup>(28)</sup>, γράψαι<sup>(29)</sup>; les deux infinitifs εἶπαι<sup>(28)</sup> et ἐνέγκαι<sup>(30)</sup> sont les seuls qui n'aient pas de semi-voyelles,

— (16) Penser. — (17) Payer tribut. — (18) Être. — (19) Avoir donné. — (20) Il a fait, avoir fait. — (21) Il a choisi, avoir choisi. — (22) J'ai dit, avoir dit. — (23) Avoir envoyé. — (24) Avoir distribué. — (25) Avoir emprunté (de κίχρημι). — (26) Avoir semé. — (27) Avoir pensé. — (28) Avoir dit. — (29) Avoir écrit. — (30) Avoir porté.

proferuntur, præmissa aut liquida, κεκάρθαι, τετίλθαι, ἐρράνθαι· aut σ, λέγεσθαι, φιλεῖσθαι· aut altera ex mutis, quæ vocantur δασεῖαι, id est sive χ, ut νενύχθαι, sive φ, ut γεγράφθαι. Quum Latini nullum infinitum monosyllabum habeant, Græci paucissima habent, quæ referantur ad solam secundam συζυγίαν περισπωμένων, ut σπᾶν, θᾶν. Etenim πνεῖν, χεῖν, ρεῖν, non sunt integra, sed ex collisione contracta : fuit enim integritas, πνέειν, χέειν, ρέειν, et, medio ε subtracto, in unam syllabam sunt redacta, et ex themate verborum veniunt πνέω, χέω, ρέω. Nullum enim Græcum verbum ἀπαρέμφατον ex verbo in ω desinente factum, non eundem numerum syllabarum tenet, qui in prima positione verbi fuit : νοῶ νοεῖν, τιμᾶ τιμᾶν, χρυσῶ χρυσοῦν, τρέχω τρέχειν, τύπτω τύπτειν· sic πνέω πνέειν, χέω χέειν, ρέω ρέειν· ex quibus πνεῖν, χεῖν, ρεῖν sunt facta. Ἀπαρέμφατα quæ in ν desinunt, si de verbo sunt perispomeno, amisso ν, et accepta syllaba θαι, faciunt ex se passiva : ποιεῖν ποιεῖσθαι, τιμᾶν τιμᾶσθαι, δηλοῦν δηλοῦσθαι. Quod si sint de barytono, etiam ι amittunt : λέγειν λέγεσθαι, γράφειν γράφεισθαι. Fiunt et de indicativo passivo. Mutat enim τ in σ καὶ σθ, et facit ἀπαρέμφατον. Nec solum hoc in præsentī tempore, sed in præterito et futuro : φιλεῖται φιλεῖσθαι, περιλῆται περιλῆσθαι, περιληθήσεται περιληθήσεσθαι. Est et alia diligentior observatio circa παρακεί-

(1) Avoir été rasé. — (2) Avoir été effeuillé. — (3) Avoir été arrosé. — (4) Être nommé. — (5) Être aimé. — (6) Aspirées. — (7) Avoir été aiguillonné. — (8) Avoir été inscrit. — (9) Tirailleur. — (10) Briser. — (11) Souffler. — (12) Verser. — (13) Couler. — (14) Je souffre. — (15) Je verse. — (16) Je coule. — (17) Je pense, penser. — (18) J'estime, estimer. — (19) Je dore, dorer. — (20) Je cours, courir. — (21) Je frappe, frapper. —

mais des muettes. Quant aux infinitifs passifs, ils ne connaissent pour figurative que la lettre  $\theta$ , précédée ou d'une liquide, comme dans  $\kappa\epsilon\kappa\acute{\alpha}\rho\theta\alpha\iota$  <sup>(1)</sup>,  $\tau\epsilon\tau\acute{\iota}\lambda\theta\alpha\iota$  <sup>(2)</sup>,  $\epsilon\acute{\rho}\rho\acute{\alpha}\nu\theta\alpha\iota$  <sup>(3)</sup>; ou d'un  $\sigma$ , comme dans  $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(4)</sup>,  $\phi\iota\lambda\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(5)</sup>; ou de l'une des muettes que les Grecs appellent  $\delta\alpha\sigma\epsilon\acute{\iota}\alpha\iota$  <sup>(6)</sup>, c'est-à-dire soit un  $\chi$ , comme dans  $\nu\epsilon\nu\chi\theta\alpha\iota$  <sup>(7)</sup>, soit un  $\phi$ , comme dans  $\gamma\epsilon\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\theta\alpha\iota$  <sup>(8)</sup>. Tandis que les Latins n'ont aucun infinitif d'une seule syllabe, les Grecs en ont, mais en très-petit nombre, et qui n'appartiennent qu'à la deuxième conjugaison des périspomènes, comme  $\sigma\pi\acute{\alpha}\nu$  <sup>(9)</sup>,  $\vartheta\lambda\acute{\alpha}\nu$  <sup>(10)</sup> : car  $\pi\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(11)</sup>,  $\chi\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(12)</sup>,  $\rho\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(13)</sup> ne sont pas entiers, mais le résultat d'une contraction; dans leur entier, c'était  $\pi\nu\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(11)</sup>,  $\chi\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(12)</sup>,  $\rho\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(13)</sup>; l' $\epsilon$  du milieu s'est perdu, et ces infinitifs, qui viennent des indicatifs  $\pi\nu\acute{\epsilon}\omega$  <sup>(14)</sup>,  $\chi\acute{\epsilon}\omega$  <sup>(15)</sup>,  $\rho\acute{\epsilon}\omega$  <sup>(16)</sup>, se sont trouvés ainsi monosyllabes. En effet, il n'existe en grec aucun verbe en  $\omega$  dont l'infinitif ne soit égal par le nombre des voyelles à son indicatif présent :  $\nu\omicron\tilde{\omega}$   $\nu\omicron\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(17)</sup>,  $\tau\iota\mu\tilde{\omega}$   $\tau\iota\mu\acute{\alpha}\nu$  <sup>(18)</sup>,  $\chi\rho\upsilon\sigma\tilde{\omega}$   $\chi\rho\upsilon\sigma\omicron\tilde{\upsilon}\nu$  <sup>(19)</sup>,  $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\omega$   $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota\nu$  <sup>(20)</sup>,  $\tau\acute{\upsilon}\pi\tau\omega$   $\tau\acute{\upsilon}\pi\tau\epsilon\iota\nu$  <sup>(21)</sup>;  $\pi\nu\acute{\epsilon}\omega$  <sup>(22)</sup> a donc pour infinitif  $\pi\nu\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(11)</sup>;  $\chi\acute{\epsilon}\omega$   $\chi\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(23)</sup>,  $\rho\acute{\epsilon}\omega$   $\rho\acute{\epsilon}\epsilon\iota\nu$  <sup>(24)</sup> : d'où sont venus  $\pi\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(11)</sup>,  $\chi\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(12)</sup>,  $\rho\epsilon\acute{\iota}\nu$  <sup>(13)</sup>. Les infinitifs terminés par un  $\nu$ , s'ils viennent de verbes périspomènes, perdent ce  $\nu$  au passif, et le remplacent par la syllabe  $\sigma\theta\alpha\iota$  :  $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$   $\pi\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(25)</sup>,  $\tau\iota\mu\acute{\alpha}\nu$   $\tau\iota\mu\acute{\alpha}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(26)</sup>,  $\delta\eta\lambda\omicron\tilde{\upsilon}\nu$   $\delta\eta\lambda\omicron\tilde{\upsilon}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(27)</sup>. S'ils viennent de verbes barytons, ils perdent en outre l' $i$  précédent :  $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\iota\nu$   $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(28)</sup>,  $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu$   $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(29)</sup>. On forme aussi les infinitifs passifs de l'indicatif de la même voix par le changement de  $\tau$  en  $\sigma\theta$ , non-seulement pour le présent, mais pour le prétérit et le futur :  $\phi\iota\lambda\epsilon\acute{\iota}\tau\alpha\iota$   $\phi\iota\lambda\epsilon\acute{\iota}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(30)</sup>,  $\pi\epsilon\phi\iota\lambda\eta\tau\alpha$   $\pi\epsilon\phi\iota\lambda\acute{\eta}\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(31)</sup>,  $\pi\epsilon\phi\iota\lambda\eta\theta\acute{\eta}\sigma\epsilon\tau\alpha\iota$   $\pi\epsilon\phi\iota\lambda\eta\theta\acute{\eta}\sigma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(32)</sup>.

(22) Je souffle. — (23) Je verse, verser. — (24) Je coule, couler. — (25) Faire, être fait. — (26) Estimer, être estimé. — (27) Manifester, être manifesté. — (28) Choisir, être choisi. — (29) Écrire, être écrit. — (30) Il est aimé, être aimé. — (31) Il a été aimé, avoir été aimé. — (32) Il a été dans le cas d'être aimé, avoir été aimable (*amandum fuisse*). Ni les grammairiens ni les lexiques ne donnent d'exemples de ce temps, qu'on peut appeler futur passé.

μενον. Nam quoties in penultima habet κ, tunc, amissa utraque syllaba, et accepta σθαι, in passivum transit. πεπατηκέναι πεπατῆσθαι, γεγελακέναι γεγελάσθαι, πεπλυκέναι πεπλῦσθαι; aut interdum θαι solam accipit sine σ, sed tunc, quoties ante κ liquida reperitur, ut τετιλκέναι τετιλθαι, κεκαρκέναι κεκάρθαι, ἐρράγκέναι ἐρράνθαι. Unde intelligitur, in hoc verbo, γ quod fuit ante κ, δυνάμει ν fuisse; quod si παρακείμενος activus habuit in penultima aut φ, aut χ, tunc quoque θ accipit, γεγραφέναι γεγράφθαι, νενυχέναι νενύχθαι. Latini futuri infinitum faciunt adjuncto participio, vel magis gerundi modo, ire seu iri; et vel in passivo *doctum iri*, vel in activo *doctum ire* pronuntiant. Ἀπαρέμφατα, quæ in θαι exeunt, aut tertium a fine acutum sortiuntur accentum, ut λέγεσθαι, γράφεσθαι; aut secundum, ut τετιλθαι, κεκάρθαι; aut circumflectunt penultimam, ut ποιῆσθαι, νοεῖσθαι. Ἀπαρέμφατον quod in θαι exit, si habeat in penultima υ, modo præsentis temporis est, modo præteriti perfecti: et hanc diversitatem discernit accentus. Nam si tertius a fine sit, præsens tempus ostendit, ut ὀλλυσθαι, ῥήγνυσθαι, ζεύγνυσθαι; si secundus, præteritum perfectum, ut λελύσθαι, ἐξύσθαι; unde εἴρυσθαι, si in capite habeat accentum, σημαίνει ἔλκεσθαι, quod est præsentis: si in penultima sit, σημαίνει εἰλκύνεσθαι, quod est præteriti: νῆα κατερίσθαι. In ἀπαρεμφάτοις compo-

(1) Avoir pillé, avoir été pillé. — (2) Avoir raillé, avoir été raillé. — (3) Avoir nettoyé, avoir été nettoyé. — (4) Avoir effeuillé, avoir été effeuillé. — (5) Avoir rasé, avoir été rasé. — (6) Avoir arrosé, avoir été arrosé. — (7) Avoir écrit, avoir été écrit. — (8) Avoir aiguillonné, avoir été aiguillonné. — (9) C'est l'infinitif du verbe eo, je vais, construit avec un supin. — (10) Aller instruire. — (11) C'est l'infinitif du verbe eo, je vais, à la forme

Il est encore une autre observation très-essentielle à faire sur le parfait de l'infinitif : c'est que toutes les fois qu'à l'actif il a la lettre  $\kappa$  à sa pénultième, il perd, en passant au passif, ses deux dernières syllabes, qu'il remplace par  $\sigma\theta\alpha\iota$  : πεπατηκέ $\nu\alpha\iota$  πεπατῆ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(1)</sup>, γεγελακέ $\nu\alpha\iota$  γεγελά $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(2)</sup>, πεπλυκέ $\nu\alpha\iota$  πεπλύ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(3)</sup>. D'autres fois il prend simplement  $\theta\alpha\iota$  sans  $\sigma$ , mais c'est dans les cas où avant  $\kappa$  se trouve une liquide, comme τετιλκέ $\nu\alpha\iota$  τετίλ $\theta\alpha\iota$  <sup>(4)</sup>, κεκαρκέ $\nu\alpha\iota$  κεκάρ $\theta\alpha\iota$  <sup>(5)</sup>, ἐῤῥα $\chi\kappa\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$  ἐῤῥάν $\theta\alpha\iota$  <sup>(6)</sup>. On voit par ce dernier exemple que le  $\gamma$  précédait  $\kappa$  avait la valeur du  $\nu$ . Que si le parfait actif avait à sa pénultième l'une des lettres  $\phi$  ou  $\chi$ , le passif prend alors toujours le  $\theta$  : γεγραφέ $\nu\alpha\iota$  γεγράφ $\theta\alpha\iota$  <sup>(7)</sup>, νενυχέ $\nu\alpha\iota$  νενύχ $\theta\alpha\iota$  <sup>(8)</sup>. Les Latins, pour faire leur futur de l'infinitif, se servent de *ire* ou *iri* joints au participe ou plutôt au gérondif : *ire* <sup>(9)</sup> pour l'actif : *doctum ire* <sup>(10)</sup>; *iri* <sup>(11)</sup> pour le passif : *doctum iri* <sup>(12)</sup>. En grec les infinitifs terminés en  $\theta\alpha\iota$  portent l'accent aigu, soit sur la troisième : λέγε $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(13)</sup>, γράφε $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(14)</sup>; soit sur la seconde : τετίλ $\theta\alpha\iota$  <sup>(15)</sup>, κεκάρ $\theta\alpha\iota$  <sup>(16)</sup>; ou bien ils ont un circonflexe sur la pénultième, comme ποιεῖ $\sigma\theta\alpha\iota$ , νοεῖ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(17)</sup>. Si un infinitif terminé en  $\theta\alpha\iota$  a un  $\nu$  à sa pénultième, il est ou au présent ou au parfait : c'est l'accent qui détermine. Si l'accent est sur la troisième syllabe, ὄλλυ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(18)</sup>, ῥήγνυ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(19)</sup>, ζεύγνυ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(20)</sup>, c'est un présent; si l'accent est sur la seconde : λελύ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(21)</sup>, ἐξύ $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(22)</sup>, c'est un parfait. Ainsi εἴρυσ $\theta\alpha\iota$  <sup>(23)</sup>, avec l'accent sur la troisième, aura la valeur de ἐλκε $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(24)</sup>; avec l'accent sur la pénultième, il aura celle de εἰλκύν $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(25)</sup> : νῆα κατεῖρύν $\sigma\theta\alpha\iota$  <sup>(26)</sup>. Les infinitifs en composition n'éprouvent aucun

passive, pour communiquer un sens passif au supin avec lequel on le construit. — (12) Aller être instruit. — (13) Être nommé. — (14) Être inscrit. — (15) Avoir été effeuillé. — (16) Avoir été rase. — (17) Être fait, être compris. — (18) Être perdu, périr. — (19) Être arraché. — (20) Être accouplé. — (21) Avoir été délié. — (22) Avoir été raclé. — (23) *Infinitif passif de εἶρω*. — (24) Être lancé actuellement. — (25) Avoir été lancé. — (26) Qu'il avait mis le vaisseau en mer. (Hom., *Odyss.*, III, 332.)



sitio non mutat accentum, sed hunc composita custodiunt, qui simplicibus adhærebat : φιλεῖσθαι καταφιλεῖσθαι, κείσθαι κατακείσθαι. Denique καταγράφαι, quia et activi aparempthati est, et passivi imperativi, quum est aparempthatum, in verbo habet accentum, καταγράφαι et quum est imperativum, ad præpositionem recurrit, κατάγράφαι. In infinito Græco præteritum perfectum, si dissyllabum fuerit, omnimodo a vocali incipit, ᾤφθαι, εἶρχθαι. Si ergo inveniantur dissyllaba hujusmodi a consonantibus incipientia, manifestum est non esse integra, ut πέρθαι, βλήσθαι, δέχθαι quorum integra sunt πεπέρθαι, βεβλήσθαι, δεδέχθαι. Græci aparempthato nonnunquam pro imperativo utuntur : Latini pro indicativo :

Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι,  
(Hom., *Iliados* lib. V, v. 124.)

id est μάχου, hic pro imperativo. At pro indicativo Sallustius : « Hic, ubi primum adolevit, non se luxuriæ neque inertiae corrumpendum dedit; sed, ut mos gentis illius est, equitare, jaculari : et quum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui. » Infinitum nonnunquam pro

(1) Être aimé, être embrassé tendrement. — (2) Être couché. — (3) Avoir enregistré, ou enregistre-toi. C'est le moyen, et non le passif. — (4) Avoir enregistré. — (5) Inscris-toi. — (6) Avoir été vu. — (7) Avoir été exclus. — (8) Avoir été ravagé. — (9) Avoir été lancé. — (10) Avoir été accueilli. — (11) Maintenant, ô Diomède, combats avec confiance contre les Troyens. — (12) *Infinitif*, prés. de μάχεσθαι. — (13) *Impér.* prés. de μάχεσθαι. — (14) Une fois arrivé à l'adolescence, il ne se laissa corrompre ni par les plaisirs, ni par l'oisiveté; mais, comme ceux de cette nation, il montait à cheval, il lançait le javelot; et

changement relativement à l'accent : composés, ils conservent celui qu'ils avaient étant simples : φιλεῖσθαι καταφιλεῖσθαι<sup>(1)</sup>, κεῖσθαι κατακεῖσθαι<sup>(2)</sup>; enfin καταγράφαι<sup>(3)</sup>, étant infinitif actif et impératif passif tout à la fois, porte l'accent sur le verbe quand il est infinitif : καταγράφαι<sup>(4)</sup>, et cet accent remonte sur la préposition quand il est impératif : κατὰγράφαι<sup>(5)</sup>. Tout parfait de l'infinitif qui n'a que deux syllabes en grec, doit, sans exception, commencer par une voyelle : ὤφσθαι<sup>(6)</sup>, εἶρχθαι<sup>(7)</sup>; et s'il en est qui, n'ayant que deux syllabes, se trouvent commencer par une consonne, c'est évidemment qu'ils ne sont pas entiers. Ainsi l'on trouve πέρθαι<sup>(8)</sup>, βλήσθαι<sup>(9)</sup>, δέχθαι<sup>(10)</sup>, qui, dans leur entier, seraient πεπέρθαι<sup>(8)</sup>, βεβλήσθαι<sup>(9)</sup>, δεδέχθαι<sup>(10)</sup>. Les Grecs emploient assez souvent l'infinitif pour l'impératif :

Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι<sup>(11)</sup>;

μάχεσθαι<sup>(12)</sup> est ici pour l'impératif μάχου<sup>(13)</sup>; mais Salluste l'emploie pour l'indicatif : *Hic, ubi primum adolevit, non se luxuriæ neque inerticiæ corrupendum dedit; sed, ut mos gentis illius est, equitare, jaculari: et quum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui*<sup>(14)</sup>. Les Latins l'emploient aussi quelquefois pour le subjonctif. On trouve dans Cicéron, pour Sestius : — *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*<sup>(15)</sup>, pour *hortatur ut relinquam*<sup>(16)</sup>. On lit quelque part : *hortor amare focos*<sup>(17)</sup>, pour *hortor ut ament*<sup>(16)</sup>.

quoiqu'il surpassât tous les autres en gloire, il leur était néanmoins cher à tous. Il passait la plus grande partie de son temps à la chasse, et le premier, ou du moins l'un des premiers, il atteignait les lions et autres bêtes féroces : il se signalait beaucoup en actions, et parlait fort peu de lui-même. (*Guerre de Jugurtha*, VI.) — (15) La dignité de la république m'entraîne, et m'invite à négliger des choses de si peu d'importance. — (16) L'infin. pour le subj. avec ut. — (17) Je les exhorte à chérir leur nouvelle patrie. (*Ving.*, *Æn.* III, 134.)

conjunctivo ponunt. Cicero, *pro Sestio* : « Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora *relinquere hortatur*, » pro *hortatur ut relinquam*. « *Hortor amare focos*, » pro *hortor ut ament*. Ponuntur et pro gerundi modo. Cicero, *pro Quintio* : « Consilium cepisse hominis fortunas funditus *evertere*, » pro *evertendi*. Virgilius :

Sed si tantus amor casus *cognoscere* nostros,

(Æn. lib. II, v. 10.)

pro *cognoscendi*.

Et aliter Terentius in *Hecyra* :

It *visere* ad eam,

(Act. I, sc. 2.)

pro *visitatum*.

Et

... Cantare pares, et *respondere* parati,

(Virgilius, Ecl. II, v. 5.)

pro *ad respondendum*.

Ponuntur et pro participio præsentis. Varro, in *Scævolam* : « Et ut matrem audivi *dicere*; » Cicero, in *Verrem* : « Charidemum quum testimonium *dicere* audistis, » pro *dicentem*. Eant nunc, qui infinito calumniantur, et verbum non esse contendunt, quum pro omnibus fere verbi modis probetur adhiberi.

#### De impersonalibus.

Sunt impersonalia Græcis Latinisque communia, sunt tantum concessa Latinitati. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, impersonale est. Sed et Græci hoc verbo

(1) Que tu as formé le projet de renverser de fond en comble la fortune de cet homme. (1, pro Quintio.) — (2) L'infinitif pour le gérondif en di. — (3) Mais si vous avez si grande

On le voit aussi employé comme gérondif. Cicéron , pour *Quintius* : — *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*<sup>(1)</sup>, pour *evertendi*<sup>(2)</sup>. Virgile :

Sed si tantus amor casus *cognoscere* nostros<sup>(3)</sup>,  
pour *cognoscendi*<sup>(2)</sup>.

Et Térence , dans la *Belle-Mère* :

Il *visere* ad eam<sup>(4)</sup>,  
pour *visitatum*<sup>(5)</sup>.

Et

.... Cantare pares , et *respondere* parati<sup>(6)</sup>,  
pour *ad respondendum*<sup>(7)</sup>.

Et enfin pour le participe présent. Varron , sur *Scévola* : — *Et ut matrem audiui dicere*<sup>(8)</sup> ; comme Cicéron , contre *Verrès* : — *Charidemum quum testimonium dicere audistis*<sup>(9)</sup>, pour *dicentem*<sup>(10)</sup>. Qu'ils aillent donc conter à d'autres leurs paradoxes , ceux qui prétendent que l'infinitif n'est pas verbe , puisque nous venons de prouver qu'il se plie à tous les modes du verbe.

Des verbes impersonnels.

Il y a des impersonnels communs aux deux langues ; il y en a de particuliers à la langue latine. *Decet me* ,

envie de connaître nos aventures. — (4) Elle va la voir. — (5) L'infinitif pour le supin en um. — (6) Belle voix l'un et l'autre , et tout prêts à répondre. — (7) L'infinitif pour le gérondif en dum , avec la prépos. ad. — (8) Et comme j'ai entendu dire à la mère. — (9) Comme vous avez entendu Charidème rendre témoignage. — (10) L'infinitif pour le part. prés.

similiter utuntur, πρέπει ἐμοί, σοί, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις. Hoc autem impersonale nascitur a verbo *deceo*, *deces*, *decet*, πέπω, πέπεις, πρέπει, πρόπομεν, πέπετε, πρόπουσι. *Decent domum columnæ*, πρόπουσι τῇ οἰκίᾳ οἱ κίονες. *Placet mihi lectio*, verbum est; *placet mihi legere*, impersonale est. Ita et apud Græcos, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις, ad personam relatum est, ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, impersonale est. <sup>36</sup> *Contigit me venisse*; similiter apud Græcos, συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, declinationis est; συνέβη μὲ ἐληλυθέναι impersonale est. *Pœnitit me*, hoc est quod apud illos μεταμέλει μοι. Impersonalia apud Græcos per tempora non flectuntur. Nam impersonaliter τρέχειν, περιπατεῖν, nemo dicit. Nullum impersonale in pluralis numeri forma invenitur. Nam *bene legitur liber*, impersonale est: *libri autem bene leguntur*, elocutio est Græcæ similis, αἱ βιβλοὶ ἀναγιγνώσκονται.

De formis vel speciebus verborum.

His subjunguntur quæ verborum formæ vel species nominantur, meditativa, inchoativa, frequentativa, et usurpativa; quæ sunt fere propriæ Latinitatis, licet meditativa etiam Græci habere putantur.

De meditativa.

Est autem meditativa, quæ significat meditationem

(1) Il convient à moi, à toi, à lui, à nous, à vous, à eux. — (2) Je conviens, tu conviens, il convient. — (3) Nous convenons, vous convenez, ils conviennent. — (4) Les colonnes decorent une maison. — (5) La lecture me plaît. — (6) Il me plaît de lire. —

te, illum, nos, vos, illos<sup>(1)</sup>, est impersonnel. Les Grecs emploient de la même manière *πρέπει ἐμοὶ, σοὶ, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις*<sup>(1)</sup>; mais cet impersonnel vient du verbe *deceo, deces, decet*<sup>(2)</sup>, *πρέπω, πρέπεις, πρέπει*<sup>(2)</sup>; *πρέπομεν, πέπετε, πέπουσι*<sup>(3)</sup>. Quand on dit *decent domum columnæ*<sup>(4)</sup>, *πρέπουσι τῇ οἰκίᾳ οἱ κίονες*<sup>(4)</sup>; *placet mihi lectio*<sup>(5)</sup>, c'est un verbe. Quand je dis *placet mihi legere*<sup>(6)</sup>, c'est un impersonnel. Ainsi dans le grec *ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις*<sup>(5)</sup>, c'est un verbe qui se conjugue : dans *ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν*<sup>(6)</sup>, c'est un impersonnel. En latin *contigit mihi spes*<sup>(7)</sup>, *contigit mihi venisse*<sup>(8)</sup>, le premier *contigit* est verbe, le second est impersonnel. De même en grec *συνέβη μοι ἡ ἐλπίς*<sup>(7)</sup>, *συνέβη με ἐληλυθέναι*<sup>(8)</sup>, le premier *συνέβη* se conjugue, le second est impersonnel. Le latin *pœnitet me*<sup>(9)</sup> est le représentant du grec *μεταμέλει μοι*<sup>(9)</sup>; mais en grec les impersonnels ne se prêtent pas aux modifications des temps : car on ne dit jamais impersonnellement *τρέχειν*<sup>(10)</sup>, *περιπατεῖν*<sup>(11)</sup>. On ne trouve jamais un impersonnel sous la forme de pluriel ; *bene legitur liber*<sup>(12)</sup> est impersonnel. *Libri bene leguntur*<sup>(13)</sup> est une phrase à la manière des Grecs, *αἱ βιβλῖοι ἀναγιγνώσκονται*<sup>(13)</sup>.

Des formes ou des qualités des verbes.

Nous allons parler maintenant de ce qu'on appelle formes ou qualités des verbes : savoir, la forme méditative, la forme inchoative, la fréquentative et l'usurpative. Ces formes sont à peu près exclusivement propres à la langue latine ; cependant on a cru reconnaître aussi chez les Grecs la forme méditative.

De la forme méditative.

On appelle méditative cette forme par laquelle un

(7) L'espérance a été mon partage. — (8) Le bonheur a permis que je vinsse. — (9) Je me repens. — (10) Courir. — (11) Se promener. — (12) On lit bien un livre. — (13) Les livres sont bien lus.

rei, cujus imminet et speratur effectus ; ut *parturio*, quod est *parere meditor* ; *esurio*, *esse meditor* : et sunt semper tertiæ conjugationis productæ. Huic similis in Græcis quoque verbis invenitur species, *θανατιῶ*, *δαιμονιῶ*, *κινητιῶ*, *οὐρητιῶ*, *ἐρωτιῶ*. His enim verbis tentamentum quoddam rei et meditatio, non ipse effectus exprimitur. His similia videntur, *ρίγείω*, *ὄκνειω*, *γαμῃσειω*, *πολεμῃσειω*, *βρωσειω*.

## De inchoativa.

Inchoativa forma est, quæ jam aliquid inchoasse testatur, ut *palescit*, cui necdum diffusus est totus pallor. Et hæc forma semper in *sco* quiescit : nec tamen omnia in *sco* inchoativa sunt, et semper dum sit derivativa, tertiæ conjugationis fieri cogitur. Hæc forma præteritum nescit habere tempus perfectum. Quid enim simul et adhuc incipere, et jam præterisse dicatur ? Hanc quoque formam sunt qui Græcis familiarem dicant, asserentes hoc esse *μελαίνομαι* καὶ *θερμαίνομαι*, quod est *nigresco* et *calesco* ; sed apud illos aliqua hujus significationis in *σκω* exire contendunt, *τελίσκω*, *γαμίσκω*, *τιτράσκω*, *γῆράσκω*. *Διδάσκω* autem, licet ejusdem finis sit, nemo tamen perfectum, et non inchoativum esse dubitabit.

(1) Je souffre des douleurs de l'enfantement. — (2) Je pense à enfanter. — (3) J'ai faim. — (4) Je pense à manger. — (5) Je me meus. — (6) Je me sens excité intérieurement. — (7) J'ai des désirs voluptueux. — (8) J'ai envie d'uriner. — (9) Je suis enclin à l'amour. —

verbe donne à espérer ou fait regarder comme très-prochain un événement dont il suppose la pensée. Ainsi *parturio*<sup>(1)</sup> est la même chose que *parere meditor*<sup>(2)</sup>; *esurio*<sup>(3)</sup> signifie *esse meditor*<sup>(4)</sup>; et ces verbes sont toujours de la troisième conjugaison longue (c'est-à-dire quatrième des grammairiens modernes). On trouve dans les verbes grecs une forme semblable, comme *θανατιῶ*<sup>(5)</sup>, *δαιμονιῶ*<sup>(6)</sup>, *κίνητιῶ*<sup>(7)</sup>, *οὐρητιῶ*<sup>(8)</sup>, *ἔρωτιῶ*<sup>(9)</sup>; car ces verbes expriment la pensée ou la disposition à la chose, et non l'effet lui-même. On peut y joindre *ρίγνιμι*<sup>(10)</sup>, *ὀκνεῖν*<sup>(11)</sup>, *γαμῆσαι*<sup>(12)</sup>, *πολεμῆσαι*<sup>(13)</sup>, *βρωσεῖν*<sup>(14)</sup>.

De la forme inchoative.

La forme inchoative est celle qui annonce qu'une chose a reçu un commencement d'exécution. Ainsi l'on dira *palescit*<sup>(15)</sup>, d'un visage que la pâleur n'aura pas encore entièrement envahi. Cette forme est toujours terminée en *sco*, sans cependant que tous les verbes en *sco* soient, par cela seul, inchoatifs; mais, dès qu'ils sont dérivatifs, ils sont nécessairement de la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de prétérit; en effet, peut-on dire d'une chose qu'elle commence à être et qu'elle est déjà passée? Quelques grammairiens disent que cette forme a été adoptée par les Grecs, et ils prétendent que *μελαινόμαι*<sup>(16)</sup> et *θερμαίνομαι*<sup>(17)</sup> sont les équivalents de *nigresco*<sup>(16)</sup> et *calesco*<sup>(17)</sup>; mais ces mêmes grammairiens prétendent reconnaître pareille signification dans certains verbes en *σκω*, comme *τελίσκω*<sup>(18)</sup>, *γαμίσκω*<sup>(19)</sup>, *τιτρώσκω*<sup>(20)</sup>, *γηράσκω*<sup>(21)</sup>; quant à *διδάσκω*<sup>(22)</sup>, quoiqu'il ait la même terminaison, aucun doute qu'il n'est ni dérivé ni inchoatif.

(10) Je me refroidis. — (11) Je tremble de peur. — (12) Je veux me marier. — (13) Je suis disposé à me battre. — (14) J'ai besoin de manger. — (15) Il pâlit. — (16) Je noircis. — (17) Je m'échauffe. — (18) Je finis. — (19) Je me marie. — (20) J'entame. — (21) Je vieillis. — (22) J'apprends.



## De frequentativa.

Frequentativa forma compendio Latinitatis obsequitur, quum uno verbo frequentationem administrationis ostendit. Hæc forma nonnunquam uno gradu, nonnunquam duobus derivatur, ut *cano*, *canto*, *cantito*: nec tamen est in posterioribus major, quam in prioribus, frequentationis expressio. Sicut nec in diminutivis secundus gradus minus priore significat, *anus*, *anilla*, *anacula*. *Sternuto* frequentativum est a principali *sternuo*. Propertius :

Candidus Augustæ sternuit omen amor <sup>37</sup>.

(Lib. II, el. 2.)

*Pulto* sunt qui accipiant pro eo, quod est *pulso*, et ἀττικισμὸν quemdam Latinitatis existiment, ut apud illos θάλασσα θάλαττα, πλάσσω πλάττω sed *pultare* est *sæpe pulsare*, sicut *tractare* est *sæpe trahere*. *Eructat* frequentativum est a principali *erugit aquæ vis*; et *grassatur* iteratio est a *graditur*. Sallustius : « Quum inferior omni via *grassaretur*. » Sunt quædam hujus formæ sine substantia principalis, *cyathissare*, *tympanissare*, *crotalissare*. Sunt, quæ magis moram, quam iterationem, explicant,

..... Hastamque receptat

Ossibus hærentem. ....

(VIRG. *Æn.* lib. X, v. 383.)

Hic enim recipiendi difficultas sub specie frequenta-

(1) Je chante. — (2) Je chante souvent. — (3) Une vieille femme. — (4) Une petite vieille. — (5) Une toute petite vieille. — (6) J'éternue souvent. — (7) J'éternue. — (8) L'Amour a éternué un présage heureux pour Augusta. — (9) Je frappe à coups répétés. — (10) Je frappe. — (11) La mer. — (12) Je modèle. — (13) *Fréquentatif* de pulsare. — (14) Pousser

De la forme fréquentative.

La forme fréquentative sert comme abréviation en latin, puisque par un seul mot elle exprime la fréquente réitération d'un fait. Quelquefois dans sa dérivation elle ne prend qu'un degré, d'autres fois elle en prend deux, comme *cano*<sup>(1)</sup>, *canto*<sup>(1)</sup>, *cantito*<sup>(2)</sup>, sans toutefois que le second degré exprime une répétition plus fréquente que le premier; comme dans les diminutifs le second degré ne diminue pas plus l'objet que le premier degré: *anus*<sup>(3)</sup>, *anilla*<sup>(4)</sup>, *anicula*<sup>(5)</sup>. *Sternuto*<sup>(6)</sup> est fréquentatif de *sternuo*<sup>(7)</sup>. Properce a dit :

Candidus Augustæ sternuit omen amor<sup>(8)</sup>.

Il est des grammairiens qui regardent *pulto*<sup>(9)</sup> comme étant pour *pulso*<sup>(10)</sup>; ceux-là admettent en latin une mutation pareille au dialecte attique des Grecs, comme *θάλαττα*<sup>(11)</sup> pour *θάλασσα*<sup>(11)</sup>, *πλάττω*<sup>(12)</sup> pour *πλάσσω*<sup>(12)</sup>; mais réellement *pultare*<sup>(13)</sup> est pour *sæpe pulsare*<sup>(14)</sup>, comme *tractare*<sup>(15)</sup> est pour *sæpe trahere*<sup>(16)</sup>. *Eructat*<sup>(17)</sup> est aussi le fréquentatif de *erugit*<sup>(17)</sup>: *erugit aquæ vis*<sup>(18)</sup>; et *grassatur*<sup>(19)</sup> est celui de *graditur*<sup>(19)</sup>. On lit dans Salluste: *Quum inferior omni via grassaretur*<sup>(20)</sup>. Il y a de ces formes fréquentatives dont le simple n'existe pas, comme *cyathissare*<sup>(21)</sup>, *tympanissare*<sup>(22)</sup>, *crotalis-sare*<sup>(23)</sup>. Il y en a qui expriment plutôt une lenteur qu'une réitération :

..... Hastamque receptat  
Ossibus hærentem. ....<sup>(24)</sup>.

Car ici le verbe *receptat* indique par sa forme fréquen-

souvent, ou à plusieurs reprises. — (15) *Fréquentatif de trahere*. — (16) Tirer souvent, ou à plusieurs reprises. — (17) Pousse dehors. — (18) La force de l'eau pousse dehors. — (19) Il marche. — (20) Tandis que, d'une condition inférieure, il faisait toute la route à pied. (*Fragm. connu par cette seule citation.*) — (21) Gobeloter. — (22) Tambouriner. — (23) Jouer des cliquettes. — (24) Il reçoit le trait qui se fixe dans ses os.

tionis exprimitur. Hanc formam in Græcis verbis invenire non potui.

De usurpativa.

Hanc quidam gerundi modi vel participalem vocant, quia verba ejus pæne omnia similia participiis sunt, et sola significatione distantia. Nam *vado salutatum*, hoc est dicere *vado salutare*, aut, *ut salutem*. Item *ad salutandum eo*, participium esse jam desinit, nisi adjeceris, vel *hominem*, vel *amicum* : hac enim adjectione participii vim tenebit, sed tunc, quum ex verbo est, habente passivam declinationem, ut, *ad videndum*, *ad salutandum*. *Ad declamandum* vero quum dico, non possum adjicere *illum*, quia *declamor* Latinum non est. Hæc forma Latinitati non solum præstat ornatum, sed illud quoque, ut aliquid habere videatur, quæ Græci jure desiderent.

De generibus verborum.

Quod Græci *διάθεςιν ῥημάτων* vocant, hoc Latini appellant genera verborum. Affectus enim Græco nomine *διάθεσις* nuncupatur. Græci igitur *διαθέσεις* hac distinctione definiunt : Quæ in  $\omega$  exeunt activam vim significantia, et junguntur casibus, vel genitivo, vel dativo, vel accusativo, et, accepta *μαι* syllaba, transeunt in passiva ; hæc activa dixerunt : ut *ἄρχω σου, κελεύω*

(1) Je vais à saluer. — (2) Je vais saluer. — (3) Pour que je salue. — (4) Je vais pour saluer. — (5) Un homme. — (6) Un ami. — (7) Gérondif de salutare. — (8) Pour le devant

tative la force de persistance avec laquelle le trait lancé pénètre lentement jusqu'à l'os. Je n'ai pas trouvé cette forme dans la langue grecque.

De la forme usurpative.

Cette forme a reçu de certains grammairiens les noms de gérondif et de participe, parce que les verbes qui y sont compris sont presque tous semblables au participe, dont ils ne diffèrent que par la signification : car *vado salutatum*<sup>(1)</sup> équivaut à *vado salutare*<sup>(2)</sup>, ou *ut salutem*<sup>(3)</sup>. Que si vous dites *eo ad salutandum*<sup>(4)</sup>, et que vous n'ajoutiez pas *hominem*<sup>(5)</sup> ou *amicum*<sup>(6)</sup>, ce ne sera plus un participe ; ce ne serait qu'au moyen de cette addition que ce mot *ad salutandum*<sup>(7)</sup> prendrait la force de participe ; et alors, en tant que venant d'un verbe, il conservera le sens actif malgré sa forme passive : *ad videndum*, *ad salutandum*<sup>(8)</sup>. Mais quand je dis *ad declamandum*<sup>(9)</sup>, comme le passif *declamator*<sup>(10)</sup> n'est pas latin, je ne pourrai pas ajouter *illum*<sup>(11)</sup>. Cette forme non-seulement ajoute quelque grâce à la langue latine, mais semble posséder un avantage que les Grecs doivent justement regretter.

Des voix.

Ce que les Grecs appellent *διάθεσις ῥημάτων*<sup>(12)</sup>, les Latins le nomment *genera verborum*<sup>(13)</sup>. Ce nom de *διάθεσις*, chez les Grecs, vient de ce que c'est ainsi qu'ils appellent les différentes affections ou dispositions. Ceux qui sont terminés en *ω* avec signification passive, se joignent à différents cas, soit le génitif, soit le datif, soit l'accusatif, et passent à la voix passive par l'addition de *μαι* : ainsi les actifs *ἄρχω σου*<sup>(14)</sup>, *κελεύω σοι*<sup>(15)</sup>, *τιμῶ σε*<sup>(16)</sup>, actifs, deviennent passifs en prenant la

être vu, être salué. — (9) *Gérondif de declamare*. — (10) Je suis déclamé. — (11) Je ne pourrai pas lui donner de régime ou d'objet. — (12) *Diathèse des verbes*. — (13) *Es-pèces (voix) des verbes*. — (14) Je te maîtrise. — (15) Je t'ordonne. — (16) Je t'honore.

σοι, τιμῶ σε; hæc, assumpta *μαι*, passiva fiunt. Contra παθητικὰ dixerunt, quæ in *μαι* desinentia significant passionem, et necesse habent jungi genitivo cum præpositione ὑπό, ac possunt, amissa *μαι* syllaba, in activum redire, ἄρχομαι ὑπό σου, κελεύομαι ὑπό σου, τιμῶμαι ὑπό σου. Cui ex supra scriptis diffinitionibus una defuerit, nec ἐνεργητικὸν, nec παθητικὸν dicitur. Sed si in *ω* exit, οὐδέτερον vel ἀπολελυμένον vocatur; ut est, ζῶ, πλουτῶ, ὑπάρχω, ἑορτάζω. In his invenies aliqua aperte et absolute actum, aliqua designare passionem: nam τρέχω, ἀριστῶ, περιπατῶ, de agente dicuntur; νοσῶ autem et ὀφθαλμιῶ sine dubio passionem sonant. Sed neque activa illa dicuntur, quia et nulli de supra dictis casibus fungi possunt, nec *μαι* recipiunt. Nam nec τρέχω σε, nec ἀριστῶ σε, nec περιπατῶ σε dicitur; nec potest transire in τρέχομαι ὑπό σου, ἀριστῶμαι ὑπό σου, περιπατοῦμαι ὑπό σου. Sed nec νοσῶ et ὀφθαλμιῶ, quamvis verba sint passionis, dici παθητικὰ possunt, quia nec in *μαι* desinunt, nec quisquam significatur passionis auctor, nec subjungitur illis ὑπό σου, quod proprium passivorum est: nam et in activo et passivo debent omnimodo duæ, et administrantis et sustinentis, subesse personæ. Hæc igitur quia utroque nomine carent, apud illos οὐδέτερα vel ἀπολελυμένα dicuntur; sicut apud Latinos volo, vivo, valeo. Sed sicut aliqua apud Græcos

(1) Sous. — (2) Je suis maîtrisé par toi. — (3) Je reçois des ordres de toi. — (4) Je suis honoré par toi. — (5) Je vis. — (6) Je m'enrichis. — (7) Je commence. — (8) Je me lève matin. — (9) Je cours. — (10) Je dine. — (11) Je me promène. — (12) Je suis ma-

syllabe *μαι*. Au contraire, les Grecs ont appelé passifs les verbes terminés en *μαι*, qui se construisent avec le génitif au moyen de la préposition *ὑπό*<sup>(1)</sup>, et peuvent, en perdant la syllabe *μαι*, repasser à l'état actif, comme *ἄρχομαι ὑπό σου*<sup>(2)</sup>, *κελεύομαι ὑπό σου*<sup>(3)</sup>, *τιμῶμαι ὑπό σου*<sup>(4)</sup>. Les verbes auxquels ne conviendrait pas l'une des définitions ci-dessus ne sont ni actifs ni passifs; mais s'ils se terminent en *ω*, on les appellera neutres ou libres, comme *ζῶ*<sup>(5)</sup>, *πλουτῶ*<sup>(6)</sup>, *ὑπάρχω*<sup>(7)</sup>, *ἐορτάζω*<sup>(8)</sup>. Parmi ces verbes vous en trouverez qui expriment un fait accompli d'une manière absolue, d'autres exprimant une passion : car *τρέχω*<sup>(9)</sup>, *ἄριστῶ*<sup>(10)</sup>, *περιπατῶ*<sup>(11)</sup> expriment une action, tandis que *νοσῶ*<sup>(12)</sup> et *ὀφθαλμιῶ*<sup>(13)</sup> expriment indubitablement une passion; et cependant aucun de ces verbes ne peut être appelé passif, parce qu'ils ne peuvent se construire avec aucun des cas que nous avons dits, et qu'ils ne prennent pas la terminaison *μαι* : car, en même temps qu'on ne peut pas dire *τρέχω σε*<sup>(14)</sup>, *ἄριστῶ σε*<sup>(15)</sup>, *περιπατῶ σε*<sup>(16)</sup>, on ne peut pas, non plus, dire *τρέχομαι ὑπό σου*<sup>(17)</sup>, *ἀριστῶμαι ὑπό σου*<sup>(18)</sup>, *περιπατοῦμαι ὑπό σου*<sup>(19)</sup> : ainsi ni *νοσῶ*<sup>(12)</sup> ni *ὀφθαλμιῶ*<sup>(13)</sup> ne sont passifs, quoiqu'ils expriment une passion, parce qu'ils n'ont pas la désinence en *μαι*, parce que l'auteur de la passion n'est pas exprimé, parce qu'ils ne se construisent pas au moyen de la préposition *ὑπό*<sup>(1)</sup>, toutes conditions essentielles à la voix passive. En effet, et à l'actif et au passif, il faut absolument supposer deux personnes, celle qui effectue l'acte et celle sur laquelle l'acte s'effectue : or, comme dans les verbes dont nous parlons on ne trouve ni l'une ni l'autre de ces deux personnes, on les appelle neutres, ou *libres*, comme en latin *volo*<sup>(20)</sup>, *vivo*<sup>(5)</sup>,

lade. — (13) Je souffre des yeux. — (14) Je te cours. — (15) Je te dine. — (16) Je te marche. — (17) Je suis couru par toi. — (18) Je suis diné par toi. — (19) Je suis marché par toi. — (20) Je veux.

in  $\omega$  exeuntia significant passionem, ita multa reperies in  $\mu\alpha\iota$  desinentia, et activam tantum habent significationem : ut  $\kappa\acute{\eta}\delta\omicron\mu\alpha\iota$  σου,  $\phi\epsilon\acute{\iota}\delta\omicron\mu\alpha\iota$  σου,  $\epsilon\pi\iota\mu\acute{\epsilon}\lambda\omicron\mu\alpha\iota$  σου,  $\iota\pi\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  σου,  $\mu\alpha\chi\omicron\mu\alpha\iota$  σοι,  $\delta\iota\alpha\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\mu\alpha\iota$  σοι,  $\delta\omega\rho\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$  σοι,  $\chi\alpha\rho\iota\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  σοι,  $\epsilon\upsilon\chi\omicron\mu\alpha\iota$  σοι,  $\acute{\alpha}\gamma\alpha\mu\alpha\iota$  σε,  $\pi\epsilon\rho\iota\beta\acute{\lambda}\epsilon\pi\omicron\mu\alpha\iota$  σε. Sunt apud Græcos communia, quæ ab illis μέσα vocantur, quæ, dum in  $\mu\alpha\iota$  desinant, et actum et passionem una eademque forma designant; ut  $\beta\iota\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  σε, καὶ  $\beta\iota\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  ὑπό σου,  $\acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha\pi\omicron\delta\iota\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  σε, καὶ  $\acute{\alpha}\nu\delta\rho\alpha\pi\omicron\delta\iota\zeta\omicron\mu\alpha\iota$  ὑπό σου. Sola quoque passiva hoc nomine, id est μέσα vocantur, ut  $\eta\lambda\epsilon\iota\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ ,  $\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ ,  $\epsilon\lambda\omicron\upsilon\tau\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ . Hæc enim licet τῆς μέσης διαθέσεως dicant, nihil tamen aliud significant, nisi πάθος. Nam hoc est  $\eta\lambda\epsilon\iota\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ , quod  $\eta\lambda\epsilon\iota\phi\theta\eta\nu$  hoc est  $\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ , quod  $\eta\sigma\theta\eta\nu$ . Item  $\epsilon\gamma\rho\alpha\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ ,  $\epsilon\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ ,  $\epsilon\delta\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ , μέσα appellant, quum nihil significant præter actum : hoc est enim  $\epsilon\gamma\rho\alpha\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ , quod  $\epsilon\gamma\rho\alpha\phi\alpha$ , nec unquam dicitur  $\pi\rho\omicron\epsilon\gamma\rho\alpha\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ <sup>38</sup> et hoc  $\epsilon\phi\acute{\alpha}\mu\eta\nu$ , quod  $\epsilon\phi\eta\nu$ ; hoc est  $\epsilon\delta\acute{\omicron}\mu\eta\nu$ , quod  $\epsilon\delta\omega\nu$ . Ergo et illa, quæ superius diximus,  $\phi\iota\lambda\epsilon\mu\alpha\iota$  σου,  $\kappa\acute{\eta}\delta\omicron\mu\alpha\iota$  σου,  $\iota\pi\acute{\alpha}\zeta\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\mu\acute{\alpha}\chi\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\delta\iota\alpha\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\pi\epsilon\rho\iota\beta\acute{\lambda}\epsilon\pi\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\delta\omega\rho\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$ ,  $\chi\alpha\rho\iota\zeta\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\epsilon\upsilon\chi\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\acute{\alpha}\gamma\alpha\mu\alpha\iota$ , quum actum solum significant, μέσα tamen appellantur : licet his similia Latini non communia, sed deponentia nominent. Est et hæc Græcorum a Latinitate dissensio,

(1) Je me porte bien. — (2) J'ai soin de toi. — (3) Je t'épargne. — (4) Je veille sur toi. — (5) Je chevauche sur toi. — (6) Je combats contre toi. — (7) Je converse avec toi. — (8) Je te gratifie. — (9) Je te plais. — (10) Je te prie. — (11) Je t'admire. — (12) Je t'examine. — (13) *Μογεις*. — (14) Je te fais violence. — (15) Je suis violent par toi. — (16) Je te fais esclave. — (17) Je suis par toi réduit en esclavage. — (18) Je fus

*valeo*<sup>(1)</sup>. Mais en même temps que vous trouverez en grec beaucoup de verbes terminés en *ω* et qui expriment un état passif, vous en verrez aussi un grand nombre qui, avec la terminaison *μαι*, auront simplement la signification active, comme *κῆδομαι σου*<sup>(2)</sup>, *φείδομαι σου*<sup>(3)</sup>, *ἐπιμέλομαι σου*<sup>(4)</sup>, *ἰππάζομαι σου*<sup>(5)</sup>, *μάχομαι σοι*<sup>(6)</sup>, *διαλέγομαι σοι*<sup>(7)</sup>, *δωροῦμαι σοι*<sup>(8)</sup>, *χαρίζομαι σοι*<sup>(9)</sup>, *εὐχομαι σοι*<sup>(10)</sup>, *ἀγαμαι σε*<sup>(11)</sup>, *περιβλέπομαι σε*<sup>(12)</sup>. Il y a aussi chez les Grecs des verbes communs qu'ils appellent *μέσα*<sup>(13)</sup>, qui, avec la terminaison *μαι*, expriment à la fois un acte et un état passif, comme *βιάζομαι σε*<sup>(14)</sup>, *βιάζομαι ὑπό σου*<sup>(15)</sup>, *ἀνδραποδίζομαι σε*<sup>(16)</sup>, *ἀνδραποδίζομαι ὑπό σου*<sup>(17)</sup>. Il y a aussi des verbes qui ne sont que passifs, et qui sont ainsi nommés *μέσα*<sup>(13)</sup>, comme *ἡλειψάμην*<sup>(18)</sup>, *ἡσάμην*<sup>(19)</sup>, *ἐλουσάμην*<sup>(20)</sup> : car, quoiqu'on les dise de la voix moyenne, ils n'expriment cependant rien autre chose qu'un état passif. En effet, *ἡλειψάμην*<sup>(21)</sup> est la même chose que *ἡλειφθην*<sup>(22)</sup> ; *ἡσάμην*<sup>(21)</sup>, la même chose que *ἡσθην*<sup>(22)</sup>. Au contraire, *ἐγραψάμην*<sup>(23)</sup>, *ἐφάμην*<sup>(24)</sup>, *ἐδόμην*<sup>(25)</sup>, sont appelés moyens, et pourtant ne signifient absolument qu'un acte. En effet, *ἐγραψάμην*<sup>(23)</sup> a la même valeur que *ἔγραφα*<sup>(23)</sup>, et jamais on ne dit *προεγραψάμην*<sup>(26)</sup>. La même parité existe entre *ἐφάμην*<sup>(21)</sup> et *ἔφην*<sup>(27)</sup>, entre *ἐδόμην*<sup>(21)</sup> et *ἔδων*<sup>(27)</sup>. Ainsi, tous ces verbes que nous avons nommés plus haut : *φιλομαι*<sup>(28)</sup>, *κῆδομαι*<sup>(29)</sup>, *ἰππάζομαι*<sup>(30)</sup>, *μάχομαι*<sup>(31)</sup>, *διαλέγομαι*<sup>(32)</sup>, *περιβλέπομαι*<sup>(33)</sup>, *δωροῦμαι*<sup>(34)</sup>, *χαρίζομαι*<sup>(35)</sup>, *ἔρχομαι*<sup>(36)</sup>, *ἀγαμαι*<sup>(37)</sup>, quoique n'ayant que la signification active, sont cependant appelés *μέσα*<sup>(13)</sup>. En latin de pareils verbes sont appelés non pas communs, mais déponents;

frotté d'huile. — (19) Je fus charmé. — (20) Je fus baigné. — (21) *Aoriste moyen*. — (22) *Aoriste passif*. — (23) J'écrivis. — (24) Je dis. — (25) Je donnai. — (26) *Peut-être pour ὑπό σου ἐγραψάμην*, j'ai été écrit de ta part (voyez la note 37 du texte). — (27) *Aoriste actif*. — (28) Pour *Φιλοῦμαι*, j'aime. — (29) Je m'intéresse à. — (30) Je monte à cheval sur. — (31) Je combats. — (32) Je converse avec. — (33) J'examine. — (34) Je gratifie. — (35) Je cherche à plaire à. — (36) Je m'approche de. — (37) J'admire.



quod quum Latini nunquam verbum commune<sup>39</sup> dicant, nisi quod sit simile passivo, Græci tamen quædam et activis similia μέσα dixerunt, ut πέπηγα, quod μέσον dicitur, et sub activo sono solam significat passionem : hoc est enim πέπηγα, quod πέπηγμαι. Πέπηγα vero, ἀφ' οὗ τὸ πεπληγῶς ἀγορητὴν καὶ κέκοπα, ἀφ' οὗ τὸ ἀμφοτέρω κεκοπῶς, tam de actu, quam de passione dicuntur. Lectum est enim et πεπληγῶς σε, et πεπληγῶς ὑπό σου, πεπληγῶς ἀγορητὴν, καὶ ῥάβδωι πεπληγυῖα. Similiter apud Latinos quædam modo neutra, modo fiunt deponentia, ut *labo labor, fabrico fabricor, ructo et ructor*; quod etiam Græci non ignorant, βουλευόμεαι βουλεύω, πολιτεύόμεαι πολιτεύω.

De defectivis verbis<sup>40</sup>.

Tam apud Græcos, quam apud Latinos, deficient verba in declinatione. Tribus enim modis dicunt verborum evenire defectum, aut intellectu exigente, aut litteris non convenientibus, aut usu desistente. In primis duobus necessitati, in tertio vero reverentiæ obsequimur vetustatis. Intellectu deficient illa, quæ dicuntur πεποιημένα, id est quæ ad similitudinem soni alicujus expressa sunt, ut λιγξὲς βιὸς, σίξῃς ὀφθαλμοῖς, et similia. In his enim verbis nec ulla persona, nec modus declinationis quæritur. Litterarum inconvenientia deficient,

(1) *Moyens*. — (2) J'ai été fixé. — (3) *Moyen*. — (4) *Parfait pass. correspondant de l'actif πέπηγα*. — (5) 1<sup>re</sup> forme du parf. actif de πλάσσω, je frappe. — (6) Ayant frappé l'orateur. — (7) 2<sup>e</sup> forme du parf. actif de κόπτω, je coupe. — (8) Les touchant tous deux. (Hom.,

et il y a cette différence entre les deux langues, que, tandis que les Latins ne donnent jamais à un verbe le nom de déponent, à moins que par sa forme il ne ressemble au passif, les Grecs, au contraire, donnent le nom de μέσα<sup>(1)</sup> à certains verbes à forme active : ainsi πέπηγα<sup>(2)</sup> est μέσον<sup>(3)</sup>, et, tout actif qu'il paraît, il exprime un état passif, et a la même valeur que πέπηγμα<sup>(4)</sup> ; mais πέπληγα<sup>(5)</sup>, d'où πεπληγὼς ἀγορητήν<sup>(6)</sup>, et κέκοπα<sup>(7)</sup>, d'où ἀμφοτέρω κεκοπῶς<sup>(8)</sup>, sont également actifs et passifs : car on trouve πεπληγὼς σε<sup>(9)</sup> et πεπληγὼς ὑπό σου<sup>(10)</sup>, πεπληγὼς ἀγορητήν<sup>(6)</sup>, et ῥάβδωι πεπληγυῖα<sup>(11)</sup>. En latin il y a aussi des verbes qui sont tantôt neutres, tantôt déponents, comme *labo*<sup>(12)</sup>, *labor*<sup>(12)</sup> ; *fabrico*<sup>(13)</sup>, *fabricor*<sup>(13)</sup> ; *ructo*<sup>(14)</sup>, *ructor*<sup>(14)</sup>. De pareils verbes ne sont pas inconnus aux Grecs : βουλεύομαι<sup>(15)</sup>, βουλεύω<sup>(15)</sup> ; πολιτεύομαι<sup>(16)</sup>, πολιτεύω<sup>(16)</sup>.

#### Des verbes défectifs.

Tant chez les Grecs que chez les Latins, les verbes peuvent être défectifs dans leur conjugaison. Cette défectuosité des verbes a lieu de trois manières : ou par un emploi insolite pour satisfaire aux exigences d'une pensée, ou par la rencontre choquante de certaines lettres, ou par désuétude. Dans les deux premiers cas, on cède à la nécessité ; dans le troisième, c'est une espèce d'hommage rendu à l'ancienneté. Les verbes défectueux quant au sens, sont ceux que l'on appelle πεποιημένα<sup>(17)</sup>, ou forgés pour représenter le son de quelque chose, comme λίγξε βιδὸς<sup>(18)</sup>, σίξε ὀφθαλμός<sup>(19)</sup>, et autres semblables, où l'on chercherait en vain la personne ou le mode. Les verbes sont défectueux quant

II. N, 60.) — (9) T'ayant frappé. — (10) Frappé par toi. — (11) Frappée d'une verge. — (12) Je tombe. — (13) Je fabrique. — (14) Je rote. — (15) Je projette. — (16) Je gouverne. — (17) Part. parf. pass. pl. neutre de ποίω, faire. — (18) L'arc frémit. (Hom., II. Δ, 125.) — (19) L'œil bouillonne en sifflant. (Hom., Odyss. I, 395.)

quoties verbum habet ante  $\omega$ ,  $\mu$  vel  $\mu\nu$  hæc enim secundum regulam suam proferri vel in παρακειμένῳ, seu ὑπερσυντελικῷ, vel in ἀορίστῳ, seu μέλλουσι non possunt, ut νέμω quum regulariter fieri debuisset νενέμκα, ἐνενέμκειν, quia non potuerunt hæ litteræ convenire, intercessit  $\eta$ , νενέμηκα, ἐννεμένηκειν· item ἐνέμφθην vel νεμφθήσομαι eandem sumpsere litteram propter euphoniā, ἐνεμήθεν, νεμφθήσομαι. Item in tertia persona singulari, quæ  $\tau$  habet in ultima syllaba, accepta  $\nu$  facit pluralem, λέγεται λέγονται, μάχεται μάχονται. Verum κέκαρται in plurali declinatione  $\nu$  non potuit admittere, ideoque defecit; sic ἔσταλται, sic κέκοπται, et alia mille, et remedium de participio mutuata sunt. Alia sunt apud illos, quæ consuetudo destituit, ut omnia verba quæ desinunt in  $\nu\omega$ , λανθάνω, ἀνδάνω, μανθάνω, quæ non nisi usque ad præteritum imperfectum declinantur. Similiter, quæ in σκω, γηράσκω, τελίσκω, γαμίσκω, τιτρώσκω. Nam quod legimus διδάζω, a themate est non διδάσκω, sed διδάχω, cujus ipdicium est διδαχή. Idem patiuntur, quæ in  $\nu\omega$  exeunt dissyllabis majora, ὀμνύω ὀμνυμι, πηγνύω πηγνυμι, ῥηγνύω ῥηγνυμι. Similiter imperfectum præteritum non excedunt, et quæ in  $\epsilon\iota\omega$  exeunt, ut ὀκνεῖω, γαμησεῖω, βρωσεῖω· nec non et quæ ex mono-

(1) Je distribue. — (2) Au parfait. — (3) Au plus-que-parfait. — (4) J'ai distribué. — (5) J'avais distribué. — (6) Aoriste passif (forme inus.) de νέμω. — (7) Fut. pass. (forme inus.) de νέμω. — (8) Je me fus repu. — (9) Je me repaîtrai. — (10) Il est dit, ils sont dits. — (11) Il combat, ils combattent. — (12) Il est dans l'affliction (parf. pass. 3<sup>e</sup> p. sing. de πείρω). — (13) Il est parti (de στέλλω). — (14) Il a été piqué des vers (de κόπτω). — (15) Je tiens cache. — (16) Je plais. — (17) Je m'instruis. — (18) Je vieillis. —

à la rencontre des lettres, toutes les fois qu'avant  $\omega$  ils ont  $\mu$  ou  $\mu\nu$  : car, soit au parfait, soit au plus-que-parfait, soit à l'aoriste, soit au futur, ces verbes ne peuvent se conjuguer d'après la règle générale :  $\nuέμω$ <sup>(1)</sup>, par exemple, ferait régulièrement  $\nuενέμκα$ <sup>(2)</sup>,  $\epsilonνενέμκειν$ <sup>(3)</sup>; mais, ces lettres ne pouvant se convenir, on a intercalé  $\eta$ , ce qui a fait  $\nuενέμηκα$ <sup>(4)</sup>,  $\epsilonνενημήκειν$ <sup>(5)</sup> :  $\epsilonνέμφθην$ <sup>(6)</sup> et  $\nuεμφθήσομαι$ <sup>(7)</sup> ont pris par euphonie la même lettre :  $\epsilonνεμηθήην$ <sup>(8)</sup>,  $\nuεμηθήσομαι$ <sup>(9)</sup>. La troisième personne du pluriel se forme ordinairement en ajoutant  $\nu$  avant le  $\tau$  de la dernière syllabe :  $λέγεται$   $λέγονται$ <sup>(10)</sup>,  $μάχεται$   $μάχονται$ <sup>(11)</sup>; mais  $κέκαρται$ <sup>(12)</sup> ne peut pas admettre ce  $\nu$  au pluriel, et par cela même il est défectueux : ainsi de  $\epsilonσταλται$ <sup>(13)</sup>, ainsi de  $κέκοπται$ <sup>(14)</sup>, et de mille autres qui sont obligés de se suppléer par l'emprunt du participe. Il en est d'autres enfin que l'usage a abandonnés : tels sont tous ceux terminés en  $\nuω$  :  $λανθάνω$ <sup>(15)</sup>,  $\acute{ανδάνω$ <sup>(16)</sup>,  $μανθάνω$ <sup>(17)</sup>, qui ne se conjuguent que jusqu'à l'imparfait. Il en est de même pour ceux en  $σκω$ , comme  $γηράσκω$ <sup>(18)</sup>,  $τελίσκω$ <sup>(19)</sup>,  $γαμίσκω$ <sup>(20)</sup>,  $τιτρώσκω$ <sup>(21)</sup> : car si nous trouvons  $διδάξω$ <sup>(22)</sup>, ce futur n'est pas formé du présent  $διδάσκω$ <sup>(23)</sup>, mais de  $διδάχω$ <sup>(24)</sup>, dont il reste une trace dans le mot  $διδαχή$ <sup>(25)</sup>. Même défectuosité dans les verbes en  $\nuω$  qui ont plus de deux syllabes :  $\acute{ομνύω}$   $\epsilonμνυμι$ <sup>(26)</sup>,  $πηγνύω$   $πηγνυμι$ <sup>(27)</sup>,  $\acute{ρηγνύω}$   $\acute{ρηγνυμι$ <sup>(28)</sup>. La conjugaison des verbes en  $ειω$ , comme  $\acute{οκνείω$ <sup>(29)</sup>,  $γαμησείω$ <sup>(30)</sup>,  $βρωσειω$ <sup>(31)</sup>, ne dépasse pas non plus l'imparfait, non plus que celles des monosyllabes qui se doublent par  $\iota$ , comme  $τρᾶ$   $τιτρώ$ <sup>(32)</sup>,  $βῶ$   $βιῶ$ <sup>(33)</sup>,  $χρᾶ$   $κιχρᾶ$ <sup>(34)</sup>. Tous ces verbes vont jusqu'à l'imparfait, mais pas au delà. Chez les Latins, en fait de verbes défectifs, on a *inquam*<sup>(35)</sup> et

(19) Je termine. — (20) Je me marie. — (21) J'endomme. — (22) J'enseignerai. — (23) J'enseigne. — (24) *Forme ancienne perdue.* — (25) Enseignement. — (26) Je jure. — (27) J'enfoncé. — (28) Je déchire. — (29) Je suis paresseux. — (30) Je désire un époux. — (31) J'ai envie de manger. — (32) *Thèmes de*  $τιτρώσκω$ , je perce. — (33) *Thèmes de*  $βαίνω$ , je marche. — (34) *Thèmes de*  $κίχρμι$ , je prête. — (35) Dis-je.

syllabo per  $\iota\tilde{\omega}\tau\alpha$  geminantur, ut  $\tau\rho\tilde{\omega}\tau\iota\rho\tilde{\omega}$ ,  $\beta\tilde{\omega}\beta\iota\beta\tilde{\omega}$ ,  $\chi\rho\tilde{\omega}$ ,  $\kappa\iota\chi\rho\tilde{\omega}$ . Hæc omnia usque ad imperfectum tempus possunt extendi, non plus. Apud Latinos deficient *inquam* et *sum*: nam sequentes personæ analogiam primæ personæ non servant; alterum enim facit *inquam*, *inquis*, *inquit*, alterum *sum*, *es*, *est*; et illud quidem in reliquis omnibus defecit temporibus; *sum* vero in aliud transit, ut tempora compleat, *eram*, *fui*, *ero*. Sunt quæ in prima solum persona deficient, *ovas*, *ovat*: *ovo* enim lectum non est. Similiter *daris*, *datur*. *Soleo* nescit futurum. *Verro* perfectum ignorat. *Genui* ex quo themate venit, nullus scit, licet Varro dixerit *genunt*. Nec mirum: nam et apud Græcos tam præterita invenies quam futura quæ præsentī careant,  $\eta\gamma\epsilon\gamma\kappa\alpha$ ,  $\xi\delta\rho\alpha\mu\omicron\nu$ ,  $\omicron\iota\sigma\omega$ .

(Explicit desloratio de libro AMBROSII MACROBII THEODOSII, quam JOHANNES<sup>41</sup> carpserat ad discendas Græcorum verborum regulas.)

---

*sum*<sup>(1)</sup>, dont les autres personnes ne conservent aucune analogie avec la première : car l'un fait *inquam*, *inquis*, *inquit*<sup>(2)</sup> ; l'autre, *sum*, *es*, *est*<sup>(3)</sup> : défectuosité qui se continue dans tous les autres temps. Le verbe *sum*<sup>(1)</sup> a cela de plus, que, pour compléter sa conjugaison, il a recours à d'autres verbes : ainsi *eram*<sup>(4)</sup>, *fui*<sup>(5)</sup>, *ero*<sup>(6)</sup>. Il en est d'autres dont la défectuosité consiste à manquer de la première personne du singulier du présent de l'indicatif. Ainsi, on a *ovas*, *ovat*<sup>(7)</sup>, mais jamais on n'a rencontré *ovo*<sup>(8)</sup>. Il en est de même de *daris*, *datur*<sup>(9)</sup>. *Soleo*<sup>(10)</sup> ne connaît pas de futur. *Verro*<sup>(11)</sup> n'a pas de parfait. On ne saurait dire de quel présent vient le parfait *genui*<sup>(12)</sup>, quoique Varron ait dit *genunt*<sup>(13)</sup> ; et il n'y a rien d'étonnant dans tout cela. Chez les Grecs aussi l'on voit des prétérits et des futurs qui n'ont pas de présent : *ἤνευκα*<sup>(14)</sup>, *ἔδραμον*<sup>(15)</sup>, *οἶσω*<sup>(16)</sup>.

(Ici se termine l'extrait qu'avait fait JEAN, du livre d'AMBROISE MACROBE THÉODOSE, pour enseigner les règles relatives aux verbes grecs.)

(1) Je suis. — (2) Dis-je, dis-tu, dit-il. — (3) Je suis, tu es, il est. — (4) J'étais. — (5) J'ai été. — (6) Je serai. — (7) Tu triomphe, il triomphe. — (8) Je triomphe. — (9) Tu es donné, il est donné. — (10) J'ai coutume. — (11) Je balaye. — (12) J'ai engendré. — (13) *Andab. Sat. Menip.* — (14) J'ai porté. — (15) Je courais. — (16) Je porterai.

## Τὸ ῥῆμα ἑνεργητικὸν

τῆς ὀριστικῆς ἐγκλίσεως κατὰ τὴν πρώτην συζυγίαν  
τῶν περισπωμένων.

## Ἐνεστῶτος.

ποιῶ,  
ποιοῦμεν,

ποιεῖς,  
ποιεῖτε,

ποιεῖ  
ποιοῦσι.

## Παρατατικῷ.

ἐποίουں,  
ἐποιοῦμεν,

ἐποίεις,  
ἐποιεῖτε,

ἐποίει  
ἐποίουں.

## Παρακειμένου.

πεποίηκα,  
πεποιήκαμεν,

πεποίηκας,  
πεποιήκατε,

πεποίηκε  
πεποιήκασι.

## Ἵπερσυντελικῷ.

ἐπεποιήκειں,  
ἐπεποιήκειμεν,

ἐπεποιήκεις,  
ἐπεποιήκειτε,

ἐπεποιήκει  
ἐπεποιήκεισαν.

## Μέλλοντος.

ποιήσω,  
ποιήσομεν,

ποιήσεις,  
ποιήσετε,

ποιήσει  
ποιήσουσι.

## IMPERATIVUS. Ἐνεστῶτος καὶ Παρατατικῷ.

ποίη,  
ποιεῖτε,

ποιεῖτω  
ποιεῖτωσαν.

## Παρακειμένου καὶ Ἵπερσυντελικῷ.

πεποίηκε,  
πεποιήκατε,

πεποιηκέτω  
πεποιηκέτωσαν.

## VERBE ACTIF

*de la première conjugaison des périspomènes.*

### INDICATIF. Présent.

|           |          |                          |
|-----------|----------|--------------------------|
| ποιῶ,     | ποιεῖς,  | ποιεῖ'                   |
| ποιοῦμεν, | ποιεῖτε, | ποιοῦσι <sup>(1)</sup> . |

### Imparfait.

|            |           |                          |
|------------|-----------|--------------------------|
| ἐποίουν,   | ἐποίεις,  | ἐποίει'                  |
| ἐποιούμεν, | ἐποιεῖτε, | ἐποίουν <sup>(2)</sup> . |

### Parfait.

|              |             |                             |
|--------------|-------------|-----------------------------|
| πεποίηκα,    | πεποίηκας,  | πεποίηκε'                   |
| πεποιήκαμεν, | πεποιήκατε, | πεποιήκασι <sup>(3)</sup> . |

### Plus-que-parfait.

|                |               |                                |
|----------------|---------------|--------------------------------|
| ἐπεποιήκειν,   | ἐπεποιήκεις,  | ἐπεποιήκει'                    |
| ἐπεποιήκειμεν, | ἐπεποιήκειτε, | ἐπεποιήκεισαν <sup>(4)</sup> . |

### Futur.

|            |           |                            |
|------------|-----------|----------------------------|
| ποιήσω,    | ποιήσεις, | ποιήσει'                   |
| ποιήσομεν, | ποιήσετε, | ποιήσουσι <sup>(5)</sup> . |

### IMPÉRATIF. Présent et Imparfait.

|          |                             |
|----------|-----------------------------|
| ποιεῖ,   | ποιεῖτω'                    |
| ποιεῖτε, | ποιεῖτωσαν <sup>(6)</sup> . |

### Parfait et Plus-que-parfait.

|             |                                |
|-------------|--------------------------------|
| πεποίηκε,   | πεποιήκέτω'                    |
| πεποιήκετε, | πεποιήκέτωσαν <sup>(7)</sup> . |

(1) Je fais, etc. — (2) Je faisais, etc. — (3) J'ai fait, etc. — (4) J'avais fait, etc. —  
 (5) Je ferai, etc. — (6) Fais. (Point de 1<sup>re</sup> pers. au plur. plus qu'au sing.) — (7) Aie fait.  
 (Même observation.)



## Ἀορίστου καὶ Μέλλοντος.

|           |              |
|-----------|--------------|
| ποιήσον,  | ποιησάτω     |
| ποιήσατε, | ποιησάτωσαν. |

## CONJUNCTIVUS. Ὑποτακτικός. Ἐνεστώτος καὶ Παρατατικού.

|              |             |              |
|--------------|-------------|--------------|
| ἐὰν ποιῶ,    | ἐὰν ποιῇς,  | ἐὰν ποιῇ     |
| ἐὰν ποιῶμεν, | ἐὰν ποιῇτε, | ἐὰν ποιῶσιν. |

## Παρακειμένου καὶ Ὑπερσυντελικού.

|                  |                 |                  |
|------------------|-----------------|------------------|
| ἐὰν πεποιήκω,    | ἐὰν πεποιήκης,  | ἐὰν πεποιήκη     |
| ἐὰν πεποιήκωμεν, | ἐὰν πεποιήκητε, | ἐὰν πεποιήκωσιν. |

## Μέλλοντος.

|                |               |                |
|----------------|---------------|----------------|
| ἐὰν ποιήσω,    | ἐὰν ποιήσης,  | ἐὰν ποιήσῃ     |
| ἐὰν ποιήσωμεν, | ἐὰν ποιήσητε, | ἐὰν ποιήσωσιν. |

## OPTATIVUS. Ἐνεστώτος καὶ Παρατατικού.

|             |          |          |
|-------------|----------|----------|
| εἰ ποιοῖμι, | ποιοῖς,  | ποιοῖ    |
| ποιοῖμεν,   | ποιοῖτε, | ποιοῖεν. |

## Παρακειμένου καὶ Ὑπερσυντελικού.

|                 |              |              |
|-----------------|--------------|--------------|
| εἰ πεποιήκοιμι, | πεποιήκοις,  | πεποιήκοι    |
| πεποιήκοιμεν,   | πεποιήκοιτε, | πεποιήκοιεν. |

## Ἀορίστου.

|               |            |            |
|---------------|------------|------------|
| εἰ ποιήσαιμι, | ποιήσαις,  | ποιήσαι    |
| ποιήσαιμεν,   | ποιήσαιτε, | ποιήσαιεν. |

## Μέλλοντος.

|               |            |            |
|---------------|------------|------------|
| εἰ ποιήσοιμι, | ποιήσοις,  | ποιήσοι    |
| ποιήσοιμεν,   | ποιήσοιτε, | ποιήσοιεν. |

## INFINITIVUS. Ἐνεστώτος καὶ Παρατατικού.

ποιεῖν.

- (1) Aie fait (maintenant), etc., ou aie fait (quand telle autre chose sera faite), etc. —  
 (2) Que je fusse, etc. — (3) Que j'aie ou que j'eusse fait, etc. — (4) Je ferai. — (5) Si je

**Aoriste et Futur.**

|            |                              |
|------------|------------------------------|
| ποιήσον ,  | ποίησάτω                     |
| ποιήσατε , | ποίησάτωσαν <sup>(1)</sup> . |

**SUBJONCTIF. Présent et Imparfait.**

|           |          |                          |
|-----------|----------|--------------------------|
| ποιῶ ,    | ποιῇς ,  | ποιῇ                     |
| ποιῶμεν , | ποιῇτε , | ποιῶσιν <sup>(2)</sup> . |

**Parfait et Plus-que-parfait.**

|               |              |                              |
|---------------|--------------|------------------------------|
| πεποιήκω ,    | πεποιήκης ,  | πεποιήκη                     |
| πεποιήκωμεν , | πεποιήκητε , | πεποιήκωσιν <sup>(3)</sup> . |

**Futur.**

|             |            |                            |
|-------------|------------|----------------------------|
| ποιήσω ,    | ποιήσῃς ,  | ποιήσῃ                     |
| ποιήσωμεν , | ποιήσῃτε , | ποιήσωσιν <sup>(4)</sup> . |

**OPTATIF. Présent et Imparfait.**

|            |           |                          |
|------------|-----------|--------------------------|
| ποιοίμι ,  | ποιοῖς ,  | ποιοῖ                    |
| ποιοίμεν , | ποιοῖτε , | ποιοῖεν <sup>(5)</sup> . |

**Parfait et Plus-que-parfait.**

|                |               |                              |
|----------------|---------------|------------------------------|
| πεποιήκοιμι ,  | πεποιήκοις ,  | πεποιήκοι                    |
| πεποιήκοιμεν , | πεποιήκοιτε , | πεποιήκοιεν <sup>(6)</sup> . |

**Aoriste.**

|              |             |                            |
|--------------|-------------|----------------------------|
| ποιήσαιμι ,  | ποιήσαις ,  | ποιήσαι                    |
| ποιήσαιμεν , | ποιήσαιτε , | ποιήσαιεν <sup>(7)</sup> . |

**Futur.**

|              |             |                            |
|--------------|-------------|----------------------------|
| ποιήσοιμι ,  | ποιήσοις ,  | ποιήσοι                    |
| ποιήσοιμεν , | ποιήσοιτε , | ποιήσοιεν <sup>(8)</sup> . |

**INFINITIF. Présent et Imparfait.**

ποιεῖν <sup>(9)</sup>.

puis, si je pouvais faire, etc. — (6) Que j'aie pu, si j'eusse pu faire, etc. — (7) Si je pus faire, etc. — (8) Pussé-je faire, etc. — (9) Faire.

Παρακειμένου καὶ Ὑπερσυντελικοῦ.

πεποιημέναι.

Ἀορίστου.

ποιῆσαι.

Μέλλοντος.

ποιήσειν.

---

EXCERPTORIS MONITIO.

QUONIAM MACROBIUS THEODOSIUS librum de differentiis deque societatibus verborum utriusque linguae, Græcæ et Latinæ, composuit, in quo varie confuseque verborum regulas miscuerit : visum mihi est primo eundem ejusdem eodem, quo ipse usus est, ordine breviter deflorare, aliquando permutatis, sæpius eisdem, quibus et ille, utendo sermonibus ; deinde singularum conjugationum regulas, in quantum ex rationibus prædicti auctoris colligi potuerunt, exponere. In quibus si quis multa nos prætermisisse perspexerit, sciat illud non nostra desidia esse factum, sed quia de his quæ intacta videntur, aut ambiguam, aut nullam potuimus invenire rationis auctoritatem. Quædam tamen inseruimus, quæ nobis ex proportionem aliorum verisimilia fieri visa sunt. Quum igitur Græci conjugationum suarum numerum denario contineant, verborum tamen omnium bina divisio est : aut enim in περισπώμενα, id est in ea quæ ultimam circumflectunt, aut in βαρύτονα, hoc est penultimam gravem habentia, dividuntur. Addunt quidam tertiam speciem, quam ηρησυνην<sup>42</sup> vocant, id est aculem : habet enim, ut dicunt, acutum in ultima<sup>43</sup>. Macrobius vero duas tantum species ostendit. Unam in his, quibus, ut diximus, ultimam semper circumflexus tenet accentus, atque ideo περισπωμένη meruit appellari, quæ dum im-

## Parfait et Plus-que-parfait.

πεποικέναι <sup>(1)</sup>.

## Aoriste.

ποιῆσαι <sup>(1)</sup>.

## Futur.

ποιήσειν <sup>(2)</sup>.

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR DE CET EXTRAIT.

MACROBE THÉODOSE, ayant composé un livre qui traitait des différences et des rapports des verbes dans les deux langues, savoir la langue grecque et la langue latine, dans lequel se trouvaient confusément mêlées les différentes règles relatives aux verbes, je jugeai à propos de faire d'abord un extrait abrégé de ce même livre dans le même ordre qu'avait adopté son auteur, en changeant quelquefois les expressions, mais le plus souvent les conservant telles qu'elles étaient; ensuite d'exposer, en tant qu'on pouvait les déduire des raisonnements de l'auteur, les règles de chaque conjugaison. Si quelqu'un trouve que nous avons commis beaucoup d'omissions, qu'il sache qu'elles ne doivent pas nous être imputées à négligence; mais les choses que nous avons passées sous silence, c'est que nous n'avons trouvé dans Macrobe que des raisons trop peu claires pour faire autorité, ou que nous n'y en avons trouvé aucune. Cependant nous avons ajouté quelques préceptes qui nous ont paru pouvoir se déduire des autres avec une certaine vraisemblance. Ainsi les Grecs portent à dix le nombre de leurs conjugaisons, et tous les verbes se rapportent à deux grandes divisions: ils sont ou périposomènes, c'est-à-dire ayant un circonflexe sur la dernière syllabe; ou barytons, c'est-à-dire ayant la pénultième affectée d'un accent grave. Certains grammairiens ajoutent une troisième espèce, qu'ils appellent *τηρουνη*, c'est-à-dire à *accent aigu*, car ils ont, comme ils disent, l'accent aigu sur la dernière syllabe. Eh bien, Macrobe ne donne que deux espèces: l'une dans

(1) Avoir fait. — (2) Devoir faire.

mutabiliter in penultima gravem teneat, nullum tamen in fine certum potest habere sonum. Denique barytona dicitur, id est tono extranea in ultima, non quia non habeat, sed quod certum stabilemque habere non possit. Aliquando namque gravatur, aliquando vero acuitur, nunquam tamen circumflectitur. Hoc etiam videtur non esse transeundum, quod quum quorundam auctoritas sola perispomena, ipsiusque tertiæ speciei, quam illi addunt, verba ω naturaliter producto terminari contendat : barytona vero semper ο naturaliter correpto : omnia Græcorum verba una eademque littera producta scilicet ω Theodosius finiri pronuntiet. Inde fit ut illorum finem accentus discernat, non tempus. Videtur quoque idem simili ratione velle, non tamen affirmare, omnia Latinorum verba rationalibus secundum Græcam formam ο producto concludi, quam correpto, quum juxta pæne omnes dichronum sit. Prima igitur species in tribus conjugationibus concludetur, in quibus circumflexus ultimam tanquam perpetuam possidet sedem. Secunda vero sex vel septem videtur comprehendere syzygias, quarum penultimas gravi accentu non dubitant naturaliter esse possessas. Quorum omnium regulas, modo generales, modo speciales, non tamen plene docendas esse promisimus. In qua tamen promissione lectorem præmonemus ne plus quærat, quia nec plus inveniet quam quæ pertinent ad declinationem conformationemque verborum, in quibus pæne tota hujus libelli utilitas, si aliquantula quidem est, versatur. Hinc jam tractare incipientes, primo de perispomenis dicemus; quorum prima ω productum primæ personæ in εῖς diphthongum convertens, secundam efficit personam, ut, φιῶ φιλεῖς, ipsa autem secunda σίγµα sublato tertiam gignit : φιλεῖ. Notandumque quod omnes personæ singulares in hac conjugatione, sicut et in aliis duabus ejusdem speciei, et æqualem syllabarum numerum teneant, et circumflexum semper in ultima custodiant. Prima etiam pluralis a singulari prima egreditur, conversa scilicet ω in ου diphthongum, adjecta syllaba µεν : φιλω

laquelle, comme nous l'avons dit, la dernière prend le circonflexe, et qu'on a, pour cette raison, appelée *périspomène*; ces verbes ont invariablement le ton grave à la pénultième, et la dernière syllabe reste incertaine quant à l'inflexion de la voix; puis il y a l'espèce dite barytone, c'est-à-dire où la dernière syllabe reste étrangère au ton, non qu'elle n'en ait aucun, mais il ne peut être ni certain ni invariable. Quelquefois, en effet, c'est le ton grave, d'autres fois l'aigu, jamais le circonflexe. Une chose encore qu'il est à propos de ne point passer sous silence, c'est que, tandis que la seule autorité de quelques grammairiens donne les verbes périspomènes et ceux de la troisième espèce, que l'on y joint, comme se terminant en  $\omega$  long de sa nature, et les barytons comme finissant toujours en  $o$  naturellement bref, Macrobe prétend que tous les verbes grecs, sans distinction, se terminent par la même lettre longue, à savoir par  $\omega$ : d'où il suit que c'est l'accent tonique et non l'accent prosodique qui distingue leur finale. Notre auteur semble aussi vouloir, sans pourtant l'affirmer, que, par une raison semblable, tous les verbes latins, d'après la forme grecque, admettent plus rationnellement  $o$  long que  $o$  bref pour leur finale, tandis que, suivant la plupart des auteurs, cet  $o$  soit ambigu. La première espèce de verbes comprendra donc trois conjugaisons où le circonflexe gardera comme à perpétuité la dernière place; et la seconde espèce comprendra alors six ou sept conjugaisons où la pénultième aura comme naturellement en partage l'accent grave. Sur tout cela nous avons promis des règles tantôt générales, tantôt spéciales, mais sans nous engager à en instruire à fond; et nous avertissons d'avance le lecteur de ne pas exiger plus de cette promesse, parce qu'il ne trouvera rien au delà de ce qui concerne la conjugaison des verbes et la formation des temps, et que c'est-là l'unique utilité de cet ouvrage, si toutefois il en offre quelque peu. Nous commencerons donc par parler des périspomènes, où l' $\omega$  long de la première personne forme la seconde en se changeant en la diphthongue  $\epsilon\iota\varsigma$ , comme  $\phi\iota\lambda\omega$   $\phi\iota\lambda\epsilon\iota\varsigma$ <sup>(1)</sup>, et la troisième en retranchant le  $\varsigma$ ,  $\phi\iota\lambda\epsilon\iota$ <sup>(2)</sup>; et il est à remarquer que dans cette conjugaison, comme dans les deux autres de la même espèce, toutes les personnes du singulier ont toujours nombre égal de syllabes, et gardent constamment le circonflexe sur la dernière. La première personne du pluriel se forme de la première du singulier en changeant  $\omega$  en la diphthon-

(1) J'aime, tu aimes. — (2) Il aime.

φιλοῦμεν\* secunda pluralis a tertia singulari addita τε, φιλεῖ φιλεῖτε\* tertia vero pluralis a prima ejusdem numeri nascitur, mutata μεν in σι, φιλοῦμεν φιλοῦσιν. Sic igitur verbum activum præsentis temporis indicativi modi primæ conjugationis circumflexibilium flectitur : φιλῶ, φιλεῖς, φιλεῖ\* pluraliter, φιλοῦμεν, φιλεῖτε, φιλοῦσιν. Passivi quoque generis prima persona singularis ab activa prima singulari fit conversio ω in ου, et assumpta μαι, φιλῶ φιλοῦμαι\* secunda semper minor una syllaba, quam prima, invenitur, et in ητα desinit : φιλοῦμαι φιλη\* tertia vero a prima ejusdem generis, mutato μ in τ, et diphthongo ου in ει diphthongum conversa, φιλοῦμαι φιλεῖται, semperque prima et tertia æquasyllabæ fiunt. Prima persona pluralis a prima plurali activa, abjecta ν et addita θα, ubique fit : φιλοῦμεν φιλούμεθα\* secunda pluralis activa movet ταῦ ultimæ suæ in σίγμα et θητα, fitque passiva : φιλεῖτε φιλεῖσθε\* tertia pluralis a tertia singulari passiva oritur, addito ν ad τ, et penultima primæ personæ singularis servata : φιλεῖται φιλοῦνται. Igitur passivi verbi declinatio sic est : φιλοῦμαι, φιλη, φιλεῖται\* pluraliter, φιλούμεθα, φιλεῖσθε, φιλοῦνται.

(1) J'aime, nous aimons. — (2) Il aime, vous aimez. — (3) Nous aimons, ils aiment. — (4) J'aime, tu aimes, il aime. — (5) Nous aimons, vous aimez, ils aiment. — (6) J'aime, je suis aimé. — (7) Je suis, tu es aimé. — (8) Je suis aimé, vous aimez. — (9) Nous

gue ου, et ajoutant μεν : φιλῶ φιλοῦμεν<sup>(1)</sup>; la seconde personne plurielle se forme de la troisième du singulier, en ajoutant τε : φιλεῖ φιλεῖτε<sup>(2)</sup>; et la troisième personne du pluriel vient de la première du même nombre, en changeant με en σι : φιλοῦμεν φιλοῦσιν<sup>(3)</sup>. Ainsi donc le présent indicatif d'un verbe actif de la première conjugaison des circonflexes sera, pour le singulier, φιλῶ, φιλεῖς, φιλεῖ<sup>(4)</sup>; pour le pluriel, φιλοῦμεν, φιλεῖτε, φιλοῦσιν<sup>(5)</sup>. A la voix passive la première personne du singulier se forme de la première du singulier de l'actif, en changeant ω en ου et ajoutant μαι : φιλῶ φιλοῦμαι<sup>(6)</sup>; la seconde est toujours moindre d'une syllabe que la première, et se termine en η : φιλοῦμαι φιλεῖ<sup>(7)</sup>. La troisième se forme de la première du même nombre en changeant μ en τ, et la diphthongue ου en ει : φιλοῦμαι φιλεῖτε<sup>(8)</sup>, et toujours la première et la troisième personne ont égal nombre de syllabes. La première personne du pluriel, dans tous les temps, vient de la pareille personne de l'actif, en retranchant ν et le remplaçant par θα : φιλοῦμεν φιλουμέθα<sup>(9)</sup>. La seconde personne plurielle de l'actif forme celle du passif en changeant le τ de sa finale en σθ : φιλεῖτε φιλεῖσθε<sup>(10)</sup>; et la troisième personne du pluriel vient de la troisième du singulier en faisant précéder le τ d'un ν et conservant la pénultième de la première personne du singulier : φιλεῖται φιλοῦνται<sup>(11)</sup>; le passif sera donc, pour le singulier, φιλοῦμαι, φιλεῖται<sup>(12)</sup>; pour le pluriel, φιλούμεθα, φιλεῖσθε, φιλοῦνται<sup>(13)</sup>.

aimons, nous sommes aimés. — (10) Vous aimez, vous êtes aimés. — (11) Vous aimez, ils sont aimés. — (12) Il est aimé, ils sont aimés. — (13) Je suis, tu es, il est aimé. — (14) Nous sommes, vous êtes, ils sont aimés.



---

## NOTES

### SUR LES DIFFÉRENCES DES VERBES.

---

1. — *Quæ Græce idiomata vocantur.* Le manuscrit de Vienne semble avoir conservé plus fidèlement le préambule de Macrobe :

THEODOSIUS SYMMACHO SUO SALUTEM  
DICIT.

THÉODOSE A SYMMAQUE SON AMI,  
SALUT.

*De verborum Græci et Latini differentiis  
vel societatibus.*

*Des différences ou des rapports  
des verbes grec et latin.*

Quum vel natura vel usus loquendi linguas gentium multiplici diversitate variasset, ceteris aut anhelatu aut sibilo explicantibus loqui suum, solis Græcæ Latinæque et soli leporem et artis disciplinam atque in ipsa loquendi mansuetudine similem cultum et conjunctissimam cognationem dedit. Nam et hisdem orationis partibus, absque articulo, quem Græcia sola sortita est, et hisdem penes singulas partes observationibus sermo uterque distinguitur; pares fere in utroque componendi figuræ; ut propemodum, qui utramvis artem didicerit, ambas noverit. Sed quia ita natura fert, ne quid sic esse alteri simile possit, ut idem illi sit (necesse est enim, omne quod simile est, aliqua differentia ab eo, cui confertur, recedat); ideo, quum partes orationis in utraque lingua arcta inter se similitudine vincerentur, quasdam tamen proprietates, quibus seorsum insignirentur, habue-

Dans l'extrême diversité que la nature ou l'usage ont établie parmi les idiomes des nations, tandis que les autres peuples s'expriment au moyen d'aspirations et de sifflements, deux langues, la grecque et la latine, ont eu seules en partage un éclat égal dans les sons, une conformité de principes et une douceur dans le parler, qui établissent entre elles une affinité des plus étroites. Car, abstraction faite de l'article, échu à la langue grecque seule, elles offrent l'une et l'autre les mêmes parties du discours soumises aux mêmes règles, et presque la même syntaxe; au point que celui qui connaîtrait l'une des deux langues, saurait à peu près les deux. Mais comme, par une loi de la nature, il ne peut exister entre deux objets une similitude tellement parfaite, qu'elle aille jusqu'à l'identique conformité (car il faut nécessairement qu'une chose semblable à une autre qu'on lui compare, s'en éloigne par quelque différence), il en résulte que, malgré les liens dont les unit la ressemblance des parties du discours, elles ont chacune certaines

runt, quæ Græco nomine *idiomata* vocantur.

particularités qui les distinguent, ce qu'en grec on appelle *idiotismes*.

2. — *Διὶκὰ videntur habere.* Ce chapitre est beaucoup plus développé dans le manuscrit de Vienne.

Item prima utriusque verbi societas in hoc est, quod neutrum eorum in casus flectitur; deinde quod ntrumque comitatur persona, numeri, figura, conjugatio, tempus, modus, quem Græci *enclisin* vocant, Latini cum formis in qualitate posuerunt; genus, quod apud Græcos *diathesis* nuncupatur. Horum singulis inspectis sollertius, quæ in his diversa sunt, non latebunt. Circa casus, ut diximus, utrisque perfecta communio est.

Prima utriusque verbi societas est in hoc: nam et neutrum casibus declinatur, et utrumque similiter universis pæne casibus servit, ut *misereor illius, pareo illi, veneror illum, venio ab illo, nitor illo*. Item *Φροντίδω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, Φιλῶ τόνδε*. Ablativum enim, vel quem dicunt septimum, Græcia non recipit. Eadem illis et in personis similitudo est, quia in utroque verbo tres eadem personæ sunt: prima *voco*, secunda *vocas*, tertia *vocat*; et apud illos *καλῶ, καλεῖς, καλεῖ*. Hæc sunt fere quæ habent ita inter se communia, ut in illis omnino non differant. At in numeris hæc una dissensio est, quod *δουλέν* usus in Latinitate nullus admisit. Nam qui putant *fecere, dixere*, dualis esse numeri, subinepti sunt,

La première marque d'affinité qui existe entre les verbes des deux langues, c'est que ni dans l'une ni dans l'autre ils ne connaissent l'inflexion des cas; ensuite, que dans leur marche ils ont le même cortège de personnes, de nombres, de formes, de conjugaisons, de temps, de modes, que les Grecs appellent *diathèse*; et que, comme les Latins ont déterminé la personne par la forme, les Grecs ont basé leur *diathèse* sur le genre. Ayant ainsi soigneusement examiné tous ces points de rapprochement, on verra plus clairement en quoi ils s'éloignent l'un de l'autre. Quant aux cas, ainsi que nous l'avons dit, le rapport est parfait.

Leur première marque d'affinité, c'est que ni l'un ni l'autre n'est assujéti à l'inflexion des cas, mais tous deux ont à leur service presque tous les cas: ainsi, dans le latin, *misereor*<sup>(1)</sup> gouverne le génitif, *pareo*<sup>(2)</sup> le datif, *veneror*<sup>(3)</sup> l'accusatif, *venio*<sup>(4)</sup> l'ablatif avec *ab*, *nitor*<sup>(5)</sup> l'ablatif sans préposition; et en grec, *Φροντίζω*<sup>(6)</sup> le génitif, *πείθομαι*<sup>(7)</sup> le datif, *Φιλῶ*<sup>(7)</sup> l'accusatif. L'ablatif, ou septième cas des Latins, n'est pas admis par les Grecs. Dans les personnes, c'est encore le même rapprochement: trois, d'un côté comme de l'autre. En latin, la première *voco*<sup>(8)</sup>, la seconde *vocas*<sup>(9)</sup>, la troisième *vocat*<sup>(10)</sup>; en grec, *καλῶ*<sup>(8)</sup>, *καλεῖς*<sup>(9)</sup>, *καλεῖ*<sup>(10)</sup>. Tels sont les points dans lesquels la conformité est si parfaite, qu'on ne saurait voir la moindre différence. Quant aux nombres, la seule qui existe consiste dans le duel, que les Latins n'ont pas admis: car c'est se tromper lourdement que de regarder les formes *fecere, dixere* comme des duels, quand

(1) J'ai pitié. — (2) J'obéis. — (3) Je respecte. — (4) Je viens. — (5) Je m'appuie. — (6) Je réfléchis. — (7) J'aime. — (8) J'appelle. — (9) Tu appelles. — (10) Il appelle.

arguente Virgilio, qui verbis talibus  
universisatam vult contineri, ut :

Conticuere omnes.....  
(Æn. lib. II, v. 1.)

et

Una omnes fecere pedem....  
(Æn. lib. V, v. 830.)

Virgile emploie ces formes avec le sens  
bien évident de la pluralité :

Conticuere omnes.....<sup>(1)</sup>

et

Una omnes fecere pedem.....<sup>(2)</sup>

3. — *Similiter* δῶμω. L'exemple n'est pas fort bien choisi : car δῶμω a une signification par lui-même, et veut dire *construire, bâtir*, sans avoir besoin d'être en composition avec οἶκος. Quant à δομείω, c'est différent, et encore on peut dire que c'est une des formes du même verbe δῶμω.

4. — *Ab movetur in* αὐ auctore Cicerone. Toutes les éditions jusqu'ici portaient *ab movetur in auctore Cicerone*. Pontanus se contentait de proposer le retranchement de la préposition *in*, ce qui ne rendait pas la phrase beaucoup plus claire. Enfin MM. d'Eichenfeld et Endlicher (*Analecta grammatica*, p. 150), d'après le texte d'un grammairien anonyme qui semble avoir copié en partie le texte de Macrobe, ont rétabli la phrase par l'insertion de αὐ, qui sert de complément à la préposition *in*, et motive le verbe *movetur*. Je me suis empressé d'introduire cette excellente correction.

5. — *Nigidius*. De tout ce chapitre, le manuscrit de Vienne ne contient que cette phrase :

Nigidius, in *Commentariis grammaticalibus*, verbum *autumo* compositum ait ex præpositione *ab* et verbo *æstimo*, dictumque interise *autumo* tanquam si diceretur *abæstimo*, quod significaret *totum æstimo*. Sed *autumo* non id solum significat *æstimo*, sed et *dico* et *censeo*.

Nigidius, dans ses *Commentaires grammaticaux*, dit que le verbe *autumo* est formé de la préposition *ab* <sup>(3)</sup> et du verbe *æstimo* <sup>(4)</sup>, et qu'on a dit, par une espèce de crase, *autumo* pour *abæstimo*, avec le sens de *totum æstimo* <sup>(5)</sup>. Mais *autumo* n'a pas seulement la valeur de *æstimo*, il a aussi celles de *dico* <sup>(6)</sup> et de *censeo* <sup>(7)</sup>.

6. — *De conjugationibus*. Ce chapitre sur les conjugaisons se retrouve en entier dans le manuscrit de Vienne, mais avec quelques variantes et de plus longs développements, malheureusement incomplets et défigurés par une lacune.

7. — *Quia*. Manuscrit de Vienne : *Quam*.

8. — *Ἀλλεῖς*. Manuscrit de Vienne : « *Καλεῖς*. »

9. — *Secunda in* αἷς (mieux αῖς). Manuscrit de Vienne : « *Secunda in* ᾗς. »

(1) Tous se turent. — (2) Tous manœuvrèrent d'ensemble. — (3) *En composition* : tout à fait, sans restriction. — (4) J'estime. — (5) Ma pensée entière est que. — (6) Je dis. — (7) Je mets à prix.

10. — Τιμαῖς (mieux τιμαῖς). Manuscrit de Vienne : « Τιμαῖς. »
11. — *Deprehenduntur*. Manuscrit de Vienne : *Deprehendentur*.
12. — *Verbi, et si inveneris, etc.* Manuscrit de Vienne : « Verbi. Si inveneris, etc. »
13. — Ζ, *aut duo* σσ. Manuscrit de Vienne : « Ζ ἢ δύο σσ. » C'est tout simplement la même phrase en grec. Il arrive souvent, dans le cours de cet opusculé, qu'une phrase commencée en latin se continue en grec, puis se termine encore en latin.
14. — Ψάλλω. Manuscrit de Vienne : « Πάλλω, » je brandis.
15. — Διὰ καθαροῦ τοῦ ω. L'édition de Deux-Ponts donne τῶν ω, leçon inintelligible; j'ai corrigé d'après l'édition de Padoue, conforme au manuscrit de Vienne.
16. — *In his Latinitati*. Manuscrit de Vienne : « Latinitati in his, etc. »
17. — *Sed sæpe et a fine, etc.* Manuscrit de Vienne : « Sed sæpe a fine, etc. »
18. — Ω *autem naturaliter longa est*. Manuscrit de Vienne : « *longum est*. » Le féminin a quelque chose de surprenant se rapportant à ω : car un usage général a toujours fait regarder les lettres de l'alphabet grec comme du genre neutre; d'abord elles sont telles en grec : ο μικρόν, ω μέγα, ε ψιλόν, υ ψιλόν, et tous les traducteurs latins se sont accordés à leur conserver ce genre; mais on peut sous-entendre *littera*.
19. — *In tertium gradum syllabarum recedit*. Ici le manuscrit de Vienne intercale ce qui suit :

Sed ad propositum revertamur. Omnium igitur verborum apud Latinos omnino conjugationes sunt tres, in quibus, quum nullum verbum in fine, ut diximus, habeat accentum, differentias tamen conjugationum non in prima, sed in secunda persona \* Græco

Mais revenons à notre sujet. Tous les verbes chez les Latins se réduisent à trois conjugaisons; et quoique aucun d'eux, comme nous l'avons déjà dit, ne porte d'accent sur la finale, cependant nous distinguons ces conjugaisons non par la première personne, mais par la seconde, suivant en cela l'exem-

\* Pour comprendre ce passage, il faut observer que les anciens grammairiens latins se basaient, dans la distinction des conjugaisons, non, comme les modernes, sur le présent de l'infinitif et la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif, mais sur cette deuxième personne uniquement. Ainsi, n'ayant que les trois terminaisons *as, es, is*, ils ne comptaient que trois conjugaisons, la première où se trouvaient les verbes en *are*, la deuxième qui comprenait ceux en *ere, eo, es*; restaient donc pour la troisième tous les verbes qui ont *is* à la deuxième personne, comprenant ceux en *ire, io, is*, qu'ils appelaient troisième longue, et ceux en *ere, o, is*, et en *ere, io, is*, qu'ils appelaient troisième brève.

querimus exemplo, quod apud illos in solis circumflexilibus observari solet. Prima ergo Latinorum conjugatio in secunda persona primæ positionis verbo activo et neutro habet *a* . . . gravi accentu sunt.

ple des Grecs, qui pourtant ne font cette observation que pour leurs circonflexes. Ainsi, la première conjugaison des Latins se caractérise par la lettre *a* de la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif. . . . portent l'accent grave.

20. — *Proferuntur*. Dans le manuscrit de Vienne, les deux mots *non simpliciter*, qui, ici, se lisent immédiatement après *Græcorum verborum* et avant la phrase incidente, sont transportés après cette phrase, immédiatement avant *proferuntur*. Le sens n'est aucunement intéressé dans cette variante; mais la phrase, ce me semble, est un peu meilleure.

21. — *Facit* τῷψω. Manuscrit de Vienne : « τῷψω facit. » Simple transposition.

22. — *Similiter in passivo, etc.* Dans le manuscrit de Vienne, cette phrase se trouve ainsi changée :

Sed et in passiva ejusdem verbi declinatione sæpe contingit repetitio variata temporibus, contenta simplicibus Latinitate compendiis.

Mais au passif du même verbe, la conjugaison offre les mêmes variétés dans les temps, pendant que le latin les restreint à la plus grande simplicité.

23. — *De tempore præsentis*. Ce chapitre est remplacé par ce qui suit dans le manuscrit de Vienne :

Præsens tempus in secunda conjugatione vel tertia producta in *io* exeuntium secundam personam una syllaba profert minorem : *doceo, doces; ambio, ambis* : idem patitur et tertia correpta, si *i* ante *o* habeat, ut *capio, capis; pario, paris*. At in prima et ceteris verbis tertiæ correptæ idem manet numerus syllabarum in prima secundaque persona : *seco, secas; dico, dicis*. Græcorum vero omnia verba quæ in  $\omega$  exeunt, seu perispomena, seu barytona sint, in quacumque conjugatione eundem tam in prima quam in secunda persona servant numerum syllabarum.

Le présent, dans les verbes de la seconde conjugaison et dans ceux de la troisième longue en *io*, perdent une syllabe à la deuxième personne : *doceo, doces* <sup>(1)</sup>; *ambio, ambis* <sup>(2)</sup>. Il en est de même pour les verbes de la troisième brève où l'*o* final est précédé d'un *i*, comme *capio, capis* <sup>(3)</sup>; *pario, paris* <sup>(4)</sup>; mais dans ceux de la première et dans tous les autres de la troisième brève, le nombre des syllabes reste le même à la première et à la deuxième personne : *seco, secas* <sup>(5)</sup>; *dico, dicis* <sup>(6)</sup>. Quant aux verbes grecs, tous ceux qui sont terminés en  $\omega$ , perispomènes ou barytons, conservent invariablement le même nombre de syllabes à la première et à la deuxième personne.

(1) J'enseigne, tu enseignes. — (2) Je cèins, tu cèins. — (3) Je prends, tu prends. — (4) J'enfante, tu enfantes. — (5) Je coupe, tu coupes. — (6) Je dis, tu dis.

Porro in verbis vel apud Latinos in *or*, vel apud Græcos in *μαι* exeuntibus, syllabas contraria vicissitudo dispensat; nam secunda conjugatio et tertia producta vel correpta *i* ante *or* eundem numerum retinent syllabarum in utraque persona: *doceor, doceris*; *nutrior, nutriris*; *capior, caperis*, quum in activo modo horum verborum secunda minuatur; in prima autem conjugatione et ceteris tertiæ correptæ verbis una syllaba crescit in secunda persona: *amor, amaris*; *dicor, diceris*, quum in activo pares in utraque persona syllabæ maneant. At in Græcis omne præsens tempus quod in *μαι* terminatur, omnimodo in secunda persona unam syllabam minuit: *φιλοῦμαι, Φιλῶ*; *γράφωμαι, γράφω*, et similia, quum in activo pares syllabas utraque persona servaverit.

Les verbes en *or* des Latins et ceux en *μαι* des Grecs se distinguent à cet égard par une disposition tout à fait contraire. En effet, la deuxième conjugaison latine et la troisième longue, ou brève en *ior*, sont parisyllabiques: *doceor, doceris* <sup>(1)</sup>; *nutrior, nutriris* <sup>(2)</sup>; *capior, caperis* <sup>(3)</sup>; tandis qu'à l'actif la deuxième personne perd une syllabe; et la première conjugaison, ainsi que tous les verbes de la troisième brève, augmentent d'une syllabe à la deuxième personne: *amor, amaris* <sup>(4)</sup>; *dicor, diceris* <sup>(5)</sup>; tandis qu'à l'actif ils sont restés parisyllabiques. Chez les Grecs, au contraire, tout présent terminé en *μαι* perd une syllabe à sa deuxième personne: *Φιλοῦμαι, Φιλῶ* <sup>(6)</sup>; *γράφωμαι, γράφω* <sup>(6)</sup>, etc.; tandis qu'à l'actif le nombre des syllabes reste le même aux deux personnes.

24. — *De præterito imperfecto*. Sur l'imparfait, le manuscrit de Vienne ne contient que cette phrase :

In omni imperfecto tempore prima apud Latinos syllaba nec adiectione nec permutatione variatur; nam sive præsens tempus incipiat a vocali, eadem vocalis in imperfecti declinatione servatur, ut *ago, agebam*; sive præsentis tempore initium consonans faciat, nulla imperfecto tempori vocalis accedit: *rogo, rogabam*.

La première personne de l'imparfait chez les Latins n'éprouve ni changement ni accroissement dans aucun verbe: car, soit que le présent ait pour première lettre une voyelle, et alors cette voyelle se conserve à l'imparfait: *ago, agebam* <sup>(7)</sup>; soit qu'il commence par une consonne, en ce cas cette consonne ne s'adjoint aucune voyelle à l'imparfait: *rogo, rogabam* <sup>(8)</sup>.

25. — *De tempore perfecto*. Ce chapitre sur le parfait est ainsi rapporté par le manuscrit de Vienne :

Item necessarium regulariter præmonemus, quod apud Græcos perfectum tempus non a præsentis, sed ex futuro velut de quadam prima posi-

Nous allons aussi prévenir, comme d'une chose dont la connaissance est nécessaire, que chez les Grecs le parfait ne se forme pas du présent, mais

(1) On m'instruit, on t'instruit. — (2) On me nourrit, on te nourrit. — (3) On me prend, on te prend. — (4) Je suis, tu es aimé. — (5) On me nomme, on te nomme. — (6) On m'inscrit, on t'inscrit. — (7) J'agis, j'agissais. — (8) Je prie, je priais.

tionem et originem sui figuratur. Nec tamen te moveat cur transactum de necdum facto figurari dicitur astimantem, quod præteritum antiquius sit futuro. Sed non ita est. Omne enim quod factum est prius faciendum fuit, deinde factum est, et hoc quod præteritum est, aliquando futurum fuit; jure ergo de venturo quod jam venit efficitur, quia natura fore prius est quam fuisse. Item apud Græcos nunquam præteritum perfectum in duabus syllabis invenitur, sed est interdum sex syllabarum, ut *πεπολεμάρχηκα*, est quinque, ut *πεπολέμηκα*, est quatuor, ut *πεποίηκα*, est trijum, ut *λέλυκα*, nec unquam invenies trisyllabo minus: necesse est enim, ut sit prima syllaba declinationis, secunda originis, tertia finalis, ut *λέλυκα*; *λε* prima syllaba declinationis est, quæ inducit magnum augmentum; *λυ* originis est, quia prima verbi positio ab hac incipit; *κα* finalis est. Nec te moveat *οἶδα*, quod disyllabum est, nam *παρακείμενος* habetur; hoc enim multiplicatione corruptum docetur, nam præter hoc nullum perfectum tempus ab *οι* diphthongo incipit: hujus verbi origo est *εἶδω*, et mutari *ει* in *οι* salva et incorrupta ratione non habuit. . . . . inde *εἶδεν* debuit esse præterito perfecto. . . . .

bien du futur, comme de son thème primitif et de son origine. Et ne soyez pas étonné qu'un temps passé trouve sa source dans un temps qui ne l'est pas, vous arrêtant à l'idée que le passé précède le futur: car tout fait actuellement accompli a été d'abord à accomplir, puis a été accompli. Ainsi, ce qui maintenant est passé, il y a eu un moment où il a été à venir. C'est donc à juste titre que le présent se forme du futur, puisque la nature veut que les choses soient à faire avant d'être faites. Une autre remarque relativement au parfait des Grecs, c'est que jamais il n'est de deux syllabes seulement, mais tantôt de six, comme *πεπολεμάρχηκα*<sup>(1)</sup>; ou de cinq, comme *πεπολέμηκα*<sup>(2)</sup>; ou de quatre, comme *πεποίηκα*<sup>(3)</sup>; ou de trois, comme *λέλυκα*<sup>(4)</sup>, jamais moins: car il faut une syllabe pour la formation du temps, une pour le radical, et une finale. Dans *λέλυκα*<sup>(4)</sup>, *λε* est le grand augment déterminatif du temps; *λυ* est le thème: c'est par cette syllabe que le verbe commence à l'indicatif; *κα* est la terminaison. Mais, direz-vous, *οἶδα*<sup>(5)</sup> est dissyllabe, et cependant il a la valeur du parfait: oui, mais c'est un abus introduit par le fréquent usage du mot, car aucun autre parfait ne commence par la diphthongue *οι*. Il vient du verbe *εἶδω*<sup>(6)</sup>, et la diphthongue *ει* ne pouvait, sans blesser la règle et autrement que par corruption, se changer en *οι*. . . . . Ainsi on a dû avoir *εἶδεν* au parfait. . . . .

MM. d'Eichenfeld et Endlicher comblent ainsi cette dernière lacune:

« Quoties perfectum a longa oritur, necesse est plusquamperfectum ab eadem semper incipere; inde *οἶδεν* debuit esse præterito plusquamperfecto, quum tamen sit *εἶδεν*. »

« Toutes les fois qu'un parfait commence par une longue, cette même longue doit subsister au plus-que-parfait: ainsi on a dû avoir *οἶδεν*, quoiqu'on ait *εἶδεν*. »

(1) De *πολεμαρχῶ*, j'ai été polémarque. — (2) De *πολεμῶ*, j'ai fait la guerre. — (3) De *ποιῶ*, j'ai fait. — (4) De *λύω*, j'ai délié. — (5) J'ai vu, je sais; de *εἶδω*. — (6) Je vois.

26. — *Excepto* γ. J'ai sous les yeux quatre éditions estimées de Macrobe : celle de Leyde, 1628; celle de Padoue, 1736; celle de Leipzig, 1774; enfin celle de Deux-Ponts, qui toutes quatre ont admis le γ. Je ne puis croire pourtant que Macrobe ou son *excerptor* aient pu sérieusement mettre cette consonne en dehors de la règle commune. Je pense donc (et je me trouve en ceci d'accord avec le savant helléniste M. Mottet, suivant une note qui accompagne la traduction qu'il a donnée de ce traité extrait de Macrobe) qu'il faut lire ici *excepto* ρ. En effet, il est facile d'expliquer comment les premiers copistes ont pu faire une erreur qui se sera transmise depuis d'édition en édition, quand on observe que le ρ, si sa boucle supérieure se trouve n'être pas exactement fermée, peut aisément se confondre avec la seconde forme du γ (r).

27. — *Δαλήσω, πράξω, γράψω*. Le manuscrit de Vienne, qui ne dit rien du plus-que-parfait, ne donne sur le futur que cette première phrase des éditions.

28. — *Spiritus vehementiorem aut recipit, aut tenuit*. Je maintiens *tenuit*, malgré la leçon proposée par Opsopœus, qui voudrait *renuit*, et celle de Pontanus, qui remplace *tenuit* par *tenuat*. Il me semble, et je suis convaincu, que notre auteur regarde l'esprit rude de ξω comme naturel au verbe, et que, dans sa pensée, le présent et les autres temps où figure le χ ne sont sans aspiration initiale qu'à cause de la présence de cette même lettre. S'il en est réellement ainsi, il sera donc vrai de dire que le futur a conservé (*tenuit*) l'accentuation plus forte (*spiritus vehementiorem*), ou que si ailleurs il l'a perdue, ici il la reprend (*recipit*).

29. — *De præsenti tempore passivo*. Le commencement de ce chapitre se trouve dans le manuscrit de Vienne. Le texte s'interrompt aux mots *indicium est*.

30. — *Item*. Cette conjonction, si souvent répétée dans notre auteur, ne doit pas se traduire par les mots insignifiants *de même*, qui semblent annoncer un rapport de connexité où souvent il n'y en a aucun. C'est tout simplement le *item* tel que nous le connaissons dans nos inventaires et dans certains testaments, et qui équivaut à ces mots : *autre article*. C'est dans ce sens que désormais je le traduirai le plus souvent.

31. — *Indicativus habet solutam*. MM. d'Eichenfeld et Endlicher proposent de lire ici *absolutam* au lieu de *solutam*, d'après l'auteur anonyme du fragment de *Verbo*, inséré dans leurs *Analecta grammatica*, p. 145 et suiv.



32. — Τετίμημαι τετίμησαι. A voir les exemples qu'affecte de citer notre auteur, on pourrait croire que les verbes péri-spomènes sont seuls dans le cas dont il s'agit; cependant les prétérits de tous les verbes en ω sont soumis à la même règle.

33. — *Persona secunda pluralis*. Ici l'exemple n'est pas en rapport avec la règle, et il est à conjecturer, avec M. Mottet, que le texte de la règle est fautif, et qu'au lieu de *persona secunda pluralis*, il devrait y avoir *persona secunda singularis*, etc. Avec cette correction, tout s'entend parfaitement; la règle devient claire, et les exemples sont conséquents.

34. — *Equidem concessero*. Avant la découverte récemment faite du traité de Cicéron de *Republica*, on n'en connaissait l'existence que par les fragments épars çà et là dans Fronton, Nonius, Diomède, saint Augustin, Lactance, Sènèque, Macrobe, Aulu-Gelle, Priscien, Ammien-Marcellin et Cicéron lui-même. La phrase que nous avons ici est la seule citée par Macrobe.

35. — Σπειραι. Il est d'autant plus étonnant de voir figurer ici comme semi-voyelles les lettres λ, μ, ν, ρ. que, quelques lignes plus bas, la lettre λ se trouve rangée dans la série où naturellement l'ont placée tous les grammairiens.

36. — *Contigit me venisse*. Il est évident qu'il y a ici une lacune, et qu'il manque un membre de phrase corrélatif à la partie grecque : συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, comme *contigit me venisse*, répond à συνέβη με ἐκλυθῆναι.

37. — *Sternuit omen amor*. Théocrite (*Idylle* xviii, v. 16, *Épithalame* d'Hélène) met dans la bouche de Ménélas les vers suivants :

Ὀλβιε γάμβρ', ἀγαθός τις ἐπίπταρεν ἐρχομένῳ τοι  
Ἐς Σπάρταν, ἄπερ ἀρίστεες, ὥς ἀνύσοιο.  
Μοῦνος ἐν ἡμιθέοις Κρονίδαν Δία πενθερόν ἔξεις.

« Heureux époux, quelque dieu éternua pour toi lorsque tu vins à Sparte comme les autres héros qu'attirait le même but, et la faveur céleste t'a fait cette destinée, que, seul parmi les demi-dieux, tu auras pour beau-père Jupiter, fils de Saturne. » (Trad. de M. REQUIER.)

*Sternuere*, que j'ai rendu simplement par *éternuer*, est ici équivalent à *annuere*, *favere*. Il semble que, dans la pensée des Latins et des Grecs, l'abaissement de tête auquel l'éternuement contraint, provient de la puissance secrète de quelque dieu qui vous force à un mouvement signe ordinaire de l'approbation.

38. — *Nec unquam dicitur* προειρησάμην. Je ne saisis pas le

raisonnement de l'auteur : il faut qu'il y ait ici quelque lacune , ou peut-être le dernier mot grec est-il tronqué ; car ce n'est pas l'adjonction d'une préposition qui ferait que *ἔγραφα* et *ἔγραψάμην* dussent ou ne dussent pas avoir la même signification. L'édition de Leipzig propose de remplacer *προεγραψάμην* par *ὑπό σου ἔγραψάμην*. Cette correction est fort plausible.

39. — *Verbum commune*. Verbe commun. C'est ainsi que les Grecs appellent ce que les Latins nomment un verbe déponent.

40. — *De defectivis verbis*. Le texte du manuscrit de Vienne, où manquent les dix-sept chapitres qui précèdent, se termine par un court extrait sur les termes défectueux, qui se distingue par quelques variantes du texte des éditions.

*De defectivis verbis vel dictionibus.*

Tam apud Græcos quam apud Latinos, aliqua verba in declinatione deficiunt. De his Græcorum ista definitio est. Tribus enim modis dicunt evenire defectum, aut intellectu exigente, aut litteris non convenientibus, aut usu desistente. Ex his in duobus prioribus modis servimus necessitati, in tertio reverentiæ vetustatis obsequimur. Per intellectum verba deficiunt omnia, quæ dicuntur *πεποιημένα*, id est, quæ ad similitudinem soni alicujus expressa sunt, ut *λίγξε βιδς*, *σίξε ὀφθαλμδς*, et similia : in his enim verbis nec aliæ personæ quærendæ sunt, nec in alios modos flectenda declinatio, quia tantum voces sunt expressæ ad soni imitationem quem adsignare volumus.

*Des verbes défectifs et des termes défectueux.*

Il y a des verbes, tant chez les Grecs que chez les Latins, dont la conjugaison est défective. Or la défectuosité dans les verbes peut avoir lieu de trois manières, ou par l'exigence de leur signification, ou pour éviter une rencontre désagréable de lettres, ou par désuétude. Dans les deux premiers cas, c'est une nécessité à laquelle il faut céder. Quant au troisième, respect à l'ancienneté. Il est des verbes qu'on appelle *πεποιημένα*, c'est-à-dire forgés par onomatopée, comme *λίγξε βιδς*, *σίξε ὀφθαλμδς*, et semblables; ceux-là sont toujours défectueux en raison de leur signification, et l'on chercherait en vain à compléter leur conjugaison par d'autres personnes, d'autres modes, parce que ce sont des mots forgés exprès pour telles ou telles circonstances, en imitation de tel ou tel son.

41. — *Johannes*. — Voir ce qui est dit dans l'Avertissement sur l'auteur présumé de cet Extrait.

42. — *Ἡρσυνην*. J'ai cherché inutilement à donner à ce mot une physionomie grecque. Tel qu'il est, il n'existe point dans la langue, et je ne devine pas quel mot il peut remplacer qui lui ait ressemblé, même de loin. Car le mot *ἄρτωνος*, que réclame le sens, comme dit Is. Pontanus, ne rappelle en rien les éléments de ce que nous avons sous les yeux.

43. — *Acutum in ultima*. Il n'y a pas dans toute la langue grecque d'accent aigu ou grave sur la dernière syllabe, qui soit tel par la nature du mot : c'est la position qui le détermine. Ainsi une ponctuation, une enclitique changeront en aigu un accent grave final, qui en toute autre position redeviendra ce qu'il était. Quant à la valeur de l'accent aigu, il ne faut la considérer comme étant constamment ce que nous entendons par aigu, et c'est ce que l'auteur de l'Extrait semble faire pressentir quand il dit : *Habet enim, ut dicunt, acutum in ultima*. Ces deux mots, *ut dicunt*, sont comme un avertissement que ce que les Grecs appellent aigu n'est pas réellement notre aigu.

---

**LE**  
**SONGE DE SCIPION**

**TRADUCTION NOUVELLE**

**PAR M. N. A. DUBOIS**

*Professeur de l'Université.*

---

# M. T. CICERONIS

## SOMNIUM SCIPIONIS

EX LIBRO SEXTO DE REPUBLICA.

---

QUUM in Africam venissem<sup>(1)</sup>, M'. Manilio consuli ad quartam legionem tribunus, ut scitis, militum, nihil mihi potius fuit, quam ut Masinissam convenirem, regem familiæ nostræ justis de causis amicissimum. Ad quem ut veni, complexus me senex collacrymavit, aliquantoque post suspexit in cælum; et, « Grates, inquit, tibi ago, summe sol, vobisque, reliqui cœlites, quod, antequam ex hac vita migro, conspicio in meo regno et his tectis P. Cornelium Scipionem, cujus ego nomine ipso recreor: ita nunquam ex animo meo discedit illius optimi atque invictissimi viri memoria. » Deinde ego illum de suo regno, ille me de nostra republica percunctatus est, multisque verbis ultro citroque habitis, ille nobis consumptus est dies. Post autem regio apparatu accepti, sermonem in multam noctem produximus, quum senex nihil nisi de Africano loqueretur, omniaque ejus non facta solum sed etiam dicta meminisset.

Deinde, ut cubitum discessimus, me et de via, et qui ad multam noctem vigilassem, arctior, quam solebat, somnus complexus est. Hic mihi (credo equidem ex hoc, quod eramus loquuti: fit enim fere, ut cogitationes sermonesque nostri pariant aliquid in somno tale quale de Homero scribit Ennius, de quo videlicet sæpissime vigilans solebat cogitare et loqui), Africanus se ostendit illa forma, quæ mihi ex imagine ejus, quam ex ipso, erat notior: quem ut agnovi, equidem cohorrui; sed ille, « Ades, inquit, animo, et omitle timorem, Scipio, et quæ dicam trade memoriæ.

« Videsne illam urbem, quæ parere populo Romano coacta

(1) Scipio loquitur.

---

M. T. CICÉRON.

## LE SONGE DE SCIPION

FRAGMENT DU SIXIÈME LIVRE DE LA RÉPUBLIQUE.

---

A MON arrivée en Afrique<sup>(1)</sup>, où j'étais, comme vous le savez, tribun de la quatrième légion sous le consul M'. Manilius, mon premier soin fut d'aller trouver le roi Masinissa, que de justes motifs liaient à notre famille par la plus étroite amitié. Dès que je fus en sa présence, ce vieillard m'embrassa, mêla ses larmes aux miennes; puis, levant les yeux au ciel: «Grâces te soient rendues, dit-il, ô soleil, roi des astres, et à vous tous, dieux célestes, car, avant de quitter la vie, je vois dans mon royaume et sous le toit de mes aïeux, P. Cornelius Scipion; et ce nom seul me ranime: tant mon âme conserve toujours le souvenir du héros vertueux et invincible qui l'a porté!» Ensuite je le questionnai sur ses États, il me parla de notre république, et l'épanchement de ces confidences mutuelles remplit pour nous le reste du jour. Après un repas vraiment royal, notre entretien se prolongea fort avant dans la nuit; le vieillard ne parlait que de l'Africain, dont il se rappelait toutes les actions et même toutes les paroles.

Enfin nous nous séparons pour prendre du repos: quant à moi, la fatigue du voyage et d'une si longue veille me plongea dans un sommeil plus profond qu'à l'ordinaire. Alors, par suite sans doute de notre conversation, car il arrive souvent que les idées et les discours de la journée produisent, dans le sommeil, une impression semblable à celle qu'Ennius dit avoir éprouvée au sujet d'Homère, l'objet constant de ses pensées et de ses entretiens pendant le jour; l'Africain m'apparut sous ces traits qui m'étaient familiers, plutôt pour avoir contemplé ses images, que pour l'avoir vu lui-même: je le reconnus, et l'effroi me glaça; mais lui, «Rassure-toi, me dit-il, bannis toute crainte, Scipion, et grave mes paroles dans ton souvenir.

«Vois-tu cette ville qui, forcée par moi d'obéir au peuple

(1) C'est Scipion qui parle.

per me, renovat pristina bella, nec potest quiescere (ostendebat autem Carthaginem de excelso, et pleno stellarum, illustri et claro quodam loco), ad quam tu oppugnandam nunc venis pæne miles? Hanc hoc biennio consul evertes, eritque cognomen id tibi per te partum, quod habes adhuc a nobis hereditarium. Quum autem Carthaginem deleveris, triumphum egeris, censorque fueris, et obieris legatus Ægyptum, Syriam, Asiam, Græciam, deligere iterum consul absens, bellumque maximum conficies, Numantiam excindes. Sed quum eris curru Capitolium invectus, offendes rempublicam perturbatam consiliis nepotis mei. Hic tu, Africane, ostendas oportebit patriæ lumen animi, ingenii, consilii tui. Sed ejus temporis ancipitem video quasi fatorum viam: nam quum ætas tua septenos octies solis anfractus reditusque converterit, duoque hi numeri, quorum uterque plenus, alter altera de causa, habetur, circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint; in te unum atque in tuum nomen se tota convertet civitas: te senatus, te omnes boni, te socii, te Latini intuebuntur; tu eris unus, in quo nitatur civitatis salus; ac ne multa, dictator rempublicam constituas oportet, si impias propinquorum manus effugeris. »

Hic, quum exclamasset Lælius, ingemuissentque ceteri vehementius, leniter arridens Scipio, « Quæso, inquit, ne me e somno excitetis, et pax sit rebus; audite cetera.

« Sed quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto: omnibus, qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in cælo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruuntur. Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quam concilia cætusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur. Harum rectores et conservatores hinc profecti, huc revertuntur. »

Hic ego, etsi eram perterritus non tam metu mortis quam insidiarum a meis, quæsivi tamen, viveretne ipse, et Paullus pater, et alii, quos nos extinctos arbitraremur. « Immo vero, inquit, ii vivunt, qui ex corporum vinculis, tanquam e carcere, evolaverunt; vestra vero quæ dicitur vita, mors est: quin tu aspicias ad te venientem Paullum patrem. » Quem ubi vidi,

romain, renouvelle d'anciennes guerres, et ne peut rester en repos (et d'un lieu élevé, parsemé d'étoiles, et tout resplendissant de lumière, il me montrait Carthage)? tu viens l'assiéger aujourd'hui, presque soldat encore. Dans deux ans, consul, tu la renverseras, et tu auras par toi-même conquis pour toi ce surnom que tu tiens de moi comme un héritage. Destructeur de Carthage, triomphateur, censeur, lieutenant du peuple de Rome dans l'Égypte, la Syrie, l'Asie et la Grèce, en ton absence, élu consul pour la seconde fois, tu termineras une guerre des plus importantes, tu ruineras Numance. Mais après que, sur un char triomphal, tu auras monté au Capitole, tu trouveras la république toute bouleversée par les projets ambitieux de mon petit-fils. Là, Scipion, tu devras faire briller pour la patrie le flambeau de ton âme, de ton génie, de ta sagesse. A cette époque, la marche des destinées me paraît comme incertaine : car, lorsque la vie mortelle aura vu passer huit fois sept révolutions du soleil, et que ces deux nombres, parfaits l'un et l'autre pour des causes différentes, auront, par le cours de la nature, complété pour toi la somme fatale ; c'est vers toi seul, vers ton nom que Rome entière tournera les yeux : c'est toi que le sénat, toi que tous les bons citoyens, toi que les alliés, toi que les Latins chercheront de leurs regards ; sur toi seul reposera le salut de l'État ; enfin, dictateur, il te faudra réorganiser la république, si tu échappes aux mains parricides de tes proches. »

A ces mots, Lélius jette un cri d'effroi, et tous les autres poussent de profonds gémissements ; mais Scipion reprend avec un léger sourire : « Ne me réveillez pas ; silence et attention.

« Afin de t'animer d'un nouveau zèle pour le salut de ton pays, apprends, ô vainqueur de l'Afrique, que tous ceux qui auront sauvé, défendu, agrandi leur patrie, ont dans le ciel une place fixe et marquée, où ils doivent jouir d'une vie et d'un bonheur éternels. Car le Dieu suprême, qui régit le monde entier, ne voit rien avec plus de plaisir sur la terre, que ces assemblées, ces sociétés d'hommes réunis sous l'empire des lois, et que l'on nomme cités. Les génies tutélaires, qui gouvernent les peuples, partent d'ici, et c'est ici qu'ils reviennent. »

A ce discours, vivement troublé, moins par la crainte de la mort que par l'idée de la trahison des miens, je lui demandai pourtant si lui-même, si Paul Émile, mon père, vivait encore, ainsi que tant d'autres qui, à nos yeux, ne sont plus. « Dis plutôt, reprit-il, ceux-là vivent, qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison ; ce que vous appelez la vie, c'est



equidem vim lacrymarum profudi; ille autem me complexus, atque osculans, flere prohibebat.

Atque ego ut primum, fletu represso, loqui posse cœpi, « Quæso, inquam, pater sanctissime atque optime, quoniam hæc est vita, ut Africanum audio dicere, quid moror in terris, quin hinc ad vos venire propero? — Non est ita, inquit ille: nisi deus is, cujus hoc templum est omne quod conspicias, istis te corporis custodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non potest. Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in hoc templo medium vides, quæ terra dicitur: hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis; quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili. Quare et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis; nec injussu ejus, a quo ille est vobis datus, ex hominum vita migrandum est, ne munus humanum, assignatum a Deo, defugisse videamini. Sed sic, Scipio, ut avus hic tuus, ut ego, qui te genui, justitiam cole, et pietatem; quæ quum sit magna in parentibus et propinquis, tum in patria maxima est: ea vita via est in cælum, et in hunc cœtum eorum qui jam vixerunt, et corpore laxati illum incolunt locum quem vides. »

Erat autem is splendidissimo candore inter flammæ circus elucens, quem vos, ut a Graiis accepistis, Orbem Lactæum nuncupatis: ex quo omnia mihi contemplanti præclara cetera et mirabilia videbantur. Erant autem eæ stellæ quas nunquam ex hoc loco vidimus; et eæ magnitudines omnium quas esse nunquam suspicati sumus: ex quibus erat illa minima, quæ ultima cœlo, citima terris, luce lucebat aliena. Stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant; jam ipsa terra ita mihi parva visa est, ut me imperii nostri, quo quasi punctum ejus attingimus, pœniteret.

Quam quum magis intuerer, « Quæso, inquit Africanus, quousque humi defixa tua mens erit? nonne aspicias quæ in templa veneris? Novem tibi orbibus, vel potius globi connexa sunt omnia: quorum unus est cœlestis, extimus, qui reliquos omnes complectitur, summus ipse deus, arcens et continens ceteros;

la mort : regarde, voici Paul Émile, ton père. » A sa vue, je versai un torrent de larmes ; mais lui me serre dans ses bras, me prodigue ses baisers paternels, et me défend de pleurer.

Dès que je pus retenir mes sanglots, je lui dis : « O le plus auguste et le meilleur des pères, si, comme le prétend l'Africain, c'est ici la vie, que fais-je donc si longtemps sur la terre ? pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre ? — Il n'en est pas ainsi, répondit-il ; à moins que le dieu, dont tout ce que tu vois est le temple, ne t'ait délivré des entraves du corps, l'entrée de ce séjour ne peut s'ouvrir pour toi. Car les hommes sont nés pour être les gardiens fidèles de ce globe, que tu vois au milieu du temple, et qu'on appelle la terre : une âme leur a été donnée, céleste émanation de ces feux éternels, que vous nommez constellations, étoiles, et qui arrondis en sphères, animés par des esprits divins, parcourent leur cercle et leur orbite avec une incroyable rapidité. Ainsi, Publius, toi et tous les hommes religieux, vous devez retenir votre âme dans la prison du corps ; aucun de vous, sans l'ordre de celui qui vous a donné cette âme, ne peut sortir de la vie mortelle ; hommes, ce serait vous soustraire à la tâche que Dieu vous impose. Mais, sur la terre, ô Scipion, à l'exemple de ton aïeul, de ton père, cultive toujours la justice, la piété, qui est pour nous un devoir envers nos parents et nos proches, une obligation sacrée envers la patrie : une telle vie est le chemin du ciel, et de l'illustre assemblée de ceux qui ont déjà vécu, et qui, dégagés des liens du corps, habitent le lieu que tu aperçois. »

C'était ce cercle lumineux de blancheur, qui brille entre tous les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez Voie Lactée : de là, promenant de tous côtés mes regards, je ne voyais, dans le reste du monde, que merveilles et majesté. C'étaient des étoiles que de la terre nous n'avons jamais aperçues, et dont nous ne soupçonnons même pas l'immensité : la plus petite de toutes était celle qui, la dernière du ciel, la plus voisine de la terre, brillait d'une lumière empruntée. Quant aux globes étoilés, ils surpassaient de beaucoup la grandeur de la terre ; elle-même me parut alors si petite, que notre empire, qui n'en touche qu'un point, me fit pitié.

Comme je la regardais avec plus d'attention : « Jusques à quand, me dit l'Africain, ton âme sera-t-elle attachée à la terre ? ne vois-tu pas au milieu de quels temples tu es arrivé ? Neuf cercles, ou plutôt neuf globes composent le système du monde : le globe extérieur est celui du ciel, qui les embrasse tous ; dieu

in quo infixi sunt illi, qui volvuntur, stellarum cursus sempiterni; cui subjecti sunt septem, qui versantur retro, contrario motu atque cœlum. Ex quibus unum globum possidet illa, quam in terris Saturniam nominant; deinde est hominum generi prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis; tum rutilus horribilisque terris, quem Martium dicitis; deinde subter mediam fere regionem sol obtinet, dux et princeps et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio, tanta magnitudine, ut cuncta sua luce illustret et compleat. Hunc ut comites consequuntur, alter Veneris, alter Mercurii cursus; in infimoque orbe luna, radiis solis accensa, convertitur. Infra autem jam nihil est, nisi mortale et caducum, præter animos generi hominum munere deorum datos; supra lunam sunt æterna omnia: nam ea, quæ est media et nona tellus, neque movetur, et infima est, et in eam feruntur omnia suo nutu pondera. »

Quæ quum intuerer stupens, ut me recepi, « Quid? hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? — Hic est, inquit ille, qui intervallis conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium conficitur; qui, acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit. Nec enim silentio tanti motus incitari possunt; et natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitatio, acuto et excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus: nam terra, nona, immobilis manens, ima sede semper hæret, complexa medium mundi locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos: qui numerus rerum omnium fere nodus est. Quod docti homines nervis imitati atque cantibus, aperuere sibi reditum in hunc locum, sicut alii, qui præstantibus ingeniis in vita humana divina studia coluerunt. Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsürduerunt; nec est ullus hebetior sensus in vobis: sicut ubi Nilus ad illa, quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens, quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitus, sensu audiendi caret. Hic vero tantus est totius mundi incitatissima conversio sonitus, ut eum aures hominum capere non possint, sicut in-

souverain , il les enserre , il les environne ; c'est là que sont attachées les étoiles fixes , qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution ; plus bas roulent sept astres , dont le mouvement rétrograde est contraire à celui du ciel. Le premier de ces astres est celui que les hommes appellent Saturne ; vient ensuite la lumière propice et favorable de Jupiter ; puis , le terrible et sanglant météore de Mars ; au-dessous , vers la région moyenne , brille le soleil , le chef , le roi , le modérateur des autres planètes , l'âme , la vie de l'univers , et dont la lumière immense éclaire et remplit l'infini. Après lui , et comme à sa suite , viennent Vénus et Mercure ; enfin , le dernier cercle est celui de la lune , allumée aux rayons du soleil. Au-dessous d'elle , plus rien que de mortel et de périssable , excepté l'âme , donnée à la race humaine par un bienfait des dieux ; au-dessus de la lune , tout est éternel : quant à la terre , immobile et abaissée au centre du monde , elle forme la neuvième et dernière sphère , et tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids. »

Revenu de la stupeur où m'avait jeté ce spectacle : « Quelle est , dis-je , qu'elle est cette harmonie si forte et si douce qui remplit mes oreilles ? — C'est , me répondit-il , l'harmonie qui , formée d'intervalles inégaux , mais calculés suivant de justes proportions , résulte de l'impulsion et du mouvement même des sphères , et dont les sons aigus , tempérés par les sons graves , produisent régulièrement des accords variés. Car de si grands mouvements ne peuvent s'effectuer en silence , et la nature veut que les sons graves retentissent à l'une des extrémités , et les sons aigus , à l'autre. Ainsi , le ciel des étoiles fixes , le plus élevé , le plus rapide , rend un son aigu et précipité ; et le dernier , celui de la lune , un son des plus graves : car la terre , fixée au neuvième et dernier rang , où elle occupe le centre du monde , reste à jamais immobile. Les huit autres sphères , parmi lesquelles Vénus et Mercure ont tous deux la même portée , produisent sept accords distincts : et le nombre septénaire est le nœud de presque toutes choses. Ceux qui ont su imiter cette harmonie avec la lyre et la voix , se sont frayé le retour vers ces lieux , comme ces autres hommes dont le sublime génie s'est élevé dans la vie mortelle jusqu'aux connaissances divines. Ce vaste concert , qui remplit sans cesse votre oreille , vous assourdit ; car le sens de l'ouïe est chez vous le plus imparfait : ainsi , aux lieux appelés cataractes , où le Nil se précipite des monts les plus élevés , le bruit épouvantable de sa chute a rendu sourdes les peuplades voisines. L'harmonie de tout l'univers ,

tueri solem adversum nequitis, ejusque radiis acies vestra sensusque vincitur. » Hæc ego admirans, referebam tamen oculos ad terram identidem.

Tum Africanus, « Sentio, inquit, te sedem etiam nunc hominum ac domum contemplari : quæ si tibi parva, ut est, ita videtur, hæc cœlestia semper spectato, illa humana contemnito. Tu enim quam celebritatem sermonis hominum, aut quam expetendam gloriam consequi potes? Vides habitari in terra raris et angustis in locis; et in ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines interjectas : hosque, qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim aversos, partim etiam adversos stare vobis; a quibus expectare gloriam certe nullam potestis.

« Cernis autem eamdem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam cingulis; e quibus duos maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obrixisse pruina vides; medium autem illum, et maximum, solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles : quorum australis ille, in quo qui insistent, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus; hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod Magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui tamen tanto nomine quam sit parvus, vides. Ex his ipsis cultis notisque terris, num aut tuum aut cujusquam nostrum nomen vel Caucasum hunc quem cernis, transcendere potuit, vel illum Gangem transnatare? Quis in reliquis orientis aut abeuntis solis ultimis aut aquilonis austrive partibus, tuum nomen audiet? Quibus amputatis, cernis profecto, quantis in angustiis vestra gloria se dilatari velit. Ipsi autem qui de vobis loquuntur, quam loquentur diu?

« Quin etiam, si cupiat proles illa futurorum hominum deinceps laudes uniuscujusque nostrum a patribus acceptas posteris prodere, tamen propter eluviones exustionesque terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non modo æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possumus. Quid autem in-

dans sa révolution si rapide, est telle que votre oreille n'est pas plus capable de la saisir, que votre œil ne pourrait contempler en face le soleil, dont les rayons éblouissent vos timides regards, votre faible vue. » Malgré mon admiration pour toutes ces merveilles, je reportais cependant quelquefois mes regards vers la terre.

L'Africain me dit alors : « Je m'aperçois qu'en ce moment même tu considères enoore la patrie et l'habitation des hommes : si elle te semble petite, comme elle l'est réellement, contemple toujours le ciel, et méprise la terre. Car quelle renommée, quelle gloire vraiment désirable peux-tu obtenir parmi les mortels ? Tu vois quelles places rares et étroites sont habitées sur la terre, et même, entre ces taches que forment les points habités, s'étendent de vastes solitudes : ainsi disséminés, les peuples ne peuvent communiquer entre eux ; leur situation même, relativement à la vôtre, est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée ; pourriez-vous donc attendre d'eux aucune gloire ?

« Tu vois encore ces zones qui paraissent environner et ceindre la terre ; il y en a deux qui, à l'extrémité l'une de l'autre, et appuyées chacune sur l'un des pôles du ciel, sont hérissées de glaces et de frimas, tandis que celle du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. Deux sont habitables : l'australe, où se trouvent vos antipodes, qui n'ont rien de commun avec vous ; et la septentrionale, où vous êtes : juge toi-même combien vous y tenez peu de place. En effet, toute cette partie de la terre que vous occupez, resserrée vers les pôles, plus étendue au centre, n'est qu'une petite île, entourée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la Grande mer, l'Océan : et malgré de si grands noms, l'Océan, tu le vois, est bien petit. Mais enfin, du sein même de ces terres connues et habitées, ton nom ou celui de quelqu'un d'entre nous a-t-il pu franchir ce Caucase que tu aperçois, ou traverser l'immensité du Gange ? Quel homme, dans le reste de l'Orient ou de l'Occident, sous le pôle austral ou boréal, entendra jamais parler de Scipion ? Retranche ces contrées, tu peux voir dans quelles limites étroites votre gloire cherche une vaste carrière. Ceux même qui parlent de vous, combien de temps en parleront-ils ?

« Lors même que les races futures, recevant de leurs aïeux la renommée de chacun de nous, s'empresseraient de la transmettre à la postérité, les inondations, les embrasements de la terre, dont le retour est inévitable à des époques marquées, ne permettraient pour nous ni l'éternité, ni même la longue

terest, ab iis qui postea nascentur, sermonem fore de te, quum ab iis nullus fuerit, qui ante nati sint? qui nec pauciores, et certe meliores fuerunt viri.

« Quum præsertim apud eos ipsos a quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit: homines enim populariter annum tantummodo solis, id est unius astri reditu, metiuntur: quum autem ad idem, unde semel profecta sunt, cuncta astra redierint, eandemque totius cœli descriptionem longis intervallis. retulerint, tum ille vere vertens annus appellari potest; in quo, vix dicere audeo, quam multa secula hominum teneantur. Namque ut olim deficere sol hominibus extinguique visus est, quum Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit, ita quandoque eadem parte sol, eodemque tempore iterum defecerit, tum signis omnibus ad idem principium stellisque revocatis, expletum annum habeto: hujus quidem anni nondum vigesimam partem scito esse conversam.

« Quocirca si reditum in hunc locum desperaveris, in quo omnia sunt magnis et præstantibus viris, quanti tandem est ista hominum gloria, quæ pertinere vix ad unius anni partem exiguum potest? Igitur alte spectare si voles, atque hanc sedem et æternam domum contueri, neque te sermonibus vulgi dederis, nec in præmiis humanis spem posueris rerum tuarum; suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus. Quid de te alii loquantur, ipsi videant; sed loquentur tamen. Sermo autem omnis ille et angustis cingitur iis regionum quas vides, nec unquam de ullo perennis fuit; et obruitur hominum interitu; et oblivione posteritatis exstinguitur. »

Quæ quum dixisset, « Ego vero, inquam, o Africane, si quidem bene meritis de patria quasi limes ad cœli aditum patet, quanquam a pueritia vestigiis ingressus patriis, et tuis, decori vestro non defui; nunc tamen, tanto præmio proposito, enitar multo vigilantius. » Et ille: « Tu vero enitere, et sic habeto, non esse te mortalem, sed corpus hoc: nec enim tu es, quem forma ista declarat; sed mens cujusque, is est quisque, non ea figura quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse: si quidem deus est qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, et moderatur, et movet id corpus cui

durée de la gloire. Que t'importe ensuite que l'avenir parle de toi, lorsque les générations passées, non moins nombreuses, et certes meilleures que leurs descendants, n'en ont jamais parlé ?

« Que dis-je ? parmi ceux même qui peuvent répéter notre nom, nul ne serait capable d'embrasser le souvenir d'une seule année : car les hommes mesurent vulgairement l'année sur les révolutions du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre : mais il faut que tous les astres soient revenus à leur point de départ, et qu'après de longs intervalles ils aient ramené le même aspect dans tout le ciel, pour qu'on puisse assurer que l'année soit véritablement révolue ; et j'ose à peine dire combien une telle année renferme de vos siècles. Ainsi, le soleil parut aux yeux des hommes s'éclipser et s'éteindre, lorsque l'âme de Romulus pénétra dans ce sanctuaire ; lorsqu'il s'éclipsera de nouveau du même côté du ciel et au même instant, alors tous les astres, toutes les planètes auront repris la même position ; alors, seulement alors, une année sera complète : mais apprends que cette année n'en est pas encore aujourd'hui à la vingtième partie de son cours.

« Si donc tu avais perdu l'espérance de revenir en ce lieu, l'unique but des grandes âmes, des hommes illustres, de quel prix pourrait être à leur yeux cette gloire des mortels, qui comprend à peine une faible partie d'une seule année ? Mais veux-tu porter plus haut tes regards, et contempler ce séjour, cette demeure éternelle ? ne sois point esclave des jugements du vulgaire, et ne mets plus dans des récompenses humaines l'espoir de tes nobles actions ; que, par ses charmes, la vertu elle-même t'entraîne à la véritable gloire. C'est aux autres à voir comment ils parleront de toi ; car ils en parleront. Mais tous ces discours, resserrés dans les bornes étroites du monde que tu aperçois, ne se sont jamais perpétués pour personne ; ils passent et meurent avec les hommes ; ils s'éteignent dans l'oubli de la postérité. »

Lorsqu'il eut ainsi parlé, je lui dis : « O vainqueur de l'Afrique, si les services rendus à la patrie peuvent ouvrir le chemin du ciel, je veux, après avoir marché, dès mon enfance, sur les traces de mon père et sur les vôtres, sans avoir manqué jamais à votre gloire ; je veux aujourd'hui, dans la vue d'une si belle récompense, redoubler d'efforts et de zèle vigilant. » — « Poursuis, me dit-il, et sache bien qu'en toi il n'y a de mortel que ton corps : en effet, cette forme sensible, ce n'est pas toi ; l'âme de l'homme, voilà l'homme, et non pas cette figure extérieure que le doigt peut montrer. Apprends donc que tu es dieu : car il est dieu celui qui a la vie, le sentiment, la mémoire, la pré-



præpositus est, quam hunc mundum ille princeps Deus : et ut mundum ex quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet.

« Nam quod semper movetur æternum est ; quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod sese movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit ; quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principio autem nulla est origo : nam ex principio oriuntur omnia ; ipsum autem nulla ex re alia nasci potest : nec enim id esset principium, quod gigneretur aliunde. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam : nam principium extinctum, nec ipsum ab alio renasceretur, nec ex se aliud creabit ; si quidem necesse est a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur : id autem nec nasci potest, nec mori ; vel concidat omne cælum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, qua ut a primo impulsa moveatur. Quum pateat igitur, æternum id esse, quod a se ipso moveatur, quis est qui hanc naturam animis esse tributam neget ? Inanimum est enim omne quod pulsu agitur externo ; quod autem animal est, id motu cietur interiore, et suo : nam hæc est natura propria animi, atque vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa semper moveat, neque nata certe est, et æterna est.

« Hanc tu exerce in optimis rebus : sunt autem optimæ curæ, de salute patriæ ; quibus agitatus et exercitatus animus, velocius in hanc sedem et domum suam pervolabit. Idque ocius faciet, si jam tum, quum erit inclusus in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, contemplans, quam maxime se a corpore abstrahet. Nam eorum animi, qui se corporis voluptatibus dederunt, earumque se quasi ministros præbuerunt, impulsuque libidinum voluptatibus obedientium, deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi, circum terram ipsam volutantur, nec hunc in locum, nisi multis exagitati seculis, revertuntur. »

Ille discessit ; ego somno solutus sum.

---

voyance, qui dirige, régit et meut le corps soumis à son empire, comme le Dieu suprême gouverne cet univers : et semblable au Dieu éternel qui imprime le mouvement à un monde en partie périssable, l'âme immortelle meut un corps mortel.

« Car l'être qui se meut toujours n'aura pas de fin ; mais celui qui ne donne le mouvement qu'après l'avoir reçu, doit nécessairement cesser d'exister, dès qu'il cesse d'être mù. Ainsi donc celui qui se meut par sa propre force est sans cesse en mouvement, parce qu'il ne saurait se manquer à lui-même ; j'ajouterai qu'il est pour tout ce qui se meut la source et le principe du mouvement. Or, un principe n'a point d'origine : car tout émane du principe, et lui-même ne peut naître d'aucune cause étrangère : il ne serait pas principe, s'il sortait d'une source quelconque. Si donc il n'a pas de commencement, il ne doit point avoir de fin : car une fois détruit, il ne pourrait ni renaitre d'un autre principe, ni en créer lui-même un nouveau, puisqu'il est nécessaire que tout vienne d'un principe. Ainsi le principe du mouvement est dans l'être qui se meut par lui-même : il ne peut donc ni commencer ni finir ; autrement, le ciel entier s'écroulerait, toute la nature resterait en suspens, et ne trouverait aucune force qui pût lui rendre l'impulsion première. Puisqu'il est bien évident que tout ce qui se meut par soi-même est éternel, niéra-t-on que telle est la nature de l'âme ? Car tout être qu'une impulsion étrangère fait mouvoir est inanimé ; l'être animé seul trouve intérieurement le principe moteur qui lui est propre : telle est l'essence naturelle de l'âme, telle est son énergie. Que si, de toutes choses, l'âme est la seule qui se meuve sans cesse par elle-même, elle n'est donc pas née, elle est donc éternelle.

« Exerce-la, cette âme, à tout ce qui est bon : et quel soin plus généreux que le salut de la patrie ? l'âme développée, fortifiée par ce noble travail, s'envolera plus rapide vers ce séjour, sa véritable demeure. Elle y parviendra plus tôt, si, même dans la prison du corps, elle s'efforce d'en sortir par la contemplation des merveilles célestes, et si d'avance elle brise toutes les entraves de la matière. Quant à ces mortels qui se sont abandonnés aux plaisirs des sens, qui en sont devenus comme les esclaves, que l'entraînement des passions a soumis au joug de la volupté, et qui dès lors ont violé toutes les lois divines et humaines, leurs âmes, une fois sorties du corps, rampent autour de la terre, et elles ne reviennent en ces lieux qu'après avoir subi un châtiment de plusieurs siècles. »

Il disparut alors, et je m'éveillai.

# MACROBII COMMENTARIUS

IN SOMNIUM SCIPIONIS<sup>1</sup>.

## LIBER PRIMUS.

- I. Quæ differentia et quæ similitudo sit inter Platonis ac Ciceronis *de Republica* libros; curque aut ille indicium Eris, aut hic somnium Scipionis operi suo adsciverit.

INTER Platonis et Ciceronis libros, quos *de Republica* utrumque constituisse constat, Eustathi fili, vitæ mihi pariter dulcedo et gloria, hoc interesse prima fronte perspeximus, quod ille rempublicam ordinavit, hic retulit; alter qualis esse deberet, alter qualis esset a maioribus instituta, disseruit. In hoc tamen vel maxime operis similitudinem servavit imitatio, quod, quum Plato in voluminis conclusione a quodam vitæ reddito, quam reliquisse videbatur, indicari faciat qui sit exutarum corporibus status animarum, adjecta quadam sphærarum vel siderum non otiosa descriptione, rerum facies non dissimilia significans a Tulliano Scipione per quietem sibi ingesta narratur. Sed quod vel illi com-

---

# COMMENTAIRE DE MACROBE

SUR LE SONGE DE SCIPION.

---

## LIVRE PREMIER.

---

I. Différence et similitude entre la *République* de Platon et celle de Cicéron ; motifs qui ont engagé l'un à insérer dans son ouvrage la révélation d'Er, l'autre le Songe de Scipion.

EUSTATHE, mon fils, qui faites le charme et la gloire de ma vie, vous savez quelle différence nous avons remarquée de prime abord entre les deux traités de la *République*, qui sont évidemment l'œuvre de Platon et de Cicéron : le gouvernement de l'un est une utopie ; celui de l'autre, une réalité ; Platon nous expose des institutions imaginaires ; Cicéron, les institutions réelles de l'ancienne Rome. Toutefois, il est un point où l'imitation conserve aux deux ouvrages une similitude bien positive : Platon, à la fin de son livre, rend à la vie, qu'il semblait avoir quittée, un mortel dont il emprunte la voix pour nous révéler l'état des âmes dégagées des liens du corps, et pour nous donner des sphères et des astres une description qui n'est point déplacée ; Cicéron prête à Scipion un songe, où le héros reçoit des impressions semblables. Mais pourquoi tous deux ont-ils jugé à propos de faire entrer de telles fictions dans des

mento tali, vel huic tali somnio in his potissimum libris opus fuerit, in quibus de rerum publicarum statu loquebatur, quoque attinuerit inter gubernandarum urbium constituta, circulos, orbes globosque describere, de stellarum modo, de cœli conversione tractare, quæsitum dignum et mihi visum est, et aliis fortasse videatur: ne viros sapientia præcellentes nihilque in investigatione veri nisi divinum sentire solitos, aliquid castigato operi adjecisse superfluum suspicemur; de hoc ergo prius pauca dicenda sunt, ut liquido mens operis, de quo loquimur, innotescat.

Rerum omnium Plato et actuum naturam penitus inspiciens, advertit in omni sermone suo de reipublicæ institutione proposito infundendum animis justitiæ amorem, sine qua non solum respublica, sed nec exiguus hominum cœtus, nec domus quidem parva constabit. Ad hunc porro justitiæ affectum pectoribus inoculandum nihil æque patrocinatorum vidit, quam si fructus ejus non videretur cum vita hominis terminari; hunc vero superstitem durare post hominem qui poterat ostendi, nisi prius de animæ immortalitate constaret? Fide autem facta perpetuitatis animarum, consequens esse animadvertit, ut certa illis loca nexu corporis absolutis, pro contemplatu probi improbe meriti deputata sint. Sic in *Phædone*, inexpugnabilium luce rationum anima in veram dignitatem propriæ immortalitatis asserta<sup>2</sup>, sequitur distinctio locorum quæ hanc vitam relinquenti-

écrits purement politiques, et d'allier aux lois morales qui régissent les sociétés humaines, les lois physiques qui règlent, dans leurs orbites, la marche des planètes et le cours des étoiles fixes, qu'un mouvement commun entraîne avec le ciel ? voilà ce qui m'a semblé digne d'examen, et ce qui le paraîtra peut-être aux autres : ainsi, peut-être, ces deux sages par excellence, qu'une inspiration toute divine anima seule dans la recherche de la vérité, seront-ils justifiés du reproche d'avoir ajouté un hors-d'œuvre à des productions si châtiées ; disons donc d'abord quelques mots de la fiction de Platon : ce sera montrer bien clairement le but de l'ouvrage qui nous occupe.

Observateur profond de la nature et du mobile des actions humaines, Platon, dans chacun des préceptes qui forment la base de sa république, n'oublie jamais de pénétrer les âmes de l'amour de la justice, sans laquelle, je ne dis pas seulement un État, mais une faible réunion d'hommes, mais la plus petite famille elle-même ne pourrait subsister. Il pense donc que le moyen le plus infailible d'inoculer, en quelque sorte, à nos cœurs le sentiment du juste, était de nous en montrer les fruits à recueillir au delà même du trépas ; or, comment prouver la durée de cet avantage après la vie, sans lui donner pour fondement l'immortalité de l'âme ? Cette doctrine une fois établie, Platon, afin d'être conséquent, dut fixer des demeures toutes spéciales pour les âmes dégagées des liens du corps, et cela d'après leur mérite ou leur démerite. Ainsi, dans le *Phédon*, après avoir démontré, par la clarté d'arguments invincibles, les droits de l'âme au privilège réel d'une immortalité qui lui est propre, il fait suivre ses preuves de la description des demeures diverses, où chacun de nous, au sortir de ce monde, doit trouver place d'après

bus ea lege debentur quam sibi quisque vivendo sanxerit. Sic in *Gorgia*, post peractam pro justitia disputationem, de habitu post corpus animarum morali gravitate Socraticæ dulcedinis admonemur. Idem igitur observanter sequutus est in illis præcipue voluminibus quibus statum reipublicæ formandum præcipit : nam postquam principatum justitiæ dedit, docuitque animam post animal non perire : per illam demum fabulam (sic enim quidam vocant) quo anima post corpus evadat et unde ad corpus veniat, in fine operis asseruit, ut justitiæ vel cultæ præmium, vel spretæ pœnam, animis quippe immortalibus subiturisque judicium, servari doceret.

Hunc ordinem Tullius non minore judicio reservans quam ingenio repertus est; postquam in omni reipublicæ otio ac negotio palmam justitiæ disputando dedit : sacras immortalium animarum sedes et cœlestium arcana regionum in ipso consummati operis fastigio locavit; indicans quo his perveniendum vel potius revertendum sit qui rempublicam cum prudentia, justitia, fortitudine ac moderatione tractaverunt. Sed ille Platonicus secretorum relator Er quidam nomine fuit, natione Pamphylus, miles officio, qui, cum vulneribus in proelio acceptis vitam effudisse visus, duodecimo die demum inter ceteros una peremptos ultimo esset honorandus igne, subito seu recepta anima seu retenta, quidquid emensis inter utramque vitam diebus egerat videratve, tanquam publicum professus indicium, hu-

la loi qui aura fait la règle de sa vie. Ainsi, dans le *Gorgias*, après une dissertation complète en faveur de la justice, il nous apprend, avec le langage tout à la fois grave et doux de Socrate, quel doit être l'état des âmes après l'extinction du corps. Ce plan, qu'il suit avec exactitude, se montre surtout dans le *Traité de la République*; car après avoir donné le premier rang à la justice, il enseigne que l'âme ne périt point avec le corps: puis, à l'aide de cette fiction (c'est le mot qu'emploient certaines personnes), il définit, en terminant, les lieux où l'âme se retire en quittant le corps, et le point d'où elle part pour venir l'habiter: voilà par quel système il démontre que nos âmes, comme immortelles, seront d'abord jugées, puis récompensées ou punies suivant notre respect ou notre mépris pour la justice.

Cicéron, qui adopte cette méthode avec autant de goût que Platon a montré de génie en la créant, commence par établir, à l'aide du raisonnement, que, dans les loisirs de la vie privée comme dans l'exercice des affaires publiques, la justice est la reine des vertus: ensuite il place au faite même qui couronne son œuvre, les demeures sacrées des âmes immortelles et les arcanes des régions célestes; montrant ainsi où doivent se rendre ou plutôt retourner ceux qui auront administré la république avec prudence, justice, héroïsme et modération. Chez Platon, celui qui dévoile les secrets de l'autre vie, est un certain personnage, nommé Er, soldat Pamphylien, laissé pour mort par suite de blessures reçues dans un combat: mais lorsqu'après douze jours, il va, comme les autres compagnons de son trépas, obtenir les honneurs du feu suprême, tout à coup il reçoit ou reprend une nouvelle vie, et tel qu'un héraut chargé de quelque rapport officiel, il vient déclarer au genre humain ce qu'il a fait ou vu dans l'in-



mano generi enuntiavit. Hanc fabulam Cicero, licet ab indoctis quasi ipse veri conscius doleat irrisam, exemplum tamen stolidæ reprehensionis vitans, excitari narraturum quam reviviscere maluit.

---

II. Quid respondendum Coloti Epicureo putanti philosopho non esse utendum fabulis; quasque fabulas philosophia recipiat, et quando his philosophi soleant uti.

Ac, prius quam *Somnii* verba consulamus, enodandum nobis est, a quo genere hominum Tullius memoret vel irrisam Platonis fabulam, vel ne sibi idem eveniat non vereri. Nec enim his verbis vult imperitum vulgus intelligi, sed genus hominum veri ignarum sub peritiæ ostentatione: quippe quos et legisse talia, et ad reprehendendum animatos constaret.

Dicemus igitur et quos in tantum philosophum referat quamdam censuræ exercuisse levitatem, quisve eorum etiam scriptam reliquerit accusationem; et postremo quid pro ea duntaxat parte quæ huic operi necessaria est, responderi conveniat objectis, quibus, quod factum facile est, enervatis, jam quidquid vel contra Platonis vel contra Ciceronis opinionem etiam in *Scipionis somnium* seu jaculatus est unquam morsus livoris, seu forte jaculabitur, dissolutum erit.

Epicureorum tota factio, æquo semper errore a vero devia, et illa existimans ridenda quæ nesciat, sacrum volumen et augustissima irrisit naturæ seria. Colotes

tervalle de l'une et l'autre existence. Cicéron, tout en regrettant que l'ignorance tourne en ridicule cette fiction, qu'il semble regarder lui-même comme une réalité, évite cependant de donner prise à de sottes critiques, et il aime mieux réveiller son interprète que de le ressusciter.

---

II. Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotès, qui pense qu'un philosophe doit s'abstenir des fictions; de celles qu'admet la philosophie, et des sujets où elle les emploie d'ordinaire.

Avant de commenter les paroles du *Songe de Scipion*, nous avons à faire connaître l'espèce d'hommes que Cicéron signale comme les détracteurs de la fiction de Platon, et dont il redoute pour lui-même pareilles attaques. Il ne veut point désigner ici le vulgaire grossier, mais une classe de savants prétentieux qui n'en ignorent pas moins le vrai : rien ne le prouve plus évidemment que le choix d'un tel sujet pour y déverser la mauvaise humeur qui les anime.

Nous dirons d'abord, d'après Cicéron, quels sont ceux qui ont exercé contre un aussi grand philosophe que Platon la futilité de leur censure, et celui d'entre eux qui a laissé par écrit son acte d'accusation; puis nous terminerons en réfutant celles de leurs objections qui pourraient atteindre l'ouvrage dont le soin nous occupe; ces objections une fois sans force, et il sera facile de les réduire à l'impuissance, tous les traits acérés déjà lancés par l'envie, et ceux qu'elle pourrait lancer encore contre l'opinion émise par Platon et adoptée par Cicéron dans le *Songe de Scipion*, seront à jamais émoussés.

Toute la secte des épicuriens, détournée du vrai par une erreur constamment aveugle, et qui croit devoir prodiguer le sarcasme à ce qu'elle ignore, a raillé un

vero, inter Epicuri auditores famosior et loquacitate notabilior, etiam in librum retulit quæ de hoc amarius reprehendit. Sed cetera, quæ injuria notavit, siquidem ad somnium de quo hic procedit sermo non attinent, hoc loco nobis omittenda sunt; illam calumniam persequemur quæ, nisi supplodatur, manebit Ciceroni cum Platone communis.

Ait a philosopho fabulam non oportuisse confingi, quoniam nullum figmenti genus veri professoribus conveniret. Cur enim, inquit, si rerum cœlestium notionem, si habitum nos animarum docere voluisti, non simplici et absoluta hoc insinuatione curatum est, sed quæsita persona, casusque excogitata novitas et composita advocati scena figmenti ipsam quærendi veri januam mendacio polluerunt? Hæc quoniam, quum de Platonico Ere jactantur, etiam quietem Africani nostri somniantis incusant (utraque enim sub apposito argumento electa persona est, quæ accommoda enuntiandis haberetur) resistamus urgenti, et frustra arguens refellatur: ut una calumnia dissoluta utriusque factum incolumem, ut fas est, retineat dignitatem.

Nec omnibus fabulis philosophia repugnat, nec omnibus acquiescit; et, ut facile secerni possit, quæ ex his ab se abdicet ac velut profana ab ipso vestibulo sacræ disputationis excludat, quæve etiam sæpe ac libenter admittat, divisionum gradibus explicandum est.

ouvrage sacré , qui traite des mystères les plus augustes et les plus sérieux de la nature. Et Colotès, le discoureur le plus fameux et le plus intarissable de cette secte, a laissé contre ce livre une satire pleine de fiel et d'amertume. Nous passerons sous silence toutes les critiques injustes de sa mauvaise foi , lorsqu'elles ne retomberont pas sur le songe de Scipion ; mais nous poursuivrons de tout le mépris qu'elle mérite la calomnie , qui , dirigée sur Platon , viendrait atteindre également Cicéron.

Un philosophe , dit Colotès , ne doit imaginer aucune espèce de fiction , parce qu'il n'en est pas une seule qui puisse convenir aux amis de la vérité. Si vous voulez , ajoute-t-il , nous donner une notion des choses célestes , et nous expliquer la nature des âmes , pourquoi ne pas employer les moyens si simples et si sûrs de l'insinuation , au lieu d'aller chercher au loin un être de fantaisie , et de le placer dans une de ces situations rares et exceptionnelles , que le prestige de la scène a seul le droit de nous offrir ? n'est-ce point profaner ainsi par le mensonge le seuil même de la vérité ? Ces reproches à l'adresse du ressuscité de Platon portent aussi sur le songeur de Cicéron , puisque tous deux sont des personnages mis en position convenable pour rapporter des faits imaginaires ; résistons donc à l'ennemi qui nous presse , et réduisons au néant ses vaines arguties : pulvérisons la calomnie d'un seul grief , et ce sera rendre , comme de droit , aux deux fictions la place honorable dont elles sont dignes.

La philosophie ne repousse point toutes les fables , mais elle ne les accueille pas toutes ; or , pour discerner plus facilement celles qu'elle rejette loin d'elle et qu'elle exclut comme profanes du vestibule même de ses discussions sacrées , tandis qu'il en est d'autres dont elle se plaît à faire un fréquent usage , il faut les classer graduellement dans l'ordre qui leur convient.

Fabulæ, quarum nomen indicat falsi professionem, aut tantum conciliandæ auribus voluptatis aut adhortationis quoque in bonam frugem gratia repertæ sunt, auditum mulcent; velut comœdiæ, quales Menander ejusve imitatores agendas dederunt, vel argumenta fictis casibus amatorum referta; quibus vel multum se Arbitratur exercuit. vel Apuleium nonnunquam luisse miramur. Hoc totum fabularum genus, quod solas aurium delicias proficitur, e sacrario suo in nutricum cunas sapientiæ tractatus eliminat. Ex his autem quæ ad quamdam virtutis speciem intellectum legentis hortantur, fit secunda discretio; in quibusdam enim et argumentum ex ficto locatur et per mendacia ipse relationis ordo contextitur: ut sunt illæ Æsopi fabulæ elegantia fictionis illustres; at in aliis argumentum quidem fundatur veri soliditate: sed hæc ipsa veritas per quædam composita et ficta profertur; et hoc jam vocatur fabulosa narratio, non fabula: ut sunt cerimoniarum sacra, ut Hesiodi et Orphei, quæ de deorum progenie actuve narrantur, ut mystica Pythagoreorum sensa referuntur.

Ex hac ergo secunda divisione, quam diximus, a philosophiæ libris prior species, quæ concepta de falso per falsum narratur, aliena est. Sequens in aliam rursus discretionem scissa dividitur: nam, quum veritas argumento subest, solaque sit narratio fabulosa, non unus reperitur modus per figmentum vera referendi; aut enim contextio narrationis per turpia et indigna nu-

La fable, mensonge convenu, comme l'indique son nom, fut inventée, soit pour charmer uniquement nos oreilles, soit pour nous exciter à la vertu ; plaçons dans le premier genre les comédies de Ménandre, celles de ses imitateurs, et ces aventures imaginaires où l'amour joue un si grand rôle ; Pétrone s'est beaucoup exercé dans ce genre, qui plus d'une fois aussi inspira la verve enjouée d'Apulée. Toutes les fictions de cette sorte, dont le but est le seul plaisir des oreilles, sont bannies du sanctuaire de la sagesse, et renvoyées au berceau des nourrices. Quant au second genre, celui qui présente un but moral à l'intelligence du lecteur, nous le diviserons en deux parties distinctes ; dans la première, nous classerons les fables, dont le sujet est tout aussi mensonger que son développement : telles sont celles d'Ésope, qu'embellit l'élégance de la fiction ; dans la seconde, nous mettrons celles qui ont pour base fondamentale la vérité, bien qu'elle y paraisse seulement sous le voile diaphane de la fiction ; et déjà ce sont plutôt des allégories que des fables : parmi elles nous rangerons les cérémonies religieuses chantées par Orphée, la théogonie et les actions des dieux par Hésiode, les sentences mystiques des pythagoriciens.

De cette seconde section dont nous avons parlé, la première espèce, aussi fausse pour le fond que pour la forme, reste tout à fait étrangère aux ouvrages philosophiques. La seconde espèce exige encore des subdivisions : car, lorsque la vérité fait la base d'un sujet, et que le développement seul en est fabuleux, ce développement peut avoir lieu de plusieurs manières ; quelquefois c'est le tissu d'un récit de turpitudes, d'actions impies et monstrueuses, comme celles qui nous repré-

minibus ac monstro similia componitur, ut di adulteri, Saturnus pudenda Cœli patris abscindens, et ipse rursus a filio regno potito in vincula conjectus. Quod genus totum philosophi nescire maluerunt : aut sacrarum rerum notio sub pio figmentorum velamine honestis et tecta rebus et vestita nominibus enuntiantur; et hoc est solum figmenti genus quod cautio de divinis rebus philosophantis admittit. Quum igitur nullam disputationi pariat injuriam vel Er index, vel somnians Africanus, sed rerum sacrarum enuntiatio integra sui dignitate his sit tecta nominibus, accusator tandem edoctus a fabulis fabulosa secernere conquiescat.

Sciendum est tamen non in omnem disputationem philosophos admittere fabulosa; sed his uti solent, quum vel de anima, vel de aereis ætheriisve potestatibus, vel de ceteris dis loquuntur. Ceterum quum ad summum et principem omnium Deum, qui apud Græcos τ' ἀγαθόν, qui πρῶτον αἰτίον nuncupatur, tractatus se audet attollere; vel ad mentem, quam Græci νοῦν appellant, originales rerum species, quæ ἰδέαι dictæ sunt, continentem, ex summo natam et profectam Deo; quum de his, inquam, loquuntur, summo Deo ac mente, nihil fabulosum penitus attingunt. Sed si quid de his assignare conantur, quæ non sermonem tantummodo sed cogitationem quoque humanam superant, ad similitudines et exempla confugiunt. Sic Plato quum de τ' ἀγαθῷ loqui esset animatus, dicere quid sit non ausus est, hoc

sentent les dieux adultères, Saturne privant Célus, son père, des organes de la génération, et lui-même détrôné et jeté dans les fers par son fils. La philosophie se plaît à rejeter entièrement de telles fables ; mais il en est d'autres qui couvrent d'un voile chaste et pur la connaissance des mystères sacrés, et dans lesquelles la pudeur n'est alarmée ni des choses ni des noms : c'est le seul genre de fictions qu'admet le philosophe, toujours plein de réserve lorsqu'il aborde un sujet religieux. Or, comme les révélations du pamphilien Er, et le songe de Scipion l'Africain, loin de faire injure aux doctrines sacrées qu'ils développent, leur prêtent, au contraire, une majesté toute nouvelle, que la critique malveillante, instruite désormais à distinguer l'allégorie de la fable, garde enfin le silence.

Cependant il est à propos de savoir que les philosophes n'admettent pas indifféremment dans toute espèce de sujet la forme allégorique ; seulement ils ont coutume de l'employer quand ils traitent de l'âme, des divinités célestes ou aériennes, ou même des dieux ordinaires. Mais lorsque, prenant un essor plus hardi, ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, souverain des autres dieux, *ἁγαθός* des Grecs, et qu'ils honorent sous le nom de cause première ; ou lorsqu'ils parlent de l'entendement (le *νόος* des Grecs), cette intelligence émanée de l'Être suprême, et qui renferme en soi les formes originelles des choses, ou les idées ; lorsque, dis-je, ils abordent les hautes questions de l'Être suprême et de l'entendement, ils ont soin d'éviter tout ce qui pourrait ressembler à la fiction. Mais, s'ils s'efforcent de nous donner quelques notions sur des mystères divins que la parole et la pensée humaine ne peuvent embrasser, ils ont recours à des similitudes et à des images. Ainsi, lorsque Platon, entraîné par son sujet, veut parler de l'Être par excellence, n'osant le définir, il dit que tout



solum de eo sciens, quod sciri quale sit ab homine non posset : solum vero ei simillimum de visibilibus solem reperit<sup>3</sup> ; et per ejus similitudinem viam sermoni suo attollens se ad non comprehendenda patefecit.

Ideo et nullum ejus simulacrum, quod cum dis aliis constitueretur, finxit antiquitas : quia summus Deus nataque ex eo mens sicut ultra animam, ita supra naturam sunt : quo nihil fas est de fabulis pervenire. De dis autem, ut dixi, ceteris, de anima non frustra se. nec ut oblectent, ad fabulosa convertunt, sed quia sciunt inimicam esse naturæ apertam nudamque expositionem sui : quæ sicut vulgaribus hominum sensibus intellectum sui vario rerum tegmine operimentoque subtrahit : ita a prudentibus arcana sua voluit per fabulosa tractari. Sic ipsa mysteria figurarum cuniculis operiuntur : ne vel hæc adeptis nuda rerum talium se natura præbeat ; sed summatibus tantum viris sapientia interprete veri arcani consciis, contenti sint reliqui ad venerationem figuris defendentibus a vilitate secretum.

Numenio denique inter philosophos occultorum curiosiori offensam numinum, quod Eleusinia sacra interpretando vulgaverit, somnia prodiderunt, visas sibi ipsas Eleusinas deas habitu meretricio ante apertum

ce qu'il sait à cet égard, c'est qu'on ne saurait faire semblable définition : et trouvant que l'image la plus rapprochée de cet être invisible est le soleil qui éclaire le monde visible, il part de cette comparaison pour élever son discours à des hauteurs sublimes, et pour se frayer une voie jusqu'aux découvertes les plus incompréhensibles de la métaphysique.

Aussi l'antiquité n'imagina-t-elle aucun simulacre du Dieu par excellence, qu'elle pût établir comme celui des autres dieux : parce que l'Être suprême et l'intelligence qui en émane, si supérieurs à l'âme et, par conséquent, à la nature, n'offrent jamais aux fictions la possibilité de les atteindre. Au reste, à l'égard même des dieux en sous-ordre et de l'âme, comme je l'ai dit, ce n'est pas sans raison et dans un simple but d'amusement que les philosophes ont recours aux récits fabuleux, mais bien parce qu'ils savent que la nature est ennemie de ce qui pourrait l'exposer complètement nue à tous les yeux : cette nature qui, sous mille travestissements divers, se dérobe aux sens grossiers d'un vulgaire indigne de la comprendre, et qui veut que les sages ne touchent à ses arcanes que par des fictions. Ainsi des figures emblématiques enveloppent tous les mystères : car elle craindrait de livrer aux regards même des adeptes de pareils tableaux dans un état de complète nudité ; aux sommités seules de la sagesse appartient le privilège de pénétrer les profondeurs de la vérité ; que les autres hommes se contentent, pour la vénération des choses saintes, de figures qui défendent les secrets de la nature contre l'œil profane de la multitude.

On raconte, à ce propos, que le philosophe Numenius, trop curieux investigateur des arcanes religieux, apprit en songe, des déesses honorées à Éleusis, qu'il les avait offensées, pour avoir divulgué publiquement leurs mystères : surpris de les voir avec tout l'extérieur des courti-

lupanar ludere prostantes; admirantique et causas non convenientis numinibus turpitudinis consulenti respondisse iratas, ab ipso se adyto pudicitiae suae vi abstractas et passim adeuntibus prostitutas. Adeo semper ita se et sciri et coli numina maluerunt, qualiter in vulgus antiquitas fabulata est; quae et imagines et simulacra formarum talium prorsus alienis, et aetates tam incrementi quam diminutionis ignaris, et amictus ornatusque varios corpus non habentibus assignavit. Secundum haec Pythagoras ipse atque Empedocles, Parmenides quoque et Heraclitus de diis fabulati sunt: nec secus Timaeus, qui progenies eorum, sicuti traditum fuerat, exsequutus est.

---

III. Quinque esse genera somniandi; atque somnium hoc Scipionis ad primatissima genera debere referri.

His praelibatis, antequam ipsa somnii verba tractemus, prius quot somniandi modos observatio deprehenderit, quum licentiam figurarum quae passim quiescentibus ingeruntur sub definitionem ac regulam vetustas mitteret, edisseramus: ut cui eorum generi somnium de quo agimus, applicandum sit, innotescat. Omnium quae videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales et diversitates et nomina: aut enim est *ὄνειρος* secundum Graecos, quod Latini *somnium* vocant;

sanés se jouer devant la porte d'un lieu de prostitution , il leur demanda la cause d'un avilissement si peu digne de leur caractère sacré : « N'accuse que toi-même, répondirent-elles tout irritées ; c'est toi qui, en nous arrachant avec violence du sanctuaire où s'était réfugiée notre pudeur, nous a prostituées à tout venant. » Tant il est vrai que les dieux ont toujours aimé à être connus et honorés sous le simulacre idéal que l'antiquité leur prêtait aux yeux éblouis du vulgaire ! Aussi figurait-elle leurs images et leurs statues, quoiqu'ils n'eussent aucune forme semblable ; leur faisait-elle parcourir toutes les périodes croissantes et décroissantes d'une vie qu'ils ignoraient ; et donnait-elle des vêtements et des parures variées à ces êtres immatériels qui n'avaient point de corps. C'est d'après ces notions premières que Pythagore lui-même, Empédocle, Parménide et Héraclite ont fondé le système symbolique de leur philosophie religieuse : tradition exactement suivie par Timée, dans sa théogonie.

---

III. Il y a cinq espèces de songes ; et celui de Scipion, qui nous occupe, doit se rapporter aux trois premières espèces.

A ces préliminaires de l'analyse du songe de Scipion, il faut joindre la nomenclature des différentes espèces de songes reconnus par les observations de l'antiquité, qui a inventé des définitions et des règles pour expliquer les figures hardies et bizarres qui nous apparaissent confusément dans notre sommeil ; puis, il nous sera plus aisé d'en faire l'application au genre de songe dont il s'agit ici. Tous les objets, que semble voir celui qui dort, forment cinq catégories principales et différentes, ainsi nommées, savoir : le songe proprement dit, ou *ὄνειρος*, selon l'idiome des Grecs, et qu'on appelle *somnium* en langue latine ; l'*ὄραμα*, ou la vision ; l'oracle (*χρη-*

aut est ὄραμα, quod *visio* recte appellatur; aut est χρηματισμός, quod *oraculum* nuncupatur; aut est ἐνύπνιον, quod *insomnium* dicitur; aut est φάντασμα, quod Cicero, quotiens opus hoc nomine fuit, *visum* vocavit. Ultima ex his duo, quum videntur, cura interpretationis indigna sunt, quia nihil divinationis apportant: ἐνύπνιον dico et φάντασμα.

Est enim ἐνύπνιον quotiens cura oppressi animi, corporisve sive fortunæ, qualis vigilantem fatigaverat, talem se ingerit dormienti; animi, si amator deliciis suis aut fruentem se videat aut carentem: si metuens quis imminentem sibi vel insidiis vel potestate personam, aut incurrisse hanc ex imagine cogitationum suarum, aut effugisse videatur; corporis, si temeto ingurgitatus aut distentus cibo, vel ex abundantia præfocari se existimet, vel gravantibus exonerari: aut contra, si esuriens cibum, aut potum sitiens desiderare, quærere, vel etiam invenisse videatur; fortunæ, quum se quis æstimat vel potentia, vel magistratu aut augeri pro desiderio, aut exui pro timore.

Hæc et his similia, quoniam ex habitu mentis quietem sicut prævenerant, ita et turbaverant dormientis, una cum somno avolant et pariter evanescunt. Hinc et insomnio nomen est, non quia per somnium videtur (hoc enim est huic generi commune cum ceteris) sed quia in ipso somnio tantummodo esse creditur, dum videtur; post somnium, nullam sui utilitatem vel

ματισμός); le rêve, ou l'objet vu en songe (*insomnium*); et le spectre (φάντασμα), que Cicéron a toujours appelé vue (*visum*), toutes les fois qu'il a eu besoin de ce nom. Les deux derniers genres ne méritent pas que l'on prenne soin de les interpréter, parce qu'ils ne se prêtent nullement à la divination : je veux dire le rêve et la vue (ἐνύπνιον καὶ φάντασμα).

Or, on rêve, chaque fois qu'on éprouve, en dormant, les peines morales et physiques, et les mêmes inquiétudes de position que l'on éprouvait tout éveillé; l'esprit s'agite chez l'amant, qui jouit ou qui est privé de l'objet de son amour : chez celui qui, craignant les pièges ou la puissance d'un ennemi, s' imagine le rencontrer tout à coup ou lui échapper soudain; le corps est agité chez l'homme qui a fait excès de vin ou abus de bonne chère; il croit étouffer par surabondance de nourriture, ou se débarrasser d'un poids qui le surcharge : au contraire, celui qui vient de souffrir la faim ou la soif, se figure qu'il désire, qu'il cherche, ou même qu'il a trouvé le moyen de satisfaire sa soif et son appétit. Sous le rapport de la fortune, quelqu'un désire-t-il l'éclat du pouvoir et les honneurs, ou craint-il d'en être dépouillé, c'est alors qu'il voit en rêve se réaliser ses craintes ou ses espérances.

Ces agitations, ou d'autres semblables, ne nous obsèdent la nuit que parce qu'elles nous avaient fatigués le jour; elles s'envolent et s'évanouissent également avec le sommeil. De là, chez les Latins, le mot de rêve (*insomnium*, ce qui est vu en songe); non pas qu'il soit joint au songe d'une manière plus spéciale que les autres modes précédemment énoncés, mais parce qu'il semble s'y refléter tant qu'il agit sur notre cerveau; après le songe, le rêve ne laisse de lui-même aucune

significationem relinquit. Falsa esse insomnia nec Maro tacuit ,

Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes ,

(Æn. lib. VI, v. 897.)

cœlum hic vivorum regionem vocans : quia sicut di nobis , ita nos defunctis superi habemur. Amorem quoque describens , cujus curam sequuntur insomnia , ait :

..... Hærent infixi pectore vultus ,

Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem ;

(Æn. lib. IV, v. 4.)

et post hæc :

Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent ?

(Æn. lib. IV, v. 9.)

Φάντασμα vero , hoc est visum , quum inter vigiliam et adultam quietem in quadam , ut aiunt , prima somni nebula adhuc se vigilare æstimans , qui dormire vix cœpit , aspicere videtur irruentes in se , vel passim vagantes formas , a natura seu magnitudine seu specie discrepantes , variasque tempestates , rerum vel lætas vel turbulentas. In hoc genere est ἐφιάλτης ; quem publica persuasio quiescentes opinatur invadere et pondere suo pressos ac sentientes gravare. His duobus modis ad nullam noscendi futuri opem receptis , tribus ceteris in ingenium divinationis instruimur.

Et est oraculum quidem , quum in somnis parens vel alia sancta gravisque persona , seu sacerdos , vel etiam deus , aperte eventurum quid , aut non eventurum ,

ombre d'avantage, ou même aucun sens. Virgile en caractérise ainsi la nullité :

« Les mânes envoient vers notre ciel les rêves faux et mensongers. »

Ici par *cœlum* le poète veut faire entendre la région des vivants, placée à distance égale de l'empire des dieux de l'Olympe et du royaume des morts. Lorsqu'il décrit l'amour et ses angoisses suivies de rêves incessants, il s'exprime en ces termes :

« Les traits et les paroles d'Énée restent profondément gravés dans le cœur de Didon, et l'amour qui la dévore ne lui laisse ni calme ni repos. »

Puis, il ajoute :

« Anne, ma sœur, quels rêves affreux tiennent mon âme comme en suspens ? »

Quant au spectre ou fantôme, il se présente à nous, lorsque nous ne sommes ni tout à fait éveillés, ni complètement endormis; dans ces premières vapeurs du sommeil, où nous croyons veiller encore, parce que nous avons à peine commencé à dormir : c'est alors qu'il nous semble voir se précipiter sur nous ou errer çà et là des figures fantastiques, dont la grandeur et la forme n'ont rien qui soit dans la nature ; ou bien encore, ce sont mille apparitions tumultueuses, qui nous causent du trouble ou de la joie. Dans ce genre de songe rentre le cauchemar ; suivant la croyance populaire, cette pression pénible sur l'estomac, que l'on éprouve en dormant, est une attaque du spectre, qui pèse sur nous de tout son poids. Ces deux genres ne peuvent nous être d'aucune utilité pour pénétrer l'avenir, mais les trois autres nous donnent l'instinct et le génie de la divination.

L'oracle se révèle, lorsque dans notre sommeil un père, une mère, ou quelque autre personnage saint et vénérable, un prêtre, ou un dieu même, vient nous an-



faciendum vitandumve denuntiat. Visio est autem , quum id quis videt quod eodem modo quo apparuerat eveniet. Amicum peregre commorantem , quem non cogitabat , visus sibi est reversum videre , et procedenti obvius , quem viderat , venit in amplexus. Depositum in quiete suscipit ; et matutinus ei precator occurrit mandans pecuniæ tutelam , et fidæ custodiæ celanda committens. Somnium proprie vocatur quod tegit figuris et velat ambagibus non nisi interpretatione intelligendam significationem rei quæ demonstratur , quod quale sit , a nobis non exponendum est , quum hoc unusquisque ex usu , quid sit , agnoscat.

Hujus quinque sunt species : aut enim proprium , aut alienum , aut commune , aut publicum , aut generale est. Proprium est , quum se quis facientem patientemve aliquid somniat : alienum , quum alium : commune , quum se una cum alio. Publicum est , quum civitati forove vel theatro seu quibuslibet publicis mœnibus actibusve triste vel lætum quid existimat accidisse. Generale est , quum circa solis orbem lunaremve globum , seu alia sidera vel cœlum omnesve terras aliquid somniat innovatum. Hoc ergo quod Scipio vidisse se retulit , et illa quæ sola probabilia sunt genera principalitatis amplectitur , et omnes ipsius somni species attingit.

noncer ouvertement ce qui doit nous arriver ou ne pas nous arriver, ce que nous devons faire ou éviter. Il y a vision, quand les choses et les personnes qui plus tard se montreront réellement à nos yeux, se présentent à nous telles qu'alors elles seront. Un de mes amis voyage, et je ne l'attends pas encore; une vision me l'offre de retour; réveillé, je vais à sa rencontre, et nous nous embrassons réciproquement. Je rêve qu'un dépôt m'est confié; dès le lendemain matin, celui que j'avais vu dans mon sommeil, vient me prier de lui garder une somme d'argent, qu'il confie à mon honneur et à ma discrète loyauté. Le songe proprement dit nous fait ses révélations avec tant de figures, de mystères et d'obscurités impénétrables, qu'on ne saurait ni l'expliquer ni le comprendre sans le secours de l'interprétation; nous ne définirons pas ses effets, que chacun de nous connaît par expérience.

Ce genre se subdivise en cinq espèces : car un songe peut nous être personnel, ou étranger, ou commun avec d'autres personnes; il peut encore intéresser la chose publique, ou la généralité des objets. Il est personnel, lorsque celui qui songe est agent ou patient : il est étranger, quand on croit voir un autre que soi-même remplir un de ces deux rôles : dans le troisième cas, il nous semble qu'une autre personne partage notre situation. Un songe intéresse la chose publique, lorsque, dans une ville, au forum, au théâtre, ou dans toute autre partie de l'enceinte des murs et du territoire, on pense qu'il est survenu quelque chose de fâcheux ou de satisfaisant. Enfin le songe porte une empreinte de généralité, quand le disque du soleil, le globe de la lune, les autres astres, le ciel ou toutes les terres paraissent offrir au songeur quelque chose de nouveau pour lui. Or, dans la relation du songe de Scipion, se trouvent comprises les trois seules manières de songer d'où l'on puisse déduire des conséquences probables, et, de plus, les cinq espèces du genre.

Est enim oraculum : quia Paullus et Africanus uterque parens , sancti gravesque ambo , nec alieni sacerdotio , quid illi eventurum esset denuntiaverunt. Est visio ; quia loca ipsa in quibus post corpus vel qualis futurus esset , aspexit. Est somnium ; quia rerum quæ illi narratæ sunt altitudo tecta profunditate prudentiæ non potest nobis nisi scientia interpretationis aperiri. Ad ipsius quoque somnii species omnes refertur. Est proprium : quia ad supera ipse perductus est , et de se futura cognovit ; est alienum : quod , quem statum aliorum animæ sortitæ sint , apprehendit ; est commune : quod eadem loca tam sibi quam ceteris ejusdem meriti didicit præparari ; est publicum : quod victoriam patriæ et Carthaginis interitum et Capitolinum triumphum ac sollicitudinem futuræ seditionis agnovit. Est generale : quod cælum cœlique circulos conversionisque concentum vivo adhuc homini nova et incognita , stellarum etiam ac luminum motus , terræque omnis situm , suspi- ciendo vel despiciendo concepit.

Nec dici potest non aptum fuisse Scipionis personæ somnium , quod et generale esset et publicum , quia necdum illi contigisset amplissimus magistratus , imo quum adhuc , ut ipse dicit , pæne miles haberetur. Aiunt enim non habenda pro veris de statu civitatis somnia , nisi quæ rector ejus magistratusve vidisset , aut quæ

Il y a oracle : car Paul Émile, père de Scipion, et l'Africain, son aïeul, tous deux personnages saints et vénérables, tous deux initiés au sacerdoce, lui annoncent ce qui lui arrivera. Il y a vision, puisqu'il voit ce qu'il deviendra un jour et les lieux mêmes qu'il doit habiter après la dissolution du corps. Il y a songe, puisque, sans l'art de l'interprétation, il nous serait impossible de découvrir les hautes vérités qu'on lui raconte, et que la prudence a entourées du mystère le plus profond. Ce même songe réunit les cinq espèces dont j'ai parlé. Il est personnel à Scipion Émilien : car c'est lui qui est transporté dans les régions supérieures, et c'est son avenir qu'on lui révèle ; il lui est étranger : car on découvre à ses yeux le sort réservé aux âmes des autres hommes ; il lui est commun : n'apprend-il pas qu'il doit partager le séjour des mêmes lieux avec ceux qui, comme lui, ont bien mérité de la patrie ? ce songe intéresse la chose publique, en ce que la victoire de Rome et la ruine de Carthage sont prédites à Scipion, ainsi que son triomphe au Capitole, et la future sédition qui lui causera de vives inquiétudes. Il rentre enfin dans la généralité des êtres, parce que le songeur, soit en élevant, soit en abaissant ses regards, aperçoit des objets encore nouveaux et inconnus à tout homme vivant : il suit les mouvements du ciel et les révolutions des sphères célestes, d'où résultent d'harmonieux accords ; puis les étoiles, les globes lumineux et la situation de toute la terre se déroulent devant lui.

Et qu'on ne vienne point nous objecter qu'un songe, qui intéresse la chose publique et la généralité des êtres, ne saurait convenir au personnage de Scipion, parce qu'il n'exerce point encore la première des magistratures, et qu'il est à peine, comme il le dit lui-même, autre chose qu'un simple soldat. On prétend, je le sais, qu'on ne doit réputer pour vrais les songes qui touchent

de plebe non unus, sed multi similia somniassent. Ideo apud Homerum, quum in concilio Græcorum Agamemnon somnium, quod de instruendo prælio viderat, publicaret, Nestor, qui non minus ipse prudentia quam omnis juvenia viribus juvit exercitum, concilians fidem relatis : « De statu, inquit, publico credendum regio somnio : quod si alter vidisset, repudiaremus ut futile. » Sed non ab re erat, ut Scipio, etsi necdum adeptus tunc fuerat consulatum, nec erat rector exercitus, Carthagini somniaret interitum, cujus erat auctor futurus; audiretque victoriam beneficio suo publicam; videret etiam secreta naturæ vir non minus philosophia quam virtute præcellens.

His assertis, quia superius falsitatis insomniorum Virgilium testem citantes, ejus versus fecimus mentionem, eruti de geminarum somnii descriptione portarum, si quis forte quærere velit cur porta ex ebore falsis, et e cornu veris sit deputata; instruetur auctore Porphyrio, qui in Commentariis suis hæc in eundem locum dicit ab Homero sub eadem divisione descriptum : « Latet, inquit, omne verum; hoc tamen anima, quum ab officiis corporis somno ejus paululum libera est, interdum aspicit; nonnunquam tendit aciem, nec tamen pervenit : et, quum aspicit, tamen non libero et directo lumine videt, sed interjecto velamine, quod

aux affaires d'un gouvernement, que dans le cas où ils ont été envoyés au chef de l'État ou au premier fonctionnaire public, ou bien encore lorsqu'ils sont communs à plusieurs citoyens, qui tous auraient fait le même rêve. Aussi, dans Homère, lorsque Agamemnon fait part au conseil des Grecs du songe qui lui ordonnait de combattre, Nestor, dont la prudence n'était pas moins utile à l'armée que toutes les forces physiques des jeunes guerriers, Nestor donne au récit du prince une entière autorité, en disant : « Ce songe, qui intéresse le corps politique, mérite pleine confiance, parce qu'il vient du roi des rois : autrement, nous le rejeterions comme futile. » Mais, quoique Scipion ne soit encore ni consul ni général d'armée, peut-être n'est-il pas invraisemblable de supposer qu'il rêve la destruction de Carthage, dont plus tard il doit être l'auteur ; qu'il apprenne en songe la victoire, que sa valeur doit assurer un jour à la république ; qu'il voie même les secrets de la nature, en récompense de sa haute sagesse et de sa vertu guerrière.

Ces principes établis, revenons au vers de Virgile, cité plus haut comme témoignage de son opinion sur la fausseté des rêves, et que nous avons emprunté à sa description des deux portes infernales par où s'échappent les songes. Si l'on est curieux de connaître pourquoi celle d'ivoire ouvre passage aux songes trompeurs, et celle de corne aux songes vrais, on peut, à cet égard, consulter Porphyre, qui, dans son Commentaire sur le passage d'Homère qui a trait à ces deux portes, s'exprime ainsi : « Toute vérité reste cachée ; cependant l'âme peut quelquefois l'entrevoir, lorsque, par suite de ses fonctions, le corps endormi lui laisse un peu de liberté ; plus d'une fois aussi, malgré tous ses efforts, il lui est impossible d'y parvenir : et lors même qu'elle réussit, ce n'est pas une lumière pure et directe qu'elle aperçoit, mais des

nexus naturæ caligantis obducit. » Et hoc in natura esse idem Virgilius asserit dicens :

Adspice : namque omnem quæ nunc obducta tuenti  
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum  
Caligat, nubem eripiam.

(Æn. lib. II, v. 604.)

Hoc velamen quum in quiete ad verum usque aciem animæ introsipientis admittit, de cornu creditur, cujus ista natura est, ut tenuatum visui pervium sit : quum autem a vero hebetat ac repellit obtutum, ebur putatur, cujus corpus ita natura densatum est, ut ad quamvis extremitatem tenuitatis erasum, nullo visu ad ulteriora tendente penetretur.

---

#### IV. Propositum seu scopus hujus somnii quis sit.

Tractatis generibus et modis ad quos somnium Scipionis refertur, nunc ipsam ejusdem somnii mentem, ipsumque propositum, quem Græci σκοπόν vocant, antequam verba inspiciantur, tentemus aperire; et eo pertinere propositum præsentis operis asseramus, sicut jam in principio hujus sermonis adstruximus, ut animas bene de republica meritorum post corpora cœlo reddi, et illic frui beatitatis perpetuitate nos doceat. Nam Scipionem ipsum hæc occasio ad narrandum somnium provocavit, quod longo tempore se testatus est silentio condidisse. Quum enim Lælius quereretur nullas Nasicæ

rayons interceptés par un voile, dont l'épais tissu lui dérobe les sombres mystères de la nature. » Il en est toujours ainsi ; et c'est également l'opinion de Virgile, qui dit :

« Regarde : car je vais dissiper tous les nuages qui obscurcissent maintenant tes faibles yeux, émoussent ta vue débile de simple mortel, et l'enveloppent çà et là de vapeurs humides. »

Ce voile, qui, pendant le sommeil du corps, permet aux yeux de l'âme de surprendre quelques rayons de la vérité ; ce voile est, dit-on, de la nature de la corne, que l'on peut amincir et rendre diaphane ; mais celui qui émousse et intercepte l'éclat de ces mêmes rayons, est de la nature de l'ivoire, tellement opaque par lui-même, que, tout aminci qu'il puisse être, jamais il ne se laisse pénétrer par aucune vue qui voudrait en franchir le mystère.

#### IV. Quel est le but ou l'intention de ce songe.

Après avoir traité des genres et des modes auxquels se rapporte le songe de Scipion, essayons à présent, avant d'en examiner les termes, de faire connaître l'esprit de ce même songe, et son but réel, que les Grecs nomment σκοπός ; prouvons qu'il n'a d'autre but que celui qu'on a fait connaître au commencement de ce traité, et qui consiste à nous apprendre que les âmes de ceux qui ont bien mérité de la patrie, sont rendues au ciel après la dissolution du corps, pour y jouir d'une éternelle félicité. On le voit clairement par l'occasion même que Scipion saisit pour raconter ce songe, qu'il assure avoir tenu longtemps enseveli dans le silence. Lélius se plaignait que le peuple romain n'eût point encore élevé de statues à Nasica, pour le récompenser d'avoir tué un tyran ; Scipion, après avoir d'abord répondu à cette



statuas in publico, in interfecti tyranni remunerationem, locatas; respondit Scipio post alia in hæc verba: « Sed quanquam sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium, tamen illa divina virtus non statuas plumbo inhærentes, nec triumphos arescentibus laureis, sed stabiliora quædam et viridiora præmiorum genera desiderat. — Quæ tamen ista sunt? inquit Lælius. — Tum Scipio, Patimini me, inquit, quoniam tertium diem jam feriatum sumus. » Et cetera, quibus ad narrationem somnii venit, docens illa esse stabiliora et viridiora præmiorum genera quæ ipse vidisset in cœlo bonis rerumpublicarum servata rectoribus: sicut his verbis ejus ostenditur: « Sed quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam; sic habeto: omnibus qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in cœlo et definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruuntur. » Et paulo post, hunc certum locum, qui sit designans, ait: « Sed sic, Scipio, ut avus hic tuus, ut ego qui te genui, justitiam cole et pietatem: quæ cum magna in parentibus et propinquis, tum in patria maxima est. Ea vita via est in cœlum, et in hunc cœtum eorum qui jam vixere et corpore laxati illum incolunt locum, quem vides, » significans Galaxian: sciendum est enim quod locus in quo sibi esse videtur Scipio per quietem, Lacteus circulus est, qui Galaxias vocatur; siquidem his verbis in principio utitur: « Ostendebat autem Carthaginem de excelso et

plainte, termina par les paroles suivantes : « Quoique le sage trouve dans la conscience même de ses belles actions le plus noble prix de sa vertu , cependant cette vertu divine ambitionne , non pas des statues qu'un plomb vil attache à leur piédestal , non pas des triomphes dont les lauriers se flétrissent , mais une sorte de récompense plus réelle et plus durable que la verdure des lauriers. — Quelles sont donc ces récompenses ? dit Lélius. — Souffrez , reprit Scipion , puisque nous chômons encore un troisième jour de fête , que je poursuive mon récit. » Amené ensuite à raconter le songe qu'il a eu , il déclare qu'il a vu , de ses propres yeux , dans le ciel ces récompenses plus réelles , plus durables que la verdure des lauriers , et qui attendent les vertueux administrateurs de la chose publique : c'est ce que prouvent évidemment les paroles suivantes de Scipion : « Afin de t'animer d'un nouveau zèle pour le salut de ton pays , apprends , ô vainqueur de l'Afrique ! que tous ceux qui auront sauvé , défendu , agrandi leur patrie , ont dans le ciel une place fixe et marquée , où ils doivent jouir d'un bonheur éternel. » Bientôt après , il désigne positivement ce séjour de la béatitude , et ajoute : « Mais sur la terre , ô Scipion , à l'exemple de ton père , de ton aïeul , cultive toujours la justice et la piété , qui est pour nous un devoir envers nos parents et nos proches , une obligation sacrée envers la patrie. Une telle vie est le chemin du ciel et de l'auguste assemblée de ceux qui ont déjà vécu , et qui , dégagés des liens du corps , habitent le lieu que tu aperçois. » C'était la voie Lactée : car l'endroit où Scipion croit être pendant son sommeil , n'est autre que le cercle nommé Galaxie par les Grecs , puisqu'il dit au commencement de son récit : « D'un lieu élevé , parsemé d'étoiles et tout resplendissant de lumière , il me montrait Carthage. » Et puis , un peu plus bas , il dit plus clairement encore : « C'était ce cercle

pleno stellarum illustri et claro quodam loco. » Et paulo post apertius dicit : « Erat autem is splendidissimo candore inter flammæ circulus elucens , quem vos , ut a Graiis accepistis , orbem Lactæum nuncupatis ; ex quo omnia mihi contemplanti præclara et mirabilia videbantur. » Et de hoc quidem Galaxia , quum de circulis loquemur , plenius disseremus.

V. Quamquam omnes numeri modo quodam pleni sint , tamen septenarium et octonarium peculiariter plenos dici ; quamque ob causam octonarius plenus vocetur.

Sed jam quoniam inter libros quos de republica Cicero quosque prius Plato scripserat , quæ differentia , quæ similitudo habeatur , expressimus , et cur operi suo vel Plato Eris indicium , vel Cicero somnium Scipionis adsciverit , quidve sit ab epicureis objectum Platoni , vel quemadmodum debilis calumnia refellatur , et quibus tractatibus philosophi admisceant , vel a quibus penitus excludant fabulosa , retulimus ; adjecimusque post hæc necessario genera omnium imaginum , quæ falso quæque vero videntur in somnis , ipsasque distinxi-  
mus species somniorum , ad quas Africani somnium constaret referri ; et cur Scipioni convenerit talia somniare ; et de geminis somnii portis , quæ fuerit a veteribus expressa sententia ; super his omnibus , ipsius somnii de quo loquimur , mentem propositumque signavimus ; et partem cœli evidenter expressimus in qua sibi Scipio per quietem hæc vel vidisse visus est vel

lumineux de blancheur , qui brille entre tous les feux célestes , et que , d'après les Grecs , vous nommez voie Lactée ; de là , promenant de tous côtés mes regards , je ne voyais , dans le reste du monde , que merveilles et majesté. » Lorsque nous parlerons des cercles , nous traiterons plus complètement de la Galaxie.

---

V. Bien que tous les nombres soient en quelque sorte parfaits , cependant le septième et le huitième sont plus particulièrement considérés comme tels ; pourquoi le nombre huit est appelé parfait.

Nous avons fait connaître en quoi différent et se ressemblent les ouvrages que Cicéron , et Platon avant lui , composèrent sur la république ; nous avons dit pour quel motif les deux auteurs ont mis dans leurs traités , l'un , la révélation d'Er ; l'autre , le songe de Scipion ; puis , nous avons rapporté les objections faites à Platon par les épicuriens , et les moyens de réfuter une si faible critique : nous avons parlé ensuite des traités philosophiques qui admettent les fictions , et de ceux qui les excluent totalement ; de là , il y a eu pour nous nécessité de définir les différents genres de visions , vraies ou fausses , qui nous apparaissent dans le sommeil , et nous avons eu à distinguer les espèces mêmes de songes auxquelles doit se rapporter celui de Scipion ; nous avons aussi exposé en quoi il convenait de prêter à Scipion un pareil songe , et nous avons rapporté l'opinion des anciens sur les deux portes d'où les songes s'échappent ; enfin , outre cela , nous avons signalé l'esprit et le but du songe même dont nous parlons ; nous avons désigné d'une manière évidente la partie du ciel où Scipion Émilien semblait avoir vu ou entendu , pendant son sommeil , ce qu'il a raconté : il nous reste maintenant à

audisse quæ retulit : nunc jam discutienda nobis sunt ipsius somnii verba , non omnia , sed ut quæque videbuntur digna quæsitu. Ac prima nobis tractanda se ingerit pars illa de numeris , in qua sic ait : « Nam quum ætas tua septenos octies solis anfractus reditusque converterit , duoque hi numeri , quorum uterque plenus alter altera de causa habetur , circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint : in te unum atque in tuum nomen se tota convertet civitas ; te senatus , te omnes boni , te socii , te Latini intuebuntur : tu eris unus in quo nitatur civitatis salus ; ac , ne multa , dictator rempublicam constituas oportet , si impias propinquorum manus effugeris. »

Plenitudinem hic non frustra numeris assignat : plenitudo enim proprie nisi divinis rebus supernisque non convenit : neque enim corpus proprie plenum dixeris , quod quum sui sit impatiens effluendo , alieni est appetens hauriendo. Quæ si metallicis corporibus non usu veniunt , non tamen plena illa sed vasta dicenda sunt. Hæc est igitur communis numerorum omnium plenitudo , quod cogitationi a nobis ad superos meanti occurrit prima perfectio incorporalitatis in numeris ; inter ipsos tamen proprie pleni vocantur secundum hos modos qui præsentī tractatui necessarii sunt , qui aut vim obtinent vinculorum , aut corpora rursus efficiuntur , aut corpus efficiunt , sed corpus quod intelligendo , non sentiendo , concipias. Totum hoc , ut obscuritatis

expliquer, non pas la totalité du songe, mais chacun des passages qui nous paraîtront dignes d'examen. Le premier dont il nous faut traiter est celui qui concerne les nombres, et où l'Africain s'exprime ainsi : « Car lorsque ta vie mortelle aura vu passer huit fois sept révolutions du soleil, et que ces deux nombres, parfaits l'un et l'autre pour des causes différentes, auront, par le cours de la nature, complété pour toi la somme fatale : c'est vers toi seul, vers ton nom que Rome entière tournera les yeux ; c'est toi que le sénat, toi que les bons citoyens, toi que les alliés, toi que les Latins chercheront de leurs regards : sur toi seul reposera le salut de l'État ; enfin, dictateur, il te faudra réorganiser la république, si tu échappes aux mains parricides de tes proches. »

L'Africain attribue judicieusement aux nombres une plénitude, qui ne convient, à proprement parler, qu'aux choses divines et d'un ordre supérieur : car on ne saurait regarder comme plein un corps qui, toujours prêt à laisser échapper ses molécules, puise avec avidité celles des corps qui l'entourent. L'expérience prouve qu'il n'en est pas ainsi des corps métalliques ; toutefois on ne doit pas dire qu'ils sont pleins, mais remplis de larges interstices. Ce qui a fait attribuer la plénitude indistinctement à tous les nombres, c'est que, quand nous nous élevons, en idée, de la nature humaine jusqu'à celle des dieux, nous rencontrons, dans les nombres, la première perfection d'immatérialité ; cependant, parmi ces nombres eux-mêmes, il en est qui offrent plus que les autres les modes de la perfection, telle que nous la comprenons dans ce traité ; ce sont ceux qui ont la propriété d'enchaîner leurs parties, les nombres carrés multipliés par leurs racines, et les nombres solides par

deprecetur offensa, paulo altius repetita rerum luce, pandendum est.

Omnia corpora superficie finiuntur, et in ipsam eorum pars ultima terminatur; hi autem termini, quum sint semper circa corpora quorum termini sunt, incorporei tamen intelliguntur: nam quousque corpus esse dicitur; necdum terminus intelligitur. Cogitatio, quæ conceperit terminum, corpus relinquit; ergo primus a corporibus ad incorporea transitus ostendit corporum terminos; et hæc est prima incorporea natura post corporea, sed non pure nec ad integrum carens corpore: nam licet extra corpus natura ejus sit, tamen non nisi circa corpus apparet; quum totum denique corpus nominas, etiam superficies hoc vocabulo continetur: de corporibus eam tametsi non res sed intellectus sequestrat. Hæc superficies sicut est corporum terminus, ita lineis terminatur, quas suo nomine grammæ Græcia nominavit; punctis lineæ finiuntur: et hæc sunt corpora quæ mathematica vocantur, de quibus sollerti industria geometricæ disputatur. Ergo hæc superficies, quum ex aliqua parte corporis cogitatur, pro forma subjecti corporis accipit numerum linearum: nam seu trium ut trigonum, seu quatuor ut quadratum, seu plurium sit angulorum; totidem lineis sese ad extrema tangentibus planities includitur.

leur propre nature : or, l'intelligence comprend seule un corps ou un solide qui n'est point du ressort des sens. Mais pour que toute obscurité cesse à cet égard, il nous faut, dès le principe, verser la clarté sur le sujet, et le reprendre d'un peu plus haut.

Tous les corps sont terminés par une surface, qui leur sert de limite ; et ces limites, irrévocablement fixées autour des corps qu'elles terminent, n'en sont pas moins réputées immatérielles : car, en examinant un corps, la pensée peut faire abstraction de sa surface, et réciproquement ; donc cette surface sera la ligne de démarcation entre les êtres matériels et immatériels ; néanmoins cette transition de la matière à l'immatérialité n'est point absolue, par la raison que, si la surface doit, de sa nature, être en dehors des corps, elle doit également n'être qu'autour des corps ; ajoutons qu'on ne saurait parler d'un corps sans y comprendre sa surface : donc leur séparation ne peut réellement s'effectuer, et elle n'a lieu que dans l'entendement. Cette surface, limite des corps, est elle-même limitée par des lignes, ou lettres, selon les Grecs ; et ces lignes sont limitées par des points : tels sont les corps mathématiques sur lesquels s'exerce la sagacité du géomètre. Le nombre des lignes qui bornent la surface d'une partie quelconque d'un corps, est en proportion de la forme sous laquelle cette même partie se présente : cette portion de surface forme-t-elle un triangle, trois lignes la terminent ; est-elle carrée, elle est terminée par quatre lignes ; enfin, la quantité de lignes qui la limitent est égale à celle de ses angles, et ces lignes se touchent par leurs extrémités.



Hoc loco admonendi sumus, quod omne corpus longitudinis, latitudinis et altitudinis dimensionibus constat. Ex his tribus in lineæ ductu una dimensio est; longitudo est enim sine latitudine: planities vero, quam Græci ἐπιφάνειαν vocant, longo latoque distinguitur, alto caret; et hæc planities quantis lineis contineatur, expressimus. Soliditas autem corporum constat quum his duabus additur altitudo; fit enim tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod στερεὸν vocant: qualis est tessera, quæ cubus vocatur. Si vero non unius partis sed totius velis corporis superficiem cogitare, quod proponamus esse quadratum (ut de uno, quod exemplo sufficiet, disputemus) jam non quatuor sed octo anguli colliguntur; quod animadvertis, si super unum quadratum, quale prius diximus, alterum tale altius impositum mente conspicias, ut altitudo, quæ illi plano deerat, adjiciatur; fiatque tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod stereon vocant ad imitationem tesseræ, quæ cubus vocatur. Ex his apparet, octonarium numerum solidum corpus et esse et haberi; siquidem unum apud geometras puncti locum obtinet; duo, lineæ ductum faciunt, quæ duobus punctis, ut supra diximus, coercetur; quatuor vero puncta adversum se in duobus ordinibus bina per ordinem posita exprimunt quadri speciem a singulis punctis in adversum punctum ejecta linea. Hæc quatuor, ut diximus, duplicata et octo facta duo quadra similia

Nous devons avertir ici nos lecteurs que tout corps a trois dimensions, longueur, largeur et profondeur ou épaisseur. La ligne n'a qu'une seule de ces trois dimensions, la longueur : la surface, que les Grecs appellent *ἐπιφάνεια*, en a deux, longueur et largeur ; nous venons de citer le nombre de lignes qui peuvent la limiter. La formation d'un corps, ou d'un solide appelé *στερεόν* par les Grecs, exige le concours des trois dimensions : tel est le dé à jouer, que l'on nomme aussi cube. Si l'on songe à la surface, non pas d'une partie d'un corps, mais de ce corps tout entier, que nous supposons, par exemple, être un carré, nous lui trouverons huit angles au lieu de quatre ; ce qui se conçoit, si l'on figure, au-dessus de la surface carrée dont on vient de faire mention, autant d'autres surfaces de mêmes dimensions qu'il en faudra nécessairement pour que la profondeur ou l'épaisseur du tout réponde à sa longueur et à sa largeur : alors ce sera un solide tel qu'un dé ou un cube. D'où il s'ensuit que le nombre huit est un corps ou solide, et qu'il est regardé comme tel : car l'unité est le point géométrique ; deux unités représentent la ligne, qui, comme nous l'avons dit plus haut, se trouve limitée par deux points ; quatre points, pris deux à deux, mis sur deux rangs, et se faisant face réciproquement à égales distances, deviennent une surface carrée, si de chacun d'eux on conduit une ligne au point opposé. Doublez la surface, vous avez huit lignes et deux carrés égaux, lesquels, superposés, produiront un cube ou solide, si toutefois on leur donne l'épaisseur nécessaire. D'où l'on voit que les nombres sont d'origine plus ancienne que la surface, que les lignes qui la composent, et généralement que tout ce qui a rapport à la forme des corps ; en effet, il faut remonter des lignes aux nombres pour préciser la figure d'un corps, puisqu'on ne peut la

describunt : quæ sibi superposita additaque altitudine formam cubi , quod est solidum corpus , efficiunt. Ex his apparet , antiquiorem esse numerum superficie et lineis , ex quibus illam constare memoravimus , formisque omnibus ; a lineis enim ascenditur ad numerum tanquam ad priorem , ut intelligatur ex diversis numeris linearum quæ formæ geometricæ describantur.

Ipsam superficiem cum lineis suis , primam post corpora diximus incorpoream esse naturam ; nec tamen sequestrandam , propter perpetuam cum corporibus societatem. Ergo quod ab hac sursum recedit , jam pure incorporeum est ; numeros autem hac superiores præcedens sermo patefecit. Prima est igitur perfectio incorporalitatis in numeris ; et hæc est , ut diximus , numerorum omnium plenitudo ; seorsum autem illa , ut supra admonuimus , plenitudo est eorum qui aut corpus efficiant , aut efficiantur , aut vim obtineant vinculorum ; licet alias quoque causas quibus pleni numeri efficiantur , esse non ambigam. Qualiter autem octonarius numerus solidum corpus efficiat , antelatis probatum est. Ergo singulariter quoque plenus jure dicetur propter corporeæ soliditatis effectum. Sed et ad ipsam cœli harmoniam , id est concinentiam , hunc numerum magis aptum esse non dubium est , quum sphæræ ipsæ octo sint , quæ moventur : de quibus sequuturus sermo procedet. Omnes quoque partes de quibus constat hic numerus , tales sunt , ut ex earum compage plenitudo

spécifier que d'après les différents nombres de lignes décrites en géométrie.

A partir des solides, avons-nous dit, la première substance immatérielle est la surface avec ses lignes; quoiqu'on ne puisse la séparer des corps, à cause de l'association perpétuelle qui l'unit à eux. Donc, en débutant par la surface et en remontant, tous les êtres sont parfaitement incorporels; or nous venons de faire voir que l'on remonte de la surface aux nombres. Ceux-ci sont donc les premiers êtres qui nous présentent l'image de l'immatérialité; ils sont donc tous parfaits, comme nous l'avons dit plus haut; seulement nous avons ajouté que plusieurs d'entre eux ont une perfection spéciale, par exemple, les nombres cubiques, ceux qui le deviennent en agissant sur eux-mêmes, et ceux qui possèdent la propriété d'enchaîner leurs parties; qu'il existe encore d'autres causes de perfection pour les nombres, c'est un point que je ne saurais contester. Quant au mode de solidité du nombre huit, il est prouvé par les antécédents. Cette collection d'unités, prise l'une après l'autre, fait donc justement partie des corps solides. Disons encore qu'il n'est point de nombre qui soit en rapport plus immédiat avec l'harmonie des globes célestes, puisque les sphères qui produisent cet accord sont au nombre de huit, comme on le démontrera plus tard. J'ajouterai même : toutes les parties dont se compose le nombre huit, sont de telle nature, qu'un tout parfait résulte de leur assemblage : car on peut le former

nascatur : est enim aut de his quæ neque generantur neque generant , de monade et septem : quæ qualia sint , suo loco plenius explicabitur ; aut de duplicato eo qui et generatur et generat , id est quatuor : nam hic numerus quatuor et nascitur de duobus , et octo generat ; aut componitur de tribus et quinque ; quorum alter primus omnium numerorum impar apparuit. Quinarii autem potentiam sequens tractatus attinget.

Pythagorici vero hunc numerum justitiam vocaverunt , qua primus omnium ita solvitur in numeros pariter pares , hoc est in bis quaterna , ut nihilominus in numeros æque pariter pares divisio quoque ipsa solvatur , id est in bis bina. Eadem quoque qualitate contextitur , id est bis bina bis. Quum ergo et contextio ipsius , pari æqualitate procedat , et resolutio æqualiter redeat usque ad monadem , quæ divisionem arithmetica ratione non recipit ; merito propter æqualem divisionem justitiæ nomen accepit : et quia ex supradictis omnibus apparet quanta et partium suarum et seorsum sua plenitudine nitatur , jure plenus vocatur.

---

VI. Multas esse causas cur septenarius plenus vocetur<sup>4</sup>.

Superest ut septenarium quoque numerum plenum jure vocitandum ratio in medio constituta persuadeat. Ac primum hoc transire sine admiratione non possumus , quod duo numeri , qui in se multiplicati vitale

de la monade ou de l'unité, ainsi que du nombre sept, qui ne sont ni engendrés, ni générateurs : nous développerons, en temps et lieu, les propriétés de ces deux quantités ; il peut résulter également de deux fois quatre, qui est engendré et générateur : car deux fois deux produisent quatre, comme deux fois quatre engendrent huit ; ou bien il se compose de trois et de cinq ; trois est le premier de tous les nombres impairs. Quant au nombre cinq, nous démontrerons bientôt sa puissance.

Les pythagoriciens nommèrent le nombre huit le symbole de la justice, parce qu'à partir de l'unité, c'est le premier de tous qui présente deux composants égaux et pairs, je veux dire deux fois quatre, que l'on peut réduire en deux quantités paires et parfaitement égales, ou deux plus deux. Enfin, sa recombinaison peut s'opérer au moyen de deux fois deux répétés deux fois. Un semblable nombre qui procède à sa puissance par facteurs égaux et pairs, et à sa décomposition par diviseurs pairs et égaux, jusqu'à la monade exclusivement qui ne saurait avoir d'entier pour diviseur ; un tel nombre, à cause de son égale division, méritait bien d'être pris pour le symbole de la justice : et d'après ce que nous avons dit plus haut de la perfection de ses parties et de celle de son entier, on ne saurait lui disputer le titre de nombre plein et parfait.

---

**VI.** Beaucoup de raisons assurent au nombre sept la qualification de nombre parfait.

Il reste à faire connaître les droits incontestables du nombre sept à la dénomination de nombre parfait. Avant tout il est une chose que nous ne pouvons laisser passer sans admiration, c'est que la durée de la vie mortelle d'un personnage célèbre ait été exprimée par le produit

spatium viri fortis includerent, ex pari et impari constiterunt : hoc enim vere perfectum est quod ex horum numerorum permixtione generatur. Nam impar numerus mas et par femina vocatur; item arithmetici imparem patris et parem matris appellatione venerantur. Hinc et *Timæus* Platonis fabricatorem mundanæ animæ Deum partes ejus ex pari et impari, id est duplari et triplari numero, intertexuisse memoravit; ita ut a duplari usque ad octo, a triplari usque ad viginti septem, staret alternatio mutuandi. Hi enim primi cubi utrimque nascuntur, siquidem a paribus bis bini, qui sunt quatuor, superficiem faciunt : bis bina bis, quæ sunt octo, corpus solidum fingunt. A dispari vero ter terna, quæ sunt novem, superficiem reddunt; et ter terna ter, id est ter novena, quæ sunt viginti septem, primum æque cubum alterius partis efficiunt. Unde intelligi datur, hos duos numeros, octo dico et septem, qui ad multiplicationem annorum perfecti in republica viri convenerunt, solos idoneos ad efficiendam mundi animam judicatos, quia nihil post auctorem potest esse perfectius. Hoc quoque notandum est, quod superius asserentes communem numerorum omnium dignitatem, antiquiores eos superficie et lineis ejus omnibusque corporibus ostendimus : præcedens autem tractatus invenit, numeros et ante animam mundi fuisse, quibus illam contextam augustissima *Timæi* ratio naturæ ipsius conscia et testis expressit. Hinc est quod pronuntiare non dubitavere sapientes, animam esse numerum se moventem.

de deux nombres, l'un pair et l'autre impair : car rien de parfait qui ne résulte de la réunion de ces deux nombres. On appelle mâle le nombre impair, et femelle le nombre pair ; l'un et l'autre sont l'objet de la vénération des arithméticiens, qui les regardent, le premier comme père, et le second comme mère. Voilà pourquoi le *Timée* de Platon prétend que Dieu créa l'âme du monde de diverses parties prises en nombre pair et impair, c'est-à-dire de parties successivement doubles et triples, en alternant la duplication qui finit au nombre huit, avec la triplication qui se termine au nombre vingt-sept. Or, huit est le premier cube des nombres pairs, et vingt-sept le premier des nombres impairs, puisque deux fois deux, ou quatre, donnent une surface : et deux fois deux doublés, ou huit, donnent un corps solide. Trois fois trois, ou neuf, donnent une surface ; et trois fois trois triplement répétés, ou vingt-sept, donnent un cube. On peut conclure de là que les nombres sept et huit, unis entre eux pour former d'après leur produit le nombre des années de l'existence d'un homme politique modèle, ont été réputés les seuls qui soient susceptibles de faire partie de l'organisation de l'âme universelle, parce qu'après leur auteur il n'y a rien de plus parfait que ces deux nombres. On doit noter également, qu'en démontrant au précédent chapitre l'excellence générale des nombres, nous avons déterminé leur priorité sur la surface et ses limites, comme sur tous les corps, et que nous les trouvons ici antérieurs même à l'âme du monde, formée depuis de leur mélange, si l'on en croit la sublime raison de *Timée*, qui prit la nature sur le fait et devint la confidente de ses mystères. Aussi les sages ne balancèrent-ils point à prendre cette âme pour un nombre qui se meut par lui-même.



Nunc videamus cur septenarius numerus suo seorsum merito plenus habeatur. Cujus ut expressius plenitudo noscatur, primum merita partium de quibus constat, tum demum quid ipse possit, investigemus. Constat septenarius numerus vel ex uno et sex, vel ex duobus et quinque, vel ex tribus et quatuor. Singularum compagum membra tractemus; ex quibus fatebitur nullum alium numerum tam varia esse majestate secundum. Ex uno et sex compago prima componitur. Unum autem, quod *μονὰς*, id est unitas dicitur, et mas idem et femina est; par idem atque impar; ipse non numerus, sed fons et origo numerorum. Hæc monas initium finisque omnium, neque ipsa principii aut finis sciens, ad summum refertur Deum, ejusque intellectum a sequentium numero rerum et potestatum sequestrat: nec in inferiore post Deum gradu eam frustra desideraveris. Hæc illa est mens ex summo enata Deo, quæ vices temporum nesciens, in uno semper quod adest consistit ævo; quumque, utpote una, non sit ipsa numerabilis, innumeras tamen generum species et de se creat et intra se continet. Inde quoque aciem paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam posse referri: anima enim aliena a silvestris contagione materiæ tantum se auctori suo ac sibi debens, simplicem sortita naturam, quum se animandæ immensitati universitatis infundat, nullum init tamen cum sua unitate divortium. Vides ut hæc monas, orta a prima rerum causa, usque ad animam ubique integra et semper individua continuationem po-

Voyons à présent pourquoi le nombre sept doit être estimé particulièrement comme un nombre plein et parfait. Afin de rendre cette perfection sensible, nous analyserons d'abord les propriétés de ses parties, puis celles de son tout. La discussion des nombres pris deux à deux, dont il résulte, savoir : un et six, deux et cinq, trois et quatre, nous prouvera qu'aucun autre nombre ne possède des qualités plus diverses et plus imposantes. Dans le premier couple un et six, la première quantité ou la monade, je veux dire l'unité, se trouve mâle et femelle tout ensemble, et réunit le pair à l'impair ; sans être un nombre par elle-même, elle est la source et l'origine des nombres. Cette monade, commencement et fin de toutes choses, n'a elle-même ni commencement ni fin ; elle est l'image du Dieu suprême, et sépare son entendement de la multitude des choses et des puissances qui le suivent : elle marche sans intermédiaire après lui. Cette intelligence, émanée de l'Être souverain, affranchie des vicissitudes des siècles, subsiste dans le temps toujours un ; une de sa nature et ne pouvant être nombrée, elle ne laisse pas moins d'engendrer et de contenir en elle-même les formes innombrables des genres et des espèces. Pour peu que l'on réfléchisse, on pourra voir que la monade est aussi du ressort de l'âme : car cette âme, étrangère au contact impur de la matière, ne se devant qu'à son créateur et à elle-même ; simple de sa nature, lors même qu'elle se mêle au corps immense du monde qu'elle anime, elle ne fait cependant aucun divorce avec son unité. Aussi vous voyez cette monade, née de la cause première des choses, se conserver entière et toujours indivisible jusqu'à l'âme universelle, sans rien perdre de sa puissance. Voilà sur la monade des détails plus précis que ne semblait le comporter l'abondance du sujet ; et vous ne vous plaindrez pas de l'éloge d'un être supérieur à tout nombre, sur-

testatis obtineat. Hæc de monade castigatius quam se copia suggerebat; nec te remordeat, quod, quum omni numero præesse videatur, in conjunctione præcipue septenarii prædicetur: nulli enim aptius jungitur monas incorrupta, quam virgini. Huic autem numero, id est septenario, adeo opinio virginitatis inolevit, ut Pallas quoque vocitetur: nam virgo creditur, quia nullum ex se parit numerum duplicatus, qui intra denarium coarctetur, quem primum limitem constat esse numerorum. Pallas ideo, quia ex solius monadis fetu, et multiplicatione processit, sicut Minerva sola ex uno parente nata perhibetur.

Senarius vero, qui cum uno conjunctus septenarium facit, variæ ac multiplicis religionis et potentiae est; primum quod solus ex omnibus numeris qui infra decem sunt, de suis partibus constat: habet enim medietatem, et tertiam partem, et sextam partem: et est medietas tria; tertia pars duo; sexta pars unum: quæ omnia simul sex faciunt. Habet et alia suæ venerationis indicia; sed, ne longior faciat sermo fastidium, unum ex omnibus ejus officium persequemur; quod ideo prætulimus, quia hoc commemorato, non senarii tantum, sed et septenarii pariter dignitas adstruetur.

Humano partui frequentiore usum novem mensium, certo numerorum modulamine natura constituit: sed ratio sub adsciti senarii numeri multiplicatione procedens etiam septem menses compulit usurpari. Quam breviter absoluteque dicemus duos esse primos omnium

tout lorsqu'il est question du septénaire dans lequel il se trouve compris : il convenait effectivement qu'une substance aussi incorruptible que la monade fût partie intégrante d'une vierge. Si nous employons le mot de vierge, c'est que l'opinion de la virginité du nombre sept a pris tant de consistance, qu'on l'appelle aussi Pallas : opinion établie, du reste, sur ce qu'étant doublé, il n'engendre aucun des nombres compris entre l'unité et le dénaire, qui passe constamment pour la première limite des nombres. Et si on lui applique le nom de Pallas, c'est qu'il est né de la seule monade plusieurs fois ajoutée à elle-même, comme Minerve ne doit, dit-on, la naissance qu'au seul Jupiter.

Le nombre sénaire, joint à l'unité, forme le septénaire, qui, sous le rapport de la religion et de la puissance numérique, offre des propriétés remarquables et multiples; c'est d'abord le seul nombre au-dessous de dix qui résulte de ses propres parties : car sa moitié, son tiers et son sixième, ou bien trois, deux et un, forment son entier. Il a encore beaucoup d'autres titres à la vénération qu'il inspire ; mais pour épargner au lecteur l'ennui d'une longue analyse, nous ne rappellerons ici qu'une seule de ses propriétés ; le développement de celle que nous choisirons donnera l'idée la plus haute et de son importance, et de celle du nombre septénaire.

La nature, selon des rapports de nombres invariables, a déterminé le terme le plus habituel de la gestation des femmes à neuf mois : mais, d'après un produit numérique dans lequel entre comme facteur le nombre six, on peut réduire ce terme à sept mois. Nous répéterons ici le plus brièvement possible, que les deux premiers cubes des

numerorum cubos, id est a pari octo, ab impari viginti septem : et esse imparem marem, parem feminam superius expressimus; horum uterque si per senarium numerum multiplicetur, efficiunt dierum numerum qui septem mensibus explicantur : coeant enim numeri mas ille qui memoratur et femina, octo scilicet et viginti septem; pariunt ex se quinque et triginta; hæc sexies multiplicata creant decem et ducentos : qui numerus dierum mensem septimum claudit. Ita est ergo natura secundus hic numerus, ut primam humani partus perfectionem quasi arbiter quidam maturitatis absolvat.

Discretio vero futuri partus, sicut Hippocrates refert, sic in utero dinoscitur; aut enim septuagesimo aut nonagesimo die conceptus movetur : dies ergo motus, quicumque fuerit de duobus, ter multiplicatus, aut septimum aut nonum explicat mensem.

Hæc de prima septenarii copulatione libata sint; secunda de duobus et quinque est; ex his dyas, quia post monadem prima est, primus est numerus. Hæc ab illa omnipotentia solitaria in corporis intelligibilis lineam prima defluxit; ideo et ad vagas stellarum et luminum sphæras refertur, quia hæ quoque ab illa quæ ἀπλανῆς dicitur, in numerum scissæ et in varii motus contrarietatem retortæ sunt. Hic ergo numerus cum quinario aptissime jungitur, dum hic ad errantes, ut diximus, ad cœli zonas ille referatur : sed ille ratione scissionis; hic numero. Illa vero quinario numero proprietates excepta potentiæ ultra ceteras eminentis evenit,

nombres, pairs ou impairs, sont huit et vingt-sept : et nous avons remarqué plus haut que le nombre impair est mâle, et le nombre pair, femelle ; or, si l'on multiplie l'un et l'autre de ces nombres par six, on aura un produit égal au nombre des jours contenus dans sept mois : puisque de l'union du mâle avec la femelle, ou de vingt-sept et de huit, on obtiendra trente-cinq ; et trente-cinq, multipliés par six, donne deux cent dix : c'est le nombre de jours que renferment sept mois. Il y a donc fécondité admirable dans le nombre sénaire, que la nature elle-même semble avoir constitué, pour ainsi dire, juge suprême du point de maturité du fœtus dans l'enfantement le plus précoce.

Voici, d'après Hippocrate, de quelle manière on peut préciser, pendant la grossesse, l'époque de l'accouchement ; l'embryon se meut soixante-dix ou quatre-vingt-dix jours après la conception : l'un ou l'autre de ces nombres, multiplié par trois, produit un résultat égal au nombre de jours contenus dans sept ou neuf mois.

Nous venons de tracer l'esquisse des propriétés du premier couple dont se forme le nombre sept ; parlons maintenant du second, qui est deux et cinq ; la dyade, qui vient aussitôt après la monade, marche en tête des nombres. Cette première émanation d'une omnipotence, qui se suffit à elle-même, nous représente la ligne dans un corps géométrique ; son rapport avec les planètes et les deux flambeaux célestes est frappant, puisque ces astres ont été séparés aussi de la sphère des fixes, suivant des relations d'harmonie astronomique, et forcés de suivre deux mouvements divers et opposés. La dyade se joint donc très-convenablement au nombre cinq, car, comme nous l'avons dit, elle a de l'analogie avec les planètes, et le nombre cinq en a avec les zones du ciel : ce sont, d'un côté, des rapports de scission ; de

quod solus omnia quæque sunt, quæque videntur esse, complexus est; esse autem dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinum corpus habeant seu caducum. Hic ergo numerus simul omnia et supera et subjecta designat: aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, in qua species rerum continentur, aut mundi anima, quæ animarum omnium fons est, aut coelestia sunt usque ad nos, aut terrena natura est: et sic quinarium rerum omnium numerus impletur. De secunda septenarii numeri conjunctione dicta hæc pro affectatæ brevitatis necessitate sufficiant. Tertia est de tribus et quatuor; quæ quantum valeat, revolvamus.

Geometrici corporis ab impari prima planities in tribus lineis constat: his enim trigonalis forma concluditur; a pari vero prima in quatuor invenitur. Item scimus secundum Platonem, id est secundum ipsius veritatis arcanum, illa forti inter se vinculo colligari quibus interjecta medietas præstat vinculi firmitatem; quum vero medietas ipsa geminatur, ea quæ extima sunt non tenaciter tantum, sed etiam insolubiliter vincuntur. Primo ergo ternario contigit numero ut inter duo summa medium, quo vinciretur, acciperet; quaternarius vero duas medietates primus omnium nactus est, quas ab hoc numero Deus, mundanæ molis artifex conditorque, mutuatus, insolubili inter se vinculo ele-

l'autre, des rapports de nombre. Parmi les propriétés du nombre cinquième, il en est une tout exceptionnelle et bien supérieure aux autres : seul, il embrasse tout ce qui est, tout ce qui paraît être ; par ce qui est, nous voulons exprimer tous les êtres intellectuels, et par ce qui paraît être, tout ce qui a un corps divin ou périssable. Il arrive de là que ce nombre désigne en même temps tout ce qui existe, soit au-dessus, soit au-dessous de nous : car c'est, ou le Dieu suprême, ou l'intelligence émanée de ce Dieu, et qui renferme les formes primitives des choses, ou c'est l'âme du monde, source et principe de toutes les âmes, ou bien c'est l'ensemble des corps célestes jusqu'à nous, c'est aussi la terrestre nature : le nombre cinq est donc le type de toutes choses. Quant au second couple, d'où résulte le nombre sept, il nous suffira d'en avoir donné cette analyse, forcé que nous sommes d'être bref et concis. Faisons connaître maintenant la valeur du couple troisième, ou des nombres trois et quatre.

La première surface du corps géométrique qui soit limitée par des lignes en nombre impair, a la forme triangulaire ; la première que terminent des lignes en nombre pair, a la forme quadrangulaire. Nous apprenons aussi de Platon, c'est-à-dire du confident de la vérité même, que deux corps ont entre eux un lien solide, quand leur jonction s'opère au moyen d'un centre commun ; et que, si le centre est doublé, l'union des deux extrêmes n'est pas seulement forte, mais indissoluble. Le nombre ternaire a heureusement le premier de ces avantages, et le quaternaire possède le second ; c'est de ce double intermédiaire du nombre quatre que se sert le Dieu créateur et souverain architecte de la nature, pour unir entre eux les éléments par une chaîne insoluble : jamais, dit Platon dans son *Timée*, deux substances aussi contraires, aussi enne-



menta devinxit : sicut in *Timæo* Platonis assertum est , non aliter tam controversa sibi ac repugnantia et naturæ communionem abnuentia permisceri , terram dico et ignem , potuisse et per tam jugabilem competentiam foederari , nisi duobus mediis aeris et aquæ nexibus vincirentur : ita enim elementa inter se diversissima opifex tamen Deus ordinis opportunitate connexuit , ut facile jungerentur : nam , quum binæ essent in singulis qualitates , talem unicuique de duobus alteram dedit , ut in eo cui adhæreret , cognatam sibi et similem reperiret.

Terra est sicca et frigida ; aqua vero frigida et humecta est. Hæc duo elementa , licet sibi per siccum humectumque contraria sint , per frigidum tamen commune junguntur. Aer humectus et calidus est : et quum aquæ frigidæ contrarius sit calore , conciliatione tamen socii copulatur humoris. Super hunc ignis quum sit calidus et siccus humorem quidem aeris respuit siccitate , sed connectitur per societatem caloris ; et ita fit ut singula quæque elementorum duo sibi hinc inde vicina singulis qualitatibus velut quibusdam amplectantur ulnis. Aqua terram frigore , aerem sibi nectit humore ; aer aquæ humecto simili et igni calore sociatur ; ignis aeri miscetur ut calido ; terræ jungitur siccitate ; terra ignem sicco patitur , aquam frigore non respuit. Hæc tamen varietas vinculorum , si elementa duo forent , nihil inter ipsa firmitatis habuisset ; si tria , minus quidem valido , aliquo tamen nexu vincienda nodaret :

mies que la terre et le feu , n'auraient pu se trouver amenées à contracter une alliance antipathique à leur nature , si l'air et l'eau ne les eussent enlacées par des liens intermédiaires : l'ordre que Dieu établit si à-propos entre les éléments les plus divers, en facilita l'enchaînement : comme chacun d'eux réunissait deux propriétés, ils jouirent en commun, pris deux à deux, d'une propriété tout à fait semblable.

La terre est sèche et froide ; l'eau , froide et humide. Bien que la sécheresse de l'une et l'humidité de l'autre soient d'une nature tout opposée , le froid n'en devient pas moins leur centre d'union. L'air est humide et chaud : comme la chaleur est incompatible avec la froideur de l'eau , l'humidité dut être le lien copulatif des deux éléments. Au-dessus de l'air s'élève le feu , qui est chaud et sec ; cette sécheresse et l'humidité de l'air sont antipathiques : cependant toutes deux se confondent par la chaleur qui leur est commune ; ainsi les deux propriétés de chaque élément sont comme autant de bras qui lui servent à étreindre ses deux voisins. L'eau s'unit à la terre par le froid , à l'air par l'humidité ; l'air se joint à l'eau par l'humidité , au feu par la chaleur ; le feu se met en contact avec l'air par la chaleur, et par la sécheresse , avec la terre ; enfin la terre , qui se rapproche du feu par la sécheresse, ne s'éloigne pas de l'air par la froideur. Malgré ces liens divers , s'il n'eût existé que deux éléments , il n'y aurait eu entre eux rien de ferme , rien de stable ; l'union de trois éléments aurait pu offrir quelque solidité , sans pour cela être indestructible : mais quatre éléments forment

inter quatuor vero insolubilis colligatio est, quum duæ summitates duabus interjectionibus vinciuntur.

Quod erit manifestius si in medio posuerimus ipsam continentiam sensus de *Timæo* Platonis exceptam. Divini decoris, inquit, ratio postulabat talem fieri mundum, qui et visum pateretur, et tactum; constabat autem neque videri aliquid posse sine ignis beneficio, neque tangi sine solido, et solidum nihil esse sine terra. Unde mundi omne corpus de igni et terra instituere fabricator incipiens vidit duo convenire sine medio colligante non posse, et hoc esse optimum vinculum quod et se pariter et a se liganda devinciat: unam vero interjectionem tunc solum posse sufficere quum superficies sine altitudine vincienda est: at, ubi arctanda vinculis est alta dimensio, nodum nisi gemina interjectione non connecti; inde aerem et aquam inter ignem terramque contextuit: et ita per omnia una et sibi conveniens jugabilis competentia occurrit elementorum diversitatem ipsa differentiarum æqualitate consocians: nam quantum interest inter aquam et aerem causa densitatis et ponderis, tantumdem inter aerem et ignem est; et rursus quod interest inter aerem et aquam causa levitatis et raritatis, hoc interest inter aquam et terram; item quod interest inter terram et aquam causa densitatis et ponderis, hoc interest inter aquam et aerem: et quod inter aquam et aerem, hoc inter aerem et ignem; et contra quod interest inter ignem et aerem tenuitatis levitatisque causa, hoc inter aerem et aquam

un tout indissoluble , à cause des deux intermédiaires qui enchainent les deux extrêmes.

Pour rendre cette vérité plus manifeste , citons un passage du *Timée* de Platon. Il était digne de la majesté divine , dit ce philosophe , de créer un monde visible et tangible ; or, sans le bienfait du feu , assurément rien de visible ; sans solidité , rien de tangible ; et sans la terre , rien de solide. Le céleste architecte se préparait donc à former le monde entier par le concours de la terre et du feu , quand il vit que ces deux corps ne pourraient s'unir qu'au moyen d'un intermédiaire de nature à pouvoir lier et être lié : il jugea bien qu'un seul intermédiaire suffirait pour lier deux surfaces , mais qu'il en faudrait deux pour réunir deux solides ; il plaça donc l'air et l'eau entre la terre et le feu : d'un tel assemblage résultèrent alors des rapports si parfaits entre le tout et ses parties , que de l'égalité même de leurs contraires naquit l'accord des éléments les plus incompatibles : car, entre l'air et le feu règne la même différence de pesanteur et de densité qu'entre l'air et l'eau ; d'un autre côté , il existe entre la terre et l'eau la même différence de légèreté et de rarité qu'entre l'air et l'eau ; de plus , entre l'air et l'eau règne une différence de pesanteur et de densité égale à celle qui existe entre l'eau et la terre , différence qui , sous l'un et l'autre rapport , est la même entre l'air et le feu qu'entre l'air et l'eau ; par opposition , il existe une même différence de légèreté et de rarité entre l'air et l'eau , qu'entre l'air et le feu : et ce rapport qu'ils ont entre eux existe au même point entre la terre et l'eau. De telles relations de différences égales entre les éléments, vu leur adhérence respective, s'établissent aussi par alternation : car la terre est à l'air, comme l'eau est au feu ; elles se forment encore par inversion ; ainsi

est : et quod est inter aerem et aquam , hoc inter aquam intelligitur et terram. Nec solum sibi vicina et cohærentia comparantur , sed eadem alternis saltibus custoditur æqualitas : nam quod est terra ad aerem , hoc est aqua ad ignem ; et , quotiens verteris , eamdem reperies jugabilem competentiam ; ita ex ipso quo inter se sunt æqualiter diversa , sociantur.

Hæc eo dicta sint ut aperta ratione constaret neque planitiem sine tribus , neque soliditatem sine quatuor posse vinciri : ergo septenarius numerus geminam vim obtinet vincendi , quia ambæ partes ejus vincula prima sortitæ sunt ; ternarius cum una medietate , quaternarius cum duabus. Hinc in alio loco ejusdem somnii Cicero de septenario dicit : « Qui numerus rerum omnium fere nodus est. » Item omnia corpora aut mathematica sunt alumna geometriæ , aut talia quæ visum tactumve patiantur ; horum priora tribus incrementorum gradibus constant : aut enim linea ejicitur ex puncto , aut ex linea superficies , aut ex planitie soliditas. Altera vero corpora quatuor elementorum collato tenore , in robur substantiæ corpulentæ concordī concretionē coalescunt. Nec non omnium corporum tres sunt dimensiones , longitudo , latitudo , profunditas : termini adnumerato effectū ultimo quatuor ; punctum , linea , superficies , et ipsa soliditas. Item quum quatuor sint elementa ex quibus constant corpora , terra , aqua , aer , et ignis , tribus sine dubio interstitiis separantur ; quorum unum est a terra usque ad aquam , ab aqua

donc , de l'égalité même de leurs différences résulte leur union.

Soit dit pour démontrer d'une manière évidente que l'organisation d'un plan quelconque demande une moyenne proportionnelle entre deux extrêmes , et que celle d'un corps solide exige de plus une seconde moyenne proportionnelle : le nombre sept a donc une double vertu coercitive par les nombres trois et quatre qui le composent , et qui les premiers ont eu la faculté naturelle d'enchaîner leurs parties , l'un à l'aide d'un seul intermédiaire , et l'autre avec deux. Aussi nous voyons Cicéron déclarer , dans un autre passage du même songe , que « Le nombre septénaire est le nœud de presque toutes choses. » De même tous les corps sont ou géométriques ou de nature visible et tactile ; les premiers proviennent de trois degrés successifs d'accroissement : lorsqu'il se meut , le point décrit la ligne , celle-ci la surface , et la surface le solide. Les seconds puisent leur substance nutritive et leur développement dans l'affinité des particules alimentaires fournies en commun par les quatre éléments. En outre , tous les corps ont trois dimensions , longueur , largeur et profondeur ; ils ont aussi , en y comprenant le résultat final , quatre limites : le point , la ligne , la surface et le solide lui-même. Ajoutons qu'entre les quatre éléments , principes de tous les corps , la terre , l'eau , l'air et le feu , il y a nécessairement trois interstices ; le premier entre la terre et l'eau , le second entre l'eau et l'air , le troisième entre

usque ad aerem sequens, tertium ab aere usque ad ignem. Et a terra quidem usque ad aquam spatium, *necessitas* a physicis dicitur, quia vincire et solidare creditur quod est in corporibus lutulentum : unde Homericus censor quum Græcis imprecaretur : « Vos omnes, inquit, in terram et aquam resolvamini, » in id dicens quod est in natura humana turbidum, quo facta est homini prima concretio. Illud vero quod est inter aquam et aerem, *ἁρμονία* dicitur, id est apta et consonans convenientia, quia hoc spatium est quod superioribus inferiora conciliat, et facit dissona convenire. Inter aerem vero et ignem *obedientia* dicitur : quia sicut lutulenta et gravia superioribus necessitate junguntur, ita superiora lutulentis obedientia copulantur, harmonia media conjunctionem utrisque præstante. Ex quatuor igitur elementis et tribus eorum interstitiis absolutio-nem corporum constare manifestum est; ergo hi duo numeri, tria dico et quatuor, tam multiplici inter se cognationis necessitate sociati, efficiendis utrisque corporibus consensu ministri foederis obsequuntur. Nec solum explicandis corporibus hi duo numeri collativum præstant favorem, sed quaternarium quidem pythagorei quem τετρακτὴν vocant, adeo quasi ad perfectionem animæ pertinentem inter arcana venerantur, ut ex eo et jurisjurandi religionem sibi fecerint :

Οὐ μὰ τὸν ἀμετέρα ψυχῇ παράδοντα τετρακτὴν.

« Juro tibi per eum qui dat animæ nostræ quaternarium numerum. »

Ternarius vero assignat animam tribus suis partibus

l'air et le feu. Les physiciens nomment le premier interstice *nécessité*, parce que, dit-on, il a la propriété de lier et de solidifier les parties fangeuses des corps : de là cette imprécation par laquelle un héros d'Homère se prend à maudire les Grecs : « Puissiez-vous tous, leur dit-il, vous résoudre en terre et en eau ! » Il veut exprimer ainsi le limon fangeux, matière première du corps humain. L'interstice entre l'air et l'eau s'appelle *harmonie*, c'est-à-dire rapport et convenance exacte des objets, parce que c'est le point de connexion des éléments supérieurs et inférieurs, et qu'il sait concilier toutes les discordances. On nomme *obéissance* l'interstice entre l'air et le feu : car, si la nécessité est un moyen d'union entre les corps graves et limoneux, et les corps plus légers, c'est par obéissance que ces derniers s'unissent aux premiers ; l'harmonie forme le point central auquel le tout se rattache. Il est donc manifeste que la perfection des corps résulte du concours des quatre éléments et de leurs trois interstices ; conséquemment aussi les deux nombres trois et quatre, unis entre eux par des rapports si multiples d'obligation et de nécessité, forment une alliance de leurs propriétés respectives pour la formation des corps. Outre l'association de ces deux nombres pour favoriser le développement des solides, le quaternaire, que les pythagoriciens appellent *τετρακτύς*, est pour eux un objet de vénération ; c'est, dans leur système, le symbole mystérieux de la perfection de l'âme ; il entre dans la formule religieuse de leur serment, ainsi conçu :

« Je te le jure par celui qui a formé notre âme du nombre quaternaire. »

Quant au nombre ternaire, il désigne l'âme composée



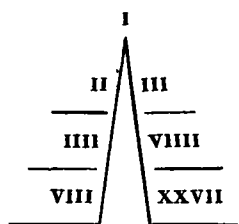
absolutam, quarum prima est ratio, quam λογιστικὴν appellant, secunda animositas, quam θυμικὸν vocant, tertia cupiditas, quæ ἐπιθυμητικὸν nuncupatur.

Item nullus sapientium animum ex symphoniis quoque musicis constitisse dubitavit; inter has non parvæ potentiæ est quæ dicitur διὰ πασῶν; hæc constat ex duabus, id est διὰ τεσσάρων, et διὰ πέντε: fit autem diapente ex hemiolio et fit diatessaron ex epitrito; et est primus hemiolius tria, et primus epitritus quatuor; quod quale sit, suo loco planius exsequemur; ergo ex his duobus numeris constat diatessaron et diapente, ex quibus diapason symphonia generatur. Unde Virgilius, nullius disciplinæ expers, plene et per omnia beatos exprimere volens, ait:

O terque quaterque beati.

(Æn. lib. I, v. 94.)

Hæc de partibus septenarii numeri sectantes compendia diximus; de ipso quoque pauca dicemus. Hic numerus ἑπτάς nunc vocatur antiquato usu primæ litteræ: apud veteres enim septas vocitabatur, quod Græco nomine



testabatur venerationem debitam numero: nam primo omnium hoc numero anima mundana generata est, sicut *Timæus* Platonis edocuit: monade enim in vertice locata, terni numeri ab eadem ex

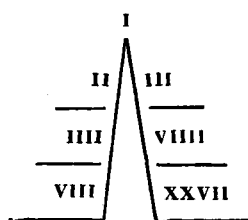
utraque parte fluxerunt; ab hac pares, ab illa impares, id est post monadem a parte altera duo, inde quatuor,

de trois parties, le raisonnement ou λογιστική, la fougue impétueuse ou θυμικός, et les désirs violents ou επιθυμητικός.

Ajoutons que tous les philosophes ont considéré l'âme du monde comme une véritable symphonie musicale; dans la première classe des intervalles de cette échelle d'harmonie, se trouve le diapason, ou l'octave, qui résulte du diatessaron et du diapentès (quarte et quinte): le diatessaron est dans le rapport de quatre à trois, et le diapentès dans celui de trois à deux; nous montrerons plus tard que le premier de ces rapports, appelé épitríte par les Grecs, égale un entier, plus son tiers; et que le second, ou l'hémiole, équivaut à un entier, plus sa demie; nous dirons seulement ici que le diapentès et le diatessaron, d'où résulte le diapason, se forment des nombres trois et quatre. Voilà pourquoi Virgile, dont l'érudition était universelle, lorsqu'il veut exprimer la plénitude d'un bonheur parfait, s'écrie :

« O trois et quatre fois heureux ! »

Nous venons de traiter sommairement des parties du nombre septénaire; disons aussi quelques mots de l'entier, ou de l'*eptas* des Grecs, que leurs ancêtres appelaient *septas* ou sacré, titre vénérable et qu'il méritait si bien, puisque, suivant le *Timée* de Platon, l'origine



de l'âme du monde est renfermée dans les termes de ce nombre : car plaçons la monade au sommet d'un triangle isocèle, elle nous donne pour résultat, de part et d'autre des deux côtés égaux, trois nombres pairs et trois nombres impairs, savoir, deux, quatre, huit; puis

trois, neuf, vingt-sept; or, du concours de ces nombres naquit, d'après la volonté du Tout-Puissant, l'âme

deinde octo; ab altera vero parte tria, deinde novem, et inde viginti septem; et ex his numeris facta contextio generationem animæ imperio creatoris effecit; non parva ergo hinc potentia numeri hujus ostenditur, quia mundanæ animæ origo septem finibus continetur.

Septem quoque vagantium sphærarum ordinem illi stelliferæ et omnes continenti subjecit artifex fabricatoris providentia; quæ et superioris rapidis motibus obviarent, et inferiora omnia gubernarent. Lunam quoque quasi ex illis septimam numerus septenarius movet, cursumque ejus ipse dispensat. Quod quum multis modis probetur, ab hoc incipiat ostendi: luna octo et viginti prope diebus totius zodiaci ambitum conficit: nam etsi per triginta dies ad solem, a quo profecta est, remeat, solos tamen fere viginti octo in tota zodiaci circuituione consumit: reliquis solem, qui de loco in quo eum reliquit abscesserat, comprehendit: sol enim unum de duodecim signis integro mense metitur.

Ponamus ergo sole in prima parte Arietis constituto, ab ipsius, ut ita dicam, orbe emersisse lunam, quod eam nasci vocamus; hæc post viginti octo dies et horas fere septem ad primam partem Arietis redit, sed illic non invenit solem: interea enim et ipse progressionis suæ lege ulterius abscessit; et ideo ipsa necdum putatur eo unde profecta fuerat revertisse, quia oculi nostri tunc non a prima parte Arietis, sed a sole eam senserant processisse: hunc ergo diebus reliquis, id est duo-

universelle ; et les sept modules admis dans sa composition, prouvent assez la vertu transcendante du nombre sept.

Nous voyons aussi que le soin prévoyant de l'architecte éternel a mis dans un ordre réciproque, au-dessous du monde stellifère, qui contient tous les autres, sept sphères errantes, chargées de modérer les mouvements trop rapides de la sphère supérieure, et de régir tous les corps sublunaires. La lune elle-même, placée au septième rang parmi ces sphères errantes, est soumise à l'action du nombre sept, qui règle son cours. On en donnerait bien des preuves ; voici la première : la lune met près de vingt-huit jours à parcourir tout le zodiaque : car bien qu'elle rentre en connexion avec le soleil seulement après trente jours, elle n'emploie cependant que vingt-huit jours environ à parcourir le cercle entier de la zone des signes : et ce n'est que deux jours après cette course qu'elle rejoint le soleil, parce que cet astre ne se retrouve plus au point où elle s'était séparée de lui : la raison en est que le soleil reste un mois entier dans chaque signe du zodiaque.

Supposons que, quand le soleil touche le premier degré du Bélier, la lune se dégage du disque solaire, ou que nous avons nouvelle lune ; vingt-huit jours environ et sept heures après elle arrive une seconde fois à ce premier degré du Bélier, mais elle n'y retrouve plus le soleil, qui s'est avancé graduellement dans son orbite, suivant les lois qui règlent sa marche ; aussi le moment où la lune vient d'achever son cours périodique nous échappe, parce qu'elle nous a paru le commencer, non plus en quittant le premier degré du Bélier, mais en sortant du disque solaire : il lui faut donc encore deux jours à peu

bus, plus minusve consequitur; et tunc orbi ejus denuo succedens ac denuo inde procedens rursus dicitur nasci. Inde fere nunquam in eodem signo bis continuo nascitur nisi in Geminis, ubi hoc nonnunquam evenit, quia dies in eo sol duos supra triginta altitudine signi morante consumit; rarissimo in aliis, si circa primam signi partem a sole procedat. Hujus ergo viginti octo dierum numeri septenarius origo est: nam si ab uno usque ad septem, quantum singuli numeri exprimunt, tantum antecedentibus addendo procedas, invenies viginti octo nata de septem.

Hunc etiam numerum, qui in quater septenos æqua sorte digeritur, ad totam zodiaci latitudinem emetientem remetiendamque consumit: nam septem diebus ab extremitate septentrionalis oræ oblique per latum meando ad medietatem latitudinis pervenit; qui locus appellatur eclipticus: septem sequentibus a medio ad imum australe delabitur: septem aliis rursus ad medium obliquata conscendit: ultimis septem septentrionali redditur summitati: ita isdem quater septenis diebus omnem zodiaci et longitudinem et latitudinem circumperque discurrit. Similibus quoque dispensationibus hebdomadam luminis sui vices sempiterna lege variando disponit: primis enim septem usque ad medietatem velut divisi orbis excrescit, et διχότομος tunc vocatur; secundis orbem totum renascentes ignes colligendo jam complet, et plena tunc dicitur; tertiis διχότομος rursus

près pour achever sa révolution synodique , ou pour rentrer en conjonction avec le soleil , d'où elle sortira de nouveau pour nous montrer encore sa première phase. Il arrive de là que cette phase ne s'effectue presque jamais deux fois de suite dans le même signe ; cependant ce phénomène n'est pas sans exemple dans les Gémeaux , parce que le soleil met trente-deux jours à parcourir ce signe , à cause de sa prodigieuse élévation ; mais cela a lieu fort rarement dans les autres signes , lorsqu'il y a eu conjonction au premier degré de l'un d'entre eux. La période lunaire de vingt-huit jours puise donc son origine dans le nombre septénaire : car si l'on assemble les sept premiers nombres , et si l'on ajoute successivement le nombre qui suit au nombre qui précède , on a vingt-huit pour résultat.

C'est toujours à l'influence de cette dernière quantité, divisée en quatre fois sept parties égales , que la lune obéit lorsqu'elle traverse le zodiaque de haut en bas et de bas en haut : partie du point le plus septentrional, après une marche de sept jours , elle parvient au milieu de ce cercle, c'est-à-dire à l'écliptique : puis, en continuant de descendre pendant sept autres jours , elle arrive au point le plus méridional , d'où , par une ligne ascendante et toujours oblique , elle touche le point central, en opposition directe avec celui qu'elle a visité quatorze jours auparavant ; et, sept jours après, elle se retrouve au point nord , son point de départ : ainsi, dans quatre fois sept jours elle a parcouru le zodiaque en tout sens. C'est encore en quatre fois sept jours que la lune nous montre ses phases différentes, mais invariables : durant les sept premiers jours , elle croît progressivement , et nous apparaît , après cette période, sous la forme d'un cercle coupé en deux : alors on l'appelle dichotome ; après sept autres jours , pendant lesquels augmentent sa face et sa lumière , son disque se trouve entièrement

efficitur, quum ad medietatem decrescendo contrahitur ; quartis ultima luminis sui diminutione tenuatur.

Septem quoque permutationibus, quas phasis vocant Græci, toto mense distinguitur ; quum nascitur, quum fit dichotomos, et quum fit ἀμφικυρτος, quum plena, et rursus amphicyrtos ; ac denuo dichotomos, et quum ad nos luminis universitate privatur. Amphicyrtos est autem quum supra diametrum dichotomi est antequam orbis conclusione cingatur, vel de orbe jam minuens inter medietatem ac plenitudinem insuper mediam luminis curvat eminentiam.

Sol quoque ipse, de quo vitam omnia mutuantur, septimo signo vices suas variat : nam a solstitio hiemali ad æstivum septimo pervenit signo ; et a tropico verno usque ad autumnale tropicum septimi signi peragratione producit. Tres quoque conversiones lucis æthereæ per hunc numerum constant ; est autem prima maxima, secunda media, minima est tertia ; et maxima est anni secundum solem, media mensis secundum lunam, minima diei secundum ortum et occasum. Est vero unaquæque conversio quadripartita : et ita constat septenarius numerus, id est ex tribus conversionum, et ex quatuor modis, quibus unaquæque convertitur : hi sunt autem quatuor modi ; fit enim prima humida, deinde calida, inde sicca, et ad ultimum frigida. Et maxima conversio, id est anni, humida est verno tempore, calida æstivo, sicca autumnis, frigida per hie-

éclairé : on dit alors que nous avons pleine lune ; après trois fois sept jours , elle redevient dichotome , mais en sens inverse ; enfin , pendant les sept derniers jours , elle décroît peu à peu , et finit par s'évanouir à nos regards.

Les Grecs ont reconnu à la lune ; dans le cours d'un mois entier , sept aspects divers , ou sept phases ; elle est successivement nouvelle , dichotome , amphicyrte et pleine ; sa cinquième phase ressemble à la troisième , la sixième à la seconde , et la septième annonce sa disparition totale. On l'appelle amphicyrte , lorsque , dans son accroissement , elle est parvenue à éclairer les trois quarts de son disque , et lorsque , dans son décroissement , un quart seul de ce disque se trouve privé de lumière.

Le soleil lui-même , cette âme de toute la nature , éprouve aussi des variations périodiques à chaque septième signe : car il touche le septième quand le solstice d'été succède au solstice d'hiver ; il en est de même quand l'équinoxe d'automne remplace l'équinoxe du printemps. Les trois révolutions de la lumière éthérée sont encore soumises à l'influence du nombre sept ; la première , et la plus grande , est annuelle , d'après le cours du soleil ; la seconde , ou moyenne , est mensuelle et d'après le cours de la lune ; la troisième , et la plus petite , est la révolution diurne , d'après le lever et le coucher de l'astre du jour. Or , chacune de ces trois révolutions a quatre modes différents , ce qui complète le nombre septénaire. Voici l'ordre successif de ces quatre modes : humidité , chaleur , sécheresse et froid. La révolution annuelle est humide au printemps , chaude en été , sèche en automne , et froide en hiver. La première semaine de la révolution mensuelle est humide , parce que la nouvelle lune provoque ordinairement l'humidité ; la seconde semaine est chaude , parce que



mem. Media autem conversio mensis per lunam ita fit, ut prima sit hebdomas humida (quia nascens luna humorem assolet concitare); secunda calida adolescente in ea jam luce de solis adspectu; tertia sicca quasi plus ab ortu remota; quarta frigida, deficiente jam lumine. Tertia vero conversio, quæ est diei secundum ortum et occasum, ita disponitur; quod humida sit usque ad primam de quatuor partibus partem diei, calida usque ad secundam, sicca usque ad tertiam, quarta jam frigida.

Oceanus quoque in incremento suo hunc numerum tenet: nam primo nascentis lunæ die fit copiosior solito; minuitur paulisper secundo, minoremque videt eum tertius quam secundus, et ita decrecendo ad diem septimum pervenit. Rursus octavus dies manet septimo par; et nonus fit similis sexto; decimus quinto; et undecimus fit quarto par; tertio quoque duodecimus; et tertius decimus fit similis secundo; quartus decimus primo; tertia vero hebdomas eadem facit quæ prima, quarta eadem quæ secunda.

Hic denique numerus est qui hominem concipi, formari, edi, vivere, ali, ac per omnes ætatum gradus tradi senectæ atque omnino constare facit. Nam ut illud taceamus, quod uterum nulla vi seminis occupatum hoc dierum numero natura constituit velut decreto exonerandæ mulieris vectigali, mense redeunte purgari, hoc tamen prætereundum non est, quia semen,

la lune , dans son premier quartier , tire du soleil un accroissement de chaleur et de lumière ; la troisième semaine est sèche , car la lune , dans son plein , s'éloigne davantage du cercle qui l'a vue naître ; enfin la quatrième semaine est froide , parce que déjà la lumière manque au dernier quartier de la lune. Quant à la troisième révolution , ou révolution diurne , l'air est humide pendant son premier quart , chaud durant le second , sec pendant le troisième , et froid durant le quatrième.

L'océan , dans son développement progressif , subit également la puissance du nombre septénaire : car le premier jour de la nouvelle lune , ses eaux sont plus élevées que de coutume ; elles diminuent un peu le second jour , plus sensiblement encore le troisième , et arrivent à leur plus grand abaissement avec le septième jour. Ces eaux , prenant alors une élévation nouvelle , sont à la fin du huitième jour ce qu'elles étaient au commencement du septième ; à la fin du neuvième , ce qu'elles étaient au commencement du sixième , et ainsi de suite , en sorte qu'à la fin du quatorzième jour elles se retrouvent à la même hauteur que le premier jour de la lune ; ce phénomène reparaît dans la troisième semaine ce qu'il a été dans la première ; et dans la quatrième , ce qu'on l'a vu dans la seconde.

Enfin , c'est le nombre septénaire qui préside à toutes les périodes de la vie de l'homme : sa conception , sa formation , sa naissance , sa nutrition , son développement ; c'est encore ce nombre qui , par tous les degrés de l'existence , nous conduit jusqu'à la vieillesse. Sans parler ici du tribut menstruel de sept jours , auquel le décret de la nature a assujetti la femme au retour de chaque mois , lorsque la liqueur séminale n'a point pé-

quod post jactum sui intra horas septem non fuerit in effusionem relapsum, hæsisse in vitam pronuntiatur; verum semine semel intra formandi hominis monetam locato, hoc primum artifex natura molitur, ut die septimo folliculum genuinum circumdet humori ex membrana tam tenui, qualis in ovo ab exteriori testa clauditur, et intra se claudit liquorem.

Hoc quum a physicis deprehensum sit; Hippocrates quoque ipse, qui tam fallere quam falli nescit, experimenti certus asseruit, referens in libro qui *de Natura pueri* inscribitur, tale seminis receptaculum de utero ejus ejectum quam septimo post conceptum die gravidam intellexerat. Mulierem enim semine non effuso, ne gravida maneret orantem, imperaverat saltibus concitari; aitque septimo die saltum septimum ejiciendo cum tali folliculo, qualem supra retulimus, suffecisse conceptui. Hæc Hippocrates.

Straton vero peripateticus, et Diocles Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hac observatione dispensant, ut hebdomade secunda credant guttas sanguinis in superficie folliculi, de quo diximus, apparere, tertia demergi eas introrsum ad ipsum conceptionis humorem; quarta humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carnem et sanguinem liquida adhuc soliditate conveniat; quinta vero interdum fingi in ipsa substantia humoris humanam figuram magnitudine quidem apis, sed ut in illa brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistant. Ideo

nétré l'utérus, nous ne devons point passer sous silence l'observation suivante : lorsque l'éjaculation de la semence a eu lieu, et qu'après sept heures elle n'a pas été rejetée par le vase qui l'a reçue, la conception est certaine ; puis une fois que le sperme a fécondé les organes de la génération, la nature, attentive à son œuvre, a soin, dès le septième jour, d'envelopper d'une vésicule membraneuse le germe fluide, qui s'y trouve emprisonné comme l'œuf dans sa coquille.

Ce fait est notoire pour tous les médecins ; et Hippocrate, aussi incapable de tromper les autres que de se tromper lui-même, certifie, d'après une expérience positive consignée dans son traité de *l'Éducation physique des enfants* ; certifie, dis-je, l'expulsion d'une semblable vésicule chez une femme, dont il avait reconnu la grossesse, le septième jour de la conception. Le sperme ne s'était pas épanché, et cette femme priait Hippocrate de ne pas la laisser enceinte ; il lui ordonna de sauter à plusieurs reprises ; et sept jours après, dit-il, à la suite d'un septième saut, l'ovule se détacha de la matrice, avec le tégument dont nous venons de faire mention. Voilà ce qu'atteste Hippocrate.

Mais le péripatéticien Straton et Dioclès de Carystos ont fait observer que le développement du fœtus varie tous les sept jours ; ils prétendent que, pendant la seconde semaine, on aperçoit, à la superficie de l'enveloppe citée plus haut, des gouttes de sang qui, pendant la troisième semaine, pénètrent cette enveloppe, afin de se rejoindre au germe liquide ; la quatrième semaine, ce germe se coagule et prend une consistance qui tient le milieu entre le sang et la chair ; dans l'intervalle de la cinquième semaine, il arrive quelquefois que les formes de l'embryon, dont la grosseur est alors celle d'une abeille, se prononcent de manière que, dans cet objet presque imperceptible, on puisse pourtant distin-

autem adjecimus, interdum, quia constat, quotiens quinta hebdomade fingitur designatio ista membrorum, in mense septimo maturari partum: quum autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sexta hebdomade membra dividi; si masculus, septima. Post partum vero utrum victurum sit quod effusum est, an in utero sit præmortuum, ut tantummodo spirans nascatur, septima hora discernit; ultra hunc enim horarum numerum, quæ præmortuæ nascuntur, aeris halitum ferre non possunt. quem quisquis ultra septem horas sustinuerit, intelligitur ad vitam creatus, nisi alter forte, qualis perfectum potest, casus eripiat. Item post dies septem jactat reliquias umbilici; et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem libere jam et pupulas et totam faciem vertit ad motus singulos videndorum. Post septem vero menses dentes incipiunt mandibulis emergere, et post bis septem sedet sine casus timore. Post ter septem sonus ejus in verba prorumpit; et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit lac nutricis horrescere, nisi forte ad patientiam longioris usus continuata consuetudine protrahatur. Post annos septem, dentes, qui primi emergerant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus cedunt; eodemque anno, id est septimo, plene absolvitur integritas loquendi. Unde et septem vocales litteræ a natura dicuntur inventæ, licet Latinitas easdem modo longas modo breves pronuntiando, quinque pro septem

guer tous les membres et les premiers linéaments de toutes les parties du corps humain. S'ils ont employé le mot *quelquefois*, c'est que cette configuration précoce est le signe certain et avant-coureur d'un accouchement à sept mois : car si la gestation de neuf mois complets doit avoir lieu, la forme extérieure des membres ne se dessine que vers la fin de la sixième semaine, si l'embryon est femelle, et sur la fin de la septième, s'il est mâle. Sept heures après l'enfantement, on peut prononcer si l'enfant vivra ; ou bien si, étant mort-né dans l'utérus, il n'a fait qu'exhaler un premier et dernier souffle : car il n'est reconnu viable qu'autant qu'il a pu supporter l'impression de l'air pendant sept heures consécutives : après cette épreuve, il a pour vivre toutes les conditions requises, et ne doit plus craindre que les accidents qui peuvent arriver à tout âge. C'est après sept jours qu'il rejette le reste du cordon ombilical ; après deux fois sept jours, il ouvre pour la première fois les yeux à la lumière ; puis, après sept fois sept jours, il regarde fixement tout ce qui l'entoure, et suit chacun des mouvements qui appellent ses regards. A sept mois révolus, il est dans le premier travail de la dentition, et après deux fois sept mois, il s'assied sans crainte de tomber. Après trois fois sept mois, sa voix s'échappe en mots articulés ; puis après quatre fois sept mois, il se tient debout avec assurance, et marche d'un pas ferme. Après cinq fois sept mois, il commence à prendre en dégoût le lait de sa nourrice, et s'il continue à prendre cet aliment, ce n'est que par la suite et par la force de l'habitude. Il a sept ans, et ses dents de lait cèdent la place à d'autres dents plus aptes à broyer les aliments solides ; à sept ans aussi, sa prononciation est aussi parfaite qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi l'on a dit que la nature avait inventé les sept voyelles, quoique les Latins, qui les font tantôt longues et tantôt

tenere maluerit. Apud quos tamen, si sonos vocalium, non apices numeraveris, similiter septem sunt. Post annos autem bis septem ipsa ætatis necessitate pubescit : tunc enim moveri incipit vis generationis in masculis, et purgatio feminarum. Ideo et tutela puerili quasi virile jam robur absolvitur; de qua tamen feminae, propter votorum festinationem, maturius biennio legibus liberantur. Post ter septenos annos flore genas vestit juvenita : idemque annus finem in longum crescendi facit; et quarta annorum hebdomas impleta in latum quoque crescere ultra jam prohibet; quinta omne virium, quantæ inesse unicuique possunt, complet augmentum, nulloque modo jam potest quisquam se fortior fieri. Inter pugiles denique hæc consuetudo servatur, ut, quos jam coronavere victoriæ, nihil de se amplius in incrementis virium sperent : qui vero expertes hujus gloriæ usque illo manserunt, a professione discedant. Sexies vero septem anni servant vires ante collectas, nec diminutionem nisi ex accidenti evenire patiuntur. Sed a sexta usque ad septimam septimanam fit quidem diminutio, sed occulta, et quæ detrimentum suum aperta defectione non prodat. Ideo nonnullarum rerumpublicarum hic mos est, ut post sextam ad militiam nemo cogatur; in pluribus datur remissio justa post septimam. Notandum vero quod, quum numerus septem se multiplicat, facit ætatem quæ proprie perfecta et habetur et dicitur : adeo ut illius ætatis homo (utpote qui perfectionem et

brèves, aient préféré les réduire à cinq au lieu de sept. Toutefois ils en trouveraient également sept, s'ils s'attachaient aux sons qu'elles rendent plutôt qu'à l'accentuation. Après deux fois sept ans, la nécessité même de l'âge fait naître la puberté, qui se manifeste chez l'homme par la faculté génératrice, et par la menstruation chez la femme. Ces symptômes de force virile révèlent à l'adolescent l'époque de sa majorité, que les lois ont avancée de deux ans pour les femmes, à cause de la précocité de leur organisation. Après trois fois sept années, la barbe remplace le duvet et fleurit sur les joues du jeune homme, qui cesse alors de grandir; après quatre fois sept ans, son corps a fini de s'étendre en largeur; et lorsque cinq fois sept années sont révolues, il est dans toute la plénitude de la force que chacun de nous peut avoir, et nul ne saurait dans la suite devenir plus robuste. Aussi est-il passé en habitude chez les athlètes de cet âge, que la victoire a déjà couronnés dans les luttes du pugilat, de ne plus espérer de l'avenir le moindre accroissement de vigueur : et ceux qui jusqu'alors n'ont encore obtenu aucun succès, renoncent à leur profession. Jusqu'à l'âge de six fois sept années, l'homme conserve toutes ses forces, qui ne peuvent éprouver d'altération que par accident. De six à sept fois sept années, elles diminuent, il est vrai, mais d'une manière lente, insensible, et qui ne trahit point ouvertement cette décadence physique. De là, l'usage, dans quelques républiques, de ne plus contraindre au service militaire l'homme qui a six fois sept ans; mais, dans le plus grand nombre des gouvernements, cette exemption n'est accordée qu'après sept fois sept années révolues. Observons ici que cette époque de la vie humaine, produit de sept par sept, est de toutes la plus parfaite : car un homme de cet âge a touché le terme de la perfection, et ne l'a point encore dépassé; aussi est-il



attigerit jam , et necdum præterierit) et consilio aptus sit , nec ab exercitio virium alienus habeatur.

Quum vero decas, qui et ipse perfectissimus numerus est , perfecto numero , id est *ἐπτάδι* , jungitur , ut aut decies septem , aut septies deni computentur anni : hæc a physicis creditur meta vivendi , et hoc vitæ humanæ perfectum spatium terminatur. Quod si quis excesserit , ab omni officio vacuus soli exercitio sapientiæ vacat , et omnem usum sui in suadendo habet , aliorum munerum vacatione reverendus : a septima enim usque ad decimam septimanam pro capto virium, quæ adhuc singulis perseverant , variantur officia.

Idem numerus totius corporis membra disponit : septem enim sunt intra hominem , quæ a Græcis nigra membra vocitantur ; lingua , cor , pulmo , jecur , lien , renes duo ; et septem alia cum venis et meatibus , quæ adjacent singulis , ad cibum et spiritum accipiendum reddendumque sunt deputata , guttur , stomachus , alvus , vesica , et intestina principalia tria , quorum unum dissiptum vocatur , quod ventrem et cetera intestina secernit ; alterum medium , quod Græci *μεσέτερον* dicunt ; tertium , quod veteres hiram vocarunt ; habeturque præcipuum intestinorum omnium , et cibi retri-menta deducit. De spiritu autem et cibo , quibus accipiendis (ut relaturn est) atque reddendis membra quæ diximus , cum meatibus sibi adjacentibus obsequuntur , hoc observatum est , quod sine haustu spiritus ultra horas septem , sine cibi , ultra totidem dies vita non durat.

également propre et au conseil, et à l'action qui exige le concours des forces.

Mais lorsque la décade, qui est elle-même le plus parfait des nombres, multiplie un nombre aussi parfait que le septième, le résultat de dix fois sept ans ou de sept fois dix ans passe aux yeux des médecins pour la limite de notre vie, car alors nous avons parcouru dans son entier toute la carrière humaine. Cet âge une fois passé, l'homme est affranchi de toute fonction publique; il n'a plus d'autre soin que celui de cultiver la sagesse et de prodiguer aux autres les conseils de son expérience : il est devenu l'objet du respect universel par l'exemption même de tous les devoirs sociaux, qui, de sept fois sept ans à dix fois sept années, varient selon les forces dont chacun peut encore disposer.

Le nombre septénaire préside encore aux organes du corps humain : il y en a sept intérieurs, appelés noirs par les Grecs; ce sont la langue, le cœur, le poumon, le foie, la rate, les deux reins; sept autres, avec les veines et les canaux inhérents à chacun d'eux, servent à la nutrition, aux excréctions, à l'inspiration et à l'expiration, savoir : le gosier, l'estomac, le ventre, la vessie, et trois principaux viscères, dont l'un est le diaphragme, cloison qui sépare la poitrine du bas-ventre; le second est le mésentère, suivant l'expression des Grecs; le troisième est le jéjunum, regardé comme le principal organe de l'excrétion des matières fécales. Quant à la respiration et à la nutrition, on a observé que, si le poumon est privé pendant sept heures du fluide aérien, la vie cesse, et qu'elle s'éteint également, si le corps vient à manquer d'aliments pendant sept jours.

Septem sunt quoque gradus in corpore, qui dimensionem altitudinis ab imo in superficiem complent : medulla, os, nervus, vena, arteria, caro, cutis : hæc de interioribus. In aperto quoque septem sunt corporis partes : caput, pectus, manus, pedesque et pudendum. Item, quæ dividuntur, non nisi septem compagibus juncta sunt ; ut in manibus est humerus, brachium, cubitus, vola et digitorum terni nodi : in pedibus vero femur, genu, tibia, pes ipse, sub quo vola est, et digitorum similiter nodi terni.

Et, quia sensus eorumque ministeria natura in capite, velut in arce, constituit ; septem foraminibus sensuum celebrantur officia : id est oris, ac deinde oculorum, narium et aurium binis. Unde non immerito hic numerus, totius fabricæ dispensator et dominus, ægris quoque corporibus periculum sanitatemve denuntiat ; imo ideo et septem motibus omne corpus agitur : aut enim accessio est, aut recessio, aut in lævam dextramve deflexio, aut sursum quis seu deorsum movetur, aut in orbem rotatur.

Tot virtutibus insignitus septenarius, quas vel de partibus suis mutuatur vel totus exercet, jure plenus et habetur et dicitur. Et absoluta, ut arbitror, ratione jam constitit cur diversis ex causis octo et septem pleni vocentur. Sensus autem hic est : « Quum ætas tua quinquagesimum et sextum annum compleverit, quæ summa tibi fatalis erit, spes quidem salutis publicæ te videbit, et pro remediis communis bonorum omnium status

Il y a aussi dans le corps sept substances, qui en forment l'épaisseur du centre à la surface, savoir : la moelle, les os, les nerfs, les veines, les artères, la chair et la peau : voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, on compte pareillement sept organes divers : la tête, la poitrine, les mains, les pieds et les parties honteuses. Entre la poitrine et la main se placent sept intermédiaires : l'épaule, le bras, le coude, la paume de la main et les trois articulations des doigts : sept autres entre la ceinture et le pied, savoir : la cuisse, le genou, le tibia, le pied lui-même, sa plante et aussi les trois jointures des doigts.

La nature a placé les sens et le siège de leurs fonctions dans la tête, comme dans une forteresse ; aussi, pour leur faciliter la tâche qu'ils ont à remplir, elle leur a ouvert sept voies, qui sont : la bouche, les deux yeux, les deux narines et les deux oreilles. Le nombre sept, régulateur et maître de toute l'économie animale, est encore pour les malades le signe avant-coureur du danger ou du rétablissement ; ajoutons que les mouvements extérieurs du corps humain sont au nombre de sept : mouvement en avant, en arrière, à droite, à gauche, vers le haut, vers le bas, et de rotation sur lui-même.

Doué de tant de propriétés insignes, qu'il trouve dans ses parties ou dans son tout, le nombre sept passe, à juste titre, pour un nombre plein et parfait. Je crois avoir démontré jusqu'à l'évidence comment les nombres sept et huit, tous deux accomplis, le sont par des causes différentes. Je vais maintenant donner le sens du passage cité au chapitre v : « Lorsque tu auras atteint l'âge de cinquante-six ans, et complété ainsi la somme fatale, tu seras l'espoir du salut public ; tu devras à tes vertus d'être appelé, par le choix des gens de bien, à

virtutibus tuis dictatura debebitur ; sed si evaseris insidias propinquorum. » Nam per septenos octies solis anfractus reditusque, quinquaginta et sex significat annos, anfractum solis et reditum annum vocans : anfractum , propter zodiaci ambitum ; reditum , quia eadem signa per annos singulos certa lege metitur.

---

VII. Obscura involutæque semper esse somnia ac signa de adversis ; et tamen semper subesse aliquid quo possit quoquomodo apprehendi veritas , modo diligens adsit scrutator.

Hic quidam mirantur quid sibi velit ista dubitatio , *Si effugeris* , quasi potuerit divina anima et olim cœlo reddita , atque hic maxime scientiam futuri professa , nescire , possitne nepos suus an non possit evadere. Sed non advertunt hanc habere legem omnia vel signa vel somnia , ut de adversis oblique aut denuntient , aut minentur , aut moneant : et ideo quædam cavendo transimus , alia exorando et litando vitantur ; alia sunt ineluctabilia , quæ nulla arte, nullo avertuntur ingenio : nam , ubi admonitio est , vigilantia cautionis evaditur ; quod apportant minæ , litatio propitiationis avertit ; nunquam denunciata vanescunt. Hic subjicies : « Unde igitur ista discernimus , ut possit cavendumne an exorandum an vero patiendum sit apprehendi ? » Sed præsentis operis fuerit insinuari , qualis soleat in divinationibus esse affectata confusio ; ut desinas de inserta velut

la dignité de dictateur, si tu échappes aux embûches de tes proches. » En effet, huit fois sept révolutions du soleil représentent cinquante-six années : car cet astre fait, dans l'espace d'un an, le tour entier du zodiaque, et des lois immuables l'astreignent à reprendre chaque année le même cours.

---

**VII.** Les songes et les signes précurseurs des événements malheureux sont toujours obscurs et enveloppés de ténèbres ; cependant, sous ce mystère même, il y a toujours un moyen quelconque de saisir la vérité, si l'investigateur sait déployer toutes les ressources de la pénétration.

Certains critiques demandent avec étonnement ce que signifie cette expression dubitative : *Si tu échappes* ; comme si, disent-ils, une âme divine, qui vient d'être rendue au ciel, et qui, par cela même, est instruite de toute la science de l'avenir, pouvait ignorer si son petit-fils échappera ou n'échappera point aux pièges qui lui seront tendus. Mais c'est oublier qu'il est de règle constante que toutes les prédictions, menaces et avis, reçus en songes ou par présages, offrent un sens équivoque, lorsqu'il s'agit d'événements funestes : aussi quelquefois nous détournons ces malheurs, soit en prenant de sages précautions, soit en apaisant les dieux par des prières et par des sacrifices ; mais il est des maux inévitables, que tout notre art et tout notre génie ne sauraient conjurer : car, lorsque nous sommes avertis, une attention vigilante peut nous sauver ; lorsque nous sommes menacés, des sacrifices propitiatoires apaiseront les dieux ; mais les prédictions s'accomplissent toujours. « Comment donc, me direz-vous, pourrons-nous distinguer et reconnaître quand on doit se précautionner, prier le ciel, ou souffrir avec résignation ? » Notre devoir est de démontrer ici

dubitatione mirari. Ceterum in suo quoque opere artificis erit signa quærere, quibus ista discernat, si hoc vis divina non impedit : nam illud,

..... Prohibent nam cetera Parcae  
Scire,

(Æn. lib. III, v. 379.)

Maronis est ex intima disciplinæ profunditate sententia.

Divulgatis etiam docemur exemplis quam pæne semper quum prædicuntur futura, ita dubiis obserantur, ut tamen diligens scrutator nisi divinitus, ut diximus, impeditur, subesse reperiatur apprehendendæ vestigia veritatis : ut ecce Homericum somnium a Jove, ut dicitur, missum ad conserendam futuro die cum hostibus manum sub aperta promissione victoriæ, spem regis animavit. Ille velut divinum sequutus oraculum, commisso prælio, amissis suorum plurimis, vix ægreque in castra remeavit. Num dicendum est deum mandasse mendacium ? non ita est ; sed, quia illum casum Græcis fata decreverant, latuit in verbis somnii quod animadversum vel ad vere vincendum vel ad cavendum saltem potuisset instruere. Habuit enim præceptio, ut universus produceretur exercitus ; at ille sola pugnandi hortatione contentus non vidit, quid de producenda universitate præceptum sit : prætermissoque Achille, qui tunc recenti laceratus injuria ab armis cum suo milite feriebatur, rex progressus in prælium, et casum qui debe-

que la divination s'enveloppe toujours d'une obscurité calculée ; alors on cessera d'être surpris des paroles ambiguës du premier Scipion. Il appartient , du reste , à chacun de nous de chercher , dans l'occasion , quels signes peuvent nous découvrir la vérité , pourvu toutefois qu'une influence divine n'y mette point obstacle : car ce mot de Virgile ,

« Les Parques me défendent d'en savoir davantage , »

est une sentence qui appartient à la doctrine sacrée la plus profonde.

Toutefois bien des exemples nous prouvent que , malgré les ténèbres dont s'enveloppe la divination , un habile scrutateur parvient presque toujours à lever le voile de la vérité , à moins , comme nous l'avons dit , que les dieux ne s'y opposent : ainsi rappelons-nous le songe que , dans l'*Iliade* , Jupiter envoie au roi d'Argos , pour l'engager à combattre les ennemis le lendemain , en lui promettant ouvertement la victoire. Encouragé par cet oracle , qu'il croit venu du ciel même , Agamemnon livre bataille , perd un grand nombre d'hommes , et ne rentre qu'avec peine dans ses retranchements. Devons-nous accuser ici Jupiter de mensonge ? non , assurément ; mais comme les destins avaient décidé que les Grecs subiraient cet échec , les paroles du songe devaient renfermer un sens caché , qui mieux saisi aurait véritablement rendu les Grecs ou victorieux ou du moins plus circonspects. Dans l'ordre qu'on lui donnait de produire sur le champ de bataille l'armée tout entière , Agamemnon ne vit que le signal du combat : et , au lieu de mettre sur pied toutes ses forces , il négligea l'assistance d'Achille , qui , blessé d'une récente injure , avait , ainsi que ses guerriers , déposé les armes ; l'issue de la bataille fut donc ce qu'elle devait être , et le songe ne put être traité



batur excepit, et absolvit somnium invidia mentiendi, non omnia de imperatis sequendo.

Parem observantiæ diligentiam Homericæ per omnia perfectionis imitator Maro in talibus quoque rebus obtinuit : nam apud illum Æneas ad regionem instruendo regno fataliter eligendam, satis abundeque Delio instructus oraculo, in errorem tamen unius verbi negligentia relapsus est. Non quidem locorum fuerat quæ petere deberet, nomen insertum ; sed, quum origo vetus parentum sequenda diceretur, fuit in verbis quod inter Cretam et Italiam, quæ ipsius gentis auctores utraque produxerant, magis ostenderet, et, quod aiunt, digito demonstraret Italiam : nam quum fuissent inde Teucer, hinc Dardanus ; vox sacra sic alloquendo : « Dardanidæ duri : » aperte consulentibus Italiam, de qua Dardanus profectus esset, objecit appellando eos parentis illius nomine cujus erat origo rectius eligenda. Et hic certæ quidem denuntiationis est quod de Scipionis fine prædicatur ; sed gratia conciliandæ obscuritatis inserta dubitatio dicto tamen, quod initio somnii continetur, absolvitur : nam quum dicitur : « Circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint ; » vitari hunc finem non posse pronuntiat. Quod autem Scipioni reliquos vitæ actus sine offensa dubitandi per ordinem retulit, et de sola morte similis est visus ambigenti, hæc ratio est, quod sive dum humano vel mœrori parcitur vel timori, seu quia utile est hoc maxime latere, pronius cetera

de mensonger , puisque une partie de ses indications n'avait pas été suivie.

Aussi parfait qu'Homère, son modèle, Virgile a montré la même exactitude que lui dans une circonstance semblable : ainsi Énée , son héros , avait reçu de l'oracle de Délos les instructions les plus précises et les plus détaillées sur le pays qui lui était assigné par les destins pour y fonder un nouvel empire ; mais un seul mot mal compris prolongea sa course errante sur les mers. Il est vrai que le nom du pays n'avait pas été prononcé ; mais, comme on avait prescrit au peuple fugitif de revenir vers les premières sources de son origine , il s'agissait de choisir entre la Crète et l'Italie , qui avaient donné naissance , la première à Teucer , et la seconde à Dardanus , tous deux fondateurs de la nation troyenne ; or le choix était indiqué par les premières paroles de l'oracle : « Fils belliqueux de Dardanus : » car , en les appelant du nom de celui de leurs aïeux , qui , le premier , était parti du Latium , Apollon désignait ouvertement cette contrée , et la leur montrait comme du doigt. De même, dans le songe de Scipion , sa fin lui est annoncée de la manière la plus positive ; et le doute qu'émet son aïeul , pour laisser à la prédiction ce qu'elle doit avoir d'obscur , ce doute cesse , dès le commencement du songe , où il est dit : « Lorsque ces deux nombres auront , par le cours de la nature , complété pour toi la somme fatale ; » n'est-ce pas lui affirmer que ce terme est inévitable ? Si , dans la révélation qu'il entend des autres événements de sa vie , d'après l'ordre où ils doivent avoir lieu , il n'y a pas la moindre ambiguïté , et que le seul mot équivoque se rapporte à sa mort , c'est par la raison que les dieux veulent nous épargner ici-bas des chagrins ou des craintes ; ou plutôt , c'est parce qu'il est utile à l'homme d'ignorer surtout le terme de son existence ; et les oracles , assez clairs pour tout le reste , deviennent

oraculis quam vitæ finis exprimitur, aut quum dicitur non sine aliqua obscuritate profertur.

VIII. Quatuor esse virtutum genera, politicas, purgatorias, animi purgati, et exemplares : et quum virtus beatos efficiat, sitque primum illud virtutum genus in rerumpublicarum gubernatoribus, ideo hoc utique fore felices.

His aliqua ex parte tractatis, progrediamur ad reliqua. « Sed, quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto : Omnibus qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in cœlo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruantur. Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius quam concilia cœtusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur : earum rectores et servatores hinc profecti huc revertuntur. » Bene et opportune, postquam de morte prædixit, mox præmia bonis post obitum speranda subjecit : quibus adeo a metu prædicti interitûs cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultro animaretur majestate promissæ beatitudinis et cœlestis habitaculi. Sed de beatitate quæ debetur conservatoribus patriæ pauca dicenda sunt, ut postea locum omnem, quem hic tractandum recipimus, revolvamus.

Solæ faciunt virtutes beatum, nullaque alia quisquam via hoc nomen adipiscitur : unde, qui existimant nullis nisi philosophantibus inesse virtutes, nullos præter

plus obscurs lorsqu'il s'agit de nous parler de ce terme fatal.

---

VIII. Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, épuratoires, épurées, exemplaires : puisque la vertu fait le bonheur, et que les vertus du premier ordre sont celles des administrateurs de toute société politique, concluons de là qu'un jour ils doivent être heureux.

Après avoir traité en partie divers points de notre plan, poursuivons ce qui nous reste à faire. « Mais, afin de t'animer d'un nouveau zèle pour le salut de ton pays, apprends, ô vainqueur de l'Afrique, que tous ceux qui auront sauvé, défendu, agrandi leur patrie, ont dans le ciel une place fixe et marquée, où ils doivent jouir d'un bonheur éternel. Car le Dieu suprême, qui régit tout cet univers, ne voit rien sur la terre avec plus de plaisir que ces assemblées, ces sociétés d'hommes réunis sous l'empire des lois, et que l'on nomme cités : les génies tutélaires, qui gouvernent les peuples, partent d'ici, et c'est ici qu'ils reviennent. » Rien de mieux, rien de plus convenable que de faire succéder aussitôt à la prédiction de la mort du second Africain, celle des récompenses qui attendent l'homme de bien après le trépas : cet espoir anime tellement la pensée de Scipion, que, vivant encore, il est loin de redouter la mort qu'on lui annonce ; il l'appelle, au contraire, de tous ses vœux, pour jouir plus tôt, dans le céleste séjour, de la majestueuse béatitude qui lui est promise. Mais d'abord nous devons dire quelque chose du bonheur réservé aux conservateurs de la patrie ; puis, nous donnerons au passage entier, cité plus haut, tous les développements dont il est susceptible.

La vertu seule donne la félicité, la vertu est l'unique voie du bonheur : de là ceux qui pensent qu'il n'existe de vertus que chez les sages, prétendent que le sage seul est heureux. En effet, ils nomment sagesse propre-

philosophos beatos esse pronuntiant. Agnitionem enim rerum divinarum sapientiam proprie vocantes, eos tantummodo dicunt esse sapientes qui superna acie mentis requirunt, et quærendi sagaci diligentia comprehendunt, et, quantum vivendi perspicuitas præstat, imitantur; et in hoc solo esse aiunt exercitia virtutum: quarum officia sic dispensant. Prudentiæ esse, mundum istum et omnia quæ in mundo insunt, divinorum contemplatione despicere, omnemque animæ cogitationem in sola divina dirigere; temperantiæ, omnia relinquere, in quantum natura patitur, quæ corporis usus requirit; fortitudinis, non terri animam a corpore quodammodo ductu philosophiæ recedentem, nec altitudinem perfectæ ad superna ascensionis horrere; justitiæ, ad unam sibi hujus propositi consentire viam uniuscujusque virtutis obsequium. Atque ita fit, ut, secundum hoc tam rigidæ definitionis abruptum, rerum-publicarum rectores beati esse non possint. Sed Plotinus inter philosophiæ professores cum Platone princeps, libro de virtutibus, gradus earum, vera et naturali divisionis ratione compositos, per ordinem digerit. Quatuor sunt, inquit, quaternarum genera virtutum.

Ex his primæ politicæ vocantur, secundæ purgatoriæ, tertiæ animi jam purgati, quartæ exemplares. Et sunt politicæ hominis, qua sociale animal est; his boni viri reipublicæ consulunt, urbes tuentur; his parentes venerantur, liberos amant, proximos diligunt; his civium

ment dite , la connaissance des choses divines , et sages ceux-là seulement qui , par la pensée , s'élancent vers le séjour des immortels , qui parviennent à ce noble but à force d'investigations et de recherches , et qui prennent , autant que le permet la faiblesse humaine , la Divinité pour modèle ; voilà , disent les philosophes , le seul moyen de pratiquer les vertus , et ils classent ainsi les devoirs qu'elles imposent. La prudence nous ordonne le dédain pour ce monde et pour tout ce qu'il renferme ; elle veut qu'uniquement occupés de la contemplation des choses célestes , nous dirigions là toutes les pensées de notre âme ; la tempérance exige que nous ne donnions au corps que le strict nécessaire ; la force prescrit à l'âme de faire , sous les auspices de la philosophie , une sorte de divorce avec le corps , et de ne jamais s'effrayer de l'espace incommensurable qu'il lui faut franchir pour monter jusqu'au ciel ; à la justice appartient le droit de faire marcher de front et comme de concert , chacune de ces vertus vers le but indiqué. D'après cette définition rigide de la route si escarpée du bonheur , on voit que les chefs des sociétés politiques ne sauraient être heureux. Mais Plotin , le premier des sages et des moralistes avec Platon , a fait un traité des vertus qui les range dans un ordre plus naturel et plus méthodique. Il y a , dit-il à ce sujet , quatre genres de vertus cardinales.

Les premières sont appelées vertus politiques ; les secondes , vertus épuratoires ; les troisièmes , vertus épurées ; les quatrièmes , vertus exemplaires. L'homme , en sa qualité d'être social , doit avoir des vertus politiques ; ce sont elles qui font les bons citoyens , dévoués de cœur aux intérêts , à la défense de la patrie ; elles font encore

salutem gubernant; his socios circumspecta providentia protegunt, justa liberalitate devinciunt :

Hisque sui memores alios fecere merendo.

(Æn. lib. VI, v. 664.)

Et est politici prudentia, ad rationis normam quæ cogitat, quæque agit universa dirigere; ac nihil præter rectum velle vel facere, humanisque actibus, tanquam divinis arbitris, providere. Prudentiæ insunt ratio, intellectus, circumscriptio, providentia, docilitas, cautio.

Fortitudinis est, animum supra periculi metum agere, nihilque nisi turpia timere; tolerare fortiter vel adversa vel prospera. Fortitudo præstat magnanimitatem, fiduciam, securitatem, magnificentiam, constantiam, tolerantiam, firmitatem.

Temperantiæ, nihil appetere pœnitendum, in nullo legem moderationis excedere, sub jugum rationis cupiditatem domare. Temperantiam sequuntur modestia, verecundia, abstinencia, castitas, moderatio, parcitas, sobrietas, pudicitia.

Justitiæ, servare unicuique quod suum est. De justitia veniunt innocentia, amicitia, concordia, pietas, religio, affectus, humanitas.

His virtutibus vir bonus primum sui, atque inde reipublicæ rector efficitur, juste ac provide gubernans humana, divina non deserens. Secundæ; quas purgatorias vocant, hominis sunt qui divini capax est; solum-

le bon fils , le bon père , le bon parent ; avec elles , on veille au salut de ses concitoyens , on accorde une sage et utile protection aux alliés de son pays , on les enchaîne à jamais par une générosité bien entendue ; avec elles , enfin ,

« On excite chez les autres la reconnaissance pour le bien qu'on leur a fait. »

La prudence politique consiste à régler sur les principes de la raison toutes ses pensées et tous ses actes ; à ne rien vouloir , à ne rien faire que de juste , comme si l'on avait les dieux pour arbitres de toutes ses actions humaines. La prudence réunit le jugement , la perspicacité , la circonspection , la prévoyance , la docilité et la réserve.

La force politique élève l'esprit au-dessus de la crainte du péril ; elle ne redoute que la honte ; elle supporte avec le même stoïcisme le bonheur et l'adversité. La force comprend dans ses attributions la grandeur d'âme , la confiance , la sécurité , la dignité , la constance , la tolérance , la fermeté.

La tempérance politique apprend à ne rien désirer dont on doive se repentir , à ne jamais franchir les bornes de la modération , à soumettre ses passions au joug de la raison. Elle a pour compagnes la modestie , la délicatesse , l'abnégation , la chasteté , la discrétion , l'économie , la sobriété , la pudeur.

La justice politique rend à chacun ce qui lui appartient. A sa suite viennent l'innocence , l'amitié , la concorde , la piété , la religion , les sentiments affectueux , l'humanité.

Le bon citoyen se forme d'abord lui-même sur ces vertus ; puis , il en fait l'application aux affaires publiques , lorsqu'il les administre , gouvernant avec une équitable sagesse les choses de la terre , sans perdre de vue celles du ciel. Les vertus du second genre , que l'on



que animum ejus expediunt qui decrevit se a corporis contagione purgare, et quadam humanorum fuga solis se inserere divinis. Hæ sunt otiosorum, qui a rerum-publicarum actibus se sequestrant. Harum quid singulæ velint, superius expressimus, quum de virtutibus philosophantium diceremus; quas solas quidam existimaverunt esse virtutes. Tertiæ sunt purgati jam defæcatique animi et ab omni mundi hujus aspergine presse pureque detersi. Illic prudentiæ est divina non quasi in electione præferre, sed sola nosse, et hæc, tanquam nihil sit aliud, intueri.

Temperantiæ, terrenas cupiditates non reprimere, sed penitus oblivisci; fortitudinis, passiones ignorare, non vincere, ut « nesciat irasci, cupiat nihil; » justitiæ, ita cum supera et divina mente sociari, ut servet perpetuum cum ea fœdus imitando. Quartæ exemplares sunt, quæ in ipsa divina mente consistunt, quam diximus *νοῦν* vocari, a quarum exemplo reliquæ omnes per ordinem defluunt: nam si rerum aliarum, multo magis virtutum ideas esse in mente credendum est. Illic prudentia est mens ipsa divina. Temperantia, quod in se perpetua intentione conversa est; fortitudo, quod semper idem est, nec aliquando mutatur; justitia, quod perenni lege a sempiterna operis sui continuatione non flectitur. Hæc sunt quaternarum quatuor genera virtutum, quæ, præter cetera, maximam in passionibus ha-

appelle épuratoires, sont celles de l'homme qui a su comprendre la divinité; elles ne conviennent qu'à l'âme de celui dont la ferme résolution est de secouer l'enveloppe impure du corps, et de fuir, en quelque sorte, tout ce qui est humain, pour ne s'occuper que des choses célestes. Cette sorte de contemplation condamne à l'inaction politique. Nous avons dit plus haut en quoi consiste chacune de ces vertus du sage, et les seules qui soient dignes de ce nom, si l'on en croit certains philosophes. Les vertus du troisième genre, ou vertus épurées, caractérisent l'esprit vraiment libre et entièrement purifié de toutes les taches, de toutes les souillures que la fange terrestre avait imprimées en lui. Ici la prudence ordonne, non pas seulement de préférer à tout les choses divines, mais de ne connaître et de ne contempler qu'elles, comme si tout le reste avait cessé d'être.

La tempérance fait plus que de réprimer les passions de la terre, elle en efface jusqu'au souvenir; la force consiste, non pas à les vaincre, mais à les ignorer, de manière à « ne connaître ni la colère, ni le désir; » enfin, la justice doit s'unir assez étroitement avec l'intelligence supérieure et divine, pour rester toujours fidèle à l'engagement que nous avons pris de ne pas avoir d'autre modèle. Les vertus du quatrième genre, ou vertus exemplaires, ont leur principe dans l'intelligence divine elle-même, que nous appelons *νοῦς*, et d'où les autres vertus découlent successivement comme de leur source première: car, si l'intelligence contient le type originel de toute chose, on doit croire à plus forte raison qu'elle renferme celui des vertus. La prudence est ici l'intelligence divine elle-même. La tempérance consiste dans une attention toujours soutenue, toujours dirigée sur soi-même; la force, dans une identité constante et immuable; la justice, dans l'incessante continuation de son œuvre, à laquelle la soumet la loi éternelle. Voilà

bent differentiam sui ; passiones autem , ut scimus , vocantur , quod homines

..... Metuunt , cupiunt , gaudentque , dolentque.

(Æn. lib. VI, v. 733.)

Has primæ molliunt , secundæ auferunt , tertiæ obli-  
viscuntur : in quartis nefas est nominari. Si ergo hoc  
est officium et effectus virtutum , beare ; constat autem  
et politicas esse virtutes , igitur ex politicis efficiuntur  
beati. Jure ergo Tullius de rerumpublicarum rectoribus  
dixit : « Ubi beati ævo sempiterno fruuntur ; » qui , ut  
ostenderet alios otiosis , alios negotiosis virtutibus fieri  
beatos , non dixit absolute nihil esse illi principi Deo  
acceptius quam civitates ; sed adjecit : « quod quidem in  
terris fiat , » ut eos qui ab ipsis cœlestibus incipiunt ,  
discerneret a rectoribus civitatum , quibus per terrenos  
actus iter paratur ad cœlum. Illa autem definitione quid  
pressius potest esse , quid cautius de nomine civitatum ?  
« Quam concilia , inquit , coetusque hominum jure  
sociati , quæ civitates appellantur ? » Nam et servilis  
quondam et gladiatoria manus concilia hominum et  
coetus fuerunt , sed non jure sociati ; illa autem sola  
justa est multitudo cujus universitas in legum consentit  
obsequium.

---

IX. Quo sensu rerumpublicarum rectores cœlo descendisse , eoque reverti  
dicantur.

Quod vero ait : « Harum rectores et servatores , hinc

les quatre ordres de vertus cardinales, dont les contrastes sont variés à l'infini, surtout à l'égard des passions, qui, on le sait, sont

« La crainte, l'espérance, la joie et la douleur. »

Les vertus politiques atténuent ces passions, les vertus épuratoires les détruisent, les vertus épurées en font perdre le souvenir : les vertus exemplaires ne permettent plus de les nommer. Si donc le propre et l'effet des vertus est de nous rendre heureux (et nous avons démontré que la politique a aussi ses vertus), il est certain que l'art de gouverner conduit au bonheur. D'où je conclus que Cicéron dit à juste titre, en parlant des chefs des États : « Ils doivent jouir dans le ciel d'un bonheur sans fin ; » pour nous faire entendre qu'on peut également devenir heureux, et par les vertus contemplatives, et par les vertus actives, au lieu d'affirmer, dans un sens absolu, qu'il n'est rien de plus agréable à l'Être suprême que les cités, il dit que : « de tout ce qui se fait sur la terre, rien.... ; » il établit ainsi une distinction entre les contemplatifs et les hommes d'État, qui, par des actes purement humains, s'ouvrent une voie vers le ciel. Est-il rien de plus précis et de plus exact que cette définition des cités, qu'il appelle « des assemblées, des sociétés d'hommes réunies sous l'empire des lois ? » Autrefois, en effet, des troupes d'esclaves, des bandes de gladiateurs ont pu se rassembler, se réunir, mais ce ne fut pas sous l'empire des lois ; les sociétés d'hommes qui seules méritent le nom de cités, sont donc celles où tous les membres sans exception reconnaissent la souveraineté de la loi.

---

IX. Dans quel sens il est dit que les chefs des gouvernements sont descendus du ciel, et qu'ils doivent y retourner.

Quant à cette autre phrase de Cicéron : « Les génies

profecti , huc revertuntur , » hoc modo accipiendum est. Animarum originem manare de cœlo inter recte philosophantes indubitatae constat esse sententiæ ; et animæ , dum corpore utitur , hæc est perfecta sapientia , ut , unde orta sit , de quo fonte venerit , recognoscat. Hinc illud a quodam inter alia seu festiva seu mordacia serio tamen usurpatum est :

De cœlo descendit Γνωθὶ σεαυτόν.

(JUVENALIS , sat. XI , v. 37.)

Nam et Delphici vox hæc fertur oraculi consulenti ad beatitatem quo itinere perveniret : « Si te , inquit , agnoveris ; » sed et ipsius fronti templi hæc inscripta sententia est. Homini autem , ut diximus una est agnitio sui , si originis natalisque principia atque exordia prima respexerit , « nec se quæsiverit extra. » Sic enim anima virtutes ipsas conscientia nobilitatis induitur , quibus post corpus evecta , eo unde descenderat , reportatur : quia nec corporea sordescit nec oneratur eluvie , quæ puro ac levi fonte virtutum rigatur , nec deseruisse unquam cœlum videtur , quod respectu et cogitationibus possidebat. Hinc anima , quam in se pronam corporis usus effecit , atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine , et absolutionem corporis perhorrescit , et , quum necesse est ,

Non nisi cum gemitu fugit indignata sub umbras.

(ÆN. lib. XII , v. 932.)

tutélaires, qui gouvernent les peuples, partent d'ici, et c'est ici qu'ils reviennent, » voici de quelle manière on doit l'entendre. L'origine de l'âme est une émanation du ciel : c'est là une opinion constante que les véritables philosophes n'ont jamais tenté de révoquer en doute ; et tant que l'âme est unie au corps, la perfection de la sagesse consiste pour elle à ramener ses regards vers son principe, vers sa source première. Aussi, dans le nombre des mots célèbres, enjoués ou piquants, la morale a-t-elle pris au sérieux celui-ci :

« *Connais-toi toi-même* est un précepte qui nous vient du ciel. »

Car ce fut, assure-t-on, la réponse de l'oracle de Delphes à quelqu'un qui le consultait sur la route à prendre pour arriver au bonheur ; cette sentence fut même inscrite au frontispice du temple. Ainsi l'homme, comme nous l'avons dit, n'a qu'une seule manière de se connaître lui même, c'est de ramener ses regards vers le principe de son être, vers la cause première de son origine, « sans se chercher hors de là. » En effet, c'est seulement ainsi que son âme, pénétrée de la conscience de sa noble extraction, se pare de l'éclat des vertus qui, après l'extinction du corps, l'élèvent et la reportent vers le séjour d'où elle était descendue : dégagée de toutes les souillures corporelles, qui auraient pu la charger et la flétrir, elle se purifie encore à la source claire et limpide des vertus, et semble n'avoir jamais quitté le ciel, qu'elle embrassait du regard et de la pensée. Si, au contraire, courbée sous le joug du corps, elle n'a plus fait de l'homme qu'une sorte de bête brute, elle frémit à la seule idée d'être affranchie des liens corporels, et lorsqu'elle s'y voit contrainte,

« C'est en gémissant de courroux qu'elle fuit vers le séjour des ombres. »

Sed nec post mortem facile corpus relinquit (quia

..... Non funditus omnes  
Corporeæ excedunt pestes),

(Æn. lib. VI, v. 736.)

sed aut suum oberrat cadaver, aut novi corporis ambit habitaculum, non humani tantummodo, sed ferini quoque, electo genere moribus congruo quos in homine libenter exercuit; mavultque omnia perpeti ut cœlum, quod vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodeundo deseruit, evadat. Civitatum vero rectores ceterique sapientes cœlum respectu, vel quum adhuc corpore tenentur, habitantes, facile post corpus cœlestem, quam pæne non reliquerant, sedem repossunt.

Nec enim de nihilo aut de vana adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores aut claros in republica viros in numerum deorum consecrarit antiquitas. Sed Hesiodus quoque, divinæ sobolis assertor<sup>5</sup>, priscos reges cum diis aliis enumerat, hisque exemplo veteris potestatis etiam in cœlo regendi res humanas assignat officium. Et, ne cui fastidiosum sit si versus ipsos ut poeta Græcus protulit inseramus, referemus eos ut ex verbis suis in Latina verba conversi sunt :

Indigetes divi fato summi Jovis hi sunt :

Quondam homines, modo cum superis humana tuentes,  
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.

Hoc et Virgilius non ignorat; qui, licet, argumento suo serviens, heroas in inferos relegaverit, non tamen

Même après le trépas, ce n'est qu'avec peine qu'elle quitte son enveloppe, car

« Elle n'est point encore délivrée de toutes les souillures du corps ; »

aussi elle erre çà et là autour de son cadavre, ou bien elle cherche un nouveau domicile matériel, que ce soit un corps humain ou celui d'une brute, n'importe ; elle choisira surtout celui qui se trouve le plus en rapport avec les penchants qu'elle avait pris plaisir à contracter chez l'homme ; elle aimera mieux tout souffrir, que de retourner au ciel, qu'elle a déserté par ignorance, par dissimulation, ou plutôt par une trahison infâme. Mais ceux qui régissent les cités, et les autres sages, qui, par la pensée, habitent toujours le ciel, lors même qu'ils sont encore enchaînés par les liens corporels, rentrent sans peine, après leur départ de la terre, dans la demeure céleste qu'ils n'avaient, pour ainsi dire, pas quittée.

Ce n'est point sans raison, ni par une flatterie stérile, que l'antiquité admit au nombre des dieux certains fondateurs de cités, ou d'illustres personnages politiques. L'auteur de la *Théogonie*, Hésiode, va plus loin encore ; car il associe aux autres dieux les anciens rois, et conserve à ceux-ci leurs premières prérogatives, celles de diriger, même dans le ciel, les choses de la terre. Mais, pour épargner au lecteur la citation du texte grec, nous donnerons seulement ici la traduction latine des vers du poète :

« L'arrêt du puissant Jupiter a placé ces rois parmi les divinités de l'olympé : naguère simples mortels, appelés depuis à protéger avec les dieux les destinées humaines, toujours généreux et bienfaisants, ils conservent encore maintenant leurs prérogatives royales. »

Virgile n'ignore pas cette antique tradition ; et quoique, esclave du plan de son poème, il ait relégué les héros



eos abducit a cœlo, sed æthera his deputat largiorem, et nosse eos solem suum ac sua sidera profitetur; ut geminæ doctrinæ observationes præstiterit, et poeticæ figmentum et philosophiæ veritatem: et, si secundum illum res quoque leviores quas vivi exercuerant, etiam post corpus exercent,

..... Quæ gratia curruum  
 Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes  
 Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.

(Æn. lib. VI, v. 653.)

Multo magis rectores quondam urbium recepti in cœlum curam regendorum hominum non relinquunt. Hæ autem animæ in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ aplanes vocatur; nec frustra hoc usurpatum est, siquidem inde profectæ sunt. Animis enim necdum desiderio corporis irretitis siderea pars mundi præstat habitaculum, et inde labuntur in corpora; ideo his illo est reditio qui merentur. Rectissime ergo dictum est quum in Galaxia, quem aplanes continet, sermo iste procedat, « hinc profecti, huc revertuntur. » Ad sequentia transeamus.

---

X. Quid secundum priscos illos theologos inferi; et quando ex eorum sententia, anima aut vivere aut mori dicatur.

« Hic ego, etsi eram perterritus non tam mortis metu quam insidiarum a meis, quæsivi tamen, viveretne ipse, et Paullus pater, et alii, quos nos extinctos esse arbitraremur. » Vel fortuitis et inter fabulas elucent semina infixæ virtutum, quæ nunc videas licet ut e pectore

dans les champs Élysées , cependant il ne les bannit pas du ciel , mais il leur donne un air plus libre et plus pur , il affirme qu'ils connaissent un soleil et des astres qui n'existent que pour eux ; c'est ainsi que , pour concilier deux doctrines diverses , il mêle les fictions de la poésie à la vérité philosophique : il ajoute que les héros s'occupent encore après le trépas des soins même les plus futiles qui les ont distracts pendant leur vie :

« Ainsi , dit-il , vivants , ils aimèrent les chars , les armes et les coursiers brillants qu'ils nourrissaient ; morts , ils conservent encore les mêmes goûts. »

A plus forte raison , ceux qui gouvernèrent ici-bas les sociétés politiques , doivent-ils conserver dans le ciel la surveillance des choses de la terre. On pense que ces âmes sont reçues dans la dernière sphère , celle des fixes ; et cette opinion est fondée , puisque c'est de là qu'elles sont parties. En effet , celles qui n'ont point encore cédé au désir d'habiter un corps ont pour demeure l'Empyrée ; c'est de là qu'elles descendent dans l'enveloppe mortelle ; c'est aussi là que retournent celles qui le méritent. Or , l'entretien des deux Scipions ayant lieu dans la Galaxie , qu'embrasse la sphère aplane , rien de plus exact que l'expression : « Ils partent d'ici , et c'est ici qu'ils reviennent. » Mais poursuivons notre examen.

---

X. Opinions des anciens théologiens sur les enfers ; et ce que , d'après eux , il faut entendre par la vie ou la mort de l'âme.

« A ce discours vivement troublé , moins par la crainte de la mort que par l'idée de la trahison des miens , je lui demandai pourtant si lui-même , si Paul Émile , mon père , vivait encore , ainsi que tant d'autres qui , à nos yeux , ne sont plus. » Les cas fortuits , les fictions même portent une merveilleuse empreinte de vertu :

Scipionis vel somniantis emineant. In re enim una politicarum virtutum omnium pariter exercet officium. Quod non labitur animo prædicta morte perterritus, fortitudo est; quod suorum terretur insidiis, magisque alienum facinus quam suum horrescit exitium, de pietate et nimio in suos amore procedit. Hæc autem diximus ad justitiam referri, quæ servat unicuique quod suum est.

Quod ea quæ arbitratur, non pro compertis habet, sed spreta opinione, quæ minus cautis animis pro vero inolescit, quærit discere certiora; indubitata prudentia est. Quod quum perfecta beatitas, et cœlestis habitatio humanæ naturæ, in qua se noverat esse, promittitur, audiendi tamen alia desiderium frenat, temperat, et sequestrat, ut de vita avi et patris interroget; quid nisi temperantia est? ut jam tum liqueret Africanum per quietem ad ea loca quæ sibi deberentur, abductum. In hac autem interrogatione de animæ immortalitate tractatur; ipsius enim consultationis hic sensus est : « Nos, inquit, arbitramur animam cum fine morientis exstingui, nec ulterius esse post hominem; » ait enim : « quos extinctos esse arbitraremur; » quod autem exstinguitur, esse jam desinit. Ergo velim jam, dicas, inquit, si et pater Paullus tecum et alii supersunt. Ad hanc interrogationem, quæ et de parentibus ut a pio filio, et ceteris ut a sapiente ac naturam ipsam discutiente processit, quid ille respondit? « Imo vero, inquit, hi vivunt, qui e corporum vinculis tanquam e car-

voyez de quel éclat le cœur de Scipion la fait briller jusque dans son rêve ! En effet , une seule circonstance lui permet de développer à la fois toutes les vertus politiques. La prédiction de sa mort n'altère en rien le calme de son âme et ne peut lui inspirer d'effroi ; il est fort ; s'il craint les embûches de ses proches , s'il tremble plus pour le crime des autres que pour sa propre vie , n'est-ce point par suite de sa piété et des sentiments trop affectueux qu'il a pour ses parents ? Or, de telles dispositions, nous l'avons dit , résultent de la justice , qui rend à chacun ce qui lui est dû.

Loin de prendre ses opinions pour des faits avérés , lorsqu'il s'élève au-dessus du préjugé , qui est la vérité même pour des esprits imprévoyants , et qu'il cherche partout la certitude , ne donne-t-il pas une preuve irrécusable de prudence ? Voici qu'on lui promet le bonheur éternel et le séjour céleste, à lui mortel , séjour où il se trouve momentanément ; il voudrait bien sans doute en apprendre davantage à cet égard ; mais il réprime, il modère, il calme ce désir pour demander si son aïeul et son père vivent encore ; n'est-ce pas là de la tempérance ? ne dirait-on pas qu'au lieu d'un songe, c'est la réalité , et que déjà l'Africain habite le ciel, où il doit revenir un jour ? La question qu'il fait touche à l'immortalité de l'âme ; en voici le sens : « Nous croyons, dit-il , que l'âme s'éteint avec le corps , et qu'elle ne survit pas à l'homme ; » car cette expression « qui, à nos yeux, ne sont plus, » implique l'idée du néant. Je voudrais savoir, dit le jeune Scipion à son aïeul, si vous, si Paul Émile mon père et tant d'autres sont encore vivants. A cette demande d'un bon fils sur la destinée de ses parents, et d'un sage qui, relativement au sort des autres hommes, veut lever le voile de la nature elle-même, que répond le premier Africain ? « Dis plutôt ceux-là vivent, qui se sont échappés des liens du corps,

cere evolaverunt; vestra vero quæ dicitur esse vita, mors est. »

Si ad inferos meare mors est, et vita est esse cum superis, facile discernis quæ mors animæ, quæ vita credenda sit : si constiterit qui locus habendus sit inferorum, ut anima, dum ad hunc truditur, mori, quum ab hoc procul est, vita frui et vere superesse credatur. Et quia totum tractatum, quem veterum sapientia de investigatione hujus quæstionis agitavit, in hac latentem verborum paucitate reperies; ex omnibus aliqua, quibus nos de rei quam quærimus absolutione sufficiet admoneri, amore brevitatis excerpimus.

Antequam studium philosophiæ circa naturæ inquisitionem ad tantum vigoris adolesceret, qui per diversas gentes auctores constituendis sacris ceremoniarum fuerunt, aliud esse inferos negaverunt quam ipsa corpora, quibus inclusæ animæ carcerem fœdum tenebris, horridum sordibus et cruore patiuntur. Hoc animæ sepulcrum, hoc Ditis concava, hoc inferos vocaverunt, et omnia quæ illic esse credidit fabulosa persuasio, in nobismetipsis, et in ipsis humanis corporibus assignare conati sunt : oblivionis fluvium aliud non esse asserentes quam errorem animæ obliviscentis majestatem vitæ prioris, qua, antequam in corpus truderetur, potita est, solamque esse in corpore vitam putantis. Pari interpretatione Phlegethontem, ardores irarum et cupiditatum putarunt; Acherontem, quidquid fecisse dixisse usque ad tristitiam humanæ varietatis more nos

comme d'une prison ; ce que vous appelez la vie , c'est la mort. »

Si c'est mourir que de descendre aux enfers , et vivre que de monter au ciel , on distinguera sans peine ce qu'on doit regarder comme la mort ou la vie de l'âme : il suffit , pour cela , d'expliquer ce qu'il faut entendre par ces lieux souterrains où l'âme meurt quand on l'y plonge : tandis que , loin de là , elle jouit de la plénitude de la vie , et existe réellement , lorsque le corps a cessé d'être. Et puisque le résultat de toutes les recherches que firent sur cette matière les sages de l'antiquité se trouve compris dans les quelques paroles prononcées par le premier Africain , nous allons , dans le désir d'être concis , donner de toutes ces opinions diverses un exposé succinct , qui suffira pour résoudre la question qui nous occupe.

Avant que l'étude de la philosophie eût grandi si vigoureuse et si forte dans ses investigations sur la nature , ceux de ses adeptes qui , chez les différents peuples , furent les fondateurs du culte et des cérémonies religieuses , affirmaient qu'il n'existait d'autres enfers que le corps lui-même , prison ténébreuse , fétide et souillée de sang , où l'âme gémit captive. Ils appelèrent ce corps le tombeau de l'âme , le repaire de Pluton , le Tartare , et ils s'efforcèrent de rapporter à nous-mêmes et à notre enveloppe corporelle tout ce que la fiction avait pu faire croire au sujet des enfers : le fleuve d'oubli , disaient-ils , n'était autre chose que l'égarement de l'âme , oubliant la majesté de la vie première dont elle jouissait avant d'être plongée dans la prison corporelle , et ne voyant plus d'existence possible que dans un corps. Par suite de l'allégorie , le Phlégéthon figurait à leurs yeux les transports de la colère et des passions ardentes ; l'Achéron , le douloureux repentir que nous causent plus d'une fois nos actions ou nos paroles , par suite de l'in-

pœnitet; Cocytum, quidquid homines in luctum lacrymasque compellit; Stygem, quidquid inter se humanos animos in gurgitem mergit odiorum.

Ipsam quoque pœnarum descriptionem de ipso usu conversationis humanæ sumptam crediderunt : vulturem jecur immortale tundentem, nihil aliud intelligi volentes, quam tormenta malæ conscientiae obnoxia flagitio viscera interiora rimantis, et ipsa vitalia indefessa admissi sceleris admonitione laniantis; semperque curas, si requiescere forte tentaverint, excitantis, tanquam fibris renascentibus inhærendo, nec ulla sibi miseratione parcentis, lege hac, qua « se iudice nemo nocens absolvitur, » nec de se suam potest vitare sententiam.

Illos aiunt epulis ante ora positis excruciaci fame<sup>6</sup>, et inedia tabescere, quos magis magisque acquirendi desiderium cogit præsentem copiam non videre; qui in affluentia inopes, egestatis mala in ubertate patiuntur, nescientes parta respicere, dum egent habendis. Illos radiis rotarum pendere districtos qui nihil consilio prævidentes, nihil ratione moderantes, nihil virtutibus explicantes, seque et actus omnes suos fortunæ permit-  
tentes, casibus et fortuitis semper rotantur : saxum ingens volvere, inefficacibus laboriosisque conatibus vitam terentes; atram silicem lapsuram semper et cadenti similem illorum capitibus imminere qui arduas potestates et infaustam ambiunt tyrannidem, nunquam

constance de notre nature ; le Cocyte , tout ce qui est pour l'homme un sujet de deuil et de larmes ; le Styx , cet abîme de haines où l'esprit humain ne se plonge que trop souvent.

Ces philosophes pensèrent aussi que la description des châtimens dans les enfers était empruntée des maux inévitables à la faiblesse humaine : le vautour qui ronge le foie sans cesse renaissant de Prométhée est , disaient-ils , l'image des remords qui tourmentent une conscience coupable , qui pénètrent jusque dans ses replis les plus profonds , et la déchirent intérieurement par le souvenir incessant du crime qu'elle a commis ; en vain elle cherche le repos ; le remords est toujours là pour provoquer l'insomnie : vautour immortel , il s'attache à ces fibres qui renaissent sans cesse ; point de pitié , point de pardon , d'après cette loi , que « le coupable trouve en lui-même le premier juge qui le condamne , » et qu'il ne peut se soustraire à sa propre sentence.

Dans le malheureux que torture la faim , et qui meurt d'inanition au milieu des mets dont il est entouré , les sages voient l'homme insatiable , que la soif toujours croissante d'acquiescer rend insensible aux biens qu'il possède déjà ; pauvre au sein de l'opulence , il n'a pas même le nécessaire au milieu du superflu ; il croit ne rien avoir , parce qu'il lui reste quelque chose à désirer. Ceux-là sont attachés à la roue d'Ixion , qui , sans jugement , sans conduite , sans modération , sans réserve , sans vertu aucune , abandonnent toutes leurs actions et s'abandonnent eux-mêmes à la fortune , véritables jouets d'un hasard aveugle qui fait tourner la roue : d'autres roulent sans fin un énorme rocher ; ce sont ceux qui usent leur vie dans des efforts inutilement laborieux ; celui qui redoute à chaque instant d'être écrasé sous la roche noire suspendue sur sa tête et toujours sur le point de tomber , c'est le tyran monté , pour son mal-



sine timore victuri, et cogentes subjectum vulgus odisse, dum metuat, semper sibi videntur exitium, quod merentur, excipere.

Nec frustra hoc theologi suspicati sunt : nam et Dionysius, aulæ Siculæ inclementissimus incubator, familiari quondam suo solam beatam existimanti vitam tyranni, volens quam perpetuo metu misera, quamque impendentium semper periculorum plena esset ostendere, gladium vagina raptum et a capulo de filo tenui pendentem, mucrone demisso, jussit familiaris illius capiti inter epulas imminere. Quumque ille inter et Siculas et tyrannicas copias præsentis mortis periculo gravaretur, « Talis est, inquit Dionysius, vita quam beatam putabas : sic nobis semper mortem imminentem videmus; æstima quando esse felix poterit qui timere non desinit. »

Secundum hæc igitur, quæ theologis asseruntur, si vere « quisque suos patimur manes, » et inferos in his corporibus esse credimus; quid aliud intelligendum est quam mori animam quum ad corporis inferna demergitur; vivere autem, quum ad supera post corpus evadit?

---

**XI.** Quid et ubi inferi secundum platonicos; quando horum sententia aut vivere anima aut mori dicatur.

Dicendum est, quid his postea veri sollicitior inquisitor philosophiæ cultus adjecerit : nam et qui primum Pythagoram et qui postea Platonem sequuti sunt, duas

heur, jusqu'au faite d'une puissance usurpée : agité de terreurs continuelles, forçant à la haine ses sujets dont il veut être craint, il a sans cesse présente à l'esprit la fin tragique qu'il mérite.

Ces conjectures des premiers théologiens ne sont pas sans fondement : car Denys, le plus cruel usurpateur de la Sicile, voulant désabuser un de ses courtisans qui le croyait au comble du bonheur, et lui prouver combien l'existence d'un tyran est misérable, et combien elle est remplie de terreurs perpétuelles et de périls incessants, fit suspendre au-dessus de la tête de ce familier, au milieu d'un festin, une épée nue, à la pointe menaçante, et que retenait seulement un fil imperceptible. Éperdu, troublé par la crainte de la mort qu'il a sous les yeux, l'homme de cour ne songe plus aux trésors de la Sicile, à la pompe du pouvoir suprême : « Telle est, lui dit alors Denys, la vie qui te semblait si heureuse : c'est ainsi que la mort frappe sans cesse nos regards ; juge du bonheur de celui qui ne peut jamais cesser de craindre. »

S'il est vrai, d'après les assertions des théologiens, que « chacun de nous sera traité d'après ses œuvres, » et qu'il n'y ait d'autres enfers que nos corps ; que devons-nous entendre par la mort de l'âme, si ce n'est son immersion dans l'ancre infernal du corps ; et, par sa vie, son retour dans la demeure céleste, lorsqu'elle est dégagée des liens de la matière ?

---

**XI.** Opinion des platoniciens sur la nature et sur l'emplacement des enfers ; leur manière de concevoir la vie ou la mort de l'âme.

Aux doctrines que nous avons exposées, ajoutons celles de quelques philosophes pleins de zèle et d'ardeur pour la recherche de la vérité : les sectateurs de Pytha-

esse mortes, unam animæ, animalis alteram prodiderunt : mori animal, quum anima discedit e corpore, ipsam vero animam mori asserentes, quum a simplici et individuo fonte naturæ in membra corporea dissipatur. Et quia una ex his manifesta et omnibus nota est, altera non nisi a sapientibus deprehensa, ceteris eam vitam esse credentibus : ideo hoc ignoratur a plurimis cur eundem mortis deum, modo Ditem, modo imitem vocemus : quum per alteram, id est animalis mortem absolvi animam et ad veras naturæ divitias, atque ad propriam libertatem remitti, faustum nomen indicio sit; per alteram vero, quæ vulgo vita existimatur, animam de immortalitatis suæ luce ad quasdam tenebras mortis impelli, vocabuli testemur horrore : nam, ut constet animal, necesse est ut in corpore anima vinciat; ideo corpus *δεμας*, hoc est vinculum, nuncupatur, et *σῶμα*, quasi quoddam *σῆμα*, id est animæ sepulcrum. Unde Cicero, pariter utrumque significans corpus esse vinculum, corpus esse sepulcrum, quod carcer est sepulcrum, ait : « Qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, evolaverunt. »

Inferos autem platonici non in corporibus esse, item non a corporibus incipere, dixerunt; sed certam mundi ipsius partem Ditis sedem, id est inferos, vocaverunt; de loci vero ipsius finibus inter se dissona publicarunt, et in tres sectas divisa sententia est : alii enim mundum

gore, puis ceux de Platon, ont reconnu deux espèces de mort, celle de l'âme et celle de l'être animé : ce dernier meurt, quand l'âme se sépare du corps ; mais l'âme elle-même meurt aussi, disent-ils, lorsqu'elle s'éloigne de la source pure et indivisible où elle a puisé l'être, pour se disséminer dans les membres du corps. L'une de ces morts est évidente et manifeste pour tout le monde, l'autre ne l'est qu'aux yeux du sage, car le vulgaire s'imagine que c'est la vie même : aussi ignore-t-on assez généralement pourquoi le dieu de la mort, toujours un, toujours le même, est invoqué, tantôt sous le nom de Dis <sup>(1)</sup>, tantôt sous celui d'impitoyable : la première de ces dénominations est un indice d'heureux augure ; elle nous annonce qu'à la mort de l'être animé, l'âme, dégagée de tout lien, rentre en possession des véritables richesses de sa nature, et recouvre sa liberté primitive ; au contraire, la seconde épithète, impitoyable, est pour nous du plus horrible présage : elle signifie que l'âme, dépouillée de l'éclatante lumière de son immortalité, est précipitée dans les ténèbres de cette mort que le vulgaire appelle la vie : car point d'animation sans l'enchaînement de l'âme au corps ; aussi, en grec, corps (*δῆμας*) est synonyme de chaîne, et *σῶμα* <sup>(2)</sup> a beaucoup d'analogie avec *σῆμα*, ou tombeau de l'âme. Aussi, lorsque Cicéron veut exprimer que le corps est pour l'âme un lien et un tombeau, car la tombe est la prison des morts, il dit : « Ceux qui se sont échappés des liens du corps, comme d'une prison. »

Toutefois les platoniciens ne circonscrivent pas les enfers dans des limites aussi resserrées que nos corps ; ils appellent enfers la partie du monde qu'ils ont assignée pour empire à Dis ou Pluton ; mais, loin d'être d'accord sur les bornes de cet empire, ils se sont, à ce

(1) Dieu des richesses. — (2) Corps.

in duo diviserunt, quorum alterum facit, alterum patitur; et illud facere dixerunt quod, quum sit immutabile, alteri causas et necessitatem permutationis imponit: hoc pati, quod per mutationes variatur. Et immutabilem quidem mundi partem a sphaera quæ aplanes dicitur, usque ad globi lunaris exordium, mutabilem vero a luna ad terras usque dixerunt: et vivere animas dum in immutabili parte consistunt; mori autem, quum ad partem ceciderint permutationis capacem; atque ideo inter lunam terrasque locum mortis et inferorum vocari, ipsamque lunam vitæ esse mortisque confinium, et animas inde in terram fluentes mori, inde ad supera meantes in vitam reverti, non immerito existimatum est. A luna enim deorsum natura incipit caducorum: ab hac animæ sub numerum dierum cadere et sub tempus incipiunt; denique illam ætheream terram physici vocaverunt, et habitatores ejus lunares populos nuncuparunt; quod ita esse plurimis argumentis, quæ nunc longum est enumerare, docuerunt: nec dubium est quin ipsa sit mortalium corporum et auctor et conditrix; adeo ut nonnulla corpora sub luminis ejus accessu patiantur augmenta, et hac decrescente minuantur.

Sed ne de re manifesta fastidium prolixa assertione generetur; ad ea quæ de inferorum loco alii definiunt, transeamus. Maluerunt enim mundum alii in elementa quaterna dividere; ut in primo numerentur ordine, terra, aqua, aer, ignis, quæ est pars liquidior aeris vicina lunæ: supra hæc rursum totidem numero sed

sujet , partagés en trois opinions différentes : les uns divisent le monde en deux parties , l'une active et l'autre passive ; la partie active , immuable de sa nature , impose à l'autre les lois et la nécessité du changement : la partie passive subit donc des mutations infinies. La première s'étend de la sphère aplane à celle de la lune exclusivement , et la seconde , de la lune à la terre : les âmes ne peuvent vivre que dans la partie active ; elles meurent dès qu'elles tombent dans la partie passive ; c'est donc entre la lune et la terre que se trouvent placés l'empire de la mort et les enfers ; et , comme la lune est la limite qui sépare la vie et la mort , on pense avec raison que les âmes qui descendent de là vers la terre , cessent de vivre , tandis que celles qui de là remontent au ciel , reprennent une nouvelle vie. En effet , de l'espace sublunaire commence tout ce qui est caduc : là pour les âmes les jours se comptent et le temps se mesure ; les physiciens ont donné à la lune le nom de terre aérienne , et ils ont appelé ses habitants peuple lunaire ; ils fournissent à l'appui de leur opinion beaucoup de preuves , qu'il serait trop long d'énumérer en ce moment : nul doute que cet astre ne soit l'auteur et le créateur des substances périssables ; car plusieurs d'entre elles augmentent ou diminuent , selon que croît ou décroît sa lumière.

Mais ce serait provoquer l'ennui , que de s'étendre davantage sur un sujet si connu ; passons donc au second système des platoniciens sur l'emplacement des enfers. Les uns partagent l'univers en trois ordres d'éléments , chacun de quatre espèces différentes ; dans l'ordre inférieur , ils comptent la terre , l'eau , l'air , le feu , formé de la partie la plus subtile de l'air , qui avoisine la lune : dans l'ordre intermédiaire , ils classent de

naturæ purioris elementa; ut sit luna pro terra, quam ætheream terram a physicis diximus nominatam; aqua sit sphæra Mercurii, aer Veneris, ignis in sole: tertius vero elementorum ordo ita ad nos conversus habeatur, ut terram ultimam faciat, et ceteris in medium reductis, in terram desinat tam ima quam summa postremitas: igitur sphæra Martia ignis habeatur, aer Jovis, Saturni aqua, terra vero aplanes, in qua Elysios campos esse puris animis deputatos, antiquitas nobis intelligendum reliquit. De his campis anima, quum in corpus emittitur, per tres elementorum ordines, trina morte, ad corpus usque descendit; hæc est inter platonicos de morte animæ quum in corpus truditur, secunda sententia. Alii vero (nam tres esse inter eos sententiarum diversitates ante signavimus) in duas quidem et ipsi partes, sicut primi faciunt, sed non iisdem terminis dividunt mundum: hi enim cælum quod aplanes sphæra vocitatur, partem unam, septem vero sphæras quæ vagæ vocantur, et quod inter illas ac terram est, terramque ipsam, alteram partem esse voluerunt. Secundum hos ergo, quorum sectæ amiciores est ratio, animæ beatæ ab omni cujuscumque contagione corporis liberæ cælum possident; quæ vero appetentiam corporis et hujus quam in terris vitam vocamus, ab illa specula altissima et perpetua luce despiciens desiderio latenti cogitaverit, pondere ipso terrenæ cogitationis paulatim in inferiora delabitur; nec subito hac perfecta in-

[CONTAGIONIS]

nouveau un nombre égal d'éléments , mais d'une nature plus pure ; la lune ou terre aérienne , ainsi nommée par les physiciens , comme nous l'avons dit , représente notre terre ; la sphère de Mercure remplace l'eau ; Vénus, l'air ; le soleil, le feu : dans le troisième ordre , les rangs ne sont plus les mêmes , la terre occupe la région la plus haute , de sorte que cette terre et celle de l'ordre inférieur forment les deux extrêmes des trois ordres : on rencontre d'abord la planète de Mars ou le feu , puis Jupiter ou l'air , que domine Saturne ou l'eau ; enfin la sphère des fixes ou la terre , renfermant les champs Élysées que l'antiquité nous représente comme l'asile réservé aux âmes des justes. L'âme , qui de ces lieux passe dans un corps , traverse trois ordres d'éléments , et subit une triple mort , avant de descendre à sa destination matérielle ; tel est le second sentiment des platoniciens sur la mort de l'âme plongée dans la prison du corps. Nous avons déjà fait observer qu'il existe parmi ces philosophes trois opinions diverses ; les partisans de la troisième opinion divisent , comme ceux de la première , le monde en deux parties , mais sans lui assigner les mêmes limites : car ils font du ciel , ou sphère aplane , la première partie ; les sept sphères , qu'ils appellent errantes , et tout ce qui au-dessous d'elles ainsi que la terre elle-même , forment la seconde partie. D'après ces philosophes , dont le système nous paraît le plus conforme à la raison , les âmes des bienheureux , affranchies de toute espèce de contact impur avec le corps , habitent le ciel ; mais celles qui , passionnées pour le corps et pour ce que nous appelons ici-bas la vie , abaissent jusqu'à la matière un regard secret de convoitise , du haut de la sphère élevée qui les inonde d'une lumière éternelle : ces âmes , entraînées par le seul poids de cette pensée toute terrestre , tombent insensiblement dans les régions inférieures du monde ; toute-



corporalitate luteum corpus induitur , sed sensim per tacita detrimenta , et longiorem simplicis et absolutissimæ puritatis recessum in quædam siderei corporis incrementa turgescit : in singulis enim sphæris , quæ cœlo subjectæ sunt , ætherea obvolutione vestitur , ut per eas gradatim societati hujus indumenti testei concilietur : et ideo totidem mortibus , quot sphæras transit , ad hanc pervenit quæ in terris vita vocitatur.

---

**XII.** Quomodo anima ex superiore mundi parte ad inferna hæc delabatur.

Descensus vero ipsius , quo anima de cœlo in hujus vitæ inferna delabitur , sic ordo digeritur : zodiacum ita Lacteus Circulus obliquæ circumflexionis occursum ambiendo complectitur , ut eum , qua duo tropica signa Capricornus et Cancer feruntur , intersecet. Has solis portas physici vocaverunt , quia in utraque obviante solstitio ulterius solis inhibetur accessio , et fit ei regressus ad zonæ viam cujus terminos nunquam relinquit. Per has portas animæ de cœlo in terras meare , et de terris in cœlum remeare creduntur ; ideo hominum una , altera deorum vocatur ; hominum Cancer , quia per hunc in inferiora descensus est : Capricornus deorum , quia per illum animæ in propriæ immortalitatis sedem et in deorum numerum revertuntur. Et hoc est quod Homeri divina providentia in antri Ithacesii descriptione

fois ce n'est point par une transition subite que l'âme , parfaitement incorporelle , revêt un corps de boue et de fange , mais elle subit des altérations graduées , progressives , à mesure qu'elle s'éloigne davantage de la substance si simple et si pure qui l'entourait , et qu'elle se grossit de la substance moins parfaite des astres : car dans chacune des sphères , placées au-dessous du ciel des fixes , elle revêt une couche de matière éthérée , sorte de ciment qui doit peu à peu l'unir à l'argile du corps : ainsi elle éprouve autant de morts qu'elle traverse de sphères pour arriver à cette dégradation qu'ici-bas on appelle la vie.

---

**XII.** Par quelle route l'âme descend de la partie supérieure du monde vers la partie inférieure que nous habitons.

Voici maintenant le chemin que l'âme suit pour descendre du ciel vers les régions si basses de la terre : la Voie Lactée, dans sa route oblique à travers les cieux, serre et embrasse tellement le zodiaque de ses plis et replis, qu'elle le coupe en deux points au Cancer et au Capricorne, qui donnent leur nom aux deux tropiques. Les physiciens ont appelé ces deux signes les portes du soleil, parce que, dans l'un et l'autre, les points des solstices bornent le cours de cet astre, qui revient sur lui-même dans l'écliptique, sans jamais le dépasser. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre au ciel; aussi l'une d'elles est-elle nommée la porte des hommes, et l'autre, celle des dieux : par celle des hommes, ou par le Cancer, les âmes se dirigent vers les lieux inférieurs; par le Capricorne, ou porte des dieux, les âmes remontent au séjour de leur propre immortalité, et vont se placer au nombre des immortels. Et c'est ce que le divin génie d'Homère a voulu figurer dans la

significat. Hinc et Pythagoras putat a Lacteo Circulo deorsum incipere Ditis imperium, quia animæ inde lapsæ videntur jam a superis recessisse; ideo primam nascentibus offerri ait lactis alimoniam, quia primus eis motus a Lacteo incipit in corpora terrena labentibus. Unde et Scipioni de animis beatorum, ostenso Lacteo, dictum est : « Hinc profecti, huc revertuntur. »

Ergo descensuræ quum adhuc in Cancro sunt, quoniam illic positæ necdum Lacteum reliquerunt, adhuc in numero sunt deorum; quum vero ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis futuræ auspicantur exordium : et quia in Leone sunt rudimenta nascendi, et quædam humanæ naturæ tyrocinia; Aquarius autem adversus Leoni est, et illo oriente mox occidit : ideo, quum sol Aquarium tenet, manibus parentatur, utpote in signo quod humanæ vitæ contrarium vel adversum feratur. Illinc ergo, id est a confinio quo se zodiacus Lacteusque contingunt, anima descendens a tereti, quæ sola forma divina est, in conum defluendo producit : sicut a puncto nascitur linea, et in longum ex individuo procedit, ibique a puncto suo, quod est monas, venit in dyadem, quæ est prima protractio. Et hæc est essentia quam individuam eandemque dividuam Plato in *Timæo*, quum de mundanæ animæ fabrica loqueretur, expressit.

Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius, modo divisionis reperientur ignaræ, si divinæ naturæ simpli-

description de l'ancre d'Ithaque. C'est aussi ce qui a fait croire à Pythagore que la descente vers l'empire de Pluton part de la Voie Lactée, parce que les âmes tombées de ce point paraissent avoir perdu déjà une partie de leurs célestes prérogatives ; le lait, dit encore ce philosophe, est la première nourriture de l'enfant qui vient de naître, parce que c'est de la Voie Lactée que les âmes reçoivent la première impulsion qui les pousse vers les corps terrestres. Aussi le premier Africain dit-il au jeune Scipion, en parlant des âmes bienheureuses, et en lui montrant la Voie Lactée : « Ces âmes partent d'ici, et c'est ici qu'elles reviennent. »

Celles donc qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, et qu'ainsi elles n'ont pas quitté la Voie Lactée, sont encore au nombre des dieux ; mais lorsque, dans leur chute, elles sont arrivées au Lion, c'est là qu'elles préludent à leur condition future : alors commence pour elles l'apprentissage de la vie, et comme le noviciat de la nature humaine ; or, le Verseau, diamétralement opposé au Lion, se couche quand celui-ci se lève : de là l'usage de sacrifier aux mânes, lorsque le soleil entre dans le Verseau, signe contraire et funeste à l'existence de l'homme. Ainsi l'âme, descendue des limites du ciel où se touchent le zodiaque et la Voie Lactée, dépose sa forme sphérique, cet attribut spécial de la nature divine, puis elle s'allonge et s'évase en cône : tel le point qui décrit une ligne perd, en se prolongeant, son caractère d'individualité : d'abord type de la monade, il devient, par sa première extension, celui de la dyade. C'est là l'essence que Platon, dans le *Timée*, appelle tantôt indivisible, tantôt divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'âme du monde.

Car l'âme du monde et celle de l'homme se trouvent indivisibles, si l'on considère seulement la simplicité de

citas cogitetur; modo capaces, quum illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Anima ergo quum trahitur ad corpus, in hac prima sui productione silvestrem tumultum, id est hylem influentem sibi incipit experiri; et hoc est quod Plato notavit in *Phædone*, animam in corpus trahi nova ebrietate trepidantem, volens novum potum materialis alluvionis intelligi, quo delibuta et gravata deducitur. Arcani hujus indicium est et Crater Liberi patris ille sidereus in regione quæ inter Cancrum est et Leonem locatus, ebrietatem illic primum descensuris animis evenire silva influente significans; unde et comes ebrietatis oblivio illic animis incipit latenter obrepere. Nam si animæ memoriam rerum divinarum, quarum in cælo erant consciæ, ad corpora usque deferrent, nulla inter homines foret de divinitate dissensio; sed oblivionem quidem omnes descendendo hauriunt; aliæ vero magis, minus aliæ. Et ideo in terris verum quum non omnibus liqueat, tamen opinantur omnes, quia opinionis ortus est memoriæ defectus. Hi tamen hoc magis inveniunt qui minus oblivionis hause-  
runt, quia facile reminiscuntur quod illic ante cognoverant. Hinc est quod, quæ apud Latinos lectio, apud Græcos vocatur repetita cognitio, quia quum vera discimus, ea recognoscimus quæ naturaliter noveramus, priusquam materialis influxio in corpus venientes animas ebriaret: hæc est autem hyle, quæ omne corpus mundi quod ubicumque cernimus, ideis impressa formavit; sed

leur nature divine; quelquefois aussi elles semblent divisibles, lorsqu'elles se répandent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans les membres de l'homme. Donc, lorsque l'âme est entraînée vers le corps, dès l'instant où elle se produit hors de sa sphère primitive, elle commence à ressentir le trouble et le désordre de la matière; c'est ce que Platon a signalé dans le *Phédon*, quand il représente l'âme entraînée vers le corps, et chancelant sous l'influence d'une ivresse nouvelle; il veut désigner ainsi le nouveau breuvage de matérialité grossière qui l'enivre et qui l'appesantit. Un emblème de cette ivresse secrète est la Coupe céleste, dite Coupe de Bacchus, et qui se trouve placée dans le ciel entre le Cancer et le Lion : ce symbole révèle l'enivrement que provoque chez les âmes, qui vont descendre ici-bas pour la première fois, l'influence tumultueuse de la matière; puis là, déjà l'oubli, compagnon inséparable de l'ivresse, commence à se glisser imperceptiblement dans ces âmes. Car si elles portaient jusque dans les corps le souvenir des choses divines dont elles avaient la conscience dans le ciel, il n'existerait entre les hommes aucun dissentiment sur la divinité; mais toutes, en descendant vers nous, boivent à la coupe de l'oubli; les unes plus, les autres moins. Ainsi, quoique sur la terre la vérité ne soit pas évidente pour tout le monde, tous cependant ne laissent pas d'avoir une opinion, parce que l'opinion naît du défaut de mémoire. Ceux-là toutefois trouvent mieux la vérité, qui puisèrent moins l'oubli, parce qu'ils se rappellent sans peine ce qu'ils ont connu précédemment. De là vient que les Latins appellent *lectio* la faculté de l'âme que les Grecs nomment réminiscence, parce qu'à l'instant où nous découvrons la vérité, les choses se représentent à nous telles que nous les connaissions naturellement, avant que l'influence matérielle enivrât les âmes s'unissant au corps : c'est de ce mélange

altissima et purissima pars ejus, qua vel sustentantur divina vel constant, nectar vocatur, et creditur esse potus deorum : inferior vero et turbidior, potus animarum; et hoc est quod veteres Lethæum fluvium vocaverunt.

Ipsam autem Liberum patrem Orphaici νοῦν ὕλικόν suspicantur intelligi, qui ab illo individuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus, et frustis sepultus rursus unus et integer emersisse; quia νοῦς, quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendum, et rursus ex diviso ad individuum revertendo, et mundi implet officia, et naturæ suæ arcana non deserit. Hoc ergo primo pondere de zodiaco et Lacteo ab subjectas usque sphæras anima delapsa, dum et per illas labitur, in singulis non solum, ut jam diximus, luminosi corporis amicitur accessu, sed et singulos motus, quos in exercitio est habitura, producit : in Saturni, ratiocinationem et intelligentiam, quod λογιστικόν et θεωρητικόν vocant : in Jovis, vim agendi, quod πρακτικόν dicitur : in Martis, animositatis ardorem, quod θυμικόν nuncupatur : in solis, sentiendi opinandique naturam, quod αἰσθητικόν et φαταστικόν appellant : desiderii vero motum, quod ἐπιθυμητικόν vocatur, in Veneris : pronuntiandi et interpretandi quæ sentiat, quod ἐρμηνευτικόν dicitur, in orbe Mercurii : ψυτικόν vero, id est naturam plantandi et agendi corpora, ingressu globi lunaris exer-

de matière et d'idées qu'est formé l'être sensible, ou corps de l'univers, que nous voyons en tout lieu ; mais la partie la plus élevée et la plus pure de cette substance, qui alimente et constitue les êtres divins, s'appelle nectar ; c'est, dit-on, le breuvage des dieux : mais la partie la plus basse et la plus trouble est le breuvage des âmes ; et c'est ce que les anciens nommèrent fleuve Léthé.

Par Bacchus lui-même, les orphiques soupçonnent qu'il faut entendre la matière intelligente, ou l'indivisibilité devenue divisible. Leurs légendes sacrées rapportent que ce dieu, mis en pièces par la fureur des Titans, qui ensevelirent les lambeaux de son corps, vint à renaître un et entier ; ce qui veut dire que l'intelligence, se prêtant successivement à la double modification de divisibilité et d'indivisibilité, se répand, à l'aide de la première, dans l'universalité des corps, et reprend, avec la seconde, le principe unique et mystérieux de sa nature. L'âme, entraînée par le poids de la fatale liqueur, tombe du zodiaque et de la Voie Lactée jusqu'aux sphères inférieures ; et, dans cette chute, non-seulement elle revêt, comme nous l'avons déjà dit, une enveloppe nouvelle du contact de ces corps lumineux, mais c'est de là même qu'elle tire chacune des facultés qu'elle doit exercer durant son séjour ici-bas : dans Saturne, elle puise le raisonnement et l'intelligence, que les Grecs appellent la faculté logistiquè et contemplative : dans Jupiter, la force d'agir, ou force d'exécution : dans Mars, l'ardeur impétueuse, ou l'élan du cœur qui ose entreprendre : dans le soleil, le principe des sens et de l'imagination, qui la fait sentir et imaginer : dans Vénus, le mouvement du désir ou l'entraînement de la passion : dans la planète de Mercure, le pouvoir d'exprimer et d'analyser ce qu'elle sent : enfin, dans l'astre de la lune, la propriété nécessaire pour engendrer et faire mouvoir les corps. Comme le



cet. Et est hæc sicut a divinis ultima, ita in nostris terrenisque omnibus prima : corpus enim hoc sicut fæx rerum divinarum est, ita animalis est prima substantia. Et hæc est differentia inter terrena corpora et supera, cœli dico et siderum aliorumque elementorum; quod illa quidem sursum arcessita sunt ad animæ sedem, et immortalitatem ex ipsa natura regionis et sublimitatis imitatione meruerunt; ad hæc vero terrena corpora anima ipsa deducitur, et ideo mori creditur, quum in caducam regionem et in sedem mortalitatis includitur.

Nec moveat quod de anima, quam esse immortalem dicimus, mortem totiens nominamus; etenim sua morte anima non exstinguitur, sed ad tempus obruitur; nec temporali demersione beneficium perpetuitatis eximitur, quum rursus e corpore, ubi meruerit contagione vitiorum penitus eliminata purgari, ad perennis vitæ lucem restituta in integrum revertatur. Plene, ut arbitror, de vita et morte animæ definitio liquet, quam de adytis philosophiæ doctrina et sapientia Ciceronis elicit.

---

**XIII.** Hominem duplici ratione mori : primum si anima corpus relinquat; deinde si anima in corpore adhuc manens, corporeas illecebras contemnat, voluptatesque et affectiones omnes exuat : ex his mortibus posteriorem hanc omnibus appetendam; priorem arcessendam non esse, sed exspectandum donec Deus ipse animam a corpore dissolvat.

Sed Scipio per quietem et cœlo, quod in præmium cedit beatis, et promissione immortalitatis animatus,

globe lunaire est le dernier relativement aux corps divins, il est le premier pour tous les objets terrestres qui nous entourent : sédiment de la matière céleste, il devient la plus pure substance de la matière animale. Et telle est la différence qui existe entre les corps terrestres et les corps célestes, je veux dire, le ciel, les astres et les autres éléments de nature divine ; c'est que les uns sont attirés en haut vers la demeure de l'âme et vers l'immortalité, par la nature même de la région qu'ils habitent, et par un désir d'imitation qui les rappelle vers le point le plus élevé ; tandis que l'âme, au contraire, est entraînée vers les corps terrestres, et par cela même est censée mourir, lorsqu'elle devient captive dans cette région caduque, séjour de la mortalité.

Qu'on ne s'étonne point que nous parlions tant de fois de la mort de l'âme, que nous avons dite être immortelle ; l'âme, en effet, ne périt point par cette mort, elle n'éprouve qu'une léthargie passagère, dont la torpeur accidentelle ne lui ravit pas le privilège de l'immortalité, puisque, une fois affranchie des liens du corps, après avoir mérité d'être entièrement purifiée de la souillure des vices, elle revient briller d'un éclat nouveau dans le radieux séjour de l'éternelle vie. Nous venons, je pense, de bien fixer le sens de cette expression, vie et mort de l'âme, que le savoir, que la sagesse de Cicéron a dérobée au sanctuaire de la philosophie.

---

**XIII.** Il y a pour l'homme deux espèces de morts : l'une quand l'âme quitte le corps ; l'autre lorsque l'âme, dans son union même avec la matière, méprise les jouissances matérielles, et dépouille tout amour des plaisirs, toute sensualité : de ces deux morts, nous devons tous désirer la seconde, sans pour cela hâter la première ; mais il faut attendre que Dieu lui-même dégage l'âme des liens du corps.

Scipion, qui voit en songe le ciel, récompense des bienheureux, qui est exalté par la promesse de l'immor-

tam gloriosam spem tamque inclytam magis magisque  
 firmavit viso patre, de quo utrum viveret, quum adhuc  
 videretur dubitare, quæsiverat; mortem igitur malle  
 cœpit, ut viveret. Nec flesse contentus viso parente,  
 quem crediderat extinctum, ubi loqui posse cœpit,  
 hoc primum probare voluit nihil se magis desiderare,  
 quam ut cum eo jam moraretur; nec tam apud se quæ  
 desiderabat facienda constituit, quam ante consuleret :  
 quorum unum prudentiæ, alterum pietatis assertio est.  
 Nunc ipsa vel consulentis vel præcipientis verba tracte-  
 mus. « Quæso, inquam, pater sanctissime atque optime,  
 quoniam hæc est vita, ut Africanum audio dicere, quid  
 moror in terris? quin huc ad vos venire propero? — Non  
 est ita, inquit : nisi enim quum deus hic, cujus hoc  
 templum est omne quod conspicias, istis te corporis cu-  
 stodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non potest :  
 homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur  
 illum globum quem in templo hoc medium vides, quæ  
 terra dicitur : hisque animus datus est ex illis sempiter-  
 nis ignibus quæ sidera et stellas vocatis, quæ globosæ  
 et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circos suos or-  
 besque conficiunt celeritate mirabili. Quare et tibi,  
 Publi, et piis omnibus retinendus animus est in custodia  
 corporis; nec injussu ejus a quo ille est vobis datus, ex  
 hominum vita migrandum est; ne munus assignatum a  
 Deo defugisse videamini. » Hæc secta et præceptio Plato-  
 nis est, qui in *Phædone* definit, homini non esse sua

talité, et qu'affermir de plus en plus dans cette espérance si brillante et si glorieuse la vue de son père, dont l'existence, alors qu'elle lui paraissait douteuse, avait provoqué ses questions; Scipion voudrait déjà être mort, pour renaître à la véritable vie. Il ne se contente pas de pleurer à l'aspect de son père, qu'il avait cru mort; mais, dès qu'il peut prononcer quelques paroles, il ne lui manifeste tout d'abord qu'un désir, celui de rester désormais avec lui; cependant ce désir même est subordonné aux conseils qu'il demande à l'auteur de ses jours : ici il y a tout à la fois preuve de sagesse et de piété filiale. Examinons à présent les paroles du fils qui demande des conseils, et celles du père qui les donne.

« O le plus auguste, ô le meilleur des pères, lui dis-je, si, comme le prétend l'Africain, c'est ici la vie, que fais-je donc si longtemps sur la terre? pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre ici? — Il n'en est pas ainsi, répondit-il : à moins que le dieu, dont tout ce que tu vois est le temple, ne t'ait délivré des entraves du corps, l'entrée de ce séjour ne peut s'ouvrir pour toi : car les hommes sont nés pour être les gardiens fidèles de ce globe, que tu vois au milieu du temple, et qu'on appelle la terre : une âme leur a été donnée, céleste émanation de ces feux éternels, que vous nommez constellations, étoiles, et qui, arrondis en sphères, animés par des esprits divins, parcourent leur cercle et leur orbite avec une incroyable rapidité. Ainsi, toi, Publius, et tous les hommes religieux, vous devez retenir votre âme dans la prison du corps; aucun de vous, sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée, ne peut sortir de cette vie mortelle; hommes, ce serait vous soustraire à la tâche que Dieu vous imposa. » Tel est le sentiment et le précepte de Platon, qui, dans le *Phédon*, prononce que l'homme ne doit pas de son propre gré quitter la vie; il est vrai qu'il dit aussi, dans le même dialogue, que l'ami de la

sponte moriendum<sup>7</sup>; sed in eodem tamen dialogo idem dicit, mortem philosophantibus appetendam, et ipsam philosophiam meditationem esse moriendi. Hæc sibi ergo contraria videntur; sed non ita est: nam Plato duas mortes hominis novit. Nec hoc nunc repeto quod superius dictum est duas esse mortes; unam animæ, animalis alteram: sed ipsius quoque animalis, hoc est hominis, duas asserit mortes; quarum unam natura, virtutes alteram præstant. Homo enim moritur, quum anima corpus relinquit solutum lege naturæ: mori etiam dicitur, quum anima adhuc in corpore constituta corporeas illecebras philosophia docente contemnit, et cupiditatum dulces insidias reliquasque omnes exuitur passiones; et hoc est quod superius ex secundo virtutum ordine, quæ solis philosophantibus aptæ sunt, evenire signavimus. Hanc ergo mortem dicit Plato sapientibus appetendam: illam vero, quam omnibus natura constituit, cogi, vel inferri vel accersiri vetat, docens expectandam esse naturam; et has causas hujus aperiens sanctionis, quas ex usu rerum quæ in quotidiana conversatione sunt, mutuatur.

Ait enim eos qui potestatis imperio trudentur in carcerem, non oportere inde diffugere, priusquam potestas ipsa quæ clausit, abire permiserit: non enim vitari pœnam furtiva discessione, sed crescere. Hoc quoque addit nos esse in dominio deorum, quorum tutela et providentia gubernamur; nihil autem esse invito domino de his quæ possidet ex eo loco in quo suum constituerat, auferendum; et sicut qui vitam mancipio extorquet alieno, crimine non carebit; ita eum qui

sagesse doit souhaiter de mourir, et que la philosophie n'est autre chose qu'une méditation sur la mort. Ces deux propositions semblent d'abord contradictoires : il n'en est rien cependant ; car Platon distingue chez l'homme deux espèces de morts. Sans répéter ici ce que nous avons exposé plus haut sur la mort de l'âme et celle de l'être animé, nous dirons seulement que Platon pose en principe deux morts pour l'être animé ou l'homme ; l'une qui dépend de la nature, et l'autre, des vertus. En effet, l'homme meurt, lorsque l'âme quitte le corps désormais affranchi des lois de la nature : on dit encore qu'il meurt, lorsque l'âme, sans quitter le corps, méprise, avec les leçons de la philosophie, les jouissances matérielles, et se dégage du piège si doux de la volupté et de toutes les passions ; cet état de l'âme provient des vertus du second genre, citées plus haut comme étant du ressort de la seule philosophie. Voilà, suivant Platon, l'espèce de mort que les sages doivent désirer : quant à celle dont la nature nous impose à tous la loi, il nous défend de la hâter, de la prévenir et même de l'appeler : nous devons, ajoute-t-il, attendre l'ordre de la nature ; et les raisons qu'il donne de ce précepte inviolable sont tirées de l'expérience pratique de chaque jour.

En effet, dit-il, ceux qui sont jetés en prison par l'ordre des magistrats ne doivent en sortir que sur la permission expresse de l'autorité qui les a fait enfermer : car un départ furtif, loin de nous éviter un châtement, l'aggrave plus encore. D'ailleurs, ajoute le même philosophe, nous sommes sous la dépendance des dieux, dont la tutelle et la providence nous gouvernent ; or, si l'on ne peut, contre la volonté d'un maître, rien distraire de ce qu'il possède, hors de l'endroit où il a fixé ses possessions ; si tuer l'esclave d'un autre est un crime ; de même chercher à fuir son existence avant l'ordre de

finem sibi , domino necdum iubente , quæsiverit , non absolutionem consequi , sed reatum.

Hæc Platonicae sectæ semina altius Plotinus exsequitur. Oportet , inquit , animam post hominem liberam corporeis passionibus inveniri ; quam qui de corpore violenter extrudit , liberam esse non patitur : qui enim sibi sua sponte necem comparat , aut pertæsus necessitatis aut metu cujusquam ad hoc descendit aut odio ; quæ omnia inter passiones habentur. Ergo etsi ante fuit his sordibus pura , hoc ipso tamen quo exit extorta sordescit. Deinde mortem debere ait animæ a corpore solutionem esse , non vinculum : exitu autem coacto animam circa corpus magis magisque vinciri ; et revera ideo sic extortæ animæ diu circa corpus ejusve sepulturam vel locum in quo injecta manus est pervagantur : quum contra illæ animæ quæ se in hac vita a vinculis corporeis philosophiæ morte dissolvunt , adhuc exstante corpore , cælo et sideribus inserantur. Et ideo illam solam de voluntariis mortibus significat esse laudabilem quæ comparatur , ut diximus , philosophiæ ratione , non ferro ; prudentia , non veneno. Addit etiam , illam solam esse naturalem mortem ubi corpus animam , non anima corpus relinquit. Constat enim , numerorum certam constitutamque rationem animas sociare corporibus ; hi numeri dum supersunt , perseverat corpus animari ; quum vero deficiunt , mox arcana illa vis solvitur qua societas ipsa constabat ; et hoc est quod fatum et fatalia

celui qui seul a le droit d'en disposer, c'est se mettre, non point en liberté, mais en état d'accusation.

Plotin développe plus largement ces dogmes de l'école platonicienne. Il faut, dit-il, qu'après la mort de l'homme, l'âme soit affranchie des passions du corps; mais l'arracher violemment de son enveloppe matérielle, c'est lui ravir la liberté : car on ne se donne une mort volontaire que par aversion pour la nécessité; on ne descend à cette faiblesse que par la crainte ou par la haine que quelqu'un nous inspire; or, tout cela n'est-il point ce qu'on appelle des passions? Donc, lors même qu'antérieurement l'âme eût été pure de toutes ces souillures, elle en contracte de nouvelles par sa séparation violente d'avec le corps. La mort, ajoute Plotin, doit rompre tous les liens qui attachent l'âme au corps, et ne pas être elle-même une entrave; mais, par une sortie forcée, l'âme se trouve plus que jamais enchaînée au corps : car, lorsque c'est la violence qui a brisé la chaîne, les âmes sont longtemps errantes autour des corps, ou de leurs sépulcres, ou du lieu qui vit s'accomplir le suicide : tandis qu'au contraire celles qui, dans cette vie, s'affranchissent par une mort philosophique des entraves du corps, sont reçues au ciel et dans le séjour des astres, lors même que le corps existe toujours. Ainsi, de toutes les morts volontaires, la seule qui soit louable, selon Plotin, est celle qu'on se donne, comme nous l'avons dit, avec les armes de la philosophie et de la sagesse, et non pas avec le fer et le poison. La seule mort naturelle, ajoute encore Plotin, est celle où le corps quitte l'âme, et non pas celle où l'âme quitte le corps. En effet, il est constant que des rapports numériques, fixes et invariables, lient les âmes aux corps; tant que ces nombres subsistent, le corps et l'âme restent unis; mais, lorsque ces valeurs sont épuisées, la force mystérieuse, qui entretenait une si heureuse harmonie, se brise bientôt



vitæ tempora vocamus. Anima ergo ipsa non deficit, quippe quæ immortalis atque perpetua est; sed impletis numeris corpus fatiscit: nec anima lassatur animando; sed officium suum deserit corpus, quum jam non possit animari; hinc illud est doctissimi vatis:

..... Explebo numerum reddarque tenebris.

(Æn. lib. VI, v. 848.)

Hæc est igitur naturalis vere mors, quum finem corporis solus numerorum suorum defectus apportat; non quum extorquetur vita corpori adhuc idoneo ad continuationem ferendi. Nec levis est differentia vitam vel natura vel sponte solvendi: anima enim, quum a corpore deseritur, potest in se nihil retinere corporeum, si se pure, quum in hac vita esset, instituit; quum vero ipsa de corpore violenter extruditur, quia exit rupto vinculo non soluto, fit ei ipsa necessitas occasio passionis; et malis, vinculum dum rumpit, inficitur. Hanc quoque superioribus adjicit rationem non sponte pereundi: Quum constet, inquit, remunerationem animis illic esse tribuendam pro modo perfectionis ad quam in hac vita unaquæque pervenit, non est præcipitandus vitæ finis, quum adhuc proficiendi esse possit accessio: nec frustra hoc dictum est; nam in arcanis de animæ reditu disputationibus, fertur in hac vita delinquentes similes esse super æquale solum cadentibus, quibus denuo sine difficultate præsto sit surgere: animas vero ex hac vita cum delictorum sordibus recedentes, æquandas his

elle-même ; et c'est ce que nous appelons arrêt du destin, époques fatales de la vie. L'âme ne cesse donc jamais son action , car elle est immortelle et toujours agissante ; mais le corps se dissout , lorsque les nombres sont remplis : et cependant l'âme ne se lasse point d'animer le corps ; mais celui-ci déserte ses fonctions , lorsqu'il ne peut plus recevoir l'influence vivifiante ; et de là cette expression du plus docte des poètes :

« J'épuiserai le nombre fatal, et je serai rendu aux ténèbres. »

Aussi la seule mort véritablement naturelle est celle qui arrive par l'épuisement des nombres prescrits pour l'existence du corps ; mais non pas celle qui a lieu par la violence , lorsque le corps est toujours propre à épuiser jusqu'à la fin sa fatalité numérique. Grande est la différence entre quitter la vie naturellement ou par un suicide : car l'âme , abandonnée par le corps , peut ne rien retenir en soi de corporel , si , dans le passage de la vie , elle a conservé sa pureté primitive ; mais lorsqu'elle est violemment expulsée du corps , comme ses liens se trouvent rompus et non détachés, cette révolte même contre la nécessité lui fait subir l'influence d'une passion ; et l'action de briser sa chaîne est pour elle le principe de la souillure des vices. Aux arguments de Platon cités plus haut contre le suicide , Plotin ajoute cette raison : Puisqu'il est certain , dit-il , que les âmes doivent être récompensées chacune selon le degré de perfection qu'elle aura atteint dans la vie , nous ne devons pas accélérer notre fin , quand l'âme est encore susceptible d'accroître l'étendue de sa récompense : maxime qui n'est pas dénuée de fondement : car , dans le dogme mystérieux du retour des âmes , on compare celles qui font des fautes ici-bas à ceux qui , tombant sur un terrain uni , peuvent se relever aussitôt et sans peine : et les âmes qui sortent de la vie avec les souillures de leurs

qui in abruptum ex alto præcipitique delapsi sunt, unde facultas nunquam sit resurgendi. Ideo ergo concessis utendum vitæ spatiis, ut sit perfectæ purgationis major facultas.

Ergo, inquires, qui jam perfecte purgatus est manum sibi debet inferre, quum non sit ei causa remanendi, quia profectum ulterius non requirit qui ad supera pervenit. Sed hoc ipso, quo sibi celerem finem spe fruendæ beatitatis arcessit, irretitur laqueo passionis : quia spes, sicut timor, passio est ; sed et cetera, quæ superior ratio disseruit, incurrit. Et hoc est quod Paullus filium spe vitæ verioris ad se venire properantem prohibet ac repellit : ne festinatum absolutionis ascensionisque desiderium magis eum hac ipsa passione vinciat ac retardet ; nec dicit, quod nisi mors naturalis advenerit, emori non poteris, sed, huc venire non poteris : « Nisi enim quum Deus, inquit, istis te corporis custodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non potest. » Quia scit jam receptus in cœlum nisi perfectæ puritati cœlestis habitaculi aditum non patere. Pari autem constantia mors nec veniens per naturam timenda est, nec contra ordinem cogenda naturæ. Ex his quæ Platonem quæque Plotinum de voluntaria morte pronuntiasse retulimus, nihil in verbis Ciceronis, quibus hanc prohibet, remanebit obscurum.

---

fautes, ressemblent à ceux qui roulent d'une hauteur à pic dans un précipice, sans pouvoir jamais en sortir. Nous devons donc user dans toute leur plénitude des jours qui nous sont accordés, si nous voulons que l'épuration de notre âme soit plus parfaite.

Ainsi, direz-vous, celui qui est parvenu à l'épuration la plus complète doit se suicider, puisqu'il n'a plus d'intérêt à rester sur la terre, et que d'ailleurs on ne saurait rien chercher au delà d'une perfection qui nous fait monter jusqu'au ciel. Mais c'est précisément, vous répondrai-je, ce désir impatient de l'âme d'en finir avec la vie pour jouir de la béatitude éternelle qui la fait tomber dans le piège de la passion : car l'espérance est une passion comme la crainte ; on se trouve donc alors tout à fait dans la position que nous avons analysée plus haut. Et c'est pour cela que Paul Émile arrête et réprime l'ardeur que témoigne son fils à le rejoindre et à vivre de la véritable vie : il craint qu'un tel empressement à briser les nœuds matériels pour monter au céleste séjour ne devienne chez son fils une passion réelle, qui l'enchaînerait et retarderait son bonheur ; il ne lui dit pas : Sans un ordre de la nature, tu ne peux mourir ; mais bien : Tu ne peux venir ici. « A moins que Dieu ne t'ait délivré des entraves du corps, l'entrée de ce séjour ne peut s'ouvrir pour toi. » Car, en sa qualité d'habitant du ciel, il sait que cette demeure divine n'est accessible qu'aux âmes parfaitement pures. Il y a donc autant de fermeté à ne pas redouter la mort quand elle arrive naturellement, qu'à ne point la hâter lorsqu'elle est trop lente à venir. Cet exposé du système de Platon et de Plotin sur la mort volontaire ne laisse plus rien d'obscur dans les termes que Cicéron emploie pour interdire le suicide.

---

**XIV.** Cur mundus hic universus, Dei vocetur templum : quotuplici sensu accipiatur nomen animi, et quomodo mens homini cum sideribus communis esse dicatur : tum variae de animi natura sententiæ : quid inter stellam et sidus intersit : quid sphaera, quid orbis, quid circus : stellæ errantes unde nomina acceperint.

Sed illa verba quæ præter hoc sunt inserta, repetamus : « Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum quem in templo hoc medium vides, quæ terra dicitur /hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis; quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili /Quare et tibi, Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis; nec injussu ejus, a quo ille est vobis datus, ex hominum vita migrandum est, ne munus humanum assignatum a Deo defugisse videamini. » De terra, cur globus dicatur in medio mundo positus; plenius disseremus, quum de novem sphaëris loquemur. Bene autem universus mundus Dei templum vocatur, propter illos qui æstimant nihil esse aliud Deum nisi cælum ipsum et cœlestia ista quæ cernimus. Ideo ut summi omnipotentiam Dei ostenderet posse vix intelligi, nunquam posse videri; quidquid humano subjicitur aspectui, — : templum ejus vocavit, qui sola mente concipitur; ut, qui hæc veneratur ut templa, cultum tamen maximum debeat conditori; sciatque quisquis in usum templi hujus inducitur, ritu sibi vivendum sacerdotis. Unde et quasi quodam publico præconio tantam humano generi divinitatem inesse testatur, ut universos siderei

**XIV.** Pourquoi cet univers est appelé le temple de Dieu : différentes acceptions du mot *âme* ; dans quel sens il est dit que la partie intelligente de l'homme a plus d'un rapport avec les astres : opinions diverses sur la nature de l'âme : différence qui existe entre une étoile et un astre : ce que c'est qu'une sphère, un cercle, une ligne circulaire : d'où vient, pour les planètes, la dénomination d'étoiles errantes.

Revenons à présent sur les paroles qui complètent la pensée que nous citons tout à l'heure : « Car les hommes sont nés pour être les gardiens fidèles de ce globe, que tu vois au milieu de ce temple, et qu'on appelle la terre : une âme leur a été donnée, céleste émanation de ces feux éternels, que vous nommez constellations, étoiles, et qui, arrondis en sphères, animés par des esprits divins, parcourent leur cercle et leur orbite avec une incroyable rapidité. Ainsi, Publius, toi et tous les hommes religieux vous devez retenir votre âme dans la prison du corps ; aucun de vous, sans l'ordre de celui qui vous a donné cette âme, ne peut sortir de la vie mortelle ; hommes, ce serait vous soustraire à la tâche que Dieu vous imposa. » Lorsque nous parlerons des neuf sphères, nous dirons avec de plus larges développements pourquoi la terre est considérée comme le globe centre du monde. Quant au nom de temple de Dieu, que Cicéron donne avec raison à l'univers, il suit en cela le système des philosophes, qui pensent qu'il n'y a pas d'autre divinité que le ciel lui-même et les corps célestes qui frappent nos regards. C'est donc pour nous prouver que l'omnipotence du Dieu suprême peut à peine être comprise, et ne se découvre jamais à nos yeux, que Cicéron désigne tout ce qui est exposé à notre vue par le temple de l'Être souverain, que l'entendement seul peut concevoir ; c'est nous dire que, si ce sanctuaire appelle nos respects, son fondateur mérite plus encore nos religieux hommages ; et que le mortel qui habite ce temple doit s'en montrer le digne desservant. C'est ce qui l'amène à proclamer hautement que

animi cognatione nobilitet. Notandum est quod hoc loco *animum* et ut proprie et ut abusive dicitur posuit : animus enim proprie mens est, quam diviniorem anima nemo dubitavit ; sed nonnunquam sic et animam usurpantes vocamus. Quum ergo dicit : « Hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus , » mentem præstat intelligi , quæ nobis proprie cum cœlo sideribusque communis est ; quum vero ait : « Retinendus animus est in custodia corporis , » ipsam tunc animam nominat quæ vincitur custodia corporali , cui mens divina non subditur.

Nunc qualiter nobis animus, id est mens, cum sideribus communis sit, secundum theologos disseramus. Deus qui prima causa est et vocatur, unus omnium quæque sunt quæque videntur esse princeps et origo est. Hic superabundanti majestatis fecunditate de se mentem creavit ; hæc mens, quæ νοῦς vocatur, qua patrem inspicit, plenam similitudinem servat auctoris ; animam vero de se creat, posteriora respiciens. Rursus anima partem quam intuetur induitur, ac paulatim regrediente respectu in fabricam corporum, in corporea ipsa degenerat. Habet ergo et purissimam ex mente, de qua est nata, rationem, quod λογικὸν vocatur ; et ex sua natura accipit præbendi sensus præbendique incrementi seminarium ; quorum unum αἰσθητικὸν, alterum φυντικὸν nuncupatur. Sed ex his primum, id est λογικὸν, quod innatum sibi ex mente sumpsit, sicut vere divinum est, ita solis divinis aptum ; reliqua duo, αἰσθητικὸν

l'homme participe de la divinité, puisque sa nature matérielle s'ennoblit par une parenté d'intelligence divine avec celle des astres. Remarquons ici que Cicéron emploie le mot *âme* et dans le sens propre et dans le sens figuré : car, à bien dire, l'âme est l'intelligence, plus divine, sans nul doute, que le souffle qui nous anime ; mais quelquefois on confond les deux mots. Ainsi donc, lorsqu'il dit : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels, » il veut désigner par là cette intelligence qui nous est spécialement commune avec le ciel et les astres ; mais quand il dit : « Vous devez retenir votre âme dans la prison du corps, » il entend le souffle même de vie retenu dans les liens corporels, mais dépourvu de l'intelligence divine.

Examinons maintenant, d'après le système des théologiens, comment notre âme, ou intelligence, a quelque affinité avec les astres. Dieu, cause première, et appelé de ce nom, est le principe et l'origine de tout ce qui existe et de tout ce qui paraît exister. Par la féconde surabondance de sa majesté, il a fait naître de lui-même l'intelligence, appelée *νοῦς* par les Grecs : tant que cette faculté regarde son père, elle conserve une parfaite ressemblance avec lui ; mais, à son tour, elle produit l'âme, lorsqu'elle jette un regard en arrière. De son côté, l'âme, tant qu'elle contemple le *νοῦς*, réfléchit son image ; mais lorsqu'elle détourne la vue, elle dégénère peu à peu, et quoique immatérielle, elle produit et la matière et les corps. Elle a donc la part la plus pure de l'intelligence dont elle émane, et qu'on appelle *λογικόν*<sup>(1)</sup> ; et en même temps elle reçoit de sa nature la propriété de donner les sens et le développement aux corps, ce que les Grecs désignent sous les noms de *αἰσθητικόν* et de *φυτικόν*. La première portion, celle de l'intelligence pure, qu'elle doit à son principe, est entièrement divine, et ne convient qu'aux

(1) Partie raisonnable.



et *φυτικόν*, ut a divinis recedunt, ita convenientia sunt caducis. Anima ergo creans condensque corpora (nam ideo ab anima natura incipit, quam sapientes de Deo et mente *νοῦν* nominant) ex illo mero ac purissimo fonte mentis, quem nascendo de originis suæ hauserat copia, corpora illa divina vel superā, cœli dico et siderum, quæ prima condebat, animavit: divinæque mentes omnibus corporibus, quæ in formam teretem, id est in sphaeræ modum, formabantur, infusæ sunt; et hoc est quod, quum de stellis loqueretur, ait: « Quæ divinis animatæ mentibus. » In inferiora vero ac terrena degenerans fragilitatem corporum caducorum deprehendit meram divinitatem mentis sustinere non posse; imo partem ejus vix solis humanis corporibus convenire, quia et sola videntur erecta, tanquam ad superā ab imis recedant, et sola cœlum facile tanquam semper erecta suspiciunt; solisque inest vel in capite sphaeræ similitudo, quam formam diximus solam mentis capacem. Soli ergo homini rationem, id est vim mentis, infudit, cui sedes in capite est; sed et geminam illam sentiendi crescendique naturam, quia caducum est corpus, inseruit. Et hinc est, quod homo et rationis compos est et sentit et crescit, solaque ratione meruit præstare ceteris animalibus: quæ quia semper prona sunt et ex ipsa quoque suspiciendi difficultate a superis recesserunt, nec ullam divinorum corporum similitudinem aliqua sui parte meruerunt, nihil ex mente sortita sunt; et ideo ratione caruerunt. Duo quoque tantum adepta

seuls êtres divins ; quant aux deux autres facultés , celle des sens et celle du développement des corps , comme elles cessent d'être célestes , elles peuvent passer à des êtres périssables. Donc l'âme , en créant et en organisant les corps ( car , à ce point de vue , elle n'est autre que la nature , que les philosophes appellent *νοῦς* , ou fille de Dieu et de l'intelligence ) ; l'âme , dis-je , puisa d'abord à cette source sans mélange et si pure , dont elle émane , tous les éléments nécessaires pour animer , avant toute autre création , les corps divins et supérieurs , je veux parler du ciel et des astres : ainsi une portion de l'essence céleste fut répandue dans tous ces corps de forme ronde ou sphérique ; c'est ce qui fait dire à Cicéron , lorsqu'il parle des étoiles , « qu'elles sont animées par des esprits divins. » Mais lorsqu'ensuite l'âme s'abaissa vers les corps inférieurs et terrestres , elle reconnut que leur fragilité périssable ne pourrait soutenir les rayons si purs de l'intelligence divine ; et si le corps humain lui parut seul digne de cette préférence , c'est que seul il a une position perpendiculaire , qui semble l'éloigner de la terre pour le rapprocher du ciel , et que seul des êtres animés il peut aisément tenir ses regards toujours élevés vers la voûte céleste ; c'est aussi parce que la tête de l'homme a la forme sphérique , la seule , comme nous l'avons dit , qui soit susceptible de recevoir l'intelligence. La nature donna donc à l'homme seul la faculté intellectuelle , dont le siège est dans le cerveau , et départit à son corps fragile la double vertu de sentir et de croître. C'est ce qui fait que l'homme est doué d'intelligence , qu'il sent et qu'il se développe au physique ; mais c'est seulement à sa raison intelligente qu'il doit sa supériorité sur les autres animaux , qui , toujours penchés vers la terre , et , par cela même , incapables d'élever leurs regards vers le ciel , sont privés ainsi de toute communication avec les êtres supérieurs ; ne mérit-

sunt, sentire vel crescere. Nam si quid in illis similitudinem rationis imitatur, non ratio, sed memoria est; et memoria non illa ratione mixta, sed quæ hebetudinem sensuum quinque comitatur; de qua plura nunc dicere, quoniam ad præsens opus non attinet, omittemus. Terrenorum corporum tertius ordo in arboribus et herbis est, quæ carent tam ratione quam sensu, et quia crescendi tantummodo usus in his viget, hac sola vivere parte dicuntur.

Hunc rerum ordinem et Virgilius expressit, nam et mundo animam dedit, et, ut puritati attestaretur, mentem vocavit: « Coelum enim, ait, et terras, et maria, et sidera spiritus intus alit, » id est anima, sicut alibi pro spiramento animam dicit:

Quantum ignes animæque valent;

(Æn. lib. VIII, v. 403.)

et, ut illius mundanæ animæ assereret dignitatem, mentem esse testatur:

Mens agitat molem;

(Æn. lib. VI, v. 737.)

nec non, ut ostenderet ex ipsa anima constare et animari universa quæ vivunt, addidit:

Inde hominum pecudumque genus,

(Æn. lib. VI, v. 738.)

et cetera; utque assereret eundem semper in anima esse vigorem, sed usum ejus hebescere in animalibus corporis densitate, adjecit:

..... Quantum non noxia corpora tardant,

(Æn. lib. VI, v. 731.)

et reliqua.

tant plus d'avoir en eux aucune similitude avec les corps divins, ils n'ont pu participer en rien au don de l'intelligence; ils sont donc dénués de raison. Deux facultés seulement leur restent, sentir et croître. Car, ce qui chez eux semble imiter la raison, n'est pas de la raison, mais de la réminiscence; et cette réminiscence même, qui n'emprunte rien de la raison, est le résultat de l'imperfection de leurs cinq sens; mais c'en est assez maintenant sur une question qui sort de notre sujet. Les arbres et les plantes occupent le troisième rang parmi les corps terrestres : privés tout à la fois de raison et de sentiment, ils n'ont que la faculté végétative, et c'est là toute leur existence.

Virgile a suivi le même système, car il donne au monde une âme, dont la pureté lui semble si parfaite, qu'il la nomme intelligence ou « souffle divin, qui, dit-il, nourrit intérieurement le ciel, la terre, la mer et les astres. » Il emploie ici le mot *souffle* au lieu du mot *âme*, comme ailleurs il emploie le mot *âme* au lieu du mot *souffle* :

« Tout le pouvoir des feux de Lemnos et l'âme des soufflets. »

Et, pour prouver la dignité de l'âme du monde, il lui donne le titre d'intelligence :

« L'intelligence anime la masse de l'univers. »

Veut-il montrer que l'âme est le principe et le soutien de tout ce qui existe, il ajoute :

« Elle peuple le monde d'hommes et d'animaux, »

etc. ; pour proclamer que sa vertu créatrice est toujours la même, mais que cette faculté s'émousse chez les animaux par la grossièreté de la matière, il dit encore :

« Si toutefois ils ne sont pas retardés par leur corps impur, »  
et ce qui suit.

Secundum hæc ergo quum ex summo Deo mens, ex mente anima sit; anima vero et condatur, et vita compleat omnia quæ sequuntur; cunctaque hic unus fulgor illuminet, et in universis appareat, ut in multis speculis per ordinem positus vultus unus, quumque omnia continuis successionibus se sequantur, degenerantia per ordinem ad imum meandi; invenietur pressius intuenti a summo Deo usque ad ultimam rerum faciem una mutuis se vinculis religans et nusquam interrupta connexio; et hæc est Homeri catena aurea, quam pendere de cælo in terras Deum jussisse commemorat. His ergo dictis, solum hominem constat ex terrenis omnibus mentis, id est animi, societatem cum cælo et sideribus habere communem; et hoc est quod ait: « Hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis. » Nec tamen ex ipsis cœlestibus et sempiternis ignibus nos dicit animatos: ignis enim ille licet divinum, tamen corpus est; nec ex corpore quamvis divino possemus animari; sed unde ipsa illa corpora quæ divina et sunt et videntur animata sunt, id est ex ea mundanæ animæ parte quam diximus de pura mente constare. Et ideo postquam dixit: « Hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis; » mox adjecit: « quæ divinis animatæ mentibus. » Ut per sempiternos ignes, corpus stellarum; per divinas vero mentes, earum animas manifesta discretione signifi-

D'après ces principes, puisque l'intelligence émane du Dieu suprême, et que l'âme est née de l'intelligence; que, d'une autre part, c'est l'âme qui crée et qui remplit de force vitale tout ce qui vient après elle; que seule elle illumine toutes choses de sa splendeur éclatante, qui se trouve réfléchie dans chacun des êtres, comme un seul visage paraît se multiplier à l'infini dans plusieurs miroirs disposés pour en refléter les traits; puisque tout se suit par des successions continuelles, et va dégénéralant par ordre d'échelon, du premier au dernier degré; l'observateur judicieux et profond doit trouver qu'à partir du Dieu suprême jusqu'au limon le plus vil et le plus infime, tout s'unit et s'enchaîne par des liens mutuels et à jamais indissolubles; c'est là cette admirable chaîne d'or qu'Homère nous représente suspendue, par la main de Dieu, à la voûte du ciel, et descendant jusque sur la terre. Ainsi, de ce que je viens de dire il résulte que, seul de tous les êtres ici-bas, l'homme a avec le ciel et les astres des rapports communs d'intelligence, ou d'âme; c'est ce qui fait dire à Paul Émile : « Une âme leur a été donnée, céleste émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles. » Cependant il ne veut point exprimer par là que nous sommes animés par ces feux éternels et célestes : car, bien que divine, cette flamme n'en est pas moins un corps; et un corps, tout divin qu'il puisse être, ne saurait animer un autre corps; cela signifie simplement que nous avons reçu en partage un reflet de cette âme du monde ou intelligence pure qui anime ces corps divins en apparence et en réalité. Aussi, après avoir dit : « Une âme leur a été donnée, céleste émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles; » il ajoute aussitôt : « et qui sont animés par des esprits divins. » Dès lors, n'est-il pas évident que les feux éternels sont les corps, que les esprits divins sont les âmes

cet, et ex illis in nostras venire animas vim mentis ostendat.

Non ab re est ut hæc de anima disputatio in fine sententias omnium qui de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam essentiam se moventem; Xenocrates numerum se moventem; Aristoteles ἐντελέχειαν; Pythagoras et Philolaus harmoniam; Possidonius ideam; Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum; Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum; Heraclitus Ponticus lucem; Heraclitus physicus scintillam stellaris essentiae; Zenon concretum corpori spiritum; Democritus spiritum insertum atomis, hac facilitate motus, ut corpus illi omne sit pervium; Critolaus peripateticus constare eam de quinta essentia; Hipparchus ignem; Anaximenes aera; Empedocles et Critias sanguinem; Parmenides ex terra et igne; Xenophanes ex terra et aqua; Boethos ex aere et igne; Epicurus speciem ex igne, et aere, et spiritu mixtam. Obtinuit tamen non minus de incorporalitate ejus quam de immortalitate sententia.

Nunc videamus quæ sint hæc duo nomina quorum pariter meminit quum dicit: « Quæ sidera et stellas vocatis. » Neque enim hic res una gemina appellatione monstratur, ut ensis et gladius: sed sunt stellæ quidem singulares, ut erraticæ quinque et ceteræ quæ non admixtæ aliis solæ feruntur; sidera vero, quæ in aliquod signum stellarum plurium compositione formantur, ut

des astres, et que la force intelligente qui pénètre nos âmes est une émanation de ces esprits divins?

Il n'est pas hors de propos de terminer cette dissertation sur la nature de l'âme par l'exposé du système de tous les philosophes qui ont pu traiter ce sujet. Platon dit que l'âme est une essence qui se meut d'elle-même; Xénocrate l'appelle un nombre mobile; Aristote la nomme entéléchie<sup>(1)</sup>; suivant Pythagore et Philolaüs, c'est une harmonie; selon Possidonius, c'est une idée; à en croire Asclépiade, c'est un exercice bien organisé des cinq sens; Hippocrate fait de l'âme un esprit subtil disséminé par tout le corps; d'après Héraclite de Pont, l'âme est la lumière; c'est, dit Héraclite le physicien, une parcelle de l'essence stellaire; Zénon la croit de l'air condensé avec le corps; Démocrite y voit un esprit imprégné d'atomes, et doué d'une telle facilité de mouvement, que toutes les parties du corps lui sont accessibles; le péripatéticien Critolaüs assure qu'elle est la quintessence des quatre éléments; pour Hipparque, c'est du feu; pour Anaximène, de l'air; pour Empédocle et Critias, du sang; pour Parménide, de la terre et du feu; pour Xénophane, de la terre et de l'eau; pour Boethus, de l'air et du feu; pour Épicure, une composition mixte dans laquelle entrent du feu, de l'air et de l'éther. Tous cependant sont unanimes à proclamer l'âme immatérielle et immortelle.

Distinguons maintenant les deux mots *constellations* et *étoiles*, que Paul Émile semble confondre. Ce n'est pourtant pas ici une seule et même chose, désignée sous deux termes différents, comme épée ou glaive: mais on appelle étoiles des corps lumineux et isolés, tels que les cinq planètes et d'autres corps errants, qui parcourent l'espace seuls et solitaires; et l'on nomme constellations des groupes d'étoiles fixes, comme le Bélier, le Taureau,

(1) Force motrice.



Aries, Taurus, Andromeda, Perseus, vel Corona, et quaecumque variarum genera formarum in coelum recepta creduntur. Sic et apud Græcos aster et astron diversa significant; et aster et stella una est; astron signum stellis coactum, quod nos sidus vocamus.

Quum vero stellas globosas et rotundas dicat, non singularium tantum exprimit speciem, sed et earum quæ in signa formanda convenerant; omnes enim stellæ inter se, etsi in magnitudine aliquam, nullam tamen habent in specie differentiam. Per hæc autem duo nomina, solida sphæra describitur, quæ nec ex globo, si rotunditas desit; nec ex rotunditate, si globus desit, efficitur; quum alterum a forma, alterum soliditate corporis deseratur. Sphæras autem hic dicimus ipsarum stellarum corpora, quæ omnia hac specie formata sunt; dicuntur præterea sphæræ et aplanes illa quæ maxima est, et subjectæ septem per quas duo lumina et quinque vagæ discurrunt. *Circi* vero et *orbes* duarum sunt rerum duo nomina; et his nominibus quidem alibi aliter est usus: nam et *orbem* pro *circulo* posuit: ut « Orbem Lacteam; » et *orbem* pro *sphæra*: ut « novem tibi orbibus vel potius globis. » Sed et *circi* vocantur qui sphæram maximam cingunt, ut eos sequens tractatus inveniet; quorum unus est Lacteus<sup>8</sup>, de quo ait: « Inter flammæ circus elucens. » Sed hic horum nihil neque *circi* neque *orbis* nomine voluit intelligi; sed est *orbis* in hoc loco stellæ una integra et peracta conversio, id est ab eodem loco post emensum sphæræ, per quam

Andromède, Persée, la Couronne, et tant d'autres êtres de formes différentes, que l'on croit admis dans le ciel. Ainsi, chez les Grecs, *constellation* et *astre* ont deux significations distinctes; pour eux, un astre est une étoile, et la réunion de plusieurs étoiles est une constellation, comme l'appellent les Latins.

Quant à la dénomination de corps sphériques et arrondis qu'emploie Paul Émile au sujet des étoiles, elle s'applique également aux corps isolés et aux corps lumineux qui font partie des constellations : car toutes les étoiles, bien qu'elles diffèrent entre elles de grandeur, ont cependant la même forme. Cette double qualification désigne une sphère solide, à la fois sphérique, parce qu'elle est ronde, et ronde, parce qu'elle est sphérique; à l'une de ces propriétés elle doit sa forme; à l'autre, sa solidité. Nous appelons du nom de sphère les étoiles elles-mêmes, qui toutes ont la figure sphérique; on donne encore ce nom au ciel des fixes, la plus grande de toutes les sphères, et aux sept orbites inférieures que parcourent les deux flambeaux célestes et les cinq corps errants. Quant aux deux mots *circonférence* et *cercle*, ils impliquent deux choses bien distinctes; et nous verrons ailleurs que Paul Émile ne s'en sert pas dans leur véritable sens : ainsi, au lieu de dire la *Circonférence Lactée*, il dit le *Cercle Lacté*; au lieu de dire neuf *sphères*, il dit neuf *cercles* ou plutôt neuf *globes*. On nomme encore cercles les lignes circulaires qui entourent la plus grande des sphères, comme nous le verrons au chapitre suivant; l'une de ces lignes circulaires est la Zone Lactée, que Paul Émile appelle « Un cercle étincelant parmi les feux célestes. » Mais, dans le chapitre qui nous occupe en ce moment, on ne pourrait rendre ainsi les mots *orbis* et *circus*; le premier, *orbis*, désigne la révolution pleine et entière d'un astre, c'est-à-dire son retour périodique vers le point de départ; le second,

movetur, ambitum in eundem locum regressus; circus autem est hic linea ambiens sphæram, ac veluti semitam faciens, per quam lumen utrinque discurrit, et inter quam vagantium stellarum error legitimus coercetur.

Quas ideo veteres errare dixerunt, quia et cursu suo feruntur, et contra sphæræ maximæ, id est ipsius cœli, impetum contrario motu ad orientem ab occidente volvuntur. Et omnium quidem par celeritas motus similis et idem est modus meandi, sed non omnes eodem tempore circos suos orbesque conficiunt. Et ideo est celeritas ipsa mirabilis; quia quum sit eadem omnium, nec ulla ex illis aut concitior esse possit aut segnior; non eodem tamen temporis spatio omnes ambitum suum peragunt. Causam vero sub eadem celeritate disparis spatii aptius nos sequentia docebunt.

---

XV. De undecim circulis cœlum ambientibus.

His de siderum natura et siderea hominum mente narratis, rursus filium pater, ut in deos pius, ut in homines justus esset hortatus, præmium rursus adjecit, ostendens Lacteam Circulum virtutibus debitum et beatorum coetu refertum, cujus meminit his verbis. «Erat autem is splendidissimo candore inter flammæ circus elucens; quem vos, ut a Graiis accepistis, Orbem Lacteam nuncupatis.» *Orbis* hic idem quod *circus* in Lactei appellatione significat. Est autem Lacteus unus e circis qui ambiunt cœlum: et sunt præter eum numero decem,

*circus*, est la ligne circulaire qui embrasse la sphère, et qui trace en quelque sorte le sentier que l'astre doit suivre, de part et d'autre, dans les cieux; sentier dans lequel les égarements même permis aux étoiles errantes sont contraints de se renfermer.

Les anciens ont donné le nom de corps errants aux planètes, parce qu'elles sont entraînées par leur propre cours, et qu'un mouvement contraire à l'impétuosité de la grande sphère, c'est-à-dire du ciel lui-même, les emporte d'occident en orient. Elles ont toutes égale vitesse, parité de mouvement et mode uniforme de parcourir l'espace; et pourtant elles opèrent leurs révolutions et décrivent leurs orbites à distances inégales. Ces corps, doués d'une célérité merveilleuse, qui est la même pour tous, sans qu'aucun d'eux puisse jamais l'accélérer ou la ralentir, mettent cependant des intervalles inégaux à regagner leur point de départ. La suite de cet ouvrage nous apprendra plus positivement la cause d'une telle anomalie.

---

#### XV. Des onze cercles qui entourent le ciel.

Après cet exposé de la nature des astres et de l'intelligence divine que les astres communiquent aux hommes, le père exhorte son fils à la piété envers les dieux, à la justice envers ses semblables, et lui montre la Zone Lactée, récompense de la vertu, et séjour des âmes bienheureuses. « C'était, dit Paul Émile, ce cercle lumineux de blancheur, qui brille entre tous les feux célestes, et que, d'après les Gracs, vous nommez Voie Lactée. » Pour ce qui regarde cette zone, les deux mots *circonférence* et *cercle* ont la même signification. Or, la Voie Lactée est l'une des courbes qui embrassent le ciel : il en est dix autres encore, dont il sera parlé en leur lieu

de quibus quæ dicenda sunt proferamus, quum de hoc competens sermo processerit. Solus ex omnibus hic subiectus est oculis, ceteris circulis magis cogitatione quam visu comprehendendis. De hoc Lacteo multi inter se diversa senserunt, causasque ejus alii fabulosas, naturales alii protulerunt: sed nos fabulosa reticentes, ea tantum, quæ ad naturam ejus visa sunt pertinere, dicemus.

Theophrastus Lacteam dixit esse compagem, qua de duobus hemisphæriis coeli sphæra solidata est; et ubi oræ utrinque convenerant, notabilem claritatem videri. Diodorus ignem esse densatæ concretæque naturæ in unam curvi limitis semitam, discretionem mundanæ fabricæ coacervante concretum; et ideo visum intuentis admittere, reliquo igne cœlesti lucem suam nimia subtilitate diffusam non subjiciente conspectui. Democritus innumeras stellas brevesque omnes, quæ spisso tractu in unum coactæ spatiis, quæ angustissima interjacent, opertis, vicinæ sibi undique et ideo passim diffusæ, lucis aspergine continuum juncti luminis corpus ostendunt. Sed Possidonius, cujus definitioni plurium consensus accessit, ait Lacteam caloris esse siderei infusionem; quam ideo adversa zodiaco curvitas obliquavit, ut, quoniam sol, nunquam zodiaci excedendo terminos, expertem fervoris sui partem cœli reliquam deserebat, hic circus, a via solis in obliquum recedens, universitatem flexu calido temperaret; quibus autem partibus zodiacum intersecet, superius jam relatum est: hæc de Lacteo. Decem autem alii, ut diximus, circi sunt, quorum

et place , et suivant les besoins de notre sujet. Celle-ci est la seule qui frappe les regards ; les dix autres sont plutôt du ressort de la pensée que de celui de la vue. Il y a bien des opinions diverses sur cette Zone Lactée ; les unes sont tirées de la fable , les autres de la nature : laissons les premières , et ne parlons que des secondes , qui paraissent lui appartenir plus spécialement.

Selon Théophraste , le Cercle Lacté serait le lien qui unit les deux hémisphères pour former ainsi la sphère céleste ; au point de jonction des deux demi-globes , dit-il , cette zone projette une clarté plus brillante qu'ailleurs. Diodore d'Alexandrie voit en elle un feu d'une nature dense et concrète , sous la forme d'une voie à ligne courbe , et que la réunion des deux demi-sphères déjà nommées rend compacte ; aussi l'œil peut l'apercevoir , tandis qu'il ne saurait distinguer les autres feux du ciel , à cause de l'excessive subtilité de leurs molécules. Démocrite attribue cette blancheur à une infinité de petites étoiles très-voisines les unes des autres , qui , en formant une épaisse trainée dans un espace fort étroit , et en confondant leur clarté réciproque , offrent aux regards comme un faisceau de lumière continue. Mais Possidonius , dont la définition a réuni le plus grand nombre de partisans , assure que le Cercle Lacté est une émanation de la chaleur des astres ; or , cette zone , en décrivant sa courbe dans un plan oblique au zodiaque , chauffe les parties du ciel inaccessibles aux rayons du soleil , dont le centre ne quitte jamais l'écliptique. Nous avons déjà indiqué plus haut les deux points du zodiaque que coupe la Voie Lactée ; parlons maintenant des dix autres cercles , dont le zodiaque lui-même fait partie , et qui seul de tous peut être considéré

unus est ipse zodiacus, qui ex his decem solus potuit latitudinem hoc modo quem referemus, adipisci.

Natura cœlestium circulorum incorporalis est linea, quæ ita mente concipitur, ut sola longitudine censeatur, latum habere non possit; sed in zodiaco latitudinem signorum capacitas exigebat; quantum igitur spatii lata dimensio porrectis sideribus occupat, duabus lineis limitatum est, et tertia ducta per medium, ecliptica vocatur, quia quum cursum suum in eadem linea pariter sol et luna conficiunt, alterius eorum necesse est venire defectum: solis, si ei tunc luna succedat; lunæ, si tunc adversa sit soli. Ideo nec sol unquam deficit, nisi quum tricesimus lunæ dies est; et nisi quinto decimo cursus sui die nescit luna defectum. Sic enim evenit ut aut lunæ contra solem positæ ad mutuandum ab eo solitum lumen, sub eadem inventus linea terræ conus obsistat, aut soli ipsa succedens objectu suo ab humano aspectu lumen ejus repellat. In defectu ergo sol ipse nil patitur, sed noster fraudatur adspectus; luna vero circa proprium defectum laborat non accipiendo solis lumen, cujus beneficio noctem colorat. Quod sciens Virgilius, disciplinarum omnium peritissimus, ait:

Defectus solis varios, lunæque labores.

(Georg. lib. II, v. 478.)

Quamvis igitur trium linearum ductus zodiacum et claudat et dividat, unum tamen circum auctor vocabulorum dici voluit antiquitas. Quinque alii, cir-

comme une surface , par la raison que nous allons expliquer.

La nature des cercles célestes est une ligne immatérielle , que l'on conçoit en idée comme susceptible seulement de longueur , sans pouvoir posséder de largeur ; mais cette seconde dimension était indispensable pour que le zodiaque renfermât les douze signes ; on a donc renfermé entre deux lignes les constellations qui forment ces signes , et l'immense étendue qu'ils embrassent a été divisée en deux parties égales par une troisième ligne , appelée écliptique , parce que toutes les fois que le soleil et la lune la parcourent en même temps , il y a nécessairement éclipse de l'un de ces deux astres : éclipse de soleil , si la lune vient lui succéder ; éclipse de lune , si elle est en opposition avec le soleil. Aussi ce dernier n'éprouve-t il jamais d'éclipse qu'au trentième jour de la revolution lunaire ; et la lune ne peut être éclipsée qu'au quinzième jour de sa course. Alors , en effet , la lune , opposée au soleil , dont elle emprunte ordinairement la lumière , se trouve obscurcie par l'ombre conique de la terre , ou , lorsqu'elle s'interpose entre la terre et le soleil , elle nous dérobe la vue de cet astre. Mais le soleil , lors même qu'il est éclipsé , ne perd aucun de ses attributs , nos regards seuls en sont privés ; tandis que la lune , dans ses éclipses , souffre de ne pas recevoir la lumière du soleil , à l'aide de laquelle elle éclaire nos nuits. Voilà pourquoi Virgile , dont le savoir si vaste embrasse toutes les connaissances , a dit :

« Les diverses éclipses du soleil , et celles que subit péniblement la lune. »

Ainsi , quoique deux lignes terminent le zodiaque , et qu'une troisième le divise en deux parties égales , l'antiquité , qui impose tous les noms , n'a pas moins voulu l'appeler un cercle. Cinq autres sont parallèles entre



culi paralleli vocantur; horum medius et maximus est æquinocialis; duo extremitatibus vicini atque ideo breves, quorum unus septentrionalis dicitur, alter australis. Inter hos et medium duo sunt tropici, majores ultimis, medio minores: et ipsi ex utraque parte zonæ ustæ terminum faciunt. Præter hos alii duo sunt coluri, quibus nomen dedit imperfecta conversio. Ambientes enim septentrionalem verticem, atque inde in diversa diffusi et se in summo intersecant, et quinque parallelos in quaternas partes æqualiter dividunt, zodiacum ita intersecantes, ut unus eorum per Arietem et Libram, alter per Cancrum atque Capricornum meando decurrat: sed ad australem verticem non pervenire creduntur. Duo qui ad numerum prædictum supersunt, meridianus et horizon, non scribuntur in sphaera, quia certum locum habere non possunt, sed pro diversitate circumspicientis habitantisve variantur.

Meridianus est enim quem sol quum super hominum verticem venerit, ipsum diem medium efficiendo designat; et, quia globositas terræ habitationes omnium æquales sibi esse non patitur, non eadem pars cœli omnium verticem despicit, et ideo unus omnibus meridianus esse non poterit, sed singulis gentibus super verticem suum proprius meridianus efficitur; similiter sibi horizonem facit circumspectio singulorum; horizon est enim velut quodam circo designatus terminus cœli, quod super terram videtur; et quia ad ipsum vere finem non potest humana acies pervenire, quantum

eux ; le plus grand , ou cercle équinoxial , occupe le centre ; les deux plus petits , places aux extrémités , sont le cercle polaire boréal et le cercle polaire austral. Entre ceux-ci et la ligne équinoxiale se trouvent deux cercles intermédiaires , plus grands que les premiers , plus petits que la dernière ; ce sont les deux tropiques : des deux côtés , ils servent eux-mêmes de borne à la zone torride. Outre les sept cercles indiqués , il en est encore deux autres , nommés les colures , parce qu'ils ne se montrent jamais entiers dans l'horizon. Tous deux passent par le pôle boréal , s'y coupent à angles droits , et prenant chacun une direction perpendiculaire , divisent en deux parties égales les cinq parallèles que nous avons cités plus haut , de sorte que l'un rencontre le zodiaque aux deux points du Bélier et de la Balance , et l'autre , aux deux points du Cancer et du Capricorne : on ne pense pas toutefois qu'ils se prolongent jusqu'au pôle austral. Les deux derniers dont il nous reste à parler , le méridien et l'horizon , ne sont pas décrits sur la sphère , parce qu'ils ne sauraient avoir une place fixe et immuable , et que chaque observateur , chaque pays a son méridien et son horizon.

Le méridien est appelé ainsi , parce qu'il désigne le milieu du jour , lorsque le soleil est à notre zénith ; or , comme la forme sphérique de la terre ne permet pas que tous ses habitants aient le même zénith , ils ne peuvent pas , non plus , avoir le même méridien , mais chaque peuple a le sien propre ; il en est ainsi pour l'horizon , qui change pour nous lorsque nous changeons de place ; ce cercle divise la sphère céleste en deux parties , dont l'une domine notre tête ; et comme la vue des mortels ne peut atteindre au terme véritable de cet hémisphère , chacun de nous prend pour horizon le cercle qui détermine la partie du ciel visible à ses regards. Le diamètre de cet horizon sensible ne pourrait dépasser trois cent

quisque oculos circumferendo conspexerit, proprium sibi cœli quod super terram est, terminum facit. Hinc horizon quem sibi uniuscujusque circumscribit adspectus, ultra trecentos et sexaginta stadios longitudinem in se continere non poterit : centum enim et octoginta stadios non excedit acies contra videntis.

Sed visus quum ad hoc spatium venerit, accessu deficiens in rotunditatem recurrendo curvatur; atque ita fit ut hic numerus ex utraque parte geminatus trecentorum sexaginta stadiorum spatium, quod intra horizontem suum continetur, efficiat; semperque quantum ex hujus spatii parte postera procedendo dimiseris, tantum tibi de anteriore sumetur : et ideo horizon semper quantacumque locorum transgressione mutatur. Hunc autem, quem diximus, admittit adspectum, aut in terris æqua planities, aut pelagi tranquilla libertas, qua nullam oculis objicit offensam. Nec te moveat quod sæpe in longissimo positum montem videmus, aut quod ipsa cœli superna suspicimus : aliud est enim quum se oculis ingerit altitudo, aliud quum per planum se porrigit et extendit intuitus; in quo solo horizontis circus efficitur. Hæc de circis omnibus quibus cœlum cingitur, dicta sufficiant; tractatum ad sequentia transferamus.

---

**XVI.** Qui fiat ut quædam stellæ nunquam a nobis videantur; et quanta stellarum omnium magnitudo.

« Ex quo mihi omnia contemplanti præclara cetera et mirabilia videbantur. Erant autem hæ stellæ quas nun-

soixante stades : car nos yeux cessent de distinguer les objets placés à plus de cent quatre-vingts stades.

Cette distance , que le rayon visuel ne peut franchir , est donc le rayon du cercle au centre duquel nous sommes réunis ; par conséquent , trois cent soixante stades forment le diamètre de ce cercle ; et comme nous ne saurions avancer sur cette ligne sans la voir s'accourcir dans la même proportion qu'elle s'allonge derrière nous , il s'ensuit qu'à chaque pas nous changeons d'horizon. Quant à l'extension de notre vue à cent quatre-vingts stades , elle ne peut avoir lieu , sur la terre , qu'au sein d'une plaine immense , ou sur la mer , que lorsqu'elle est tranquille , libre d'orage , et que rien ne vient y obscurcir la vue. Et qu'on ne nous dise pas que l'œil atteint la cime d'une haute montagne , et qu'il pénètre jusqu'à la voûte céleste elle-même : car il faut bien distinguer l'étendue en hauteur ou profondeur , de l'étendue en longueur et largeur ; or , c'est cette dernière qui , frappant nos regards , constitue l'horizon sensible. Qu'il nous suffise de ces détails sur tous les cercles qui environnent le ciel ; poursuivons notre commentaire.

---

**XVI.** Pourquoi nous ne pouvons jamais apercevoir certaines étoiles ; de la grandeur de toutes les étoiles en général.

« De là , promenant de tous côtés mes regards , je ne voyais , dans le reste du monde , que merveilles et ma-

- quam ex hoc loco vidimus, et eæ magnitudines omnium  
 - quas esse nunquam suspicati sumus; ex quibus erat ea minima quæ ultima a cœlo, citima terris, luce lucebat aliena; stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant. » Dicendo : « Ex quo mihi omnia contemplanti, » id quod supra retulimus affirmat, in ipso Lacteo Scipionis et parentum per somnium contigisse conventum. Duo sunt autem præcipua quæ in stellis se admiratum refert : aliquarum novitatem, et omnium magnitudinem. Ac prius de novitate, post de magnitudine disseremus. Plene et docte adjiciendo : « Quas nunquam ex hoc loco vidimus, » causam cur a nobis non videantur ostendit : locus enim nostræ habitationis ita positus est, ut quædam stellæ ex ipso nunquam possint videri, quia ipsa pars cœli in qua sunt, nunquam potest hic habitantibus apparere. Pars enim hæc terræ, quæ incolitur ab universis hominibus, qui nos invicem scire possumus, ad septentrionalem verticem surgit : et sphæralis convexitas australem nobis verticem in ima demergit. Quum ergo semper circa terram ab ortu in occasum cœli sphæra volvatur, vertex hic, qui septentriones habet, quoquo versum mundana volubilitate vertatur, quoniam super nos est, semper a nobis videtur, ac semper ostendit

Arctos Oceani metuentes æquore tingui.

(*Georg. lib. 1, v. 246.*)

Australis contra, quasi semel nobis pro habitationis

jesté. C'étaient des étoiles que de la terre nous n'avons jamais aperçues, et dont nous ne soupçonnons même pas l'immensité ; la plus petite de toutes était celle qui , la dernière du ciel , la plus voisine de la terre , brillait d'une lumière empruntée ; quant aux globes étoilés, ils surpassaient de beaucoup la grandeur de la terre. » Ces mots : « De là promenant de tous côtés mes regards, » confirment ce que nous avons dit précédemment, savoir que , dans le songe de Scipion , l'entretien qu'il a avec son père et son aïeul, a lieu dans la Voie Lactée même. Deux choses, dans les étoiles, excitent plus spécialement son admiration : la nouveauté de quelques-unes, et la grandeur de toutes. Parlons d'abord des nouvelles étoiles ; nous traiterons ensuite de la grandeur des astres. L'exactitude descriptive et le savoir que Scipion montre en ajoutant : « C'étaient des étoiles que de la terre nous n'avons jamais aperçues, » nous indiquent la cause qui empêche ces étoiles d'être visibles pour nous : car telle est notre position sur la terre , que , par cela même , nous ne saurions jamais voir certaines étoiles, la région du ciel où elles se trouvent ne pouvant jamais apparaître aux regards de ceux qui habitent le globe terrestre. En effet , la partie de la terre habitée par tous les hommes, que nous pouvons connaître, comme ils peuvent nous connaître à leur tour, s'élève vers le pôle boréal : donc, par un effet de cette forme sphérique et convexe , le pôle austral est bien au-dessous de nous. Or, puisque la sphère du ciel roule toujours d'orient en occident autour de la terre, quelle que soit la volubilité de ce mouvement , nous voyons continuellement au-dessus de notre tête le pôle boréal, qui s'y trouve placé, et continuellement il nous montre

« L'Ourse, qui craint d'être baignée par les flots de l'Océan. »

D'un autre côté, comme le pôle austral n'est jamais

nostræ positione demersus, nec ipse nobis unquam videtur, nec sidera sua, quibus et ipse sine dubio insignitur, ostendit; et hoc est quod poeta, naturæ ipsius conscius, dixit :

Hic vertex nobis semper sublimis : at illum  
Sub pedibus Styx atra videt, manesque profundi.

(Georg. lib. I, v. 343.)

Sed quum hanc diversitatem cœlestibus partibus vel semper vel nunquam apparendi terræ globositas habitantibus faciat, ab eo qui in cœlo est omne sine dubio cœlum videtur, non impediante aliqua parte terræ, quæ tota puncti locum pro cœli magnitudine vix obtinet. Cui ergo australis verticis stellas nunquam de terris videre contigerat, ubi circumspectu libero sine offensa terreni obicis visæ sunt, jure quasi novæ admirationem dederunt; et quia intellexit causam propter quam eas nunquam ante vidisset, ait: « Erant autem hæ stellæ quas nunquam ex hoc loco vidimus. » Hunc locum demonstrative terram dicens, in qua erat, dum ista narraret.

Sequitur illa discussio, quid sit quod adjecit: « Et hæ magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus. » Cur autem magnitudines quas vidit in stellis, nunquam homines suspicati sunt, ipse patefecit addendo: « Stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant. » Nam quando homo, nisi quem

visible pour nous, à cause de sa déclivité par rapport à notre position sur la terre, il s'ensuit qu'il dérobe à nos regards les astres qui sans aucun doute doivent lui prêter leur éclat; c'est ce qui a fait dire au poète, initié à tous les secrets de la nature :

« L'un de ces pôles est toujours au-dessus de notre tête : mais le sombre Styx et les profonds abîmes des mânes voient l'autre sous leurs pieds. »

Que si certaines contrées du ciel sont toujours visibles, et d'autres toujours invisibles pour les habitants d'une surface courbe, telle que le globe terrestre, certes il n'en est pas de même pour l'observateur placé à la voûte céleste; elle se développe tout entière à ses yeux, sans être interceptée par telle ou telle partie de la terre, dont la totalité est à peine un point, si on la compare à l'immensité du ciel. Ainsi donc Scipion, qui n'avait jamais eu, ici-bas, le bonheur d'apercevoir les étoiles du pôle austral, lorsque, pour la première fois, il les contemple d'un regard libre, et sans que nul corps terrestre y vienne mettre obstacle, Scipion a le droit d'être ravi d'admiration à ce spectacle nouveau pour lui; et, comprenant la cause qui jusqu'alors l'avait empêché de voir ces étoiles, il dit à ses amis : « C'étaient des étoiles que, de ce lieu, nous n'avons jamais aperçues. » Or, ce lieu qu'il désigne, c'est la terre où il se trouve lorsqu'il raconte ces merveilles.

Examinons, à présent, ce que signifient les paroles qu'il ajoute : « Des étoiles, dont nous ne soupçonnons même pas l'immensité. » Mais pourquoi les hommes n'ont-ils jamais soupçonné la grandeur des étoiles que Scipion a vues ? il en explique lui-même le motif en disant : « Quant aux globes étoilés, ils surpassaient de beaucoup la grandeur de la terre. » Quel mortel, en effet, sinon celui que l'étude de la philosophie a élevé



doctrina philosophiæ supra hominem, imo vere hominem fecit, suspicari potest stellam unam omni terra esse majorem, quum vulgo singulæ vix facis unius flammam æquare posse videantur? Ergo tunc earum vere magnitudo asserta credetur, si majores singulas quam est omnis terra, esse constiterit; quod hoc modo licebit recognoscas.

Punctum dixerunt esse geometræ quod ob incomprehensibilem brevitatem sui in partes dividi non possit, nec ipsum pars aliqua, sed tantummodo signum esse dicatur. Physici, terram ad magnitudinem circi per quem sol volvitur, puncti modum obtinere docuerunt. Sol autem quanto minor sit circo proprio deprehensum est: manifestissimis enim dimensionum rationibus constat, mensuram solis ducentesimam sextandecimam partem habere magnitudinis circi per quem sol ipse discurrit. Quum ergo sol ad circum pars certa sit, terra vero ad circum solis punctum sit, quod pars esse non possit: sine cunctatione judicii solem constat terra esse majorem, si major est pars eo quod partis nomen nimia brevitatem sui non capit; verum solis circo superiorum stellarum circos certum est esse majores, si eo quod continetur id quod continet majus est, quum hic sit cœlestium sphaerarum ordo, ut a superiore unaquæque inferior ambiatur. Unde et lunæ sphaeram quasi a cœlo ultimam et vicinam terræ minimam dixit; quum terra ipsa in punctum quasi vere jam postrema deficiat.

Si ergo stellarum superiorum circi, ut diximus, circo

au-dessus de l'humanité, ou plutôt qu'elle a rendu véritablement homme, pourrait deviner qu'une seule étoile est plus grande que toute la terre, lorsqu'aux yeux d'un vulgaire ignorant, c'est à peine si chacun de ces astres, pris séparément, semble pouvoir égaler la lumière d'un seul flambeau ? Mais si la grandeur de chacune des étoiles en particulier est prouvée d'une manière irrécusable, leur grandeur en général sera pareillement démontrée; or, telle est la preuve que nous allons établir.

Suivant les géomètres, le point est indivisible à cause de son incompréhensible petitesse; ce n'est pas une quantité, mais seulement le signe d'une quantité. La physique nous apprend que la terre n'est qu'un point relativement à la grandeur de l'orbite que décrit le soleil; or, les mesures les plus exactes donnent comme positif que la circonférence du disque solaire est à celle de son orbite comme un est à deux cent seize. Le volume de cet astre est donc une partie bien réelle du cercle qu'il parcourt, tandis que la terre est seulement un point par rapport au disque du soleil, et qu'un point ne peut avoir de parties : le jugement ne peut donc hésiter à déclarer que le soleil est plus grand que la terre, si la partie d'un tout est effectivement plus grande que ce qui est privé de parties par son excessive petitesse; or, si le contenant est plus grand que le contenu, il est manifeste que les orbites des étoiles plus élevées que le soleil sont plus grandes que la sienne, puisque, dans l'ordre progressif de grandeur qui préside aux corps célestes, chaque sphère supérieure embrasse celle qui lui est inférieure. Aussi la sphère de la lune, dit Scipion, est la plus petite de toutes, comme la dernière du ciel et la plus voisine de la terre; quant à notre globe, placé au dernier degré de l'échelle sphérique, c'est un point imperceptible qui échappe à ses regards.

Si donc les orbites des étoiles supérieures sont, comme

solis sunt grandiores, singulæ autem hujus sunt magnitudinis, ut ad circum unaquæque suum modum partis obtineant, sine dubio singulæ terra sunt ampliores, quam ad solis circum qui superioribus minor est, punctum esse prædiximus. De luna, si vere luce lucet aliena, sequentia docebunt.

---

**XVII.** Cælum quatiobrem semper et in orbem moveatur; quo sensu summus vocetur deus; et æquid stellæ quas fixas vocant, suo etiam proprioque motu agantur.

Hæc quum Scipionis obtutus non sine admiratione percurrrens ad terras usque fluxisset, et illic familiariter hæsisset; rursus avi monitu ad superiora revocatus est, ipsum a cœli exordio sphærarum ordinem in hæc verba monstrantis: « Novem tibi orbibus vel potius globis connexa sunt omnia; quorum unus est cœlestis extimus, qui reliquos omnes complectitur, summus ipse deus arcens et continens ceteros, in quo sunt infixi illi qui volvuntur stellarum cursus sempiterni. Huic subjecti sunt septem, qui versantur retro contrario motu atque cælum; e quibus unum globum possidet illa quam in terris Saturniam nominant; deinde est hominum generi prosperus et salutaris ille fulgor qui dicitur Jovis; tum rutilus horribilisque terris, quem Martium dicitis: deinde subter mediam fere regionem Sol obtinet, dux, et princeps, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio, tanta magnitudine ut cuncta sua

nous l'avons dit, plus grandes que celle du soleil, et si le volume de chacune de ces étoiles fait une partie positive de l'orbite dans laquelle elle se meut, il est hors de doute que l'un de ces corps lumineux, quel qu'il soit, est plus grand que la terre, qui n'est qu'un point : nous l'avons déjà démontrée, en comparaison de l'orbite solaire, moins grande elle-même que celle des étoiles supérieures. La suite nous apprendra s'il est vrai que la lune brille d'une lumière empruntée.

---

**XVII.** Pourquoi le ciel se meut sans cesse, et toujours en forme circulaire ; dans quel sens il est appelé le dieu souverain ; si les étoiles, appelées étoiles fixes, ont un mouvement qui leur soit propre et particulier.

Après que Scipion Émilien a élevé ses regards sur toutes ces merveilles qu'il admire, il les abaisse vers la terre, qu'il fixe comme un séjour qui lui est plus familier ; mais la voix de son aïeul le rappelle bientôt à la contemplation des corps célestes, et lui dévoile, en commençant par le ciel, l'ordre et la disposition des sphères supérieures : « Neuf cercles, lui dit-il, ou plutôt neuf globes composent le système du monde ; le globe extérieur est celui du ciel, qui les embrasse tous ; dieu souverain, il les enserme, il les environne ; c'est là que sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. Plus bas roulent sept astres, dont le mouvement rétrograde est contraire à celui du ciel ; le premier de ces astres est celui que les hommes appellent Saturne ; vient ensuite la lumière propice et favorable de Jupiter ; puis le terrible et sanglant météore de Mars : au-dessous, vers la région moyenne, brille le Soleil, le chef, le roi, le modérateur des autres planètes, l'âme, la vie de l'univers, et dont la lumière immense éclaire et remplit l'infini ; après lui, et comme à sa suite, viennent Vénus et Mercure : enfin, le dernier cercle est

luce lustret et compleat; hunc ut comites consequuntur Veneris alter, alter Mercurii cursus; infimoque orbe luna, radiis solis accensa, convertitur. Infra autem eam nihil est nisi mortale et caducum, præter animos munere deorum hominum generi datos: supra lunam sunt æterna omnia. Nam ea quæ est media et nona tellus, neque movetur et infima est, et in eam feruntur omnia nutu suo pondera. »

Totius mundi a summo in imum diligens in hunc locum collecta descriptio est; et integrum quoddam universitatis corpus effingitur, quod quidam τὸ πᾶν, id est omne, dixerunt; unde et hic dicit: « Connexa sunt omnia. » Virgilius vero magnum corpus vocavit:

..... Et magno se corpore miscet.

(Æn. lib. VI, v. 787.)

Hoc autem loco Cicero, rerum quærendarum jactis seminibus, multa nobis excolenda legavit. De septem subjectis globis ait: « Qui versantur retro contrario motu atque cælum. » Quod quum dicit, admonet, ut quæramus, si versatur cælum; et si illi septem et versantur, et contrario motu moventur; aut si hunc esse sphærarum ordinem quem Cicero refert, Platonica consentit auctoritas: et, si vere subjectæ sunt, quo pacto stellæ earum omnium zodiacum lustrare dicantur, quum zodiacus et unus, et in summo cælo sit: quæve ratio in uno zodiaco aliarum cursus breviores, aliarum faciat longiores: hæc enim omnia in exponendo earum ordine necesse est asserantur; et postremo, qua ratione in

celui de la lune , allumée aux rayons du soleil. Audessous d'elle , plus rien que de mortel et de périssable , excepté l'âme , donnée à la race humaine par un bienfait des dieux : au-dessus de la lune , tout est éternel. Quant à la terre , immobile et abaissée au centre du monde , elle forme la neuvième sphère , et tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids. »

Voilà une description exacte du monde entier , depuis le plus haut point jusqu'au plus bas ; c'est , pour ainsi dire , le tableau complet de l'univers , ou du *grand tout* , comme l'appellent certains philosophes ; aussi le premier Scipion dit-il que c'est *une chaîne universelle* , et Virgile que c'est

« Un vaste corps dans lequel s'insinue l'âme universelle. »

Cette définition concise de Cicéron recèle le germe d'un grand nombre de développements dont il nous a laissé le soin. Au sujet des sept étoiles dominées par la sphère céleste , il dit : « Leur mouvement rétrograde est contraire à celui du ciel. » C'est nous avertir de nous assurer , d'abord , du mouvement de rotation de l'orbe céleste ; ensuite , du mouvement rétrograde et en sens contraire des sept corps errants. Nous examinerons plus tard si l'ordre que Cicéron assigne aux sept sphères est sanctionné par Platon : et s'il vient à être prouvé qu'elles sont au-dessous du ciel des fixes , nous aurons à considérer comment chacune d'elles peut parcourir le zodiaque , cercle qui est le seul de son espèce , et qui se trouve placé au plus haut des cieux : il faudra nous rendre compte aussi de l'inégalité du temps qu'elles mettent à effectuer leur course respective autour du zodiaque : car toutes ces recherches sont intimement liées à la description

terram ferantur, sicut ait : « Omnia nutu suo pondera. »

Versari cœlum mundanæ animæ natura, et vis, et ratio docet, cujus æternitas in motu est; quia nunquam motus relinquit quod vita non deserit, nec ab eo vita discedit in quo viget semper agitatus. Igitur et cœleste corpus, quod mundi anima futurum sibi immortalitatis particeps fabricata est, ne unquam vivendo deficiat, semper in motu est et stare nescit : quia nec ipsa stat anima qua impellitur; nam quum animæ, quæ incorporea est, essentia sit in motu, primum autem omnium cœli corpus anima fabricata sit, sine dubio in corpus hoc primum ex incorporeis motus natura migravit, cujus vis integra et incorrupta non deserit quod primum cœpit movere. Ideo vero cœli motus necessario volubilis est, quia quum semper moveri necesse sit, ultra autem locus nullus sit quo se tendat accessio, continuatione perpetuæ in se reditionis agitur. Ergo in quo potest vel habet, currit, et accedere ejus revolvitur est : quia sphaeræ spatia et loca complectentis omnia unus est cursus, rotari; sed et sic animam sequi semper videtur, quæ in ipsa universitate discurrit. Dicemus ergo quod eam nunquam reperiat, si semper hanc sequitur; imo semper eam reperit, quia ubique tota, ubique perfecta est. Cur ergo si quam quærit reperit, non quiescit? quia et illa requietis est inscia. Staret enim, si usquam stantem animam reperiret; quum vero illa, ad cujus appe-

que nous devons faire des étoiles errantes ; enfin , nous exposerons pourquoi , comme le dit Cicéron , « Tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. »

Le ciel tourne ; la nature , la force , l'intelligence de l'âme universelle , tout le démontre ; l'éternité du ciel est inhérente à son mouvement : car il ne pourrait exister toujours sans être toujours en mouvement , et il ne pourrait pas être en mouvement sans exister. Ainsi , le corps céleste , qu'a formé l'âme universelle pour lui donner une part de son immortalité , n'est jamais abandonné du principe vital : mobile comme l'âme , il est toujours en mouvement , et ne sait point s'arrêter ; en effet , comme l'essence de cette âme immatérielle consiste dans son mouvement , et que sa première création est le corps du ciel , les premières molécules d'immatérialité qui pénétrèrent dans ce corps furent celles du mouvement spontané , dont l'action , toujours nouvelle , toujours invariable , n'abandonne jamais l'être qui la possède tout d'abord. Il est donc indispensable que ce mouvement du ciel soit un mouvement de rotation : car , si sa mobilité ne s'arrête jamais , et si , dans l'espace , il n'y a hors de lui aucun point vers lequel il puisse tendre , il faut bien qu'il revienne sans cesse sur lui-même. Sa course n'est donc qu'une tendance vers ses propres parties , et , par conséquent , une révolution sur son axe : telle doit être , en effet , celle d'un corps qui remplit tous les lieux de sa substance ; ainsi il paraît s'attacher obstinément à la poursuite de l'âme , qui est elle-même répandue dans le monde entier. Mais , dira-t-on , s'il la poursuit continuellement , c'est que jamais il ne la rencontre ; erreur : il la rencontre toujours , parce qu'elle est partout , et que partout elle est entière et parfaite. Pourquoi donc , s'il arrive au but de ses recherches , ne s'arrête-t-il pas ? parce que l'âme elle-même ne connaît point de repos. Il s'arrêterait , en



tentiam trahitur, semper in universa se fundat, semper et corpus se in ipsam, et per ipsam retorquet. Hæc de cœlestis volubilitatis arcano pauca de multis Plotino auctore reperta sufficiant.

Quod autem hunc istum extimum globum, qui ita volvitur, summum Deum vocavit, non ita accipiendum est, ut ipse prima causa et Deus ille omnipotentissimus existimetur, quum globus ipse quod cœlum est, animæ sit fabrica; anima ex mente processerit; mens ex Deo, qui vere summus est, procreata sit; sed summum quidem dixit ad ceterorum ordinem, qui subjecti sunt; unde mox subiecit: « arcens et continens ceteros. »

Deum vero, quod non modo immortalē animal ac divinum sit, plenum inclytæ ex illa purissima mente rationis, sed quod et virtutes omnes, quæ illam primæ omnipotentiam summitatis sequuntur, aut ipse faciat aut ipse contineat, ipsum denique Jovem veteres vocaverunt, et apud theologos Jupiter est mundi anima. Hinc illud est :

Ab Jove principium Musæ : Jovis omnia plena.

(Ecl. III, v. 80.)

Quod de Arato poetæ alii mutuati sunt, qui de sideribus loquuturus, a cœlo, in quo sunt sidera, exordium sumendum esse decernens, ab Jove incipiendum esse memoravit. Hinc Juno et soror ejus et conjux vocatur : est autem Juno aer, et dicitur soror, quia iisdem seminibus quibus cœlum, etiam aer est procreatus; conjux, quia aer subjectus est cœlo.

effet, si jamais il trouvait l'âme s'arrêtant quelque part ; mais comme l'âme qu'il poursuit tend toujours à se fondre dans l'universalité des êtres, le corps doit sans cesse être entraîné vers elle et par elle. Mais bornons à ces quelques mots notre extrait des écrits de Plotin sur la rotation mystérieuse des sphères célestes.

Cicéron appelle Dieu souverain ce globe aplane qui roule ainsi sur lui-même : faut-il conclure de là que ce globe soit la cause première et le Dieu tout-puissant, puisqu'il est l'œuvre de l'âme du monde, engendrée elle-même par l'intelligence, émanation sublime du Dieu véritablement souverain ? Cicéron a voulu marquer seulement ainsi la position élevée de cette sphère qui domine toutes les autres ; et ce qui le prouve, c'est qu'il ajoute aussitôt : « qui contient et dirige toutes les autres. »

Cependant l'antiquité a regardé le ciel comme un dieu, parce que le ciel est un être immortel et divin, pénétré de cette haute raison que lui a donnée l'intelligence la plus pure, parce que le ciel est l'auteur et le principe de toutes les vertus qui sont l'apanage de l'omnipotence souveraine ; on l'a nommé Jupiter, et, chez les théologiens, Jupiter est l'âme du monde. Aratus n'a-t-il pas dit :

« Muses, rendez d'abord hommage à Jupiter : tout est plein de Jupiter. »

D'autres poètes ont emprunté ce début d'Aratus qui, voulant célébrer les astres, et d'abord chanter le ciel où ils sont suspendus, commence son poème par une invocation à Jupiter. Dès lors, Junon, ou l'air, a dû être et la sœur et l'épouse de ce dieu : sa sœur, parce que l'air est formé des mêmes molécules que le ciel ; son épouse, parce que l'air est au-dessous du ciel.

His illud adjiciendum est, quod præter duo lumina et stellas quinque, quæ appellantur vagæ, reliquas omnes alii infixas cœlo nec nisi cum cœlo moveri; alii, quorum assertio vero propior est, has quoque dixerunt suo motu, præter quod cum cœli conversione feruntur, accedere. Sed propter immensitatem extimi globi excedentia credibilem numerum secula in una eas cursus sui ambitione consumere; et ideo nullum earum motum ab homine sentiri, quum non sufficiat humanæ vitæ spatium ad breve saltem punctum tam tardæ accessionis deprehendendum.

Hinc Tullius, nullius sectæ inscius veteribus approbatæ, simul attingit utramque sententiam dicendo : « In quo sunt infixi illi qui volvuntur stellarum cursus sempiterni. » Nam et infixos dixit, et cursus habere non tacuit.

---

**XVIII.** *Stellas errantes contrario quam cœlum motu versari.*

Nunc utrum illi septem globi qui subjecti sunt, contrario, ut ait, quam cœlum vertitur, motu ferantur, argumentis ad verum ducentibus requiramus. Solem, ac lunam, et stellas quinque quibus ab errore nomen est, præter quod secum trahit ab ortu in occasum cœli diurna conversio, ipsa suo motu in orientem ab occidente procedere non solum litterarum profanis, sed multis quoque doctrina initiatis, abhorre a fide ac monstro simile judicatum est : sed apud pressius in-

Il nous faut ajouter ici que , suivant certains philosophes , toutes les étoiles , à l'exception du soleil , de la lune et des cinq autres étoiles mobiles , n'ont d'autre mouvement que celui qui les entraîne avec le ciel ; selon d'autres , dont l'assertion est plus vraisemblable , les étoiles fixes ont , comme les planètes , un mouvement qui leur est propre , outre leur mouvement commun avec le ciel. Mais , vu l'immensité de la voûte céleste , elles mettent un nombre incalculable de siècles à revenir à leur point de départ ; mouvement particulier , qui ne peut être sensible pour l'homme , dont l'existence trop courte ne lui permet pas de saisir le plus léger point de changement dans une révolution si tardive.

Cicéron , qui n'ignorait aucune des doctrines philosophiques les plus accréditées parmi les anciens , concilie les deux systèmes , en disant : « A ce ciel sont attachées les étoiles fixes qui roulent entraînées avec lui dans son éternelle révolution. » Ici , tout en disant qu'elles sont fixes , il ne cache pas cependant qu'elles ont aussi la mobilité.

---

**XVIII.** Les étoiles errantes ont un mouvement particulier qui est contraire à celui du ciel.

Cherchons maintenant à établir les preuves authentiques du mouvement rétrograde , attribué par le premier Scipion aux sept sphères qu'embrasse le ciel. Le vulgaire profane , et même certains initiés à la science des mystères du monde , ont regardé comme une monstrueuse invraisemblance , ce mouvement particulier d'occident en orient , accordé au soleil , à la lune , et aux cinq étoiles appelées étoiles errantes , outre celui que , tous les jours , ces sept astres ont de commun avec le ciel d'orient en occident : mais l'observateur plus attentif reconnaitra bientôt la réalité de ce second mouve-

tuentes ita verum esse constabit, ut non solum mente concipi, sed oculis quoque ipsis possit probari. Tamen ut nobis de hoc sit cum pertinaciter negante tractatus, age, quisquis tibi hoc liquere dissimulas, simul omnia quæ vel contentio sibi fingit detractans fidem, vel quæ ipsa veritas suggerit, in divisionis membra mittamus.

Has erraticas cum luminibus duobus aut infixas cœlo, ut alia sidera, nullumque sui motum nostris oculis indicare, sed ferri mundanæ conversionis impetu, aut moveri sua quoque accessione dicemus.

Rursus, si moventur, aut cœli viam sequuntur ab ortu in occasum et communi et suo motu meantes; aut contrario recessu in orientem ab occidentis parte versantur. Præter hæc, ut opinor, nihil potest vel esse vel fingi; nunc videamus quid ex his poterit verum probari.

Si infixæ essent, nunquam ab eadem statione discederent, sed in iisdem locis semper, ut aliæ, viderentur: ecce enim de infixis Vergiliæ nec a sui unquam se copulatione dispergunt, nec Hyadas, quæ vicinæ sunt, deserunt, aut Orionis proximam regionem relinquunt. Septentrionum quoque compago non solvitur. Anguis qui inter eos labitur, semel circumfusus non mutat amplexum; hæ vero modo in hac modo in illa cœli regione visuntur; et sæpe quum in unum locum duæ pluresve convenerint, et a loco tamen in quo simul visæ sunt et a se postea separantur: ex hoc eas non esse cœlo infixas oculis quoque approbantibus constat; igitur moventur: nec negare hoc quisquam poterit, quod

ment, accessible à l'intelligence, et même visible à l'œil. Toutefois, pour mieux convaincre la persévérante obstination des plus incrédules, qui vont jusqu'à nier l'évidence, nous discuterons ici de point en point les motifs de leur scepticisme, et les raisons que nous avons de croire un fait, que la vérité même nous démontre.

Les cinq étoiles errantes et les deux flambeaux du jour et de la nuit sont suspendus au ciel comme les autres astres, sans offrir à nos regards aucun mouvement qui leur soit propre; ils sont entraînés seulement par la révolution du ciel, ou bien ils ont encore un mouvement particulier : nous expliquerons tout cela.

S'ils se meuvent, c'est avec le ciel, d'orient en occident, par un mouvement commun et par celui qui leur est propre; ou alors ils suivent une voie toute contraire, d'occident en orient. Tel est, je pense, le seul système réel ou imaginaire que l'on puisse admettre; voyons à présent quelle vérité l'on pourra conclure de tout cela.

Si ces corps étaient fixes, ils resteraient immobiles à la voûte céleste, et on les apercevrait toujours à la même place comme les autres astres : les Pléiades, en effet, ne gardent-elles pas continuellement leur position respective, sans s'éloigner en rien des Hyades, qui les avoisinent, sans se rapprocher d'Orion, dont une distance plus longue les sépare? Le groupe d'étoiles qui forme la petite et la grande Ourse, ne se désunit jamais non plus. Le Dragon, qui serpente entre ces deux constellations, ne varie point dans ses replis tortueux; mais il n'en est pas de même des planètes, qui sont visibles tantôt dans une région du ciel, et tantôt dans une autre; et souvent, après s'être réunis, deux ou plusieurs de ces corps quittent leur point de réunion, et s'éloignent les uns des autres : ainsi ils ne sont pas fixés au ciel, et le témoignage des yeux suffit pour le prou-

visus affirmat. Quærendum est ergo utrum ab ortu in occasum, an in contrarium, motu proprio revolvantur; sed et hoc quærentibus nobis non solum manifestissima ratio, sed visus quoque ipse, monstrabit. Consideremus enim singulorum ordinem, quibus zodiacum divisum vel distinctum videmus<sup>9</sup>, et ab uno signo quolibet ordinis ejus sumamus exordium. Quum Aries exoritur, post ipsum Taurus emergit: hunc Gemini sequuntur, hos Cancer, et per ordinem reliqua signa. Si istæ ergo in occidentem ab oriente procederent, non ab Ariete in Taurum, qui retro locatus est, nec a Tauro in Geminos signum posterius volverentur; sed a Geminis in Taurum, et a Tauro in Arietem recta et mundanæ volubilitatis consona accessione prodirent. Quum vero a primo in signum secundum, a secundo ad tertium, et inde ad reliqua, quæ posteriora sunt, revolvantur; signa autem infixæ cœlo ferantur, sine dubio constat has stellas non cum cœlo, sed contra cœlum, moveri. Hoc ut plene liqueat, adstruamus de lunæ cursu, qui et claritate sui et velocitate notabilior est.

Luna, postquam a sole discedens novata est, secundo fere die circa occasum videtur, et quasi vicina soli quem nuper reliquit. Postquam ille demersus est, ipsa cœli marginem tenet antecedenti superoccidens. Tertio die tardius occidit quam secundo, et ita quotidie longius ab occasu recedit, ut septimo die circa solis occasum in medio cœlo ipsa videatur: post alios vero septem, quum ille mergit, hæc oritur; adeo media

ver ; donc ils se meuvent : car nul ne peut nier ce qu'affirme la vue. Mais ce mouvement particulier a-t-il lieu d'orient en occident, ou bien en sens contraire ? des raisonnements péremptoires et le rapport des yeux vont décider la question. Examinons, pour cela, l'ordre de chacun des signes qui divisent et nuancent le zodiaque, et commençons par celui qu'on voudra. Au lever du Bélier succède l'apparition du Taureau : les Gémeaux le suivent, puis vient le Cancer, et chacun des autres signes a son tour. Si donc ces étoiles opéraient leur révolution d'orient en occident, elles ne passeraient point du Bélier dans le Taureau, situé à l'orient du premier, ni du Taureau dans les Gémeaux, dont la position est encore plus orientale que celle du Taureau ; mais elles s'avanceraient des Gémeaux dans le Taureau, et du Taureau dans le Bélier, en suivant une ligne droite et conforme au mouvement général du système du monde. Or, puisqu'elles quittent le premier signe pour le second, le second pour le troisième, et ainsi du reste jusqu'au dernier ; que, de plus, ces signes sont regardés comme fixes, nul doute assurément que ces étoiles, loin de se mouvoir avec le ciel, n'aient un mouvement contraire à celui de la sphère céleste. Pour en fournir la preuve évidente, parlons maintenant du cours de la lune, que la clarté et la rapidité mobile de cette planète rendent si facile à suivre.

Deux jours environ après sa sortie des rayons solaires, nouvelle alors, elle se montre au couchant, et comme voisine de l'astre qu'elle vient de quitter. A peine le soleil a-t-il disparu, qu'elle paraît au-dessus de lui, sur le bord occidental de l'horizon. Le troisième jour elle se couche plus tard que le second, et, à chaque journée suivante, elle s'avance de plus en plus vers l'est ; le septième jour enfin, au moment où le soleil se couche, elle se fait voir au méridien : puis, après sept autres journées, lorsque le soleil se plonge dans l'océan,



parte mensis dimidium cœlum, id est unum hemisphærium, ab occasu in orientem recedendo metitur. Rursus post septem alios, circa solis occasum latentis hemisphærii verticem tenet; et hujus rei indicium est, quod medio noctis exoritur : postremo, totidem diebus exemptis, solem denuo comprehendit, et vicinus videtur ortus amborum, quamdiu soli succedens rursus novetur, et rursus recedens paulatim semper in orientem regrediendo relinquat occasum.

Sol quoque ipse non aliter quam ab occasu in orientem movetur; et licet tardius recessum suum quam luna conficiat (quippe qui tanto tempore signum unum emetiatur, quanto totum zodiacum luna discurrit), manifesta tamen et subjecta oculis motus sui præstat indicia. Hunc enim in Ariete esse ponamus, quod, quia æquinotiale signum est, pares horas somni et diei facit; in hoc signo quum occidit, Libram, id est Scorpii chelas, mox oriri videmus, et apparet Taurus vicinus occasui : nam et Vergilias et Hyadas, partes Tauri clariores, non multo post sole mergente videmus. Sequenti mense, sol in signum posterius, id est in Taurum, recedit : et ita fit ut neque Vergiliæ neque alia pars Tauri illo mense videatur : signum enim quod cum sole oritur et cum sole occidit, semper occultitur, adeo ut et vicina astra solis propinquitate celentur : nam et Canis tunc, quia vicinus Tauro est, non videtur, tectus lucis propinquitate; et hoc est quod Virgilius ait :

Candidus auratis aperit quum cornibus annum  
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

(*Georg.* lib. 1, v. 218.)

elle se lève ; de sorte qu'elle met la moitié du mois à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des hémisphères, par une marche rétrograde d'occident en orient. Après sept autres jours encore, au coucher du soleil, elle plane au sommet de l'hémisphère opposé ; ce qui le prouve, c'est qu'alors elle se lève au milieu de la nuit : enfin, après sept dernières journées, elle rentre de nouveau dans le soleil, et le lever des deux astres paraît voisin l'un de l'autre, tout le temps que la lune se renouvelle aux rayons solaires ; mais peu à peu elle s'en éloigne, et laisse l'occident pour revenir toujours vers l'orient.

La marche du soleil s'exécute également du couchant au levant ; et quoiqu'elle soit plus tardive que celle de la lune, puisqu'il met à visiter un seul signe du zodiaque aussi longtemps que la lune en emploie à parcourir le zodiaque tout entier, cependant nos yeux peuvent aisément le suivre dans son cours. En effet, plaçons-le dans le Bélier, signe équinoxial, qui égalise les jours et les nuits ; lorsqu'il s'y couche, nous voyons bientôt se lever la Balance, ou plutôt les pinces du Scorpion, et le Taureau apparaît non loin de l'occident : car on aperçoit les Pléiades et les Hyades, brillant cortège de ce signe, peu d'instants après le coucher du soleil. Le mois suivant, cet astre rétrograde dans le Taureau : dès lors, impossible de distinguer ni les Pléiades, ni aucune autre étoile de cette constellation : car un signe quelconque est toujours éclipsé, quand il se lève et qu'il se couche avec le soleil, dont la splendeur fait pâlir tous les astres qui se trouvent à sa proximité : c'est positivement ce qui arrive même au Sirius, assez voisin du Taureau ; et c'est au sujet de ce phénomène que Virgile a dit :

« Lorsque le Taureau, tout éclatant de lumière, ouvre, avec ses cornes dorées, l'année renaissante, et que le Sirius vaincu disparaît devant l'astre qui l'engloutit. »

Non enim vult intelligi, Tauro oriente cum sole, mox in occasum ferri Canem, qui proximus Tauro est; sed occidere eum dixit, Tauro gestante solem, quia tunc incipit non videri sole vicino. Tunc tamen, occidente sole, Libra adeo superior invenitur, ut totus Scorpius ortus appareat: Gemini vero vicini tunc videntur occasui. Rursus, post Tauri mensem, Gemini non videntur, quod in eos solem migrasse significat; post Geminos recedit in Cancrum: et tunc, quum occidit, mox Libra in medio cœlo videtur: adeo constat solem, tribus signis peractis, id est Ariete, et Tauro, et Geminis, ad medietatem hemisphærii recessisse. Denique, post tres menses sequentes, tribus signis quæ sequuntur emensis, Cancrum dico, Leonem et Virginem, invenitur in Libra, quæ rursus æquat noctem diei; et, dum in ipso signo occidit, mox oritur Aries, in quo sol ante sex menses occidere solebat.

Ideo autem occasum magis ejus quam ortum eligimus proponendum, quia signa posteriora post occasum videntur, et, dum ad hæc quæ sole mergente videri solent, solem redire monstramus, sine dubio eum contrario motu recedere, quam cœlum movetur, ostendimus. Hæc autem quæ de sole et luna diximus, etiam quinque stellarum recessum assignare sufficient: pari enim ratione in posteriora signa migrando, semper mundanæ volubilitati contraria recessione versantur.

---

Virgile ne veut pas faire entendre que le lever du soleil dans le Taureau , entraîne le coucher immédiat du Sirius , qui , pour s'éclipser ainsi , est beaucoup trop près du Taureau ; le poète indique seulement que le Sirius pâlit auprès du soleil qui est entré dans le Taureau , et qu'il s'efface devant cet éclat trop voisin de son astre. Toutefois , lorsque le soleil termine sa course dans le Taureau , la Balance est tellement élevée sur l'horizon , que le Scorpion apparaît tout entier : mais alors les Gémeaux se montrent dans la direction du couchant. Puis , derechef , après le mois du Taureau , les Gémeaux cessent d'être visibles , ce qui signifie que le soleil est retiré dans ce signe , d'où il passe au Cancer : et alors , quand il se couche , la Balance surgit au plus haut point du ciel : preuve évidente que le soleil , après avoir parcouru le Bélier , le Taureau et les Gémeaux , a rétrogradé de quatre-vingt-dix degrés. A la fin des trois mois suivants , c'est-à-dire après qu'il a visité le Cancer , le Lion et la Vierge , il est reçu dans la Balance , qui , comme le Bélier , rend la nuit égale au jour ; quand il la quitte , bientôt se lève le Bélier , où il se trouvait d'ordinaire six mois auparavant.

Pour notre démonstration , nous avons choisi le coucher plutôt que le lever du soleil , parce que le signe qui le suit immédiatement , et qu'on aperçoit à l'horizon , dès qu'il a disparu , est celui-là même dans lequel nous venons de prouver qu'il se dispose à entrer ; ce qui est aussi la preuve la plus convaincante de son mouvement rétrograde et contraire à celui du ciel. Ce que nous avons dit du soleil et de la lune devra s'appliquer également aux cinq planètes : soumises , comme ces deux astres , à la loi de l'impulsion générale , elles ont , comme eux , vers les signes qui les suivent , un mouvement rétrograde et contraire à celui de la sphère céleste.

---

**XIX.** Quem Cicero et quem Plato soli inter errantes stellas assignaverint ordinem : cur luna lumen suum mutuetur a sole, sicque luceat ut tamen non calefaciat ; dehinc cur sol non absolute sed fere medius inter planetas esse dicatur ; unde sideribus nomina : et cur stellarum errantium aliæ adversæ nobis sint, aliæ prosperæ.

His assertis, de sphærarum ordine pauca dicenda sunt ; in quo dissentire a Platone Cicero videri potest, quum hic solis sphæram quartam de septem, id est in medio locatam dicat ; Plato a luna sursum secundam, hoc est inter septem a summo locum sextum tenere commemoret. Ciceroni Archimedes et Chaldæorum ratio consentit. Plato Ægyptios, omnium philosophiæ disciplinarum parentes, sequutus est, qui ita solem inter lunam et Mercurium locatum volunt, ut ratione tamen deprehenderint, et edixerint cur a nonnullis sol supra Mercurium supraque Venerem esse credatur : nam nec illi qui ita æstimant, a specie veri procul aberrant. Opinionem vero istius permutationis hujusmodi ratio persuasit.

A Saturni sphæra, quæ est prima de septem, usque ad sphæram Jovis a summo secundam, interjecti spatii tanta distantia est, ut zodiaci ambitum superior tri-ginta annis, duodecim vero annis subjecta conficiat. Rursus tantum a Jove sphæra Martis recedit, ut eundem cursum biennio peragat. Venus autem tanto est regione Martis inferior, ut ei annus satis sit ad zodiacum peragrandum. Jam vero ita Veneri proxima est stella Mercurii, et Mercurio sol propinquus, ut hi tres cælum suum pari temporis spatio, id est anno, plus minusve

**XIX.** Du rang que Platon et Cicéron assignèrent au soleil parmi les étoiles errantes : pourquoi la lune emprunte sa lumière au soleil, de sorte qu'elle éclaire, sans cependant échauffer ; du motif qui fait dire que le soleil n'est pas absolument au centre, mais presque au centre des planètes ; origine du nom des étoiles : pourquoi certaines planètes nous sont contraires, et d'autres favorables.

Après avoir démontré le mouvement rétrograde des sphères mobiles, disons quelques mots de l'ordre suivant lequel elles sont rangées ; Cicéron paraît différer sur ce point avec Platon : car le premier donne le quatrième rang au soleil, ou plutôt il le place au centre des sept étoiles mobiles ; le second, au contraire, le classe immédiatement au-dessus de la lune, c'est-à-dire au sixième rang de l'échelle descendante. Cicéron a pour lui les calculs d'Archimède et des chaldéens. Platon s'appuie sur l'autorité des prêtres égyptiens, qui sont les véritables auteurs de toutes nos connaissances en philosophie ; d'après leur système, le soleil se trouve entre la lune et Mercure ; mais comme, dans cette position, il pourrait paraître au-dessus de Mercure et de Vénus, ils ont compris et indiqué la cause de cette apparence, qui pour certaines personnes est une réalité. Or, cette dernière opinion n'est pas trop éloignée de la vraisemblance, et voici le motif qui l'a suggérée.

La sphère de Saturne, la première des sept planètes, est séparée de celle de Jupiter, placée au-dessous d'elle, par une distance si grande, que Saturne emploie trente ans à parcourir le zodiaque, et Jupiter douze années seulement. Après la sphère de ce dernier vient celle de Mars, qui achève en deux ans de visiter les douze signes : tant est grand l'intervalle qui le sépare de Jupiter ! Vénus, qui se trouve au-dessous de Mars, est assez éloignée de lui pour terminer en un an sa révolution. D'un autre côté, l'étoile de Mercure est si rapprochée de Vénus, et le soleil si voisin de Mercure, que cette période d'une année est, à peu de chose près,

circumeant. Igitur et Cicero hos duos cursus comites solis vocavit, quia in spatio pari longe a se nunquam recedunt. Luna autem tantum ab his deorsum recedit, ut quod illi anno, viginti octo diebus ipsa conficiat. Ideo neque de trium superiorum ordine, quem manifeste clareque distinguit immensa distantia, neque de lunæ regione, quæ ab omnibus multum recessit, inter veteres aliqua fuit dissensio : horum vero trium sibi proximorum Veneris, Mercurii et solis ordinem vicinia confudit, sed apud alios : nam Ægyptiorum solertiam ratio non fugit. Quæ talis est : circulus per quem sol discurrit, a Mercurii circulo ut inferior ambitur ; illum quoque superior circulus Veneris includit : atque ita fit ut hæ duæ stellæ, quum per superiores circulorum suorum vertices currunt, intelligantur supra solem locatæ : quum vero per inferiora commeant circulorum, sol eis superior æstimetur. Illis ergo qui sphæras earum sub sole dixerunt, hoc visum est ex illo stellarum cursu qui nonnunquam, ut diximus, videtur inferior ; qui et vere notabilior est, quia tunc liberius apparet : nam quum superiora tenent, magis radiis occuluntur ; et ideo persuasio ista convaluit, et ab omnibus pæne hic ordo in usum receptus est. Perspicacior tamen observatio meliorem ordinem deprehendit, quem præter indaginem visus hæc quoque ratio commendat ; quod lunam, quæ luce propria caret et de sole mutuatur, necesse est fonti luminis sui esse subjectam. Hæc enim

la même pour ces trois astres. Cicéron a donc eu raison d'appeler compagnes du soleil deux planètes qui, dans un espace de temps toujours égal, ne s'éloignent jamais beaucoup l'une de l'autre. Quant à la lune, placée au degré le plus bas, elle se trouve à une telle distance des trois sphères nommées précédemment, qu'elle opère en vingt-huit jours la révolution que celles-ci n'accomplissent que dans une année. Les anciens sont parfaitement d'accord sur le rang des trois planètes supérieures et sur celui de la lune; l'intervalle immense qui divise entre elles les trois premières, et l'éloignement considérable qui sépare la dernière des autres corps errants, ne souffraient point que l'on pût s'y méprendre : mais Vénus, Mercure et le soleil sont tellement rapprochés, que leur position respective a été souvent confondue par tous les astronomes, mais non par les Égyptiens, trop habiles pour n'avoir pas pénétré le mystère. Voici en quoi il consiste : l'orbite du soleil est placée au-dessous de l'orbite de Mercure, qui a au-dessus de lui l'orbite de Vénus : d'où il arrive que ces deux planètes paraissent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du soleil, selon qu'elles tiennent la partie supérieure ou inférieure de la ligne qu'elles ont à décrire. C'est dans cette dernière position, bien remarquable, à cause de l'éclat plus brillant qu'elles ont alors, que ces étoiles ont été observées par ceux qui les placent au-dessous du soleil : car lorsqu'elles sont au-dessus de lui, elles se trouvent éclipsées par ses rayons; c'est donc, disons-nous, la position inférieure qui a fait naître l'opinion généralement adoptée et consacrée par l'usage. Toutefois l'observation plus réfléchie des Égyptiens a trouvé un ordre plus satisfaisant qui, appuyé, comme l'autre, du témoignage de la vue, y joint encore celui de la raison, et nous rend compte de la clarté de la lune, corps opaque, empruntant sa lumière au soleil, et qui néces-



ratio facit lunam non habere lumen proprium, ceteras omnes stellas lucere suo, quod illæ supra solem locatæ in ipso purissimo æthere sunt, in quo omne, quidquid est, lux naturalis et sua est : quæ tota cum igne suo ita sphæræ solis incumbit, ut cœli zonæ quæ procul a sole sunt, perpetuo frigore oppressæ sint, sicut infra ostenditur. Luna vero, quia sola ipsa sub sole est et caducorum jam regioni luce sua carenti proxima, lucem nisi de superposito sole, cui resplendet, habere non potuit. Denique quia totius mundi ima pars terra est, ætheris autem ima pars luna est, lunam quoque terram sed ætheream vocaverunt. Immobilis tamen, ut terra, esse non potuit, quia in sphæra, quæ volvitur, nihil manet immobile præter centrum; mundanæ autem sphæræ terra centrum est; ideo sola immobilis perseverat.

Rursus terra accepto solis lumine clarescit tantummodo, non relucet; luna, speculi instar, lumen quo illustratur emittit : quia illa aeris et aquæ, quæ per se concreta et densa sunt, fæx habetur, et ideo extrema vastitate densata est, nec ultra superficiem quavis luce penetratur : hæc licet et ipsa finis est, sed liquidissimæ lucis et ignis ætheri, ideo quamvis densius corpus sit quam cetera cœlestia, ut multo tamen terreno purius, fit acceptæ luci penetrabilis, adeo ut eam de se rursus

sairement doit avoir au-dessus de lui la source où il puise son éclat. Ce système a pour but de prouver que la lune n'a point de lumière qui lui soit propre, tandis que toutes les autres étoiles mobiles, placées au delà du soleil ont leur éclat particulier qu'elles doivent à la pureté parfaite de l'éther, qui donne à tous les corps répandus dans son sein la propriété d'éclairer par eux-mêmes : cette lumière éthérée pèse de tous ses feux sur la sphère du soleil, en sorte que les zones du ciel éloignées de lui sont glacées par un froid perpétuel, ainsi que nous le montrerons plus bas. Mais comme la lune est la seule planète située au-dessous du soleil, et à la proximité d'une région qui n'a par elle-même aucune lumière, et où tout est périssable ; la lune, dis-je, n'a pu être éclairée que par les rayons de l'astre qui la domine. On lui a donné le nom de terre éthérée, parce qu'elle se trouve à la partie la plus basse de l'éther, comme la terre occupe la dernière région de l'univers. Toutefois la lune n'est point immobile comme la terre, parce que, dans une sphère qui se meut, il n'y a d'immobile que le centre ; or, la terre est le centre de la sphère du monde ; seule donc elle doit garder une immuable immobilité.

D'une autre part, la terre brille de l'éclat qu'elle reçoit du soleil, sans jamais le renvoyer ; la lune, au contraire, est un véritable miroir qui réfléchit les rayons lumineux : la terre, en effet, est un composé grossier d'air et d'eau, substances concrètes et denses, par cela même imperméables à la lumière, qui ne pénètre que leur superficie : il n'en est pas ainsi de la lune, bien qu'en réalité elle soit sur les confins de la région supérieure ; mais c'est là que circule le fluide igné le plus subtil : aussi, malgré la densité de ses molécules, bien plus compactes que celles des autres corps célestes, mais beaucoup moins que celles de la terre, la lune est sus-

emittat, nullum tamen ad nos perferentem sensum caloris, quia lucis radius, quum ad nos de origine sua, id est de sole, pervenit, naturam secum ignis de quo nascitur devehit : quum vero in lunæ corpus infunditur et inde resplendet, solam refundit claritudinem non calorem : nam et speculum, quum splendorem de se vi oppositi eminus ignis emittit, solam ignis similitudinem carentem sensu caloris ostendit.

Quem soli ordinem Plato dederit vel ejus auctores, quosve Cicero sequutus quantum locum globo ejus assignaverit, vel quæ ratio persuasionem hujus diversitatis induxerit, et cur dixerit Tullius, « infimoque orbi luna radiis solis accensa convertitur, » satis dictum est; sed his hoc adjiciendum est, cur Cicero, quum quantum de septem solem velit, quartus autem inter septem non fere medius sed omnimodo medius et sit et habeatur, non abrupte medium solem sed fere medium dixerit his verbis : « Deinde subter mediam fere regionem sol obtinet; » sed non vacat adjectio, quam hæc pronuntiatio temperat : nam sol quantum locum obtinens mediam regionem tenebit numero, spatio non tenebit; si inter ternos enim summos et imos locatur, sine dubio medius est numero : sed totius spatii quod septem sphaeræ occupant, dimensione perspecta, regio solis non invenitur in medio spatio locata, quia magis a summo ipse quam ab ipso recessit ima postremitas. Quod sine ulla disceptationis ambage compendiosa probabit assertio.

ceptible de recevoir et de réfléchir la lumière, sans toutefois nous faire éprouver la sensation de la chaleur, privilège exclusivement réservé aux rayons solaires, qui, arrivant sur la terre en ligne droite, nous communiquent le feu, principe de leur nature et de leur essence, tandis que la lune, pénétrée par ces mêmes rayons, auxquels elle doit son éclat, nous renvoie seulement leur lumière, et non pas leur chaleur : tel un miroir, qui réfléchit la clarté d'un feu allumé à quelque distance, nous offre, il est vrai, l'image de la flamme, mais ne saurait nous représenter la chaleur.

Le système de Platon, ou des Égyptiens qui en sont les auteurs, par rapport au rang qu'occupe le soleil, et celui qu'a suivi Cicéron en donnant à cet astre la quatrième place, sont à présent bien connus, comme la cause qui a provoqué cette différence d'opinions; chacun sait également pourquoi Cicéron a dit que « le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa lumière des rayons du soleil; » mais il faut encore expliquer ici une expression que Cicéron a employée : d'après lui, le soleil est le quatrième dans l'ordre des sphères mobiles; or, quatre est mathématiquement le nombre central entre sept et un; pourquoi donc ne place-t-il pas le soleil exactement au centre des sept globes, et pourquoi dit-il : « Ensuite presque au centre de cette région se tient le soleil ? » Il est facile de justifier cette assertion : car le soleil peut occuper, numériquement parlant, le quatrième rang parmi les planètes, sans être pour cela le point central de l'espace où se meuvent ces corps; en effet, il en a trois au-dessus de lui, et trois au-dessous : mais tout calcul fait de la dimension qu'embrassent les sept sphères, la région du soleil n'en est pas le centre, puisqu'il est moins éloigné des trois étoiles inférieures, qu'il ne l'est des trois planètes supérieures. C'est ce que nous allons démontrer clairement et en peu de mots.

Saturni stella, quæ summa est, zodiacum triginta annis peragrat; sol medius anno uno; luna ultima uno mense non integro; tantum ergo interest inter solem et Saturnum, quantum inter unum et triginta; tantum inter lunam solemque, quantum inter duodecim et unum. Ex his apparet totius a summo in imum spatii certam ex media parte divisionem solis regione non fieri; sed quia hic de numero loquebatur, in quo vere qui quartus, et medius est, ideo pronuntiavit quidem medium, sed, propter latentem spatiorum divisionem, verbum quo hanc definitionem temperaret adjecit.

Notandum quod esse stellam Saturni et alteram Jovis, Martis aliam, non naturæ constitutio sed humana persuasio est; quæ « stellis numeros et nomina fecit: » non enim ait, illam quæ Saturnia est, sed « quam in terris Saturniam nominant; » et, « ille fulgor qui dicitur Jovis, » et, « quem Martium dicitis; » adeo expressit in singulis nomina hæc non esse inventa naturæ sed hominum commenta significationi distinctionis accommoda. Quod vero fulgorem Jovis humano generi prosperum et salutarem, contra Martis rutilum et terribilem terris vocavit, alterum tractum est ex stellarum colore (nam fulget Jovis, rutilat Martis), alterum ex tractatu eorum qui de his stellis ad hominum vitam manare volunt adversa vel prospera: nam plerumque de Martis stella terribilia, de Jovis salutaria evenire definiunt.

L'étoile de Saturne, la plus élevée des sept, met trente années à parcourir le zodiaque; le soleil, au centre, décrit en un an son orbite; la lune, qui est la plus rabaissée vers la terre, achève sa course en moins d'un mois; ainsi la révolution de Saturne est à celle du soleil comme trente est à un, et celle du soleil est au mouvement périodique de la lune comme douze est à un. Il est clair ainsi que le soleil ne se trouve pas juste au centre de l'espace où ces planètes se meuvent; mais on parlait de sept sphères; et, comme quatre est le terme moyen entre sept et un, Cicéron a pu faire du soleil le centre du système planétaire: ensuite ne connaissant pas la distance relative des sept corps errants, il modifie son expression en ajoutant le mot *presque*.

Faisons remarquer ici que, dans la nature, il n'existe ni planète de Saturne, ni planète de Jupiter ou de Mars; ces noms, d'invention humaine, furent imaginés dans le but de compter et de qualifier les corps célestes; et ce qui prouve positivement que la nature n'entre pour rien dans ces dénominations idéales et de pure distinction, c'est que l'aïeul de Scipion, au lieu de dire l'étoile de Saturne, de Jupiter, de Mars, s'exprime ainsi: « L'astre qu'on appelle sur la terre l'étoile de Saturne; et, ce météore éclatant qu'on dit être celui de Jupiter; et, celui que vous nommez l'étoile de Mars. » Lorsqu'il ajoute que l'astre étincelant de Jupiter est salulaire et propice au genre humain, et qu'au contraire le météore de Mars est sanglant et terrible, il veut parler de l'éclatante blancheur de l'étoile de Jupiter, et de la teinte rouge de feu de l'astre de Mars; il fait allusion aussi au préjugé de ceux qui pensent que ces planètes influent en mal ou en bien sur la vie des hommes: d'après eux, Mars présage en général les maux les plus terribles, et Jupiter les événements les plus heureux.

Causam si quis forte altius quærat, unde divinis malivolentia, ut stella malefica esse dicatur (sicut de Martis et Saturni stellis existimatur) aut cur notabilior benignitas Jovis et Veneris inter genethliacos habeatur, quum sit divinorum una natura, in medium proferam rationem apud unum omnino, quod sciam, lectam: nam Ptolemæus in libris tribus quos de harmonia composuit, patefecit causam quam breviter explicabo.

Certi sunt numeri per quos inter omnia quæ sibi conveniunt junguntur et aptantur, fit jugabilis competentia; nec quidquam potest alteri nisi per hos numeros convenire: sunt autem epitritus, hemiolius, epogdous, duplaris, triplaris, quadruplus. Quæ hoc loco interim quasi nomina numerorum accipias volo; in sequentibus vero, dum de harmonia cœli loquemur, quid sint hi numeri, quidve possint, opportunius aperiemus; modo hoc nosse sufficiat, quia sine his numeris nulla colligatio, nulla potest esse concordia.

Vitam vero nostram præcipue sol et luna moderantur: nam quum sint caducorum corporum hæc duo propria, sentire vel crescere; *αἰσθητικὸν*, id est sentiendi natura, de sole; *φωτικὸν* autem, id est crescendi natura, de lunari ad nos globositate perveniunt; sic utriusque luminis beneficio hæc nobis constat vita qua fruimur. Conversatio tamen nostra et proventus actuum tam ad

Si l'on veut chercher plus avant le motif qui a fait attribuer à des substances divines un caractère malfaisant, comme on le suppose pour les planètes de Mars et de Saturne; ou si l'on est curieux de savoir pourquoi les étoiles de Jupiter et de Vénus jouissent plus particulièrement que les autres d'une renommée de bénigne influence auprès des maîtres de la science généthliaque, comme si la nature des êtres divins n'était pas homogène, je vais exposer en peu de mots ce que j'ai pu recueillir à cet égard dans le seul auteur que je sache avoir traité ce sujet : voici comment Ptolémée dévoile ce mystère dans les trois livres qu'il a composés sur l'harmonie.

Les substances diverses qui cherchent, dit-il, à se lier, à s'unir, à s'enchaîner par des rapports indissolubles, ne le peuvent qu'à l'aide de certains nombres positifs, sans lesquels toute jonction serait impossible entre deux choses : ces nombres sont l'épitríte, l'hémiole, l'épogdoade, la raison double, triple et quadruple. Je ne veux donner ici que leurs noms; mais, dans les chapitres suivants, lorsque nous parlerons de l'harmonie du ciel, nous aurons une occasion plus favorable pour exposer leurs valeurs et leurs propriétés; qu'il nous suffise, pour l'instant, de savoir que, sans ces nombres, toute liaison, toute union dans la nature serait une chimère.

Les deux astres qui ont le plus d'influence sur notre vie sont le soleil et la lune : car tous les êtres périssables ont ces deux attributs distinctifs : sentir et végéter; or, nous tenons le premier du soleil, et le second du globe lunaire; c'est donc à ces deux étoiles que nous devons le bienfait de l'existence. Cependant le pouvoir qui détermine nos actions et leurs résultats n'appartient pas moins aux cinq autres planètes qu'au soleil et à la lune. Quelquefois les calculs des nombres cités plus haut, éta-



ipsa duo lumina, quam ad quinque vagas stellas refertur. Sed harum stellarum alias interventus numerorum, quorum supra fecimus mentionem, cum luminibus bene jungit ac sociat; alias nullus applicat numeri nexus ad lumina. Ergo Veneria et Jovialis stella per hos numeros lumini utrique sociantur : sed Jovialis soli per omnes, lunæ vero per plures, et Veneria lunæ per omnes, soli per plures numeros aggregatur. Hinc, licet utraque benefica credatur, Jovis tamen stella cum sole accommodatior est, et Veneris cum luna : atque ideo vitæ nostræ magis commodant, quasi luminibus vitæ nostræ auctoribus numerorum ratione concordēs. Saturni autem Martisque stellæ ita non habent cum luminibus competentiam, ut tamen aliqua vel extrema numerorum linea Saturnus ad solem, Mars aspiciat ad lunam. Ideo minus commodi vitæ humanæ existimantur, quasi cum vitæ auctoribus apta numerorum ratione non juncti. Cur tamen et ipsi nonnunquam opes vel claritatem hominibus præstare credantur, ad alterum debet pertinere tractatum : quia hic sufficit aperuisse rationem, cur alia terribilis, alia salutaris existimetur. Et Plotinus quidem, in libro qui inscribitur *Si faciunt astræ*, pronuntiat nihil vi vel potestate eorum hominibus evenire; sed ea quæ decreti necessitas in singulos sancit, ita per horum septem transitum statione recessuve monstrari, ut aves seu prætervolando, seu stando, fu-

blis d'après la position respective de ces deux derniers globes et des cinq premiers, ont un rapport de concordance parfaite; quelquefois aussi ce rapport est nul et complètement illusoire. Ces convenances de nombres existent toujours entre Vénus et Jupiter et entre le soleil et la lune; mais avec cette différence que la totalité des relations numériques cimente l'union de Jupiter et du soleil, tandis que celle de Jupiter et de la lune ne se trouve assurée que par plusieurs de ces rapports : de même l'association de Vénus et de la lune est garantie par la concordance de tous les nombres, et celle de Vénus et du soleil l'est seulement par l'accord de plusieurs d'entre eux. De là, bien que l'une et l'autre de ces étoiles soient réputées bienfaisantes, celle de Jupiter a cependant plus d'affinité avec le soleil, et celle de Vénus avec la lune : elles exercent donc sur notre vie une influence d'autant plus salutaire, qu'elles ont des liaisons de nombres plus directes avec les deux astres qui nous ont donné l'existence. Quant aux planètes de Saturne et de Mars, elles ne sont pas privées de toute corrélation avec les deux flambeaux du monde : car au dernier degré de l'échelle numérique on peut voir Saturne tourné vers le soleil, et Mars vers la lune. D'où il suit que Saturne et Mars sont réputés moins favorables à la vie de l'homme, puisqu'ils n'ont avec les auteurs de nos jours que des relations de nombres beaucoup trop indirectes. Pourquoi cependant regarde-t-on quelquefois ces deux astres comme les dispensateurs ici-bas des richesses et de la puissance ? c'est ce que nous examinerons ailleurs : qu'il nous suffise ici d'avoir expliqué pourquoi l'étoile de Mars est regardée comme funeste, et celle de Jupiter comme favorable. Dans son *Traité du pouvoir des astres*, Plotin assure qu'ils n'ont sur nous aucun empire, aucune influence; mais il ajoute que les événements, réservés à l'homme par l'arrêt du destin, peuvent être

tura pennis, vel voce, significant nescientes. Sic quoque tamen jure vocabitur hic salutaris, ille terribilis, quum per hunc prospera, per illum significantur incommoda.

---

**XX.** De diversis nominibus solis, deque ejusdem magnitudine.

In his autem tot nominibus quæ de sole dicuntur, non frustra nec ad laudis pompam lascivit oratio; sed res vere vocabulis exprimitur. « Dux et princeps, ait, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio. » Plato in *Timæo*, quum de octo sphæris loqueretur, sit ait: « Ut autem per ipsos octo circuitus celeritatis et tarditatis certa mensura et sit et noscatur, Deus in ambitu supra terram secundum lumen accendit, quod nunc solem vocamus. » Vides ut hæc definitio vult esse omnium sphærarum lumen in sole. Sed Cicero sciens etiam ceteras stellas habere lumen suum, solamque lunam, ut sæpe jam diximus, proprio carere; obscuritatem definitionis hujus liquidius absolvens, et ostendens in sole maximum lumen esse, non solum ait: « Dux et princeps, et moderator luminum reliquorum (adeo et ceteras stellas scit esse lumina), » sed hunc ducem et principem, quem Heraclitus fontem cœlestis lucis appellat.

prédits à chacun de nous d'après le cours, la station ou le mouvement rétrograde des sept corps célestes ; de même les oiseaux, soit en voltigeant, soit en s'arrêtant, nous annoncent par le bruit de leurs ailes, ou par leur voix, l'avenir qu'ils ignorent. C'est dans ce sens que Jupiter méritera le nom de favorable, et Mars celui de terrible, puisque l'un présage le bonheur, et l'autre l'infortune.

---

XX. Des divers noms du soleil, et de sa grandeur.

Tous ces noms, tous ces titres que Cicéron donne au soleil ne sont point un vain luxe de figures, un éloge outré pour la pompe du style oratoire ; mais ici les mots expriment bien réellement la chose. « Le soleil, dit-il, est le chef, le roi, le modérateur des autres planètes, l'âme et la vie de l'univers. » Voici ce que dit Platon dans le *Timée*, en parlant des huit sphères : « Dieu voulant soumettre à des règles immuables et faciles à connaître les cours plus ou moins rapides de ces flambeaux célestes, alluma, dans la seconde région circulaire, en remontant du globe terrestre, les feux de l'astre que nous appelons aujourd'hui le soleil. » Cette définition, vous le voyez, donne positivement à entendre que toutes les sphères empruntent leur lumière du soleil. Mais Cicéron, intimement persuadé qu'elles brillent toutes de leur propre éclat, et que la lune seule, comme souvent déjà nous l'avons dit, est privée d'un tel avantage ; Cicéron éclaircit d'une manière plus nette l'obscurité de la définition platonicienne, et fait voir que le soleil est le vaste foyer de la lumière ; non-seulement il dit que cet astre « est le chef, le roi, le modérateur des autres planètes (tant il sait bien que toutes les étoiles ont leur lumière propre !), » mais ce titre de chef et de roi répond à celui qu'Héraclite donne au soleil en l'appelant la source de la lumière céleste.

Dux ergo est, quia omnes luminis majestate præcedit; princeps, quia ita eminent, ut propterea, quod talis solus appareat, sol vocetur; moderator reliquorum dicitur, quia ipse cursus eorum recursusque certa definitione spatii moderatur. Nam certa spatii definitio est, ad quam quum unaquæque erratica stella recedens a sole pervenerit, tanquam ultra prohibeatur accedere, agi retro videtur; et rursus quum certam partem recedendo contigerit, ad directi cursus consueta revocatur. Ita solis vis et potestas motus reliquorum luminum constituta dimensione moderatur. Mens mundi ita appellatur ut physici eum cor cœli vocaverunt. Inde nimirum, quod omnia quæ statuta ratione per cœlum fieri videmus, diem noctemque, et migrantes inter utrumque prolixitatis brevitatisque vices, et certis temporibus æquam utriusque mensuram, dein veris clementem teporem, torridum Cancris ac Leonis æstum, mollitiem autumnalis auræ, vim frigoris inter utramque temperiem, omnia hæc solis cursus et ratio dispensat. Jure ergo cor cœli dicitur, per quem fiunt omnia quæ divina ratione fieri videmus.

Et est hæc causa propter quam jure cor cœli vocetur, quod natura ignis semper in motu perpetuoque agitatu est. Solem autem ignis ætherei fontem dictum esse retulimus; hoc est ergo sol in æthere quod in ani-

Oui, il est le chef des astres, parce que sa majestueuse splendeur marche sans rivale à leur tête ; il est leur roi , parce qu'il tient parmi eux le rang suprême , parce que seul il apparaît grand entre tous ; son nom latin , dérivé d'un mot qui signifie *seul*, le prouve assez ; il est le modérateur des autres astres , parce qu'il règle et fixe les limites dans lesquelles ils sont contraints d'effectuer leur cours direct et rétrograde. Car il y a un espace déterminé , que doit parcourir chacune des étoiles errantes , avant d'atteindre son aphélie, et quand elle est arrivée à ce but , pour elle infranchissable , elle semble retourner en arrière ; puis , lorsqu'elle a touché le terme prescrit pour sa marche rétrograde , elle reprend de nouveau son cours direct. C'est ainsi que la force et le pouvoir du soleil modère , dans une dimension précise , les mouvements des autres corps lumineux. On l'appelle l'intelligence du monde , ou , selon les physiciens , le cœur du ciel ; nom qui lui est bien dû : car tous ces phénomènes que nous voyons à la voûte céleste obéir à des lois invariables , cette vicissitude des jours et des nuits , leur durée respective , tantôt plus longue , tantôt plus courte , leur égalité parfaite à certaines époques de l'année , cette tiède et bienfaisante chaleur du printemps , ces feux dévorants du Cancer et du Lion , la douce haleine des vents d'automne , et le froid rigoureux qui sévit entre les deux saisons tempérées , tous ces effets sont le résultat de la marche régulière d'un corps intelligent. C'est donc à bon droit qu'on a nommé cœur du ciel l'astre qui , dans tous ses actes , porte l'empreinte visible de l'entendement divin.

Ce titre lui convient d'autant mieux , que la nature du fluide igné ne connaît que le mouvement et l'agitation incessante. Or , le soleil , comme nous l'avons dit plus haut , est la source de la lumière éthérée ; il est donc pour ce fluide ce que le cœur est pour l'être animé :

mali cor, cujus ista natura est, ne unquam cesset a motu, aut brevis ejus quocumque casu ab agitatione cessatio mox animal interimat. Hæc de eo quod solem mundi mentem vocavit; cur vero et temperatio mundi dictus sit, ratio in aperto est: ita enim non solum terram, sed ipsum quoque cœlum, quod vere mundus vocatur, temperari a sole certissimum est, ut extremitates ejus, quæ a via solis longissime recesserunt, omni careant beneficio caloris, et una frigoris perpetuitate torpescant; quod sequentibus apertius explicabitur.

Restat ut et de magnitudine ejus quam verissima prædicatione pauca et non prætereunda dicamus. Physici hoc maxime consequi in omni circa magnitudinem solis inquisitione voluerunt, quanto major esse possit quam terræ. Et Eratosthenes in libris dimensionum sic ait: « Mensura terræ septies et vices multiplicata mensuram solis efficiet. » Possidonius dicit multo multoque sæpius multiplicatam solis spatium efficere. Et uterque lunaris defectus argumentum pro se advocat; ita quum solem volunt terra majorem probare, testimonio lunæ deficientis utuntur: quum defectum lunæ conantur asserere, probationem de solis magnitudine mutuantur; et sic evenit ut dum utrumque de altero adstruitur, neutrum probabiliter adstruatur, semper in medio vicissim nutante mutuo testimonio: quid enim per rem adhuc probandam probetur? Sed Ægyptii, nihil ad conjecturam loquentes, sequestrato ac libero argumento, nec

le cœur , toujours agité , toujours palpitant , et dont un accident quelconque ne pourrait suspendre une minute le mouvement perpétuel , sans causer la mort de l'être animé. Voilà ce que nous avons à dire sur cette dénomination d'intelligence du monde , que Cicéron applique au soleil ; et lorsqu'il l'appelle le principe régulateur de l'univers , il est très-facile d'en donner la raison : car il est si vrai que le soleil règle la température et de la terre , et celle même du ciel , nommé si justement sphère du monde , que les deux extrémités de cette sphère , dans leur aphélie , sont entièrement privées du bienfait de la chaleur , et languissent engourdies par un froid continu ; c'est ce que nous expliquerons ailleurs , et d'une manière plus développée.

Reste à parler maintenant de la grandeur du soleil , que nous déterminerons en peu de mots par des preuves d'une vérité incontestable et dignes d'intérêt. Le principal but que se sont proposé les physiciens dans toutes leurs investigations sur la mesure de cet astre , a été de connaître ce que sa grandeur peut avoir d'incommensurable par rapport à celle de la terre. Si l'on en croit Ératosthène , dans son *Traité des mesures* , « celle de la terre , multipliée par vingt-sept , donnerait celle du soleil : » multiplicateur infiniment trop faible , au dire de Possidonius. Tous deux appuient leurs arguments sur les éclipses de lune ; c'est ainsi qu'ils prouvent que le soleil est plus grand que la terre , et que cette grandeur est la cause des éclipses de lune ; d'où il arrive qu'en voulant étayer l'une par l'autre leurs deux hypothèses , ils ne démontrent la probabilité d'aucune , et que la difficulté reste toujours indécise dans le vague réciproque de la double proposition : que prouver , en effet , par une assertion qui elle-même a besoin d'être prouvée ? Mais les Égyptiens , sans rien sacrifier aux conjectures , sans invoquer à leur aide les éclipses de lune , ont voulu ,



in patrociniū sibi lunæ defectum vocantes , quanta mensura sol terra major sit probare voluerunt , ut tum demum per terræ magnitudinem ostenderent cur luna deficiat. Hoc autem nequaquam dubitabatur non posse aliter deprehendi , nisi mensura et terræ et solis inventa , ut fieret ex collatione discretio. Et terrena quidem dimensio oculis rationem iuvantibus de facili constabat ; solis vero mensuram aliter nisi per mensuram cœli per quod discurrit , inveniri non posse viderunt. Ergo primum metiendum sibi cœlum illud , id est iter solis , constituerunt , ut per id possent modum solis agnoscere.

Sed quæso , si quis unquam tam otiosus tamque ab omni erit serio feriat , ut hæc quoque in manusumat , ne talem veterum promissionem quasi insanix proximam aut horrescat aut rideat : etenim ad rem quæ natura incomprehensibilis videbatur , viam sibi fecit ingenium ; et per terram qui cœli modus sit repperunt. Ut autem liquere possit ratio commenti , prius regulariter pauca dicenda sunt , ut sit rerum sequentium aditus instructior.

In omni orbe vel sphæra medietas centrum vocatur , nihilque aliud est centrum nisi punctum quo sphæræ aut orbis medium certissima observatione distinguitur. Item ducta linea de quocumque loco circuli , qui designat ambitum , in quacumque ejusdem circuli summitate orbis partem aliquam dividat necesse est ; sed non omni modo medietas est orbis quam separat ista di-

par des preuves isolées et libres de toute influence , constater d'abord que le soleil est infiniment plus grand que la terre , pour en conclure ensuite que telle est la cause des éclipses de lune. Or , le seul moyen de parvenir à ce but était indubitablement de trouver la mesure des deux sphères , afin d'établir entre elles une distinction par la comparaison des deux grandeurs. Le calcul , à l'aide de la vue , pouvait sans peine fixer la mesure de la terre ; mais , pour avoir celle du soleil , il fallait évidemment arriver à celle du ciel , à travers lequel il opère sa révolution. Les astronomes égyptiens prirent donc le parti de mesurer d'abord le ciel , ou plutôt la courbe que le soleil y décrit dans son cours annuel , afin de pouvoir connaître ensuite les dimensions de cette planète.

Mais si quelques personnes ont assez de loisir , et trop peu d'occupations sérieuses pour prendre en main cet ouvrage , il me faut les prier ici de ne point regarder cette entreprise des anciens comme un acte de démente , et moins encore d'en rire : car le génie parvint à se frayer une route vers l'accomplissement d'un projet , que la faiblesse humaine semblait ne pouvoir embrasser ; il sut enfin , par la grandeur de la terre , découvrir celle du globe céleste. Mais , pour faciliter l'intelligence des moyens qu'il mit en œuvre , nous avons à donner quelques notions préliminaires , qui prépareront la voie pour ce qui doit suivre.

Le milieu de tout cercle ou de toute sphère s'appelle centre , et ce centre n'est autre qu'un point qui précise , de manière à ne pas s'y tromper , le milieu de la sphère ou du cercle. De plus , une ligne droite tirée d'un point quelconque de la circonférence à un autre point de cette même circonférence donne nécessairement une portion de ce cercle ; toutefois cette portion du cercle pourrait n'en pas être la moitié. Il n'est divisé en deux parties

visio. Illa enim tantum linea in partes æquales orbem medium dividit quæ a summo in summum ita ducitur, ut necesse sit eam transire per centrum; et hæc linea, quæ orbem sic æqualiter dividit, diametros nuncupatur. Item omnis diametros cujuscumque orbis, triplicata cum adjectione septimæ partis suæ, mensuram facit circuli quo orbis includitur: id est si uncias septem teneat diametri longitudo, et velis ex ea nosse quot uncias orbis ipsius circulus teneat, triplicabis septem, et faciunt viginti unum; his adjicies septimam partem, hoc est unum, et pronuntiabis, in viginti et duabus unciis hujus circuli esse mensuram, cujus diametros septem unciis extenditur.

Hæc omnia geometricis evidentissimisque rationibus probare possemus, nisi et neminem de ipsis dubitare arbitraremur, et caveremus justo prolixius volumen extendere. Sciendum et hoc est, quod umbra terræ quam sol post occasum in inferiore hemisphærio currens sursum cogit emitti, ex qua super terram fit obscuritas quæ nox vocatur, sexagies in altum multiplicatur ab ea mensura quam terræ diametros habet; et hac longitudine ad ipsum circulum per quem sol currit, erecta, conclusione luminis tenebras in terram refundit. Prodendum est igitur, quanta diametros terræ sit, ut constet quid possit sexagies multiplicata colligere; unde, his prælibatis, ad tractatum mensurarum quas promisit, oratio revertatur. Evidentissimis et indubitabilibus dimensionibus constitit universæ terræ ambitum, quæ quibuscumque vel inco-

égales que quand la ligne est tracée d'un point de la circonférence au point opposé, en traversant le centre ; cette ligne se nomme alors diamètre. Ajoutons qu'on obtient la mesure de toute circonférence en multipliant par trois le diamètre du cercle, et en ajoutant à ce produit le septième du même diamètre : si nous le supposons de sept pieds, le produit par trois donnera vingt et un ; joignons à ce produit le septième de sept pieds, c'est-à-dire un pied, nous aurons vingt-deux pieds pour la longueur de la circonférence.

Nous pourrions prouver tout cela par des calculs géométriques de la dernière évidence, si nous n'étions assuré qu'à cet égard le doute est impossible, et si nous ne craignons de donner à ce volume des proportions beaucoup trop étendues. Nous devons cependant faire connaître aussi que l'ombre de la terre, causée forcément par l'absence du soleil, lorsqu'il passe dans l'autre hémisphère, et qu'il répand sur notre globe l'obscurité qu'on nomme la nuit, égale en hauteur le diamètre de la terre multiplié par soixante ; cette colonne d'ombre, qui s'élève jusqu'à l'orbite du soleil, intercepte toute lumière, et nous plonge dans les ténèbres. Établissons donc la longueur du diamètre de la terre, afin de pouvoir constater son produit par soixante ; ces précédents nous amèneront à trouver les mesures que nous avons promis de faire connaître. Les dimensions les plus exactes et les plus positives nous donnent comme un fait certain que la circonférence de tout le globe terrestre, en y comprenant ses parties habitées et celles

litur vel inhabitabilis jacet, habere stadiorum millia ducenta quinquaginta duo; quum ergo tantum ambitus teneat, sine dubio octoginta millia stadiorum vel non multo amplius diametros habet, secundum triplicationem cum septimæ partis adjectione, quam superius de diametro et circulo regulariter diximus. Et quia ad efficiendam terrenæ umbræ longitudinem, non ambitus terræ, sed diametri mensura multiplicanda est (ipsa est enim quam sursum constat excrescere) sexagies multiplicanda tibi erunt octoginta millia quæ terræ diametros habet; quæ faciunt quadragies octies centena millia stadiorum esse a terra usque ad solis cursum, quo umbram terræ diximus pervenire; terra autem in medio cœlestis circuli per quem sol currit, ut centrum locata est; ergo mensura terrenæ umbræ medietatem diametri cœlestis efficiet. Et, si ab altera quoque parte terræ par usque ad dimidium circuli mensura tendatur, integra circuli, per quem sol currit, diametros invenitur; duplicatis igitur illis quadragies octies centenis millibus, erit integra diametros cœlestis circuli nonagies sexies centenis millibus stadiorum. Et inventa diametros facile mensuram nobis ipsius quoque ambitus prodit: hanc enim summam, quam diametros fecit, debes ter multiplicare, adjecta parte septima, ut sæpe jam dictum est; et ita invenies totius circuli per quem sol currit, ambitum stadiorum habere trecenties centena millia, et insuper centum septuaginta millia.

His dictis, quibus mensura quam terræ vel ambitus

qui sont inhabitables, est de deux cent cinquante-deux mille stades; ainsi son diamètre est d'un peu plus de quatre-vingt mille stades, suivant ce que nous avons dit plus haut, que la circonférence égale trois fois le diamètre, plus son septième. Et comme ce n'est pas le circuit de la terre, mais bien son diamètre qu'il faut multiplier pour avoir la hauteur de l'ombre terrestre, prenons pour facteurs les deux quantités quatre-vingt mille et soixante; elles nous donneront un produit de quatre millions huit cent mille stades pour l'étendue en élévation de l'ombre de la terre à l'orbite du soleil; or, la terre est placée au point central de l'orbite solaire; donc l'ombre qu'elle projette égale en longueur le rayon du cercle que décrit le soleil. Doublons seulement ce rayon pour avoir le diamètre de l'orbite solaire: ce diamètre est conséquemment de neuf millions six cent mille stades. Rien de plus facile, après cela, que de trouver la longueur de la ligne circulaire que parcourt le soleil: il ne s'agit que de tripler cette longueur, et d'ajouter au produit la septième partie de cette même longueur, comme déjà nous l'avons dit souvent; alors on aura pour résultat une quantité de trente millions cent soixante-dix mille stades, ou à peu près.

Nous venons d'exposer la circonférence et le diamètre

vel diametros habet, sed et circuli modus per quem sol currit vel diametri ejus ostenditur : nunc quam solis esse mensuram vel quemadmodum illi prudentissimi deprehenderint indicemus. Nam sicut ex terrena umbra potuit circuli per quem sol meat deprehendi magnitudo; ita per ipsum circulum mensura solis inventa est, in hunc modum procedente inquisitionis ingenio.

Æquinociali die, ante solis ortum æquabiliter locatum est saxeum vas in hemisphærii speciem cavata ambitione curvatum, infra per lineas designato duodecim diæi horarum numero, quas styli prominentis umbra cum transitu solis prætereundo distinguit. Hoc est autem, ut scimus, hujusmodi vasis officium, ut tanto tempore a priore ejus extremitate ad alteram usque styli umbra percurrat, quanto sol medietatem cœli ab ortu in occasum unius scilicet hemisphærii conversione metitur : nam totius cœli integra conversio diem noctemque concludit. Et ideo constat, quantum sol in circulo suo meat, tantum in hoc vase umbram meare. Huic igitur æquabiliter collocato circa tempus solis ortui propinquantis inhæsit diligens observantis obtutus : et quum ad primum solis radium, quem de se emisit prima summitas orbis, emergens umbra de styli decidens summitate primam curvi labri eminentiam contigit; locus ipse qui umbræ primitias excepit, nota impressione signatus est; observatumque quamdiu super terram ita solis orbis integer appareret, ut ima ejus summitas adhuc horizonti videretur insidere : et mox locus

de la terre , et de plus la circonférence et le diamètre de la courbe que décrit chaque année l'astre du jour : nous allons indiquer maintenant la grandeur de cet astre, ou plutôt le résultat des recherches si habiles que fit, à ce sujet, la science égyptienne. Au moyen de l'ombre de la terre , on avait pu déterminer la dimension de l'orbite solaire; ce fut d'après la mesure de cette orbite que le génie investigateur des Égyptiens parvint à découvrir celle du soleil , et voici de quelle manière.

Le jour de l'équinoxe , avant le lever du soleil , on disposa sur un plan horizontal un vase de pierre , hémisphérique et concave ; de son centre s'élevait un style parallèle à l'axe de la terre , dont l'ombre , dirigée par le cours du soleil , devait indiquer chacune des douze heures du jour , que figuraient autant de lignes tracées dans l'intérieur de ce même vase. Or, nous savons tous que l'ombre du style d'une horloge semblable se projette de l'une à l'autre de ses extrémités dans le même intervalle de temps , que le soleil , depuis son lever jusqu'à son coucher , met à parcourir la moitié du ciel , ou l'un des deux hémisphères : car il lui faut un jour et une nuit pour en achever le tour entier. Ainsi il est bien certain que les progrès de l'ombre dans le vase suivent la marche progressive du soleil dans le ciel. Au moment donc où l'astre du jour allait paraître , un observateur judicieux et attentif se plaça près du cadran équinoxial parallèle à l'horizon : et les premiers rayons solaires avaient atteint la sommité du globe , lorsque l'ombre , tombant du haut du style , frappa la partie supérieure du vase ; aussitôt on prit note du point qu'avait touché cette ombre ; et l'observation , prolongée aussi longtemps que le disque solaire apparut tout entier , cessa dès que la partie inférieure de son limbe atteignit l'horizon : alors la ligne , que l'ombre venait frapper , fut marquée pareillement : on prit ensuite la



ad quem umbra tunc in vase migraverat, adnotatus est : habitaque dimensione inter ambas umbrarum notas, quæ integrum solis orbem, id est diametrum, natæ de duabus ejus summitatibus metiuntur. Pars nona reperta est ejus spatii quod a summo vasis labro usque ad horæ primæ lineam continetur; et ex hoc constitit, quod in cursu solis unam temporis æquinocialis horam faciat repetitus novies orbis ejus accessus; et quia conversio cœlestis hemisphærii peractis horis duodecim diem condidit, novies autem duodecim efficiunt centum octo, sine dubio solis diametros centesima et octava pars hemisphærii æquinocialis est; ergo æquinocialis totius circuli ducentesima sexta decima pars est. Ipsum autem circulum habere stadiorum trecenties centena millia et insuper centum et septuaginta millia antelatis probatum est. Ergo si ejus summæ ducentessimam sextam decimam partem perfecte consideraveris, mensuram diametri solis invenies; est autem pars illa fere in centum quadraginta millibus; diametros igitur solis centum quadraginta millium fere stadiorum esse dicenda est : unde pæne duplex quam terræ diametros invenitur. Constat autem geometricæ rationis examine, quum de duobus orbibus altera diametros duplo alteram vincit, illum orbem cujus diametros dupla est, orbe altero octies esse majorem; ergo ex his dicendum est solem octies terra esse majorem. Hæc de solis magnitudine breviter de multis excerpta libavimus.

---

mesure de l'espace renfermé entre les deux traits, et qui donnait la circonférence entière du soleil, ou son diamètre. On trouva que cette mesure égalait la neuvième partie de l'intervalle compris entre la partie supérieure du vase et la ligne qui marquait la première heure ; ainsi il demeura évident qu'à l'époque de l'équinoxe le soleil montre neuf fois son diamètre en une heure ; et comme il faut douze heures pour que son cours s'achève dans l'un des hémisphères, et que neuf fois douze donnent cent huit, il est hors de doute que le diamètre du soleil fait la cent huitième partie de la moitié du cercle équinoxial, ou la deux cent seizième du cercle entier. Mais déjà nous avons prouvé que cette ligne circulaire a trente millions cent soixante-dix mille stades de longueur. Si donc vous prenez exactement la deux cent seizième partie de cette quantité, ou à peu près cent quarante mille stades, vous trouverez la mesure du diamètre solaire ; ce qui forme presque le double de celui de la terre. Or, les calculs de la géométrie nous démontrent évidemment que, de deux corps sphériques, celui dont le diamètre est le double du diamètre de l'autre, a huit fois sa circonférence ; concluons de là que le soleil est huit fois plus grand que la terre. Cette mesure de la grandeur du soleil est un extrait fort court d'un grand nombre d'ouvrages sur cette matière.

---

**XXI.** Qua ratione inferiorum sphaerarum stellae in zodiaci signis meare dicantur, quum in iis non sint : curque ex illis aliae breviori aliae longiori tempore zodiaci signa pereurrant ; et quomodo circulus zodiacus in duodecim partes divisus sit.

Sed quoniam septem sphaeras coelo diximus esse subjectas, exteriore quaque quas interius continet ambiente, longeque et a coelo omnes et a se singulae recesserunt : nunc quaerendum est, quum zodiacus unus sit, et is constet coelo sideribus infixis, quemadmodum inferiorum sphaerarum stellae in signis zodiaci meare dicantur. Nec longum est invenire rationem, quae in ipso vestibulo excubat quaestionis ; verum est enim neque solem lunamve, neque de vagis ullam ita in signis zodiaci ferri, ut eorum sideribus misceantur ; sed in illo signo esse unaquaque perhibetur quod habuerit supra verticem in ea quae illi signo subjecta est, circuli sui regione discurrens. Quia singularum sphaerarum circulos in duodecim partes aequae ut zodiacum ratio divisit, et, quae in eam partem circuli sui venerit quae sub parte zodiaci est Arieti deputata, in ipsum Arietem venisse conceditur : similisque observatio in singulas partes migrantibus stellis tenetur. Et quia facilior ad intellectum per oculos via est, id quod sermo descripsit, visus assignet.

Esto enim zodiacus circulus, cui adscriptum est A ; intra hunc septem alii orbes locentur ; et zodiacus ab A per ordinem affixis notis, quibus adscribentur litterae sequentes, in partes duodecim dividatur ; sitque spatium quod inter A et B clauditur, Arieti deputatum ;

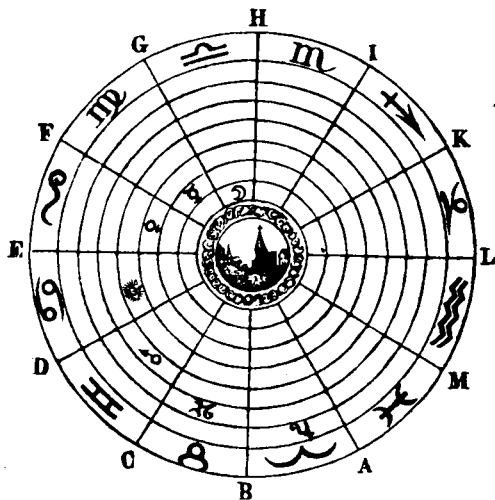
**XXI.** Pour quel motif on dit que les étoiles des sphères inférieures parcourent les signes du zodiaque, lors même qu'il n'en est rien : et pourquoi, dans leur position respective, elles mettent plus ou moins de temps à opérer leurs révolutions; comment on a divisé le cercle du zodiaque en douze parties.

Nous avons exposé qu'au-dessous du ciel des fixes, sept sphères qui ont un centre commun opèrent leurs révolutions à un intervalle immense de la voûte céleste, et dans des orbites fort éloignées les unes des autres : nous devons maintenant demander s'il est vrai, comme on le dit, que toutes parcourent les signes du zodiaque, cercle seul et unique, et composé d'astres fixés au ciel. On trouve promptement, aux abo.<sup>1o</sup> mêmes de la question, la réponse qu'on doit y faire; il est bien vrai que ni le soleil, ni la lune, ni aucune des cinq autres planètes, ne peut pénétrer dans le zodiaque, et se mêler aux constellations dont les douze signes sont formés; mais on suppose chacune de ces sphères placée dans celui des signes qui se trouve au-dessus de l'arc de cercle qu'elle a coutume de décrire. Comme ce cercle, parcouru par la planète, est, ainsi que le zodiaque, divisé en douze parties, quand l'étoile mobile touche la portion du cercle correspondante à celle qui, dans le zodiaque, est attribuée au Bélier, alors il est permis de dire qu'elle est dans le Bélier même : pareille observation s'applique à toute autre partie corrélatrice de l'un et l'autre cercle. Et comme les yeux sont la voie la plus sûre pour diriger l'entendement, la figure suivante fera mieux saisir le sens de nos paroles.

Soient A, B, C, D, etc., le cercle du zodiaque qui embrasse les sept autres sphères; soit, à partir de A, le zodiaque divisé en douze parties que désigneront autant de lettres de l'alphabet; soit l'espace entre A et B occupé par le Bélier; celui entre B et C par le Taureau; celui entre C et D par les Gémeaux; celui entre D et E

quod intra B et C Tauro ; quod inter C et D Geminis ; Cancro quod sequitur, et reliquis per ordinem cetera. His constitutis, jam de singulis zodiaci notis et litteris singulæ deorsum lineæ per omnes circulos ad ultimum

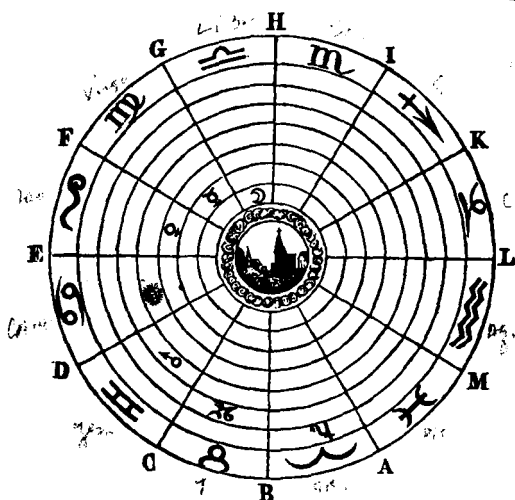
usque ducantur, proculdubio per orbis singulos duodenas partes dividet transitus linearum. In quocumque igitur circulo seu sol in illo, seu luna, vel de vagis quæ-



cumque discurrat, quum ad spatium venerit quod inter lineas clauditur ab A et B, notis et litteris defluentes, in Ariete esse dicetur, quia illic constituta spatium Arietis in zodiaco designatum super verticem, sicut descripsimus, habebit. Similiter in quamcumque migraverit partem, in signo sub quo fuerit, esse dicetur.

Atque hæc ipsa descriptio eodem compendio nos docebit, cur eundem zodiacum eademque signa aliæ tempore longiore, aliæ breviori percurrant. Quotiens enim plures orbis intra se locantur, sicut maximus est ille qui primus est, et minimus qui locum ultimum tenet, ita de mediis, qui summo propior est, inferioribus

par le Cancer , et ainsi de suite pour tous les autres signes. De chacune des lettres indiquées ci-dessus, si l'on abaisse des lignes droites pour couper tous les cercles jusqu'au dernier exclusivement, il est positif que notre surface circulaire contiendra douze portions égales.



Donc, quand le soleil, ou la lune, ou quelque autre des corps errants parcourra l'arc du cercle correspondant à celui dont A et B terminent les deux extrémités, on pourra dire que ce corps se trouve au signe du Bé-

lier, parce qu'une droite, tirée d'un des points de l'espace attribué à ce signe, irait rejoindre l'arc de cercle que décrira alors la planète. Faites la même application aux onze autres parties, dont chacune prendra le nom du signe placé au-dessus d'elle.

Cette même figure nous servira encore pour expliquer en quelques mots pourquoi les sphères mobiles mettent plus ou moins de temps à parcourir le zodiaque et ses signes, dont la dimension est la même pour toutes. Dans un nombre quelconque de cercles concentriques, le plus grand est le cercle extérieur qui les embrasse tous, et le plus petit est le cercle intérieur que tous les

major, qui vicinior est ultimo, brevior superioribus habetur. Et inter has igitur septem sphæras gradum celeritatis suæ singulis ordo positionis adscripsit; ideo stellæ, quæ per spatia grandiora discurrent, ambitum suum tempore prolixiore conficiunt; quæ per angusta, brevior: constat enim nullam inter eas celerius ceteris tardiusve procedere; sed quum sit omnibus idem modus meandi, tantam eis diversitatem temporis sola spatiorum diversitas facit.

Nam, ut de mediis nunc prætermittamus, ne eadem sæpe repetantur, quod eadem signa Saturnus annis triginta, luna diebus viginti octo ambit et permeat, sola causa in quantitate est circularum: quorum alter maximus, alter minimus; ergo et ceterarum singulæ pro spatii sui modo tempus meandi aut extendunt aut contrahunt. Hoc loco diligens rerum discussor inveniet quod requirat: inspectis enim zodiaci notis, quas monstrat in præsidium fidei advocata descriptio, Quis vero, inquiet, circi cœlestis duodecim partes aut invenit aut fecit, maxime quum nulla oculis subjiciantur exordia singularum? Huic igitur tam necessariæ interrogationi historia ipsa respondeat factum referens, quo a veteribus et tentata est tam difficilis et effecta divisio.

Ægyptiorum enim retro majores, quos constat primos omnium cœlum scrutari et metiri ausos, postquam perpetuæ apud se serenitatis obsequio cœlum semper

autres enveloppent ; quant aux cercles intermédiaires , leur dimension est plus ou moins considérable , suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés du premier , ou plus ou moins distants du dernier. La vitesse relative des sept sphères dépend donc de leur position respective ; celles qui ont de plus grands cercles à décrire mettent à achever leur course circulaire beaucoup plus de temps que celles dont les orbites sont bien moins étendues : car il est constant que leur vitesse absolue est la même ; elles ont toutes une marche uniforme ; et s'il y a différence entre elles pour l'espace de temps qu'elles emploient , on doit l'attribuer seulement à l'inégalité des distances qu'elles parcourent.

Laissons maintenant de côté les cinq sphères intermédiaires , afin de ne pas tomber dans les redites , et occupons-nous des deux autres. Saturne , dont l'orbite est la plus grande , met trente années à la parcourir , et la lune , dont l'orbite est la plus petite , achève sa course en vingt-huit jours ; quant aux autres sphères , chacune d'elles étend ou abrège la durée de sa révolution , suivant l'espace plus ou moins considérable qu'elle doit franchir. Mais ici nous attendent les objections de tout esprit exact qui aime à se rendre compte des choses : car à l'aspect des caractères du zodiaque sur la figure que nous avons tracée pour donner plus de poids à nos arguments , Qui donc , s'écriera-t-il , a découvert ou imaginé dans un cercle du ciel ces douze compartiments dont l'œil n'aperçoit pas la moindre trace ? Que l'histoire elle-même réponde à cette question qui ne pouvait manquer de nous être adressée ; que l'histoire nous apprenne et les tentatives difficiles , et la réussite de l'antiquité dans cette opération du partage du zodiaque.

Si l'on remonte aux siècles les plus reculés , il est certain que les Égyptiens furent le premier de tous les peuples qui ait osé surprendre les secrets du ciel et



suspectu libero intuentes deprehenderunt, universis vel stellis vel sideribus infixis cœlo, cum sole solas et luna quinque stellas vagari; nec has tamen per omnes cœli partes passim ac sine certa erroris sui lege discurrere; nunquam denique ad septentrionalem verticem deviare; nunquam ad australis poli ima demergi; sed intra unius obliqui circi limitem omnes habere discursus; nec omnes tamen ire pariter et redire, sed alias aliis ad eundem locum pervenire temporibus: rursus ex his alias accedere, retro agi alias, viderique stare nonnunquam. Postquam, inquam, hæc inter eas agi viderunt, certas sibi partes decreverunt in ipso circo constituere et divisionibus annotare, ut certa essent locorum nomina in quibus eas morari, vel de quibus exisse, ad quæve rursus esse venturas, et sibi invicem annuntiarent, et ad posteros noscenda transmitterent.

Duobus igitur vasis æneis præparatis, quorum alteri fundus erat in modum clepsydre foratus; illud quod erat integrum vacuum subjecerunt pleno aquæ altero superposito, sed meatu ante munito, et quamlibet de infixis unam clarissimam stellam lucideque notabilem orientem observaverunt. Quæ ubi primum cœpit emergere, mox munitione subducta, permiserunt subjecto

mesurer la voûte éthérée ; grâce au bienfait d'un ciel chez eux toujours serein , où la vue était libre et sans obstacle , ils découvrirent que toutes les étoiles et tous les astres sont attachés au firmament , à l'exception du soleil , de la lune et des cinq autres planètes qui errent dans l'espace ; ils observèrent aussi que ces corps mobiles ne circulaient point au hasard dans toutes les contrées du ciel , mais que leur course errante obéissait à des lois immuables ; que jamais ils ne gravissaient jusqu'au sommet de l'hémisphère boréal ; que jamais , non plus , ils ne descendaient jusqu'aux extrémités du pôle austral ; mais que tous opéraient leurs révolutions autour d'un cercle oblique qu'ils ne dépassaient point ; ils remarquèrent encore que , loin d'employer le même temps à leur marche directe ou rétrograde , ces astres arrivaient , dans des intervalles inégaux , à un même point du ciel : que tel d'entre eux paraissait quelquefois en avant , quelquefois en arrière des autres , et parfois aussi semblait stationnaire. Lorsque ces divers mouvements eurent été bien saisis , les astronomes égyptiens jugèrent à propos de se partager , suivant leur spécialité réciproque , le cercle objet de leurs investigations , et de distinguer chaque section par un nom particulier ; ils devaient aussi observer l'entrée , le séjour , la sortie , le retour périodique de ces planètes , se communiquer leurs découvertes mutuelles , et en transmettre la connaissance à la postérité.

On disposa donc deux vases de bronze : l'un , percé au fond comme l'est une clepsydre , se trouvait supporté par l'autre , dont la base était intacte ; on remplit d'eau le vase supérieur , et l'on ferma pour l'instant l'orifice de son fond ; puis on attendit le lever de l'une des étoiles fixes les plus remarquables par leur vif éclat , par leur scintillation brillante. A peine elle surgit à l'horizon , qu'on déboucha l'orifice du vase supérieur pour que l'eau qu'il contenait pût tomber dans le vase infé-

vasi aquam superioris influere, fluxitque in noctis ipsius et sequentis diei finem, atque in id noctis secundæ, quamdiu eadem stella ad ortum rursus reverteret: quæ ubi apparere vix cœpit, mox aqua quæ influebat amota est. Quum igitur observatæ stellæ itus ac reditus integram significaret cœli conversionem, mensuram sibi cœli in aquæ de illo fluxu susceptæ quantitate posuerunt. Hac ergo in partes æquas duodecim sub fida dimensione divisa, alia duo hujus capacitatis procurata sunt vasa, ut singula tantum singulas de illis duodecim partibus ferrent: totaque rursus aqua in vas suum pristinum foramine prius clauso refusa est; et de duobus illis vasis capacitatis minoris alterum subjecerunt pleno, alterum juxta expeditum paratumque posuerunt.

His præparatis, nocte alia in illa jam cœli parte per quam solem lunamque et quinque vagas meare diuturna observatione didicerant, quamque postea zodiacum vocaverunt, ascensurum observaverunt sidus, cui postea nomen Arietis indiderunt. Hujus incipiente ortu, statim subjecto vasi superpositæ aquæ fluxum dederunt; quod ubi completum est, mox eo sublato effusoque alterum simile subjecerunt, certis signis observatis ac memoriter annotatis, item ejus loci stella quæ oriebatur quum primum vas esset impletum, intelligentes quod eo tempore quo totius aquæ duodecima pars fluxit, pars cœli duodecima conscendit. Ab illo ergo loco quo oriri incipiente aqua in primum vas cœpit influere, usque ad locum qui oriebatur, quum idem primum vas impleretur,

rieur ; l'écoulement eut lieu pendant le reste de la nuit et pendant le jour suivant tout entier, jusqu'à l'apparition de la même étoile : dès qu'elle se montra, l'eau qui coulait fut arrêtée. Le départ et le retour du même astre qu'on avait observé indiquant d'une manière significative que le ciel avait fait sur lui-même une révolution entière, les auteurs de l'expérience, à l'aide de la quantité d'eau écoulée, trouvèrent le moyen de mesurer la voûte céleste. A cet effet, on divisa le fluide en douze parties d'une égalité parfaite, et l'on se procura deux autres vases, tels que la capacité de chacun d'eux égalait une de ces douze parties : ensuite l'eau fut entièrement reversée dans le vase qui la renfermait primitivement, et dont on avait pris soin de clore l'orifice ; on plaça ce même vase sur l'un des deux plus petits, à côté duquel on mit un vase égal que l'on tint tout prêt à le remplacer.

Ces préparatifs achevés, les observateurs, qui, pendant une autre nuit, avaient interrogé la région du ciel dans laquelle ils avaient longtemps étudié les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes, et que depuis ils appelèrent le zodiaque, remarquèrent le lever de l'étoile que, plus tard, ils nommèrent le Bélier. Au même instant, ils firent couler l'eau du grand vase dans le vase inférieur, lequel, une fois rempli, fut aussitôt remplacé par son égal en contenance, et vidé jusqu'au fond : tandis que le premier douzième de l'eau s'écoulait, l'étoile observée avait nécessairement décrit la douzième partie de son arc ; et les particularités les plus remarquables de son ascension, depuis l'endroit où elle avait paru d'abord, jusqu'à celui où elle se trouvait lorsque le premier vase fut plein, avaient été suivies avec le soin le plus scrupuleux et consignées dans des tablettes fides. On regarda donc l'espace qu'elle avait parcouru comme l'une des douze sections du cercle dé-

duodecimam partem cœli, id est unum signum, esse dixerunt. Item secundo vase impleto et mox retracto illo, simile quod olim effusum paraverant, iterum subdiderunt, notato similiter loco qui emergebat, quum secundum vas esset impletum; et a fine primi signi usque ad locum qui ad secundæ aquæ finem oriebatur, secundum signum notatum est.

Atque ita vicissim vasa mutando, et per singulas influentis aquæ partes singulos sibi ascendentium cœli partium limites annotando, ubi consummata jam omni per duodecim partes aqua, ad primi signi exordia perventum est: sine dubio jam divisas certisque sibi observationibus et indiciis annotatas duodecim cœli partes tantæ compotes machinationis habuerunt. Quod non nocte una sed duabus effectum est, quia omne cœlum una nocte non volvitur, sed per diem vertitur pars ejus media et medietas reliqua per noctem. Nec tamen cœlum omne duarum sibi proximarum noctium divisit inspectio: sed diversorum temporum nocturna dimensio utrumque hemisphærium paribus aquæ vicibus annotavit.

Et has ipsas duodecim partes signa appellari maluerunt: certaue singulis vocabula gratia significationis adjecta sunt; et, quia signa Græco nomine ζῳδία nuncupantur, circum ipsum zodiacum, quasi signiferum, vocaverunt.

Hanc autem rationem iidem illi cur Arietem, quum in sphæra nihil primum nihilque postremum sit, pri-

crit par les planètes, ou comme un des signes de ce cercle. Quand le second vase fut empli, on lui substitua celui qui avait été vidé précédemment ; les observations continuèrent alors avec autant d'exactitude que pendant la première épreuve ; et le second espace tracé dans le ciel par l'étoile, depuis la ligne où le premier signe se terminait jusqu'à celle qui bordait l'horizon au moment où le second vase s'était trouvé plein, fut considéré comme la deuxième section ou le deuxième signe.

En changeant successivement les deux petits vases, en épuisant de la sorte les douze douzièmes de l'eau, et en consignait, dans l'intervalle de ces opérations, des notes exactes sur les diverses sections du ciel qui s'étaient avancées de l'orient à l'occident, on se retrouva sur la ligne du premier signe où l'on avait débuté : ainsi se termina cette gigantesque entreprise de la division du ciel en douze parties, à chacune desquelles les astronomes avaient consacré les remarques, les annotations les plus consciencieuses et les plus capables de confondre le scepticisme. Ce fut le travail non pas d'une seule nuit, mais de deux nuits, parce qu'il faut vingt-quatre heures pour que le ciel opère sa révolution tout entière. Ajoutons que ces deux nuits ne se succédèrent pas sans interruption : ce fut à une époque plus éloignée que se fit la seconde expérience, qui, par les mêmes procédés que la première, détermina la mesure des deux hémisphères.

Les douze sections reçurent, de préférence à tout autre, le nom de signes : mais chacun de ces signes fut distingué par une dénomination particulière, et le cercle lui-même fut appelé zodiaque, c'est-à-dire porte-signes, du mot grec ζώδιον, signe ou indice.

Voici maintenant pour quelle raison ces mêmes astronomes ont cru devoir assigner au Bélier le premier rang

num tamen dici maluerint, prodiderunt. Aiunt, incipiente die illo qui primus omnium luxit, id est quo in hunc fulgorem cœlum et elementa purgata sunt, qui ideo mundi natalis jure vocitatur, Arietem in medio cœlo fuisse: et, quia medium cœlum quasi mundi vertex est, Arietem propterea primum inter omnes habitum, qui ut mundi caput in exordio lucis apparuit. Subnecunt etiam causam, cur hæc ipsa duodecim signa assignata sint diversorum numinum potestati: aiunt enim, in hac ipsa genitura mundi Ariete, ut diximus, medium cœlum tenente, horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam; post hunc sol cum Leone oriebatur, cum Mercurio Virgo, Libra cum Venere; Mars erat in Scorpio; Sagittarium Jupiter obtinebat; in Capricorno Saturnus meabat.

Sic factum est ut singuli eorum signorum domini esse dicantur in quibus, quum mundus nasceretur, fuisse creduntur. Sed duobus quidem luminibus singula tantum signa, in quibus tunc fuerant, assignavit antiquitas, Cancrum lunæ, soli Leonem; quinque vero stellis præter illa signa quibus tunc inhærebant, quinque reliqua sic adjecit vetustas, ut in assignandis a fine prioris ordinis ordo secundus inciperet.

Superius enim diximus in Capricorno Saturnum post omnes fuisse; ergo secunda adjectio eum primum fecit qui ultimus fuerat: ideo Aquarius, qui Capricornum sequitur, Saturno datur; Jovi, qui ante Saturnum

sur une sphère qui n'a ni première ni dernière place. Au commencement du jour qui brilla le premier sur le monde, nous disent-ils, alors que le ciel et les éléments, dégagés du chaos, apparurent dans toute la pureté de leur éclat, resplendissante aurore d'inauguration qu'à juste titre on appelle le jour natal de l'univers. le Bélier se trouvait au milieu de la voûte céleste : or, comme le point culminant est, en quelque sorte, le sommet de notre hémisphère, le Bélier fut placé, pour ce motif, à la tête des autres signes, comme ayant occupé la tête du monde, à l'instant où la lumière l'éclaira pour la première fois. Ils nous apprennent aussi pourquoi les douze signes du zodiaque sont soumis au pouvoir de différentes divinités : ils ajoutent qu'à cet instant de la naissance du monde, où le Bélier, comme nous l'avons dit, planait au sommet du ciel, le Cancer, portant le croissant de la lune, montait à l'horizon ; puis le soleil se levait avec le Lion, la Vierge avec Mercure, la Balance avec Vénus, Mars avec le Scorpion ; Jupiter était entré dans le Sagittaire, et Saturne venait le dernier sur le Capricorne.

Chacune de ces divinités présida donc au signe dans lequel, suivant l'opinion commune, elle était à l'époque de la naissance du monde. Mais, dans ce partage des signes, l'antiquité attribua seulement aux deux flambeaux du jour celui dans lequel chacun d'eux se trouvait à son origine ; ainsi, le Cancer à la lune, et le Lion au soleil, tandis qu'au contraire elle donna deux signes à chacune des autres étoiles, et ce second ordre de classification, en sens inverse du premier, commença où celui-ci avait fini.

Nous avons dit plus haut que Saturne, qui se trouvait dans le Capricorne, n'avait obtenu de partage qu'après tous les autres ; mais cette fois, le dernier fut le premier, et Saturne réunit au Capricorne le Verseau, qui le suit ; Jupiter, qui précède Saturne, eut les Pois-



erat, Pisces dicantur; Aries Marti, qui præcesserat Jovem; Taurus Veneri, quam Mars sequebatur; Gemini Mercurio, post quem Venus fuerat, deputati sunt. Notandum hoc loco quod, in genitura mundi, vel ipsa rerum providentia, vel vetustatis ingenium, hunc stellis ordinem dedit, quem Plato assignavit sphaëris earum, ut esset luna prima, sol secundus, super hunc Mercurius, Venus quarta, hinc Mars, inde Jupiter, et Saturnus ultimus. Sed sine hujus tamen rationis patrocinio abunde Platonicum ordinem prior ratio commendat.

Ex his quæ de verbis Ciceronis proxime prælatis quærenda proposuimus, qua licuit brevitate a summa sphaëra, quæ aplanes dicitur, usque ad lunam, quæ ultima divinatorum est, omnia jam, ut opinor, absolvimus: nam et cœlum volvi, et cur ita volvatur ostendimus; septemque sphaëras contrario motu ferri ratio indubitata patefecit; et de ipso sphaërarum ordine quid diversi senserint, vel quid inter eos dissensionem fecerit, quæve magis sequenda sit sententia, tractatus invenit. Nec hoc tacitum est cur inter omnes stellas sola sine fratris radiis luna non luceat. Sed et quæ spatiorum ratio solem ab his quoque qui eum inter septem quartum locarunt, non tamen abrupte medium sed fere medium dici coegerit, publicatum est: quid significant nomina, quibus ita vocatur ut laudari tantum putetur, innotuit; magnitudo quoque ejus, sed et cœlestis per

sons ; Mars , qui vient avant Jupiter , eut le Bélier ; le Taureau échet à Vénus , qui marche devant Mars ; et les Gémeaux furent attribués à Mercure , précurseur de Vénus. On doit remarquer ici que le rang fixé pour les planètes , dès le berceau du monde , soit par la sagesse de la nature elle-même , soit par le génie des anciens , est le même que celui dans lequel Platon a classé leurs sphères : car , suivant lui , la lune est la première , le soleil le second , Mercure le troisième , Vénus la quatrième , Mars le cinquième , Jupiter le sixième , et Saturne le septième et dernier. Mais ce système est assez solidement établi pour pouvoir se passer de l'appui même de Platon.

Nous croyons avoir rempli , et le plus brièvement possible , l'engagement que nous avons contracté de développer quelques-unes des dernières expressions de Cicéron , en commençant par la plus haute sphère , ou sphère aplane , et en terminant par celle de la lune , dernière limite des corps de substance divine : et d'abord nous avons démontré le mouvement du ciel sur lui-même , et la nécessité de ce mouvement ; ensuite , par des raisons que le scepticisme ne pourrait attaquer , nous avons fait voir clairement la marche rétrograde des sept sphères inférieures ; puis nous avons examiné les opinions diverses sur le rang qu'occupent les planètes , la cause de cette diversité , et le sentiment le plus rationnel à cet égard. Nous n'avons point passé sous silence le motif pour lequel la lune seule de toutes les étoiles mobiles ne brille qu'avec le secours des rayons de son frère le soleil. Si quelques astronomes ont assigné la quatrième place à l'astre du jour , en disant qu'il se trouve , non pas positivement au centre , mais presque au centre des autres planètes , nous avons expliqué pourquoi ils ont été dans l'obligation de parler ainsi :

quem discurrit circuli, terræque pariter, quanta sit vel quemadmodum deprehensa, monstratum est.

Subjectarum sphaerarum stellæ quemadmodum zodiaco, qui supra omnes est, ferri dicantur, vel quæ ratio diversarum faciat seu celerem seu tardum recursum; sed et ipse zodiacus in duodecim partes qua ratione divisus, curque Aries primus habeatur, et quæ signa in quorum numinum ditione sint, absolutum est.

Sed omnia hæc, quæ de summo ad lunam usque perveniunt, sacra, incorrupta, divina sunt, quia in ipsis est æther semper idem, nec unquam recipiens inæqualem varietatis æstum. Infra lunam, et aer et natura permutationis pariter incipiunt; et sicut ætheris et aeris, ita divinorum et caducorum luna confinium est. Quod autem ait: « nihil infra lunam esse divinum præter animos munere deorum hominum generi datos; » non ita accipiendum est, animos hic esse ut hic nasci putentur: sed sicut solem in terris esse dicere solemus, cujus radius advenit et recedit; ita animorum origo cœlestis est, sed lege temporalis hospitalitatis hic exsulat. Hæc ergo regio divinum nihil habet ipsa, sed recipit; et, quia recipit, etiam remittit: proprium autem habere diceretur, si ei semper tenere licuisset. Sed quid mirum, si animus de hac regione non constat,

en définissant chacun des noms honorifiques donnés au soleil, nous avons prouvé qu'aucun d'eux n'était exagéré ; de là passant à sa grandeur , à celle de son orbite , puis à celle de la terre , nous avons exposé les moyens mis en œuvre par l'antiquité pour découvrir le secret de ces mesures.

Nous avons bien nettement exprimé dans quel sens il faut entendre que les étoiles errantes parcourent le zodiaque , élevé si haut par rapport à elles ; nous avons rendu compte de la lenteur ou de la rapidité de leurs révolutions respectives ; nous avons dit pourquoi le zodiaque lui-même a été divisé en douze sections , et aussi pourquoi le Bélier passe pour le premier des signes ; enfin nous avons nommé les divinités qui président à tels ou tels de ces signes.

Tous les êtres compris entre le ciel des fixes et la lune , sont sacrés , incorruptibles , divins , parce que la substance éthérée qui réside en eux est toujours la même , sans jamais éprouver le flux et le reflux du changement. Au-dessous de la lune , et l'air et la nature commencent à subir des permutations ; dernière limite entre l'éther et l'air , la lune sépare encore l'immortel et le mortel. Et lorsque Cicéron dit : « Au-dessous de la lune il n'est plus rien de divin excepté l'âme donnée à la race humaine par le bienfait des dieux ; » il ne faut pas entendre par là que nos âmes soient nées sur cette terre où elles séjournent : il en est d'elles comme du soleil ici-bas , qui tantôt nous envoie , tantôt nous retire ses rayons ; d'origine céleste , l'âme n'en subit pas moins sur la terre la loi d'une hospitalité , ou plutôt d'un exil momentané. L'espace sublunaire n'a donc de divin que ce qu'il reçoit d'en haut ; encore ne le reçoit-il que pour le rendre : ce serait , pourrait-on dire , sa propriété , s'il lui était permis d'en jouir éternellement. Mais doit-on s'étonner que l'âme n'émane point d'une région , qui seule ne pour-

quum nec corpori fabricando sola suffecerit? nam quia terra, aqua, et aer infra lunam sunt, ex his solis corpus fieri non potuit quod idoneum esset ad vitam : sed opus fuit præsidio ignis ætherei, qui terrenis membris vitam et animam sustinendi commodaret vigorem, qui vitalem calorem et faceret, et ferret.

Hæc et de aere dixisse nos satis sit; restat ut de terra, quæ sphærarum nona, et mundi ultima est, dictu necessaria disseramus.

XXII. Terra qua de causa immobilis sit, et omnia in eam suo nutu ferantur pondera.

« Nam ea quæ est media et nona tellus, inquit, neque movetur, et infima est, in eam feruntur omnia nutu suo pondera. »

Illæ vere insolubiles causæ sunt quæ mutuis invicem nexibus vinciuntur, et, dum altera alteram facit, ac vicissim de se nascuntur, nunquam a naturalis societatis amplexibus separantur. Talia sunt vincula quibus terram natura constrinxit; nam ideo in eam feruntur omnia, quia ut media non movetur<sup>10</sup>: ideo autem non movetur, quia infima est; nec poterat infima non esse, in quam omnia feruntur.

Horum singula, quæ inseparabiliter involuta rerum in se necessitas vinxit, tractatus expediat. « Non movetur, » ait: est enim centron. In sphæra autem solum centron diximus non moveri, quia necesse est ut circa aliquid immobile sphæra moveatur. Adjecit: « infima

rait même pas fournir tous les éléments du corps? En effet, la terre, l'air et l'eau, dont elle peut seulement disposer, seraient impuissants à vivifier les corps : il faut, de plus, une étincelle du feu éthéré, pour donner à ces membres formés du limon terrestre, la consistance, la force et la chaleur nécessaires à l'entretien du principe vital.

C'est en avoir dit assez sur les sphères éthérées ; il nous reste à parler, comme il convient, de la terre, ce neuvième et dernier globe dans le système du monde.

---

**XXII.** Pourquoi la terre est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids.

« Quant à la terre immobile et abaissée au centre du monde, dit le premier Scipion, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids. »

Dans la nature il est certaines causes qui forment un tout indissoluble, par suite de l'étroite liaison qu'elles ont entre elles ; tour à tour génératrices et engendrées, elles ne pourraient rompre la chaîne dont chaque anneau les enlace. Tels sont les liens qui unissent la terre aux autres corps ; tous gravitent vers elle, parce que, comme centre, elle est immobile : or, son immobilité vient de sa position à la partie la plus basse de la sphère universelle ; et sa position ne pouvait pas être différente, si tous les corps devaient graviter vers elle.

Traisons rapidement, en détail, chacun de ces points dont la nécessité a fait un ensemble à jamais indestructible. « La terre est immobile, » dit Cicéron : en effet, elle est centre. Or, nous avons vu déjà que, dans tout corps sphérique, le point central reste toujours fixe ; il doit en être ainsi, puisque c'est autour de ce point que

est. » Recte hoc quoque : nam quod centron est , medium est ; in sphæra vero hoc solum constat esse imum quod medium est. Et si terra ima est , sequitur ut veredictum sit in eam ferri omnia : semper enim natura pondera in imum deducit ; nam et in ipso mundo , ut esset terra sic factum est.

Quidquid ex omni materia , de qua facta sunt omnia , purissimum ac liquidissimum fuit , id tenuit summitatem , et æther vocatus est ; pars illa cui minor puritas et inerat aliquid levis ponderis , aer exstitit , et in secunda delapsus est. Post hæc , quod adhuc quidem liquidum sed jam usque ad tactus offensam corpulentum erat , in aquæ fluxum coagulatum est. Jam vero , quod de omni silvestri tumultu vastum , impenetrabile , densetum ex defæcatis abrasum resedit elementis , hæsit in imo : quod demersum est stringente perpetuo gelu , quod eliminatum in ultimam mundi partem , longinquitas solis coacervavit ; quod ergo ita concretum est , terræ nomen accepit. Hanc spissus aer , et terreno frigori propior quam solis calori , stupore spiraminis densioris undique versum fulcit et continet : nec in recessum aut accessum moveri eam patitur vel vis circumvallantis et ex omni parte vigore simili librantis auræ , vel ipsa sphæralis extremitas ; quæ , si paululum a medio deviaverit , fit cuicumque vertici propior , et imum relin-

la sphère exécute son mouvement. « Elle est abaissée. » Rien de plus juste : car le centre d'un corps est à une égale distance de ses extrémités ; or, dans une sphère , la partie qui se trouve disposée de la sorte , en est aussi la partie la plus basse. Si donc la terre est la sphère la plus basse , il s'ensuit que Cicéron a dit à juste titre que tous les corps gravitent vers elle , puisque , par un effet naturel , les corps graves tendent toujours à descendre ; et c'est à cette propriété que le globe terrestre doit sa formation.

Dans l'origine des choses , toutes les parties les plus pures et les plus subtiles de la matière gagnèrent la région la plus élevée , qu'on nomma l'éther ; celles qui avaient moins de pureté et de ténuité occupèrent la seconde région , ou l'air. Ensuite , ce qui présentait encore des molécules fluides , mais composant des globules capables d'affecter le sens du toucher , forma , par sa réunion , l'élément de l'eau. Alors , de toute cette masse brute et sauvage , qui s'agitait avec tumulte , il ne resta plus que les parties pesantes , impénétrables ; sédiment impur et grossier des autres éléments , qui tomba , pour s'y attacher , au bas de la sphère du monde : là , plongé dans un froid rigoureux et perpétuel , et relégué dans la dernière région de l'univers , à une grande distance du soleil , il forma , par son assemblage et par sa concrétion , ce que nous appelons la terre. Un air épais , qui a bien plus d'analogie avec le froid terrestre qu'avec la chaleur solaire , l'enveloppe de toutes parts et la maintient à sa place , et comme enchaînée dans un réseau d'exhalaisons denses et glaciales : ainsi , pour elle pas de mouvement possible en avant ou en arrière , à cause de cette atmosphère , qui forme autour d'elle une sorte de circonvallation , et qui partout agit avec la même force ; pour elle aussi repos absolu , parce que toutes ses parties pèsent vers son centre , qui , sans cela , se rapprocherait des



quit; quod ideo in solo medio est, quia ipsa sola pars a quovis sphæræ vertice pari spatio recedit.

In hanc igitur, quæ et ima est, et quasi media, et non movetur, quia centron est, omnia pondera ferri necesse est, quia et ipsa in hunc locum quasi pondus relapsa est.

Cujus quum alia innumera sunt argumenta, tum præcipue imbres, qui in terram ex omni aeris parte labuntur: nec enim in hanc solam quam habitamus superficiem decidunt, sed et in latera, quibus in terra globositas sphæralis efficitur, et in partem alteram, quæ ad nos habetur inferior, idem imbrium casus est.

Nam si aer, terreni frigoris exhalatione densatus, in nubem cogitur, et ita abrumpit imbres, aer autem universam terram circumfusus ambit, procul dubio ex omni parte aeris, præter ustam calore perpetuo, liquor pluvialis emanat, qui undique in terram, quæ unica est sedes ponderum, defluit. Quod qui respuit, superest ut æstimet extra hanc unam superficiem, quam incolimus, quidquid nivium, imbriumve, vel grandinum cadit, hoc totum in cœlum de aere defluere: cœlum enim ab omni parte terræ æquabiliter distat, et ut a nostra habitatione, ita et a lateribus et a parte quæ ad nos habetur inferior, pari altitudinis immensitate suspicitur. Nisi ergo omnia pondera ferrentur in terram, imbres qui extra latera terræ defluunt, non in terram, sed in cœlum, caderent: quod vilitatem joci scurrilis excedit.

extrémités, et ne se trouverait plus alors à distance égale de tous les points de la circonférence.

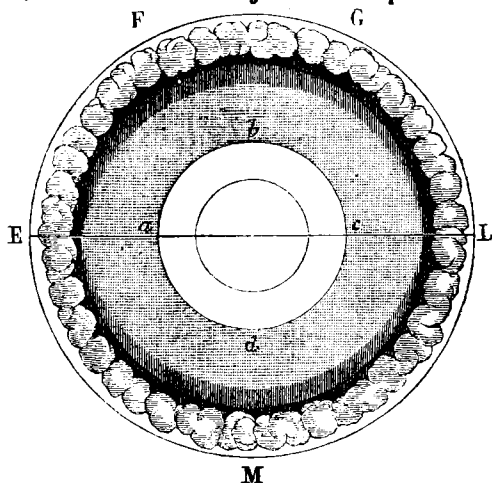
C'est donc vers la sphère la plus basse, vers celle qui, placée au milieu du monde, est immobile, comme centre, que tendent nécessairement tous les corps graves, puisque sa position est la suite de sa gravité même.

Nous avons mille preuves de cette vérité; citons de préférence les pluies qui découlent sur la terre de toute l'étendue de l'atmosphère : elles ne tombent pas seulement sur la superficie que nous habitons, mais encore sur toutes les parties convexes et de notre hémisphère et de l'hémisphère inférieur.

Si donc l'air, condensé par les vapeurs du froid terrestre, se forme en nuages et se dissout en pluies, et si ce fluide nous environne de toutes parts, il est hors de doute que les eaux pluviales s'échappent de tous les côtés de l'atmosphère, à l'exception cependant de la zone torride, et qu'elles se portent vers la terre, unique point de tendance des corps pesants. Pour qui repousse cette vérité, il ne reste d'autre moyen de la combattre que celui de faire découler de l'air sur la voûte céleste toute la neige, la pluie ou la grêle qui ne tombe pas sur la surface terrestre que nous occupons : car le ciel est à distance égale de tous les points de la terre, et l'immensité de hauteur qui les divise, est la même pour ceux qui élèvent leurs regards vers la voûte étoilée, soit du globe où nous sommes, soit de toute autre région boréale ou australe de la sphère. Si donc tous les corps ne gravitent point vers la terre, les pluies qui découlent hors de notre surface terrestre, doivent tomber sur le ciel : assertion absurde et plus que ridicule.

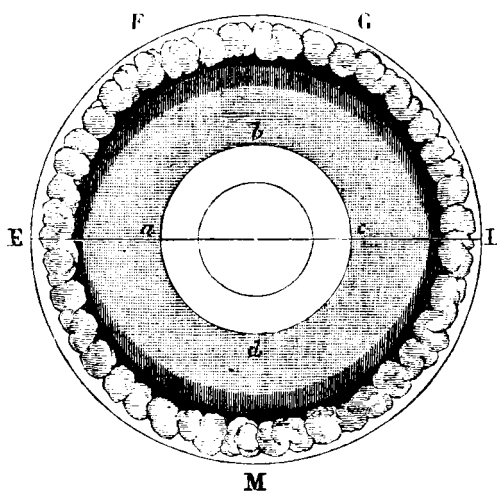
Esto enim terræ sphæra, cui adscripta sunt *a*, *b*, *c*, *d*, circa hanc sit aeris orbis, cui adscripta sunt E, F, G, L, M; et utrumque orbem, id est terræ et aeris, dividat linea ducta ab E, usque ad L; erit superior ista quam possidemus, et illa sub pedibus. Nisi ergo caderet omne pondus in terram, parvam nimis imbrium partem terra susciperet ab *a*, usque ad *c*; latera vero aeris, id est ab F, usque ad E, et a G, usque ad L, humorem suum in aerem cœlumque dejicerent: de inferiore autem cœli hemisphærio pluvia in exteriora et ideo naturæ incognita deflueret, sicut ostendit subjecta descriptio. Sed

hoc vel refellere dedignatur sermo sobrius, quod sic absurdum est, ut sine argumentorum patrocinio subruatur. Restat ergo ut indubitabili ratione monstratum sit, in terram ferri



omnia nutu suo pondera. Ista autem quæ de hoc dicta sunt, opitulantur nobis et ad illius loci disputationem quæ antipodas esse commemorat. Sed hic inhibita continuatione tractatus, ad secundi commentarii volumen disputationem sequentium reservemus.

Soit  $a, b, c, d$ , le globe terrestre, soit E, F, G, L, M, l'atmosphère qui l'entoure; divisons l'un et l'autre en deux parties égales par la ligne E, L; plaçons-nous dans l'hémisphère supérieur, et que l'autre soit sous nos pieds. Si tous les corps ne pesaient point vers la terre, nous ne recevriions qu'une bien faible partie des pluies de l'atmosphère, depuis  $a$  jusqu'à  $c$ ; celles qui viendraient de l'arc F, E et de l'arc G, L tomberaient sur l'air et sur le ciel : et celles que laisserait échapper l'atmosphère de l'hémisphère inférieur prendraient une direction contraire à  $a, c, d$ , et s'écouleraient dans des parages inconnus, comme l'indique la figure décrite ci-dessous. Mais un homme sensé dédaignerait de ré-



futer des absurdités semblables, qui s'écroulent sans être même battues en brèche par l'argumentation. Il reste donc démontré d'une manière incontestable, que tous les corps gravitent vers la terre par leur propre

poids. Ce que nous avons dit à cet égard nous sera d'un grand secours, lorsque nous agiterons la question des antipodes. Mais nous terminerons ici la première partie de notre commentaire; les points qui nous restent à discuter feront le sujet de la seconde partie.

---

# COMMENTARIUS

IN SOMNIUM SCIPIONIS.

---

## LIBER SECUNDUS.

---

- I. Concentum quemdam effici motu cœlestium corporum, et quomodo ratio ejus concentus a Pythagora sit deprehensa : tum qui numeri apti sint consonantibus musicis, quotque consonantiæ sint.

SUPERIORE commentario, Eustathi, luce mihi dilectior fili, usque ad stelliferæ sphæræ cursum et subjectarum septem sermo processerat; nunc jam de musica earum modulatione disputetur. « Quis hic, inquam, quis est qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? — Hic est, inquit, ille qui intervallis disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium efficitur, et acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit : nec enim silentio tanti motus incitari possunt, et natura fert ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitator, acute excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus : nam terra, nona immobilis manens, ima sede semper hæret, complexa mundi medium locum. Illi autem octo

---

# COMMENTAIRE

SUR LE SONGE DE SCIPION.

---

## LIVRE SECOND.

---

- I. De l'harmonie produite par le mouvement des corps célestes, et des moyens qu'employa Pythagore pour découvrir les rapports des sons de cette harmonie : des valeurs numériques qui répondent aux consonnances musicales, et du nombre de ces consonnances.

EUSTATHE, ô mon fils qui m'êtes plus cher que la vie, rappelez-vous que, dans la première partie de notre commentaire, nous avons traité des révolutions de la sphère étoilée et des sept autres corps inférieurs ; maintenant c'est leur modulation harmonique qui va nous occuper. « Quelle est, dis-je, quelle est cette harmonie, si forte et si douce, qui remplit mes oreilles ? — C'est, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement même des sphères, et dont les tons aigus, tempérés par les tons graves, produisent régulièrement des accords variés : car de si grands mouvements ne peuvent s'effectuer en silence, et la nature veut que les sons graves retentissent à l'une des extrémités, et les sons aigus à l'autre. Ainsi, le ciel des étoiles fixes, le plus élevé, le plus rapide, rend un son aigu et précipité ; et le dernier, celui de la lune, un son des plus graves : car la terre, fixée au neuvième et dernier rang, où elle occupe le centre du monde, reste à jamais immobile. Les huit autres sphères, qui

cursus, in quibus eadem vis est modorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos : qui numerus rerum omnium fere nodus est. Quod docti homines nervis imitati atque cantibus, aperuerunt sibi reditum in hunc locum. »

Exposito sphærarum ordine, motuque descripto quo septem subjectæ in contrarium cœlo feruntur, consequens est ut, qualem sonum tantarum molium impulsus efficiat, hic requiratur : ex ipso enim circumductu orbium sonum nasci necesse est, quia percussus aer ipso interventu ictus vim de se fragoris emittit, ipsa cogente natura ut in sonum desinat duorum corporum violenta collisio. Sed is sonus, qui ex qualicumque aeris ictu nascitur, aut dulce quiddam in aures et musicum deferret, aut ineptum et asperum sonat. Nam, si ictum observatio numerorum certa moderetur, compositum sibi que consentiens modulamen editur ; at, quum increpat tumultuaria et nullis modis gubernata collisio, fragor turbidus et inconditus offendit auditum. In cœlo autem constat nihil fortuitum, nihil tumultuarium provenire ; sed universa illic divinis legibus et stata ratione procedere. Ex his inexpugnabili ratiocinatione collectum est, musicos sonos de sphærarum cœlestium conversione procedere, quia et sonum ex motu fieri necesse est, et ratio, quæ divinis inest, fit sono causa modulaminis.

Hoc Pythagoras primus omnium Graiæ gentis hominum mente concepit, et intellexit quidem compositum quiddam de sphæris sonare ' propter necessitatem rationis, quæ a cœlestibus non recedit ; sed quæ esset illa ratio,

ont la même portée, produisent sept accords distincts : et le nombre septénaire est le nœud de presque toutes choses. Les hommes qui ont su imiter cette harmonie avec la lyre et la voix, se sont frayé le retour vers ces lieux. »

Nous avons exposé l'ordre des sphères, et décrit le mouvement rétrograde des sept planètes, en opposition à celui du ciel; pour être conséquent, nous devons ici rechercher quelle est la nature des sons produits par l'impulsion de ces masses puissantes : car de la course circulaire de ces orbes doit nécessairement naître un son, parce que l'air, frappé par le contre-coup qu'il reçoit, fait retentir un bruit éclatant, la nature voulant toujours qu'il résulte un son du choc violent de deux corps. Mais ce son, qui est l'effet d'une commotion quelconque de l'air, transmet à l'oreille quelque chose de doux et d'harmonieux, ou de rude et de discordant. Si la percussion a lieu d'après un rythme déterminé, la répercussion donne une mélodie parfaite en tout point; mais si le mouvement de vibration est brusque et sans aucun mode régulier, un bruit confus et rauque affecte l'ouïe d'une manière désagréable. Or, il est certain que, dans le ciel, rien ne se fait brusquement et au hasard; mais là tout procède par des lois divines, par des règles bien précises. Des preuves incontestables établissent donc que la révolution des sphères célestes produit des sons harmonieux, puisque le son est la suite obligée du mouvement, et que l'harmonie des sons provient de l'ordre qui règne dans le ciel.

Pythagore est le premier de tous les Grecs qui ait compris, qui ait deviné que les sphères devaient avoir cette propriété harmonique, à cause du mouvement régulier qui préside aux corps célestes; mais il lui était assez difficile de pénétrer le secret de cette harmonie, et



vel quibus observanda modis, non facile deprehendebat : quumque eum frustra tantæ tamque arcanæ rei diuturna inquisitio fatigaret, fors obtulit quod cogitatio alta non reperit. Quum enim casu præteriret in publico fabros ignitum ferrum ictibus mollientes, in aures ejus malleorum soni certo sibi respondentes ordine repente ceciderunt, in quibus ita gravitati acumina consonabant, ut utrumque ad audientis sensum stata dimensione remearet, et ex variis impulsibus unum sibi consonans nasceretur. Hic, occasionem sibi oblatam ratus deprehendendi oculis et manibus quod olim cogitatione quærebat, fabros adit, et imminens operi curiosius intuetur annotans sonos qui de singulorum lacertis conficiebantur. Quos quum ferientium viribus adscribendos putaret, jubet ut inter se malleolos mutant : quibus mutatis, sonorum diversitas ab hominibus recedens malleolos sequebatur. Tunc omnem curam ad pondera eorum examinanda vertit : quumque sibi diversitatem ponderis quod habebatur in singulis, annotasset, aliis ponderibus in majus minusve excedentibus fieri malleos imperavit, quorum ictibus soni nequaquam prioribus similes nec ita sibi consonantes exaudiebantur : tunc animadvertit, concordiam vocis lege ponderum provenire ; collectisque omnibus numeris quibus consentiens sibi diversitas ponderum continebatur, ex malleis ad fides vertit examen ; et intestina ovium vel boum nervos tam variis ponderibus illigatis tetendit, qualia in malleis fuisse didicerat : talisque ex his con-

les rapports des sons entre eux : il s'épuisait vainement à chercher, jour et nuit, la cause de ce profond mystère, lorsqu'une circonstance fortuite lui offrit ce que de longues méditations n'avaient pu encore lui révéler. Il passait par hasard devant une forge dont les ouvriers étaient en train de battre un fer chaud, lorsque tout à coup ses oreilles sont frappées par des sons proportionnels, et qui observent si bien la transition du grave à l'aigu, que chacun des deux tons revient ébranler l'ouïe à des temps toujours égaux, de sorte que ces diverses consonnances forment un tout parfaitement harmonique. Saisissant alors l'occasion qui se présente de découvrir par l'ouïe et par le toucher, ce qu'il cherchait autrefois par la pensée, il aborde les forgerons, suit avec l'attention la plus scrupuleuse tous les procédés du travail, et note les sons que produisaient les coups de chaque ouvrier. Comme il croit d'abord que la différence d'intensité des sons était le résultat des forces de chaque individu, il engage les ouvriers à échanger leurs marteaux : l'échange fait, malgré la différence des bras qui soulèvent les mêmes marteaux, les mêmes sons se répètent. Dès lors, il dirige toutes ses observations sur la pesanteur relative des marteaux : il prend note de leur poids, et en fait confectionner d'autres qui, soit en plus, soit en moins, diffèrent des premiers; mais les sons renvoyés par les coups des derniers marteaux étaient loin de ressembler à ceux qu'avait produits le choc des premiers, et leurs accords n'étaient qu'imparfaits. Pythagore en conclut que l'harmonie parfaite suit la loi des poids; il rassembla donc tous les nombres que peuvent former des poids inégaux, mais proportionnels, et de l'examen des marteaux il passa à celui des cordes sonores; une corde faite d'intestins de brebis ou de nerfs de bœuf fut tendue par lui avec des poids différents, et dont le nombre égalait celui des divers marteaux : l'accord de

centus evenit, qualem prior observatio non frustra animadversa promiserat, adjecta dulcedine quam natura fidium sonora præstabat.

Hic Pythagoras, tanti secreti compos, deprehendit numeros ex quibus soni sibi consoni nascerentur, adeo ut fidibus sub hac numerorum observatione compositis, certæ certis, aliæque aliis convenientium sibi numerorum concordia tenderentur, ut una impulsu plectro, alia, licet longe posita, sed numeris conveniens, simul sonaret. Ex omni autem innumera varietate numerorum pauci et numerabiles inventi sunt qui sibi ad efficiendum musicam convenirent. Sunt autem hi sex omnes : epitritus, hemiolius, duplaris, triplaris, quadruplus et epogdous.

Et est epitritus, quum de duobus numeris major habet totum minorem et insuper ejus tertiam partem, ut sunt quatuor ad tria : nam in quatuor sunt tria, et tertia pars trium, id est unum; et is numerus est vocatus epitritus : deque eo nascitur symphonia quæ appellatur *διὰ τεσσάρων*.

Hemiolius est, quum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus medietatem, ut sunt tria ad duo : nam in tribus sunt duo et media pars eorum, id est unum; et ex hoc numero, qui hemiolius dicitur, nascitur symphonia quæ appellatur *διὰ πέντε*.

Duplaris numerus est, quum de duobus numeris minor bis in majore numeratur, ut sunt quatuor ad duo; et ex hoc duplari nascitur symphonia cui nomen est *διὰ πᾶσάν*.

ces sons réalisa les espérances que ses premières observations lui avaient fait concevoir, et offrit, en outre, cette douceur qui est l'effet naturel des cordes sonores.

Maître d'une si précieuse découverte, il put, dès ce moment, saisir les rapports des intervalles musicaux, et modifier, d'après eux, les divers degrés de grosseur, de longueur et de tension de ses cordes, en sorte que le mouvement de vibration imprimé à l'une d'elles vint se communiquer à telle autre assez loin de la première, mais en rapport de consonnance avec elle. Toutefois, dans cette infinité d'intervalles qui sont susceptibles de diviser les sons, il y en a seulement un très-petit nombre qui servent à former des accords. On n'en compte que six, qui sont : l'épitríte, l'hémiole, le rapport double, triple, quadruple et l'épogdoade.

L'épitríte exprime la valeur de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son tiers, ou qui sont entre elles comme quatre est à trois : de l'épitríte résulte la consonnance appelée *diatesaron*.

L'hémiole a le même rapport que deux nombres dont le plus grand renferme le plus petit une fois, plus sa moitié : telle est la raison de trois à deux ; de l'hémiole naît la consonnance nommée *diapentès*.

Le rapport double est celui de deux quantités dont l'une contient l'autre deux fois, ou qui sont entre elles comme quatre est à deux ; le rapport double donne la consonnance appelée *diapason*.

Triplaris autem quum de duobus numeris minor ter in maiore numeratur, ut sunt tria ad unum; et ex hoc numero symphonia procedit quæ dicitur διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε.

Quadruplus est, quum de duobus numeris minor quater in maiore numeratur, ut sunt quatuor ad unum; qui numerus facit symphoniam quam dicunt δις διὰ πασῶν.

Epogdous est numerus qui intra se habet minorem et insuper ejus octavam partem, ut novem ad octo; quia in novem et octo sunt et insuper octava pars eorum, id est unum; hic numerus sonum parit quem tonon musici vocaverunt. Sonum vero tono minorem veteres quidem semitonium vocitare voluerunt; sed non ita accipiendum est, ut dimidius tonus putetur, quia nec semivocalem in litteris pro medietate vocalis accipimus. Deinde tonus per naturam sui in duo dividi sibi æqua non poterit: quum enim ex novenario numero constet, novem autem nunquam æqualiter dividantur, tonus in duas dividi medietates recusat. Sed semitonium vocaverunt sonum tono minorem: quem tam parvo distare a tono deprehensum est, quantum hi duo numeri inter se distant, id est ducenta quadraginta tria, et ducenta quinquaginta sex. Hoc semitonium pythagorici quidem veteres diesin nominabant; sed sequens usus sonum semitonio minorem diesin constituit nominandum. Plato semitonium limma vocitavit.

Sunt igitur symphoniæ quinque, id est διὰ τεσσαρῶν, διὰ πέντε, διὰ πασῶν, διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε, καὶ δις διὰ

Le rapport triple est celui de deux quantités dont la plus grande renferme trois fois la plus petite, ou qui sont l'une à l'autre comme trois est à un ; le rapport triple produit la consonnance nommée *diapason* et *diapentès*.

Le rapport quadruple a lieu lorsque, de deux nombres, le plus petit se compte quatre fois dans le plus grand : tels sont entre eux quatre et un ; le rapport quadruple a pour résultat le *double diapason*.

L'épogdoade est le rapport de deux valeurs numériques dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son huitième : par exemple, comme neuf est à huit ; l'épogdoade fait naître la consonnance que les musiciens appellent ton. Il est encore un son inférieur au ton, et qu'il a plu aux anciens de nommer demi-ton ; mais n'allons pas croire pour cela qu'il soit la moitié du ton, car il n'y a pas plus de demi-ton réel que de demi-voyelle. D'ailleurs, le ton, par sa nature, ne saurait se diviser en deux parties égales, puisqu'il a pour base le nombre neuf, dont les deux moitiés ne peuvent être deux entiers : ainsi le ton se refuse à donner deux demi-tons. Ce son, appelé demi-ton dès le principe, est au ton comme deux cent quarante-trois est à deux cent cinquante-six. C'était le diésis des premiers pythagoriciens ; à présent on nomme diésis un son qui est moindre que le demi-ton. Ce dernier, Platon l'appelle *limma*.

Il y a donc cinq consonnances musicales, savoir : le diatessaron, le diapentès, le diapason, le diapason et

πασῶν. Sed hic munus symphoniarum ad musicam pertinet, quam vel flatus humanus intendere vel capere potest humanus auditus; ultra autem se tendit harmoniæ cœlestis accessio, id est usque ad quater διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε. Nunc interim de his quas nominavimus, disseramus. Symphonia diatessaron constat de duobus tonis et semitonio; ut minutias, quæ in additamento sunt, relinquamus, ne difficultatem creemus; et fit ex epitrito. Diapente constat ex tribus tonis et hemitonio; et fit de hemiolio. Diapason constat de sex tonis; et fit de duplari. Verum διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε constat ex novem tonis et hemitonio, et fit de triplari numero. Dis autem diapason continet tonos duodecim, et fit ex quadruplo.

---

II. Plato quem in modum animam mundi ex numeris fabricatam esse docuerit; et quod hinc etiam probari possit concentum quendam esse cœlestium corporum.

Hinc Plato postquam et Pythagoricæ successione doctrinæ, et ingenii proprii divina profunditate cognovit nullam esse posse sine his numeris jugabilem competentiam: in *Timæo* suo mundi animam per istorum numerorum contextionem ineffabili providentia Dei fabricatoris instituit. Cujus sensus, si huic operi fuerit appositus, plurimum nos, ad verborum Ciceronis quæ circa disciplinam musicæ videntur obscura, intellectum juvabit. Sed ne quod in patrocinium alterius expositionis adhibetur, ipsum per se difficile credatur, pauca

le diapentès, et le double diapason. Tel est, en musique, le nombre des intervalles que peut parcourir la voix de l'homme, ou que son oreille peut saisir; mais l'harmonie céleste a une tout autre portée, puisqu'elle donne quatre fois le diapason et le diapentès. Revenons maintenant aux cinq accords désignés plus haut. Le diatessaron consiste en deux tons et en un demi-ton; nous laissons de côté les tiers et les quarts de ton, pour ne pas multiplier les difficultés; le diatessaron résulte de l'épitríte. Le diapentès consiste en trois tons et en un demi-ton; il provient de l'hémiole. Le diapason a six tons; il est né du rapport double. Pour ce qui regarde le diapason et le diapentès, composé de neuf tons et d'un demi-ton, nous en sommes redevables au rapport triple. Enfin, le double diapason, qui contient douze tons, est le résultat du rapport quadruple.

---

II. Suivant quelle proportion, d'après le système de Platon, Dieu employa les nombres dans l'organisation de l'âme du monde, cette preuve assez évidente de l'harmonie des corps célestes.

Lorsqu'à la doctrine des nombres de l'école pythagoricienne Platon eut ajouté les créations profondes de son propre génie, il reconnut que, sans les nombres, il ne pouvait exister d'accord parfait : aussi admit-il en principe, dans son *Timée*, que l'ineffable providence du Dieu créateur avait formé l'âme du monde du mélange de ces quantités numériques. Le développement de son opinion, appliqué à cet ouvrage, nous facilitera beaucoup l'intelligence des expressions assez obscures de Cicéron relativement à la théorie de la musique. Et pour qu'on ne dise pas que le commentaire offre lui-même autant de difficultés que le texte qu'il prétend éclaircir, notre devoir est de faire précéder l'un et l'autre.



nobis præmittenda sunt, quæ simul utriusque intelligentiam faciant lucidiorem.

Omne solidum corpus trina dimensione distenditur : habet enim longitudinem, latitudinem, profunditatem ; nec potest inveniri in quolibet corpore quarta dimensio, sed his tribus omne corpus solidum continetur. Geometræ tamen alia sibi corpora proponunt, quæ appellant mathematica, cogitationi tantum subjicienda, non sensui. Dicunt enim, punctum corpus esse individuum, in quo neque longitudo, neque latitudo, neque altitudo deprehendatur : quippe quod in nullas partes dividi possit. Hoc protractum efficit lineam, id est, corpus unius dimensionis; longum est enim sine lato, sine alto; et duobus punctis ex utraque parte solam longitudinem terminantibus continetur. Hanc lineam si geminaveris, alterum mathematicum corpus efficies, quod duabus dimensionibus æstimatur longo latoque; sed alto caret (et hoc est quod apud illos superficies vocatur). Punctis autem quatuor continetur, id est per singulas lineas binis. Si vero hæ duæ lineæ fuerint duplicatæ, ut subjectis duabus duæ superponantur, adjicietur profunditas; et hinc solidum corpus efficietur, quod sine dubio octo angulis continebitur : quod videmus in tesserâ, quæ Græco nomine cubus vocatur.

His geometricis rationibus applicatur natura numerorum; et *μονὰς* punctum putatur, quia sicut punctum corpus non est, sed ex se facit corpora : ita monas numerus esse non dicitur, sed origo numerorum. Primus

tre de quelques propositions de nature à répandre sur eux de la clarté.

Tout corps solide a trois dimensions : longueur , largeur , hauteur ou profondeur ; et l'on ne saurait en trouver une quatrième dans aucun corps. Cependant les géomètres reconnaissent d'autres grandeurs, qu'ils nomment mathématiques, et que l'entendement seul peut saisir, parce qu'elles ne tombent point sous les sens. Le point, disent-ils, est une quantité qui n'a pas de parties; il est indivisible, et n'a conséquemment aucune des trois dimensions. Le point prolongé constitue la ligne, qui a seulement la dimension de longueur, sans réunir les deux autres: elle est terminée par deux points. Si vous tirez une deuxième ligne à côté de la première, vous aurez une quantité mathématique de deux dimensions, longueur et largeur, celle que les géomètres appellent surface. Elle est terminée par quatre points, c'est-à-dire que deux points limitent chacune de ses extrémités. Si vous doublez ces deux lignes, ou si vous placez deux autres lignes au-dessus d'elles, vous aurez une grandeur qui réunira les trois dimensions; ce sera un corps solide terminé indubitablement par huit angles : tel est le dé à jouer, que les Grecs désignent sous le nom de cube.

La nature des nombres est applicable à ces abstractions de la géométrie; la monade, par exemple, ressemble assez au point mathématique, qui, sans avoir d'étendue, fait naître cependant des substances étendues : ainsi la monade n'est pas un nombre, mais elle

ergo numerus in duobus est; qui similis est lineæ de puncto sub gemina puncti terminatione productæ. Hic numerus, *duo*, geminatus de se efficit quatuor, ad similitudinem mathematici corporis quod sub quatuor punctis longo latoque distenditur. Quaternarius quoque ipse geminatus octo efficit; qui numerus solidum corpus imitatur: sicut duas lineas diximus duabus superpositas octo angulorum dimensione integram corporis soliditatem creare, et hoc est quod apud geometras dicitur, bis bina bis corpus esse jam solidum. Ergo a pari numero accessio usque ad octo soliditas est corporis; ideo inter principia huic numero plenitudinem deputavit.

Nunc oportet ex impari quoque numero quemadmodum idem efficiatur inspicere; et quia tam paris quam imparis numeri monas origo est, ternarius numerus prima linea esse credatur. Hic triplicatus novenarium numerum facit, qui et ipse quasi de duabus lineis longum latumque corpus efficit; sicut quaternarius secundum de paribus efficit: item novenarius triplicatus tertiam dimensionem præstat: et ita a parte imparis numeri in viginti septem, quæ sunt ter terna ter, solidum corpus efficitur, sicut in numero pari bis bina bis, qui est octonarius, soliditatem creavit. Ergo ad efficiendum utrobique solidum corpus monas necessaria est, et sex alii numeri, id est terni, a pari et impari; a pari quidem, duo, quatuor, octo; ab impari autem, tria, novem, viginti septem.

*Timæus* igitur Platonis in fabricanda mundi anima

est l'origine des nombres. Deux est donc la première quantité numérique, et il représente la ligne née du point, et que deux points terminent. Ce nombre deux, ajouté à lui-même, forme le nombre quatre, qui rappelle la surface à deux dimensions et limitée par quatre points. Si vous doublez quatre, vous aurez le nombre huit, susceptible d'être assimilé au corps solide, qui se compose, comme nous l'avons dit, de deux lignes surmontées de deux autres lignes, et terminées par huit angles : c'est ce qui fait dire aux géomètres qu'il suffit de doubler le double deux pour obtenir un solide. Deux produit donc un corps, lorsque ses additions successives atteignent huit ; aussi est-il placé au premier rang des nombres pleins et parfaits.

Il faut examiner maintenant comment le nombre impair parvient aussi à donner un solide ; comme la monade est tout à la fois le principe des nombres pairs et impairs, on compare le nombre trois à la première ligne. Si vous triplez trois, vous avez pour résultat le nombre neuf, qui correspond à deux lignes réunies, et figure l'étendue en longueur et en largeur ; il en est de même de quatre, le second des nombres pairs : neuf multiplié par trois engendre la troisième dimension, ou la hauteur : ainsi vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres impairs, comme huit, produit de deux multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres pairs. Il s'ensuit donc que la composition de ces deux corps solides exige le concours de la monade et de six autres nombres, dont trois pour le solide pair, savoir deux, quatre et huit, et trois pour le solide impair, je veux dire trois, neuf et vingt-sept.

Platon, qui, dans le *Timée*, nous explique le dessein

consilium divinitatis enuntians ait, illam per hos numeros fuisse contextam, qui et a pari et ab impari cubum, id est perfectionem soliditatis efficiunt: non quia aliquid significaret illam habere corporeum, sed ut possit universitatem animando penetrare, et mundi solidum corpus implere, per numeros soliditatis effecta est. Nunc ad ipsa Platonis verba veniamus; nam quum de Deo animam mundi fabricante loqueretur, ait: « Primam ex omni fermento partem tulit; hinc sumpsit duplam partem prioris; tertiam vero secundæ hemioliam sed primæ triplam, et quartam duplam secundæ, quintam tertiæ triplam, sextam primæ octavam, et septimam vicies septies a prima multiplicatam. Post hoc, spatia quæ inter duplos et triplos numeros habebant, insertis partibus adimplebat, ut binæ medietates singula spatia colligarent; ex quibus vinculis hemiolii, et epitriti, et epogdoi nascebantur. »

Hæc Platonis verba ita a nonnullis excepta sunt, ut primam partem monada crederent; secundam, quam dixi duplam prioris, dualem numerum esse confiderent; tertiam, ternarium numerum, qui ad duo hemiolius est, ad unum triplus; et quartam, quatuor, qui ad secundum, id est ad duo duplus est; quintam, novenarium, qui ad tertium, id est ad tria triplus est; sextam autem octonarium, qui primum octies continet; at vero pars septima in viginti et septem fuit; quæ faciunt, ut diximus, augmentum tertium imparis numeri. Alternis saltibus enim, ut animadvertere facile est, processit illa

de la divinité en procédant à la formation de l'âme universelle, dit qu'elle est la contexture des deux premiers cubes, l'un pair et l'autre impair, tous deux solides parfaits : non pas qu'il veuille faire entendre par là que cette âme a quelque chose de corporel, mais seulement qu'elle offre toute la consistance nécessaire pour pénétrer de sa substance l'universalité des êtres et la masse entière du monde. Citons maintenant les paroles mêmes de Platon à ce sujet : « Dieu, dit-il, prit d'abord une première quantité sur tout le firmament, puis une seconde qui formait le double de la première; ensuite une troisième, l'hémiole de la seconde et le triple de la première; la quatrième était le double de la seconde; la cinquième était le triple de la troisième; la sixième renfermait huit fois la première, et la septième la renfermait vingt-sept fois. Après cela, pour combler le vide que laissaient entre eux les nombres doubles et triples, il remplissait les intervalles par deux termes moyens qui devaient unir les deux extrêmes, et faire naître de cet enchaînement les rapports de l'hémiole, de l'épitríte et de l'épogdoade. »

Quelques-uns expliquent de la manière suivante ces paroles de Platon : la première partie, dans leur opinion, est la monade; la seconde, celle que j'ai dite le double de la première, est pour eux positivement le nombre deux; la troisième est le nombre ternaire, hémiole de deux, et triple de l'unité; la quatrième, le nombre quaternaire, double de deux; la cinquième, le nombre neuf, triple de trois; la sixième, le huitième nombre, qui contient huit fois l'unité; la septième enfin, le nombre vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même. On peut voir aisément que, dans ce mélange, on procède alternativement du nombre impair au nombre pair : après la monade, qui réunit le pair et l'impair, vient deux, premier pair; puis trois,

contextio : ut post monadem, quæ et par et impar est, primus par numerus poneretur, id est duo; deinde sequeretur primus impar, id est tria; quarto loco secundus par, id est quatuor; quinto loco secundus impar, id est novem; sexto loco tertius par, id est octo; septimo loco tertius impar, id est viginti et septem : ut, quia impar numerus mas habetur, et par femina, ex pari et impari, id est ex mari et femina, nasceretur quæ erat universa paritura, et ad utriusque soliditatem usque procederet quasi solidum omne penetratura. Deinde ex his numeris fuerat componenda qui soli continent jugabilem competentiam, quia omni mundo ipsa erat jugabilem præstatura concordiam. Nam duo ad unum dupla sunt; de duplo autem diapason symphoniam nasci jam diximus; tria vero ad duo hemiolium numerum faciunt, hinc oritur diapente; quatuor ad tria epitritus numerus est; ex hoc componitur diatessaron; item quatuor ad unum in quadrupli ratione censentur; ex quo symphonia disdiapason nascitur.

Ergo mundi anima, quæ ad motum hoc quod videmus universitatis corpus impellit, contexta numeris musicam de se creantibus concinentiam, necesse est ut sonos musicos de motu quem proprio impulsa præstat, efficiat; quorum originem in fabrica suæ contextionis invenit : ait etenim Plato, ut supra retulimus, auctorem animæ Deum, post numerorum inter se imparium contextionem, hemiolis, epitritis, et epogdois, et limmate hiantia intervalla supplesse.

premier impair ; ensuite quatre , second pair , suivi de neuf , second impair , qui précède huit , troisième pair , que suit vingt-sept , troisième impair : car le nombre impair étant mâle , et le nombre pair femelle , tous deux devaient concourir à la formation d'une substance chargée de produire tous les êtres ; tous deux devaient avoir la solidité la plus grande pour communiquer à cette substance la force de pénétrer tous les corps solides. Il fallait encore qu'elle fût formée des nombres qui seuls peuvent donner un accord parfait , puisqu'elle était destinée à entretenir l'harmonie dans le monde entier. Or , nous avons dit que le rapport de deux à un produit le diapason ou l'octave ; celui de trois à deux , ou l'hémiole , a pour résultat le diapentès ou la quinte ; la raison de quatre à trois , qui est l'épitríte , fait naître le diatessaron ou la quarte ; enfin , la raison de quatre à un , appelée quadruple , engendre le double diapason ou la double octave.

Ainsi l'âme universelle , dont le mouvement donne l'impulsion à tous les corps de la nature que nous voyons se mouvoir ; cette âme , essentiellement formée de nombres harmoniques , doit de toute nécessité produire une harmonie , dont le principe est en elle-même , puisqu'en la composant de nombres respectivement inégaux , Dieu , comme Platon vient de nous le dire , combla par des hémioles , des épitrítes , des épogdoades et le limma , les vides que laissaient entre elles les quantités numériques.



Ideo doctissime Tullius in verbis suis ostendit Platonici dogmatis profunditatem : « Quis hic , inquam , quis est , qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus ? — Hic est , inquit , ille qui intervallis disjunctus imparibus , sed tamen pro rata parte ratione distinctis , impulsu et motu ipsorum orbium efficitur. »

Vides ut intervalla commemorat , et hæc inter se imparia esse testatur , nec diffitetur rata ratione distincta : quia , secundum *Timæum* Platonis , imparium inter se intervalla numerorum , ratis ad se numeris , hemioliis scilicet , epitritis , et epogdois hemitoniisque distincta sunt , quibus omnis canora ratio continetur.

Hinc enim animadvertitur , quia hæc verba Ciceronis nunquam profecto ad intellectum paterent , nisi hemioliorum , epitritorum et epogdoorum ratione præmissa , quibus intervalla numerorum distincta sunt , et nisi Platoniciis numeris quibus mundi anima est contexta patefactis , et ratione præmissa cur ex numeris musicam creantibus anima intexta sit. Hæc enim omnia et causam mundani motus ostendunt , quem solus animæ præstat impulsus , et necessitatem musicæ concinentiæ , quam motui a se facto inserit anima innatam sibi ab origine.

---

III. Aliis præterea indiciis ac rationibus concentum illum motuum cœlestium posse ostendi : quodque intervalla ea quæ esse in anima ratione sola intelliguntur , revera in ipso mundi corpore deprehendantur.

Hinc Plato in *Republica* sua , quum de sphærarum cœlestium volubilitate tractaret , singulas ait sirenas

La profondeur du dogme platonicien est donc très-savamment exposée dans ces paroles de Cicéron : « Quelle est, dis-je, quelle est cette harmonie si forte et si douce qui remplit mes oreilles ? — C'est, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement même des sphères. »

Observez que Cicéron fait mention des intervalles, et qu'après avoir posé en principe qu'ils sont inégaux entre eux, il a soin d'ajouter que leur différence a lieu suivant des rapports bien précis : il partage donc l'idée du *Timée* de Platon, qui rapproche ces intervalles inégaux par des quantités proportionnelles, comme des hémioles, des épitrites, des épogdoades et des demi-tons, qui forment la base du système harmonique.

On doit voir, à présent, qu'il serait impossible de bien saisir la valeur des expressions de Cicéron, si nous n'avions donné préalablement l'explication des rythmes musicaux, dont nous venons de parler, et celle des nombres, qui, suivant Platon, concoururent à former l'âme du monde ; nous devons aussi faire connaître pourquoi cette âme a été organisée avec des quantités harmoniques. Car tous ces développements nous montrent la cause du mouvement universel produit par la seule impulsion de l'âme, et la nécessité d'un résultat immédiat d'accords harmonieux, puisque cette harmonie est inhérente à l'essence même du principe moteur.

---

III. Il est possible encore d'établir par d'autres témoignages, par d'autres preuves, la nécessité de l'harmonie des sphères célestes : les intervalles des sons, que l'entendement seul peut apprécier, relativement à l'âme du monde, sont susceptibles d'être calculés matériellement dans le corps même de l'univers.

C'est l'harmonie des orbes célestes qui a fait dire à Platon, dans le passage de sa *République* où il traite de

singulis orbibus insidere, significans, sphaerarum motu tantum numinibus exhiberi: nam siren dea canens Græco intellectu valet. Theologi quoque novem Musas, octo sphaerarum musicos cantus, et unam maximam continentiam, quæ confit ex omnibus, esse voluere. Unde Hesiodus in *Theogonia* sua octavam musam Uraniam vocat: quia post septem vagas, quæ subjectæ sunt, octava stellifera sphaera superposita proprio nomine cœlum vocatur; et, ut ostenderet nonam esse maximam, quam conficit sonorum concors universitas, adjecit:

Καλλιόπη θ' ἣ δὴ προφερεστάτη ἐστὶν ἀπασίων,  
(*Deorum generatio. v. 79.*)

ex nomine ostendens ipsam vocis dulcedinem nonam musam vocari (nam Καλλιόπη optimæ vocis Græca interpretatio est); et, ut ipsam esse quæ confit ex omnibus, pressius indicaret, assignavit illi universitatis vocabulum, videlicet, ἣ δὴ προφερεστάτη ἀπασίων. Nam et Apollinem ideo Μουσηγέτην vocant, quasi ducem et principem orbium ceterorum, ut ipse Cicero refert, « Dux et princeps, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio. »

! Musas esse mundi cantum etiam sciunt qui eas Camenas, quasi canenas a canendo dixerunt.) Ideo canere cœlum etiam theologi comprobantes, sonos musicos sacrificiis adhibuerunt; qui apud alios lyra vel cithara, apud nonnullos tibiis, aliisve musicis instrumentis, fieri solebant. In ipsis quoque hymnis deorum per stropham et antistropham metra canoris versibus adhibebantur;

la rapidité du mouvement circulaire des sphères, que sur chacune d'elles siège une sirène dont le chant réjouit les dieux : car, en grec, le mot sirène signifie déesse qui chante. Les théologiens ont voulu voir aussi dans les neuf Muses le symbole des huit symphonies qu'exécutent les huit globes du ciel, et une neuvième symphonie modèle que produit la réunion des huit autres. Voilà pourquoi Hésiode, dans sa *Théogonie*, donne le nom d'Uranie à la huitième muse : car la sphère stellaire, qui domine les sept sphères mobiles, est le ciel proprement dit ; et pour nous faire voir qu'il en existe une neuvième, chef-d'œuvre incomparable, parce qu'elle est le résultat de l'universalité des harmonies, il ajoute :

« Calliope est l'ensemble de toutes les perfections musicales. »

Par ce nom de Calliope, qui, dans la langue grecque, veut dire très-belle voix, Hésiode donne à entendre qu'une voix mélodieuse est la neuvième des muses ; et pour indiquer, d'une manière plus expressive, que cette muse est un tout harmonique par excellence, il la nomma l'ensemble de toutes les perfections musicales. C'est par suite de cette idée qu'Apollon a été appelé Musagète, ou le guide des Muses, le prince des astres, parce qu'il est, comme dit Cicéron, « Chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde. »

Que les muses signifient l'harmonie des sphères, c'est ce que savent très-bien ceux qui leur ont donné le titre de Camènes, douces chanteuses. Les théologiens mirent en vogue cette opinion de la musique céleste, qu'ils cherchèrent à reproduire dans les sacrifices ; chez certains peuples, on s'accompagnait avec la lyre ou la cithare ; chez quelques nations, avec la flûte ou autres instruments à vent. Les hymnes en l'honneur des dieux étaient des stances que l'on nommait strophes et anti-

ut per stropham rectus orbis stelliferi motus, per antistropham diversus vagarum regressus prædicaretur. Ex quibus duobus motibus primus in natura hymnus dicandus Deo sumpsit exordium.

Mortuos quoque ad sepulturam prosequi oportere cum cantu plurimarum gentium vel regionum instituta sanxerunt, persuasione hac, quia post corpus animæ ad originem dulcedinis musicæ, id est ad cœlum, redire credantur. Nam ideo in hac vita omnis anima musicis sonis capitur<sup>2</sup>, ut non soli qui sunt habitu cultiores, verum universæ quoque barbaræ nationes cantus, quibus vel ad ardorem virtutis animentur, vel ad mollitiem voluptatis resolvantur, exerçant : quia anima in corpus defert memoriam musicæ cujus in cœlo fuit conscia, et ita delinimentis canticis occupatur, ut nullum sit tam immitte, tam asperum pectus quod non oblectamentorum talium teneatur affectu. Hinc æstimo et Orphei vel Amphionis fabulam, quorum alter animalia ratione carentia, alter saxa quoque trahere cantibus ferebantur, sumpsisse principium : quia primi forte gentes, vel sine rationis cultu barbaras, vel saxi instar nullo affectu mobiles, ad sensum voluptatis canendo traxerunt. Ita denique omnis habitus animæ cantibus gubernatur, ut et ad bellum progressui, et item receptui canatur, cantu et excitante et rursus sedante virtutem : « dat somnos adimitque ; » nec non cūras et immittit et retrahit : iram suggerit, clementiam suadet,

strophes ; la strophe représentait le mouvement direct de l'orbe stellifère ; l'antistrophe , le mouvement contraire des étoiles errantes. Et ce fut pour célébrer ce double mouvement , que l'on adressa , dans la nature , le premier hymne à la Divinité.

Le chant faisait également partie des solennités funèbres dans certaines contrées et chez plusieurs peuples , dont les législateurs étaient persuadés qu'en sortant du corps , l'âme retournait à la source première de toute mélodie , c'est-à-dire au ciel. Car si , dans ce monde , nous voyons que tous les êtres animés sont sensibles aux charmes de la musique ; si elle étend sa puissance sur les nations civilisées , et même sur les hordes barbares , qui ont des chants de guerre pour animer leur ardeur martiale , et des chants plus doux pour appeler toutes les langueurs de la volupté , c'est que l'âme , en descendant ici-bas , rapporte du céleste séjour le souvenir des concerts qu'elle y a entendus , et cette reminiscence agit sur elle avec tant de force , que les cœurs les plus durs et les plus sauvages sont contraints de subir l'influence de l'harmonie. De là , je pense , les allégories mythologiques sur Orphée et sur Amphion , lesquelles nous représentent l'un entraînant au son de sa lyre les animaux les plus féroces , et l'autre , les pierres elles-mêmes : sans doute , parce qu'ils employèrent les premiers la séduction de la poésie et de la musique , pour amollir des peuplades farouches , et jusqu'alors aussi brutes , aussi insensibles que le roc. En effet , l'harmonie exerce sur nos âmes un tel empire , qu'elle donne et le signal du combat et celui de la retraite , qu'elle excite et modère le courage guerrier : « c'est elle encore qui provoque le sommeil et l'insomnie ; » qui fait naître et cesser les inquiétudes ; qui enflamme le courroux et conseille la clémence ; elle guérit même les infirmités du corps : de

corporum quoque morbis medetur: nam hinc est, quod ægris remedia præstantes præcinere dicuntur.

Et, quid mirum si inter homines musicæ tanta dominatio est, quum aves quoque, ut lusciniæ, ut cygni aliæve id genus, cantum veluti quadam disciplina artis exerceant; nonnullæ vero vel aves, vel terrenæ seu aquatiles belluæ, invitante cantu, in retia sponte decurrant; et pastoralis fistula ad pastum progressis quietem imperet gregibus? nec mirum: inesse enim mundanæ animæ causas musicæ, quibus est intexta, prædiximus. Ipsa autem mundi anima viventibus omnibus vitam ministrat.

Hinc hominum pecudumque genus, vitæque volantum,  
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

(Æn. lib. VI, v. 728.)

Jure igitur musica capitur omne quod vivit, quia cœlestis anima, qua animatur universitas, originem sumpsit ex musica.

Hæc dum ad sphæralem motum mundi corpus impellit, sonum efficit, qui intervallis est disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, sicut a principio ipsa contexta est. Sed hæc intervalla, quæ in anima quippe incorporea sola æstimantur ratione, non sensu, quærendum est utrum et in ipso mundi corpore dimensio librata servaverit.

Et Archimedes quidem stadiorum numerum deprehendisse se credidit quibus a terræ superficie luna distaret, et a luna Mercurius, a Mercurio Venus, sol a Ve-

là l'usage d'administrer aux malades des remèdes au son des instruments.

Au reste, rien d'étonnant que la musique exerce sur l'homme un tel empire, lorsqu'on voit les rossignols, les cygnes et d'autres oiseaux mettre dans leur chant une sorte de méthode; lorsque, parmi les animaux qui vivent dans l'air, sur la terre ou sur l'onde, plusieurs se laissent séduire par l'harmonie, et viennent d'eux-mêmes se jeter dans les filets qu'on leur tend; lorsque le chalumeau du berger commande le calme dans le troupeau qu'il mène au paturage : tout cela ne saurait surprendre, car les divers effets de la musique résultent, comme nous l'avons dit plus haut, de l'organisation de l'âme du monde et de ses causes, auxquelles elle se rattache. Or, l'âme universelle donne la vie à tout ce qui respire,

« Aux hommes, aux animaux, aux volatiles et aux monstres divers qui nagent sous les flots de la mer unie comme le marbre. »

Tout, en effet, doit reconnaître la puissance de la musique, puisqu'elle est le principe de l'âme céleste, qui répand l'animation dans l'univers entier.

Tandis qu'elle communique au corps du monde l'impulsion circulaire, de cette communication du mouvement résultent des sons modifiés par des intervalles inégaux, mais qui ont entre eux des rapports certains, positifs, et tels que ceux des nombres qui présidèrent à son organisation. Or, il faut examiner si ces intervalles, que l'entendement seul peut apprécier dans cette substance incorporelle, sont susceptibles, dans le monde matériel, de subir les lois du calcul.

Archimède, il est vrai, crut avoir découvert le nombre de stades qu'il y a de la terre à la lune, de la lune à Mercure, de Mercure à Vénus, de Vénus au



nere, Mars a sole, a Marte Jupiter, Saturnus a Jove. Sed et a Saturni orbe usque ad ipsum stelliferum cœlum omne spatium se ratione emensum putavit; quæ tamen Archimedis dimensio a Platonice repudiata est quasi dupla et tripla intervalla non servans, et statuerunt hoc esse credendum ut, quantum est a terra usque ad lunam, duplum sit a terra usque ad solem; quantumque est a terra usque ad solem, triplum sit a terra usque ad Venerem; quantumque est a terra usque ad Venerem, quater tantum sit a terra usque ad Mercurii stellam; quantumque est ad Mercurium a terra, novies tantum sit a terra usque ad Martem; et quantum a terra usque ad Martem est, octies tantum sit a terra usque ad Jovem; quantumque est a terra usque ad Jovem, septies et vices tantum sit a terra usque ad Saturni orbem.

Hanc Platoniorum persuasionem Porphyrius libris suis inseruit, quibus *Timæi* obscuritatibus nonnihil lucis infudit; aitque eos credere ad imaginem contextionis animæ esse in corpore mundi intervalla, quæ epitritis, hemioliis, et epogdois, hemitoniisque complentur et limmate: et ita provenire concentum, cujus ratio in substantia animæ contexta mundano quoque corpori, quod ab anima movetur, inserta est. Unde ex omni parte docta et perfecta est Ciceronis assertio, qui intervallis imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, cœlestem sonum dicit esse disjunctum.

---

soleil, du soleil à Mars, de Mars à Jupiter, et de Jupiter à Saturne. Il crut aussi que l'analyse lui avait fourni la mesure de l'intervalle qui se trouve entre l'orbe de Saturne et la sphère aplane; mais les platoniciens rejetèrent avec dédain des calculs qui n'admettaient pas de distances en nombre double et triple, et ils établirent comme vérité incontestable que la distance de la terre au soleil est double de celle de la terre à la lune; que la distance de la terre à Vénus est triple de celle de la terre au soleil; que la distance de la terre à Mercure est quadruple de celle de la terre à Vénus; que la distance de la terre à Mars égale neuf fois celle de la terre à Mercure; que la distance de la terre à Jupiter est huit fois celle de la terre à Mars; enfin que la distance de la terre à Saturne représente vingt-sept fois celle de la terre à Jupiter.

Porphyre nous rapporte cette opinion des platoniciens dans un de ses traités qui répand quelque lumière sur les termes assez obscurs du *Timée*; ils sont persuadés, dit-il, que les intervalles qui se trouvent dans le corps du monde correspondent exactement aux nombres qui ont servi à l'organisation de l'âme universelle, et qu'ils sont remplis de même par des épitrites, des hémioles, des épogdoades, des demi-tons et par le limma : de ces proportions, suivant eux, résulte l'harmonie, dont le principe, inhérent à la substance de l'âme, se communique ainsi au corps qu'elle met en mouvement. L'assertion de Cicéron est donc de tout point savante et parfaite de vérité, lorsqu'il dit que le son qui provient du mouvement des sphères est marqué par des intervalles inégaux, mais dont la différence est combinée d'après des calculs exacts.

---

**IV.** Qui fiat ut inter sonos cœlestis illius concentus alius acutior sit, alius gravior : quodnam ibi melodiæ sit genus, et cur sonus ille a nobis non audiatur.

Nunc locus admonet ut de gravitate et acumine sonorum diversitates, quas asserit, revolvamus : « Et natura fert ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent; quam ob causam, summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitatio, acute excitato movetur sono, gravissimo autem hic lunaris atque infimus. » Diximus nunquam sonum fieri nisi aere percusso; ut autem sonus ipse aut acutior aut gravior proferatur, ictus efficit : qui, dum ingens et celer incidit, acutum sonum præstat; si tardior leniorve, graviolem. Indicio est virga, quæ, dum auras percutit, si impulsu cito feriat, sonum acuit; si lentior, gravius ferit auditum. In fidibus quoque idem videmus : quæ, si tractu arctiore tenduntur, acute sonant; si laxiore, gravius. Ergo et superiores orbes, dum pro amplitudine sua impetu grandiore volvuntur, dumque spiritu ut in origine sua fortiore tenduntur, propter ipsam, ut ait, concitatiolem conversionem acute excitato moventur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus : quoniam spiritu ut in extremitate languescente jam volvitur, et, propter angustias quibus penultimus orbis arctatur, impetu leniore convertitur.

Nec secus probamus in tibiis, de quarum foraminibus vicinis ori inflantis sonus acutus emittitur; de longinquis autem et termino longiore positis gravior; item acutior per patentiora foramina, gravior per angusta :

**IV.** Pourquoi, parmi les sphères célestes, les unes rendent des sons aigus, les autres des sons graves : du genre de cette mélodie, et du motif qui nous empêche de l'entendre.

Le moment est venu de parler de la diversité des sons graves et des sons aigus, dont il est question dans le passage suivant : « Et la nature veut que les sons graves retentissent à l'une des extrémités, et les sons aigus à l'autre ; ainsi, le ciel des étoiles fixes, le plus élevé. le plus rapide, rend un son aigu et précipité, et le dernier, celui de la lune, un son des plus graves. » Nous avons dit que la percussion seule de l'air produit le son ; or, le son est ou plus aigu ou plus grave, suivant que l'air est plus ou moins ébranlé : si le choc est violent et brusque, l'air rend un son aigu ; si le choc est lent et faible, le son sera grave. Par exemple, frappez rapidement l'air avec une baguette, vous aurez un son aigu ; mais que l'air soit frappé plus lentement, vous aurez un son grave. Il en est de même des cordes : tendez fortement une corde sonore, ses vibrations produiront des sons aigus ; relâchez-la, les sons deviendront graves. Ainsi les sphères supérieures, dont l'impulsion est plus rapide à cause de leur masse, et qui, par leur nature, se trouvent au centre même du mouvement, doivent rendre des sons aigus ; au contraire, l'orbe inférieur de la lune doit donner un son très-grave : d'abord, à cause de l'affaiblissement extrême du choc communiqué lorsqu'elle le reçoit, puis encore par suite des bornes étroites qui resserrent son orbite, et ne la laissent circuler qu'avec beaucoup de lenteur.

Nous pouvons faire la même expérience avec la flûte : les trous les plus voisins de son embouchure rendent des sons aigus ; les trous les plus éloignés, ou ceux qui sont percés à l'autre extrémité de l'instrument, produisent des sons graves ; de même le son est plus aigu par les

et utriusque causæ ratio una est, quia spiritus ubi incipit fortior est, defectior ubi desinit : et quia majorem impetum per majus foramen impellit, contra autem in angustis contingit et minus positus.

Ergo orbis altissimus, et ut in immensum patens, et ut spiritu eo fortiore, quo origini suæ vicinior est, incitatus, sonorum de se acumen emittit. Vox ultimi, et pro spatii brevitate et pro longinquitate, jam frangitur. Hinc quoque apertius approbatur spiritum, quantum ab origine sua deorsum recedit, tantum circa impulsum fieri leniorem; ut circa terram, quæ ultima sphærarum est, tam concretus, tam densus habeatur, ut causa sit terræ in una sede semper hærendi; nec in quamlibet partem permittatur moveri, obsessa undique circumfusi spiritus densitate. In sphæra autem ultimum locum esse qui medius est antecedentibus, jam probatum est. Ergo universi mundani corporis sphæræ novem sunt. Prima illa stellifera, quæ proprio nomine cælum dicitur, et aplanes apud Græcos vocatur, arcens et continens ceteras : hæc ab oriente semper volvitur in occasum. Subjectæ septem, quas vagas dicimus, ab occidente in orientem feruntur; nona terra sine motu. Octo sunt igitur quæ moventur, sed septem soni sunt, qui concinentiam de volubilitate conficiunt, propterea quia Mercurialis et Venerius orbis pari ambitu comitati solem viæ ejus tanquam satellites obsequuntur, et ideo a nonnullis astronomiæ studentibus eandem vim sortiri existimantur. Unde ait : « Illi autem octo cursus, in quibus

trous les plus ouverts , plus grave par les trous les plus étroits : double effet d'une seule et même cause ! le son est fort à sa naissance, et faible sur sa fin : éclatant et précipité , s'il s'échappe par une large issue , il devient sourd et lent , si cette issue est resserrée et loin de l'embouchure.

Donc la plus élevée des sphères , qui n'a pour bornes que l'immensité, et qui, très-voisine de la force motrice, fait sa révolution avec une rapidité extrême, doit rendre des sons aigus. Au contraire, le dernier globe sphérique, en raison du court espace qu'il occupe et de son éloignement, ne peut faire entendre que des sons graves. Et c'est une preuve des plus évidentes que l'air mis en mouvement a moins de force à mesure qu'il s'éloigne davantage du lieu de son origine ; telle est la cause de la concrétion, de la densité de l'atmosphère qui environne la dernière des sphères, ou la terre, et de l'immobilité constante de ce globe, hors d'état de se mouvoir en tel ou tel sens, à cause de l'air épais qui le comprime et qui l'assiège de toutes parts. Or, comme nous l'avons fait voir plus haut, la partie la plus basse d'une sphère est son centre, et ce centre est immobile. La sphère universelle se compose de neuf sphères particulières. La première, que nous appelons stellifère, ou le ciel proprement dit, et que les Grecs nomment *aplane*, dirige et contient les huit autres : elle se meut toujours d'orient en occident. Les sept sphères mobiles, qu'elle domine, sont par elles-mêmes emportées d'occident en orient ; la neuvième, ou la terre, est immobile. Toutefois, les huit sphères en mouvement ne produisent que sept tons harmoniques, parce que Mercure et Vénus, qui tournent autour du soleil, dont ils sont, dans la même période, les satellites assidus, passent, aux yeux de certains astronomes, pour n'avoir qu'une seule et même portée. Tel est aussi le sentiment du premier Africain, lorsqu'il

eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos : qui numerus rerum omnium fere nodus est. » Septenarium autem numerum rerum omnium nodum esse, plene, quum de numeris superius loqueremur, expressimus.

Ad illuminandum, ut æstimo, obscuritatem verborum Ciceronis de musica tractatus succinctus a nobis qua licuit brevitate sufficiet : nam netas, et hypatas, aliarumque fidium vocabula percurrere, et tenorum vel limmatum minuta subtilia, et quid in sonis pro littera, quid pro syllaba, quid pro integro nomine accipiat assere, ostentantis est, non docentis.

Nec enim, quia fecit in hoc loco Cicero musicæ mentionem, occasione hac eundum est per universos tractatus qui possunt esse de musica : quos, quantum mea fert opinio, terminum habere non æstimo ; sed illa sunt persequenda quibus verba quæ explananda receperis, possint liquere : quia in re naturaliter obscura qui in exponendo plura, quam necesse est superfundit, addit tenebras, non adimit densitatem. Unde finem de hac tractatus parte faciemus, adjecto uno quod scitu dignum putamus : quia quum sint melodiæ musicæ tria genera, enarmonium, diatonum et chromaticum, primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit, tertium vero est infame molliæ. Unde medium, id est diatonum, mundanæ musicæ doctrina Platonis adscribitur.

Nec hoc inter prætereunda ponemus, quod musicam

dit : « Les mouvements de ces huit sphères, parmi lesquelles deux ont la même portée, produisent sept tons distincts et séparés : car le nombre sept est le nœud de presque toutes choses. » Or, nous avons, au chapitre des nombres, pleinement démontré toute la propriété du nombre septénaire.

Quant à ce passage assez obscur de Cicéron, il est, je pense, suffisamment éclairci par les notions élémentaires, succinctes et précises que nous venons de donner sur la théorie de la musique : parcourir, en effet, les nêtes, les hypates, et plusieurs autres noms des cordes sonores ; citer les tiers et les quarts de ton ; dire que les notes représentent une lettre, une syllabe, un mot tout entier, ce serait faire parade d'une érudition qui n'apprendrait rien au lecteur.

Car de ce que Cicéron parle ici de musique, devions-nous abuser de l'occasion pour traiter, en détails minutieux, de la diversité des modes musicaux ? c'eût été, selon moi, à n'en pas finir ; nous devons nous borner à rendre intelligibles des expressions difficiles à entendre : vouloir, en pareil cas, présenter des explications inutiles et sans fin, c'est épaissir les ténèbres au lieu de les dissiper. Ainsi donc, assez sur ce sujet ; ajoutons seulement un fait qui, suivant notre opinion, mérite d'être connu : c'est que des trois genres de musique, l'enharmonique, le diatonique et le chromatique, le premier a cessé d'être en usage à cause de son excessive difficulté, et le troisième est discrédité pour sa mollesse. Voilà pourquoi l'école de Platon assigne à l'harmonie des sphères le second genre, ou le diatonique.

Une observation encore que nous ne devons pas



perpetua cœli volubilitate nascentem ideo claro non sentimus auditu, quia major sonus est quam ut humanarum aurium percipiatur angustis. Nam si Nili catadupa ab auribus incolarum amplitudinem fragoris excludunt, quid mirum si nostrum sonus excedit auditum quem mundanæ molis impulsus emittit? Nec enim de nihilo est quod ait: « Qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? » Sed voluit intelligi, quod si ejus qui cœlestibus meruit interesse secretis, completæ aures sunt soni magnitudine, superest ut ceterorum hominum sensus mundanæ concinentiæ non capiat auditum. Sed jam tractatum ad sequentia conferamus.

---

V. Terræ medietatem eam in qua nos sumus, quinque esse distinctam zonis: quodque ex iis duæ tantum sint habitabiles: quarum altera habitetur a nobis, alteram qui incolant homines ignoretur. Tum vero et in reliqua terræ medietate zonas esse easdem, et inter illas duas quoque ab hominibus habitari.

« Vides habitari in terra raris et angustis locis; et in ipsis quasi maculis, ubi habitat, vastas solitudines interjectas: hosque, qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare vobis; a quibus expectare gloriam certe nullam poteris. Cernis autem eandem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam cingulis; e quibus duos maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obri-

oublier de faire , c'est que, si nous n'entendons pas bien distinctement l'harmonie produite par la volubilité perpétuelle des corps célestes , il y a , dans cette harmonie divine , trop de grandiose , pour que la faiblesse de nos organes humains puisse en percevoir toute la majesté. En effet , si le formidable fracas des cataractes du Nil assourdit les habitants de ses rives , doit-on s'étonner que le retentissement de la masse de l'univers , mis en mouvement , paralyse nos facultés auditives ? Ce n'est donc pas sans motif que le jeune Scipion s'écrie : « Quels sons puissants et doux remplissent ici mes oreilles ! » Il veut par là nous faire entendre que , si le sens de l'ouïe est entièrement occupé par la grandeur des sons chez les mortels qui méritèrent d'assister aux secrets de l'harmonie divine , il en résulte que l'oreille des autres hommes ne peut saisir l'ensemble des célestes concerts. Mais poursuivons le travail que nous avons commencé.

---

V. Notre hémisphère est partagé en cinq zones , dont deux seulement sont habitables : nous occupons l'une , l'autre est habitée par des hommes dont la race nous est inconnue. L'hémisphère opposé au nôtre a cinq zones également ; mais deux seulement sont , comme chez nous , le séjour des hommes.

« Tu vois quelles places rares et étroites sont habitées sur la terre , et même , entre ces taches que forment les points habités , s'étendent de vastes solitudes : ainsi disséminés , les peuples ne peuvent communiquer entre eux ; leur situation même , relativement à la vôtre , est oblique , ou transversale , ou diamétralement opposée ; pourriez-vous donc attendre d'eux aucune gloire ? Tu vois encore ces zones qui paraissent environner et ceindre la terre ; il y en a deux qui , à l'extrémité l'une de l'autre , et appuyées chacune sur l'un des pôles du ciel , sont hérissées de glaces et de frimas , tandis que celle du centre , la plus étendue , est embrasée de tous les feux

guisse pruina vides; medium autem illum, et maximum, solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles : quorum australis ille, in quo qui insistent, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus; hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod Magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui tamen tanto nomine quam sit parvus, vides. »

Postquam cælum quo omnia continentur, et subjectarum sphaerarum ordinem motumque, ac de motu sonum, coelestis musicæ modos et numeros explicantem, et aerem subditum lunæ Tullianus sermo, per necessaria et præsentī operi apta ductus, ad terram usque descripsit, ipsius jam terræ descriptionem, verborum parvus, rerum secundus, absolvit. Etenim maculas habitationum, ac de ipsis habitatoribus alios interruptos adversosque, obliquos etiam et transversos alios nominando, terrenæ sphaeræ globositatem sermone tantum, non coloribus pinxit. Illud quoque non sine perfectione doctrinæ est, quod cum aliis nos non patitur errare, qui terram semel cingi oceano crediderunt. Nam, si dixisset : « Omnis terra parva quædam est insula, circumfusa illo mari, » unum oceani ambitum dedisset intelligi; sed adjiciendo, « quæ colitur a vobis, » veram ejus divisionem, de qua paulo post disseremus, nosse cupientibus intelligendam reliquit.

du soleil. Deux sont habitables : l'australe, où se trouvent vos antipodes, qui n'ont rien de commun avec vous ; et la septentrionale, où vous êtes : juge toi-même combien vous y tenez peu de place. En effet, toute cette partie de la terre que vous occupez, resserrée vers les pôles, plus étendue au centre, n'est qu'une petite île, entourée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la Grande mer, l'Océan : et malgré de si grands noms, l'Océan, tu le vois, est bien petit. »

Après nous avoir expliqué le cours du ciel des fixes qui embrasse l'univers, celui des sphères inférieures, leur position respective, et la nature des sons que produit leur mouvement circulaire, les modes et les rythmes de cette harmonie divine, et la qualité de l'air qui sépare la lune de la terre, Cicéron se trouve nécessairement amené, dans son ouvrage, à décrire la terre elle-même ; description laconique, il est vrai, mais riche en images. Car, lorsqu'il parle de ces taches que forment les habitations des hommes, de ces nations séparées les unes des autres, et occupant une position relative diamétralement opposée, ou qui ont, soit des longitudes, soit des latitudes différentes, on se figure, en lisant ce passage, avoir sous les yeux le plan exact du globe terrestre. Cicéron nous montre encore toute la perfection de ses connaissances, en ne souffrant pas que nous partagions l'erreur vulgaire qui soutient que l'océan n'environne la terre qu'en un seul sens. Car s'il eût dit : « Toute la terre n'est qu'une petite île entourée de la mer, » il eût accredité ainsi cette fausse opinion ; mais en ajoutant « toute la terre que vous habitez, » il livre aux méditations de ceux qui veulent s'instruire une idée réelle de la division du globe terrestre, division dont nous parlerons bientôt.

De quinque autem cingulis ne, quæso, æstimes duorum Romanæ facundiæ parentum Maronis et Tullii dissentire doctrinam; quum hic ipsis cingulis terram redimitam dicat, ille iisdem, quas Græco nomine zonas vocat, asserat cœlum teneri. Utrumque enim incorruptam veramque, nec alteri contrariam retulisse rationem, procedente disputatione constabit. Sed ut omnia, quæ hoc loco explananda recepimus, liquere possint, habendus est primum sermo de cingulis, quia, situ eorum ante oculos locato, cetera erunt intellectui proniora. Prius autem qualiter terram coronent, deinde quemadmodum cœlum teneant, explicandum est.

Terra et nona et ultima sphæra est : hanc dividit horizon, id est finalis circulus, de quo ante retulimus. Ergo medietas, cujus partem nos incolimus, sub eo coelo est, quod fuerit super terram : et reliqua medietas sub illo quod, dum volvitur, ad ea loca quæ ad nos videntur inferiora, descendit : in medio enim locata, ex omni sui parte cœlum suspicit.

Hujus igitur ad cœlum brevitās, cui punctum est, ad nos vero immensa globositas, distinguitur locis inter se vicissim pressis nimietate vel frigoris, vel caloris, geminam nacta inter diversa temperiem. Nam et septentrionalis et australis extremitas perpetua obriguerunt pruina : et hi velut duo sunt cinguli quibus terra redi-

Quant aux cinq zones dont il fait mention, gardez-vous de croire, je vous prie, que les deux princes de l'éloquence romaine, Virgile et Cicéron, diffèrent de doctrine sur ce point ; Cicéron dit, il est vrai, qu'elles environnent la terre, et Virgile affirme que ces ceintures, qu'il nomme zones d'après les Grecs, entourent le ciel. Cependant la suite de cet ouvrage nous prouvera qu'ils ont tous deux raison, qu'il y a chez tous deux complète vérité et même accord parfait. Mais pour rendre plus intelligible le reste de la période qui commence ce chapitre, et que nous nous sommes proposé de commenter, il faut d'abord parler des zones ; leur position, une fois établie devant les yeux, lèvera pour l'entendement toutes les difficultés. Disons donc, avant tout, comment elles ceignent la terre ; nous expliquerons après comment elles entourent le ciel.

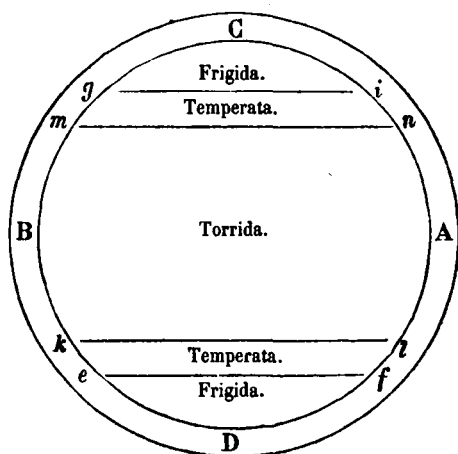
La terre est la neuvième et la dernière des sphères : elle est divisée en deux parties égales par l'horizon, ou cercle finiteur, dont nous avons déjà parlé. Ainsi l'hémisphère dont nous habitons une partie, se trouve sous le ciel qui domine la terre ; et cette moitié du ciel, par son rapide mouvement de rotation, fait bientôt disparaître à nos regards une des deux moitiés pour nous montrer l'autre, exposée maintenant à la vue des habitants de l'hémisphère opposé : car, placés au centre de la sphère universelle, nous voyons de toutes parts le ciel autour de nous.

Donc cette terre, qui relativement au ciel n'est qu'un point, est pour nous un globe immense que se partagent tour à tour les pays dévorés par les feux du soleil, et d'autres écrasés sous le poids des frimas ; toutefois au centre de l'intervalle qui les sépare, se rencontrent des régions d'une température moyenne. Le cercle polaire boréal et le cercle polaire austral sont attristés d'une glace éternelle : or, ces deux zones qui ceignent la terre,

mitur, sed ambitu breves quasi extrema cingentes. Horum uterque habitationis impatiens est, quia torpor ille glacialis nec animali nec frugi vitam ministrat. Illo enim aere corpus alitur quo herba nutritur. Medius cingulus, et ideo maximus, æterno afflatu continui caloris ustus, spatium quod et lato ambitu et prolixius occupavit, nimietate fervoris facit inhabitabile victuris. Inter extremos vero et medium duo majores ultimis, medio minores ex utriusque vicinitatis intemperie temperantur: in hisque tantum vitales auras natura dedit incolis carpere.

Et, quia animo facilius illabitur concepta ratione quam sermone descriptio, esto orbis terræ cui adscripta sunt A, B, C,

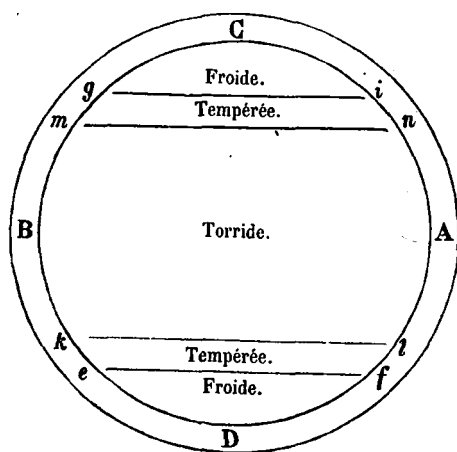
D; Et circa A, adscribantur *n* et *l*; circa B autem *m* et *k*; et circa C, *g* et *i*; et circa D; *e* et *f*; et ducentur rectæ lineæ a signis ad signa, quæ dicimus, id est



a *g*, in *i*; ab *m*, in *n*; a *k*, in *l*; ab *e*, in *f*. Spatia

ont peu de circonférence , parce qu'elles figurent , pour ainsi dire , aux extrémités du globe. L'une et l'autre n'ont point d'habitants , parce que le froid glacial qui y règne refuse la vie aux animaux et aux végétaux. Car le même climat qui entretient l'existence des uns favorise le développement des autres. La zone centrale , et par conséquent la plus grande , dévorée en tout temps par les ardeurs d'un ciel de feu , rend inhabitable , à cause de sa chaleur excessive , l'espace incommensurable qui embrasse la vaste étendue de sa circonférence. Mais la partie intermédiaire , que laissent entre elles la zone torride et les deux zones glaciales , est occupée par deux autres zones , plus petites que l'une , plus grandes que les autres , et jouissant d'une température qu'interdit aux trois autres zones l'excès du chaud ou du froid : c'est seulement sous les deux zones tempérées que la nature accorde à l'homme le bienfait de la vie.

Au moyen de la figure ci-jointe , il sera plus facile de comprendre notre description verbale : soit le globe ter-



restre A, B, C, D ; soient les lignes droites *g i* et *e f*, limites des deux zones glaciales; soient *m n* et *k l*, limites des deux zones tempérées ; enfin , soit A B la ligne équinoxiale ou la zone torride. L'espace compris entre *g*, C,

*i*, ou la zone glaciale boréale, et celui qui est renfermé



igitur duo adversa sibi, id est unum a C, usque ad lineam quæ in *i*, ducta est, alterum a D, usque ad lineam quæ in *f*, ducta est, intelligantur pruina obrixisse perpetua : est enim superior septentrionalis, inferior australis extremitas. Medium vero ab *n*, usque in *l*, zona sit torrida, restat ut cingulus ab *i*, usque ad *n*, subjecto calore et superiore frigore temperetur : rursus ut zona quæ est inter *l* et *f*, accipiat de superjecto calore et subdito frigore temperiem. Nec excogitatas a nobis lineas, quas duximus, æstimetur : circi sunt enim de quibus supra retulimus, septentrionalis et australis, et tropici duo. Nam æquinoctialem hoc loco, quo de terra loquimur, non oportet adscribi, qui opportuniori loco rursus addetur.

Licet igitur sint hæ duæ

.....Mortalibus ægris  
Munere concessæ divum,

(*Georg. lib. I, v. 227.*)

quas diximus temperatas, non tamen ambæ zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt : sed sola superior, quæ est ab *i*, usque ad *n*, incolitur ab omni, quale scire possumus, hominum genere, Romani Græcive sint, vel barbari cujusque nationis. Illa vero ab *l*, usque ad *f*, sola ratione intelligitur, quod propter similem temperiem similiter incolatur, sed a quibus, neque licuit unquam nobis nec licebit cognoscere : interjecta enim torrida utrique hominum generi commercium ad se denegat commeandi.

Denique de quatuor habitationis nostræ cardinibus,

entre *e*, *D*, *f*, ou la zone glaciale australe, sont glacés par des frimas éternels; les lieux placés entre *m*, *B*, *k* et *n*, *A*, *l*, sont sous la zone torride : il s'ensuit que l'espace compris entre *g*, *m* et *i*, *n*, et celui qui s'étend entre *k*, *e* et *f*, *l*, jouiront d'une température moyenne entre l'excès de la chaleur et du froid des zones qui les bornent. Et qu'on ne pense point que les lignes tracées ici soient de notre invention : elles figurent exactement les deux cercles polaires, dont nous avons parlé plus haut, et les deux tropiques. Comme il n'est question ici que de la terre, nous laisserons de côté le cercle équinoxial, sur la description duquel nous reviendrons dans un temps plus opportun.

Des deux zones tempérées ,

« Où le bienfait des dieux a placé les malheureux mortels , »

une seule est habitée par des hommes de notre espèce, Romains, Grecs ou barbares d'une nation quelconque : c'est la zone tempérée boréale qui occupe l'espace *g*, *i*, *m*, *n*. Quant à la zone tempérée australe, située entre *k*, *l* et *e*, *f*, la raison seule nous fait comprendre que des hommes doivent l'habiter également, puisqu'elle jouit d'une température semblable ; mais quels sont ces hommes ? c'est ce que nous ignorons, c'est ce que nous ne pourrons jamais savoir, parce que la zone torride, jetée entre eux et nous, interdit toute communication, tout rapport entre les habitants des deux zones tempérées.

Enfin des quatre points cardinaux de notre sphère ,

oriens, occidens, et septentrio suis vocabulis nuncupantur, quia ab ipsis exordiis suis sciuntur a nobis. Nam, etsi septentrionalis extremitas inhabitabilis est, non multo tamen est a nobis remota. Quarto vero nostræ habitationis cardini causa hæc alterum nomen dedit, ut meridies non australis vocaretur: quia et ille est proprie australis qui, de altera extremitate procedens, adversus septentrionali est, et hunc meridiem jure vocitari facit locus de quo incipit nobis. Nam, quia sentiri incipit a medio terræ, in qua medii est usus diei, ideo tanquam quidam medidies, una mutata littera, meridies nuncupatus est. Sciendum est autem quod ventus qui per hunc ad nos cardinem pervenit, id est auster, ita in origine sua gelidus est, ut ad nos commendabilis est blando rigore septentrio. Sed, quia per flammam torridæ zonæ ad nos com meat, admixtus igni calescit; et, qui incipit frigidus, calidus pervenit. Neque enim vel ratio vel natura pateretur ut ex duobus æquo pressis rigore cardinibus, dissimili tactu flatus emitteretur. Nec dubium est, nostrum quoque septentrionem ad illos qui australi adjacent, propter eandem rationem calidum pervenire, et austrum corporibus eorum gemino auræ suæ rigore blandiri. Eadem ratio nos non permittit ambigere quin per illam quoque superficiem terræ quæ ad nos habetur inferior, integer zonarum ambitus quæ hic temperatæ sunt, eodem ductu temperatus habeatur; atque ideo illic quoque eadem duæ zonæ a se distantes similiter incolantur. Aut dicat, quisquis huic fidei obviare mavult, quid sit quod ab hac eum defini-

trois seulement, l'orient, l'occident et le nord, conservent leur nom primitif, parce que les lieux où ils prennent naissance nous sont connus. Car, bien que le pôle septentrional soit inhabitable, il n'est pas cependant fort éloigné de nous. Quant au quatrième point cardinal du séjour que nous habitons, on ne l'appelle ni sud ni austral, mais bien midi : car le sud est diamétralement opposé au nord ou au septentrion, tandis que le midi est la région du ciel où pour nous le jour commence. Son nom, qui signifie milieu du jour, se tire du méridien, ou de la ligne circulaire indiquant le milieu du jour, lorsque le soleil y est arrivé. On doit savoir, de plus, qu'autant le vent du nord est supportable quand il arrive dans nos climats, autant l'auster ou le vent qui nous vient du quatrième des points cardinaux est glacial à son point de départ. Mais comme pour parvenir jusqu'à nous il traverse l'air enflammé de la zone torride, ce mélange avec le feu le réchauffe; et froid à son principe, il est chaud lorsqu'il nous arrive. En effet, ni la raison ni la nature ne sauraient souffrir que de deux zones qui subissent les rigueurs d'un froid égal, s'élèvent deux vents d'inégale température. Nul doute aussi, par le même motif, que notre vent du nord ne soit chaud au moment de son arrivée chez les habitants de la zone tempérée australe, et qu'on n'y supporte le souffle glacial de l'auster aussi patiemment que nous supportons celui du septentrion. La même raison ne nous permet pas, non plus, de douter que chacune de nos zones tempérées ne complète son cercle chez nos périécies réciproques, qui ont le même climat que nous; d'où il résulte que ces deux zones sont habitées dans toute leur circonférence. Que le sceptique, s'il peut s'en trouver ici, nous dise en quoi il condamne notre proposition. Car si, dans les pays que nous habitons, notre existence tient à ce que la terre est sous nos pieds, et le ciel au-dessus de nos

tione deterreat. Nam si nobis vivendi facultas est in hac terrarum parte quam colimus, quia, calcantes humum, cœlum suspicimus super verticem, quia sol nobis et oritur et occidit, quia circumfuso fruimur aere cujus spiramus haustu, cur non et illic aliquos vivere credamus ubi eadem semper in promptu sunt? Nam, qui ibi dicuntur morari, eandem credendi sunt spirare auram, quia eadem est in ejusdem zonalis ambitus continuatione temperies. Idem sol illis et obire dicetur nostro ortu, et orietur quum nobis occidet: calcabunt æque ut nos humum, et supra verticem semper cœlum videbunt. Nec metus erit ne de terra in cœlum decidant, quum nihil unquam possit ruere sursum. Si enim nobis, quod asserere genus joci est, deorsum habetur ubi est terra, et sursum ubi est cœlum, illis quoque sursum erit quod de inferiore suspicient, nec aliquando in superna casuri sunt.

Affirmaverim quoque et apud illos minus rerum peritos hæc æstimare de nobis, nec credere posse nos in quo sumus loco degere, sed opinari si quis sub pedibus eorum tentaret stare, casurum: nunquam tamen apud nos quisquam timuit ne caderet in cœlum. Ergo nec apud illos quisquam in superiora casurus est: sicut omnia nutu suo pondera in terram ferri, superius relata docuerunt. Postremo quis ambigat, in sphæra terræ ea quæ inferiora dicuntur, superioribus suis esse contraria, ut est oriens occidenti? nam in utraque parte par diametros habetur. Quum ergo et orientem et occiden-

têtes, à ce que nous voyons le soleil se lever et se coucher, enfin, à ce que l'air qui nous entoure et que nous aspirons, alimente chez nous le principe vital, pourquoi n'existerait-il pas d'autres êtres dans une situation parfaitement analogue à la nôtre ? Ils respirent nécessairement le même air, puisque la même température se fait sentir sur toute l'étendue de la même zone. Le même soleil qui se lève pour nous doit se coucher pour eux, et réciproquement : comme nous, ils ont la terre sous leurs pieds, et le ciel au-dessus de leurs têtes. Toutefois nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils tombent de la terre dans le ciel, puisque jamais rien ne pourrait tomber de bas en haut. Or, si pour nous le bas a sa direction vers la terre, et le haut vers le ciel (question qui n'appelle pas un examen sérieux), le haut sera également pour eux ce qu'ils aperçoivent en portant leurs regards vers le point opposé à la terre, et leurs corps ne peuvent jamais tomber dans la direction du ciel.

Je suis également convaincu que ceux de nos périécien-  
ciens qui ont une instruction médiocre se figurent que les pays situés au-dessus de leur tête ne sauraient être habités par des êtres semblables à eux, et que si nos pieds touchaient leurs pieds, notre chute serait inévitable : jamais pourtant personne d'entre nous n'a craint de tomber de la terre vers le ciel. Nous devons donc croire qu'ils ne tomberont pas plus que nous dans cette direction : car tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids, comme nous l'avons déjà démontré. Enfin, qui douterait que deux points de la sphère terrestre, directement opposés l'un à l'autre, ne soient respectivement ce que l'orient est à l'occident ? car, des deux côtés, le diamètre est égal. Donc, puisqu'il est

tem similiter constet habitari, quid est quod fidem hujus quoque diversæ sibi habitationis excludat? Hæc omnia non otiosus lector in tam paucis verbis Ciceronis inveniet.

Nam, quum dicit « terram cingulis suis redimitam atque circumdatam, » ostendit per omne corpus terræ eandem temperaturarum cingulorum continuatam esse temperiem : et, quum ait « in terra maculas habitationum videri, » non eas dicit quæ in parte nostræ habitationis nonnullis desertis locis interpositis incoluntur. Non enim adjiceret, « in ipsis maculis vastas solitudines interjectas, » si ipsas solitudines diceret inter quas certæ partes macularum instar haberentur. Sed quia maculas dicit has quatuor quas in duobus terræ hemisphæriis binas esse ratio monstravit, bene adjecit : « interjectas solitudines. » Nam sicut pars quæ habitatur a nobis multa solitudinum interjectione distinguitur, credendum est in illis quoque tribus aliis habitationibus similes esse inter deserta et culta distinctiones. Sed et quatuor habitationum incolas et relatione situs et ipsa quoque standi qualitate depinxit. Primum enim ait, alios præter nos ita incolere terram, ut a se interrupti nullam meandi habeant ad se facultatem : et verba ipsa declarant non eum de uno hominum genere loqui in hac superficie a nobis solius torridæ interjectione divisa (sic enim magis diceret, « ita interruptos ut nihil ab illis ad vos manare possit »); sed dicendo, « ita in-

prouvé que l'orient et l'occident sont habités tous les deux, quel motif empêcherait de croire que deux points opposés d'un même parallèle le soient aussi ? Le lecteur attentif saura trouver tout cela dans les quelques lignes de Cicéron citées au commencement de ce chapitre.

En effet, lorsqu'il nous montre « la terre environnée et ceinte de ses zones, » il donne à entendre que, dans tout le globe terrestre, l'état habituel de l'atmosphère, sous les deux zones tempérées, est le même sur toute l'étendue du cercle qu'elles renferment ; et lorsqu'il dit que « les points habités par les hommes forment des taches, » il ne prétend pas parler des taches partielles que présentent les habitations dans la partie du globe où nous sommes, habitations entrecoupées de quelques lieux déserts. Car il n'ajouterait pas que « de vastes solitudes s'étendent entre ces taches, » s'il voulait seulement indiquer ces espaces vides, au milieu desquels on aperçoit quelques taches. Mais comme il a pour but de désigner ces quatre taches que le raisonnement nous a fait voir au nombre de deux sur chaque hémisphère, c'est fort à propos qu'il emploie cette expression de « solitudes interposées. » En effet, si la demi-zone que nous habitons est séparée de la ligne équinoxiale par d'immenses solitudes, on est fondé à croire que les habitations des trois autres demi-zones offrent les mêmes accidents de déserts et de lieux cultivés. Cicéron nous dépeint encore les habitants de ces quatre régions, leur position particulière et leur position relative. Il dit d'abord qu'il y a sur la terre d'autres hommes que nous, et que leur situation respective est telle, qu'ils n'ont entre eux aucun moyen de communication : et les termes dont il se sert prouvent assez qu'il ne parle pas seulement de l'espèce d'hommes qui, sur notre hémisphère, est séparée de nous par tout l'espace de la zone torride ; car il eût dit alors plus que jamais que « ces hommes se



terruptos ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, » qualiter inter se illa hominum genera sint divisa significat. Quod autem vere ad nostram partem referretur adjecit, dicendo de illis qui et a nobis et a se invicem divisi sunt, « partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare nobis. » Interruptio ergo non unius generis a nobis, sed omnium generum a se divisorum refertur; quæ ita distinguenda est.

Hi quos separat a nobis perusta, quos Græci ἀντοιχοὺς vocant, similiter ab illis qui inferiorem zonæ suæ incolunt partem interjecta australi gelida separantur. Rursus illos ab ἀντοιχοῖς suis, id est per nostri cinguli inferiora viventibus, interjectio ardentis sequestrat: et illi a nobis septentrionalis extremitatis rigore remouentur. Et quia non est una omnium affinis continuatio, sed interjectæ sunt solitudines ex calore vel frigore mutuum negantibus commeatum, has terræ partes quæ a quatuor hominum generibus incoluntur, maculas habitationum vocavit. Quemadmodum autem ceteri omnes vestigia sua figere ad nostra credantur, ipse distinxit; et australes quidem aperte pronuntiavit adversos stare nobis, dicendo: « Quorum australis ille, in quo qui insistent, adversa nobis urgent vestigia. » Et ideo adversi nobis sunt, quia in parte sphæræ quæ contra nos est morantur. Restat inquirere quos transversos et quos

trouvent à une telle distance de nous, que rien ne peut se transmettre de leurs contrées dans les nôtres, » et il se serait gardé de dire : « ces peuples divers sont tellement disséminés, que toute communication entre eux est à jamais impossible; » ce qui détermine positivement le genre de séparation qui existe entre ces différentes espèces d'hommes. Mais ce qui se rapporte réellement aux régions où nous sommes, c'est ce qu'il ajoute, lorsqu'en exposant la situation de ces peuples par rapport à nous et entre eux, il dit « qu'elle est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée. » Il ne s'agit donc pas de notre séparation avec une seule espèce d'hommes, mais de la séparation respective de toutes les espèces; et voici comment elle s'opère.

Nos antécien, comme disent les Grecs, sont éloignés de leurs périécien de toute l'étendue de la zone glaciale australe. Ceux-ci sont séparés de leurs antécien, qui sont nos périécien, de toute la largeur de la zone torride; et ces derniers le sont de nous de toute l'étendue de la zone glaciale boréale. Comme il y a solution de continuité dans les parties qu'on habite, et qu'elles sont entrecoupées par des espaces immenses que l'excès de la chaleur ou du froid ne permet point de franchir, Cicéron a cru devoir appeler taches les parties du globe terrestre occupées par les quatre espèces d'hommes. Il a décrit également la manière dont les habitants des trois autres demi-zones ont leurs pieds placés relativement à nous; et il désigne bien positivement nos antipodes en disant : « La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres. » Et il doit en être ainsi, puisqu'ils se trouvent dans la partie de la sphère qui est à l'opposite de la nôtre. Resté à savoir ce que Cicéron entend par les peuples qui, relativement à nous, dit-il, ont une position transversale ou oblique. Les premiers, sans aucun doute, sont nos périécien, c'est-

obliquos nobis stare memoraverit. Sed nec de ipsis potest esse dubitatio, quin transversos stare nobis dixerit inferiorem zonæ nostræ partem tenentes, obliquos vero eos qui australis cinguli devexa sortiti sunt.

---

VI. Quanta terræ spatia habitationi cesserint, quanta inculta sint.

Superest ut de terræ ipsius spatiis, quanta habitationi cesserint, quanta sint inculta, referamus, id est quæ sit singulorum dimensio cingulorum. Quod ut facile dinoscas, redeundum tibi est ad orbis terræ descriptionem, quam paulo ante subjecimus; ut per notas adscriptarum litterarum ratio dimensionum lucidius explicetur. Omnis terræ orbis, id est circulus qui universum ambitum claudit, cui adscripta sunt A, B, C, D, ab his qui eum ratione dimensi sunt, in sexaginta divisus est partes. Habet autem totus ipse ambitus stadiorum ducenta quinquaginta duo millia: ergo singulæ sexagesimæ extenduntur stadiis quaternis millibus ducenis. Et sine dubio medietas ejus, quæ ad D, per orientem, id est per A, usque ad C, habet triginta sexagesimas, et stadiorum millia centum viginti sex. Quarta vero pars, quæ est ab A, usque ad C, incipiens a medio perustæ, habet sexagesimas quindecim, et stadiorum millia sexaginta et tria. Hujus quartæ partis mensura relata constabit totius ambitus plena dimensio. Ab A, igitur usque ad *p*, quod est medietas perustæ, habet sexagesimas quatuor, quæ faciunt stadiorum millia sexdecim, cum octingentorum adjectione. Ergo omnis

à-dire ceux qui occupent la partie inférieure de notre zone ; quant à ceux qui sont obliques par rapport à nous , ce sont nos antécédents , ou les peuplades qui habitent le sud-est de la zone tempérée australe.

---

#### VI. De l'étendue des régions habitées et des régions inhabitables.

Il nous reste à parler de l'étendue des régions habitées et des régions inhabitables du globe , ou , si l'on veut , de la largeur de chacune des zones. Pour plus de clarté , il faut vous reporter à la description de la sphère terrestre , donnée au chapitre précédent ; la figure jointe à cette description facilitera beaucoup l'intelligence de ce qui va suivre. La terre tout entière , ou sa circonférence A , B , C , D , a été divisée en soixante parties par les astronomes géographes qui l'ont mesurée. Elle a deux cent cinquante-deux mille stades de circuit : chaque soixantième égale donc quatre mille deux cents stades. L'intervalle de D à C , en traversant B , ou du sud au nord par l'ouest , renferme incontestablement trente soixantièmes , et cent vingt-six mille stades. Par conséquent , le quart du globe , à partir de B , centre de la zone torride , jusqu'à C , embrasse quinze soixantièmes , et soixante-trois mille stades. D'après la mesure de ce quart de circonférence , on établira d'une manière sûre et positive la mesure de la circonférence tout entière. L'espace compris entre A et  $p$  , moitié de la zone torride , contient quatre soixantièmes , ou seize mille huit cents stades. Ainsi donc la zone torride entière a une dimension de huit soixantièmes , qui représentent trente-trois mille six cents stades. Quant à notre zone tempérée , elle a , dans sa largeur de  $p$  à  $o$  , cinq soixantièmes , et vingt et un mille stades. Enfin la zone glaciale , comprise entre  $o$  et C , a six soixantièmes , ou vingt-cinq

perusta partium sexagesimarum octo est, et tenet stadiorum millia triginta tria et sexcenta insuper. Latitudo autem cinguli nostri qui temperatus est, id est a  $p$ , usque ad  $o$ , habet sexagesimas quinque, quæ faciunt stadiorum millia viginti et unum. Et spatium frigidæ ab  $o$ , usque ad  $C$ , habet sexagesimas sex, quæ stadiorum tenent viginti quinque millia ducenta. Ex hac quarta parte orbis terrarum, cujus mensuram evidenter expressimus, alterius quartæ partis magnitudinem, ab  $A$ , usque ad  $D$ , pari dimensionum distinctione cognosces. Quum ergo quantum teneat sphæræ superficies quæ ad nos est, omni in sua medietate cognoveris, de mensura quoque inferioris medietatis, id est a  $D$ , per  $B$ , usque ad  $C$ , similiter instrueris.

Modo enim quia orbem terræ in plano pinximus (in plano autem medium exprimere non possumus sphæralem tumorem) mutuati sumus altitudinis intellectum a circulo, qui magis horizon quam meridianus videatur. Ceterum volo hoc mente percipias, ita nos hanc protulisse mensuram, tanquam a  $D$ , per  $A$ , usque ad  $C$ , pars terræ superior sit, cujus partem nos incolimus; et a  $D$ , per  $B$ , usque ad  $C$ , pars terræ habeatur inferior.

---

VII. In cælo easdem inesse zonas quæ insunt terræ; atque causam hujus diversitatis esse solem: qui, ut accessu suo causa caloris est, ita recessu frigus inducit.

Hoc quoque tractatu proprium sortito finem, nunc illud quod probandum promisimus asseramus, id est

mille deux cents stades. D'après les dimensions exactes que nous venons de donner de la quatrième partie de notre sphère, il sera facile d'évaluer celles du second quart de A jusqu'à D, puisqu'elles sont identiquement les mêmes. Et lorsqu'on a la mesure de la surface hémisphérique où nous sommes, on connaît sans peine celle de l'hémisphère inférieur, qui s'étend de D à C, en traversant A, c'est-à-dire du sud au nord, en passant par l'est.

Faisons observer ici qu'en figurant la terre sur une surface plane, il ne nous a pas été possible de lui conserver toute la sphéricité qui lui appartient; nous avons du moins essayé de la faire comprendre, en usant, pour notre démonstration, non pas des méridiens, mais de l'équateur et de ses parallèles, parce que ce dernier cercle est susceptible de remplacer l'horizon. Toutefois le lecteur devra considérer l'espace de D à C, en traversant A, comme l'hémisphère supérieur dont nous habitons une partie; et l'espace de D à C, en passant par B, comme l'hémisphère inférieur.

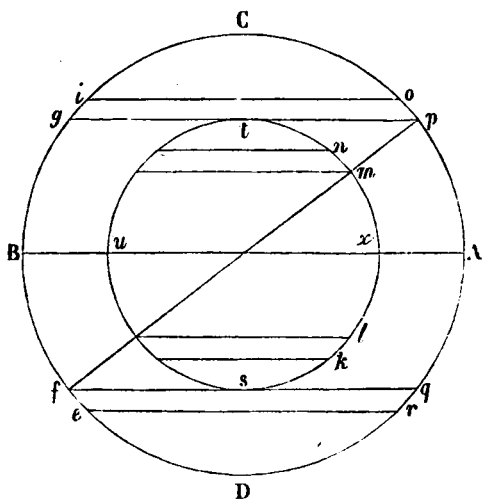
---

VII. Le ciel a les mêmes zones que la terre; et si l'on a imaginé ces deux sortes de zones, c'est à cause de la marche du soleil, qui nous apporte la chaleur ou le froid, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de nous.

Après avoir défini la position et l'étendue en largeur des cinq zones, il nous faut maintenant remplir la pro-

hos cingulos et Maronem bene cœlo, et bene terræ assignasse Ciceronem, et utrumque non discrepantia, sed consona eademque dixisse. Natura enim cœli hanc in diversis terræ partibus temperiem nimietatemque distinxit: et qualitas vel frigoris vel caloris, quæ cuilibet ætheris parti semel inhæsit, eandem inficit partem terræ quam despicit ambiendo. Et quia has diversitates, quæ certis finibus terminantur, cingulos in cœlo vocarunt, necesse est totidem cingulos et hic intelligi: sicut in brevissimo speculo quum facies monstratur ingens, tenent in angusto membra vel lineamenta ordinem quem sua in vero digesserat amplitudo. Sed hic quoque asserendi quod dicitur minuemus laborem, oculis subjiciendo picturam.

Esto enim cœli sphæra A B C D, et intra se claudat sphæram terræ, cui adscripta sunt *s, x, t, u*. Et ducatur in cœli sphæra circulus septentrionalis ab *i*, usque in *o*; tropicus æstivus a *g*, in *p*, et æquinotialis a B, in A. Et tropicus hiemalis ab *f*, in *q*; et australis ab *e*, in *r*;







sed et zodiacus ducatur ab  $f$ , in  $p$ . Rursus in sphaera terræ ducantur iidem limites cingulorum quos supra descripsimus, in  $n$ , in  $m$ , in  $l$ , in  $k$ . His ita depictis, sine difficultate constabit singulas terræ partes a singulis cœli partibus super verticem suum impositis qualitatem circa nimietatem vel temperiem mutuari. Nam quod est sursum a  $D$ , usque ad  $r$ , hoc despicit terram ab  $s$ , usque ad  $k$ ; et quod est in cœlo ab  $r$ , usque ad  $q$ , hoc inficit terram a  $k$ , usque ad  $l$ ; et quod in cœlo est a  $q$ , usque in  $p$ , tale facit in terra ab  $l$ , usque ad  $m$ ; qualeque est desuper a  $p$ , usque ad  $o$ , tale in terra ab  $m$ , usque ad  $n$ . Et quale illic ab  $o$ , usque ad  $C$ , tale hic est ab  $n$ , usque ad  $t$ .

Sunt autem in æthere extremitates ambæ, id est a  $D$ , usque ad  $r$ , et a  $C$ , usque ad  $o$ , æterno rigore densatæ: ideo, in terra idem est ab  $s$ , usque ad  $k$ , et a  $t$ , usque ad  $n$ . Rursus in cœlo, a  $q$ , usque ad  $p$ , nimio calore fervet: ideo in terra quoque ab  $l$ , usque ad  $m$ , idem fervor est. Item sunt in cœlo temperies, ab  $o$ , usque ad  $p$ , et a  $q$ , in  $r$ : ideo sunt hic quoque temperatæ, ab  $n$ , in  $m$ , et ab  $l$ , in  $k$ . Æquinocialis enim circulus, qui ab  $A$ , usque ad  $B$ , ductus est, mediam secat perustam.

Et ipsum autem scisse Ciceronem, quod terreni cinguli cœlestibus inficiantur, ex verbis ejus ostenditur. Ait enim: « E quibus duo maxime inter se diversos et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos obrixisse pruina vides. » Ecce testatur, finale frigus esse

par la transversale  $fp$ . Soient enfin les deux zones tempérées de la terre représentées par les droites  $m$  et  $l$ ; et les deux zones glaciales par les droites  $n$  et  $k$ . Il est facile de voir, d'après ce tracé, que chacune des cinq divisions de la terre reçoit sa température de chacune des parties du ciel qui la domine. L'arc céleste  $Dr$  correspond à l'arc terrestre  $sk$ ; l'arc céleste  $rq$  correspond à l'arc terrestre  $lk$ ; la partie du cercle  $qp$  est en rapport avec la partie du cercle  $lm$ ;  $po$  répond à  $mn$ , et  $oc$  à  $nt$ .

Les deux extrémités de la sphère céleste  $Dr$  et  $Co$  sont couvertes de frimas éternels : la même chose arrive aux deux extrémités de la sphère terrestre  $sk$  et  $tn$ . La partie du ciel  $qp$  est dévorée par des chaleurs brûlantes : même excès de chaleur dans la portion de notre globe  $lm$ . Les régions tempérées du ciel vont de  $o$  en  $p$ , et de  $q$  en  $r$  : celles de la terre s'étendent de  $n$  en  $m$ , et de  $l$  en  $k$ . Enfin l'équateur céleste  $AB$  coupe l'équateur terrestre  $ux$ .

Certes, Cicéron connaissait cette correspondance des cercles de la terre et du ciel; ses expressions ne laissent aucun doute à cet égard : « Il en est deux, dit-il, qui, les plus éloignés l'un de l'autre, et appuyés chacun sur l'un des pôles, sont, tu le vois, glacés par les frimas. » C'est nous dire clairement que le froid nous vient du ciel. C'est au ciel encore que nous devons l'excès de la

de cœlo. Idem quoque de fervore medio dicit, « medium autem illum, et maximum, solis ardore torreri. » Quum ergo manifeste et rigorem de cœli verticibus et fervorem de sole in terræ cingulos venire signaverit, ostendit prius in cœlo hos eosdem cingulos constituisse.

Nunc, quoniam constitit easdem in cœlo et in terra zonas esse vel cingulos (hæc enim unius rei duo sunt nomina), jam dicendum est, quæ causa in æthere hanc diversitatem qualitatis efficiat. Perusta duobus tropicis clauditur, id est a  $g$ , in  $p$ , tempore æstivo, et ab  $f$ , in  $q$ , hiemali. Ab  $f$ , autem in  $p$ , zodiacum describendo perduximus. Ergo signum  $p$ , tropicus ille Cancer habeatur, et signum  $f$ , Capricornus. Constat autem solem neque sursum ultra Cancrum neque ultra Capricornum deorsum meare; sed, quum ad tropicorum confinia pervenerit, mox reverti: unde et solstitia vocantur. Et quia æstivus tropicus temperatæ nostræ terminus est, ideo quum sol ad ipsum finem venerit, facit nobis æstivos calores, de vicino urens sensu majore subjecta. Illo denique tempore australi generi reverti hiemem non potest ambigi, quia tunc ab illis sol omni viæ suæ spatio recedit. Rursus, quum ad  $f$  signum, id est ad Capricornum, venerit, facit hiemem nobis recessu suo, et illis vicinitate reducit æstatem. Hic notandum est, de tribus tantum cardinibus in quamcumque domum ingredi solem, de quarto nunquam: nam et ab ortu et ab occasu fenestra solem recipit, quippe quem orientem obeuntem-

chaleur ; car Cicéron ajoute : « La zone du centre , la plus étendue , est dévorée par les ardeurs du soleil. » Ces deux assertions sur l'excès du froid et du chaud que les pôles du ciel et le soleil communiquent aux zones terrestres , prouvent évidemment que Cicéron avait reconnu primitivement dans la voûte céleste l'existence de zones correspondant à celles de la terre.

A présent qu'on a la certitude que les deux sphères céleste et terrestre ont les mêmes zones ou ceintures (car ce sont deux noms d'une seule et même chose), il est à propos de préciser la cause de cette diversité de température dans l'éther. La zone torride est bornée par les deux tropiques , celui d'été de  $g$  en  $p$  , celui d'hiver de  $f$  en  $q$ . La bande zodiacale s'étend de  $f$  en  $p$ . Nous pouvons donc supposer au point  $p$  le tropique du Cancer , et celui du Capricorne au point  $f$ . On sait positivement que le soleil ne dépasse jamais ces deux signes , et qu'arrivé aux limites fixées par eux , il revient sur ses traces : ces limites ont été appelées solstices. Parvenu au tropique du Cancer ou sur les confins de notre zone tempérée , le soleil nous donne les chaleurs de l'été , parce qu'alors ses rayons plus directs pénètrent plus vivement tous les corps soumis à leur influence. C'est dans le même temps aussi (l'on n'en saurait douter) que l'hiver renaît pour les contrées australes , parce que le soleil est à sa plus grande distance du tropique du Capricorne. Et réciproquement , lorsqu'il entre dans ce dernier signe , il ramène l'été à ces régions , et produit l'hiver dans les nôtres. Remarquons ici qu'il pénètre dans chacun des signes du zodiaque en suivant la direction de trois points cardinaux du ciel seulement : savoir , de l'est , de l'ouest et du midi , car jamais il n'arrive par le septentrion. En voici la cause : c'est que parvenu en  $p$  , il commence à rétrograder , au lieu d'avancer vers  $o$  ; il ne touche donc

que prospectet; recipit et a meridie, quia omne iter solis in nostro meridie est, ut instruit visum antelata descriptio. Nunquam vero solem fenestra septentrionis admittit, quia nunquam a  $p$  signo, ad  $o$ , sol accedit; sed a  $p$ , semper retrocedendo nunquam fines poli septentrionalis attingit, et ideo nunquam per hunc cardinem radius solis infunditur. Ejusdem rei probationem umbra quoque cujuslibet corporis sufficiet adstruere: nam et in occasum cadit oriente sole, et in ortum quum sit occiduus: medio autem die, quia sol meridiem tenet, in septentrionem umbra depellitur. In austrum vero circa nostram habitationem impossibile est umbram cujuslibet corporis cadere, quia semper in adversam soli partem umbra jactatur. Adversus autem austro apud nos sol esse non poterit, quum nunquam fines septentrionales attingat: sane quoniam pars illa perustæ quæ temperatæ vicina est, admittit habitantes illic, id est trans tropicum, quæcumque habitantur spatia umbram mittunt in austrum eo tempore quo sol Cancrum tenet. Tunc enim eis fit sol septentrionalis, quum tropicum tenet, quod ab illis ad septentrionem recedit.

Civitas autem Syene, quæ provinciæ Thebaidos post superiorum montium deserta principium est, sub ipso æstivo tropico constituta est: et eo die quo sol certam partem ingreditur Cancri, hora diei sexta (quoniam sol tunc super ipsum invenitur verticem civitatis), nulla illic potest in terram de quolibet corpore umbra jactari,

jamais les bornes du pôle septentrional, et conséquemment il ne peut nous envoyer de là ses rayons ; ainsi donc, il entre dans le zodiaque seulement par les points est et ouest (puisque son mouvement propre a lieu d'occident en orient), et par le midi, puisque sa route est tracée sur le méridien de chaque contrée. L'ombre que donne un corps quelconque vient à l'appui de cette assertion : car, au lever du soleil, cette ombre est tournée vers l'occident, et vers l'orient, à son coucher ; et lorsqu'il atteint sa plus grande élévation, elle se projette au nord. Mais, dans la zone que nous habitons, il est impossible qu'elle tende vers le sud, parce qu'elle se balance toujours derrière les corps, dans la direction opposée à la lumière. Ce qui prouve bien que le soleil ne peut pas, chez nous, être à l'opposite du sud, puisque jamais il ne visite le pôle nord. Quant aux régions de la zone torride les plus rapprochées de nos pays, et qui vraisemblablement ne sont pas désertes, leurs habitants reçoivent l'ombre dans la direction du sud tant que le soleil occupe le Cancer : car alors ils ont cet astre au nord, puisqu'en les quittant il se dirige vers ce point.

Syène, chef-lieu de la Thébaïde, que l'on trouve, après avoir franchi une longue chaîne de montagnes désertes, est située sous ce même tropique du Cancer : et le jour du solstice, vers la sixième heure, quand le soleil se trouve au zénith de la ville, toute espèce d'ombre disparaît entièrement, le style même de son cadran solaire, ou son gnomon, comme disent les Grecs, n'en

sed nec stylus hemisphærii monstrantis horas, quem γνῶμωνα vocant, tunc de se potest umbram creare. Et hoc est quod Lucanus dicere voluit, nec tamen plene, ut habetur, absolvit. Dicendo enim :

....Atque umbras nunquam flectente Syene.

(Phars. lib. II, v. 888.)

rem quidem attigit, sed turbavit verum : non enim nunquam flectit, sed uno tempore, quod cum sua ratione retulimus.

His relatis, constat solem nunquam egredi fines perustæ, quia de tropico in tropicum zodiacus obliquatus est. Manifesta est igitur causa cur hæc zona flammis sit semper obnoxia, quippe quam sol, totius æthereæ flammæ et fons et administrator, nunquam relinquat. Ergo ambæ partes ultimæ, id est septentrionalis et australis, ad quas nunquam solis calor accedit, necessario perpetua premuntur pruina : duas vero, ut diximus, temperat hinc atque illinc vicinia caloris et frigoris. Denique in hac ipsa zona quam incolimus, quæ tota dicitur temperata, partes tamen quæ perusto cingulo vicinæ sunt, ceteris calidiores sunt ; ut est Æthiopia, Arabia, Ægyptus et Libya, in quibus calor ita circumfusi aeris corpus extenuat, ut aut nunquam aut raro cogatur in nubes, et ideo nullus pæne apud illos usus est imbrum. Rursus quæ usque ad frigidæ fines pressius accedunt, ut est Palus Mæotis, ut regiones quas præterfluunt Tanais et Ister, omniaque super Scythiam loca, quorum incolas vetustas Hyperboreos

projette aucune. C'est ce phénomène que Lucain a voulu signaler , lorsqu'il dit que

« A Syène l'ombre du soleil ne s'étend jamais ni à droite ni à gauche ; »

ce qui est inexact et contraire à la vérité : car cette disparition de l'ombre ne dure que peu d'instant, c'est-à-dire pendant le temps seulement que le soleil est au zénith , comme nous venons de le rapporter.

D'après cela , il est bien certain que le soleil ne dépasse jamais les limites de la zone torride , parce que le cercle oblique du zodiaque ne s'étend que d'un tropique à l'autre. Les feux brûlants qui dévorent sans cesse cette zone ont pour cause manifeste le séjour continu qu'y fait le soleil , source et régulateur de la flamme éthérée. Aussi les deux zones les plus éloignées de cet astre vivifiant sont-elles nécessairement condamnées , par son absence , à subir toujours les froids les plus rigoureux , tandis que les deux zones intermédiaires jouissent d'une température moyenne , dont elles sont redevables à celles qui les avoisinent. Toutefois , de ces deux zones dites tempérées , celle que nous habitons a des parties où la chaleur est plus forte que dans les autres , parce qu'elles se rapprochent davantage de la zone torride ; telles sont l'Éthiopie , l'Arabie , l'Égypte et la Libye , contrées où l'atmosphère est tellement dilatée par la chaleur , qu'il ne s'y forme presque jamais de nuages , et que les habitants y connaissent à peine la pluie. Par la raison contraire , les pays limitrophes de la zone glaciale boréale , comme le Palus-Méotide , ceux que baignent le Tanaïs et l'Ister , ceux enfin qui se trouvent plus loin que la Scythie , et que l'antiquité appelait Hyperboréens , comme ayant franchi les limites naturelles du nord , tous ces



vocavit, quasi originem Boreæ introrsum recedendo transissent, adeo æterna pæne premuntur pruina, ut non facile explicetur quanta sit illic frigidæ nimietatis injuria : loca vero quæ in medio temperatæ sunt, quoniam ab utraque nimietate longe recedunt, veram tenent salutaremque temperiem.

---

VIII. Obiter quomodo explicandus locus Virgilii primo *Georgicon* de circulo zodiaco.

Locus nos admonet ut (quoniam diximus, rem quæ a nullo possit refelli, utrumque tropicum circum zodiaco terminos facere, nec unquam solem alterutrum tropicum excedere posse, vel sursum vel deorsum meando; trans zodiacum vero circum, id est trans ustam, quæ tropicis clauditur, ex utraque parte accipere temperatas) quæramus quid sit quod ait Virgilius, quem nullius unquam disciplinæ error involvit :

..... Duæ mortalibus ægris  
Munere concessæ divum : et via secta per ambas,  
Obliquus qua se signorum verteret ordo.

(*Georg. lib. I, v. 237.*)

Videtur enim dicere his versibus zodiacum per temperatas ductum, et solis cursum per ipsas ferri; quod nec opinari fas est, quia neutrum tropicum cursus solis excedit. Num igitur illud attendit quod diximus, et intra tropicum in ea perustæ parte quæ vicina est temperatæ, habitatores esse? Nam Syene sub ipso tropico est; Meroe autem tribus millibus octingentis stadiis in

pays sont presque continuellement ensevelis sous les frimas, et l'on conçoit difficilement la rigueur sans égale de ce climat glacé : mais le centre de cette zone, également éloigné des deux extrêmes, doit à sa position le bienfait d'une température réelle et salubre.

---

**VIII.** Ici l'on donne, en passant, la manière d'interpréter quelques vers du premier livre des *Géorgiques* de Virgile, relativement au cercle du zodiaque.

Nous avons donné comme vérité irrécusable que les deux tropiques forment les limites du zodiaque, et que jamais le soleil ne saurait les franchir, soit en s'avancant vers nous, soit en s'éloignant de nos contrées ; nous avons ajouté que, dans l'un et l'autre hémisphère, les zones tempérées commencent où finit le zodiaque, ou la zone torride ; nous devons donc chercher à savoir pourquoi Virgile, que jamais une erreur n'a mis en défaut dans ses descriptions scientifiques, a dit au sujet de ces zones :

« Deux d'entre elles furent accordées aux malheureux mortels par le bienfait des dieux : et c'est à travers la voie qui les coupe toutes deux, que se déploie la marche oblique des signes du zodiaque. »

Ces expressions pourraient faire croire que le zodiaque pénètre les zones tempérées, et que le soleil les traverse dans son cours ; ce qui est inadmissible, puisque l'astre du jour ne dépasse point les deux tropiques. Virgile regarderait-il comme comprises dans ces dernières zones les régions de la zone torride qui les avoisinent, et qui sont habitées, comme nous l'avons dit ? En effet, Syène est sous le tropique même ; et à trois mille huit cents stades de cette ville, en s'avancant vers la ligne équi-

perustam a Syene introrsum recedit; et ab illa usque ad terram cinnamomi feracem sunt stadia octingenta. Et per hæc omnia spatia perustæ, licet rari, tamen vita fruuntur habitantes. Ultra vero jam inaccessum est, propter nimium solis ardorem.

Quum ergo tantum spatii ex perusta vitam ministret, et sine dubio circa viciniam alterius temperatæ, id est antæcorum, tantumdem spatii habere perustæ fines, et parem mansuetudinem non negetur (paria enim in utraque parte sunt omnia), ideo credendum est per poeticam tubam, quæ omnia semper in majus extollit, dixisse viam solis sectam per temperatas, quoniam ex utraque parte fines perustæ in eo sunt similes temperatis, quod se patiuntur habitari. An forte poetica licentia particulam pro simili pæne particula posuit, et pro *sub ambas*, dicere maluit *per ambas*? Nam revera ductus zodiaci sub ambas temperatas ultro citroque pervenit, non tamen per ambas. Scimus autem et Homerum ipsum, et in omnibus imitatore hujus Maronem, sæpe tales mutasse particulas. An, quod mihi vero propius videtur, *per ambas*, pro *inter ambas*, voluit intelligi? zodiacus enim inter ambas temperatas volvitur, non per ambas. Familiariter autem *per* pro *inter* ponere solet, sicut alibi quoque:

Circum, *perque* duas in morem fluminis Arctos.

(*Georg. lib. I, v. 239.*)

Neque enim Anguis sidereus Arctos secat; sed, dum et amplectitur et intervenit, circum eas et inter eas

noxiale, on trouve Méroé ; plus loin encore, à huit cents stades, on rencontre le pays qui produit la cannelle. Toutes ces contrées, situées sous la zone torride, sont, il est vrai, à peine peuplées, mais leurs rares habitants y trouvent toutefois une existence supportable. Mais au delà, le climat est inaccessible, à cause des feux trop brûlants du soleil.

Comme la zone torride offre tant de terres habitées, et que probablement l'autre extrémité, voisine de nos antécédents, doit jouir du même privilège (car tout est égal dans les deux parties de cette zone), nous devons croire que la poésie épique, habituée à tout agrandir, se permet de prolonger le cours du soleil à travers les zones tempérées, par la raison que, des deux côtés, les limites de la zone torride ont des habitants, tout comme les zones tempérées. Peut-être aussi, par une licence poétique, Virgile a-t-il mis une particule pour une autre, et a-t-il mieux aimé dire *per ambas* que *sub ambas*. Car réellement le zodiaque pénètre au delà et en deçà, au-dessous des zones tempérées, mais il ne les traverse pas. Nous savons qu'Homère lui-même et Virgile, son fidèle imitateur, ne se font pas scrupule de changer ainsi les particules. Ou enfin, ce qui me paraît le plus vraisemblable, Virgile a-t-il voulu donner au mot *per* le sens du mot *inter*? car la révolution du zodiaque a lieu *entre* et non pas *à travers* les deux zones tempérées. Or, ce poète emploie assez ordinairement *per* pour *inter*, comme dans cet autre passage :

Circum, *perque* duas in morem fluminis Arctos<sup>(1)</sup>.

Cependant le Dragon ne coupe point les deux Ourses ;

(1) Le Dragon environne et traverse les deux Ourses comme un fleuve.

volvitur, non per eas. Ergo potest constare nobis intellectus, si *per ambas*, pro *inter ambas*, more ipsius poetæ dictum existimemus. Nobis aliud ad defensionem, ultra hæc quæ diximus, non occurrit. Verum quoniam in medio posuimus quos fines nunquam via solis excedat, manifestum est autem omnibus quid Maro dixerit, quem constat erroris ignarum, erit ingenii singulorum invenire quid possit amplius pro absolvenda hac quæstione conferri.

---

IX. Non uno, sed gemino oceani ambitu terram omnem circumflui : et quomodo angusta verticibus, latior lateribus, sit habitabilis nostra : tum de exiguitate oceani quem nos magnum vocamus.

His quoque, ut arbitror, non otiosa inspectione tractatis, nunc de oceano quod promisimus adstruamus, non uno sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circumflui : cujus verus et primus meatus est qui ab indocto hominum genere nescitur. Is enim quem solum oceanum plures opinantur, de finibus ab illo originali refusus, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circi æquinoctialis imitata. Ab oriente vero duos sinus refundit, unum ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extre-

il les embrasse l'une et l'autre de ses replis tortueux, il se roule autour d'elles et entre elles, mais il ne les traverse pas. Toutefois, le sens de ce vers est facile à saisir, si l'on substitue, comme l'a fait Virgile, la préposition *per*<sup>(1)</sup> à la préposition *inter*<sup>(2)</sup>. Nous n'ajouterons rien à ce que nous venons de dire pour la défense du premier passage que nous avons cité. D'ailleurs, si l'on se rappelle les notions que nous avons données sur les limites de l'orbite solaire, il est on ne peut plus facile de comprendre ce qu'a dit le poète le plus correct assurément qui fut jamais : nous laissons à l'esprit de chacun de nos lecteurs le soin de trouver ce qu'on pourrait ajouter ici pour résoudre cette question.

---

IX. Toute la terre est enveloppée par l'océan, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers : la partie que nous habitons est resserrée vers les pôles, et plus large vers son centre : du peu d'étendue de l'océan qui nous paraît immense.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer n'étaient pas, je crois, inutiles : démontrons, à présent, selon notre promesse, que l'océan enveloppe tout le globe terrestre, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers : son premier et véritable contour n'est pas connu du vulgaire. Car la mer, qu'on regarde en général comme l'unique océan, n'est qu'un développement de l'océan primitif, que l'exubérance de ses flots oblige à ceindre une seconde fois la terre. La première ceinture qu'il forme autour de notre globe s'étend à travers la zone torride, et fait le tour complet du globe, en suivant la direction de la ligne équinoxiale. Du côté de l'orient, il se divise en deux bras, dont l'un coule au nord, et l'autre au sud : même division à l'occident ; et ces deux derniers bras viennent rencontrer ceux qui sont

(1) Au travers. — (2) Entre.

mitates refusi occurrunt ab oriente demissis ; et , dum vi summa et impetu immaniore miscentur , invicemque se feriunt , ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa oceani accessio pariter et recessio ; et , ubicumque in nostro mari contingit idem vel in angustis fretis , vel in planis forte litoribus , ex ipsis oceani sinibus , quos oceanum nunc vocamus , eveniunt , quia nostrum mare ex illis influit. Ceterum verior , ut ita dicam , ejus alveus tenet zonam perustam ; et tam ipse qui equinoctialem , quam sinus ex eo nati qui horizontem circum ambitu suæ flexionis imitantur , omnem terram quadrifidam dividunt , et singulas , ut supra diximus , habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam , totamque cingens , et rursus utriusque regionis extrema sinibus suis ambiens , binas in superiore atque inferiore terræ superficie insulas facit.

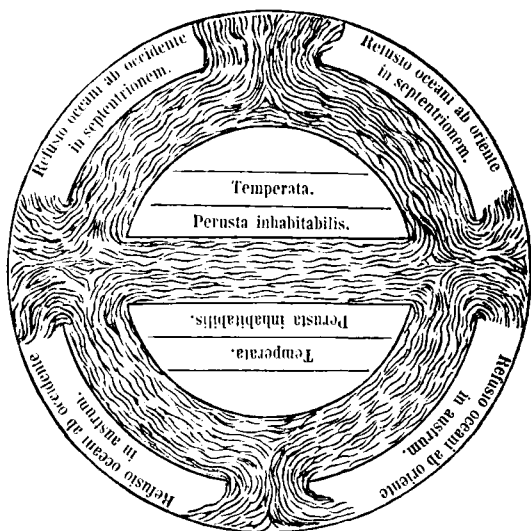
Unde Tullius , hoc volens intelligi , non dixit : « Omnis terra parva quædam est insula ; » sed , « Omnis terra quæ colitur a vobis , parva quædam est insula ; » quia et singulæ de quatuor habitationibus parvæ quædam efficiuntur insulæ , oceano bis eas , ut diximus , ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta : ex qua e nostri maris originem , quæ totius una est , et Rubri atque Indici ortum videbis , Caspiumque mare unde oritur invenies , licet non ignorem esse nonnullos qui ei de oceano ingressum negent. Nec dubium est in illam quoque australis generis temperatam mare de oceano

partis de l'orient ; le choc impétueux et violent avec lequel s'entre-heurtent ces énormes masses d'eaux, avant de se mêler ensemble, produit un effet actif et réactif, d'où résulte le phénomène si connu du flux et du reflux, qui exerce son influence sur toute l'étendue de notre mer ; elle la subit dans ses détroits, comme dans ses parties les moins resserrées, parce qu'elle n'est qu'une émanation du véritable océan : cet océan donc, qui suit la ligne que lui trace l'équateur terrestre, et ses bras, dirigés vers l'horizon, divisent toute la terre en quatre parties, dont ils font autant d'îles habitables. Par son cours bien réel à travers la zone torride, qu'il embrasse dans toute sa longueur, il nous sépare des régions australes, et au moyen de ses bras, qui entourent l'un et l'autre hémisphère, il forme quatre îles, dont deux dans l'hémisphère supérieur, et deux dans l'hémisphère inférieur.

C'est ce que veut faire entendre Cicéron, qui ne dit pas : « Toute la terre n'est qu'une petite île ; » mais bien : « Toute cette partie de la terre que vous habitez est une petite île ; » parce qu'en enveloppant la terre habitable en deux sens divers, l'océan fait d'elle quatre petites îles. La figure ci-jointe peut mettre sous les yeux tout ce partage : vous y verrez l'origine de notre mer, qui n'est qu'une faible partie du tout ; vous y découvrirez encore l'origine de la mer Rouge, de la mer des Indes et de la mer Caspienne, quoique je n'ignore point que cette dernière, selon plusieurs géographes, ne communique en aucune façon avec l'océan. Il n'est pas douteux, non plus, que les mers de la zone tempérée australe ont également leur source dans l'océan. Mais comme

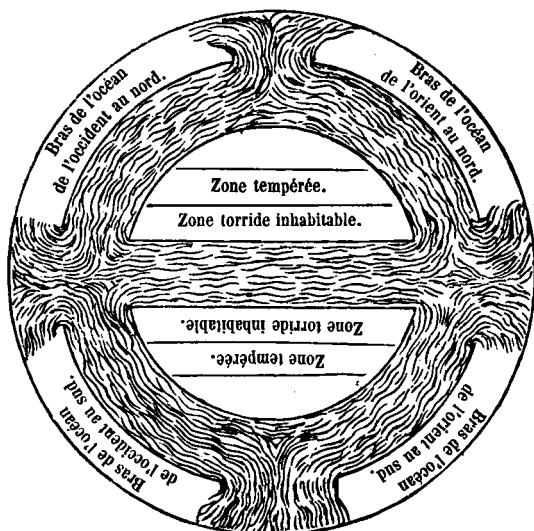


similiter influere. Sed describi hoc nostra attestatio-  
 non debuit, cujus situs nobis incognitus perseverat.



Quod autem dixit nostram habitabilem « angustam verticibus, lateribus latiore, » in eadem descriptione poterimus advertere. Nam, quanto longior est tropicus circus septentrionali circo, tanto zona verticibus quam lateribus angustior est, quia summitas ejus in arcum extremi cinguli brevitate contrahitur : deductio autem laterum cum longitudine tropici ab utraque parte distenditur. Denique veteres omnem habitabilem nostram extentæ chlamydi similem esse dixerunt. Item quia omnis terra, in qua et oceanus est, ad quemvis cœlestem circulum quasi centron obtinet puncti locum, necessario de oceano adjecit : « Qui tamen tanto nomine

ces plages nous sont encore inconnues, nous ne devons pas chercher à garantir l'authenticité du fait.



Quant à ce que dit Cicéron de notre terre habitable, « qu'elle est resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, » c'est une vérité dont nous pourrions nous convaincre en jetant les yeux sur la figure déjà citée. Car la largeur de cette zone excède autant sa longueur, que la longueur du tropique dépasse la longueur du cercle polaire boréal : en effet, limitée dans son étendue de longitude par la rencontre du cercle polaire, si court lui-même, elle peut, à l'aide de la longueur du tropique, donner à ses flancs un développement plus large. Enfin, la forme de la partie de la terre que nous occupons l'a fait comparer, par les anciens, à une chlamyde déployée. Et c'est parce que le globe terrestre tout entier, y compris l'océan, peut passer, en raison de son peu d'étendue, pour le point central de tel ou tel cercle céleste, que Cicéron a dû ajouter au

quam sit parvus vides. » Nam licet apud nos Atlanticum mare magnum vocetur, de cœlo tamen despicientibus non potest magnum videri, quum ad cœlum terra signum sit et punctum quod dividi non possit in partes. Ideo autem terræ brevitās tam diligenter asseritur, ut parvi pendendum ambitum famæ vir fortis intelligat, quæ in tam parvo magna esse non poterit, ut, contentus potius conscientiæ præmio, gloriam non requirat. Quod doctrinæ propositum non minus in sequentibus apparebit.

---

X. Mundum quidem esse æternum; ceterum inde non posse sperari perpetuitatem gloriæ ac famæ apud posteros, quando, mundo ipso manente, ea quæ in ipso sunt vicissitudine quadam nunc occidant, nunc rursus oriantur.

« Quin etiam si cupiat proles futurorum hominum deinceps laudes uniuscujusque nostrum acceptas a patribus posteris prodere, tamen propter eluviones exustionesque terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non modo non æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possumus. »

Virtutis fructum sapiens in conscientia ponit, minus perfectus in gloria: unde Scipio perfectionem cupiens infundere nepoti, auctor est ut, contentus conscientiæ præmio, gloriam non requirat. In qua appetenda quoniam duo sunt maxime quæ præoptari possint, ut et quam latissime vagetur, et quam diutissime perseveret,

sujet de l'océan : « Et malgré tous ces grands noms , il est , tu le vois , bien petit. » Car , bien que l'Atlantique soit pour nous une mer immense , elle ne peut cependant paraître grande à ceux qui l'aperçoivent des hauteurs du ciel , puisque le globe terrestre n'est , relativement au globe céleste , qu'un signe , un point imperceptible , indivisible. Lorsqu'il insiste avec tant de soin sur l'exiguïté de la terre , le premier Africain a pour but de faire comprendre au héros son petit-fils qu'il doit s'occuper fort peu d'étendre le cercle de sa renommée , qui , dans un si petit espace , ne saurait jamais être bien grand ; c'est , ajoute-t-il , le témoignage d'une conscience irréprochable qu'il faut rechercher plutôt que la gloire. Les chapitres suivants de ce commentaire nous prouveront que c'est bien là sa pensée.

---

X. Il est vrai que le monde est éternel ; cependant l'homme ne peut espérer de perpétuer , chez la postérité , sa gloire et sa réputation : car tout ce que renferme ce monde impérissable est sujet à des vicissitudes de destruction et de reproduction.

« Lors même que les races futures , recevant de leurs aïeux la renommée de chacun de nous , s'empresseraient de la transmettre à la postérité , les inondations , les embrasements de la terre , dont le retour est inévitable à des époques marquées , ne permettraient pour nous ni l'éternité , ni même la longue durée de la gloire. »

Le sage attend de sa conscience la récompense de ses belles actions , l'homme moins parfait la demande à la gloire : aussi le premier Africain , qui veut inspirer à son petit-fils le désir de la perfection , lui conseille-t-il de rechercher le témoignage d'une conscience irréprochable plutôt que la gloire. Comme elle offre deux attraits bien puissants , celui de s'étendre le plus loin

postquam superius, de habitationis nostræ angustiis disserendo, totius terræ quæ ad cælum puncti locum obtinet, minimam quamdam docuit a nostri generis hominibus particulam possideri; nullius vero gloriam vel in illam totam partem potuisse diffundi (siquidem Gangem transnare vel transcendere Caucasum Romani nominis fama non valuit): spem, quam de propaganda late gloria ante oculos ponendo nostri orbis angustias amputavit, vult etiam diuturnitatis auferre, ut plene animo nepotis contemptum gloriæ compos dissuasor insinuet. Et ait, nec in hac ipsa parte in quam sapientis et fortis viri nomen serpere potest, æternitatem nominis posse durare, quum modo exustione, modo eluvione terrarum, diuturnitati rerum intercedat occasus.

Quod quale sit disseremus; in hac enim parte tractatus illa quæstio latenter absolvitur quæ multorum cogitationes de ambigenda mundi æternitate sollicitat. Nam quis facile mundum semper fuisse consentiat? Quum et ipsa historiarum fides multarum rerum cultum, emendationemque, vel inventionem ipsam recentem esse fateatur: quumque rudes primum homines et incuria silvestri non multum a ferarum asperitate dissimiles meminerit vel fabuletur antiquitas; tradatque nec hunc eis quo nunc utimur, victum fuisse, sed glande prius et baccis altos, sero sperasse de sulcis alimoniam. Quumque ita exordium rerum et ipsius humanæ nationis opi-

possible, et celui de nous survivre des siècles entiers, Scipion a mis d'abord sous les yeux d'Émilien l'image de la terre, séjour si resserré, qui, par rapport au ciel, n'est qu'un point imperceptible, et dont les hommes de notre espèce n'occupent que la plus petite partie; et même, cette partie ne saurait être remplie tout entière de la célébrité d'aucun nom, puisque le retentissement du nom romain n'avait pu encore ni traverser les flots du Gange ni franchir le Caucase : il lui a donc ôté tout espoir de répandre au loin sa renommée dans l'espace beaucoup trop restreint de notre globe; il va lui prouver ensuite que la gloire n'a point de durée, afin de le convaincre entièrement qu'il doit n'avoir pour elle que du dédain. « La carrière que peut parcourir ici-bas la réputation du sage et du héros est bien limitée, lui dit-il, et de plus, dans des bornes si étroites, cette réputation ne sera ni éternelle, ni même durable, parce que les embrasements ou les inondations de la terre doivent anéantir tout ce qui existe aujourd'hui. »

Ce passage de Cicéron a besoin d'être développé; car il décide implicitement la grande question de l'éternité du monde, qui pour bien des esprits est un sujet d'incertitude et de doute. Car le moyen de concevoir que l'univers ait toujours existé? Et, s'il faut ajouter foi aux récits de l'histoire, l'usage de la plupart des choses, leur perfectionnement, leur découverte même est d'une date toute nouvelle : les traditions ou les fictions de l'antiquité nous représentent les premiers hommes farouches et grossiers habitants des forêts, comme différant bien peu des animaux féroces; leur nourriture, dit la fable, ne ressemblait point à la nôtre; ils vivaient de glands, de fruits sauvages, et ce ne fut que fort tard que les sillons leur firent espérer des aliments plus doux. L'antiquité nous ramène ainsi à la naissance des choses, à celle de l'espèce humaine, et à la croyance de l'âge

nemur, ut aurea primum secula fuisse credamus, et inde natura, per metalla viliora degenerans, ferro secula postrema fœdaverit. Ac, ne totum videamur de fabulis mutuari, quis non hinc æstimet mundum quandoque coepisse, nec longam retro ejus ætatem, quum ab hinc ultra duo retro annorum millia de excellenti rerum gestarum memoria ne Græca quidem exstet historia? Nam supra Ninum, a quo Semiramis secundum quosdam creditur procreata, nihil præclarum in libros relatum est. Si enim ab initio, imo ante initium fuit mundus, ut philosophi volunt, cur per innumerabilium seriem seculorum non fuerat cultus quo nunc utimur inventus? Non litterarum usus quo solo memoriæ fulcitur æternitas? Cur denique multarum rerum experientia ad aliquas gentes recenti ætate pervenit? Ut ecce, Galli vitem vel cultum oleæ, Roma jam adolescente, didicerunt. Aliæ vero gentes adhuc multa nesciunt, quæ nobis inventa placuerunt. Hæc omnia videntur æternitati rerum repugnare, dum opinari nos faciunt certo mundi principio paulatim singula quæque coepisse. Sed mundum quidem fuisse semper philosophia auctor est<sup>3</sup>, conditore quidem Deo, sed non ex tempore. Siquidem tempus ante mundum esse non potuit<sup>4</sup>, quum nihil aliud tempora nisi cursus solis efficiat. Res vero humanæ ex parte maxima sæpe occidunt, manente mundo, et rursus oriuntur, vel eluvione vi-

d'or, que suivirent deux âges désignés par des métaux d'une valeur progressivement décroissante, pour faire place enfin au hideux siècle de fer. Mais, fiction à part, comment ne pas croire que le monde a eu un commencement, et même que son âge ne doit pas être fort ancien, lorsqu'on voit que les faits les plus intéressants ont trouvé, il y a deux mille ans seulement, un premier historien chez les Grecs ? Car, avant Ninus, qui, selon quelques auteurs, fut le père de Sémiramis, le livre de l'histoire ne relate aucun événement remarquable. Admettons que l'univers a commencé avec les temps, et même avant les temps, pour employer le langage des philosophes, comment alors a-t-il fallu une innombrable série de siècles pour arriver au degré de civilisation où nous sommes parvenus ? Pourquoi l'invention des lettres de l'alphabet, qui seule éternise le souvenir des hommes et des choses, est-elle si récente ? Enfin, pourquoi certaines nations n'ont-elles acquis que depuis fort peu de temps des connaissances indispensables ? Comme les Gaulois, par exemple, qui n'ont appris la culture de la vigne et de l'olivier que vers les premiers siècles de Rome. Et je ne parle pas de bien d'autres peuples qui ne soupçonnent même pas une infinité de découvertes dont la jouissance est pour nous si réelle. Tout cela paraît en contradiction avec l'éternité des choses, et nous donnerait à penser que la naissance du monde date d'une époque fixe, et que tous les êtres ont été produits successivement. Mais le monde a toujours existé, nous dit la philosophie, et le Dieu suprême l'a créé avant les temps. En effet, le temps ne peut avoir précédé la création de l'univers, puisqu'il se mesure d'après le cours du soleil. Quant aux choses humaines, elles tombent souvent presque tout entières dans le néant, quoique le monde reste debout, puis, elles renaissent à la vie, par les vicissitudes des inondations ou des embra-



cissim vel exustione redeunte ; cujus vicissitudinis causa vel necessitas talis est.

Ignem ætherium physici tradiderunt humore nutriri, asserentes ideo sub zona cœli perusta , quam via solis, id est zodiacus , occupavit , oceanum , sicut supra descripsimus , a natura locatum , ut omnis latitudo qua sol cum quinque vagis et luna ultro citroque discurrunt , habeat subjecti humoris alimoniam : et hoc esse volunt quod Homerus, divinarum omnium inventionum fons et origo , sub poetici nube figmenti verum sapientibus intelligi dedit, Jovem cum diis ceteris , id est cum stellis profectum in oceanum, Æthiopibus eum ad epulas invitantibus. Per quam imaginem fabulosam Homerum significasse volunt hauriri de humore nutrimenta sideribus : qui ob hoc Æthiopas reges epularum cœlestium dixit , quoniam circa oceani oram non nisi Æthiopes habitant , quos vicinia solis usque ad speciem nigri coloris exurit.

Quum ergo calor nutriatur humore , hoc vicissitudinis contingit ut modo calor modo humor exuberet. Evenit enim ut ignis usque ad maximum enutritus augmentum , haustum vincat humorem , et sic aeris mutata temperies licentiam præstet incendio , et terra penitus flagrantia immissi ignis uratur. Sed mox , impetu caloris absumpto , paulatim vires revertuntur humori , quum magna pars ignis, incendiis erogata, minus jam de renascente humore consumat. Ac rursus , longo temporum tractu , ita crescens humor altius vincit , ut

sements, dont nous allons expliquer la cause ou la nécessité.

Les premiers physiiciens ont enseigné que le feu éthéré se nourrit de vapeurs ; ils affirment que , si la nature a placé , comme nous l'avons déjà dit , l'océan au-dessous de la zone torride , traversée par le zodiaque , c'est pour que le soleil , la lune et les cinq planètes qui parcourent cette zone dans tous les sens , puissent tirer leur aliment des particules qui surgissent du sein des eaux : voilà , disent-ils , la vérité qu'Homère donne à entendre aux sages , lorsque ce génie créateur , à l'imagination si riche et si féconde , nous montre , sous le voile d'une allégorie poétique , Jupiter , invité à un banquet par les Éthiopiens , se rendant avec les autres dieux , c'est-à-dire avec les autres étoiles , au sein de l'océan. Ce qui , toute fiction fabuleuse à part , signifie que les astres se nourrissent des molécules de l'eau : et lorsque le même poète ajoute que les rois d'Éthiopie sont admis aux festins des immortels , il peint ainsi les peuples de cette contrée de l'Afrique , qui habitent seuls les bords de l'océan , et dont la peau , brûlée par les feux du soleil qui les avoisine , a pris une teinte presque noire.

Comme l'humidité entretient la chaleur , il s'ensuit que le feu et l'eau subissent tour à tour une sorte d'exubérance. Quand le feu est parvenu à cet excès , l'équilibre cesse entre les deux éléments , et la température trop élevée de l'air provoque un incendie , qui dévore la terre jusque dans ses entrailles. Mais bientôt la brûlante ardeur du fluide igné se ralentit , et l'eau reprend peu à peu ses forces ; car la matière du feu , épuisée en grande partie , n'absorbe qu'une petite quantité des particules humides qui renaissent. Ensuite , après une longue série de siècles , l'élément de l'eau acquiert à son tour un excédant si prononcé que , rien ne pouvant plus le retenir , il inonde la terre d'un déluge nouveau ; après

terris infundatur eluvio; rursus calor post hoc vires resumat. Et ita fit ut, manente mundo, inter exsuperantis caloris humorisque vices, terrarum cultus cum hominum genere sæpe intercitat, et, reducta temperie, rursus novetur. Nunquam tamen seu eluvio, seu exustio, omnes terras, aut omne hominum genus vel omnino operit, vel penitus exurit. Ægypto certe, ut Plato in *Timæo* fatetur, nunquam nimietas humoris nocuit vel caloris. Unde et infinita annorum millia in solis Ægyptiorum monumentis librisque releguntur. Ceteræ igitur terrarum partes, internecioni superstites, seminarium instaurando generi humano fiunt; atque ita contingit ut non rudi mundo rudes homines et cultus inscii, cujus memoriam interceptit interitus, in terris oberrent, et asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula et coetus, natura constituyente, patiantur: sitque primum inter eos mali nescia et adhuc astutiæ inexperta simplicitas: quæ nomen auri primis seculis præstat. Inde, quo magis ad cultum rerum atque artium usus promovet, tanto facilius in animos serpit æmulatio; quæ primum bene incipiens, in invidiam latenter evadit. Et ex hac jam nascitur quidquid genus hominum post sequentibus seculis experitur. Hæc est ergo quæ rebus humanis pereundi atque iterum revertendi, incolumi mundo, vicissitudo variatur.

XI. De diversitate annorum: quodque is qui vere annus vertens est ac mundanus, quindecim annorum nostrorum ambiat millia.

« Quid autem interest, ab his qui postea nascentur,

l'inondation , le feu sent renaître son influence. Cet empire qu'exercent alternativement l'eau et le feu laisse toujours subsister le monde , mais il détruit souvent tout ce qui fait l'ornement de la terre , et l'espèce humaine elle-même ; puis , quand le calme a reparu , tout reprend une vie nouvelle. Car jamais l'inondation ou l'embrase-ment n'entraîne la destruction totale de la terre ou du genre humain. Ce qu'il y a de positif , et Platon le déclare dans son *Timée* , c'est que l'Égypte ne souffre jamais de ces deux fléaux. Aussi les monuments et les livres de ce peuple privilégié attestent-ils des faits qui remontent à des myriades de siècles. Du reste , les quelques parties de l'univers qui survivent à la dévastation générale , servent à renouveler la race des hommes : et voilà comment il arrive que certaines portions du globe qui sont encore civilisées voient errer sur la terre des hordes sauvages et barbares , incapables d'avoir même des souvenirs après la grande catastrophe ; mais insensiblement la rudesse farouche de leurs mœurs s'adoucit ; elles forment , sous l'empire de la loi naturelle , des rassemblements et des réunions , où , grâce à l'ignorance du mal et à l'absence de la fraude , elles conservent toute leur simplicité native : cette première époque est pour elles l'âge d'or. Les progrès de l'industrie et des arts viennent bientôt exciter dans tous les cœurs une plus vive émulation ; sentiment si noble dans son principe , mais qui sourdement dégénère en basse envie. De là , pour cette société nouvelle , l'origine de tous les maux dont elle fera plus tard l'expérience. Ainsi les choses humaines périssent et renaissent alternativement , mais le monde reste toujours debout.

---

**XI.** Différence des années : la véritable année , celle où s'opère entièrement la révolution du monde , comprend quinze mille de nos années.

« Que t'importe ensuite que l'avenir parle de toi ,

sermonem fore de te, quum ab his nullus fuerit, qui ante nati sunt, qui nec pauciores, et certe meliores fuerunt viri? Præsertim quum apud eos ipsos a quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit : homines enim populariter annum tantummodo solis, id est unius astri reditu, metiuntur. Re ipsa autem quum ad idem unde semel profecta sunt, cuncta astra redierint, eandemque totius cœli descriptionem longis intervallis retulerint, tum ille vere vertens annus appellari potest; in quo vix dicere audeo, quam multa hominum secula teneantur. Namque ut olim deficere sol hominibus exstinguique visus est, quum Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit, ita quandoque ab eadem parte sol, eodemque tempore iterum defecerit, tum signis omnibus ad idem principium stellisque revocatis, expletum annum habeto : cujus quidem anni nondum vicesimam partem scito esse conversam. »

Idem agere perseverat instans dissuasioni gloriæ desiderandæ. Quam quum locis arctam, nec in ipsis angustiis æternam supra docuisset, nunc non solum perpetuitatis expertem, sed nec ad unius anni integri metas posse propagari docet. Cujus assertionis quæ sit ratio, dicemus.

Annus non is solus est quem nunc communis omnium usus appellat : sed singulorum seu luminum seu stellarum, emenso omni cœli circuitu, a certo loco in eundem locum reditus, annus suus est. Sic mensis lunæ annus est intra quem cœli ambitum lustrat. Nam et a luna

lorsque les générations passées, non moins nombreuses et certes meilleures que leurs descendants, n'en ont jamais parlé? Que dis-je? parmi ceux même qui peuvent répéter notre nom, nul ne serait capable d'embrasser le souvenir d'une seule année : car les hommes mesurent vulgairement l'année sur la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre : mais il faut que tous les astres soient revenus à leur point de départ, et qu'après de longs intervalles ils aient ramené la même période annuelle, pour qu'on puisse assurer que l'année soit véritablement révolue ; et j'ose à peine dire combien une telle année renferme de vos siècles. Ainsi, le soleil parut aux yeux des hommes s'éclipser et s'éteindre, lorsque l'âme de Romulus pénétra dans ce sanctuaire ; lorsqu'il s'éclipsera de nouveau du même côté du ciel et au même instant, alors tous les astres, toutes les planètes auront repris la même position ; alors, seulement alors, une année sera complète : mais apprends que cette année n'est pas encore aujourd'hui à la vingtième partie de son cours. »

Le premier Africain poursuit son but constant, celui de détourner son petit-fils d'ambitionner la gloire. Il lui a prouvé déjà que, resserrée dans les bornes les plus étroites, cette gloire ne pouvait, même dans cette sphère circonscrite, aspirer à être éternelle ; il lui démontre maintenant que, loin d'avoir des droits à l'immortalité, elle ne saurait atteindre même la fin d'une seule année complète. Disons sur quels motifs cette assertion repose.

Il est d'autres années que celles communément appelées de ce nom : car chaque astre lumineux, chaque planète a son année, qui se compose du laps de temps que chacune de ces étoiles met à revenir, dans le ciel, à son point de départ. Ainsi le mois est une année lunaire, parce que la lune achève en un mois sa révolution.

mensis dicitur, quia Græco nomine luna *mene* vocatur. Virgilius denique, ad discretionem lunaris anni, qui brevis est, annum qui circumcursu solis efficitur significare volens, ait :

Interea magnum sol circumvolvitur annum ;

(Æn. lib. III. v. 284.)

magnum vocans solis, comparatione lunaris : nam cursus quidem Veneris atque Mercurii pæne par soli est. Martis vero annus fere biennium tenet, tanto enim tempore cælum circumit ; Jovis autem stella duodecim et Saturni triginta annos in eadem circuitione consumit. Hæc de luminibus ac vagis, ut sæpe relata, jam nota sunt. Annus vero qui mundanus vocatur, qui vere vertens est<sup>5</sup>, qui conversione plenæ universitatis efficitur, largissimis seculis explicatur, cujus ratio est talis.

Stellæ omnes et sidera quæ infixæ cœlo videntur, quorum proprium motum nunquam visus humanus sentire vel deprehendere potest, moventur tamen ; et præter cœli volubilitatem, qua semper trahuntur, suo quoque accessu tam sero promoventur, ut nullius hominum vita tam longa sit quæ observatione continua factam de loco permutationem in quo eas primum viderat, deprehendat. Mundani ergo anni finis est quum stellæ omnes omniaque sidera quæ aplanes habet, a certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cœli stella in alio loco sit quam in quo fuit

Aussi le mot latin *mensis* <sup>(1)</sup> est-il dérivé du mot grec *mene*, qui signifie lune. Lorsque Virgile veut établir la différence de l'année solaire, qui embrasse un intervalle assez étendu, par rapport à l'année lunaire, dont la durée est beaucoup plus restreinte, il s'exprime ainsi :

« Cependant le soleil commence la grande année. »

On voit bien que le mot *grande* n'est employé ici que par la comparaison des deux années, celles du soleil et de la lune : car la révolution de Vénus et celle de Mercure ont à peu près la même période que celle du soleil. Mars met environ deux ans à tracer son orbite ; Jupiter douze, et Saturne trente. Nous avons souvent parlé du mouvement périodique du soleil, de la lune et des cinq planètes, et il doit maintenant être assez connu. Quant à l'année dite année du monde, année véritablement accomplie, parce que sa révolution ramène dans les cieux tous les astres à leur premier point de départ, elle embrasse, dans ses immenses développements, une longue série de siècles, comme on va être à même de le juger.

Toutes les étoiles et toutes les constellations qui semblent attachées au firmament, ont un mouvement propre, quoique pour l'œil de l'homme elles soient fixes et immobiles ; outre qu'elles sont chaque jour entraînées avec tout le ciel, elles se meuvent encore sur elles-mêmes, mais avec tant de lenteur, que l'observateur le plus infatigable userait sa vie, quelque longue qu'elle fût, à vouloir découvrir le moindre changement dans la situation où il les a vues pour la première fois. Ainsi donc le terme de la grande année du monde arrive seulement lorsque tous les corps lumineux de la sphère aplane ont repris, après leur révolution, leur première position respective ; il faut encore que pas même une seule étoile du ciel ne soit alors à une autre place que

(1) Mois.



quum aliæ omnes ex eo loco motæ sunt, ad quem reversæ, anno suo finem dederunt : ita ut lumina quoque cum erraticis quinque in iisdem locis et partibus sint in quibus, incipiente mundano anno, fuerunt. Hoc autem, ut physici volunt, post annorum quindecim millia peracta contingit.

Ergo sicut annus lunæ mensis est, et annus solis duodecim menses, et aliarum stellarum hi sunt anni quos supra retulimus, ita mundanum annum quindecim millia annorum, quales nunc computamus, efficiunt. Ille ergo vere annus vertens vocandus est quem non solis, id est unius astri, reditu metiuntur, sed quem stellarum omnium, in quocumque cœlo sunt, ad eundem locum reditus sub eadem cœli totius descriptione concludit. Unde et mundanus dicitur, quia mundus proprie cœlum vocatur. Igitur ut annum solis non solum a kalendis januariis usque ad easdem vocamus, sed et a sequente post kalendas die usque ad eundem diem, et a quocumque cujuslibet mensis die usque in diem eundem reditus, annus vocatur : ita hujus mundani anni initium sibi quisque facit quodcumque decreverit. Ut, ecce, nunc Cicero a defectu solis qui sub Romuli fine contigit, mundani anni principium sibi ipse constituit. Et licet jam sæpissime postea defectus solis evenerit, non dicitur tamen mundanum annum repetita defectio solis implese, sed tunc implebitur quum sol deficiens in iisdem locis et partibus et ipse erit, et omnes cœli stellas omniaque sidera rursus inveniet in

celle qu'elle occupait quand toutes les autres ont quitté leur point de départ, où, de retour enfin, elles terminent ainsi leur véritable année : alors aussi le soleil la lune et les cinq sphères errantes doivent avoir regagné le point et l'endroit de la voûte céleste où ils étaient au commencement de cette même année. Et pour que tous les astres se retrouvent ainsi en présence, une période de quinze mille années est indispensable, disent les physiciens.

Si donc l'année lunaire se compose d'un mois, l'année solaire de douze mois, et celle de chaque planète du nombre d'années dont nous avons parlé plus haut, de même aussi la grande année du monde se forme de quinze mille années, telles que nous les comptons aujourd'hui. On peut à juste titre la nommer année accomplie, puisque, loin de se mesurer sur la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre, elle se règle, au contraire, d'après la coïncidence, en un même temps, de la fin des huit révolutions sidérales, avec le point de départ de chaque astre en particulier. Cette grande année s'appelle encore l'année du monde, parce qu'à bien dire le monde c'est le ciel. Nous comptons l'année solaire, soit à partir des calendes de janvier, jusqu'aux mêmes calendes de l'année suivante, soit du jour qui suit ces calendes, jusqu'au jour anniversaire, soit enfin de tel autre jour d'un mois quelconque, jusqu'au jour qui lui correspond à un an de date : quant à la grande année du monde, libre à chacun d'en fixer à volonté le commencement. Cicéron, par exemple, la fait commencer à l'éclipse de soleil qui eut lieu à la mort de Romulus. Et quoique depuis ce moment il y ait eu fort souvent des éclipses semblables, on ne peut dire cependant que la répétition fréquente de ce phénomène ait complété la grande année du monde, qui ne sera véritablement révolue que lorsque le soleil, s'éclipsant sur le même point et dans la même partie du ciel, les autres

quibus fuerant quum sub Romuli fine deficeret. Igitur a discessu Romuli post annorum quindecim millia, sicut asserunt physici, sol denuo ita deficiet, ut in eodem signo eademque parte sit ad idem principium in quo sub Romulo fuerat, stellis quoque omnibus signisque revocatis.

Peracti autem fuerant quum Scipio in Africa militaret, a discessu Romuli, anni quingenti septuaginta et tres : anno enim ab Urbe condita sexcentesimo septimo hic Scipio deleta Carthagine triumphavit. Ex quo numero annis remotis triginta duobus regni Romuli et duobus qui inter somnium Scipionis et consummatum bellum fuerunt, quingenti septuaginta tres a discessu Romuli ad somnium usque remanebunt. Ergo ratiocinabiliter vereque signavit necdum mundani anni vicesimam partem esse conversam. Nam vicesimæ parti quot anni supersint a fine Romuli ad Africanam militiam Scipionis, quos diximus annos fuisse quingentos septuaginta tres, quisquis in digitos mittit, inveniet.

---

**XII.** Hominem non corpus esse, sed mentem : et numquid in hoc mundo vere intereat ac corrumpatur.

« Tu vero enitere, et sic habeto, non esse te mortalem, sed corpus hoc : nec enim tu is es, quem forma ista declarat ; sed mens cujusque, is est quisque, non ea figura quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse : si quidem est deus qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, et moderatur, et

planètes et constellations fixes présenteront les mêmes aspects qu'elles avaient toutes alors. Ainsi donc, à partir de la disparition de Romulus, il s'écoulera, s'il faut en croire les physiciens, quinze mille années avant que le synchronisme de la révolution des corps célestes les retrouve aux mêmes lieux qu'ils occupaient à l'époque précitée.

Or, cinq cent soixante-treize ans s'étaient écoulés depuis la mort de Romulus jusqu'aux campagnes du second Scipion en Afrique : car la ruine de Carthage et le triomphe de l'Émilien arrivèrent six cent sept ans après la fondation de Rome. Retranchez de ce nombre les trente-deux années du règne de Romulus, plus les deux années qui séparent le songe de Scipion de la fin de la troisième guerre punique, restent cinq cent soixante-treize ans depuis la disparition de Romulus jusqu'au songe du jeune Scipion. Cicéron affirmait donc avec raison et vérité que la vingtième partie de la grande année du monde n'était pas encore complète. Quiconque, en effet, sait compter seulement sur ses doigts, trouvera sans peine la différence qui existe entre cinq cent soixante-treize ans et le vingtième d'une période de quinze mille années.

---

**XII.** L'homme n'est pas corps, mais âme : rien dans ce monde ne meurt réellement, rien ne se détruit.

« Poursuis et sache bien qu'en toi il n'y a de mortel que ton corps : en effet, cette forme sensible, ce n'est pas toi ; l'âme de l'homme, voilà l'homme, et non pas cette figure extérieure que le doigt peut montrer. Apprends donc que tu es dieu : car il est dieu celui qui a la vie, le sentiment, la mémoire, la prévoyance, qui dirige, régit et meut le corps soumis à son empire, comme le Dieu suprême gouverne cet univers : et sem-

movet id corpus cui præpositus est, quam hunc mundum ille princeps Deus : et ut ille mundum quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet. »

Bene et sapienter Tullianus hic Scipio circa institutionem nepotis ordinem recte docentis implevit. Nam, ut breviter a principio omnem operis continentiam revolvam, primum tempus ei mortis et imminentes propinquorum prædixit insidias; ut totum de hac vita sperare dedisceret, quam non diuturnam comperisset. Dein, ne metu prædictæ mortis frangeretur, ostendit sapienti et bono civi in immortalitatem morte migrandum : quumque eum ultro spes ista traxisset ad moriendi desiderium, succedit Paulli patris opportuna dissuasio accensam filii festinationem ab appetitu spontaneæ mortis excludens. Plene igitur in animo somniantis utrimque plantata sperandi expectandique temperie, altius jam circa divina erigendum nepotis animum Africanus ingreditur ; nec prius eum terram patitur intueri, quam cœli ac siderum naturam, motum, ac modulamen agnoscat, et hæc omnia sciat præmio cessura virtutum.

Ac postquam mens firmata Scipionis alacritate tantæ promissionis erigitur, tum demum gloria, quæ apud indoctos magnum virtutis præmium creditur, contemni jubetur : dum ostenditur ex terrarum brevitate vel casibus, arcta locis, angusta temporibus. Africanus igitur, pæne exutus hominem, et defæcata mente, jam naturæ

blable au Dieu éternel qui imprime le mouvement à un monde en partie périssable, l'âme immortelle meut un corps mortel. »

Qu'ils sont judicieux et sages les conseils que l'aïeul donne à son petit-fils par l'organe de Cicéron ! Récapitulons-les en quelques mots depuis le commencement du songe : Publius débute par révéler au jeune Scipion l'époque de sa mort et l'imminente trahison de ses proches ; c'est lui dire de ne fonder aucun espoir sur cette vie mortelle et éphémère. Puis, afin de relever son courage qu'a pu abattre une telle prédiction, il lui montre que, pour le sage et pour le bon citoyen, la mort est le passage à l'immortalité : au moment où une espérance si belle entraîne son petit-fils à désirer la mort, tout à coup apparaît fort à propos Paul Émile, père du jeune Scipion, pour le dissuader d'accélérer par une mort volontaire l'instant qui assurera son bonheur. Son âme une fois placée entre l'espoir et la résignation, se trouve ainsi élevée à la contemplation des choses divines ; et son aïeul ne veut plus qu'il abaisse ses regards vers la terre, avant de connaître la nature, le mouvement, l'harmonie des corps célestes, avant de savoir que la jouissance de tant de merveilles doit être le prix de la vertu.

Lorsque l'âme du jeune Scipion est rassurée, sur-excitée même par l'enthousiasme d'une si haute promesse, son aïeul saisit cet instant pour lui inspirer le mépris de la gloire, que le vulgaire regarde comme la plus noble récompense du mérite : la gloire, lui dit-il, qui ne peut s'étendre loin sur la terre, à cause des catastrophes qui bouleversent le globe, la gloire est resserrée par les lieux et bornée par les temps. Ainsi, presque

suæ capax, hic apertius admonetur ut esse se deum no-  
 verit. Et hæc sit præsentis operis consummatio, ut ani-  
 1) mam non solum immortalem, sed deum esse clarescat.  
 Ille ergo jam post corpus qui fuerat in divinitatem re-  
 ceptus, dicturus viro adhuc in vita posito, « deum te  
 esse scito<sup>6</sup>, » non prius tantam prærogativam committit  
 homini, quam qui sit ipse discernat, ne æstimetur hoc  
 quoque divinum dici quod mortale in nobis et caducum  
 est. Et, quia Tullio mos est profundam rerum scientiam  
 sub brevitate tegere verborum, nunc quoque miro com-  
 pendio tantum concludit arcanum, quod Plotinus, ma-  
 gis quam quisquam verborum parcus, libro integro dis-  
 seruit, cujus inscriptio est : *Quid animal ? Quid*  
*homo ?* In hoc ergo libro Plotinus quærit cujus sint in  
 nobis voluptates, mœrores, metusque ac desideria, et  
 animositates vel dolores, postremo cogitationes et in-  
 tellectus, utrum meræ animæ, an vero animæ utentis  
 corpore : et post multa, quæ sub copiosa rerum densi-  
 tate disseruit, quæ nunc nobis ob hoc solum præter-  
 eunda sunt, ne usque ad fastidii necessitatem volumen  
 extendant, hoc postremo pronuntiat : Animal esse cor-  
 pus animatum ; sed nec hoc neglectum vel non quæsi-  
 tum relinquit, quo animæ beneficio quave via societatis  
 animetur. Has ergo omnes quas prædiximus passiones  
 assignat animali, verum autem hominem ipsam animam  
 esse testatur. Ergo qui videtur, non ipse verus homo  
 est, sed verus ille est a quo regitur quod videtur. Sic,

dépouillé de son enveloppe mortelle , l'âme dégagée de la fange terrestre , déjà plein de sa nature divine , l'Émilien va connaître , à n'en pouvoir douter , qu'il est dieu lui-même. Ceci nous amène directement à terminer notre ouvrage par le développement de cette idée , que l'âme est immortelle , et que même elle est dieu. Le premier Africain , qui , délivré naguère des liens du corps , a été admis au céleste séjour , et qui se trouve sur le point de dire à un mortel encore placé dans la vie : « Apprends que tu es dieu , » ne veut découvrir à l'homme cet important secret que quand l'homme se connaît enfin lui-même , et ne doit plus regarder comme une partie de la Divinité tout ce qu'il y a en nous de mortel et de périssable. Comme Cicéron a l'habitude , pour tout ce qui est science abstraite , de présenter moins de mots que de sens , ici , par suite de cette méthode , il renferme un si profond mystère en si peu de paroles , que Plotin lui-même , plus concis que personne , a composé sur ce sujet tout un livre intitulé : *Qu'est-ce que l'animal ? Qu'est-ce que l'homme ?* Dans cet ouvrage , il passe en revue nos plaisirs , nos peines , nos craintes , nos désirs , nos animosités , nos ressentiments , nos pensées enfin et nos facultés intellectuelles ; il se demande si ces sensations diverses sont réfléchies par l'âme seule , ou par l'âme agissant de concert avec le corps : puis , après une interminable dissertation , enveloppée des plus épaisses ténèbres de la métaphysique , dissertation que nous nous garderons bien de reproduire ici , afin de ne pas causer au lecteur un ennui trop prolongé , Plotin termine en disant que l'animal est un corps animé ; ce n'est pas toutefois sans avoir bien examiné , bien approfondi la question des bienfaits que l'âme répand sur le corps , et le genre d'association qu'elle contracte avec lui. Après avoir attribué à l'animal toutes les passions citées plus haut , il affirme que l'homme est l'âme elle-même. Ainsi



quum morte animalis disceserit animatio, cadit corpus regente viduatum. Et hoc est quod videtur in homine mortale : anima autem, qui verus homo est, ab omni conditione mortalitatis aliena est adeo ut, ad imitationem Dei mundum regentis, regat et ipsa corpus dum a se animatur. Ideo physici mundum magnum hominem, et hominem brevem mundum esse dixerunt. Per similitudines igitur ceterarum prærogativarum quibus Deum anima videtur imitari, animam deum et prisci philosophorum et Tullius dixit. Quod autem ait, « mundum quadam parte mortalem, » ad communem opinionem respicit qua mori aliqua intra mundum videntur, ut animal exanimatum, vel ignis exstinctus, vel siccatus humor : hæc enim omnino interiisse creduntur. Sed constat secundum veræ rationis assertionem, quam et ipse non nescit, nec Virgilius ignorat dicendo

Nec morti esse locum ;

(Georg. lib. IV, v. 326.)

constat, inquam, nihil intra vivum mundum perire; sed eorum quæ interire videntur solam mutari speciem, et illud in originem suam atque in ipsa elementa remeare quod tale quale fuit esse desierit.

Denique et Plotinus alio in loco quum de corporum assumptione dissereret, et hoc dissolvi posse pronuntiaret quidquid effluit, objecit sibi : Cur ergo elementa quorum fluxus in aperto est non similiter aliquando solvuntur? et breviter tantæ objectioni valideque respon-

l'homme véritable n'est pas ce qu'annonce sa forme extérieure, mais il est en réalité la substance qui régit cette forme extérieure. Aussi, lorsqu'à la mort de l'animal le souffle vivifiant s'éteint en lui, le corps, privé du moteur qui l'animait, tombe et s'abat. Voilà ce qui arrive à l'apparence mortelle de l'homme : l'âme, au contraire, ou plutôt l'homme réel et véritable, l'âme est si loin de payer le moindre tribut de mortalité, qu'à l'exemple du Dieu qui gouverne le monde, elle aussi gouverne le corps tout le temps qu'elle l'anime. C'est pour cela que les physiiciens appellent le monde un homme en grand, et l'homme un monde en petit. Donc, comme l'âme semble partager toutes les prérogatives de la Divinité, les anciens philosophes et avec eux Cicéron lui ont donné le nom de dieu. Et quand Cicéron parle « d'un monde en partie périssable, » c'est qu'il veut bien descendre à l'opinion du vulgaire, qui, à l'aspect d'un animal sans vie, d'une flamme éteinte, d'un liquide desséché, se persuade que tous ces corps sont à jamais rentrés dans le néant. Mais la voix irrécusable de la saine raison nous dit que rien ne meurt dans ce monde vivant; ainsi pensait Cicéron, ainsi pensait Virgile, qui appelle

« La mort un mot vide de sens. »

En effet, la matière qui paraît se dissoudre change seulement de forme, et revient à son origine et aux éléments qui la composaient dans le principe.

Plotin a fait à ce sujet une autre dissertation; lorsqu'il traite de la destruction des corps, il commence par affirmer que tout ce qui s'évapore peut aussi se réduire au néant; il se pose ensuite cette objection: Pourquoi donc les éléments dont l'évaporation est si sensible ne finissent-ils pas par s'anéantir? objection captieuse et

dit , ideo elementa , licet fluant , nunquam tamen solvi , quia non foras effluunt ; a ceteris enim corporibus quod effluit recedit , elementorum fluxus nunquam ab ipsis recedit elementis. Ergo in hoc mundo pars nulla mortalis est secundum veræ rationis asserta. Sed quod ait « Eum quadam parte mortalem , » ad communem , ut diximus , opinionem paululum inclinare se voluit : in fine autem validissimum immortalitatis animæ argumentum ponit , quia ipsa corpori præstat agitatum. Quod quale sit , ex ipsis verbis Ciceronis quæ sequuntur , invenies.

---

**XIII.** De tribus ratiocinandi modis quibus immortalitatem animæ asseruere Platonici.

« Nam quod semper movetur æternum est ; quod autem motum affert alicui , quodque ipsum agitur aliunde , quando finem habet motus , vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod se ipsum movet , quia nunquam deseritur a se , nunquam ne moveri quidem desinit ; quin etiam ceteris , quæ moventur , hic fons , hoc principium est movendi. Principio autem nulla est origo : nam e principio oriuntur omnia ; ipsum autem nulla ex re alia nasci potest : nec enim esset principium , quod gigneretur aliunde. Quod si non oritur , nec occidit quidem unquam : nam principium extinctum , nec ipsum ab alio renascetur , nec ex se aliud creabit ; siquidem necesse est a principio oriri omnia. Ita fit , ut

péremptoire en apparence , mais qu'il réfute en quelques mots : « Les éléments, dit-il, quoique effluents, ne se dissolvent jamais, parce que les émanations des corpuscules organiques ne s'éloignent pas de leur centre ; c'est une propriété des éléments, mais non des corps mixtes, dont les évaporations se répandent au loin. Il est donc évident aux yeux de la saine raison que rien dans l'univers n'est soumis à la destruction. Ainsi, cette expression de « monde en partie périssable » n'est, comme nous l'avons dit, qu'une concession faite au préjugé vulgaire : et Cicéron termine son ouvrage par l'argument le plus victorieux en faveur de l'immortalité de l'âme, argument fondé sur ce qu'elle donne l'impulsion au corps. Nous allons, au commencement du chapitre suivant, citer les propres paroles de Cicéron.

---

**XIII.** Des trois syllogismes employés par les platoniciens pour prouver l'immortalité de l'âme. P

« Car l'être qui se meut toujours n'aura pas de fin ; mais celui qui ne donne le mouvement qu'après l'avoir reçu, doit nécessairement cesser d'exister dès qu'il cesse d'être mù. Ainsi donc celui qui se meut par sa propre force est sans cesse en mouvement, parce qu'il ne saurait se manquer à lui-même ; j'ajouterai qu'il est pour tout ce qui se meut la source et le principe du mouvement. Or, un principe n'a point d'origine : car tout émane du principe, et lui-même ne peut naître d'aucune cause étrangère : il ne serait pas principe, s'il sortait d'une source quelconque. Si donc il n'a pas de commencement, il ne doit point avoir de fin : car une fois détruit, il ne pourrait ni renaître d'un autre principe, ni en créer lui-même un nouveau, puisqu'il est nécessaire que tout vienne d'un principe. Ainsi le principe du mouvement est dans l'être qui se meut par lui-même : il ne peut

motus principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur : id autem nec nasci potest, nec mori; vel concidat omne cœlum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, qua a primo impulsu moveatur. Quum pateat igitur, æternum id esse, quod ipsum se moveat, quis est qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum est enim omne quod pulsu agitur externo; quod autem est anima, id motu cietur interiore, et suo : nam hæc est propria natura animi, atque vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa moveat, neque nata certe est, et æterna. »

Omnis hic locus de *Puœdro* *Platonis* ad verbum a *Cicerone* translatus est, in quo validissimis argumentis animæ immortalitas asseritur. Et hæc est argumentorum summa, esse animam mortis immunem, quoniam ex se moveatur. Sciendum est autem quod duobus modis immortalitas intelligitur. Aut enim ideo est immortale quid, quia per se non est capax mortis, aut quia procurement alterius a morte defenditur. Ex his prior modus ad animæ, secundus ad mundi immortalitatem refertur. Illa enim suapte natura a conditione mortis aliena est<sup>8</sup> : mundus vero animæ beneficio in hac vitæ perpetuitate retinetur. Rursus, semper moveri dupliciter accipitur. Hoc enim dicitur et de eo quod ex quo est semper movetur; et de eo quod semper et est, et movetur. Et secundus modus est quo animam dicimus semper moveri. His præmissis, jam quibus syllogismis de immortalitate animæ diversi sectatores Plato-

donc ni commencer ni finir : autrement le ciel entier s'écroulerait; toute la nature resterait en suspens, et ne trouverait aucune force qui pût lui rendre l'impulsion première. Puisqu'il est bien évident que tout ce qui se meut par soi-même est éternel, niera-t-on que telle est la nature de l'âme? car tout être qu'une impulsion étrangère fait mouvoir est inanimé : l'être animé seul trouve intérieurement le principe moteur qui lui est propre ; telle est l'essence naturelle de l'âme, telle est son énergie. Que si, de toutes choses, l'âme est la seule qui se meuve sans cesse par elle-même, elle n'est donc pas née, elle est donc éternelle. »

Tout ce passage de Cicéron est traduit mot pour mot du *Phèdre* de Platon, traité qui renferme les arguments les plus forts en faveur de l'immortalité de l'âme. Et telle est, au résumé, la conclusion de ces arguments : L'âme ne peut être sujette à la mort, parce qu'elle se meut d'elle-même. Or, il est bon de savoir qu'il y a deux manières d'entendre l'immortalité. En effet, une substance est immortelle, soit que par elle-même elle ne puisse être passible de la mort, soit qu'une autre substance la protège contre le trépas. La première de ces facultés se rapporte à l'âme, et la deuxième au monde. L'âme, par sa propre nature, est à l'abri des atteintes de la mort ; et le monde, grâce au bienfait de l'âme, conserve le privilège d'une vie sans fin. Ajoutons ici que l'expression *se mouvoir sans cesse* a aussi une double acception. Le mouvement est continuel chez l'être qui, depuis qu'il existe, n'a pas cessé d'être mù ; il est continuel chez l'être principe qui se meut de toute éternité. C'est à l'âme qu'appartient ce dernier mode de mouvement perpétuel. Nous avons besoin d'établir ces prémisses, avant d'examiner les syllogismes employés par divers sectateurs de Platon pour prouver l'immortalité de l'âme. Les uns

nis ratiocinati sint , oportet aperiri. Sunt enim qui per gradus syllogismorum ad unum finem probationis evadant , certam sibi propositionem sequentis ex antecedentis conclusione facientes. Apud quos hic prior est : Anima ex se movetur : quidquid autem ex se movetur , semper movetur : igitur anima semper movetur. Secundus ita , qui nascitur ex prioris fine : Anima semper movetur : quod autem semper movetur , immortale est : igitur anima immortalis est. Et ita in duobus syllogismis duæ res probantur , id est et semper moveri animam , ut in priore ; et esse immortalem , ut colligitur de secundo. Alii vero usque ad tertium gradum ita argumentando procedunt : Anima ex se movetur : quod autem ex se movetur , principium est motus : igitur anima principium motus est. Rursus ex hac conclusione nascitur propositio : Anima principium motus est : quod autem principium motus est , natum non est : igitur anima nata non est. Tertio loco : Anima nata non est : quod natum non est , immortale est : igitur anima immortalis est. Alii vero omnem ratiocinationem suam in unius syllogismi compendium redegerunt : Anima ex se movetur : quod ex se movetur , principium motus est : quod principium motus est , natum non est : quod natum non est , immortale est : igitur anima immortalis est.

---

**XIV.** Quibus rationibus Aristoteles contra Platonem monstrare voluerit animam a seipsa moveri non posse.

Sed harum omnium ratiocinationum apud eum potest

arrivent à leur but au moyen d'une suite de propositions tellement liées entre elles, que la conclusion tirée des deux premiers membres du syllogisme qui précède, devient le premier membre du syllogisme qui suit. Voici comment ils procèdent : L'âme se meut d'elle-même : or, tout ce qui se meut de soi-même se meut toujours : donc l'âme ne cesse de se mouvoir. De cette conséquence se déduit un second syllogisme que voici : L'âme se meut sans cesse : or, ce qui se meut sans cesse est immortel : donc l'âme est immortelle. Ainsi, avec deux syllogismes ils prouvent deux choses : l'une, que l'âme se meut toujours, c'est la conséquence du premier raisonnement ; l'autre, qu'elle est immortelle, c'est la conséquence du second. Mais d'autres platoniciens vont jusqu'à employer un triple syllogisme, et voici leur argumentation : L'âme se meut d'elle-même : or, ce qui se meut de soi-même est principe de mouvement : donc, l'âme est principe de mouvement. Puis de cette conséquence naît la proposition suivante : L'âme est principe de mouvement : or, ce qui est principe de mouvement n'a point d'origine : donc, l'âme n'a point d'origine. Enfin, troisième syllogisme : L'âme n'a point d'origine : or, ce qui n'a pas d'origine est immortel : donc, l'âme est immortelle. D'autres enfin réduisent à un seul syllogisme cette série de propositions : L'âme, disent-ils, se meut d'elle-même : ce qui se meut de soi-même est principe de mouvement : un principe de mouvement n'a point d'origine : ce qui n'a pas d'origine est immortel : donc, l'âme est immortelle.

---

**XIV.** Arguments d'Aristote pour démontrer, contre Platon, que l'âme ne peut se mouvoir d'elle-même.

La conclusion des divers raisonnements cités dans



postrema conclusio de animæ immortalitate constare qui primam propositionem, id est ex se moveri animam, non refellit. Hac enim in fide non recepta, debilia fiunt omnia quæ sequuntur : sed huic stoicorum quidem accedit assensio. Aristoteles vero adeo non acquiescit, ut animam non solum ex se non moveri, sed ne moveri quidem, penitus conetur asserere. Ita enim callidis argumentationibus adstruit nihil ex se moveri, ut etiam si quid hoc facere concedat, animam tamen hoc non esse confirmet. Si enim anima, inquit, principium motus est, doceo non posse principium motus moveri. Et ita divisionem suæ artis ingreditur, ut primum doceat in rerum natura esse aliquid immobile, deinde hoc esse animam tentet ostendere.

Necesse est, inquit, aut omnia quæ sunt, immobilia esse, aut omnia moveri, aut aliqua ex his moveri, aliqua non moveri. Item si damus, ait, et motum et quietem, necesse est aut alia semper moveri, et alia nunquam moveri; aut omnia simul nunc quiescere, nunc moveri. De his, inquit, quid magis verum sit requiramus. Non esse omnia immobilia adspectus ipse testimonio est, quia sunt quorum motum videmus. Rursus non moveri omnia visus docet, quo immota cognoscimus. Sed nec omnia dicere possumus modo motum pati, modo esse sine motu, quia sunt quorum perpetuum motum videmus; ut de cœlestibus nulla dubitatio est. Restat igitur, ait, ut, sicut aliqua semper moventur, ita sit aliquid semper immobile. Ex his ut collectum sit esse

le chapitre qui précède, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, est décisive seulement pour ceux qui ne réfutent pas la première proposition, ou le mouvement spontané de l'âme. Or, si ce principe n'est point admis, toutes ses conséquences deviennent bien faibles : il est vrai qu'il a pour lui l'assentiment des stoïciens. Mais Aristote est si loin d'y acquiescer, que non-seulement il refuse à l'âme le mouvement spontané, mais encore la faculté de se mouvoir. Ses arguments pour prouver que rien ne se meut de soi-même sont tellement subtils, qu'il finit par en tirer cette conclusion, que, si jamais substance a le mouvement spontané, ce n'est pas l'âme assurément. Car, dit-il, si l'âme est principe d'impulsion, je prétends, moi, qu'un principe d'impulsion ne peut se mouvoir lui-même. Puis l'exposé méthodique de son système lui fait soutenir d'abord qu'il y a dans la nature quelque chose d'immobile, et prouver ensuite que ce quelque chose est l'âme.

Il est indispensable, dit-il, que tout ce qui existe soit immobile ou mobile ; ou bien une partie des êtres a le mouvement, et l'autre ne l'a point. Si nous admettons et le mouvement et le repos, tout ce qui se meut doit nécessairement se mouvoir sans cesse, et tout ce qui ne se meut pas doit rester dans un repos continu ; ou bien encore, tous les êtres ensemble sont tantôt immobiles, et tantôt en mouvement. Cherchons, poursuit-il, laquelle de ces propositions est la plus vraisemblable. Tout n'est pas immobile ; la vue seule nous en est un sûr garant, puisque nous apercevons le mouvement de certains corps. La vue nous apprend aussi que tout ne se meut pas, car nous connaissons des corps immobiles. Mais nous ne pourrions pas dire également que tous les êtres à la fois sont tantôt en mouvement et tantôt immobiles, parce qu'il en est dont nous voyons le mouvement perpétuel : tels sont bien certainement les corps célestes.

aliquid immobile, nullus obviat vel refellit : nam et vera divisio est, et sectæ Platoniciæ non repugnat : neque enim, si quid est immobile, sequitur ut hoc sit anima : nec, qui dicit animam ex se moveri, jam moveri universa confirmat, sed modum adstruit quo anima movetur : si quid vero est aliud immobile, nihil ad hoc quod de anima adstruitur pertinebit. Quod et ipse Aristoteles videns, postquam docuit aliquid esse immobile, hoc esse animam vult dicere : et incipit asserere nihil esse quod ex se moveri possit, sed omnia quæ moventur ab alio moveri. Quod si vere probasset, nihil ad patrocinium Platoniciæ sectæ relinqueretur : quemadmodum enim credi posset ex se moveri animam, si constaret nihil esse quod ex se possit moveri ?

In hac autem Aristotelica argumentatione hujusmodi divisionis ordo contexitur. Ex omnibus quæ moventur, inquit, alia per se moventur, alia ex accidenti. Et ex accidenti, inquit, moventur quæ quum ipsa non moveantur, in eo tamen sunt quod movetur : ut in navi sarcina, seu vector quiescens. Aut etiam quum pars movetur, quiescente integritate : ut si quis stans pedem, manumve, vel caput agitet. Per se autem movetur quod neque ex accidenti, neque ex parte, sed et totum simul movetur ; ut quum ad superiora ignis adscendit. Et de his quidem

Reste donc à conclure, ajoute Aristote, que, s'il est des corps qui se meuvent toujours, il en est aussi qui ne se meuvent jamais. Cette dernière assertion n'est ni contestée ni réfutée par personne : la distinction qu'établit Aristote est de toute exactitude, et ne contredit nullement l'opinion des platoniciens : mais si quelque chose est immobile, doit-on en déduire que l'âme le soit ? dire que l'âme se meut d'elle-même, ce n'est pas affirmer que tout se meut, c'est déterminer seulement le mode de mouvement de l'âme : et d'autres êtres peuvent rester constamment immobiles, sans pour cela porter la moindre atteinte au mouvement spontané de l'âme. Aristote avait lui-même pressenti cette difficulté : aussi à peine a-t-il démontré qu'il y a des êtres immobiles, qu'aussitôt il veut placer l'âme dans cette sphère d'immobilité : puis il commence par assurer que rien ne se meut de soi-même, mais que tout ce qui se meut subit une impulsion étrangère. S'il eût vraiment prouvé ce qu'il avance, il ne laisserait aux platoniciens aucun moyen de défense : car le moyen de croire que l'âme se meut d'elle-même, si l'on a la preuve certaine que le mouvement spontané n'existe pas ?

Maintenant voici l'ordre qu'Aristote suit de point en point dans son argumentation. De tous les êtres qui se meuvent, dit-il, les uns se meuvent par eux-mêmes, les autres par accident. Ceux-là se meuvent par accident, qui n'ayant pas le mouvement par eux-mêmes, sont placés sur un corps mobile : telle est la charge d'un navire, ou le pilote en repos. Le mouvement par accident a lieu encore lorsqu'un tout se meut en partie, et que sa totalité reste immobile : ainsi l'on peut, sans changer de place, remuer le pied, la main ou la tête. Une substance se meut par elle-même, lorsque son mouvement n'est ni accidentel, ni partiel, mais que son tout se meut à la fois ; comme le feu, dont la tendance

quæ ex accidenti moventur, nulla dubitatio est quin ab alio moveantur. Probabo autem, inquit, etiam ea quæ per se moventur, ab alio moveri.

Ex omnibus enim, ait, quæ per se moventur, alia causam motus intra se possident : ut animalia, ut arbores, quæ sine dubio ab alio intelliguntur moveri, a causa scilicet quæ in ipsis latet; nam causam motus ab eo quod movetur ratio sequestrat. Alia vero aperte ab alio moventur, id est aut vi, aut natura. Et vi dicimus moveri omne jaculum, quod, quum de manu jaculantis recesserit, suo quidem motu ferri videtur; sed origo motus ad vim refertur.

Sic enim nonnunquam et terram sursum et ignem deorsum ferri videmus, quod alienus sine dubio cogit impulsus; natura vero moventur vel gravia quum per se deorsum, vel levia quum sursum feruntur. Sed et hæc dicendum est ab alio moveri, licet, a quo, habeatur incertum : ratio enim, ait,prehendit esse nescio quid quod hæc moveat. Nam, si sponte moverentur, sponte etiam starent : sed nec unam viam semper agerent, imo per diversa moverentur, si spontaneo ferrentur agitatu. Quum vero hoc facere non possint, sed levibus semper adscensus, et descensus gravibus deputatus sit, apparet eorum motum ad certam et constitutam naturæ necessitatem referri.

Hæc sunt et his similia quibus Aristoteles omne quod movetur ab alio moveri probasse se credidit. Sed Pla-

est de s'élever. Quant aux êtres qui se meuvent par accident, nul doute que le mouvement leur vienne d'ailleurs. Je vais prouver à présent qu'il en est de même pour ceux dont le mouvement paraît spontané.

Car parmi tous les êtres qui se meuvent d'eux-mêmes, poursuit Aristote, les uns trouvent en eux la cause de leur mouvement : par exemple, les animaux, les arbres, qui, on le conçoit, ne se meuvent pas par eux-mêmes, mais sont mûs par une cause interne ; car la raison doit toujours distinguer l'être mû, du principe moteur. Il est évident que les autres reçoivent une impulsion étrangère, celle de la force, ou celle de la nature. Le trait parti de la main qui l'a lancé semble se mouvoir de lui-même ; mais l'origine de l'impulsion n'est autre ici que la force.

Si quelquefois nous voyons la terre tendre vers le haut, et le feu s'échapper vers le bas, cette direction, n'en doutons pas, est encore un effet de la force ; mais c'est la nature qui oblige les corps graves à descendre, et les corps légers à s'élever. On doit dire qu'ils n'en sont pas moins, comme les autres êtres, privés d'un mouvement propre ; et quoique leur principe d'impulsion nous soit inconnu, on sent toutefois qu'ils obéissent à je ne sais quel pouvoir secret. Car, s'ils avaient le mouvement spontané, ils auraient aussi l'immobilité spontanée ; et, loin de suivre toujours la même direction, ils s'agitieraient dans tous les sens. Or, cela leur est impossible, puisque les corps légers sont toujours contraints de monter, et les corps graves de descendre ; il est donc manifeste que leur impulsion obéit à la nécessité fixe et immuable de leur nature.

C'est par de tels arguments et par d'autres semblables qu'Aristote pense avoir prouvé que tout ce qui se meut

tonici, ut paulo post demonstrabitur, argumenta hæc arguta magis quam vera esse docuerunt.

Nunc sequens ejusdem jungenda divisio est, qua non posse animam ex se moveri, etiamsi hoc alia res facere posset, laborat ostendere. Et hujus rei primam propositionem ab illis mutuatur quæ sibi æstimat constitisse; sic enim ait: Quum igitur omne quod movetur, constet ab alio moveri, sine dubio id quod primum movet, quia non ab alio movetur (neque enim haberetur jam primum, si ab alio moveretur), necesse est, inquit, ut aut stare dicatur, aut seipsum movere. Nam si ab alio moveri dicatur, illud quoque quod ipsum movet, dicetur ab alio moveri, et illud rursus ab alio, et in infinitum inquisitio ista casura est, nunquam exordia prima reperiens, si semper aliud ea quæ putaveris prima, præcedit. Restat igitur, inquit, ut, si quod primum movet non dicatur stare, ipsum se movere dicatur. Et sic erit in uno eodemque aliud quod movet, aliud quod movetur; siquidem in omni, ait, motu tria hæc sint necesse est, id quod movet, et quo movet, et quod movetur. Ex his, quod movetur, tantum movetur, non etiam movet: quum illud quo fit motus, et moveatur et moveat; illud vero quod movet, non etiam moveatur: ut ex tribus sit commune quod medium, duo vero sibi contraria intelligantur. Nam sicut est quod moveatur et non movet, ita est, inquit, quod movet et non movetur: propter quod diximus quia quum omne quod movetur ab alio moveatur, si hoc quod movet et jam

subit une impulsion étrangère. Mais les platoniciens, comme on le verra bientôt, ont démontré qu'il y avait dans ces raisonnements plus de spécieux que de solide.

Examinons maintenant comment Aristote s'efforce d'établir la preuve que, si certains êtres avaient le mouvement spontané, l'âme n'aurait nullement, pour cela, ce privilège. La première proposition qu'il avance à cet égard dérive de celle-ci qui lui paraît incontestable, savoir, que rien ne se meut de son propre mouvement; et voici de quelle manière il procède : Puisqu'il est hors de doute que tout ce qui se meut reçoit d'ailleurs son impulsion, il est également certain que le premier moteur, ne recevant l'impulsion que de soi-même (autrement il ne serait pas premier moteur), doit nécessairement, ou être en repos, ou avoir un mouvement spontané. Car, si on lui communiquait le mouvement, l'être qui le lui donnerait recevrait lui-même l'impulsion d'un autre être, mû à son tour par un autre encore, et ainsi de suite à l'infini, en sorte qu'il serait impossible de remonter jamais à la source du premier moteur, si l'on en voyait toujours un autre précéder celui qu'on aurait cru le premier. Donc si l'on nie, ajoute Aristote, que le premier moteur soit immobile, on doit convenir qu'il se meut spontanément. Mais alors un seul et même être renferme un moteur et un être mû; car toute impulsion réclame le concours d'une force motrice, d'un levier, et d'une substance mue. La force mue se borne à être mue, mais elle ne meut pas : le levier est mû, et meut à son tour; la force motrice meut, et n'est point mue : ainsi l'être intermédiaire participe des deux extrêmes, et ces deux extrêmes sont opposés, on le comprend, puisque l'un d'eux est mû sans mouvoir lui-même, tandis que l'autre meut sans être mû : et voilà pourquoi nous avons dit que tout ce qui se meut recevant d'ailleurs son impulsion, si le moteur est mû lui-



ipsum movetur, quæremus semper motus hujus, nec unquam inveniemus, exordium. Deinde si quid se movere dicatur, necesse est, inquit, ut aut totum a toto, aut partem a parte, aut partem a toto, aut totum a parte existimemus moveri : et tamen motus ille, seu a toto seu a parte procedat, alterum sui postulabit auctorem.

Ex omnibus his in unum Aristotelica ratiocinatio tota colligitur hoc modo : omne quod movetur, ab alio movetur. Quod igitur primum movet, aut stat, aut ab alio et ipsum movetur : sed si ab alio, jam non potest hoc primum vocari, et semper quod primum moveat requiremus. Restat ut stare dicatur ; stat igitur quod primum movet. Contra Platonem ergo, qui dicit animam motus esse principium, in hunc modum opponitur syllogismus : Anima principium motus est : principium autem motus non movetur : igitur anima non movetur. Et hoc est quod primo loco violenter objecit : nec eousque persuadere contentus animam non moveri, aliis quoque rationibus non minus violentis perurget. Nullum, inquit, initium idem potest esse ei cujus est initium ; nam apud geometras principium lineæ punctum dicitur esse, non linea : apud arithmeticos principium numeri non est numerus. Item causa nascendi ipsa non nascitur : et ipsa ergo motus causa vel initium non movetur : ergo anima quæ initium motus est, non movetur. Additur hoc quoque : nunquam, inquit, fieri potest, ut circa unam eandemque rem, uno eodemque

même, il faut remonter sans cesse au principe de son mouvement, sans jamais pouvoir le rencontrer. Enfin, si un être avait réellement la faculté de se mouvoir par lui-même, il serait absolument nécessaire que, chez cet être, le tout subît l'impulsion du tout, ou qu'une partie la reçût de l'autre partie, ou encore que la partie la reçût du tout, ou le tout de la partie : mais que ce mouvement vienne du tout ou de la partie, cet être aura toujours besoin d'un moteur étranger.

Tel est en résumé le raisonnement complet d'Aristote : tout ce qui se meut a un moteur. Ainsi le premier moteur est immobile, ou recoit lui-même l'impulsion d'ailleurs : mais, dans ce dernier cas, il cesse d'être principe de mouvement, et nous avons à chercher sans fin la première force motrice. Il faut donc s'en tenir à la première hypothèse, et dire que la cause du mouvement est immobile. Voici maintenant le syllogisme employé par Aristote pour réfuter le système de Platon, qui affirme que l'âme est le principe du mouvement : L'âme est principe d'impulsion : or, le principe d'impulsion ne se meut pas : donc, l'âme ne se meut pas. Mais, loin de se borner à cette première objection si pressante contre le mouvement de l'âme, il poursuit vivement son argumentation, qui devient de plus en plus énergique. Une seule et même chose, dit-il, ne peut pas être principe et émanation ; car, en géométrie, ce n'est pas la ligne, mais c'est le point qui est l'origine de la ligne : en arithmétique, le principe des nombres n'est pas un nombre. Je dirai plus : toute cause productive est improductible : donc, la cause ou le principe du mouvement est sans mouvement : donc, aussi, l'âme, première force motrice, ne se meut pas. J'ajoute continue Aristote, qu'il ne peut jamais arriver que les contraires se trouvent réunis par une seule et même chose, en un seul et même temps, sur un seul et même point. Or,

tempore, contrarietates ad unum idemque pertinentes eveniant. Scimus autem quia movere facere est, et moveri pati est. Ei igitur quod se movet, simul evenient duo sibi contraria et facere et pati : quod impossibile est : anima igitur non potest se movere. Item dicit : si animæ essentia motus esset, nunquam quiesceret a motu; nihil est enim quod recipiat essentiæ suæ contrarietatem. Nam ignis nunquam frigidus erit, nec nix unquam sponte sua calecet. Anima autem nonnunquam a motu cessat (non enim semper corpus videmus agitari) : non igitur animæ essentia motus est, cujus contrarietatem receptat.

Ait etiam : Anima, si aliis causa motus est, sibi causa motus esse non poterit ; nihil enim est, inquit, quod ejusdem rei sibi causa sit cujus est alii : ut medicus, ut exercitor corporum, sanitatem vel valentiam, quam ille ægris, hic luctatoribus præstat, non utique ex hoc etiam sibi præstant. Item dicit : omnis motus ad exercitium sui instrumento eget, ut singularum artium usus docet. Ergo videndum ne et animæ ad se movendum instrumento opus sit. Quod si impossibile judicatur, et illud impossibile erit ut anima ipsa se moveat. Item dicit : si movetur anima, sine dubio cum reliquis motibus et de loco et in locum movetur. Quod si est, modo corpus ingreditur, modo rursus egreditur, et hoc frequenter exercet. Sed hoc videmus fieri non posse : non igitur movetur. His quoque addit : si anima se movet, necesse est ut aliquo motus genere se moveat. Ergo aut

qu'est-ce que se mouvoir ? c'est faire une action. Qu'est-ce qu'être mu ? c'est subir cette action. Ainsi, l'être qui se meut par lui-même se trouve simultanément dans deux situations tout opposées, il fait et reçoit l'action ; ce qui est impossible : donc, l'âme ne peut se mouvoir. Il y a plus : si l'essence de l'âme était le mouvement, jamais cette substance ne serait immobile ; car aucun être ne peut contrarier son essence. Ainsi, jamais le feu ne sera froid, jamais la neige ne sera chaude par elle-même. Or, l'âme cesse quelquefois de se mouvoir ; et la preuve, c'est que le corps n'est pas toujours en action : donc, l'essence de l'âme n'est pas le mouvement, puisqu'elle éprouve l'immobilité.

Autre objection, poursuit Aristote : Si l'âme est principe d'impulsion, ce principe ne peut réagir sur lui-même ; car une cause ne saurait s'appliquer les effets qu'elle produit : par exemple, le médecin guérit ses malades, le maître de gymnastique enseigne aux athlètes les moyens d'acquérir plus de vigueur, sans qu'aucun des deux participe aux avantages qu'il procure. Point de mouvements sans ressorts, ajoute Aristote ; c'est une règle de mécanique. Examinons à présent si, pour se mouvoir, l'âme a besoin d'un ressort. Si cette proposition est inadmissible, il est de toute impossibilité que l'âme se meuve d'elle-même. Si, au contraire, elle se meut, nul doute qu'avec ses autres mouvements elle ne possède encore celui de locomotion. En conséquence, son entrée dans le corps et sa sortie de cette enveloppe doivent se répéter fort souvent. Mais nous voyons bien que cela ne peut avoir lieu : donc, elle ne se meut point. Mais si elle a la propriété de se mouvoir, dit toujours Aristote, son impulsion appartient nécessairement à un genre quelconque. Ou cette substance se meut sur place,

in loco se movet, aut seipsam pariendo se movet, aut seipsam consumendo, aut se augendo, aut se minuendo : hæc sunt enim, ait, motus genera. Horum autem singula, inquit, quemadmodum possint fieri requiramus. Si in loco se movet, aut in rectam lineam se movet, aut sphærico motu in orbem rotatur : sed recta linea infinita nulla est ; nam, quæcumque in natura intelligatur linea, quocumque fine sine dubio terminatur. Si ergo per lineam terminatam anima se movet, non semper movetur. Nam, quum ad finem venit et inde rursus in exordium reditur, necesse est interstitium motus fieri in ipsa permutatione redeundi. Sed nec in orbem rotari potest, quia omnis sphæra circa aliquod immobile, quod centron vocamus, movetur. Si ergo et anima sic movetur, aut intra se habet quod immobile est, et ita fit ut non tota moveatur : aut, si non intra se habet, sequitur aliud non minus absurdum, ut centron foris sit, quod esse non poterit. Constat ergo ex his, ait, quod in loco se non moveat. Sed si ipsa se parit, sequitur ut eandem et esse, et non esse, dicamus. Si vero se ipsa consumit, non erit immortalis. Quod si se aut augeat, aut minuit, eadem simul et major se, et minor reperietur. Et ex his talem colligit syllogismum : Si anima se movet, aliquo motus genere se movet : nullum autem motus genus, quo se moveat, invenitur : non se igitur movet.

---

ou bien en se modifiant, soit qu'elle s'engendre elle-même, soit qu'elle s'épuise peu à peu, soit qu'elle s'accroisse, soit qu'elle s'amoindrisse : car telles sont, dit Aristote, les différentes espèces de mouvement. Cherchons maintenant de quelle manière chacun de ces mouvements pourrait s'effectuer. Admettons que l'âme se meuve sur place ; elle ne peut le faire qu'en ligne droite ou en ligne circulaire : or, il n'y a point de ligne droite infinie ; car l'entendement ne conçoit pas de ligne sans extrémités. Si donc l'âme se meut en suivant une ligne dont la longueur est limitée, elle ne peut se mouvoir sans cesse ; car une fois parvenue à l'une des extrémités, elle est bien forcée de s'arrêter avant de revenir sur elle-même. Elle ne saurait, non plus, se mouvoir en ligne circulaire, parce que toute sphère se meut autour d'un point immobile que nous appelons centre. Si donc l'âme se meut de cette sorte, c'est qu'elle a en elle un point fixe ; mais alors elle ne se meut pas tout entière : ou si ce point central n'est pas en elle, il est hors d'elle, ce qui est tout à la fois absurde et impossible. Donc il est évident, d'après cela, que l'âme ne se meut point sur place. Si elle se meut en s'engendrant elle-même, il s'ensuit qu'elle est et qu'elle n'est pas la même. Se meut-elle en se consumant, que devient alors son immortalité ? Si elle s'accroît ou s'amoindrit, vous la trouverez à la fois plus grande et plus petite qu'elle-même. De toutes ces subtilités Aristote déduit le syllogisme suivant : Si l'âme se meut, son mouvement doit appartenir à un genre quelconque : or, on ne voit pas quel pourrait être ce genre de mouvement : donc, elle ne se meut pas.

**XV.** Quibus argumentis Platonici magistrum suum adversus Aristotelem tueantur, ostendentes utique esse aliquid quod a seipso moveatur, idque necessario esse animam: quibus probatis, enervata est prima objectio Aristotelis.

Contra has tam subtiles, et argutas, et verisimiles argumentationes, accingendum est secundum sectatores Platonis, qui inceptum quo Aristoteles tam veram tamque validam definitionem magistri sauciare tentaverat, subruerunt. Neque vero tam immemor mei aut ita male animatus sum, ut ex ingenio meo vel Aristoteli resistam, vel adsim Platoni; sed ut quisque magnorum virorum qui se Platonicos dici gloriabantur, aut singula aut bina defensa ad ostentationem suorum operum reliquerunt, collecta hæc in unum continuæ defensionis corpus coacervavi, adjecto si quid post illos aut sentire fas erat, aut audere in intellectum licebat. Et quia duo sunt quæ asserere conatus est: unum quod dicit, nihil esse quod ex se moveatur; alterum, quo animam hoc esse non posse confirmat: utrique resistendum est, ut et constet posse aliquid ex se moveri, et animam hoc esse clarescat.

In primis igitur illius divisionis oportet nos cavere præstigias, in qua enumerans aliqua quæ ex se moventur, et ostendens illa quoque ab alio moveri, id est a causa interius latente, videtur sibi probasse omnia quæ moventur, etiamsi ex se moveri dicantur, ab alio tamen moveri. Hujus enim rei pars vera est; sed est falsa con-

**XV.** Arguments employés par les platoniciens pour défendre leur maître contre Aristote; ils démontrent qu'il y a une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance ne peut être que l'âme : les preuves qu'ils en donnent détruisent la première objection d'Aristote.

Des arguments si subtils, si ingénieux, si vraisemblables, nous font un devoir de prendre parti pour les platoniciens, qui ont renversé le dessein formé par Aristote de trouver le côté vulnérable de la définition si exacte et si victorieuse que leur maître a donnée de l'âme. Toutefois, comme j'ai la conscience de ma faiblesse, et que la passion ne m'égare pas au point de me faire croire que je puisse, avec mon peu de talent, tenir tête à l'un de ces philosophes, et me ranger du côté de l'autre, j'ai cru devoir réunir en faisceau les traités apologétiques laissés à l'appui de leurs opinions par les grands hommes qui se glorifiaient du titre de platoniciens, et je me suis permis d'exposer mes propres idées après celles de ces philosophes; j'ai osé même ajouter tout ce qui pouvait faciliter l'intelligence de leur système. Fort de ces armes, nous résisterons à l'autorité d'Aristote, et nous combattrons les deux propositions qu'il soutient comme incontestables : la première, que rien ne se meut de soi-même; la seconde que si une substance pouvait avoir le mouvement spontané, ce ne serait pas l'âme : nous démontrerons d'une manière positive que le mouvement spontané existe, et nous prouverons jusqu'à l'évidence qu'il appartient à l'âme.

Mettons-nous d'abord en garde contre tous les prestiges sophistiques d'Aristote; en soutenant comme incontestable que plusieurs substances, qui semblent se mouvoir d'elles-mêmes, reçoivent l'impulsion d'une cause intérieure et secrète, il croit avoir établi victorieusement aussi que tout ce qui se meut, bien qu'il paraisse se mouvoir de soi-même, obéit néanmoins à un mouvement communiqué. Cela est vrai en partie; mais



clusio. Nam esse aliqua quæ, quum ex se moveri videantur, ab alio tamen constet moveri, nec nos diffitemur : non tamen omnia quæ ex se moventur, hoc sustinent, ut ab alio ea moveri necesse sit. Plato enim quum dicit animam ex se moveri, id est quum αὐτοκίνητον vocat, non vult eam inter illa numerari quæ ex se quidem videntur moveri, sed a causa quæ intra se latet moventur, ut moventur animalia auctore quidem alio, sed occulto (nam ab anima moventur); aut ut moventur arbores (quarum etsi non videtur agitator, a natura tamen eas interius latente constat agitari) : sed Plato ita dicit animam ex se moveri, ut non aliam causam vel extrinsecus accidentem, vel interius latentem huius motus dicat auctorem. Hoc quemadmodum accipiendum sit, instruemus.

Ignem calidum vocamus, sed et ferrum calidum dicimus; et nivem frigidam, et saxum frigidum nuncupamus : mel dulce, sed et mulsum dulce vocitamus. Horum tamen singula de diversis diverse significant. Aliter enim de igne, aliter de ferro calidi nomen accipimus, quia ignis per se calet, non ab alio fit calidus, contra ferrum non nisi ex alio calescit. Ut nix frigida, ut mel dulce sit, non aliunde contingit, sed per naturam : saxo tamen frigus, vel mulso dulcedo, a nive, vel melle proveniunt. Sic et *stare* et *moveri* tam de his dicitur quæ ab se vel stant, vel moventur, quam de illis quæ vel sistuntur, vel agitantur ex alio. Sed quibus moveri ab alio, vel stare contingit, hæc et stare desistunt et mo-

la conclusion qu'il en tire est fausse. Qu'il se trouve des êtres dont le mouvement propre ne soit qu'apparent, nous n'en disconvenons pas ; mais il n'y a pas, pour cela, nécessité absolue que tout ce qui se meut de soi-même reçoive cette impulsion du dehors. En effet, lorsque Platon dit que l'âme se meut d'elle-même, lorsqu'il l'appelle *αὐτοκίνητος*, il ne prétend pas la ranger dans la classe des êtres qui n'ont qu'une mobilité factice, quoiqu'elle semble inhérente à leur nature ; comme celle des animaux, qui ont en eux un moteur secret, l'âme ; ou comme celle des arbres, soumis à l'action d'une puissance, la nature, qui opère mystérieusement en eux : le mouvement que Platon assigne à l'âme appartient exclusivement à cette substance, sans être l'effet d'une cause interne ou externe. Nous allons déterminer le sens de cette proposition.

Le feu, disons-nous, est chaud, nous disons aussi qu'un fer est chaud ; nous regardons la neige comme un corps froid, nous avançons également que la pierre est froide : nous attribuons au miel la douceur, et ce même mot nous sert à caractériser la saveur du vin miellé. Mais chacune de ces expressions, chaleur, froideur, douceur, se prend en plus d'un sens. Ainsi, la chaleur du feu et celle d'un fer chaud ne nous présentent pas la même idée : car le feu, chaud par lui-même, n'emprunte pas sa chaleur à une autre substance, tandis que le fer ne peut avoir qu'une chaleur étrangère. La froideur de la neige, la douceur du miel forment la nature de ces corps, au lieu que la pierre reçoit sa froideur de la neige, et le vin miellé doit sa douceur au miel. Il en est de même des mots *repos* et *mouvement* ; nous attribuons ces deux états aux êtres dont le mouvement et le repos

veri. Quibus autem idem est et esse et moveri, nunquam a motu cessant, quia sine essentia sua esse non possunt. Sicut ferrum amittit calorem, ignis vero calere non desinit. Ab se ergo movetur anima, licet et animalia, vel arbores per se videantur moveri; sed illis, quamvis interius latens, alia tamen causa est, id est anima vel natura, quæ motum ministrat: ideo et amittunt hoc quod aliunde sumpserunt. Anima vero ita per se movetur ut ignis per se calet, nulla adventitia causa vel illum calefaciente, vel hanc movente. Nam, quum ignem calidum dicimus, non duo diversa concipimus, unum quod calefacit, alterum quod calefit; sed totum calidum secundum naturam suam vocamus. Quum nivem frigidam, quum mel dulce appellamus, non aliud quod hanc qualitatem præstat, aliud cui præstatur accipimus. Ita et quum animam per se moveri dicimus, non gemina consideratio sequitur moventis et moti, sed in ipso motu essentiam ejus agnoscimus. Quia, quod est in igne nomen calidi, in nive vocabulum frigidi, appellatio dulcis in melle, hoc necesse est de anima *αὐτοκίνητον* nomen intelligi, quod Latina conversio significat per se moveri. Nec te confundat quod *moveri* passivum verbum est: nec, sicut *secari* quum dicitur duo pariter considerantur, quod secat et quod secatur; item quum *teneri* dicitur duo intelliguntur, quod tenet et quod tenetur: ita hic *moveri* duarum rerum significationem putes, quæ movet et quæ movetur. Nam *secari* quidem et *teneri* passio est; ideo

sont spontanés, comme à ceux qu'une cause étrangère rend mobiles ou immobiles. Chez ces derniers toutefois ni le repos, ni le mouvement ne peut durer toujours. Les premiers, au contraire, ne cessent de se mouvoir, parce que pour eux être et se mouvoir étant la même chose, ils ne peuvent démentir leur essence. Le fer perdra sa chaleur, mais le feu ne perdra jamais la sienne. L'âme est donc aussi la seule substance qui ait le mouvement spontané : si les animaux et les arbres semblent également se mouvoir d'eux-mêmes, cette propriété, chez eux, n'est qu'apparente ; car ils reçoivent l'impulsion d'une cause intérieure et cachée, qui est l'âme ou la nature : aussi peuvent-ils perdre une faculté qui n'est pour eux qu'accidentelle. Mais l'âme se meut d'elle-même, et le feu trouve en lui sa chaleur, sans jamais emprunter aucun secours étranger. En effet, lorsqu'on dit que le feu est chaud, cette expression ne réveille pas dans l'esprit deux pensées distinctes, celle d'un être qui chauffe, et celle d'un être à qui l'on communique la chaleur ; nous songeons seulement au fluide igné. Ces locutions, neige froide et miel doux, n'entraînent pas avec elles l'idée d'un être qui donne et celle d'un être qui reçoit. Ainsi, lorsque nous disons que l'âme se meut d'elle-même, nous ne la regardons pas comme un composé de deux substances, dont l'une meut et dont l'autre est mue, mais nous ne voyons en elle qu'une substance simple dont l'essence est le mouvement. Et si l'on a caractérisé le feu, la neige et le miel par leurs qualités sensibles, on a également spécifié l'âme par la dénomination de *αὐτοκίνητος*, ou être qui est mû par soi-même. Et quoique *être mû* soit un verbe passif, n'allez pas le confondre avec d'autres verbes, tels que *être coupé*, *être manié*, qui supposent deux actions, l'une faite et l'autre reçue : il est vrai qu'*être mû* offre une idée complexe quand il est question d'êtres mûs par

considerationem et facientis et patientis amplectitur : *moveri* autem quum de his quidem dicitur quæ ab alio moventur, utramque considerationem similiter repræsentat; de eo autem quod ita per se movetur ut sit *αὐτοκίνητον*, quum *moveri* dicitur, quia ex se, non ex alio movetur, nulla potest suspicio passionis intelligi. Nam et *stare* licet passivum verbum non esse videatur, quum de eo tamen dicitur quod stat, alio sistente; ut, « Stant terris defixæ hastæ : » significat passionem.

Sic et *moveri*, licet passivum sonet, quando tamen nihil inest faciens, patiens inesse non poterit. Et, ut absolutius liqueat non verborum, sed rerum intellectu passionem significari; ecce ignis quum fertur ad superna, nihil patitur; quum deorsum fertur, sine dubio patitur, quia hoc, nisi alio impellente, non sustinet : et quum unum idemque verbum proferatur, passionem tamen modo inesse, modo abesse dicemus. Ergo et *moveri* idem in significatione est quod *calere* : et quum ferum calere dicimus, vel stylum moveri (quia utrique hoc aliunde provenit), passionem esse fatemur. Quum vero aut ignis calere, aut moveri anima dicetur (quia illius in calore, et in motu hujus essentia est), nullus hic locus relinquitur passioni; sed ille sic calere, sicut moveri ista, dicitur.

Hoc loco Aristoteles argutam de verbis calumniam sarcians, Platonem quoque ipsum duo, id est quod movet et quod movetur, significasse contendit dicendo :

d'autres êtres , mais non lorsqu'il s'agit de l'âme , qui ne peut jamais être soumise à une action. Le verbe *s'arrêter* n'est pas mis au nombre des verbes passifs ; et pourtant il exprime une action soufferte , lorsqu'on s'en sert pour désigner un corps contraint au repos par un autre corps , comme dans cet exemple : « Les piques s'arrêtent sur le sol où on les a enfoncées. »

Quant au verbe *être mû*, considéré comme verbe passif, il ne l'est pas cependant lorsque son sujet ne souffre point d'action. Et , pour prouver bien clairement que l'action reçue consiste moins dans le verbe qui l'exprime que dans la chose elle-même , nous citerons l'exemple suivant : lorsque le feu tend à s'élever , il ne souffre pas d'action ; mais s'il tend à descendre , il en reçoit une , parce qu'il ne se dirige ainsi que contraint et forcé par un autre corps : c'est pourtant un seul et même verbe qui représente ces deux manières d'être si diverses. Ainsi , les verbes *être mû*, *être chaud*, peuvent être pris tous deux activement ou passivement : si nous disons qu'un fer est chaud , qu'un stylet est mû , nous exprimons une action soufferte , et non pas une action faite par ces deux objets. Mais lorsqu'on dit que le feu est chaud , que l'âme est mue , nul moyen ici de supposer que ces deux substances sont soumises à une action ; car la chaleur est l'essence du feu , comme le mouvement est l'essence de l'âme.

Aristote , à l'aide d'une subtilité sophistique , s'efforce ici d'accuser Platon d'avoir fait de l'âme une substance à la fois active et passive ; Platon avait dit : « L'être qui

« Solum igitur quod seipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit; » et aperte illum duo expressisse proclamat his verbis, « quod movet et movetur. » Sed videtur mihi vir tantus nihil ignorare potuisse, sed in exercitio argutiarum talium cohibentem sibi operam sponte lusisse. Ceterum qui non advertat, quum quid dicitur seipsum movere, non duo intelligenda? Sicut et quum dicitur *ἑαυτὸν τιμωρούμενος*, id est se puniens; non alter qui punit, alter est qui punitur; et, quum se perdere, se involvere, se liberare quis dicitur, non necesse est unum facientem, alterum subesse patientem. Sed hoc solum intellectu hujus elocutionis exprimitur, ut qui se punit, aut qui se liberat, non ab alio hoc accepisse, sed ipse sibi aut intulisse, aut præstitisse dicatur: sic et de *αὐτοκινήτω*, quum dicitur, *seipsum movet*, ad hoc dicitur ut æstimationem alterius moventis excludat: quam volens Plato de cogitatione legentis eximere, his quæ præmisit expressit: « Nam quod semper, ait, movetur, æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque ipsum movetur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. »

Quid his verbis invenietur expressius clara significatione testantibus, non aliunde moveri quod seipsum movet, quum animam ob hoc dicat æternam, quia seipsam movet, et non movetur aliunde? Ergo se movere hoc solum significat, non ab alio moveri. Nec putes quod idem moveat idemque moveatur; sed moveri sine

se meut spontanément est donc le seul qui puisse toujours être mû, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même ; » alors Aristote de se récrier : « Une substance ne peut tout ensemble être mue et se mouvoir spontanément. » Véritable chicane de mots, et ce n'est pas sérieusement qu'un si grand homme peut descendre à de pareilles arguties. Qui ne sent pas, en effet, que se mouvoir n'est pas une action double ? Dira-t-on que se punir soi-même exige le concours de deux personnes, l'une qui inflige, l'autre qui subit le châtement ? se perdre, s'envelopper, s'affranchir, sont dans le même cas. Quel est le sens de ces locutions ? elles indiquent que celui qui se punit, qui se perd, qui s'enveloppe, qui s'affranchit, agit sur lui-même sans le concours d'un autre : appliquons la même remarque à l'expression *se mouvoir spontanément* ; elle exclut l'idée de tout moteur étranger : aussi, pour écarter cette idée de l'esprit du lecteur, Platon place-t-il avant notre dernière citation les mots suivants : « Un être qui se meut toujours est éternel : mais celui qui communique l'impulsion qu'il a reçue lui-même d'un autre, doit nécessairement cesser de vivre dès qu'il cesse d'être mû. »

Pouvait-il trouver des paroles plus claires et plus significatives pour démontrer victorieusement que ce qui se meut de soi-même n'éprouve aucune impulsion étrangère, qu'en énonçant que l'âme est éternelle, parce qu'elle ne reçoit le mouvement que d'elle-même ? Donc, se mouvoir soi-même ne présente qu'un seul sens, celui de n'être mû par aucune autre substance. Et n'allez pas croire qu'un seul et même être puisse tout ensemble



alio movente se movere est. Aperte ergo constitit quia non omne quod movetur ab alio movetur. Ergo αὐτοκίνητον potest non ab alio moveri; sed ne a se quidem sic movetur, ut in ipso aliud sit quod movet, aliud quod movetur; nec ex toto, nec pro parte, ut ille proponit: sed ob hoc solum seipsum movere dicitur, ne ab alio moveri æstimetur. Sed et illa de motibus Aristotelica divisio, quam supra retulimus, surripienti magis apta est quam probanti, in qua ait: sicut est quod movetur et non movet, ita est quod movet et non movetur. Constat enim quod omne quicquid movetur, movet alia: sicut dicitur aut gubernaculum navem, aut navis circumfusum sibi aerem, vel undas movere. Quid autem est quod non possit aliud, dum ipsum movetur, impellere? Ergo, si verum non est ea quæ moventur, alia non movere, non constat illud ut aliquid quod moveat, nec tamen moveatur, invenias. Illa igitur magis probanda est in decimo *de Legibus* a Platone motuum prolata divisio. Omnis motus, inquit, aut se movet et alia, aut ab alio movetur, et alia movet. Et prior ad animam, ad omnia vero corpora secundus refertur. Hi ergo duo motus et differentia separantur, et societate junguntur: commune hoc habent, quod et prior et secundus movent alia; hoc autem differunt, quod ille a se, hic ab alio movetur.

Ex his omnibus, quæ eruta de Platoniorum sensuum fecunditate collegimus, constitit non esse verum omnia quæ moventur ab alio moveri. Ergo nec principium

donner et recevoir le mouvement; car, si une substance se meut d'elle-même, c'est qu'elle n'a pas besoin de moteur étranger. Il est donc bien évident que certains êtres ont la faculté de se mouvoir sans être mûs. Donc aussi, l'âme peut avoir cette propriété-là; et, pour jouir d'un mouvement spontané, elle n'a pas besoin de former un composé de deux êtres, l'un actif et l'autre passif; elle n'a pas besoin, non plus, que, chez elle, le tout reçoive l'impulsion du tout, ou d'une partie du tout, comme le prétend Aristote : mais pour qu'elle se meuve d'elle-même, il suffit qu'elle n'ait point d'autre moteur. Quant à la distinction qu'il établit entre les mouvements, lorsqu'il avance que, s'il y a des êtres qui sont mûs et ne meuvent point, il y en a aussi qui meuvent et ne sont pas mûs, elle est plus spécieuse que concluante. Car n'est-il pas manifeste que tout ce qui est mû, meut à son tour? ainsi, le gouvernail meut le vaisseau, et le vaisseau meut l'air dont il est environné, meut l'onde qu'il sillonne. Un corps pourrait-il recevoir le mouvement et ne pas le communiquer? Si l'on détruit ainsi la première assertion, que ce qui est mû ne meut pas, on renversera facilement la seconde, que ce qui meut n'est pas mû. Il vaut beaucoup mieux s'en tenir à la distinction des mouvements, telle que Platon l'a faite dans son dixième livre des *Lois*. Tout être en mouvement, dit-il, se meut et en meut d'autres, ou bien il est mû, et il en meut d'autres. La première hypothèse s'applique à l'âme; la seconde, à tous les corps de la nature. Il y a donc rapport et anomalie entre ces deux espèces de mouvement : rapport, en ce que tous deux ils donnent l'impulsion aux autres; anomalie, en ce que le premier existe par lui-même, et le second par un concours étranger.

De cet assemblage d'opinions émanées du génie créateur des platoniciens, il résulte qu'il n'est pas vrai que tout ce qui se meut n'a qu'un mouvement d'emprunt.

motus ad deprecandam alterius moventis necessitatem stare dicetur, quia potest se ipse, ut diximus, movere, alio non movente. Enervatus est igitur syllogismus, quem præmissa varia et multiplici divisione collegerat; hoc est : « Anima principium motus est : principium autem motus non movetur : igitur anima non movetur. »

Restat ut, quia constitit posse aliquid per se moveri, alio non movente, animam hoc esse doceatur : quod facile docebitur, si de manifestis et indubitabilibus argumenta sumamus. Homini motum aut anima præstat, aut corpus, aut de utroque permixtio : et quia tria sunt de quibus inquisitio ista procedit, quum neque a corpore, neque a permixtione præstari hoc posse constiterit, restat ut ab anima moveri hominem nulla dubitatio sit. Nunc de singulis, ac primum de corpore, loquamur. Nullum inanimatum corpus suo motu moveri, manifestius est quam ut asserendum sit : nihil est autem quod, dum immobile sit, aliud possit movere. Igitur corpus hominem non movet. Videndum ne forte animæ et corporis ipsa permixtio hunc sibi motum ministret. Sed quia constat motum corpori non inesse, si nec animæ inest, (ex duabus rebus motu carentibus nullus motus efficitur; sicut nec ex duabus dulcibus amaritudo, nec ex duabus amaris dulcedo proveniet; nec ex gemino frigore calor, aut frigus ex gemino calore nascetur. Omnis enim geminata qualitas crescit : nunquam ex duplicatis similibus contrarietas emergit) : ergo nec ex duabus im-

Aussi , pour éluder la difficulté d'avoir recours à un autre moteur , nous ne dirons pas que le principe d'impulsion est immobile ; car nous venons de prouver qu'il se meut spontanément. Et dès lors , il n'y a plus de force dans ce syllogisme d'Aristote , résumé de prémisses diverses et de distinctions compliquées, savoir : « L'âme est le principe du mouvement : or, ce principe ne se meut pas : donc, l'âme est immobile. »

Puisqu'il est constant que quelque chose peut se mouvoir de soi-même sans aucun secours étranger , il nous reste à démontrer que ce quelque chose est l'âme : nous le ferons avec d'autant plus de facilité , que nous puise-  
rons nos arguments à la source de l'évidence et de la certitude. L'homme reçoit le mouvement de l'âme, ou du corps , ou de la réunion de ces deux êtres : si nous discutons ces trois causes supposées du mouvement , les deux dernières nous paraîtront inadmissibles , et nous aurons pour conclusion indubitable que l'âme est la seule force motrice de l'homme. Parlons maintenant de chacune de ces trois causes , et du corps en premier lieu. Une masse inanimée n'a point de mouvement propre ; vérité palpable , et qui n'a pas besoin de démonstration : car l'immobilité ne saurait produire le mouvement. Donc ce n'est pas le corps qui imprime l'impulsion à l'homme. Examinons à présent si la réunion de l'âme et du corps n'aurait point par hasard le privilège du mouvement spontané. Assurément non ; car le corps ne peut être mû si l'âme reste immobile : deux êtres en repos sont incapables de provoquer le mouvement ; l'amertume n'est point le résultat de la fusion de deux substances douces , ni la douceur le produit de deux substances amères ; un froid de double intensité ne peut amener la chaleur , pas plus que la chaleur , en doublant son degré de force , n'occasionnerait le froid. Car toute qualité sensible , ajoutée une fois à elle-même , ne fait qu'augmenter : mais

mobilibus motus erit : hominem igitur permixtio non movebit.

Hinc inexpugnabilis syllogismus ex confessorum rerum indubitabili luce colligitur : Animal movetur : motum autem animali aut anima præstat , aut corpus , aut ex utroque permixtio : sed neque corpus, neque permixtio motum præstat : igitur anima motum præstat. Et his apparet animam initium motus esse : initium autem motus tractatus superior docuit per se moveri : animam ergo αὐτοκίνητον esse , id est per se moveri , nulla dubitatio est.

---

**XVI.** Quem in modum reliquæ Aristotelis objectiones a Platoniciis refellantur.

Hic ille rursus obloquitur, et alia de initiis disputatione configit. Eadem enim hic solvendo repetimus quæ supra in ordinem objecta digessimus. « Non possunt, inquit, eadem initiis suis esse quæ inde nascuntur ; et ideo animam , quæ initium motus est, non moveri : ne idem sit initium, et quod de initio nascitur, id est ne motus ex motu processisse videatur. »

Ad hæc facilis et absoluta responsio est, quia ut principia, et hæc quæ de principiis prodeunt, in aliquo nonnunquam inter se differre fateamur ; nunquam tamen ita possunt sibi esse contraria, ut adversa sibi

deux substances semblables unies ensemble ne produiront jamais un mélange de propriétés contraires : donc le mouvement ne pourra naître de deux principes d'immobilité : ainsi la réunion de l'âme et du corps ne donnera pas à l'homme le mouvement.

Les propositions précédentes sont, de l'aveu de tout le monde, aussi claires que le jour ; nous en formerons un syllogisme qu'il est impossible de battre en brèche : Tout être animé est mû, soit par l'âme, soit par le corps, soit enfin par la réunion de ces deux substances : or, on ne saurait admettre les deux dernières hypothèses : donc, l'âme est l'unique force motrice de l'être animé. Il s'ensuit que l'âme est principe de mouvement : or, le principe d'impulsion se meut de lui-même, comme nous l'avons démontré plus haut : donc, l'âme est *αὐτοκίνητος*, c'est-à-dire qu'elle a le mouvement spontané ; c'est là une vérité hors de doute.

---

**XVI.** Comment les autres objections d'Aristote sont réfutées  
par les platoniciens.

Aristote, qui combat pour sortir vainqueur de la discussion, fait ici des objections nouvelles sur le principe du mouvement. Nous les avons exposées ci-dessus dans l'ordre qui les lie ; en voici maintenant le résumé. « Une seule et même substance, dit-il, ne peut être principe et émanation ; ainsi l'âme, principe du mouvement, n'est pas mue : car alors le principe et ses conséquences seraient tout un, ou, pour mieux dire, le mouvement naîtrait du mouvement. »

La réponse à cette argutie est facile et sans réplique ; il y a quelquefois, nous l'avouons, une différence entre les principes et leurs conséquences ; mais elle ne va jamais jusqu'au contraste, et jamais elle ne réunit deux choses aussi étonnées de se trouver ensemble que le repos

sunt *stare et moveri*. Nam si albi initium nigrum vocaretur, et siccum esset humoris exordium, bonum de malo, ex amaro initio dulce procederet. Sed non ita est, quia usque ad contrarietatem initia et consequentia dissidere natura non patitur; invenitur tamen inter ipsa nonnunquam talis differentia, qualis inter se origini progressionique conveniat: ut est hic quoque inter motum quo movetur anima, et quo movet cetera. Non enim animam Plato simpliciter motum dixit, sed motum se moventem. Inter motum ergo se moventem, et motum quo movet cetera, quid intersit, in aperto est, siquidem ille sine auctore est, hic aliis motus auctor est. Constat ergo neque adeo posse initia ac de initiis procreata differre, ut contraria sibi sint, nec tamen hic moderatam differentiam defuisse. Non igitur stabit principium motus, quod ille artificii conclusione collegit.

His tertia, ut meminimus, successit objectio: « Uni rei contraria simul accidere non posse; et quia contraria sibi sunt *movere et moveri*, non posse animam se movere, ne eadem et moveatur, et moveat. » Sed hoc superius asserta dissolvunt, siquidem constitit, in animæ motu duo non intelligenda quod moveat, et quod moveatur, quia nihil aliud est ab se moveri, quam moveri, alio non movente. Nulla est ergo contrarietas, ubi quod fit, unum est: quia fit non ab alio circa alium, quippe quum ipse motus animæ sit essentia.

Ex hoc ei, ut supra retulimus, nata est occasio quarti certaminis. « Si animæ essentia motus est, inquit, cur interdum quiescit, quum nulla alia res contrarieta-

et le mouvement. Car, si le noir était le principe du blanc, et la sécheresse celui de l'humidité, le bien naîtrait du mal, et la douceur de l'amertume. Mais il n'en est point ainsi, parce que la nature des choses ne permet pas que le principe et ses conséquences soient diamétralement opposés; toutefois il peut y avoir entre eux une différence, comme celle qui doit exister entre une source et ses dérivations : ressemblance parfaitement analogue à celle qui se trouve entre le mouvement inhérent à l'âme, et celui qu'elle communique à tous les corps de l'univers. Aussi Platon ne dit pas que l'âme est simplement un mouvement, mais bien un mouvement spontané. Ainsi, la diversité de ces deux mouvements, dont l'un est cause, et l'autre effet d'impulsion, est des plus faciles à saisir. Il est donc manifeste qu'un principe et ses conséquences ne peuvent différer au point d'être en opposition directe, et que, dans le cas dont il s'agit, la différence est peu sensible. Ainsi tombe cette conséquence si habilement déduite par Aristote, que le principe du mouvement est l'immobilité.

Abordons sa troisième objection : « Un seul et même être, dit-il, ne peut réunir à la fois les contraires; or, quoi de plus contraire que *mouvoir* et *être mù*? donc, l'âme ne peut se mouvoir, car elle serait en même temps mue et motrice. » Mais déjà, plus haut, nous avons anéanti ce syllogisme, en prouvant que l'impulsion de l'âme ne saurait donner l'idée d'une action faite et d'une action reçue, puisque se mouvoir spontanément n'est autre chose que d'être mù sans un concours étranger. Il n'y a donc pas réunion des contraires, là où l'action est une et simple : car il n'est pas question d'un être agissant sur un autre être, mais d'une substance dont l'essence est le mouvement.

Cette assertion de Platon fournit à son adversaire des armes pour une quatrième attaque. « Si l'essence de l'âme est le mouvement, poursuit Aristote, pourquoi



tem propriæ admittat essentiæ? Ignis, cujus essentiæ calor inest, calere non desinit; et quia frigidum nivis in essentia ejus est, non nisi semper est frigida: et anima igitur eadem ratione nunquam a motu cessare deberet.» Sed dicat velim, quando cessare animam suspicatur. « Si movendo, inquit, se moveat et corpus, necesse est utique, quando non moveri corpus videamus, animam quoque intelligamus non moveri.» Contra hoc in promptu est gemina defensio. Primum quia non in hoc deprehenditur motus animæ, si corpus agitur. Nam et quum nulla pars corporis moveri videtur in homine, tamen ipsa cogitatio, aut in quocumque animali auditus, visus, odoratus, et similia; sed et in quiete ipsa spirare, somniare, omnia hæc motus animæ sunt. Deinde quis ipsum corpus dicat immobile, etiam dum non videtur agitari; quum incrementa membrorum, aut, si jam crescendi ætas et tempus excessit, quum saltus cordis, cessationis impatiens, quum cibi ordinata digeris naturali dispensatione inter venas et viscera succum ministrans, quum ipsa collectio fluentorum perpetuum corporis testentur agitatum? Et anima igitur æterno et suo motu, sed et corpus quamdiu ab initio et causa motus animatur, semper movetur.

Hinc eidem fomes quintæ ortus est questionis: « Si anima, inquit, aliis causa est motus, ipsa sibi causa motus esse non poterit, quia nihil est quod ejusdem rei et sibi et aliis causa sit.» Ego vero, licet facile possim probare plurima esse quæ ejusdem rei et sibi et

donc a-t-elle certains temps d'arrêt et de repos, lorsque l'essence de toute chose repousse les contraires? Le feu, dont l'essence est la chaleur, ne perd jamais son calorique; la neige, essentiellement froide, ne cesse jamais de l'être: par la même raison, l'âme devrait donc toujours être en mouvement. » Mais ici qu'Aristote nous dise dans quelle circonstance il suppose que l'âme est immobile. « Si le mouvement de l'âme, nous répond ce philosophe, entraîne celui du corps, nécessairement le repos du corps réduit l'âme à l'immobilité. » Un double moyen de défense se présente aussitôt contre un tel sophisme. D'abord, le corps peut se mouvoir, sans qu'il faille en conclure que l'âme se meut. Il peut aussi conserver en apparence l'immobilité la plus complète, sans, pour cela, que la pensée, l'ouïe, la vue, l'odorat et les autres sensations cessent d'agir en lui; pendant le sommeil même nous respirons, nous faisons des songes; tout cela, c'est le mouvement de l'âme. Ensuite, peut-on dire que le corps soit immobile, lors même qu'il ne paraît pas s'agiter? le développement des membres, et sans parler de ce développement qui n'a qu'une époque, le mouvement alternatif de contraction et de dilatation du cœur, la conversion des aliments en un suc distribué par l'estomac à la masse du sang, enfin, la circulation des humeurs; tout cela n'atteste-t-il pas l'agitation perpétuelle du corps? Ainsi l'âme et le corps se meuvent sans cesse: l'âme, parce que de toute éternité elle a le privilège de se mouvoir par elle-même; le corps, parce que, depuis qu'il existe, il a toujours reçu l'impulsion du principe moteur.

Ici, pour Aristote, matière à une cinquième objection: « Si l'âme, dit-il, est le principe d'impulsion des autres êtres, elle ne pourra se donner à elle-même l'impulsion; car une cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. » Il me serait facile de prouver que la causalité de plusieurs substances s'étend et à ces mêmes

aliis causa sint, ne tamen studio videar omnibus quæ asserit obviare, hoc verum esse concedam : quod et pro vero habitum ad asserendum motum animæ non nocebit. Etenim animam initium motus et causam vocamus. De causa post videbimus. Interim constat, omne initium inesse rei cuius est initium : et ideo, quidquid in quamcumque rem ab initio suo proficiſcitur, hoc in ipso initio reperitur. Sic initium caloris non potest non calere. Ignem ipsum, de quo calor in alia transit, quis neget calidum ? « Sed ignis, inquit, non se ipse calefacit, quia natura totus est calidus. » Teneo quod volebam ; nam nec anima ita se movet, ut sit inter motum moveantemque discretio ; sed ita tota suo motu movetur, ut nihil possis separare quod moveat. Hæc de initio dicta sufficient. De causa vero, quoniam spontanea conniventia concessimus ne quid ejusdem rei et sibi et aliis causa sit, libenter acquiescimus, ne anima, quæ aliis causa motus est, etiam sibi causa motus esse videatur ; his enim causa motus est quæ non moverentur, nisi ipsa præstaret. Illa vero, ut moveatur non sibi ipsa largitur, sed essentiæ suæ est quod movetur. Ex hoc quæstio quæ sequitur absoluta est.

Tunc enim forte concedam ut ad motus exercitium instrumenta quærantur, quando aliud est quod movet, aliud quod movetur. In anima vero hoc nec scurrilis jocus sine damno verecundiæ audebit expetere, cujus

substances et à d'autres qu'elles encore ; mais , pour qu'on ne pense pas que je me fais un système de contredire tout ce qu'avance Aristote , je lui accorderai qu'ici il dit vrai : concession qui , du reste , ne nuira en rien à notre démonstration du mouvement de l'âme. Nous avons dit que l'âme est principe et cause d'impulsion. Nous traiterons bientôt de la cause ; parlons d'abord du principe. Il est incontestable que tout principe est inhérent à l'être dont il est le principe : donc , tout ce qui , dans une substance , dérive de son principe , doit se trouver dans ce principe même. Ainsi , le principe de la chaleur ne saurait être dépourvu de calorique. Niera-t-on la chaleur du feu , qui communique cette chaleur à d'autres corps ? « Mais le feu , dit Aristote , ne s'échauffe pas lui-même , puisque naturellement toutes ses molécules sont chaudes. » Je tiens ce que je voulais ; car l'exemple du feu s'applique parfaitement à l'âme , chez laquelle le moteur et la substance mue sont si étroitement unis , que tous deux se trouvent confondus dans son mouvement. Mais c'est en avoir dit assez sur le principe. Quant à la cause , comme nous avons accordé de plein gré qu'aucun être ne peut s'appliquer à lui-même les effets qu'il produit sur les autres , nous convenons volontiers que l'âme , cause du mouvement pour tout ce qui existe , ne saurait être pour elle-même principe d'impulsion , et nous nous bornons à dire qu'elle fait mouvoir tout ce qui , sans elle , resterait immobile. Ajoutons qu'elle ne peut se donner à elle-même le mouvement , mais qu'elle le tient de son essence. Voilà ce qui détruit la sixième objection d'Aristote.

Je pourrai lui accorder alors qu'il n'y a pas de mouvement sans ressort , quand le moteur et le corps qui reçoit l'impulsion sont deux êtres distincts. Mais prétendre qu'il en soit ainsi pour l'âme , dont l'essence est le mouvement , c'est hasarder aux dépens des conve-

motus est in essentia. Quum ignis, licet ex causa intra se latente moveatur, nullis tamen instrumentis ad superna conscendat, multoque minus hæc in anima quaerenda sunt, cujus motus essentia sua est.

In his etiam quæ sequuntur, vir tantus et alias ultra ceteros serius, similis cavillanti est. « Si movetur, inquit, anima, inter ceteros motus etiam de loco in locum movetur : ergo modo, ait, corpus egreditur, modo rursus ingreditur, et in hoc exercitio sæpe versatur; quod fieri non videmus : non igitur movetur. » Contra hoc nullus est qui non sine hæsitatione respondeat, non omnia quæ moventur, etiam de loco in locum moveri. Aptius denique in eum similis interrogatio retorquenda est : Moveri arbores dicis; quod quum, ut opinor, annuerit, pari dicacitate ferietur.

Si moventur arbores, sine dubio, ut tu dicere soles, inter alios motus etiam de loco in locum moventur; hoc autem videmus per se eas facere non posse : igitur arbores non moventur. Sed ut hunc syllogismum additamento seriū facere possimus, postquam dixerimus, ergo arbores non moventur, adjiciemus : Sed moventur arbores : non igitur omnia quæ moventur, etiam de loco in locum moventur. Et ita finis in exitum sanæ conclusionis evadit : Si ergo arbores fatebimur moveri quidem, sed apto sibi motu, cur hoc animæ negemus ut motu essentiæ suæ conveniente moveatur ? Hæc et alia valde dicerentur, etiamsi hoc motus genere moveri anima non posset. Quum vero et corpus animet accessu, et a corpore constituti temporis lege discedat, quis eam neget etiam in locum, ut ita di-

nances une assez mauvaise plaisanterie. Si le feu, quoique mû par une cause interne et latente, peut se passer de toute espèce de ressort pour gagner les régions élevées, à plus forte raison l'âme, essentiellement mobile, n'en aura pas besoin.

Les dernières objections d'Aristote, cet illustre philosophe, si grave dans ses autres écrits, semblent prendre tout sur le ton de la plaisanterie. « Si l'âme se meut, dit-il, elle doit, entre autres mouvements, posséder celui de la locomotion : elle doit souvent sortir du corps et souvent y rentrer ; mais il n'en est rien : donc elle ne se meut pas. » Chacun peut ici répondre sans hésiter, que tous les corps doués de mouvement ne changent pas de place pour cela. On ferait mieux encore en rétorquant contre Aristote un de ses arguments par la question suivante : Ne dites-vous pas que les arbres se meuvent ? comme il en conviendrait, je pense, on le battrait alors avec ses propres armes, celles de la plaisanterie.

Si les arbres se meuvent, il est certain qu'entre autres mouvements, ils doivent avoir, comme vous le dites, la propriété de changer de place : or, nous le voyons, il n'en est rien : donc, les arbres ne se meuvent pas. Et pour appuyer ce syllogisme de la gravité convenable, on ajouterait : Mais les arbres se meuvent : donc, tout ce qui se meut ne change pas de place. Et de là résulterait cette conclusion fort juste : S'il est prouvé que les arbres se meuvent d'un mouvement qui leur est propre, le moyen de refuser à l'âme la faculté de se mouvoir par une impulsion conforme à son essence ? Cette réplique et d'autres encore auraient beaucoup de force, quand bien même le mouvement ne constituerait pas l'essence de l'âme. Car, puisqu'elle anime le corps en s'unissant à lui, et qu'elle l'abandonne à une époque fixée par la loi naturelle, on ne peut lui refuser, à bien dire, la vertu de locomotion. Souvent, il est vrai, ce mouvement

cam, moveri? Quod autem non sæpe sub uno tempore accessum variat et recessum, facit hoc dispositio arcana et consulta naturæ, quæ ad animalis vitam certis vinculis continendam, tantum animæ injecit corporis amorem, ut amet ultro quo vincta est, raroque contingat ne, finita quoque lege temporis sui, mœrens et invita discedat.

Hac quoque objectione, ut arbitror, dissoluta, ad eas interrogationes quibus nos videtur urgere, veniamus. « Si movet, inquit, se anima, aliquo motus genere se movet. Dicendumne est igitur animam se in locum movere? Ergo ille locus aut orbis aut linea est. An se pariendo, seu consumendo movetur? Sene auget aut minuit? Aut proferatur, ait, in medium aliud motus genus, quo eam dicamus moveri. » Sed omnis hæc interrogationum molesta congeries ex una eademque defluit male conceptæ definitionis astutia. Nam quia semel sibi proposuit, omne quod movetur ab alio moveri, omnia hæc motuum genera in anima quærit, in quibus aliud quod movet, aliud est quod movetur, quum nihil horum in animam cadere possit, in qua nulla discretio est movēntis et moti. Quis est igitur, dicet aliquis, aut unde intelligitur animæ motus, si horum nullus est? Sciēt hoc quisquis nosse desiderat, vel Platone dicente vel Tullio. Quinetiam ceteris quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi; quanta sit autem vocabuli hujus expressio, pro anima fons motus vocatur, facile reperiēs, si rei invisibilis motum sine auctore atque ideo sine initio ac sine fine prodeuntem et cetera mo-

d'entrée et de sortie offre des irrégularités , mais cela tient aux mystérieuses et sages dispositions de la nature, qui , pour mieux enchaîner la vie au sein de l'être animé, inspire à l'âme un tel attachement pour le corps, qu'elle aime jusqu'aux liens qui la captivent, et que rarement elle voit arriver sans peine et sans regret le moment où la loi de la nature l'oblige de quitter son poste.

Après avoir, comme je le pense, détruit encore la septième objection, j'aborde les dernières questions qu'Aristote accumule pour nous presser plus vivement. « Si l'âme se meut, poursuit-il, ce mouvement appartient à un mode quelconque. Se meut-elle sur place ? Alors elle ne peut le faire qu'en ligne droite ou en ligne circulaire. Se meut-elle en se produisant elle-même, ou en s'épuisant peu à peu ? S'accroît-elle ou diminue-t-elle ? Aurait-elle, il faut nous le dire positivement, quelque autre manière de se mouvoir ? » Mais tout cet amas confus de questions provient d'un seul et même argument captieux, dont Aristote a déduit de fausses conséquences. Car il prend pour point de départ, qu'il n'y a pas de mouvement spontané, et dès lors il cherche dans l'âme ce qu'il trouve dans toutes les autres substances, l'être mù et l'être moteur, comme si, en elle, il pouvait y avoir une différence entre ce qui meut et ce qui est mù. Mais, me dira quelqu'un, si cette distinction n'existe pas, quel est donc ce mouvement de l'âme, et comment le comprendre ? Quiconque désire le savoir peut consulter Platon ou Cicéron. Je dirai plus : l'âme est la source et le principe de tout mouvement ; et il sera facile d'apprécier la valeur de cette qualification de principe du mouvement attribuée à l'âme, si on la conçoit comme une substance invisible qui se meut sans moteur, et dont l'impulsion sur elle-même et sur tous les autres êtres n'a ni commencement ni fin : de tous les objets sensibles celui qu'on peut le mieux lui comparer



ventem mente concipias : cui nihil similis de visibilibus quam fons potuerit reperiri , qui ita principium est aquæ , ut quum de se fluvios et lacus procreet , a nullo nasci ipse dicatur : nam , si alio nasceretur , non esset ipse principium. Et sicut fons non semper facile apprehenditur , ab ipso tamen qui funduntur aut Nilus est , aut Eridanus , aut Ister , aut Tanais. Et , ut illorum rapacitatem videndo admirans , et intra te tantarum aquarum originem requirens , cogitatione recurris ad fontem , et hunc omnem motum intelligis de primo scaturiginis manare principio : ita quum corporum motum , seu divina seu terrena sint , considerando quærere forte auctorem velis , mens tua ad animam quasi ad fontem recurrat , cujus motum etiam sine corporis ministerio testantur cogitationes , gaudia , spes , timores. Nam motus ejus est boni malique discretio , virtutum amor , cupido vitiorum ; ex quibus effluunt omnes inde nascentium rerum meatus. Motus enim ejus est quidquid irascimur , et in fervorem mutuæ collisionis armamur , unde paulatim procedens rabies fluctuat præliorum. Motus ejus est quod in desideria rapimur , quod cupiditatibus alligamur : sed hi motus , si ratione gubernentur , proveniunt salutare ; si destituantur , in præceps et rapiuntur et rapiunt. Didicisti motus animæ , quos modo sine ministerio corporis , modo per corpus exercet. Si vero ipsius mundanæ animæ motus requires , cœlestem volubilitatem et sphærarum subjacentium rapidos impetus intueri , ortum occasumve solis , cursus siderum vel

est une source d'eau vive dont les fleuves et les lacs tirent leur origine, sans qu'on puisse lui en assigner aucune à elle-même : car, si elle en avait une, elle cesserait d'être source. Et quoiqu'une source ne soit pas toujours chose facile à découvrir, c'est d'elle cependant que découlent soit le Nil, soit l'Éridan, soit l'Ister, soit le Tanaïs. Lorsqu'à l'aspect du cours de ces fleuves et de la masse de leurs eaux, on se demande avec admiration d'où elles sortent, la pensée s'élève jusqu'aux lieux où elles ont pris naissance, et qui sont l'origine de tout le mouvement dont on est témoin : de même, si après avoir observé le mouvement des corps divins ou terrestres, vous voulez en chercher l'auteur, qu'alors votre entendement remonte vers la source, vers l'âme, qui nous imprime le mouvement sans le ministère du corps, comme l'attestent nos pensées, nos plaisirs, nos espérances et nos craintes. Car le mouvement de l'âme consiste dans la distinction du bien et du mal, dans l'amour de la vertu, dans un penchant rapide vers le vice ; et de cette source découlent toutes les passions. Oui, le mouvement de l'âme excite en nous l'irascibilité, et cette ardeur impétueuse qui nous arme les uns contre les autres, et produit insensiblement la rage inquiète des combats. C'est encore le mouvement de l'âme qui nous entraîne aux désirs violents, qui nous soumet au joug des affections véhémentes : mouvements salutaires, lorsque la raison les gouverne, mais qui, sans elle, nous font tomber avec eux dans l'abîme. Tels sont, vous venez de l'apprendre, les mouvements de l'âme, qu'elle exécute tantôt sans le ministère du corps, et tantôt de concert avec lui. Si maintenant vous voulez connaître ceux de l'âme universelle, contemplez la rotation si rapide du ciel, la circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous de lui, le lever, le coucher du soleil, le cours et le retour périodique des autres astres ;

recursus; quæ omnia, anima movente, proveniunt. Immobilem vero eam dicere, quæ movet omnia, Aristoteli non convenit (qui quantus in aliis sit, probatum est), sed illi tantum quem vis naturæ, quem ratio manifesta non moveat.

XVII. Scipionem ab avo suo Africano tam ad otiosas quam ad negotiosas virtutes incitatum fuisse: tum de tribus philosophiæ partibus, quarum nullam Cicero intactam præterierit.

Edocto igitur atque asserto animæ motu, Africanus qualiter exercitio ejus utendum sit, in hæc verba mandat et præcipit: « Hanc tu exerce in optimis rebus: sunt autem optimæ curæ, de salute patriæ; quibus agitated et exercitatus animus, velocius in hanc sedem et domum suam pervolabit. Idque ocius faciet, si jam tum, quum erit inclusus in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, contemplan, quam maxime se a corpore abstrahet. Namque eorum animi, qui se corporis voluptatibus dederunt, earumque se quasi ministros præbuerunt, impulsuque libidinum voluptatibus obedientium, deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi, circum terram ipsam volutantur, nec hunc in locum, nisi multis agitati seculis, revertuntur. »

In superiore hujus operis parte, diximus alias otiosas, alias negotiosas esse virtutes; et illas philosophis, has rerumpublicarum rectoribus convenire; utrasque tamen exercentem facere beatum. Hæ virtutes interdum dividuntur; nonnunquam vero miscentur, quum utrarum-

mouvements qui sont tous produits par l'activité de l'âme du monde. Appeler immobile cette âme qui donne à tout l'impulsion, est chose indigne du génie, d'ailleurs si sublime, d'Aristote ; laissons de telles erreurs à celui que ni la puissance de la nature ni l'évidence des raisonnements ne sauraient toucher.

---

**XVII.** Les conseils du premier Africain à son petit-fils ont eu pour objet de l'exciter à la pratique des vertus contemplatives et des vertus actives : Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie.

Après avoir appris et démontré le mouvement de l'âme au jeune Scipion, l'Africain lui prescrit d'exercer la sienne, et lui en indique les moyens en ces termes : « Exerce-la, cette âme, à tout ce qui est bon : et quel soin plus généreux que le salut de la patrie ? l'âme développée, fortifiée par ce noble travail, s'envolera plus rapide vers ce séjour, sa véritable demeure. Elle y parviendra plus tôt, si, même dans la prison du corps, elle s'efforce d'en sortir par la contemplation des merveilles célestes, et si d'avance elle brise toutes les entraves de la matière. Quant à ces mortels qui se sont abandonnés aux plaisirs des sens, qui en sont devenus comme les esclaves, que l'entraînement des passions a soumis au joug de la volupté, et qui dès lors ont violé toutes les lois divines et humaines, leurs âmes, une fois sorties du corps, rampent autour de la terre, et elles ne reviennent en ces lieux qu'après avoir subi un châtimement de plusieurs siècles. »

Dans la première partie de ce Commentaire, nous avons dit qu'il existe des vertus contemplatives et des vertus actives ; les premières conviennent aux philosophes, les secondes aux chefs des gouvernements ; la pratique des unes et des autres peut également assurer le bonheur. Ces deux espèces de vertus sont quelquefois

que capax et natura et institutione animus invenitur. Nam si quis ab omni quidem doctrina habeatur alienus, in republica tamen et prudens, et temperatus, et fortis, et justus sit; hic a feriatis remotus, eminet tamen actualium vigore virtutum, quibus nihilominus cœlum cedit in præmium. Si quis vero insita quiete naturæ non sit aptus ad agendum, sed solum optima conscientiæ dote erectus ad supera, doctrinæ supellectilem ad exercitium divinæ disputationis expendat, sectator cœlestium, devius caducorum; is quoque ad cœli verticem otiosis virtutibus subvehitur. Sæpe tamen evenit ut idem pectus et agendi et disputandi perfectione sublime sit, et cœlum utroque adipiscatur exercitio virtutum. Romulus nobis in primo genere ponatur: cujus vita virtutes nunquam deseruit, semper exercuit. In secundo Pythagoras, qui, agendi nescius, fuit artifex disserendi, et solas doctrinæ et conscientiæ virtutes sequutus est. Sint in tertio ac mixto genere apud Græcos Lycurgus et Solon; inter Romanos Numa, Catones ambo, multique alii qui et philosophiam hauserunt altius, et firmamentum reipublicæ præstiterunt. Soli enim sapientiæ otio deditos ut abunde Græcia tulit, ita Roma non nescivit. Quoniam igitur Africanus noster, quem modo avus præceptor instituit, ex illo genere est quod et de doctrina vivendi regulam mutuatur, et statum publicum virtutibus fulcit, ideo ei perfectionis geminæ præcepta mandantur: sed ut in castris locato et sudanti sub armis, primum vir-

partagées entre deux hommes différents ; quelquefois aussi elles se trouvent réunies dans un seul mortel , dont l'âme les embrasse toutes deux par un heureux privilège de la nature et de l'éducation. Tel citoyen , tout à fait étranger aux sciences , n'en possède pas moins les talents d'un bon administrateur , la prudence , la modération , la fermeté , la justice ; et sans joindre à l'exercice des vertus actives celui des vertus contemplatives , il obtiendra cependant l'immortalité pour prix de son mérite. Tel autre , né avec l'amour du repos et avec l'éloignement des affaires , mais fort du témoignage d'une conscience irréprochable , se sent porté vers les choses d'en haut ; il applique toutes les ressources de la science à l'étude approfondie de la Divinité , ne songeant qu'aux biens du ciel , et dédaignant les biens périssables de la terre ; celui-là aussi , par ses vertus spéculatives , se frayera une route au céleste séjour. Toutefois , il arrive souvent que la même âme possède au point le plus élevé l'art d'agir et de raisonner en philosophe , et qu'elle s'ouvre le ciel par cette double voie. Nous placerons Romulus parmi ceux dont les vertus furent seulement actives : toute sa vie il fut fidèle à l'exercice , à la pratique de ces vertus. Dans la seconde classe nous mettrons Pythagore , qui , dépourvu du talent d'action , fut l'artisan le plus ingénieux en fait de dissertations philosophiques , et qui borna ses vertus à l'étude et à l'enseignement des choses divines et de la morale. Dans la troisième classe , celle des vertus mixtes , nous placerons Lycurgue et Solon chez les Grecs ; chez les Romains , Numa , les deux Caton , et beaucoup d'autres profondément imbus des doctrines de la philosophie , et en même temps fermes soutiens de la république. Car , si la Grèce a été très-fertile en sages contemplatifs , Rome à son tour en a produit un certain nombre. Le jeune Scipion , à qui son aïeul donne des leçons de sagesse , réunit les

tutes politicæ suggeruntur his verbis : « Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ ; quibus agitatus et exercitatus animus , velocius in hanc sedem et domum suam provolabit. » Deinde quasi non minus docto quam forti viro philosophis apta subduntur , quum dicitur : « Idque ocius faciet , si jam tunc , quum erit inclusus in corpore , eminebit foras , et ea quæ extra erunt contemplans , quam maxime se a corpore abstrahet. » Hæc enim illius sunt præcepta doctrinæ quæ illam dicit mortem philosophantibus appetendam , ex qua fit ut adhuc in corpore positi , corpus ut alienam sarcinam , in quantum patitur natura , despiciant. Et facile nunc atque opportune virtutes suadet , postquam quanta et quam divina præmia virtutibus debeantur edixit.

Sed quia inter leges quoque illa imperfecta dicitur in qua nulla deviantibus poena sancitur , ideo in conclusione operis poenam sancit extra hæc præcepta viventibus. Quem locum Er ille Platonius copiosius exsequutus est secula infinita dinumerans , quibus nocentum animæ in easdem poenas sæpe revolutæ sero de Tartaris emergere permittuntur , et ad naturæ suæ principia , quod est cœlum , tandem , impetrata purgatione , remeare. Necesse est enim omnem animam ad originis suæ sedem

deux genres de vertus qui font le savant spéculatif et le grand homme d'État ; il doit donc recevoir des conseils sur les moyens de perfectionner l'un et l'autre genre : et comme alors il se trouve au milieu des camps et des fatigues de la guerre , on lui inspire avant tout le culte des vertus politiques par les paroles suivantes : « Exerce principalement ton âme aux actions qui ont pour objet le salut de la patrie ; l'âme développée , fortifiée par ce noble travail , s'envolera plus rapide vers ce séjour , sa véritable demeure. » Scipion n'est pas moins un homme lettré qu'un héros ; aussi , les préceptes philosophiques viennent ensuite , et on les lui adresse en ces termes : « Elle y arrivera plus tôt , si , même dans la prison du corps , elle s'efforce d'en sortir par la contemplation des merveilles célestes , et si d'avance elle brise toutes les entraves de la matière. » Voilà , disent les oracles de la sagesse , voilà l'espèce de mort que doit ambitionner le véritable philosophe ; et c'est ainsi qu'emprisonné encore dans l'enveloppe mortelle , déjà il ne voit en elle qu'un fardeau étranger qu'il dédaigne autant que le permet la nature. Quel moment plus favorable pour conseiller facilement les vertus à son petit-fils , que celui où le premier Africain vient de lui montrer quelles grandes , quelles divines récompenses sont réservées à l'homme de bien !

Mais comme il y aurait imperfection dans un code de lois qui négligerait de prescrire des châtimens pour les coupables , Cicéron termine son traité par l'exposé des peines infligées à ceux qui ont négligé la vertu. C'est un sujet qu'a plus largement développé le soldat pamphylien que Platon met en scène : Er assure que , pendant une incalculable série de siècles , les âmes perverses endureront souvent les mêmes tortures , et que c'est seulement après s'être purifiées par un long séjour dans le Tartare , qu'il leur sera permis de remonter à la source première de leur origine , c'est-à-dire au ciel. Il est in-



reverti. Sed quæ corpus tanquam peregrinæ incolunt, cito, post corpus, velut ad patriam revertuntur. Quæ vero corporum illecebris ut suis sedibus inhærent, quanto ab illis violentius separantur, tanto ad supera serius revertuntur. Sed jam finem somnio cohibita disputatione faciamus, hoc adjecto quod conclusionem decebit.

Quia quum sint totius philosophiæ tres partes, moralis, naturalis, et rationalis: et sit moralis quæ docet morum elimatam perfectionem; naturalis, quæ de divinis corporibus disputat; rationalis, quum de incorporalibus sermo est, quæ mens sola complectitur: nullam de tribus Tullius in hoc *Somnio* prætermisit. Nam illa ad virtutes, amoremque patriæ, et ad contemptum gloriæ adhortatio, quid aliud continet nisi ethicæ philosophiæ instituta moralia? Quum vero vel de sphaerarum modo, vel de novitate sive magnitudine siderum, deque principatu solis, et circis cœlestibus, cingulisque terrestribus, et oceani situ loquitur; et harmoniæ superum pandit arcanum, physicæ decreta commemorat. At quum de motu et immortalitate animæ disputat, cui nihil constat inesse corporeum, cujusque essentiam nullius sensus, sed sola ratio deprehendit, illic ad altitudinem philosophiæ adscendit. Vere igitur pronuntiandum est, nihil hoc opere perfectius, quo universa philosophiæ continetur integritas 9.

dispensable , en effet , que les âmes reviennent à leur point de départ. Or, celles qui habitent le corps comme un lieu de passage , revoient , dès qu'il n'est plus , leur véritable patrie. Celles , au contraire , qui font du corps leur demeure de prédilection , et qui se livrent aux délices dont il les enivre , mettent plus de temps à remonter au ciel , par la raison qu'elles se détachent plus difficilement de la terre. Mais terminons ce Commentaire sur le songe de Scipion , en ajoutant les réflexions suivantes qui pourront servir de conclusion.

La philosophie a trois parties, la morale, la physique et la métaphysique : le but de la première est d'épurer et de perfectionner nos mœurs ; la seconde s'occupe des recherches sur les corps de nature divine ; la troisième traite des êtres immatériels qu'embrasse seul l'entendement : Cicéron n'omet aucune de ces trois parties dans le *Songe de Scipion*. Car cette exhortation à l'amour des vertus, de la patrie , au mépris de la gloire , que renferme-t-elle, sinon des préceptes de philosophie morale ? Mais lorsque Scipion parle des sphères, de la grandeur, nouvelle pour Émilien , des astres qui frappent ses regards, du soleil, ce prince des flambeaux du firmament, des cercles du ciel, des zones de la terre, et de la place qu'y tient l'océan ; lorsqu'il ouvre à son petit-fils le grand arcane de l'harmonie de l'Empyrée , n'est-ce pas là le sublime de la physique ? Lorsqu'enfin il disserte sur le mouvement , sur l'immortalité de l'âme , assurément tout immatérielle , et dont l'essence , étrangère au domaine des sens, ne peut être comprise que par l'entendement , il s'élève alors à toutes les hauteurs de la métaphysique. Proclamons donc avec vérité qu'il n'y a rien de plus parfait que cet ouvrage , qui contient tous les éléments de la philosophie.

---

---

## NOTES

### DU COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION.

---

#### LIVRE PREMIER.

1. — *Commentarius ex Cicerone in Somnium Scipionis*. Il faudrait des volumes entiers pour commenter le *Commentaire* de Macrobe. Obligé de nous renfermer dans l'espace étroit de quelques notes, nous bornerons aux détails les moins développés les annotations indispensables de ce savant et curieux *Commentaire*. Et d'abord, pour les *songes*, nous renvoyons le lecteur aux notes que nous avons faites, à ce sujet, sur le livre septième de Martial, dans la première série de la *Bibliothèque Latine-Française*. On pourra consulter aussi l'*Oneirocritica* d'Artémidore, et Philon, de *Somniis*. Le *Songe de Scipion* a été traduit en grec par Maxime Planude, moine érudit de Constantinople au xiv<sup>e</sup> siècle, et par Théodore Gaza, de Thessalonique, célèbre philologue du xv<sup>e</sup> siècle. Outre Macrobe, le scoliaste Eulogius a également commenté le *Songe de Scipion*.

2. — *Sic in PHEDONE, inexpugnabilium luce rationum anima in veram dignitatem propriæ immortalitatis asserta*. La question principale et la plus importante au sujet de l'âme, est celle de son immortalité. Simonide, Homère, Hippocrate, Galien, Alexandre d'Aphrodisée, Pline le Naturaliste, les deux Sénèque, les épicuriens, les saducéens ont cru l'âme mortelle. Pline (liv. vii, c. 55) appelle le sentiment de l'immortalité de l'âme, les illusions d'une nature qui souhaite ardemment de ne jamais finir : *Avidæ nunquam desinere mortalitatis commenta*. Sénèque dit (*Épît.* cii) : « J'aurais voulu croire à l'immortalité de l'âme; je me rangeais facilement à l'opinion des plus grands hommes, qui donnent plutôt l'espérance que la certitude d'une doctrine si agréable, et je me livrais à cet espoir si sublime : mais ces idées se sont évanouies comme un beau songe. »

3. — *Solum vero ei [Deo] simillimum de visibilibus solem re-*

*perit* [Plato]. Macrobe (*Saturn.*, liv. 1, ch. 18 et suiv.) rapporte au soleil toutes les divinités du paganisme; c'est également l'opinion de Vossius. Aussi voyons-nous le culte du soleil répandu dans l'univers entier, en Égypte, en Phénicie, en Arabie, en Grèce; il a un temple à Athènes, un colosse à Rhodes, des sacrifices en Macédoine, des statues en Ionie; en Laconie, on lui consacre une montagne. Ses autels, ses statues, ses temples sont innombrables en Grèce, en Italie, en Espagne; c'est le dieu de Constantin et de Julien, le grand dieu des Perses, le dieu des Massagètes et des Derbices. Son culte est répandu dans l'Inde; les brachmanes célèbrent des cérémonies en son honneur; il est adoré sous le nom d'Iri dans les îles de l'océan Indien: on l'adorait à Java, à Sumatra, dans les îles de la Sonde, aux Moluques, aux Philippines, dans l'île de Célèbes, à Arrakan, au Tunkin, à la Chine, au Japon, dans l'île de Formose, en Éthiopie, chez les Troglodytes, à Carthage, en Numidie, sur les bords de l'océan Atlantique, au Congo, à Angola, aux îles Canaries, au Pérou, au Mexique, au Brésil, à l'isthme de Panama, chez les Caraïbes, à Saint-Domingue, à Cumana, en Floride, à Cayenne, en Virginie, chez les Hurons, chez les Panis, au Canada et à la baie d'Hudson.

Voici maintenant quelques-unes des opinions des anciens sur le soleil. Les épicuriens ne croyaient pas que le disque du soleil fût plus grand qu'il ne le paraît à nos yeux. Ils se fondaient, à cet égard, sur ce que les objets qui paraissent plus petits à cause de leur distance, sont aussi aperçus moins distinctement, au lieu que nous trouvons dans le soleil plus de clarté et de lumière que dans les objets les plus proches; d'où ils concluaient que, puisque la chaleur du soleil n'est pas éteinte, et que sa clarté n'est point affaiblie par l'éloignement, sa grandeur apparente n'est pas, non plus, diminuée. Xénophane croyait qu'il y avait plusieurs soleils pour les zones différentes, et même pour les différents climats. Eratosthène a dit que le soleil était vingt-sept fois plus grand que la terre; et notre auteur, Macrobe, comme on le voit au ch. 20 de ce 1<sup>er</sup> livre, a tâché de prouver, du reste par d'assez mauvaises raisons, que le soleil surpasse huit fois en grosseur le globe terrestre. Anaximène parut avancer le paradoxe le plus étrange, en disant que le globe du soleil n'était pas moins grand que le Péloponnèse, et c'est longtemps après Anaximène qu'Épicure a soutenu que le disque du soleil n'était pas plus grand qu'il ne paraissait l'être. Thalès, avant Anaximène, a prétendu que le globe solaire était sept cent vingt fois plus grand que celui de la lune,

mais sans rien déterminer par rapport à la terre. Héraclite comparait la mesure du disque solaire à celle du pied de l'homme. Chrysippe et Cléanthes regardaient le soleil comme un amas de feu doué d'intelligence, et produit par les exhalaisons de la mer. Épicure croyait que le soleil s'allumait, tous les matins, de nouveaux feux, et qu'il s'éteignait, tous les soirs, dans les eaux de l'océan. Florus rapportant l'expédition de Decimus Brutus le long des côtes d'Espagne, assure (liv. 11, ch. 17) que Brutus ne voulut arrêter ses conquêtes qu'après avoir été témoin de la chute du soleil dans l'océan, et avoir entendu avec une espèce d'horreur le bruit terrible que l'extinction de cet astre cause dans les eaux de la mer. Les anciens croyaient aussi que le soleil et les autres astres se nourrissaient, les uns des eaux douces des fleuves, et les autres des eaux salées de la mer. Cléanthes donnait pour raison du retour du soleil, lorsqu'il était arrivé aux solstices, que cet astre ne voulait pas s'éloigner de sa nourriture. « Alii autem solem, lunam et reliqua astra, aquis alia dulcibus, alia marinis ali retulere; camque causam Cleanthes affert cur sol se referat, nec longius progrediatur solstitiali orbe, itemque brumali, ne longius discedat a cibo. » (CIC., *de Nat. deor.*, lib. III, c. 6.)

4. — *Multas esse causas cur septenarius plenus vocetur.* Sept est le nombre sacré qui se retrouve partout; c'est celui des planètes. Les juifs et les chrétiens l'ont retracé dans leur religion et dans leurs sacrements. Les Égyptiens s'étaient distribués en sept castes, dont les prêtres occupaient la première; il en était de même des Indiens, et cela, dès la plus haute antiquité, au rapport de Strabon (liv. xv). Les bonzes, dans une de leurs fêtes qu'ils célèbrent tous les ans, ont sept idoles qu'ils portent avec beaucoup de pompe dans sept temples différents. C'est au septième mois de grossesse que les Indiens font des cérémonies pour remercier les dieux d'avoir amené l'enfant à terme. On connaît la cérémonie qui avait lieu, chaque année, en Égypte au solstice d'hiver; on faisait faire à la vache sacrée sept fois le tour de l'enceinte du temple; les juifs promenaient également sept fois la vache rousse. Ce fut par suite de leur respect superstitieux pour le nombre sept, que les Égyptiens donnèrent sept embouchures au Nil, qu'ils appelaient *septemfluus*, ainsi qu'au canal qui conduisait les eaux dans le lac Mœris. Ils avaient aussi consacré sept voyelles aux sept planètes, et en articulant les sons de chacune d'elles, ils prétendaient honorer la planète à laquelle cette voyelle était consacrée. On retrouve, dans l'Asie Mineure et même dans

la Gaule, des monuments du respect superstitieux pour ces sept voyelles, combinées diversement entre elles, et arrangées suivant un certain ordre mystérieux. Les gnostiques ont emprunté des Égyptiens cet usage des sept voyelles mystiques, que l'on retrouve souvent sur leurs Abraxas. Cette superstition fit aussi consacrer les jours du mois à chacune des planètes, et fut la véritable origine de la petite période de sept jours, ou de la semaine, dont chacun des jours est sous l'invocation d'une des sept planètes, selon un certain arrangement mystérieux. Il est le même que celui que les Perses donnaient aux sept portes planétaires dans l'autre de Mithra : car ces sept portes étaient encore une autre image du système planétaire, qu'on avait cherché à retracer partout. De là l'origine des sept grands anges ou archanges chez les Perses, qui ont passé ensuite chez les juifs, chez les gnostiques et chez les chrétiens ; ceux-ci même leur ont donné des figures d'animaux, qui tous sont dans nos constellations, tels que le lion, le bœuf, l'homme, l'aigle, l'ourse, l'âne. La cosmogonie des Perses, encore aujourd'hui, parle de sept Amchaspands, ou sept grands génies, qui forment le cortège d'Ormuzd, ou du dieu source de toute lumière. Ils ont aussi sept grands astres, qu'ils révèrent principalement, et qui chacun sont chargés d'une planète. Les rois de Perse, à l'imitation d'Ormuzd, avaient leurs sept conseillers, leurs sept ministres, les sept princes qui tenaient auprès d'eux la première place. Esther avait ses sept femmes destinées au service de l'appartement. Les Perses avaient encore leurs sept pyrées ou autels, qui conservaient le feu sacré en l'honneur de chacune des sept planètes : on les voit tous les sept dans le bas-relief, ou dans le monument élevé en l'honneur de Mithra ; ils répondent aux sept colonnes qui, dès la plus haute antiquité, avaient été élevées aux planètes, en Laconie.

Par une suite du même respect pour les nombres sacrés, le nombre sept se trouve répété vingt-quatre fois dans l'ouvrage mystique appelé l'*Apocalypse*. Sythicus avait choisi ses sept élus, comme saint Jean adresse la parole à ses sept évêques. Les traditions hébraïques nous apprennent qu'on fut sept mois à construire le tabernacle, sept ans à élever le temple de Salomon, et que le monde, depuis la création jusqu'au déluge, dura sept générations. On voit que ces traditions prennent leur origine dans le respect que cette nation, comme toutes les autres, avait pour le nombre sept, qui, dans ses livres, se retrouve appliqué à tout. La création ne fut consommée qu'au septième jour : Noé fait entrer dans l'arche sept paires de chaque espèce d'animaux. On connaît les

jubilés de sept fois sept ans. Moïse, qui divisa le peuple d'Israël en douze tribus, partagea ensuite chaque tribu en soixante-douze familles, accorda la liberté aux esclaves après sept années; il établit sept chefs dans chaque ville. A la fête de la Pentecôte, qui se célèbre sept semaines après la Pâque, qui elle-même est de sept jours, les juifs allemands font servir un gâteau, qui doit avoir sept épaisseurs de pâte, pour représenter, disent-ils, les sept cieux que Dieu fut obligé de remonter, depuis le sommet du Sinaï jusqu'au ciel où il fait sa demeure. Le nombre sept se trouve donc empreint sur tous les monuments de ce peuple, qui portait son esprit au delà des sept sphères, pour y chercher un dieu invisible. Déjocès, qui bâtit Ecbatane, sentant combien un roi invisible inspire de respect aux peuples, donna pareillement sept enceintes à sa ville, et établit au centre son habitation, dans un palais où il n'était pas permis de le voir, et delà il donnait ses ordres dans tout l'empire. Les anciens figurèrent le monde par un vaisseau inondé de lumière éthérée et conduit par sept pilotes ou génies, qui représentaient les sept planètes. L'image du Lion ou du signe céleste qui sert de domicile au soleil, était peinte sur le mât. Dans Nonnus, Cadmus donne sept portes à la ville de Thèbes, qu'il fonde avec Harmonie, son épouse, et fait graver sur chacune des sept portes le nom d'une des sept planètes. Pan embouche la flûte aux sept tuyaux, symbole de l'harmonie planétaire, et le vieux Ophion consulte le livre des destins, composé de sept tablettes, dont chaque planète a la sienne. Dans les jeux du Cirque on avait aussi retracé les courses des sept planètes par les sept tours qu'il fallait faire. Les brachmanes de l'Inde donnèrent sept anneaux prophétiques à Apollonius, et sur chacun de ces anneaux était gravé le nom d'une planète. Le philosophe les portait l'un après l'autre, en observant toujours d'avoir au doigt l'anneau de la planète à laquelle le jour était consacré.

5. — *Hesiodus quoque, divinæ sobolis assertor.* Beaucoup de savants doutent que le poème de la *Théogonie* soit réellement d'Hésiode. Dans la Notice qui précède sa traduction nouvelle des *OEuvres et des jours*, traduction excellente et malheureusement trop peu répandue, M. J. Chenu semble partager cet avis. Macrobe, Grec d'origine, et qui connaissait si bien tous les auteurs de son pays, cite ici des vers de la *Théogonie*, à laquelle il donne positivement Hésiode pour auteur; il le nomme en toutes lettres : *Hesiodus, divinæ sobolis assertor*, dit-il. L'autorité du savant Macrobe pourrait-elle faire croire qu'Hésiode est véritablement l'auteur de la *Théogonie*? Je soumets cette remarque aux savants, en

général , qui soutiennent l'opinion contraire, et en particulier à M. J. Chenu.

6. — *Illos aiunt, epulis ante ora positis, excruciari fame.* Phèdre , dans une de ses *Fables nouvelles*, nous retrace , en quelques vers élégants et précis, les différents supplices que les criminels subissent aux enfers, et il nous donne l'explication de ces allégories :

Ixion, qui versari narratur rotâ,  
Volubilem fortunam jactari docet, etc.

Le système des peines dans les enfers des anciens exigerait de longs développements dans lesquels nous ne pouvons entrer ici.

7. — *Hæc secta et præceptio Platonis est, qui in Phædone definit, homini non esse sua sponte moriendum.* Tous les anciens, comme on le voit, n'ont pas fait l'apologie du suicide ; Cicéron et Platon le condamnent ici en termes très-clairs et très-formels. On a beaucoup vanté le suicide de Caton d'Utique ; il ne fut peut-être que le sublime de l'orgueil. M. de Salvandy (article *Caton d'Utique*, dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*) a fait, en quelques pages brillantes et nerveuses, le plaidoyer le plus éloquent contre le suicide. A notre époque, où le suicide est en quelque sorte à la mode, où on l'affronte si souvent pour les causes les plus légères et les plus futiles, c'est bien mériter de l'humanité tout entière, des mœurs publiques et de la religion, que de défendre, comme l'a fait l'illustre auteur, la cause de la raison et de la vérité dans un article admirable, que nous regrettons bien sincèrement de ne pouvoir reproduire ici tout entier.

8. — *Quorum unus est Lacteus.* Dans la théologie ancienne, la Voie Lactée était censée être le chemin des âmes. En effet, les âmes, suivant Pythagore, forment cette troupe d'ombres légères qui se réunissent dans la Voie Lactée, à laquelle on donne ce nom, à cause des âmes qui descendent ici-bas dans le monde des générations, pour s'y nourrir du lait, le premier de leurs aliments ; et c'est encore pour cela, que ceux qui, dans les libations, invitent les mânes des morts à se rendre à leurs tombeaux, mêlent le lait au miel. Les anciens avaient fait de la Voie Lactée un grand cercle de la sphère ; mais c'était à tort : ils nommaient ce cercle, *Circulus Lacteus*. On racontait encore, pour expliquer sa formation, que Junon, sans le savoir, avait donné à teter à Mercure enfant, et qu'ayant appris que c'était un fils que Jupiter



avait eu de Maïa, elle l'avait aussitôt repoussé de son sein, en sorte que le ciel avait été parsemé de quelques gouttes de son lait, qui avait formé la Voie Lactée. D'autres disent que cette aventure lui était arrivée à l'occasion d'Hercule, que Mercure avait approché du sein de Junon, tandis qu'elle dormait, et qu'elle repoussa brusquement à son réveil. Quelques-uns prétendent qu'Hercule, saisissant le sein de la déesse avec trop d'avidité, en avait fait sortir une si grande quantité de lait, que sa bouche n'avait pu le contenir, et qu'il en était tombé sur le ciel assez pour former la voie de Lait. Il en est d'autres qui racontent que, dans le temps où Ops donna à Saturne une pierre à dévorer, au lieu de son fils, Saturne lui prescrivit de l'allaiter, et que la déesse ayant pressé son sein, le lait s'était répandu sur le ciel, et avait tracé la Voie Lactée. Il y en a qui pensent qu'elle est formée par la jointure des deux hémisphères entre eux, et que c'est la ligne de suture. Telle était l'opinion d'OEnopide de Chio, qui, à ce qu'il paraît, n'était pas grand physicien. D'autres prétendent que c'est la route que le soleil avait prise autrefois, lorsque la vue de l'horrible festin de Thyeste l'obligea de changer de chemin et de reculer d'horreur. On pensait que l'influence de la Voie Lactée sur la terre était de faire naître les sucs laiteux des plantes, lorsque la végétation se forme. On fait passer cette Voie par le Sagittaire et les Gémeaux, par l'Aigle, par la Canicule, par l'aile gauche du Cygne, par la main droite de Persée, par l'épaule gauche du Cocher, par l'extrémité du mât du vaisseau Argo, par les genoux du Centaure, par la queue du Scorpion, et par le milieu de l'arc du Sagittaire. Manilius a rassemblé la plupart des traditions sur la Voie Lactée, dont il donne la description. Voir ses *Astronomiques*, liv. 1, v. 661 et suiv.

9. — *Consideremus enim signorum ordinem, quibus zodiacum divisum, vel distinctum videmus.* Le zodiaque est une bande circulaire des cieux, divisée en douze parties égales de trente degrés chacune, lesquelles sont figurées par douze images, connues sous les noms de Bélier, Taureau, etc. C'est dans cette bande d'environ dix-huit degrés de largeur, et qui coupe l'équateur en deux points opposés, qu'on appelle points équinoxiaux, que circulent toutes les planètes. La route du soleil est au milieu et à égale distance des deux bords, qui terminent la largeur du zodiaque. On appelle cette route la ligne écliptique, parce qu'il faut que la lune se trouve sur cette route ou dans le point de son orbite, qui la coupe, pour qu'il y ait une éclipse. Comme le zodiaque ou le cercle des douze animaux comprend les routes de toutes les pla-

nètes, qui, par leur influence et par leur combinaison avec l'action toute-puissante du soleil, dirigent le grand œuvre de la végétation (et de la fatalité, suivant les anciens), et règlent les saisons, le zodiaque a été regardé comme une des premières causes de génération, et il joue un rôle très-important dans la théologie de l'antiquité. Le zodiaque, comme nous l'avons dit, se divise en douze parties qu'on appelle signes, à cause des figures qu'on y a tracées, et qui sont des images indicatives. Les noms de ces figures sont le Bélier ou l'Agneau, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, l'Épi ou la Vierge, la Balance ou les Chêles ou serres du Scorpion, le Scorpion, l'Arc ou le Sagittaire, le Capricorne, le Vase ou le Verseau, et les Poissons. Les anciens, par suite de leur prédilection pour le nombre douze, auquel ils rapportaient tout, avaient attribué douze signes au zodiaque, et ne lui avaient donné que douze degrés de largeur, bien qu'il en ait environ dix-huit.

La division du zodiaque, qui commençait à l'équinoxe de printemps, environ trois cent soixante ans avant notre ère, et qui était le premier des douze signes, était figurée par l'image d'un mouton, qui en groupait les diverses étoiles. Les Perses y peignaient un agneau; les autres peuples un bélier; ce qui fit donner à ce signe le nom de signe de l'Agneau ou du Bélier. Le Taureau du zodiaque passe pour celui qui porta sur son dos Europe en Crète, suivant Euripide. Dans le signe des Gémeaux, les astronomes et les mythologues anciens ont placé les Dioscures, ou les deux frères jumeaux, fils de Tyndare, ou plutôt de l'épouse de Tyndare et de Jupiter, connus dans la fable sous le nom de Castor et de Pollux, divinités tutélaires des navigateurs, adorés en Laconie et surtout à Samothrace. Le Cancer passe pour être celui qui, sorti des marais de Lerne, piquait le pied d'Hercule, et le gênait si fort dans son combat contre l'hydre de Lerne. Les astronomes anciens ont dit que le Lion était l'animal fameux dans l'histoire d'Hercule, sous le nom de Lion de Némée; aussi a-t-il retenu le nom de Néméen ou de Lion de Némée. Hésiode fait de la Vierge la fille de Jupiter et de Thémis. Aratus la fait fille d'Ascréus et de l'Aurore. Elle vivait dans l'âge d'or, où elle s'immortalisa par sa justice; ce qui lui en fit donner le nom, ainsi que ceux de Thémis et de Dicé. La Balance fut souvent placée entre les serres du Scorpion, qui de son vaste corps paraît couvrir deux signes. Le premier de ces signes porte le nom de *magnæ Chelæ*, ou les grandes serres du Scorpion, et de Balance: car il a eu ces deux noms. On mettait souvent aussi cette Balance

entre les mains de la Vierge, sous les pieds de laquelle elle est placée, et qu'elle semblait tenir suspendue. D'autres fois on mettait dans ce signe une figure humaine qui paraissait soutenir une Balance. Le Scorpion est fameux dans la mythologie par sa haine contre Orion, qu'il fait toujours coucher à son lever. C'est ce qui a donné lieu de dire qu'il n'était né que pour faire mourir Orion, et que celui-ci avait péri de la morsure de cet animal, placé aux cieux en opposition avec lui, de manière qu'Orion se couchât toujours au lever du Scorpion. Orion, dit Aratus, paraît toujours fuir effrayé de sa vue :

Orionque metu percussus conditur una.

(Phœnom., v. 671.)

Le plus grand nombre des auteurs ont appelé le Centaure, le signe connu sous le nom de Sagittaire, et y ont peint, en effet, un monstre de cette forme. Dans les premiers temps, on n'y figurait qu'un arc, un carquois, ou une main armée d'un trait, et on l'appelait l'Arc, ou le signe de l'Arc. On représente le Sagittaire avec une espèce de manteau appelé éphaptis, dont ceux qui voulaient combattre s'entortillaient le bras. Son arc est coupé en deux par la Voie Lactée; il regarde le couchant. Le Sagittaire est le domicile de Jupiter, le siège de Diane parmi les douze grands dieux. Il est affecté à l'élément du feu. La partie inférieure du Capricorne est un poisson, et la partie antérieure est le corps du bouc ou du caper. Il mérita d'être mis aux cieux, parce qu'il avait été nourri avec Jupiter par la chèvre, sa mère, qui y est également placée. Sa tête est armée de cornes. Épiménide dit que Jupiter et ce bouc furent nourris sur le mont Ida. Quelques auteurs ont prétendu tirer la forme et le nom du Verseau, des pluies qu'il occasionnait à son lever. Quelques-uns veulent que ce soit le fameux échanton des dieux, Ganymède, fils de Tros et de Callirhoé, que Jupiter enleva aux cieux par le moyen de son aigle, et qu'il mit au nombre des signes célestes. Il y prit le nom d'Aquarius, de la fonction qu'il paraît exercer près des dieux. Il tient une coupe à la main, et il en verse une abondante liqueur, que les uns disent être un courant d'eau et un fleuve. Nigidius raconte que les Poissons étaient dans le fleuve Euphrate, qu'ils y trouvèrent un œuf d'une énorme grosseur, qu'ils le roulèrent sur le rivage, qu'une colombe, ou oiseau de Vénus, vint le couvrir; et, peu de jours après, il en sortit la déesse de Syrie, la même que Vénus. Jupiter leur donna une place parmi les douze signes du zodiaque. Depuis cette époque, les Syriens ne

mangent plus de poissons, et ils honorent singulièrement les colombes. On trouve le signe des Poissons sur d'anciens obélisques égyptiens.

10. — *Nam ideo in eam [terram] feruntur omnia, quia ut medianon movetur.* Le système qui a été suivi par le plus grand nombre d'astronomes, et pendant la plus longue suite de siècles, est celui de Ptolémée, système détruit aujourd'hui sans ressource par les observations des modernes. Ptolémée plaçait au centre de l'univers le globe composé de terre et d'eau que nous habitons. L'air enveloppe ce globe, et au-dessus de l'air Ptolémée avait imaginé une sphère de feu. Au-dessus de la sphère de feu, il avait établi toutes les planètes au delà desquelles il mettait les étoiles fixes, qu'il prétendait être emportées, tous les jours, d'orient en occident, par le mouvement du premier mobile, et il supposait que les planètes, outre le mouvement commun et général du premier mobile, qui les entraînait en vingt-quatre heures autour de la terre, avaient un mouvement particulier et même contraire, suivant lequel elles tournaient autour de la terre d'occident en orient, achevant leurs révolutions dans des espaces de temps différents, non par une ligne parallèle à l'équateur de la terre, mais en biaisant et en décrivant une espèce d'écharpe autour du globe terrestre. Le système de Ptolémée mérite peu les regrets des astronomes, à cause de la confusion extrême qui y régnait. Mais si celui de Copernic a remporté, par la force des nouvelles observations, une pleine et entière victoire sur le système de Ptolémée, qui avait été reçu incontestablement pendant treize à quatorze siècles, comment pourrait-on compter que les systèmes nouveaux ne seront pas à leur tour renversés par de nouvelles observations? Copernic s'étant assuré par les différentes grandeurs des disques de Vénus et de Mercure, et plus encore par les différentes phases de Vénus, aussi bien que par les mêmes observations qu'il faisait, quoique avec moins d'évidence et de certitude à l'égard de Mercure; s'étant assuré, dis-je, que ces deux planètes tournaient autour du soleil, savoir, Mercure plus près de cet astre, et Vénus par un cercle plus éloigné, il se persuada qu'il était également certain que le globe de la terre, et ceux de Mars, de Jupiter et de Saturne tournaient aussi autour du soleil, puisqu'ils sont de la même nature que Vénus et Mercure, et qu'on observe dans les disques de Mars, de Jupiter et de Saturne, de si grandes variations d'apparence et de grandeurs. Il embrassa cette opinion avec d'autant plus de confiance, qu'il lui semblait que le centre de l'univers était une place bien plus convenable pour le

soleil, qui est la source de toute la lumière et le principe de tout le mouvement. Les taches que nous voyons dans le disque du soleil ne permettent pas de douter qu'il tourne sur son axe, et qu'il nous présente alternativement ses différentes surfaces. Les anciens croyaient le globe de la terre d'une figure absolument ronde ; les modernes lui donnent une figure elliptique allongée vers les pôles. Selon Cassini , l'axe de la terre , ou le diamètre qui passe par les pôles , est de trois mille sept cent quatre-vingt-dix lieues , et il se trouve , d'environ trente-quatre de nos lieues , plus grand que le diamètre de l'équateur ; la circonférence de la terre d'un pôle à l'autre est , de cinquante-quatre de nos lieues , plus grande que la circonférence de l'équateur. Dans le système de Copernic , les deux mouvements de la terre , le diurne et l'annuel , se font l'un et l'autre d'occident en orient : le globe terrestre , en tournant sur son axe , avance dans l'écliptique , comme une boule qui tourne sur elle-même avance dans une allée. Une raison très-forte pour admettre le système de Copernic , c'est que les révolutions des planètes sont inégales entre elles , selon leurs distances du soleil. Cet ordre s'observe même entre les petites planètes qui tournent autour d'une grande. Leurs distances inégales par rapport à la terre , leurs différentes grosseurs , leurs différentes solidités , la différente vitesse de leurs tourbillons devraient donc produire des différences dans leur prétendu mouvement autour de la terre , aussi bien que dans tous leurs autres mouvements. Et les étoiles fixes , si prodigieusement éloignées de nous , devraient-elles tourner en vingt-quatre heures comme la lune qui en est si proche ? N'est-ce pas une chose incompréhensible , que toute cette masse presque infinie du ciel et ces globes innombrables , incomparablement plus grands que la terre , tournent autour de cette terre , et avec un mouvement dont la rapidité est incroyable ; au lieu que , dans le système de Copernic , la terre , par son mouvement journalier sur son axe , ne fait que cinq lieues , ou environ , en une minute ; mouvement dont la rapidité ne surpasse que du double à peu près celle d'un boulet de canon. Car la terre , dans le plus grand cercle de sa sphère , n'a qu'un tour moindre de neuf mille lieues à faire , au lieu que les étoiles fixes auraient à parcourir en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cents millions de lieues. Le globe terrestre , en tournant trois cent soixante-cinq fois sur son axe , achève de parcourir l'écliptique ou l'orbite annuelle autour du soleil , par un mouvement dont la rapidité n'a rien que l'imagination ne puisse concevoir. Les objections fondées sur la pesanteur de la terre et sur les apparences de son repos , ne sont

d'aucune considération pour le véritable physicien. La terre, prise dans toute sa masse, suspendue dans une matière fluide, et ayant en elle-même le centre de sa révolution, n'a aucune pesanteur; elle est de la nature des autres planètes qui se meuvent incontestablement et dans tous les systèmes imaginables. Plus un corps a de solidité, plus il reçoit de mouvement: ainsi, nous ne pouvons pas jeter une plume bien loin de nous, tandis que nous jetons une pierre fort loin. L'apparence du repos de la terre est causée par la conformité du mouvement de l'atmosphère qui l'environne. Les mêmes relations d'objets se présentent aux yeux; c'est ce qui produit l'apparence du repos. D'ailleurs nous avons des exemples très-fréquents des illusions des sens: par exemple, lorsque nous sommes sur un vaisseau, ne nous semble-t-il pas que les terres éloignées et le rivage fuient loin de nous, et que nous sommes immobiles? Disons donc avec Copernic et Galilée, contre le système des anciens: *E pur se muove.*

#### LIVRE SECOND.

1. — *Hoc Pythagoras.... intellexit quidem, compositum quiddam de sphaeris sonare.* On connaît le système de Pythagore sur la prétendue harmonie des sphères célestes, et sur le concert éternel qu'elles produisent par leurs mouvements et par leurs distances proportionnellement graduées, suivant les principes de la musique. Macrobe, comme on le voit ici, a développé avec quelque étendue cette belle théorie, à laquelle il ne manque rien, sinon que d'être fondée sur la vérité. Dans des vers fort anciens, cités par Eusèbe, le dieu moteur de l'univers dit: « Je suis la lyre immortelle, qui rend les sons harmonieux résultant de l'accord symétrique de toutes les parties du ciel et de leurs mouvements. » C'est cette lyre symbolique, que l'on mit dans les mains du dieu, qui représentait le soleil sous le nom d'Apollon, ce soleil, âme du monde et des sphères, dont il est le lien. Pythagore, qui étudia sous les prêtres d'Égypte et de Chaldée, transporta dans la Grèce et dans l'Italie la doctrine des Orientaux, qui représentaient Dieu sous l'emblème d'un musicien entretenant le concert éternel du monde, concert qui ne se soutenait que par l'harmonie, d'où naissait une espèce de concert des sphères célestes. Virgile met entre les mains d'Orphée, dans l'Élysée, une lyre qui rend sept tons différents (*Énéide*, liv. vi, v. 646).

Cette même idée était exprimée par la flûte aux sept tuyaux inégaux, placée entre les mains de Pan, qui n'était qu'une des formes du soleil et de l'âme motrice des sphères. Ainsi on divisait l'âme du monde en sept parties, et l'impulsion qu'elle donnait aux différents cieux, en tirait les sons harmonieux qui formaient le concert éternel de la divinité.

La lumière du soleil, ou ses rayons, était comme l'archet dont se servait le bel Apollon pour toucher la lyre du chef de l'univers. Les anciens, persuadés que les mouvements des sept sphères ne pouvaient s'exécuter sans qu'il en résultât un concert harmonique, dont le mouvement du soleil dans le zodiaque était comme l'âme, avaient placé sur chacune des sphères des intelligences chantantes, connues sous le nom de sirènes. Cette fiction se trouve dans Platon, et Macrobe la reproduit ici. Les théologiens y plaçaient les muses, également filles de l'harmonie : ces muses formaient le cortège du Soleil ou d'Apollon, chef de l'harmonie universelle.

2. — *Omnis anima musicis sonis capitur*. Le passage de la vie sauvage à la civilisation est attribué à la force de l'harmonie, aux charmes de la musique et à l'empire de la poésie, dont Orphée, l'interprète des dieux, sut le premier si heureusement se servir. L'usage de ces moyens n'était pas particulier aux mystères de la Thrace, ils furent employés dans presque toutes les autres institutions religieuses. La danse et surtout la musique produisent un effet puissant sur le peuple; les hommes les plus grossiers et les plus sauvages peuvent être aisément réunis par ce genre de plaisir, et rien ne se perpétue autant parmi eux qu'une institution qui le leur procure. Ce goût du peuple fut bien senti par les anciens législateurs, qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse, aux actes publics de la religion et à la célébration de leurs mystères. On a regardé les dieux comme les inventeurs de la musique, qui est destinée à les chanter. Strabon cite l'autorité de Platon, et avant lui celle des pythagoriciens, qui donnèrent à la musique le nom de *philosophie*. En effet, nous voyons que, parmi les moyens de perfectionner l'homme, moyens indiqués par les anciens philosophes, la musique et la philosophie sont les deux premiers; que ce n'est que pour le peuple et pour l'homme, qu'il est plus aisé de conduire par les illusions de l'imagination que par la raison, qu'ils ont inventé les principaux dogmes de l'initiation, savoir l'idée de l'Élysée et du Tartare. Timée de Locres s'exprime à cet égard de la manière la plus claire et la plus positive. « La musique, dit-il, et la philosophie, qui la con-

duit, ont été établies par les dieux et par les lois pour perfectionner l'âme. Elles habituent sa partie raisonnable à obéir à l'autre. Elles adoucissent la partie irascible, elles mettent un frein à la passion, et les empêchent toutes deux de s'élever contre la raison, ou de rester oisives quand la raison les appelle pour agir : car toute la sagesse consiste à agir et à se retenir suivant la raison. »

3. — *Sed mundum quidem fuisse semper philosophia auctor est.* Pythagore, Archytas, Xénophane, Aristote, Théophraste et plusieurs autres, ont cru le monde éternel. Platon, dans le liv. *vi* des *Lois*, dit que le monde a subsisté éternellement, et qu'il n'aura point de fin; dans le *Timée*, au contraire, il dit que le monde est l'ouvrage de Dieu. On trouve la même contradiction dans Aristote : il soutient, dans le liv. *1<sup>er</sup>* du *Ciel*, que le monde a existé de toute éternité, et il reconnaît, dans le liv. *1<sup>er</sup>* de sa *Métaphysique*, qu'une substance spirituelle est la cause du monde. Parmi les chrétiens mêmes, les Albigeois croyaient que le monde n'avait point eu de commencement, et qu'il durerait toujours. Empédocle, Démocrite, Épicure et un grand nombre d'autres philosophes ont enseigné que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin. Le sentiment d'Anaximandre, de Leucippe, de Diogène, de Zénon et de tous les stoïciens, était que le monde finirait par un embrasement. Il fallait qu'Héraclite en fût bien vivement touché, puisque les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux étaient, dit-on, causées par la douleur qu'il ressentait de prévoir l'embrasement du monde.

Esse quoque in fati reminiscitur adfore tempus,  
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli  
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

(OVIDIUS, *Métam.* lib. I, v. 366.)

Les épicuriens croyaient que les mondes mouraient et qu'ils renaissaient de temps en temps, comme des plantes ou des animaux. Macrobe, nous le voyons, pense que le monde est éternel, mais que tout ce qui est contenu dans le monde est sujet à être détruit par parties, et à renaître par des révolutions continuelles. Les preuves que Lucrèce apporte (liv. v) pour prouver que le monde a commencé, sont, premièrement, le changement remarquable arrivé à plusieurs parties du monde : or, ce qui est sujet au changement doit avoir un commencement et une fin; secondement, l'histoire; troisièmement, la nouveauté des arts. Aristote répondait à ces objections, beaucoup plus anciennes que Lucrèce,



que les révolutions générales arrivées au sein du monde, mais sans le détruire, ou que les révolutions particulières arrivées en certains pays, avaient produit les changements qu'on remarquait, et avaient causé la perte et le renouvellement des arts. Il fonde son opinion de l'éternité du monde sur ce que, de mémoire d'homme, la mer a toujours été également salée. Ocellus de Lucanie, pythagoricien célèbre, prouve l'éternité du monde, parce que sa figure et son mouvement sont circulaires, et que le cercle n'a ni commencement ni fin. D'autres ont douté de l'éternité du monde sur ce ridicule fondement, qu'on ne peut assurer si l'œuf a précédé la poule, ou si la poule a précédé l'œuf. La métaphysique considère le monde par rapport à sa création, à sa durée, à la providence qui le gouverne, et autres objets immatériels. Plutarque (*De la cessation des oracles*) attribue à Homère et à Platon d'avoir divisé l'univers en cinq mondes. Il décrit l'opinion mystérieuse d'un philosophe qui enseignait qu'il y a cent quatre-vingt-trois mondes rangés en forme de triangle équilatéral; que chaque côté contient soixante mondes, outre lesquels il y en a un en dehors à chaque angle; que la plaine qui est au-dedans et dans l'aire du triangle, est l'autel commun de tous les mondes, que c'est le champ ou la plaine de la vérité; que là sont les idées, les exemplaires et les modèles de toutes les choses qui furent, qui sont et qui seront; qu'à l'entour de ces idées est l'éternité, d'où le temps s'échappe comme une source pour couler dans les mondes. Rien n'est plus difficile à saisir que toute la doctrine de Platon sur les idées. Ce qu'on en peut démêler, c'est que Dieu ayant conçu les idées des choses avant qu'elles fussent créées, ces idées sont quelque chose de réel et d'éternel en Dieu, et néanmoins distinct de la nature divine, et qu'elles sont les premières causes de tout ce qui a été fait. Ainsi, le cheval, dont l'espèce est divisée en autant d'individus qu'il y a de chevaux, a son idée universelle, unique et réelle en Dieu; cette idée est la cause première du cheval, parce que les individus de cette espèce n'auraient point existé, si Dieu n'en avait conçu l'idée. Rien ne s'est fait par hasard; tous les êtres ont une existence conforme aux idées qui sont en Dieu. Ces idées sont quelque chose de réel, puisqu'elles subsistent indépendamment des choses dont elles sont les modèles; elles sont distinctes de la nature divine, puisque Dieu n'a pas été dans la nécessité de les avoir, et qu'il a été libre de les former. Elles ont une nature immortelle; ce sont des exemplaires éternels dans lesquels ont été puisées les formes de toutes les choses, et par la vertu et la force desquels toutes les choses ont été formées.

comme par leurs causes efficientes. Palingène décrit fort sérieusement, dans son *Zodiaque*, le monde archétype ou exemplaire. Ses vers contiennent toute la philosophie platonicienne des idées. Les voici :

Illic est verus mundus, vera entia, veræ  
 Divitiæ, veri mores, et gaudia vera.  
 Ast hic sunt umbræ tantum, simulacraque rerum  
 Frivola, quæ parvo momento, ut cera, liquescunt.  
 Illius mundi quædam est hic noster imago;  
 Quantum pictus ab hoc, tantum hic quoque distat ab illo.  
 Extra ipsum vero cælum et supra omnia corpora,  
 Esse alium mundum meliorem incorporeumque,  
 Qui non percipitur sensu, sed mente videtur;  
 Nonnulli credunt, nec res est dissona vero.  
 Nam si nobilior sensu et præstantior est mens,  
 Cur habeat proprium mundum, propria entia sensus,  
 Quæ vera existant, quæ percipiantur ab ipso?  
 At mens sola manens, proprio non gaudeat orbe,  
 Nilque habeat per se existens? sed somnia tantum  
 Apprendat tenuesque umbras et inania spectra,  
 Quæ non existant per se, vera entia non sint?  
 Aut igitur mens est nihil, aut natura creavit  
 Menti consimilem mundum, qui continet in se  
 Res veras, stabiles, puras, immateriales,  
 Quæ per se existunt melius quam sensibiles res.  
 Hinc ille archetypus mundus perfectior isto  
 Sensibili, quantum sensu perfectior est mens;  
 In quo sol deus est summus, dique astra minores.  
 Ergo plura etiam, quum sit perfectior, in se  
 Continet, ac diversa magis quam materialis  
 Corporeusque orbis: sed nil corrumpitur illic,  
 Nil motum nil tempus habet: sunt omnia fixa,  
 Æterna absque loco, et nullis obnoxia damnis.  
 Illic sunt causæ, et cunctarum semina rerum:  
 Sensibilis mundus mundo defluxit ab illo  
 Mentali archetypo, et quædam est illius imago.  
 Omnia sed perfecta illic atque undique tota:  
 Hic sunt particulæ rerum, quæ multiplicantur  
 Naturæ vitio; sic plures efficiuntur  
 Cervi: namque illic virtus est una creatrix  
 Cervorum; vulpes facit hæc, facit illa leones.  
 Sic de aliis dico, quæ noster continet orbis,  
 Quæ numero plura, at specie clauduntur in una,  
 Omnia proveniunt, suntque a virtutibus illis.

(MARGEL. PALING., *Zodiaci cant. VII, de Libra.*)

Mercure Trismégiste a distingué quatre mondes, l'archétype, le spirituel, l'astral et l'élémentaire. Agrippa, dans sa *Philosophie occulte*, en distingue six : l'archétype, qui contient les modèles de tous les êtres et leurs idées qui sont en Dieu ; l'intellectuel, ou l'âme du monde ; le céleste, qui contient les astres ; le monde élémentaire, que nous habitons ; le petit monde, qui est l'homme ; et le monde infernal. L'imagination des métaphysiciens a été plus féconde que celle des poètes, pour multiplier les mondes chimériques.

4. — *Tempus ante mundum esse non potuit.* Le temps a été une source inépuisable de discussions métaphysiques. Les uns l'ont fait consister dans les révolutions des planètes ; les autres, comme Platon et Aristote, ont entendu, par le temps, les nombres qui expriment le progrès du mouvement. Épicure et Demetrius de Lacédémone l'ont défini un accident qui suit les jours, les nuits, les affections, le mouvement et le repos. Car, suivant les situations de l'esprit et du corps, le temps passe plus ou moins vite. Zénon, Chrysippe et Possidonius, expliquaient le temps par la mesure de la vitesse et de la lenteur ; Ératosthène, par l'espace que le soleil parcourt ; Straton l'a appelé la mesure du mouvement et du repos ; Énésidème et Héraclite regardaient le temps comme une substance corporelle ; Pythagore le représentait comme la sphère du ciel qui embrasse tout l'univers. Les uns ont soutenu qu'il n'y avait que le temps présent, puisque le passé n'existe plus, et que le futur n'existe pas encore ; d'autres ont supprimé le temps présent, et ont prétendu que cet instant qu'on appelle présent, appartient au passé pour une partie, et que l'autre est confondu dans l'avenir. D'après ces principes, ils n'ont divisé le temps qu'en passé et en futur. Il s'en est trouvé qui ont nié que le temps existât, à cause de la difficulté de connaître sa nature. Gassendi se moque de ceux qui disent que le temps n'est rien, parce que le passé n'est plus, que le futur n'est pas encore, et que le présent est dans un flux et un reflux perpétuel qui l'empêche d'exister. C'est comme si l'on disait que le feu n'est rien, parce que ce qui est consumé n'est plus, que ce qui se consumera n'est pas encore du feu, et que ce qui est feu se consume actuellement. Le temps est indépendamment des choses qui subsistent en lui. Le cours du soleil et de la lune est la mesure du temps, mais il n'est pas le temps lui-même. Platon, dans le *Timée*, dit que Dieu, voyant l'univers qu'il avait formé se mouvoir et être très-beau, en fut fort satisfait, et qu'il voulut le rendre encore plus conforme à son idée éternelle ; mais comme il était impossible que

l'éternité fût communiquée à un être fini, Dieu produisit une image mouvante de l'éternité, c'est-à-dire le temps qui ne subsistait pas avant le monde. Cette réflexion de Dieu sur la bonté de son ouvrage semblerait, s'il était possible, empruntée par Platon au commencement de la *Genèse*, où il est dit que Dieu considéra ses ouvrages, et qu'il trouva qu'ils étaient très-bons : « *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* » (*Genesis*, c. 1, v. 31.) De même que l'espace est une étendue fixe et permanente, le temps est une étendue successive que plusieurs philosophes ont soutenu divisible à l'infini, aussi bien que l'étendue matérielle. Aristote (*Physique*, liv. vi, ch. 9) et Chrysippe ont été de ce sentiment; Zénon et le plus grand nombre des philosophes ont regardé le temps comme un composé de moments indivisibles, et ont rejeté sa divisibilité à l'infini, ne trouvant pas les mêmes raisons ou plutôt la même nécessité de l'admettre pour le temps, que de l'admettre pour la matière. Si le temps était divisible à l'infini, disaient-ils, l'instant le plus court renfermerait une éternité. Tel est le résumé rapide des opinions diverses des principaux philosophes de l'antiquité sur le temps.

5. — *Annus vero, qui mundanus vocatur, qui vere vertens est.* Virgile, dans sa quatrième églogue, qui a tant exercé la critique des commentateurs, après avoir fait une charmante description du bonheur du nouvel âge (v. 18), qui va recommencer, ajoute que bientôt les mêmes besoins et les mêmes passions venant à renaître, ramèneront les mêmes travaux et les mêmes maux (v. 31), et que les mêmes événements se reproduisant sur la scène du monde, on chantera encore l'expédition des Argonautes et les sanglants combats livrés sous les murs de Troie. Telle était effectivement la doctrine ancienne sur la nature et sur les effets des grandes apocatastases, ou restitutions périodiques des sphères et des phénomènes produits sur la terre par le système des influences célestes. Servius, dans son *Commentaire* sur cette églogue, a bien aperçu l'idée astrologique, qui faisait la base de cette théorie. Origène (*Contra Celsum*) a combattu cette opinion, qu'il attribue aux Égyptiens, aux pythagoriciens et aux platoniciens, qui admettaient, d'un côté, l'indestructibilité du monde, et d'un autre, de grandes périodes qui roulaient dans l'éternité, en ramenant continuellement les mêmes aspects des astres et les mêmes événements. Partout cette régénération et cette dégradation successive de la nature, sont une suite nécessaire de la fatalité, dans le système des anciens. C'est le mouvement des astres, dit Bérose, cité par Sénèque (*Quest. Nat.*, liv. iii, ch. 30), qui opère ces grandes

révolutions périodiques. Parmi le nombre infini de périodes, connues chez les anciens sous le nom de *périodes de restitution*, ou de *grandes années*, il n'en est aucune qui puisse mériter proprement le nom de grande année, si elle n'embrasse le cercle immense de tous les aspects possibles, et si elle ne rétablit absolument et à tous égards les cieux dans la position que l'on suppose primitive, afin que l'ordre primitif des effets terrestres puisse aussi se reproduire. Or, comme la précession des équinoxes, d'un côté, les mouvements différents de chacune des planètes de l'autre, changent à chaque instant la position du ciel relativement à la terre, il ne peut donc y avoir de grande période de restitution, que celle qui accordera ces huit mouvements, et qui fera une ou plusieurs fois coïncider en même temps la fin de ces huit révolutions avec le point qu'on suppose être celui de leur départ. Mais les anciens ayant fait de trente-six mille ans la grande révolution des fixes, à raison d'un degré pour le mouvement séculaire, il s'ensuit que toute grande année, plus petite que trente-six mille ans, ou plus grande, mais qui n'en serait pas un multiple, c'est-à-dire qui ne la contiendrait pas exactement un certain nombre de fois, ne saurait être la véritable période de restitution. Car la restitution des aspects doit être parfaite, et le défaut de coïncidence d'une seule des huit révolutions dérangerait tout. Aussi Platon, dans son *Timée*, exige-t-il, pour que la grande année soit complète, que les révolutions des huit sphères soient exactement renfermées un certain nombre de fois dans l'immense période, qu'il appelle parfaite, et qui rétablit tout le ciel dans sa position primitive. Tel est aussi, nous l'avons vu, le sentiment de Cicéron et de Macrobe, son commentateur. Cicéron veut que, non-seulement les planètes, mais encore les signes, lesquels ne peuvent varier que par le mouvement de précession, soient revenus chacun à leur première place et tous ensemble. Cette période, dit l'orateur philosophe (*de Nat. deor.*, lib. II, c. 20), renferme bien des milliers d'années, mais pourtant elle est d'une durée fixe et déterminée. Les conditions requises par Platon et par Cicéron sont une suite nécessaire de l'hypothèse de la restitution parfaite des mêmes aspects et des mêmes effets. Le commencement de la grande année était, en quelque sorte, le printemps de la nature, qui, forte et vigoureuse, déployait toute son énergie et sa fécondité; c'était l'âge d'or et du bonheur. Elle avait ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenait encore le printemps; ou figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissait aussi par le retour de l'âge d'or, lequel amenait

encore les autres à sa suite. L'année solaire et l'état de la nature, dans les quatre principales divisions de l'année, firent naître cette idée qu'on appliqua ensuite à la grande année. Cette belle théorie, à laquelle il ne manquait que la vérité, n'a été mise en vers par Hésiode, plusieurs siècles après, et par Ovide, que parce que les poètes et les théologiens de l'Orient l'avaient consacrée dans leurs fictions cosmogoniques. Les périodes et les catastrophes qui les terminaient, étaient réglées par les lois de la fatalité, dont les sept planètes et le ciel des fixes étaient les véritables instruments. Aussi le fuseau des Parques, qui servait à filer les destins de chaque génération, et auquel Virgile abandonne le développement des siècles, dans ces vers de sa quatrième églogue (v. 46) :

Talia sæcla suis dixerunt currite fusis  
Concordes stabili fatorum numine Parcæ;

ce fuseau était formé de huit cercles concentriques, qui décroissaient progressivement, comme les sphères, qui s'emboîtaient l'un dans l'autre, et se mouvaient autour d'un même axe dans des rapports différents de vitesse.

6. — *Deum te esse scito*. D'après l'interprétation que Cicéron et Macrobie donnent, dans ce passage, au mot *deus*, il n'est plus permis de se tromper sur le véritable sens de cette expression : *deus* ici, comme fort souvent θεός en grec, doit s'entendre par l'âme dégagée du corps, l'âme, émanation de la Divinité, revenue à la Divinité. Dans le discours de Cyrus mourant à ses fils, Xénophon a placé ces mots : καὶ τὴν ἐμὴν ψυχὴν καταιδόμενοι ποιεῖτε, ἃ ἐγὼ δέομαι, que Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, traduit ainsi : « Quare, si hæc ita sunt, sic me colitote ut deum. » De là, quelques interprètes assez inhabiles de la *Cyropédie* prétendent que Cicéron a mal entendu ce passage, et que sa traduction est également contraire au texte de Xénophon, et aux principes religieux qu'il prête partout à Cyrus. Mais *deum*, dans la phrase de Cicéron, a le sens de *dæmona*, δαίμονα; c'est le τὴν ψυχὴν de Xénophon, c'est l'âme après l'extinction du corps. L'expression a d'autant plus de justesse, que c'est ici le discours d'un père à ses enfants. On ne doit pas ignorer que, dans la doctrine et dans le langage des disciples de Socrate, un père est le dieu de la famille; Platon emploie sans cesse les mots ξυγγενεῖς καὶ ὁμόγνητοι θεοί, et jamais personne n'y a vu d'impiété. Sur ce passage du cinquième livre des *Lois*, ξυγγένειαν δὲ καὶ ὁμόγνητων θεῶν κοινωνίαν ἀπασαν, x. τ. λ., et sur beaucoup d'autres semblables, le *Lexique* de Timée donne

cette glose, Ὁμόγνοι θεοί, ὅσοι ἐυγενεῖς κοινῶς ὀργιζοῦσιν. Ailleurs, liv. ix des *Lois*, Platon compare les pères et mères à des dieux visibles. Ces expressions sont familières à tous ceux qui connaissent son système religieux. Dans un sens plus étendu, θεός et *deus* signifient, chez quelques platoniciens, l'âme, qu'ils regardaient comme une émanation, comme une partie de Dieu même. Le *Songe de Scipion* est écrit d'après cette croyance, et l'on y voit, surtout au ch. III, les mêmes pensées que dans le dernier chapitre de la *Vieillesse* : « Quæsi tamen, viveretne ipse, et Paullus pater?... — Imo vero, inquit, ii vivunt, qui ex corporum vinculis, tanquam e carcere, evolaverunt; vestra vero, quæ dicitur vita, mors est. » Nous avons vu dans l'ouvrage entier les mêmes inspirations. Or, au ch. VIII, le premier Scipion adresse ces propres paroles au fils de Paul Émile : « *Deum* te igitur scito esse; si quidem *deus* est, qui viget, etc. » Et ce mot est expliqué ensuite par *animus sempiternus*. Mais il se rapporte surtout, comme nous l'avons dit, à l'âme dégagée de l'enveloppe corporelle. On trouve dans Gruter, Spon, Reinesius, une foule d'inscriptions sépulcrales, où celui qui n'est plus est appelé *deus*. La littérature latine nous offre un autre exemple non moins remarquable de cette locution platonique, prise dans la même acception. Cornélie, écrivant à C. Gracchus (*Fragment XII* de Cornelius Nepos), s'exprime ainsi : « Ubi mortua ero, parentabis mihi, et invocabis *deum* parentem. » On n'a guère mieux compris cette phrase que celle du traité de la *Vieillesse*. Les idées que nous attachons aux mots, d'après ce qu'ils signifient aujourd'hui, ont fait commettre bien des erreurs dans l'explication des anciens. Il est à regretter qu'aucun dictionnaire latin et français, pas même celui de MM. Quicherat et Daveluy, si remarquable à tant d'égards, ne signale le sens du mot *deus* employé pour l'âme dégagée du corps.

7. — *Cur ergo elementa, quorum fluxus in aperto est, non similiter aliquando solvuntur?* Que de contrariétés parmi les philosophes, que d'opinions diverses sur les éléments! Thalès établissait l'eau pour principe général : il se fondait sur cette raison que tout dans la nature, jusqu'au soleil lui-même, se nourrit de l'humidité. Cette doctrine était tirée des Phéniciens. Numenius l'appuyait sur ces paroles de Moïse : « L'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » *Et spiritus Domini ferebatur super aquas* (*Genèse*, ch. 1, v. 2). Il semblait que, par les eaux, on dût entendre l'universalité de la matière. Mégasthène attribuait la même opinion aux philosophes indiens. Phérécyde reconnais-

sait, pour seul élément, la terre; Anaximandre, l'infini; Anaximène, l'air; et Diogène Apolloniate, disciple d'Anaximène, soutenait que l'air n'était le principe général, que parce qu'il était doué d'une portion de la raison divine. « Diogenes quoque, Anaximenis alter auditor, aerem quidem dixit esse materiam de qua omnia fierent, sed eum esse compotem divinæ rationis, sine qua nihil ex eo fieri posset. » (D. AUG., *de Civitate Dei*, lib. VIII, c. 2.) Xénophane mettait le premier principe dans l'unité; Anaxagore, dans les parties homogènes; Pythagore, dans les nombres; Empédocle, dans la sympathie; Héraclite et Archelaüs, dans le feu; Épicure, dans les atomes; Parménide, dans le chaud et le froid; Athénée le médecin, dans les quatre premières qualités, chaud, froid, humide et sec : il ajoutait un cinquième élément, l'esprit, qui pénètre tous les corps et qui les conserve dans leur état naturel. Leucippe et Démocrite faisaient consister les éléments dans le plein et dans le vide; Platon, dans la divinité, les idées et la matière; Aristote, dans la matière, la forme et la privation; Zénon, dans le destin, le feu, l'air, la terre et l'eau; Plin le Naturaliste (liv. XXXI, ch. 7), dans le feu, l'air, la terre, l'eau et le sel. Les modernes ne sont d'accord ni avec les anciens, ni même entre eux. Gassendi admet pour seuls principes généraux, la Divinité et le mouvement; Fludd, la lumière et les ténèbres; Descartes, la matière du premier élément ou la matière subtile, celle du second élément ou les globules, et celle du troisième ou les parties branchues. Les éléments des chimistes sont le mercure, le soufre, le sel, le flegme et la tête morte; à quoi Paracelse ajoute la quintessence. Il a plu à certains philosophes de mettre, sans aucune preuve, une proportion décuple entre les éléments; et ils ont avancé que le feu est dix fois plus léger que l'air, l'air dix fois plus léger que l'eau, et l'eau dix fois plus légère que la terre. La géométrie de Platon désignait par le cube ou hexaèdre, la solidité de la terre; par le tétraèdre ou la pyramide, la pénétration du feu; par l'octaèdre ou corps à huit faces régulières, la mobilité de l'air; par l'icosaèdre ou corps à vingt faces régulières, la fluidité de l'eau; par le dodécaèdre formé de douze pentagones, la sphère suprême de l'univers, comme renfermant les quatre éléments, les sept cieux des planètes et le firmament. Tel est le mystère des cinq corps réguliers décrits par Platon, mais inventés par Pythagore. Aristote pose quatre qualités élémentaires primitives : la chaleur, la froideur, l'humidité et la sécheresse; et il distribue de la manière suivante ces qualités entre les quatre éléments : il donne au feu la chaleur et la sèche-



resse; à l'air, la chaleur et l'humidité; à l'eau, la froideur et l'humidité; à la terre, la froideur et la sécheresse. Il fait la chaleur et la froideur des qualités actives; la sécheresse et l'humidité, des qualités passives.

8. — *Illa [anima] enim suapte natura a conditione mortis aliena est.* D'après les pythagoriciens, les stoïciens, les platoniciens, et en général d'après tous les plus grands philosophes de l'antiquité, notre âme est une émanation de l'âme du monde et du feu, principe universel qui circule au-dessus des cieux dans une région infiniment pure et toute lumineuse. Ce feu céleste, pur, simple et sans aucun mélange, se trouve placé au plus haut du monde par sa légèreté spécifique. S'il en descend, sa nature est contrariée, et c'est un désir inconsidéré de la part de l'intelligence, un amour perfide pour la matière, qui l'en fait descendre pour connaître ce qui se passe ici-bas. Macrobe nous l'a dit au liv. 1<sup>er</sup>, ch. 9. Lors donc que l'âme est entraînée vers le corps, dès le premier instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre qui règne dans la matière, qui s'unit à sa substance; et c'est ce que Platon a insinué dans son *Phédon*, lorsqu'il nous peint l'âme chancelante et prise d'une nouvelle ivresse, qui la fait tomber vers le corps: il a désigné par là un nouveau breuvage de matière plus grossière, dont elle se charge, et qui, l'appesantissant, l'entraîne vers le corps. Platon fait partir les âmes d'un endroit très-lumineux, situé dans la région la plus élevée du monde, où un peson, représentatif des sphères, devient le fuseau des Parques, qui règlent le destin des âmes, lorsqu'elles veulent descendre vers la terre pour y animer des corps. Elles s'assemblent dans les champs de l'Oubli, pour y boire l'eau du fleuve Amélès, qui leur fait tout oublier. Cette fiction n'a pas, non plus, échappé à Virgile (*Énéide*, liv. VI, v. 749). L'âme, après son séjour dans le corps, après avoir été purifiée des souillures du vice, revient au séjour lumineux de son immortalité. Ces principes sont les mêmes que ceux des chrétiens: car nous croyons que l'âme, par le péché originel, est tombée du séjour de la félicité, où elle fut primitivement établie, mais qu'elle est destinée à y retourner un jour, lorsqu'elle aura été régénérée et purifiée de toutes ses souillures. Les priscillianistes avaient à peu près adopté la même théorie que nous avons vue développée dans Macrobe, sur la descente des âmes vers la terre, lorsqu'elles y viennent animer des corps. Léon raconte que ces sectaires enseignaient que les âmes, ayant péché dans le ciel, où elles étaient revêtues de corps célestes, elles sont

tombées sur la terre ; qu'en traversant les sphères célestes et les airs, elles rencontrèrent diverses puissances, les unes plus cruelles, les autres plus douces, qui les enfermèrent dans des corps de conditions différentes ; que les corps et les âmes des hommes sont assujettis au destin et à l'empire des étoiles ; que les parties de l'âme sont soumises à certaines puissances, et les membres du corps à d'autres. C'est une opinion très-ancienne que celle de la préexistence des âmes, et que celle qui en fait des substances pures et célestes, qui existent avant le corps, et qui descendent du ciel pour les revêtir et pour les animer. Ce fut en général le sentiment de tous les philosophes qui ont admis l'immortalité de l'âme. Ils jugèrent qu'il était impossible que l'âme subsistât après le corps, si elle n'avait pas existé avant lui, et si sa nature n'était pas indépendante de celle du corps, comme l'a remarqué Lactance (liv. III, ch. 18). Tout ce qu'il y a eu de plus habile parmi les Pères grecs a embrassé ce sentiment, et une partie des Latins l'a suivi. Sandius, dans son livre de *l'Origine de l'âme*, l'a prouvé par une multitude d'autorités. Pour expliquer comment et pourquoi les âmes, étant des substances pures et célestes, se trouvent unies à des portions de matière, dans lesquelles résident les principes du mal et des ténèbres, et des passions vicieuses, qui leur ravissent leur innocence originelle, certains philosophes ont cru qu'elles avaient commis dans leur patrie quelque péché, dont leur incorporation était la peine. D'autres philosophes, au contraire, ont cru que Dieu les envoyait dans les corps par un ordre absolu de sa volonté. Les cabalistes ont réuni ces deux causes, et ont dit, des unes, qu'il y a des âmes qui sont envoyées dans la matière par un ordre absolu de la Providence, qu'ils appellent destin ; et des autres, qu'elles y descendent par leur propre faute. Macrobe, comme on l'a vu au liv. I, ch. 9, a désigné cette dernière cause par ces mots : *dissimulando vel prodendo*. Certains théologiens, ainsi que nous l'a dit Macrobe (liv. I, ch. 11), faisaient descendre l'âme par trois ordres d'éléments, de quatre couches chacun, et leur faisaient subir trois dégradations successives, qu'ils appelaient des morts. Ce sentiment était un de ceux qu'adoptaient les platoniciens. Origène pensait que les âmes ont péché en s'éloignant de leur créateur, et que, suivant la diversité de leurs péchés, elles ont mérité d'être envoyées du ciel jusque sur la terre, et d'être mises en divers corps, comme dans des liens, à proportion de leurs fautes. Rien n'est plus humiliant pour l'esprit de l'homme, que de ne pouvoir se connaître lui-même, de ne pouvoir comprendre quelle est sa propre nature, comment il exerce ses

facultés, quelle peut être son union avec un corps, de quelle espèce sont ces liens qui l'attachent à une portion de la matière, de quelle façon une substance spirituelle peut agir sur les objets sensibles et matériels, et recevoir des impressions de ces mêmes objets, qui n'ont avec elle aucune sorte d'analogie ni de rapport. Ces âmes qui agissent sur leur propre corps, et par les opérations de ce corps sur toute sorte d'objets corporels, n'ont, au contraire, aucune action sur les autres substances spirituelles qui leur sont semblables : car on ne trouve pas qu'aucune âme ait la moindre influence sur une autre âme, si ce n'est par l'intervention de deux corps. La majeure partie des philosophes a soutenu que Dieu a créé les âmes égales, et que leurs opérations plus ou moins parfaites dépendent des organes des corps qu'elles animent. Platon et Descartes sont du sentiment opposé, que Dieu en créant les âmes a mis entre elles de la différence; différence que Platon exprime par leur formation des divers métaux d'or, d'argent et de fer. Plutarque dit qu'il ne trouve point si grande distance de bête à bête, que d'homme à homme; et Montaigne ajoute : « A la vérité, je trouve si loin d'Épaminondas, comme je l'imagine, jusques à tel que je conuais, je dis capable de sens commun, que j'enchérirais volontiers sur Plutarque, et dirais qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle bête. » (*Essais de Montaigne*, liv. 1, ch. 43.) Nous avons lu dans Macrobe (liv. 1, ch. 14) différentes définitions de l'âme, données par les anciens philosophes. Platon et Macrobe disent que Dieu a composé l'âme de l'univers, de l'arrangement et de la vertu des nombres. Tertullien a cru que toutes les âmes avaient été créées en Adam, et qu'elles venaient toutes du premier homme. Origène et plusieurs autres ont soutenu la préexistence des âmes. Les platoniciens, comme il est démontré par Macrobe dans les derniers chapitres qui nous occupent, s'efforçaient de prouver que l'âme ne peut avoir eu de commencement, parce qu'elle se meut d'elle-même, et qu'elle est le principe du mouvement. Aristote, comme nous le voyons dans ces mêmes chapitres, soutenait, au contraire, que, loin d'être le principe du mouvement, l'âme n'est capable d'aucune sorte de mouvement.

Nous n'avons pas besoin de donner ici des preuves de l'immortalité de l'âme; philosophes et chrétiens, tous répéteront avec Macrobe : *Anima suapte natura a conditione mortis aliena est.*

9. — *Nihil hoc opere perfectius, quo universa philosophiæ continetur integritas.* Par ces derniers mots de son *Commentaire*, Macrobe fait le plus bel éloge du *Songe de Scipion*, et paye à

son auteur le tribut d'une admiration que les siècles ont ratifiée. Qu'il nous soit permis, à notre tour, d'appliquer à Macrobe lui-même les éloges qu'il donne à Cicéron. Rien de plus parfait dans son genre, que son curieux et savant *Commentaire*; on lui a reproché, mais à tort, un peu d'obscurité. Si l'on veut bien le considérer dans son ensemble, dans chacune de ses parties, on verra que ce reproche est réellement sans fondement solide. Il ne faut pas faire à Macrobe un crime de tout ce qu'il sait, et de tout ce que nous ignorons. Pour moi, je serai trop heureux si, avec l'appui de mes honorables collaborateurs, j'ai pu contribuer à faire connaître et apprécier davantage un auteur qui a trop longtemps languï dans l'oubli, et qui n'était connu que de certains érudits seulement. Je n'ose me flatter, dans ces quelques notes, d'avoir traité à fond, je ne dirai pas toutes les questions, mais seulement quelques-unes des questions si intéressantes que soulève ce précieux *Commentaire*. J'ai essayé d'aborder, en quelques pages, les principales; l'indulgence et l'érudition du lecteur suppléeront à tout ce que je n'ai pas dit, à tout ce que je n'ai pu dire. On verra, du moins, que j'ai eu pour but de faire de ces membres épars, dans mes notes, un corps à peu près complet: puisse-t-on ne pas avoir à me reprocher que c'est un corps sans âme! Je terminerai comme Macrobe, et afin de suivre jusqu'à la fin, pas à pas, ce guide éclairé, par quelques aperçus sur l'*universa philosophiæ integritas*, question immense, que je ne ferai qu'effleurer comme toutes les autres, en choisissant toujours de préférence ce qui, dans un tel sujet, pourra intéresser le lecteur.

La philosophie a procuré aux hommes les plus grands avantages: elle leur a inspiré l'amour des vertus et la haine des vices; elle a lié les sociétés, inventé les lois, adouci les mœurs. Quelques auteurs disent que l'origine de la philosophie grecque devait être rapportée aux Phéniciens. Le sentiment qui place en Phénicie la source de la philosophie grecque est appuyé sur de fortes raisons. Après un intervalle de huit à neuf siècles, Phérécyde, qui fut le maître de Pythagore, puisa son savoir dans les écrits des Phéniciens (*Voyez* SUIDAS, au mot *Phérécyde*). Thalès, chef de la secte ionique et fondateur de l'école de Milet, la plus ancienne chez les Grecs, était Phénicien. L'Afrique ou la Libye a eu aussi des philosophes très-anciens. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. VIII, ch. 9) en parle sous le nom de philosophes libyens ou atlantiques. Ils portèrent ce dernier surnom, parce qu'ils reconnaissaient Atlas pour leur chef.

Parmi les nations de l'Europe, les Thraces vantaient l'ancien-

neté de leurs philosophes. Orphée , qui le premier adoucit les mœurs farouches des hommes par les sons harmonieux de sa lyre , et plus encore par l'humanité de sa philosophie , était natif de Thrace. Ces philosophes reconnaissaient Zalmoxis pour leur chef ; il fut aussi le législateur des Thraces , et les Gètes lui offrirent des sacrifices comme à un dieu. Dans l'antiquité la plus reculée , il n'y a point eu de philosophes plus célèbres que les druides. Cicéron et César comprennent , sous ce nom , tous les sages des Gaules. Strabon et Ammien Marcellin les divisent en trois espèces , les bardes ou les poètes , les prêtres uniquement occupés des choses de la religion , et ceux qui faisaient toute leur étude de la nature et de la morale. L'ancienneté de la philosophie gauloise est confirmée par un passage d'un ouvrage d'Aristote ; ouvrage perdu pour nous , il est vrai , mais cité par Diogène Laërce. Aristote dit , dans ce passage , que les Gaulois ont été instruits anciennement par des sages appelés semnothéens ou druides. Ramus soutient que la philosophie a commencé chez les Gaulois , et que les plus anciens des philosophes ont été les druides.

Nous ne ferons qu'indiquer ici les différentes sectes de la philosophie grecque. La secte ionique eut Thalès pour chef , et la secte italique fut instituée par Pythagore. Cinq sectes ou cinq académies furent fondées par les disciples de Socrate. Platon , disciple de Socrate , fut le chef des académiciens. Arcésilas fonda la seconde Académie ; suivant Diogène Laërce , Lacydès fut le fondateur de la troisième Académie : Cicéron et saint Clément d'Alexandrie rapportent son commencement à Carnéade ; Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans son institution. Sextus Empiricus a encore distingué une quatrième et une cinquième Académie. La quatrième fut fondée par Philon et Charmide , successeurs de Clitomaque. Enfin , Numenius rapporte qu'Antiochus , qui fut le troisième successeur de Carnéade , fit de grands changements dans l'école de l'Académie , en y introduisant la doctrine de plusieurs sectes étrangères : cet Antiochus fut le chef de la cinquième Académie. La secte des péripatéticiens eut pour chef le célèbre Aristote ; disciple de Platon , qui fut accusé d'ingratitude envers son maître. Élien dit , à ce sujet , qu'Aristote éleva dans Athènes une école , pour se mettre en opposition avec Platon. Le second des disciples de Socrate , qui fonda une secte particulière , fut Aristippe , natif de Cyrène , d'où ses disciples prirent le nom de cyrénaïques. La troisième secte , sortie de l'école de Socrate , a été la secte érétricienne , dont Phédon a été le chef. Platon a intitulé du nom de Phédon le *Dialogue de*

*l'immortalité de l'âme.* Euclide a été le quatrième disciple de Socrate, qui ait fondé une secte particulière ; il était de Mégare, ce qui fit nommer sa secte mégarique. Le cinquième disciple de Socrate, qui ait établi une secte particulière, fut l'Athénien Antisthène, chef des cyniques. Zénon de Cittium, ville de l'île de Chypre, fut le fondateur de la secte stoïcienne. Pyrrhon, natif d'Elée, contemporain d'Arcésilas, de Zénon, de Théophraste et d'Épicure, fonda la secte pyrrhonienne, qui poussait plus loin qu'aucune autre l'irrésolution, l'incertitude et le doute. Ses disciples portèrent tout à la fois le nom de pyrrhoniens et de sceptiques ; ils furent encore appelés zététiques, comme cherchant continuellement la vérité, et aporétiques, comme doutant de tout. La secte éléate eut pour chef Xénophane de Colophon, qui fut contemporain d'Hiéron, roi de Sicile, et du poète Épicharme, suivant saint Clément d'Alexandrie. Ce fut peu de temps après la mort d'Alexandre le Grand, vers la fin de la vie d'Aristote, qu'Épicure se fit chef de la secte qui a porté son nom. C'est à l'immense réputation de l'école épicurienne, qu'il faut attribuer le déchaînement de toutes les sectes pour lesquelles celle d'Épicure a toujours été un objet d'aversion et de jalousie. Cicéron a fait en ces termes le plus bel éloge de la doctrine si injustement calomniée et décriée d'Épicure : « Negat Epicurus jucunde vivi posse, nisi cum virtute vivatur. » (*Tuscul. quæst.*, lib. III, c. 4.) Potamon d'Alexandrie, qui vivait sous Auguste, est reconnu pour chef de la secte éclectique, qu'il a plutôt formée par son exemple que par ses préceptes, puisqu'à proprement parler, ce n'est pas une secte nouvelle, mais un composé de toutes les autres. Elle ne s'attache à aucun maître, et choisit dans toutes les autres sectes les opinions les mieux prouvées, ou du moins les plus vraisemblables. Nous ne parlerons pas de la philosophie moderne ; elle ne rentre pas dans notre sujet, et n'a que des rapports très-indirects avec celle que Macrobe a développée dans son savant et précieux *Commentaire*, auquel nous avons dû le *Songe de Scipion*, longtemps avant que la *République* de Cicéron fût découverte, et arrachée à l'injure du temps et de l'oubli. L'illustre académicien, M. Villemain, a donné la première traduction française de la *République* de Cicéron.

# TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES GRAMMATICALES, PHILOSOPHIQUES ET HISTORIQUES

TRAITÉES DANS LES ŒUVRES DE MACROBE.

## A

Affinité qui existe entre les langues grecque et latine, t. III, p. 9.

Air. Pourquoi, en été, quand il est agité par le souffle du vent, il n'y gagne pas de la chaleur, mais bien de la fraîcheur, II, 377.

Aliments qui doivent être préférés comme plus convenables à l'estomac, II, 327, 337. — De la digestion facile ou difficile de certains aliments, 371. — Organes chargés de les recevoir pour les distribuer dans toutes les parties du corps, 331. — Selon Platon, les aliments passent par une voie autre que celle suivie par les liquides, 437.

Ambarvale (Ce qu'on appelle victime), I, 415.

Âme. Différentes acceptions de ce mot, III, 307. — Opinions diverses sur la nature de l'âme, 311. — C'est elle qui est l'homme, 503. — Preuves de son immortalité, 511. — Ses fonctions, II, 383. — Ce que, d'après les anciens théologiens, il faut entendre par la vie ou la mort de l'âme, III, 271. — Comment les platoniciens conçoivent sa vie et sa mort, 283. — Par quelle route elle descend de la partie supérieure du monde vers la partie inférieure que nous habitons, 285. — L'arracher violemment de son enveloppe matérielle, dit Plotin, c'est lui ravir la liberté, 299. — Harmonie produite par l'âme universelle, 427. — Aristote prétend que l'âme ne peut se mouvoir d'elle-même, 517. — Les platoniciens, au contraire, posent en principe qu'il y a une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance ne peut être que l'âme, 531.

Anneau. Pourquoi on le met le plus souvent au doigt voisin du plus petit, et surtout à la main gauche, II, 417.

Année. Comment elle fut partagée par Romulus, I, 141. — Quelle fut la division qu'en fit Numa, 157. — J. César en établit une division nouvelle, 163. — Différence des années : la véritable année, celle où s'opère entièrement la révolution du monde, comprend quinze mille de nos années, III, 497.

Appétit. Nous devons avoir soin de l'entretenir par l'appât de la variété, II, 351.

Armées. Formule ordinaire pour les dévouer, I, 439.

Astre. Voyez Étoile.

Avertissement de l'auteur de l'extrait du *Traité des différences et des rapports du verbe grec et du verbe latin*, III, 135.

## B

Bélier (Le). suivant Attelus Capiton, ne peut être immolé à Jupiter, I, 443.

Bidentes. Signification et étymologie de ce mot, II, 287.

Boisson (Pourquoi la même) paraît plus forte à celui qui est à jeun qu'à celui qui a pris de la nourriture, II, 405. — Selon Platon, la boisson passe par une voie autre que celle suivie par les aliments, 437.

Bouche. Pourquoi elle souffre plus volontiers les aliments chauds que la main, II, 407.

## C

Calendes (Des), I, 171.

Calendrier (Corrections faites au), d'abord par J. César, ensuite par Auguste, I, 165.

Calvitie (La) envahit d'abord les parties antérieures de la tête, II, 389.

*Candelabrum*. Ce qu'on entend par ce mot, I, 405.

Cercle (Ce que c'est qu'un), III, 317.  
Des onze cercles qui entourent le ciel, 319.

Cérémonies (Les) religieuses tant des Romains que des peuples étrangers étaient parfaitement connues de Virgile, I, 419. — Avec quelle propriété ce poète s'est servi des termes qui y étaient consacrés, 391.

Cerveau. Comment il se fait que, dépourvu de sensibilité, il dirige cependant la sensibilité dans les autres parties du corps, II, 383.

Chaleur. Pourquoi la bouche supporte mieux celle des aliments que ne peut le faire la main, II, 407.

Chant (L'art du) n'avait rien de déshonorant chez les anciens Romains, I, 351.

Cheveux blancs (Des), II, 389.

Ciel. Les chefs des gouvernements doivent y jouir d'un bonheur sans fin, III, 263. — Dans quel sens il est dit que les chefs des gouvernements en sont descendus, et qu'ils doivent y retourner, *ib.* — Des onze cercles qui entourent le ciel, 319. — Il a les mêmes zones que la terre, 465. — Pourquoi il se meut sans cesse, et toujours en forme circulaire, 339. — Dans quel sens il est appelé le dieu souverain, 341.

Circonférence (Ce que c'est qu'une), III, 317.

Coût. L'homme qui a beaucoup bu de vin y est moins disposé que jamais, II, 357.

Comédien (L'art du) n'avait rien de déshonorant chez les anciens Romains, I, 351.

Commentaire sur le *Songe de Scipion*, III, 167-567.

*Concubia*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Conjugaison des verbes. *Voyez* Verbes.

Connaissances étendues et variées de Virgile, I, 273. — merveilleuses du même poète relativement aux cérémonies religieuses, 419.

Consonnances musicales. Valeurs numériques qui leur répondent, III, 415. — Il y a cinq consonnances musicales, 417.

Constellation. *Voyez* Étoile.

Contempteur des dieux. Pourquoi Virgile appela ainsi Mezenze, I, 417.

*Conticium*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Conversations de table des Saturnales (Origine et enchaînement des), I, 43.

Corps. Ses mouvements sont au nombre de sept, II, 377. — Il reçoit de la prévoyance de son âme trois buts, 387.

Coupes (Des différents genres de), II, 177.

*Cui lacte favos et miti dilue Baccho*. Discussion sur ce passage de Virgile, I, 445.

## D

Danse (L'art de la) n'avait rien de déshonorant chez les anciens Romains, I, 347.

Défectifs (Des verbes), III, 125.

*Delubrum*. Ce qu'on entend par ce mot, I, 405.

Dénombrements dans Virgile et dans Homère comparés entre eux, II, 123, 131.

*Die crastini* est une expression latine, I, 57.

Dieux. Tous se rapportent au soleil, I, 197, 225, 235, 243, 249, 261, 263. — Formule ordinaire pour évoquer les dieux tutélaires, 435. — Ce qu'on entend par dieux pénates, 409. — A quels dieux l'on a coutume d'immoler des taureaux, des verrats, des bœufs, 443.

*Différences et rapports des verbes dans les langues grecque et latine*, III, 9. — Avertissement de l'auteur de cet extrait, 135. — Fragments nouvellement découverts de l'ouvrage de Macrobe, 140-149.

Digestion. Comment elle s'opère, II, 331. — La digestion des mets simples est plus facile que celle des mets composés, 327. — Raisons données à l'appui de l'opinion contraire, 341. — De la digestion facile ou difficile de certains aliments, 371.

*Diluculum*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Divination (La) s'enveloppe toujours d'une obscurité calculée, III, 251.



Divinité (L'homme participe de la), III, 307.

## E

Eau. Pourquoi, lorsqu'on se met dans l'eau chaude, on se brûle moins en restant tranquille qu'en l'agitant, II, 375. — Pourquoi l'eau à la glace est moins nuisible comme boisson que l'eau de neige fondue, 407. — Pourquoi l'eau douce vaut mieux que l'eau salée pour enlever les taches de malpropreté, 423. — Pourquoi les images d'un objet nous paraissent sous l'eau plus grandes que ne l'est l'objet lui-même, 427.

Ellipse. Exemples de cette figure, II, 277.

Éloquence (Des quatre genres d'), II, 9.

Enfers (Opinion des anciens théologiens sur les), III, 273. — Des châtimens qu'on y endure, 275. — Nature et emplacement des enfers d'après les platoniciens, 279, 281.

Épithètes qui paraissent nouvelles dans Virgile, et qui pourtant ont été employées par d'anciens auteurs, II, 247.

Equus a quelquefois la même signification que equus, II, 289.

Equitare appliqué à l'homme comme au cheval, II, 291.

Éruption du mont Etna décrite par Pindare et par Virgile, II, 143.

Escargots. Voyez Limaçons.

Esclaves (Les) ne doivent pas être méprisés, I, 121. — Un esclave peut avoir une âme libre, 125. — Vertus nourries dans des âmes d'esclaves, 127. — Les maîtres les servaient à table, pendant les Saturnales, et les matrones à l'époque du renouvellement de l'année, 143.

Estomac (Des fonctions de l'), II, 331.

Esturgeon (De l'), I, 357.

État. Voyez Gouvernement.

Étoile et constellation sont deux mots qu'il ne faut pas confondre, III, 315. Origine du nom des étoiles, 361. — Pourquoi les planètes ont été appelées étoiles errantes, 319. — Pourquoi nous ne pouvons jamais apercevoir certaines étoiles, 327. — De la grandeur de toutes les étoiles en général, 331. — Si les étoiles, appelées étoiles

fixes, ont un mouvement qui leur soit propre et particulier, 343. — Les étoiles errantes ont un mouvement particulier et qui est contraire à celui du ciel, *ib.* — Rang assigné au soleil parmi les étoiles errantes, 353. — Pour quel motif on dit que les étoiles des sphères inférieures parcourent les signes du zodiaque, 383. — Pourquoi, dans leur position respective, elles mettent plus ou moins de temps à opérer leurs révolutions, 385.

Étymologie du mot *bidentes*, II, 287. — du nom de Janus, I, 109. — du mot *laridum*, II, 397. — de *lituus*, 279. — de *pollex*, 421. — du nom de Saturne, I, 105. — du mot *vestibulum*, II, 285. — de quelques noms propres, I, 77.

Eunuques. Pourquoi leur voix est plus faible que celle des hommes, II, 393.

Excursions sur divers sujets, I, 87.

Explication de trois passages de Virgile, II, 277. — Voyez Passages.

Expressions de forme peu usitée, et qui cependant sont latines, I, 57, 67. — dont Virgile a conservé le sens propre avec exactitude, 399. — Voyez Mots, Termes.

## F

Fables sur Saturne, I, 103.

Faim. Pourquoi on l'apaise un peu en buvant, II, 405. — Pourquoi on éprouve plus de plaisir à boire quand on a soif, qu'à manger lorsqu'on a faim, *ib.* — Pourquoi on apaise plus facilement la faim en mangeant avec avidité, qu'en mangeant les mêmes mets avec plus de lenteur, 407. — Pourquoi ceux qui sont demeurés longtemps sans manger ont plutôt soif que faim, 415.

Fauces n'a pas la même signification que *vestibulum*, II, 283.

Fax prima. A quelle partie du jour s'applique cette expression, I, 55.

Femmes. Si leur nature est plus froide ou plus chaude que celle des hommes, II, 361. — Pourquoi leur voix est plus faible que celle des hommes, 393. — Pourquoi elles s'enivrent rarement, 359.

Fictions. D'après l'épicurien Colotès, un philosophe ne doit en imaginer

aucune, III, 175. — De celles qu'admet la philosophie, *ib.*

Figures (Des diverses espèces de), I, 383.

Figures de terre nommées Sigillaires, I, 121. — Origine de ces figures, 139.

Figures qui sont tellement particulières à Virgile, qu'on ne les trouve presque jamais chez d'autres que chez lui, II, 255.

Formation des temps des verbes. *Voyez* Verbes.

Formes des verbes, III, 11, 113. — De la forme méditative, *ib.* — De la forme inchoative, 115. — De la forme fréquentative, 117. — De la forme usurpative, 119.

Formule ordinaire pour évoquer les dieux tutélaires, et pour dévouer les villes et les armées, I, 435.

Futur (Du), III, 41. — Du futur passif, 53.

## G

*Gallicinium*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Goût. Pourquoi tout corps doux paraît plus doux froid que chaud, II, 415.

Gouvernement. D'après Cicéron, les chefs des gouvernements doivent jouir dans le ciel d'un bonheur sans fin, III, 263. — Dans quel sens il est dit que les chefs des gouvernements sont descendus du ciel, et qu'ils doivent y retourner, *ib.*

Guerre entre les Troyens et les Grecs, motivée d'une manière peu nette, par Virgile, II, 139.

## H

Harmonie produite par le mouvement des corps célestes, III, 409, 429. — Moyens qu'employa Pythagore pour découvrir les rapports des sons de cette harmonie, 411. — Harmonie produite par l'âme universelle, 427. — Cause pour laquelle nous n'entendons pas distinctement l'harmonie produite par la volubilité perpétuelle des corps célestes, 445.

Hasard (Le) donne le rang, nos mœurs viennent de nous-mêmes, I, 125.

Hémisphère. Le nôtre est partagé en cinq zones, dont deux seulement sont

habitables, III, 449. — L'hémisphère opposé au nôtre a cinq zones également, mais deux seulement, comme chez nous, sont le séjour des hommes, 457.

Illustrions (Les) étaient exempts de flétrissure chez les anciens Romains, I, 351.

Homme (L') participe de la divinité, III, 307. — Il n'est pas corps, mais âme, 503. — Si la nature de l'homme est plus chaude ou plus froide que celle de la femme, II, 363. — Pourquoi il était permis de tuer les hommes voués aux dieux, I, 427.

Honte. Pourquoi ceux qui l'éprouvent rougissent, II, 393.

Huile. Pourquoi elle gagne un goût agréable quand on la garde quelque temps dans des vases remplis à demi, II, 401. — Pourquoi dans l'huile le meilleur est ce qui surnage, 403.

Huit. Pourquoi ce nombre est appelé parfait, III, 209.

## I

Ides (Des), I, 171.

Idiotismes (Ce que les Grecs entendent par), III, 9.

*Illaudatus*, épithète appliquée à Busiris par Virgile, I, 417. — Signification de ce mot, II, 269.

Images (Les) d'un objet vues sous l'eau nous paraissent plus grandes que ne l'est l'objet lui-même, II, 427.

*Immanis* employé par Virgile dans le sens d'immense, II, 277.

Immortalité de l'âme, III, 511.

Imparfait (De l'), III, 23. — De l'imparfait passif, 49.

Impératif (De l'), III, 81.

Impersonnels (Des verbes), III, 111.

Indicatif (De l') ou mode définitif, III, 55. — De la formation de l'indicatif, 61.

Infinitif (De l'), III, 97.

*Intempesta*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Intercalation (But de l'), I, 159. — Époque de la première intercalation, 163. — Elle est soumise aux caprices des pontifes, 165. — Auguste la néglige pendant douze ans pour compenser l'excédant de trois jours produit par la trop grande hâte des pontifes, 171.

Ivresse. Pourquoi elle est rare chez les femmes et prompte chez les vieillards, II, 359. — Pourquoi le moût n'enivre pas, 307.

## J

Jole. Pourquoi ceux qui éprouvent ce sentiment rougissent, II, 395.  
 Jour civil (Commencement et division du), I, 49. — Distinction des jours chez les Romains et leurs diverses dénominations, 181.

## L

Langues grecque et latine (Affinité qui existe entre les), III, 9. — Différences et rapports des verbes dans ces deux langues, *ib*.  
*Laridum*, abréviation de *large aridum*, II, 397.  
 Lie. Rôle qu'elle joue dans différents liquides, II, 399.  
 Lièvres (Engraisement des), I, 345.  
 Limaçons (Engraisement des), I, 345.  
*Lituus* (Sur le mot), II, 277.  
 Lois contre le luxe, I, 365.  
 Loups du Tibre en grand honneur auprès des prodiges, I, 361.  
 Lune (La) désignée sous le nom de Cérés, I, 233. — La sphère de la lune est la plus petite de toutes, III, 333. — Pourquoi la lune emprunte sa lumière du soleil, de sorte qu'elle éclaire sans cependant échauffer, 355.  
 Luxe de Q. Hortensius, de Fabius Gurgès, de Metellus Pius et de Metellus le grand pontife, I, 339. — Lois portées contre le luxe des anciens Romains, 365.

## M

Main. Elle supporte moins bien la chaleur des aliments que ne le fait la bouche, II, 407.  
 Maître appelé père de famille par les anciens, I, 127. — Les maîtres, pendant les Saturnales, servaient les esclaves à table, 143.  
*Mane*. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55. — D'où vient le mot *mane*, *ib*.  
 Matières sur lesquelles on doit philosopher à table, II, 295.  
 Matrones servant les esclaves à table, I, 143.

*Maturare* et *properare* sont deux expressions tout à fait distinctes, II, 281.

Maximes. Du fréquent usage qu'en font Homère et Virgile, II, 133.

Mer. Voyez Océan.

Mets simple (Un) est préférable à un mets composé, comme étant plus facile à digérer, II, 327. — Raisons données à l'appui de l'opinion contraire, 337.

Miel. Il est meilleur quand il est nouveau, II, 401. — Pourquoi dans le miel le fond est réputé excellent, 403.

*Mille verborum est* est une expression correcte et latine, I, 67.

Modes des verbes. Voyez Verbes.

Mœurs (Nos) viennent de nous-mêmes, I, 125. — Mœurs de Julie, fille d'Auguste, 319.

Mois (Des dix) qui composaient l'année romaine, I, 141.

Monde. Il est éternel, et cependant l'homme ne peut espérer de perpétuer, chez la postérité, sa gloire et sa réputation, III, 487. — Tout ce que ce monde impérissable renferme est sujet à des vicissitudes de destruction et de reproduction, 491. — La saine raison nous dit que rien ne meurt dans ce monde vivant, 509.

Mort et vie de l'âme, d'après les anciens théologiens, III, 271. — Les sectateurs de Pythagore, puis ceux de Platon, ont reconnu deux espèces de mort, 277, 297. — Comment ces derniers philosophes conçoivent la vie et la mort de l'âme, 283. — Il n'y a point, dans ce monde, de mort réelle, 509.

Mots latins, grecs et étrangers dont Virgile pourrait paraître s'être servi le premier, tandis que les anciens s'en étaient servis avant lui, II, 235. — de forme peu usitée et qui cependant sont latins, I, 57. — vieillés et hors d'usage, 67. — Voyez Expressions, Termes.

Mots (Bons) divers des anciens, sujet de conversation des convives de Prætextatus, I, 285. — de divers personnages, 291. — de M. Tullius Cicéron, 299. — d'Auguste sur quelques particuliers, et de quelques particuliers sur Auguste, 305. — et mœurs de

Julie, fille d'Auguste, 319. — Autres bons mots et réparties fines de quelques Romains, 323. — Sentences et bons mots de Laberius, de Publius, de Pylade et d'Hylas, 325.

Mout. Pourquoi il n'enivre pas, II, 367.

Moutarde. Pourquoi elle fait une blessure à la peau, et qu'elle ne cause aucune lésion dans l'intérieur de l'estomac, II, 373.

Mouvements du corps (Les) sont au nombre de sept, II, 377. — Arguments d'Aristote pour prouver que l'âme n'a point un mouvement spontané, III, 515. — Arguments employés par les platoniciens pour démontrer contre Aristote qu'il y a une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance ne peut être que l'âme, 531. — Autres arguments pour et contre le principe du mouvement, 545.

Mulet acheté sept mille deniers par le consulaire Asinius Celer, I, 359.

Murène. Estime particulière qu'en faisaient les Romains des avant-derniers temps, I, 353.

## N

Nature (La) de la femme est-elle plus froide ou plus chaude que celle de l'homme? II, 361.

Neige (L'eau de) fondue est nuisible comme boisson, II, 409.

Nerfs (Origine des), II, 385.

*Noctu futura* est une expression latine, I, 57.

Noix (Des diverses espèces de), I, 373.

Nombres. Bien qu'ils soient, en quelque sorte, tous parfaits, cependant le septième et le huitième sont plus particulièrement considérés comme tels, III, 199. — Pourquoi le nombre huit est appelé parfait, 209. — Beaucoup de raisons assurent au nombre sept la qualification de nombre parfait, *ib.* — Suivant quelle proportion, d'après le système de Platon, Dieu employa les nombres dans l'organisation de l'âme du monde, 419.

Nom (Origine du) de Saturne, I, 105. — Noms divers et puissance de Janus, 107. — Étymologie de quelques noms, 77.

Noues (Des), I, 171.

Nourriture. *Voyez* Aliments.

## O

Océan. Il enveloppe toute la terre, III, 481. — Du peu d'étendue de l'Océan qui nous paraît immense, 487.

Œuf. S'il a existé avant la poule, ou la poule avant l'œuf, II, 447.

Olives (Des diverses espèces d'), I, 385.

Optatif (De l'), III, 93.

Organes chargés de recevoir la nourriture pour la distribuer dans toutes les parties du corps, II, 331.

## P

Parallèle entre Virgile et Cicéron, II, 7.

Parfait (Du), III, 33. — Du parfait passif, 51.

Passages de Virgile altérés par de fausses leçons, I, 429. — que ce poète a tirés des Grecs, II, 15, 149, 159. — Des différents passages que Virgile a traduits ou imités d'Homère, 23, 31, 37, 43, 51, 57, 63, 69, 75, 89, 93, 115, 123, 131. — Passages empruntés par Virgile à Apollonius et à Pindare, 141. — du premier livre des *Georgiques*, où il est question du Gargare et de la Mysie, 171. — De quelques autres passages de Virgile, 185. — Passages des anciens auteurs latins imités par Virgile, 215, 231. — Explication de trois autres passages de Virgile, 277. — *Voyez* Vers.

Pathétique (Du) tiré de l'extérieur de la personne, I, 457. — tiré de l'âge, de la fortune, de la faiblesse, du lieu, du temps, 465. — tiré de la cause, du mode et de la matière. 475. — à *simili*, 483. — à *majori* et à *minori*, 489.

Pénates (Des dieux), I, 409.

Périspomènes (Verbe actif de la première conjugaison des), III, 130.

Peuplier (Couronnes de) donnée aux prêtres Saliens par Virgile, I, 449.

Peur. Pourquoi elle fait pâlir, II, 395.

Philosophie. Si elle est à sa place dans les banquets, II, 295. — Si elle ad-

- met les fictions, III, 175. — Ciceron, dans le *Songe de Scipion*, n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie, 565.
- Plaisanteries diverses des anciens sujets de conversation des convives de *Prétextatus*, I, 285. — de divers personnages, 291.
- Plaisirs. Être leur esclave est dangereux et honteux, I, 333.
- Plan des *Saturnales*, I, 39.
- Planètes. D'où leur vient la dénomination d'étoiles errantes, III, 319. — Du motif qui fait dire que le soleil n'est pas absolument au centre, mais presque au centre des planètes, 359. — Pourquoi certaines planètes nous sont contraires, et d'autres favorables, 363.
- Plus-que-parfait (Du), III, 39. — Du plus-que-parfait passif, 51.
- Poètes latins anciens auxquels Virgile a fait des emprunts, II, 193, 215, 231.
- Poires (Des diverses espèces de), I, 381.
- Poison combattu par le vin, II, 395.
- Poissons. En quelle estime ils furent chez les Romains des avant-derniers temps, I, 353, 357.
- Poirvre. Pourquoi, appliqué comme topique, il fait une blessure à la peau, et qu'il ne cause aucune lésion dans l'intérieur de l'estomac, II, 373.
- Pôles. La partie de la terre que nous habitons est resserrée vers les pôles et plus large vers son centre, III, 485.
- Pommes (Des diverses espèces de), I, 379.
- Porc troyen, nommé ainsi parce que ses flancs étaient bourrés d'autres animaux, comme le cheval de Troie était rempli de soldats armés, I, 345.
- Pouce. D'où vient son nom, II, 421.
- Poule (Si l'œuf a existé avant la), ou la poule avant l'œuf, II, 447.
- Præcox*, forme régulière du nominatif de cet adjectif, II, 283.
- Préceptes de Platon touchant l'usage du vin, I, 333.
- Préface adressée par Macrobie à son fils, I, 33.
- Présent (Du), III, 21. — Du présent passif, 47.
- Prétexte (Origine et usage de la), I, 75. — Comment on en fit un nom propre, 77.
- Profane. Ce que signifie cette expression, I, 399.
- Properare* et *maturare* sont deux expressions tout à fait distinctes, II, 281.
- Putréfaction (Cause de la) des corps, II, 455.
- Q**
- Qualités des verbes, III, 113. — *Voyez* Formes des verbes.
- Questions auxquelles on répond volontiers, II, 307.
- R**
- Railleries de différentes sortes, II, 315. — Il faut en user avec prudence entre convives, 325.
- Raisins (Des diverses espèces de), I, 385.
- Rang (Le) est donné par le hasard, I, 425.
- Rapports et différences des verbes dans les langues grecque et latine, III, 9.
- Religieux. Ce que signifie cette expression, I, 403.
- Reparties fines de quelques Romains, I, 323.
- Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotès, qui pense qu'un philosophe doit s'abstenir de fictions, III, 175.
- Réprimande (De la), II, 307.
- République. Différence et similitude entre celle de Platon et celle de Ciceron; motifs qui ont engagé l'un à insérer dans son ouvrage la révélation d'Er, l'autre le songe de Scipion, III, 169.
- Respiration. Comment elle s'opère, II, 439.
- S**
- Sacré. Ce que signifie cette expression, I, 399.
- Sacrifices. Avec quelle exactitude Virgile en a décrit les divers rites, I, 387, 411.
- Saint. Ce que signifie cette expression, I, 404.
- Saliens (Prêtres) assignés par Virgile à Hercule, I, 449. — Pourquoi le

même poëte leur donne des couronnes de peuplier, *ib.*  
 Sang. Action que produisent la honte, la joie et la peur sur ce fluide, II, 393.  
 Saturnales. Des sujets que l'auteur se propose d'y traiter, dans le livre second et les suivants, I, 273. — Origine des Saturnales, I, 93, 97. — Leur ancienneté, 101. — Quel jour elles se célébraient, et limite de leur durée, 113. — Les maîtres, pendant ce temps, servaient les esclaves à table, 143.  
*Saturnaliarum* est une expression irréprochable, I, 57.  
 Scarres jetés dans la mer, entre Ostie et les côtes de Campanie, par Octavius, I, 361.  
 Sens profond qu'ont, dans Virgile, bien des choses qui échappent au commun des lecteurs, I, 425, 429.  
 Sens. Ils sont au nombre de cinq, II, 383. — Leurs fonctions, 429.  
 Sensibilité. Comment il se fait que le cerveau, qui en est dépourvu, la dirige cependant dans les autres parties du corps, II, 383.  
 Sentences de Laberius et de Publius, I, 325.  
 Sept. Beaucoup de raisons assurent à ce nombre la qualification du nombre parfait, III, 209.  
 Signes (Les) précurseurs des événements malheureux sont toujours obscurs et enveloppés de ténèbres, III, 249.  
 Signification du mot *bidentes*, II, 287. — de *eques*, 289. — de *equitare*, 291. — de *illaudatus*, 269. — de *maturatione*, 281. — de *properare*, *ib.* — de *squalere*, 269. — de *vestibulum*, 283. — de *vezare*, 269.  
 Soif. Pourquoi on ne fait qu'augmenter ce besoin quand on prend de la nourriture, II, 405. — Pourquoi on éprouve plus de plaisir à boire quand on a soif, qu'à manger quand on a faim, *ib.* — Pourquoi, quand on est resté longtemps sans manger, on a plutôt soif que faim, 415.  
 Soleil. Tous les dieux s'y rapportent, I, 197. — Comment des différents noms d'Apollon on tire la preuve qu'il est le même que le dieu Soleil, 209. — Bacchus est aussi le même dieu que le Soleil, 225. — Mars lui-

même, ou Mercure, n'est autre que le Soleil, 235. — Esculape, Hygie, Hercule, Sarapis avec Isis, ne sont d'autres dieux que le Soleil, 243. — Adonis, Attis, Osiris et Horus ne sont pas autre chose que le Soleil, 249. — Tous les signes du zodiaque se rapportent à la nature du Soleil, 257. — Némésis, Pan et Saturne ne sont autres que le Soleil, 261. — Jupiter et l'Adad des Assyriens ne font qu'un avec le Soleil, 263. — Des divers noms du soleil, III, 367. — De sa grandeur, 371. — Du rang que Platon et Cicéron assignèrent au soleil parmi les étoiles errantes, 353. — Pourquoi la lune emprunte sa lumière au soleil, de sorte qu'elle éclaire sans cependant échauffer, 355. — Du motif qui fait dire que le soleil n'est pas absolument au centre, mais presque au centre des planètes, 350. — Il ne dépasse jamais le tropique du Cancer ni celui du Capricorne, 471.  
*Songe* (Le) de Scipion, fragment du sixième livre de la République de Cicéron, III, 151-165. — Commentaire sur ce fragment, 167-567. — Il y a cinq espèces de songes; et celui de Scipion doit se rapporter aux trois premières espèces, 183. — Quel est le but ou l'intention du *Songe de Scipion*, 195. — Cicéron n'y a omis aucune des trois parties de la philosophie, 565. — Les songes sont toujours obscurs et enveloppés de ténèbres, cependant un habile scrutateur parvient presque toujours à en pénétrer le sens, 249.  
 Sphère (Ce que c'est qu'une), III, 317. — Pourquoi, parmi les sphères célestes, les unes rendent des sons aigus, les autres des sons graves, 439.  
*Squalere*. Signification de ce mot dans Virgile, II, 269.  
 Statue de Saturne et attributs qui la décorent, I, 103.  
 Style (Des deux genres de), II, 13.  
 Subjonctif (Du), III, 89.  
 Suicide (Sentiment de quelques philosophes sur le), III, 295.

## T

Table (Sur quelles matières on doit philosopher à), II, 295.

Taureau. A quels dieux on a coutume de l'immoler, et pourquoi Virgile, dans le troisième livre de l'*Énéide*, en fait immoler un à Jupiter, I, 441.  
*Tempestas suprema*. A quelle partie du jour s'applique cette expression, I, 55.

Temple (Du) de Saturne, I, 103.

Temps des verbes et leur formation.

Voyez Verbes.

Termes consacrés dans les cérémonies religieuses employés par Virgile, I, 391. — Voyez Expressions, Mots.

Terre. Pourquoi elle est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids, III, 401. — De l'étendue des régions habitées et des régions inhabitables, 403. — Le ciel a les mêmes zones que la terre, 405. — Toute la terre est enveloppée par l'Océan, 481. — La partie que nous habitons est resserrée vers les pôles et plus large vers son centre, 485.

Tête (La) perd d'abord les cheveux qui recouvrent sa partie antérieure, II, 389.

Timidité. Voyez Honte.

## U

Univers appelé le temple de Dieu. Pourquoi, III, 303. — Les intervalles des sons, que l'entendement seul peut apprécier, relativement à l'âme du monde, sont susceptibles d'être calculés matériellement dans le corps même de l'univers, 437.

## V

Verbes. Leurs différences et leurs rapports dans les langues grecque et latine, III, 9. — Des formes, II. — Des conjugaisons, 17. — Du présent, 21. — De l'imparfait, 23. — Du parfait, 33. — Du plus-que-parfait, 39. — Du futur, 41. — Du présent passif, 47. — De l'imparfait passif, 49. — Du parfait et du plus-que-parfait passifs, 51. — Du futur passif, 53. — De l'indicatif ou mode définitif, 55. — De la formation de l'indicatif, 61. — Formation des temps du passif, 71. — De l'impératif, 81. — Du subjonctif, 89. — De l'optatif, 93. — De l'infinitif, 97. — Des verbes imperson-

nels, 111. — Des formes ou des qualités des verbes, 113. — De la forme méditative, *ib.* — De la forme inchoative, 115. — De la forme fréquentative, 117. — De la forme usurpative, 119. — Des voix, *ib.* — Des verbes défectifs, 125. — Verbe actif de la première conjugaison des péri-spomènes, 131.

Verrat (Le), suivant Attelus Capiton, ne peut être immolé à Jupiter, I, 443.

Vers cités dans le *Commentaire du Songe de Scipion* : Hésiode, III, 266, 430. — Juvénal, 264. — Lucain, 474. — Virgile, 186, 194, 228, 258, 262, 264, 266, 268, 300, 310, 322, 328, 330, 336, 340, 348, 434, 452, 476, 478, 498, 508. — Vers ou demi-vers de ce dernier poète empruntés aux poètes latins anciens, II, 193.

Vertiges éprouvés par ceux qui tournent en rond, II, 377.

Vertu (La) seule donne la félicité ; la vertu est l'unique voie du bonheur, III, 255. — Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, épuratoires, épurées, exemplaires, 257. — Les conseils du premier Africain à son petit-fils ont eu pour objet de l'exciter à la pratique des vertus contemplatives et des vertus actives, 559.

Vespera. A quelle partie du jour s'applique ce mot, I, 55.

Vestibulum n'a pas la même signification que *fauces*, II, 283.

Vexare. Signification de ce mot dans Virgile, II, 269.

Victimes (Des diverses espèces de) spécifiées par Virgile, I, 441, 441.

Vie et mort de l'âme, d'après les anciens théologiens, III, 277. — Comment les platoniciens conçoivent la vie et la mort de l'âme, 283. — L'homme ne doit pas de son propre gré quitter la vie, 295.

Vieillards (Les) s'enivrent promptement, II, 359. — Ils pleurent rarement, 361.

Ville assiégée. Formule par laquelle on en évoque les dieux, I, 437. — Comment on la dévoue, une fois que l'on a évoqué les dieux, 439.

Vin. Préceptes de Platon touchant son usage, I, 333. — Il paraît plutôt froid de sa nature que chaud, II, 353,

375. — Pourquoi le vin clarifié a plus de force, et n'est cependant pas bon pour être conservé, et pourquoi il agite celui qui le boit aussi rapidement qu'il tourne aisément quand on le garde, 399. — Il est meilleur quand il est vieux, 401. — Il est réputé excellent quand il est au milieu du tonneau, 403. — Il tourne à l'aigre quand on le garde pendant quelque temps dans des vases remplis à demi, 401. — Pourquoi il ne gèle que très-rarement, 409. — Son action sur le poison, 355. — Il provoque au sommeil, 357. — L'homme qui en a beaucoup bu est moins disposé que jamais au coït, *ib.*

Vinaigre, le plus froid des liquides, ne gèle pas, II, 411.

Vision. Comment elle s'opère, II, 429.

*Vitula* employé pour *vitulatio* par Virgile, I, 397.

Voix. Pourquoi celle des femmes et des eunuques est plus faible que celle des hommes, II, 393.

Voix des verbes, III, 19.

Volupté (La) n'est pas infâme, par cela seul qu'elle s'appelle volupté, II, 351.

## Y

Yeux. Voyez Vision.

## Z

Zodiaque. Pour quel motif on dit que les étoiles des sphères inférieures parcourent les signes du zodiaque, III, 383. — Comment on a divisé le cercle du zodiaque en douze parties, 387. — Manière d'interpréter quelques vers du premier livre des *Géorgiques* de Virgile, relativement au cercle du zodiaque, 477.

Zones. Notre hémisphère est partagé en cinq zones, dont deux seulement sont habitables, III, 449. — L'hémisphère opposé au nôtre a cinq zones également, mais deux seulement, comme chez nous, sont le séjour des hommes, 457. — Largeur de chacune des zones, 463. — Le ciel a les mêmes zones que la terre, 465.



# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

|                                                              | Pages |
|--------------------------------------------------------------|-------|
| <b>DU VERBE GREC ET DU VERBE LATIN.</b>                      |       |
| <b>AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.</b> .....                    | 6     |
| Différences et rapports des verbes dans les deux langues.... | 9     |
| Des formes.....                                              | 11    |
| Des conjugaisons.....                                        | 17    |
| Du présent.....                                              | 21    |
| De l'imparfait.....                                          | 23    |
| Du parfait.....                                              | 33    |
| Du plus-que-parfait.....                                     | 39    |
| Du futur.....                                                | 41    |
| Du présent passif.....                                       | 47    |
| De l'imparfait passif.....                                   | 49    |
| Du parfait et du plus-que parfait passif.....                | 51    |
| Du futur passif.....                                         | 53    |
| De l'indicatif ou mode définitif.....                        | 55    |
| De la formation de l'indicatif.....                          | 61    |
| Formation des temps du passif.....                           | 71    |
| De l'impératif.....                                          | 81    |
| Du subjonctif.....                                           | 89    |
| De l'optatif.....                                            | 93    |
| De l'infinitif.....                                          | 97    |
| Des verbes impersonnels.....                                 | 111   |
| Des formes ou des qualités des verbes.....                   | 113   |
| De la forme méditative.....                                  | ib.   |
| De la forme inchoative.....                                  | 115   |
| De la forme fréquentative.....                               | 117   |
| De la forme usurpative.....                                  | 119   |
| Des voix.....                                                | ib.   |
| Des verbes défectifs.....                                    | 125   |
| Verbe actif de la première conjugaison des périposomènes.... | 131   |
| <b>AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR DE CET EXTRAIT.</b> .....       | 135   |
| <b>NOTES.</b> .....                                          | 140   |

## LE SONGE DE SCIPION.

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| FRAGMENT DU SIXIÈME LIVRE DE LA RÉPUBLIQUE..... | 153 |
| COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION.....        | 167 |

*Livre premier.*

|                                                                                                                                                                                                                                                                                          |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Différence et similitude entre la <i>République</i> de Platon et celle de Cicéron ; motifs qui ont engagé l'un à insérer dans son ouvrage la révélation d'Er, l'autre le Songe de Scipion....                                                                                            | <i>ib.</i> |
| Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotès, qui pense qu'un philosophe doit s'abstenir des fictions ; de celles qu'admet la philosophie, et des sujets où elle les emploie d'ordinaire.....                                                                                      | 173        |
| Il y a cinq espèces de songes ; et celui de Scipion, qui nous occupe, doit se rapporter aux trois premières espèces....                                                                                                                                                                  | 183        |
| Quel est le but ou l'intention de ce songe.....                                                                                                                                                                                                                                          | 195        |
| Bien que tous les nombres soient en quelque sorte parfaits, cependant le septième et le huitième sont plus particulièrement considérés comme tels ; pourquoi le nombre huit est appelé parfait.....                                                                                      | 199        |
| Beaucoup de raisons assurent au nombre sept la qualification de nombre parfait.....                                                                                                                                                                                                      | 209        |
| Les songes et les signes précurseurs des événements malheureux sont toujours obscurs et enveloppés de ténèbres ; cependant, sous ce mystère même, il y a toujours un moyen quelconque de saisir la vérité, si l'investigateur sait déployer toutes les ressources de la pénétration..... | 249        |
| Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, épuratoires, épurées, exemplaires : puisque la vertu fait le bonheur, et que les vertus du premier ordre sont celles des administrateurs de toute société politique, concluons de là qu'un jour ils doivent être heureux.....        | 255        |
| Dans quel sens il est dit que les chefs des gouvernements sont descendus du ciel, et qu'ils doivent y retourner.....                                                                                                                                                                     | 263        |
| Opinions des anciens théologiens sur les enfers ; et ce que, d'après eux, il faut entendre par la vie ou la mort de l'âme.                                                                                                                                                               | 269        |
| Opinion des platoniciens sur la nature et sur l'emplacement des enfers ; leur manière de concevoir la vie ou la mort de l'âme.                                                                                                                                                           | 277        |
| Par quelle route l'âme descend de la partie supérieure du monde vers la partie inférieure que nous habitons.....                                                                                                                                                                         | 285        |
| Il y a pour l'homme deux espèces de morts : l'une quand l'âme quitte le corps ; l'autre lorsque l'âme, dans son union même avec la matière, méprise les jouissances matérielles, et dépouille tout amour des plaisirs, toute sensualité : de ces                                         |            |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| deux morts, nous devons tous désirer la seconde, sans pour cela bâter la première; mais il faut attendre que Dieu lui-même dégage l'âme des liens du corps.....                                                                                                                                                                                                                                                                           | 293   |
| Pourquoi cet univers est appelé le temple de Dieu : différentes acceptions du mot <i>âme</i> ; dans quel sens il est dit que la partie intelligente de l'homme a plus d'un rapport avec les astres : opinions diverses sur la nature de l'âme : différence qui existe entre une étoile et un astre : ce que c'est qu'une sphère, un cercle, une ligne circulaire : d'où vient, pour les planètes, la dénomination d'étoiles errantes..... | 305   |
| Des onze cercles qui entourent le ciel.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 319   |
| Pourquoi nous ne pouvons jamais apercevoir certaines étoiles; de la grandeur de toutes les étoiles en général.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 327   |
| Pourquoi le ciel se meut sans cesse, et toujours en forme circulaire; dans quel sens il est appelé le dieu souverain; si les étoiles, appelées étoiles fixes, ont un mouvement qui leur soit propre et particulier.....                                                                                                                                                                                                                   | 335   |
| Les étoiles errantes ont un mouvement particulier qui est contraire à celui du ciel.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 343   |
| Du rang que Platon et Cicéron assignèrent au soleil parmi les étoiles errantes : pourquoi la lune emprunte sa lumière au soleil, de sorte qu'elle éclaire, sans cependant échauffer; du motif qui fait dire que le soleil n'est pas absolument au centre, mais presque au centre des planètes; origine du nom des étoiles : pourquoi certaines planètes nous sont contraires, et d'autres favorables.....                                 | 353   |
| Des divers noms du soleil, et de sa grandeur.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 367   |
| Pour quel motif on dit que les étoiles des sphères inférieures parcourent les signes du zodiaque, lors même qu'il n'en est rien : et pourquoi, dans leur position respective, elles mettent plus ou moins de temps à opérer leurs revolutions; comment on a divisé le cercle du zodiaque en douze parties.....                                                                                                                            | 383   |
| Pourquoi la terre est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 401   |
| <i>Livre second.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |       |
| De l'harmonie produite par le mouvement des corps célestes, et des moyens qu'employa Pythagore pour découvrir les rapports des sons de cette harmonie : des valeurs numériques qui répondent aux consonnances musicales, et du nombre de ces consonnances.....                                                                                                                                                                            | 409   |
| Suivant quelle proportion, d'après le système de Platon, Dieu employa les nombres dans l'organisation de l'âme du monde, cette preuve assez évidente de l'harmonie des corps célestes.                                                                                                                                                                                                                                                    | 419   |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Il est possible encore d'établir par d'autres témoignages, par d'autres preuves, la nécessité de l'harmonie des sphères célestes : les intervalles des sons, que l'entendement seul peut apprécier, relativement à l'âme du monde, sont susceptibles d'être calculés matériellement dans le corps même de l'univers ..... | 429 |
| Pourquoi, parmi les sphères célestes, les unes rendent des sons aigus, les autres des sons graves : du genre de cette mélodie, et du motif qui nous empêche de l'entendre.....                                                                                                                                            | 439 |
| Notre hémisphère est partagé en cinq zones, dont deux seulement sont habitables : nous occupons l'une, l'autre est habitée par des hommes dont la race nous est inconnue. L'hémisphère opposé au nôtre a cinq zones également ; mais deux seulement sont, comme chez nous, le séjour des hommes.....                      | 445 |
| De l'étendue des régions habitées et des régions inhabitables.                                                                                                                                                                                                                                                            | 463 |
| Le ciel a les mêmes zones que la terre ; et si l'on a imaginé ces deux sortes de zones, c'est à cause de la marche du soleil, qui nous apporte la chaleur ou le froid, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de nous.....                                                                                             | 465 |
| Ici l'on donne, en passant, la manière d'interpréter quelques vers du premier livre des <i>Géorgiques</i> de Virgile, relativement au cercle du zodiaque.....                                                                                                                                                             | 477 |
| Toute la terre est enveloppée par l'océan, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers : la partie que nous habitons est resserrée vers les pôles, et plus large vers son centre : du peu d'étendue de l'océan qui nous paraît immense....                                                                          | 481 |
| Il est vrai que le monde est éternel ; cependant l'homme ne peut espérer de perpétuer, chez la postérité, sa gloire et sa réputation : car tout ce que renferme ce monde impérissable est sujet à des vicissitudes de destruction et de reproduction.....                                                                 | 487 |
| Différence des années : la véritable année, celle où s'opère entièrement la révolution du monde, comprend quinze mille de nos années.....                                                                                                                                                                                 | 495 |
| L'homme n'est pas corps, mais âme : rien dans ce monde ne meurt réellement, rien ne se détruit.....                                                                                                                                                                                                                       | 503 |
| Des trois syllogismes employés par les platoniciens pour prouver l'immortalité de l'âme.....                                                                                                                                                                                                                              | 511 |
| Arguments d'Aristote pour démontrer, contre Platon, que l'âme ne peut se mouvoir d'elle-même.....                                                                                                                                                                                                                         | 515 |
| Arguments employés par les platoniciens pour défendre leur maître contre Aristote ; ils démontrent qu'il y a une substance                                                                                                                                                                                                |     |

|                                                                                                                                                                                                                                                                 | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| qui se meut d'elle-même, et que cette substance ne peut être<br>que l'Âme : les preuves qu'ils en donnent détruisent la pre-<br>mière objection d'Aristote.....                                                                                                 | 531   |
| Comment les autres objections d'Aristote sont réfutées par les<br>platoniciens.....                                                                                                                                                                             | 545   |
| Les conseils du premier Africain à son petit-fils ont eu pour<br>objet de l'exciter à la pratique des vertus contemplatives<br>et des vertus actives : Cicéron, dans le <i>Songe de Scipion</i> ,<br>n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie.... | 559   |
| NOTES.....                                                                                                                                                                                                                                                      | 566   |
| TABLE ANALYTIQUE des matières grammaticales, philosophiques<br>et historiques traitées dans les <i>OEuvres de Macrobe</i> .....                                                                                                                                 | 594   |

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.